This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RECHERCHES

SUR LE

CULTE DE BACCHUS.

Rolls

ZAZB

DE L'IMPRIMERIE DE A. BOBÉE,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

RECHERCHES

SUR LE

CULTE DE BACCHUS,

SYMBOLE DE LA FORCE REPRODUCTIVE DE LA NATURE,

CONSIDÉRÉ

SOUS SES RAPPORTS GÉNÉRAUX DANS LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS,

ET SOUS SES RAPPORTS PARTICULIERS DANS LES DIONYSIAQUES ET LES TRIÉTÉRIQUES.

PAR P. N. ROLLE,

Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris, Membre de la Société royale des Antiquaires de France, de la Société Philotechnique, et associé libre de l'Athénée des Arts.

OUVRAGE QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ EN 1819 PAR L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TOME PREMIER.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PARIS,

J. S. MERLIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 7.

1824.

A MESSIEURS LES MEMBRES

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MESSIEURS,

CET ouvrage, qui a été honoré de vos suffrages, doit paroître sous vos auspices. Le désir de le rendre digne du prix que vous lui avez accordé, en a retardé la publication. J'ai suivi, dans tous ses développemens, l'indication que présente le programme de la question proposée; et j'ai traité en général de la croyance religieuse des Grecs, croyance qui appartient à la doctrine des mystères, et qui ne doit pas être confondue avec la mythologie vulgaire. N'ayant adopté aucun système d'avance, j'ai évité, en m'ap-

puyant uniquement sur les faits, cette préoccupation qui a été, jusqu'à présent, si nuisible à la découverte de la vérité dans cette matière. Puissé-je, en développant ce sujet important, n'être pas resté trop au-dessous de l'honneur que m'a fait l'Académie, et des nombreux témoignages de bienveillance que j'ai reçus de ses membres !

ROLLE.

TABLE

DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

ACADÉMIE des Inscriptions et Belles-Lettres. — Recueil des Mémoires. *Paris*, 1736 et suiv.; 50 vol. in-4°.

ÆGYPTIUS (Mathæus), Senatusconsulti de Bacchanalibus, sive Œneæ Vetustæ Tabulæ Musei Cæsarei Vindobonensis explicatio. *Neapoli*, 1729; in fol.

ÆLIANI (Cl.) Varia Historia cum notis integris var. curante abr. Gronovio. *Lug. Bat.*, 1731; 2 vol. in-4°.

ÆLIANI de Naturâ animalium libri XVII, cum animad. C. Gesner et D. W. Trilleri, curante Gronovio. *Londini*, 1744; 2 vol. in-4°.

ÆSCHYLI tragediæ septem, ver. et com. F. Stanleii. *Londini*, 1663; in-fol.

ALCIPHRONIS Epistolæ gr. *Lipsiæ*, 1798; in-8°. — Lettres grecques d'Alciphron, traduites par l'abbé Richard. *Paris*, 1785; 3 vol. in-8°.

ALEANDER (Jerome), Explicatio antiquæ Tabulæ marmoreæ, solis effigie, symbolisque exsculptæ. *Romæ*, 1616; in-4°.

ALEXANDRI ab Alexandro Jurisperiti Neapolitani Genialium dierum libri sex. *Lug. Bat.*, 1673; 2 vol. in-8°.

AMMIANI Marcellini, Rerum Gestarum, qui de XXXI supersunt libri XVIII, ex cura et emendatione H. Valesii. *Paris*, 1681; in-fol.

ANACREONTIS carmina. *Lipsiæ*, 1793; in-8°.

ANASTASE (Sinaïte), de Contemplatione in hexameron, græc.-latin. *Londini*, 1682; in-4°.

ANTHOLOGIA græca. *Francofurti*, 1600; in-fol.

ANTHOLOGIA Veterum latinorum Epigrammatum et Poematum curâ Burmani. *Amstel.*, 1759; 2 vol. in-4°.

ANTIQUE d'Ercolano. *Neapoli*, 1762; in-fol.

Antiqui Rhetores latini. recog. et emend. Claud. Capperonier. *Argentorati*, 1756; in-4°.

Apollodori Atheniensis Bibliothecæ libri tres et fragmenta, cur. sec. illustravit Ch. G. Heyne. *Gotting.*, 1803, 2 vol. in-8°.

Bibliothèque d'Apollodore, traduite par Clavier. *Paris*, 1805, 2 vol. in-8°.

Apollonii Rhodii Argonauticorum libri quatuor. *Oxonii*, 1777, 2 vol. in-4°.

Apostolius (Mich.), Centuriæ viginti Proverbiorum a Michaele Apostolio collectæ. *Lug. Bat.*, Elzev., 1653; 1 vol. in-4°.

Appiani Alexandrini Romanæ Historiæ. *Amstelod.*, 1770; 2 vol. in-8°.

Apulæi (L.) opera. Interpr. et notis J. Floridi. *Paris*, 1688; 2 vol. in-4°.

Arati Phænomena et diosemeia, cum Theonis Scholiis et Eratosthenis catasterismois, cur. J. Fello. *Oxonii*, 1672, in-8°.

Aristidis (OEl.) opera omnia, græc. et latin. *Oxonii*, 1722, vol. in-4°.

Aristophanis comediæ undecim græc. et latin., cum scholiis et notis, omnia collegit et recensuit L. Kuster. *Amstel.*, 1710, in-fol.

Aristotelis opera omnia, gr. et lat, ex edit. et cum notis Duval. *Paris*, 1619; 2 vol. in-fol.

Arnobei Disputationum adversus Gentes libri VIII. *Lug. Bat.*, 1651; in-4°.

Arriani Expeditionis Alexandri libri septem, et historia indica. Oper. J. Gronovii. *Lug. Bat.*, 1704; in-fol.

Arriani Epicteti Enchiridion, etc., ex recensione Nic. Blancardi. *Amstelod.*, 1683; in-8°.

Artemidori Daldiani et Achmetis Sereimi, Oneirocritica. *Lut. Par.*, 1603; in-4°.

Athanasii archiep. Alexandrini opera omnia quæ exstant, oper. et stud. B. de Monfaucon. *Paris*, 1698; 3 vol. in-fol.

Athenagoræ Apologia pro christianis, et de resurrectione

mortuorum, gr. et lat., stud. Edw. Dechair. *Oxon.*, 1706; in-8°. — Ejusdem Legatio pro christianis. Edente J. Gottl. Lindner. *Lingosaliusæ*, 1774; in-8°.

ATHENAEI Deipnosophistarum libri quindecim, cum annot. et emendat., Is. Casauboni. *Lugduni*, 1612; 2 vol. in-fol.

AUGUSTINI (S.), opera. *Parisiis*, 1689; 10 vol. in-fol.

AUGUSTIN (S.), la Cité de Dieu. *Paris*, 1701; 2 vol. in-8°.

AULIGELLAI Noctium Atticarum libri XX, pro ut supersunt. *Lug. Bat.*, 1706; 2 vol. in-4°.

AURELIUS (Victor), Breviarium historiæ romanæ, cum notis variorum, curante I. Antzonio. *Amst.*, 1733, in-4°.

AUSONII (D. M.) opera, in usum Delphini. *Paris*, 1730; in-4°.

B.

BAILLY, Essai sur les fables. Paris, an 7; 2 vol. in-8°. — Histoire de l'astronomie moderne. *Paris*, 1779; 3 vol. in-4°.

BARTHÉLEMY, Voyage du jeune Anacharsis en Grèce. *Paris*, Didot, an 7; 7 vol. in-8°, avec atlas.

BASNAGE, Histoire des Juifs. *La Haye*, 1716; 15 vol. in-12.

BATTEUX, Histoire des Causes premières. *Paris*, 1769; 2 v. in-8°.

BAYER, Historia regni Græcorum Bactriani. *Petropoli*, 1738; in-4°.

BAYLE, Dictionnaire historique. *Rotterdam*, 1720; 4 vol. in-fol.

BASILII (S.) opera omnia græc. et latin., stud. et oper. J. Garnier. *Parisiis*, 1721; 3 vol. in-fol.

BEAUSOBRE, Histoire du Manichéisme. *Amsterdam*, 1739; 2 vol. in-4°.

BEGER, Thesaurus Brandenburgicus. *Coloniæ Marchicæ*, 1696; 3 vol. in-fol.

BELLORI, le Antiche Lucerne sepolcrali figurate, raccolte dalle cave sotterrane, e grote di Roma, disegnate da Pietro Santi Bartoli, con l'osservazioni di Giov. P. Bellori. *In Roma*, 1691; in-fol.

BELL's New Pantheon. *Londini*, 1790; 2 vol. in-4°.

Bergier, l'Origine des dieux du paganisme. *Paris*, 1769; 2 vol. in-8°.

Bernier, Abrégé de la philosophie de Gassendi. *Lyon*, 1678, 7 vol. in-12.

Bhaguat Geeta, traduit par Wilkins. *Londres*, 1787; 1 vol. in-8°.

Bible, Commentaire sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, par D. Calmet. *Paris*, 1724; 9 vol. in-fol.

Bibliothèque des anciens philosophes, par M. Dacier. *Paris*, 1771; 11 vol. in-12.

Bochart, opera omnia. *Lug. Bat.*, 1712; 3 vol. in-fol.

Boethii Consolationis philosophiæ libri V. — Opuscula sacra. *Lug. Bat.*, 1671; in-8°.

Brucker, Historia critica philosophiæ. *Lipsiæ*, 1767; 6 vol. in-4°.

Bry (Theod. J. Isr. de), Collectiones peregrinationum in Indiam orientalem et Indiam occidentalem, XXV partibus comprehensæ. *Francof. ad Mœnum*, 1590, 1634; 25 part. in-fol., fig.

C.

Caylus, Recueil d'Antiquités, (par le comte de). *Paris*, 1764, 6 vol. in-4°.

Callimachi Hymni, epigrammata et fragmenta, oper. Ez. Spanheim, *Ultrajecti*, 1697; 2 vol. in-8°.

Carmina familiæ Cæsareæ. *Cobourg*, 1715; in-8°.

Cassiodori opera. *Rotterd.*, 1679; in-fol.

Castel, Lexicon heptaglotton. *Londini*, 1669; 2 vol. in-fol.

Catulli, Tibulli, Propertii omnia quæ exstant, cum notis variorum et Passerat commentariis. *Lutet.*, 1608; in-fol.

Catullus, et in eum commentarius M. Ant. Mureti. Tibullus et Propertius. *Venetiis*, Aldus, 1558; in-8°.

Censorini Liber de die Natali, cum commentario H. Lindenbrogii, et notis var. *Lug. Bat.*, 1743; in-8°.

Chishull (Edm.), Antiquitates asiaticæ, christianam æram antecedentes. *Lond.*, 1728, in-fol.

Chou-King (le) un des livres sacrés des Chinois, traduit et enrichi de notes par le P. Gaubil, revu et corrigé par M. de Guigues. *Paris*, 1770, in-4°.

Cicronis (M. T.) opera, ex curâ d'Olivet. *Parisiis*, 1740; 9 vol. in-4°.

Cyrilli (S.) Alexandriæ archiepiscopi opera, cura et stud. J. Auberti. *Lutetiæ*, 1638; 16 vol. in-fol.

Claudiani quæ exstant, curante Gesnero. *Paris*, 1759; 2 vol. in-8°.

Clavier, Histoire des premiers temps de la Grèce. *Paris*, 1822; 3 vol. in-8°.

Clementis Alexandrini (S.) opera quæ exstant. *Oxonii*, 1715; 2 vol. in-fol.

Comitis (Natalis) Mythologiæ libri decem. *Hanoviæ*, 1619; in-8°.

Cook (le 3e Voyage de), traduit de l'anglais. *Paris*, 1785; 4 vol. in-4°.

Corsini, Fasti Attici. *Florent.*, 1744; 2 vol. in-4°.

Cotelerius, SS. Patrum qui temporibus Apostolicis floruerunt opera, stud. Cotelerii. *Antuerpiæ*, 1698; 3 vol. in-fol.

Court de Gebelin, Monde primitif. *Paris*, 1777; 9 vol. in-4°.

Cragii de Republicâ Lacedæmoniorum lib. IV. *Lug. Bat.*, 1670; in-12.

Creuzer, Dionysius. *Heidelbergæ*, 1819; in-4°.

Cudworth, Systema intellectuale hujus universi. Mosheim latin. verti et recensuit. *Lug. Bat.*, 1773; 2 vol. in-4°.

Cuperi (G.) ar pocrates. *Traj. ad Rhenum*, 1694; in-4°.

D.

Dallaway (Jacques), Constantinople ancienne et moderne, et description des côtes et îles de l'archipel et de la Troade, trad. de l'anglais par Morellet. *Paris*, an 7; 2 vol. in-4°.

Debrosses, Traité de la formation mécanique des langues.

Paris, 1765; 2 vol. in-12.—Culte des dieux fétiches, 1760; 1 vol. in-8°.

DEGERANDO, Histoire comparée des systèmes de philosophie. *Paris*, 1804; 3 vol. in-8°.

DELAMBRE, Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne. *Paris*, 1821; 2 vol. in-4°.

DEMETRIUS Phalereus, de Elocutione, gr. et latin. *Glasguæ*, Rob. Foulis, 1743; in-8°.

DEMOSTHENIS et Æschinis operum omnium Collectio integra, gr. et lat., curis Wolfii. *Aurel. Allobr.*, 1607; in-fol.

DENON, Voyage dans le Haute et Basse Egypte. *Paris*, 2 vol. in-fol. avec l'atlas.

DESCARTES (Lettres de). *Paris*, 1724; 6 vol. in-12.

DESCRIPTION de l'Egypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites pendant l'expédition de l'armée française. *Paris*, de l'imprimerie royale, 1809; in-fol.

D'HANCARVILLE, Recherches sur les arts de la Grèce. *Londres*, 1785, 2 vol. in-4°.

DIODORI Siculi Bibliothecæ historicæ libri qui supersunt. *Amstel.*, 1746; 2 vol. in-fol.

DIOGENIS Laertii de Vitis, dogmatibus et apophtegmatibus clarorum philosophorum libri X, gr. et latin., cum annot. var. Acced. observ. æg. Menagii et not. Kuhnii. *Amstel.*, 1692; 2 vol. in-4°.

DIONIS Cassii Historiæ romanæ quæ supersunt, cum notis variorum et curâ Herm. Sam. Reimari. *Hamburgi*, 1750; 2 vol. in-fol.

DIONIS Chrysostomi orationes, gr. et latin., ex recens. et cum notis Morelli et Casaubon, 1604, in-fol.

DIONYSII Halicarnassensis Antiquitatum romanarum libri quotquot supersunt. *Oxoniæ*, 1704; 2 vol. in-fol.

DIOSCORIDIS opera, gr. et latin., cum notis Saraceni. *Vienne*, 1698; in-fol.

DONI, Inscriptiones antiquæ notis illustr. ab. A. fr. Gorio. *Florent.*, 1731, in-fol.

Dulaure, des Divinités génératrices. *Paris*, 1805; in-8°.
Dupuis, Origine de tous les cultes. *Paris*, an 3; 3 vol. in-4°.

E.

Eckel, Doctrina nummorum veterum. *indobonæ*, 1794; 8 vol. in-4°.
Enfant (d') le Catalogue publié par Tersan et Gosselin. *Paris*, 1788; 1 vol. in-4°.
Ennii Fragmenta quæ supersunt. *Amstel.*, 1707; in-4°.
Epicteti Manuale et sententiæ, et Cebetis tabula, curâ hadr. Relandi. *Traject. Batav.*, 1711; in-4°.
Epiphanii opera omnia ex editione D. Petavii. *Coloniæ*, 1682; 2 vol. in-fol.
Eratosthenis Catasterismi, curante J. C. Schaubach. *Gottinguæ*, 1795; in-8°.
Etymologicum Magnum, opera et cum notis Frid. Sylburgii, E typis Hier. Commelini, 1594; in-fol.
Eunapius, de Vitis philosophorum et sophistarum, gr. et latin. *Col. Allobr.*, 1616; 1 vol. in-8°.
Euripidis quæ exstant omnia opera et studio J. Barnes. *Cantabridgiæ*, 1694; in-fol.
Eusebii Pamphili Thesaurus temporum Chronico rum canonum omni modæ historiæ libri duo, interprete Hyeronimo, operâ et studio J. J. Scaligeri. *Amstelod.*, 1658; 1 vol. in-fol.
Eusebii Pamphili Chronicorum canonum libri duo, opus ex Haicano codice à doctore J. Zohrabo diligenter expressum et castigatum. *Mediolani*, regiis typis, 1818, in-4°.
Eusebii Pamphili de Demonstratione Evangelicâ libri decem. *Parisiis*, 1628; 2 vol. in-fol.
Eusèbe, Histoire de l'Eglise, trad. par Cousin. *Paris*, 1675, 4 vol. in-4°.
Eustathii Commentarii in Homeri Iliadem. *Florent.*, 1730; 3 vol. in-fol.
Eouarvedam, ou ancien commentaire du Vedam, traduit du samscrit. *Yverdun*, 1778; 2 vol. in-12.

F.

FABRETTI de Columnâ Trajani syntagma. *Romæ*, 1683, in-fol.
— Inscriptiones antiquæ. *Romæ*, 1669; 1 vol. in-fol.
FABRICII, Bibliotheca græca, curante Harles. *Hamburgi*, 1790, 1811; 12 vol. in-4°.
— Bibliotheca græca. *Hamburgi*, 1749; 14 vol. in-4°.
FESTI et Verrii Flacci de Verborum significatione libri XX, in usum Delphini. *Amstel.*, 1700, in-4°.
FIRMICUS Maternus (J.), de Errore profanarum religionum, J. Wower recensuit. *Lug. Bat.*, 1672; in-8°.
FLORI (L. A.) Rerum Romanarum libri duo priores, cum notis variorum, editi a L. Begero. *Coloniæ Marchicæ*, 1704; in-fol.
FRERET, Œuvres complètes. *Paris*, 1796; 20 vol. in-18.

G.

GASSENDI, Opera omnia. *Lug. Bat.*, 1658; 6 vol. in-fol.
GEOGRAPHIÆ veteris scriptores græci (et arabici) minores. *Oxonii*, 1698; 4 vol. in-8°.
GYRALDI (L. G.), opera omnia. *Lug. Bat.*, 1696, in-fol.
GOLTZII (Huberti) opera omnia Numismatica, curante Gervatio. *Antuerp.*, 1644, 1645; 5 vol. in-fol.
GOLTZIUS, Sicilia et magna Græcia. H. Goltzio auctore et sculptore. *Antuerpiæ*, 1617, in-fol.
GORII Museum Etruscum. *Florentiæ*, 1737; 3 vol. in-fol.
GORLÆI Dactyliotheca, cum explicat. J. Gronovii. *Lug. Bat.*, 1707; 2 vol. in-4°.
GRAMMATICÆ latinæ auctores antiqui, operâ et studio H. Putschii. *Hanoviæ*, 1605, un tome en 2 vol. in-4°.
GRANDPRÉ (L. de), Voyage à la côte occidentale de l'Afrique. *Paris*, 1801, 2 vol. in-8°.
GREGORII Nazianzeni (S.) opera. *Lut. Par.*, 1609; in-fol.
GRONOVIUS, Thesaurus antiquitatum Græcarum. *Lug. Bat.*, 1697; 13 vol. in-fol.

Gruter, Inscriptiones antiquæ totius orbis romani in absolutissimum corpus redactæ. *Amstelod.*, 1707; 4 vol. in-fol.

Gutberlethi (T.), Dissertatio philologica de mysteriis Cabirorum. *Franequeræ*, 1704; in-8°.

H.

Hatm, Tesoro Brita co. *Londra*, 1719, 1720; in-4°.

Harduini (J.) Nummi antiqui populorum et urbinum illustrati. *Paris*, 1684.

Harpocrationis Lexicon. *Lut. Bat.*, 1683; in-4°.

Heinsii (Dan.) Aristarchus Sacer. *Lug. Bat.*, 1627; in-8°.

Heliodori Æthiopicorum libri X. *Lut. Par.*, 1619; in-8°.

Henry lord, Histoire de la religion des Banians. *Paris*, 1667; in-12.

Herodiani historiarum, libri VIII. *Oxoniæ*, 1704; in-8°.

Herodoti Halicarnassæi historiarum libri IX (gr. et latin.) *Amstel.*, 1763; in-fol.

Histoire d'Hérodote, traduit du grec par Larcher. *Paris*, 1802; 9 vol. in-8°.

Hesiodi ascræi quæ exstant, oper. et stud. C. Schrevelii. *Lug. Bat.*, 1650; in-8°.

Hesychii Lexicon. *Lug. Bat.*, 1766; 2 vol in-fol.

Hyde (Th.), Historia religionis veterum Persarum. *Oxonii*, 1700; in-4°.

Hierocles, Commentaria in aurea carmina, gr. et latin., de Providentiâ et fato quæ supersunt et reliqua fragmenta, cum notis et indic., P. Needlam. *Cantabridgiæ*, 1709; 1 vol. in-8°.

Hieronymi (S. E.) opera, stud. et labor. J. Martianay et A. Poujet. *Paris*, 1693, 1706; 5 vol. in-fol.

Himerii Sophistæ Eclogæ et declamationes, gr. et latin. recens. Wernsdorff. *Gotting.*, 1790; 1 vol. in-8°.

Hippocratis et Galeni opera gr. et latin., curâ et studio Charterii. *Lut. Par.*, 1679; in-fol.

Historiæ Augustæ scriptores VI, cum recensione, emendationibus ac notis Salmasii et Casauboni. *Paris*, 1620; in-fol.

HOLSTENII (Lucæ), Notæ et Castigationes posthumæ in Stephani Byzantii Ethnica. *Lug. Bat.*, 1784, in-fol.

HOMERI opera, curante Barnes. *Cantabridgiæ*, 1711; 2 vol. in-4°.

L'ILIADE et l'Odyssée d'Homère, traduit par Bitaubé. *Paris*, 1804, 9 vol. in-8°.

L'ILIADE et l'Odyssée d'Homère, traduit par madame Dacier. *Paris*, 1741; 8 vol. in-12.

HORATII (Q.) opera, in usum Delphini. *Par.*, 1691; 2 vol. in-4°.

HORACE (Œuvres d'), avec des remarques par Dacier. *Hambourg*, 1733, 2 vol. in-4°.

HORAPOLLINIS Hieroglyphica gr. et latin., cum notis variorum, curante J. C. de Pauw, *Traj. ad Rhenum*, 1727; in-4°.

HUET, Demonstratio Evangelica. *Parisiis*, 1690; in-fol.

J.

JABLONSKI, Pantheon Ægyptiorum. *Francof.*, 1750; in-8°.

JABLONSKI, Opuscula. *Lug. Bat.*, 1804, 3 vol. in-8°.

JAMBLICI de Vita Pythagoricâ Liber, gr. et latin., illustr. a Iud. Kustero. *Amstelod.*, 1707; in-4°.

JAMBLICI de Mysteriis Liber. *Oxonii*, 1778; in-fol.

IGNARRA, de Palæstrâ Neapolitanâ commentarius in inscriptionem athleticam Neapoli anno 1764 detectam. *Neapoli*, 1770, in-4°.

JOANNIS Damasceni (S.) opera omnia quæ exstant, op. et studio P. M. Lequien, *Parisiis*, 1712; 2 vol. in-fol.

JOBERT la Science des médailles. *Paris*, 1739; 2 vol. in-12.

JOSEPHI (Flavii) quæ reperiri potuerunt opera omnia, gr. et latin., collegit S. Havercamp. *Amstel.*, 1726; 2 vol. in-fol.

IRENÉE (S.), operum ejus collectio, ex editione Massuet. *Paris*, 1710; in-fol.

ISIDORI Hispalensis episcopi opera omnia quæ exstant, edita per S. J. Dubreul. *Parisiis*, 1601, in-fol.

Isocratis Orationes et Epistolæ. *Aurel. Allobr.*, 1593; in-fol.

Juliani Imperatoris opera quæ supersunt omnia, ex recens. Ez. Spanheim. *Lipsiæ*, 1696; in-fol.

Justini (S.) opera omnia, ex editione D. Pr. Maran. *Parisiis*, 1742; in-fol.

Justinus, cum notis variorum. *Amstelod.*, 1659; in-8°.

Juvenalis et Persii Satyræ, cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1684; in-8°.

K.

Kircher, Obeliscus Pamphilius. *Romæ*, 1650; in-fol.

— Œdipus Ægyptiacus. *Romæ*, anno 1652; 4 vol. in-fol.

Knight, Account of the remains of the Worship of Priapus. *London*, 1786; in-4°.

L.

Lachausse, Romanum Museum. *Romæ*, 1690; in-fol.

Lacroze (Math. Veyssière de), Histoire du Christianisme dans les Indes. *La Haye*, 1758; 2 vol. in-12.

Lactantii opera omnia. *Lutetiæ Parisior.*, 1748; 2 vol in-4°.

Lafitau, Mœurs des Sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps. *Paris*, 1724; 2 vol. in-4°.

Laloubère, du Royaume de Siam. *Paris*, 1691; 2 vol. in-12.

Langlès, Monumens de l'Indoustan. *Paris*, 1817; 2 vol. in-fol.

Laromiguière, Leçons de philosophie. *Paris*, 1823; 2 vol. in-8°.

Lebeond et Lachau, Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans. *Paris*, 1780; 2 vol. in-fol.

Leclerc (Daniel), Histoire de la Médecine. *La Haye*, 1729; 1 vol. in-4°.

Le Mascrier, Description de l'Egypte, composée sur les Mémoires de Henry de Maillet. *Paris*, 1735.

Lessing, du Laocoon, ou des limites respectives de la poésie et de la peinture, traduit de l'allemand par Vanderbourg. *Paris*, 1802; in-8°.

LIBANII sophistæ opera. *Parisiis*, 1606, 1627; 2 vol. in-fol.

LIEBE, Gotha Numaria. *Amstel.*, 1730; in-fol.

LUCANUS (M. A.), de Bello civili, cum notis variorum, accur. C. Schrevelio. *Lugd. Bat.*, 1658; in-8°.

LUCIANI opera, gr. et latinè, curâ Hermsterhusii et Reitzii. *Amstel.*, 1743; 4 vol. in-4°.

LUCRETII Cari (T.) de rerum naturâ libros sex, interpretatione et notis illustravit Thomas Creech. *Lond.*, 1717, in-8°.

LYCOPHRONIS Alexandra, curâ et oper. J. Potter. *Oxonii*, 1697; in-fol.

LYSIÆ opera omnia, græc., cum versione novâ, triplici indice, var. lection. et notis, edidit Athan. Auger. *Parisiis*, Didot, 1783; 2 vol. in-8°.

M.

MACROBII opera, cum notis variorum. *Lipsiæ*, 1774; in-8°.

MAIMONIDES, de Idolatriâ. *Amstel.*, 1642; 2 vol. in-4°.

— De More Nevochim. *Venet.*, 1551, in-fol.

MANILII (M.) Astronomicon libri quinque; accessere M. Tullii aratæa, ed. Pingré. *Parisiis*, 1786; in-8°.

MARCI Antonini imperatoris de Rebus suis libri XII, stud. et oper. Gataker. *Londini*, 1707; in-4°.

MARIETTE, Traité des pierres gravées. *Paris*, 1750; 2 vol. in-fol.

MARMORA Oxoniensia, ex Arundellianis, Seldenianis, aliisque conflata, recensuit et comment. illustravit Humph. Prideaux. *Oxon.*, 1676, in-fol.

MARSHAM, Chronicus Canon. *Lond.*, 1672; in-fol.

MARTIALIS Epigrammata cum notis varior., accur. Schrevelio. *Lugd. Bat.*, 1661; in-8°.

MARTIANUS CAPELLA de Nuptiis philologiæ et Mercurii libri II, cum notis J. ad Goez. *Nurembergæ*, 1794, in-8°.

MARTIN (D.), la religion des Gaulois. *Paris*, 1727; 2 vol. in-4°.

MAXIMI (S.) opera ex editione Combefisii. *Par.*, 1675; 2 vol. in-fol.

MAXIMI Tyrii dissertationes, ex recens. J. Davisii, cum J. Marklandi annotat. *Londini*, 1740; in-4°.

MAZOCHII (A. S.) Comment. in Herculanensis Musæi Æneas tabulas Heracleenses. *Neapoli*, 1754; in-fol.

MENESTRIER, Eloge historique de la ville de Lyon, 1669; 1 vol. in-4°.

— Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon. *Lyon*, 1696; 1 vol. in-fol.

MERCURIALIS, de Arte gymnasticâ libri sex. *Amstel.*, 1672; in-4°.

MERCURII Trimegisti Pœmander, seu de potestate et sapientiâ divinâ. *Parisiis*, Adr. Turneb., 1554; in-4°.

— Le Pymander, trad. et commenté par Fr. de Foyx de Candalle, *Bordeaux*, 1579; in-fol.

MEURSII opera. *Florent.*, 1741; 12 vol. in-fol.

MÉZIRIAC (Bachet de), Commentaires sur les Epîtres d'Ovide. *La Haye*, 1716; 2 vol. in-8°.

MINUCII Felicis Octavius. *Lugd. Bat.*, 1672; in-8°.

MONTFAUCON, l'Antiquité expliquée. *Paris*, 1719, 1724; 15 vol. in-fol.

— Diarium italicum. *Parisiis*, 1702; in-4°.

MOURGUES (le P.), Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce. *Paris*, 1712; 2 vol. in-8°.

MUSÆUM Florentinum, cum observat. Ant. Fr. Gorii. *Florent.*, 1731; 12 vol. in-fol.

MYTHOGRAPHI latini, curante A. Van Staveren. *Lugd. Bat.*, 1742; in-4°.

N.

NARDINI, Roma antica. *In Roma*, 1666; in-4°.

NEANDRI Bacchanalia. *Francofurti ad Oder.*, 1660; pet. in-12.

Nicandri Theriaca, ejusdem Alexipharmaca. *Venetiis*, *Ald.* 1522, 1523; in-4°.

Nicolai Damasceni Historiarum excerpta et fragmenta quæ supersunt. *Lipsiæ*, 1804; in-8°.

Nicomachi Harmonices apud antiquæ musicæ auctores septem, græcè et latinè, a M. Meibomio restituta et explicata. *Amstelod.*, Elzevir., 1752; in-fol.

Nonni Dionysiaca. *Hanoviæ*, 1605, 1 vol. in-8°.

Nonnius, de proprietate Sermonis cum notis J. Mercerii. *Parisiis*, 1614; in-8°.

O.

Ocellus Lucanus, de Universi naturâ. *Amstelod.*, 1661, in-4°.

Oppiani de Venatione libri IV et de Piscatione libri V, gr. et latinè, curante J. Gottl. Schneider. *Argentorati*, 1776, in-8°.

Opuscula mythologica, physica et ethica, gr. et lat. *Amst.*, 1688; in-8°.

Orationes politicæ Dinarchi, Lesbonactis, Demadis, Licurgi, Herodis, gr. et latinè. *Hanoviæ*, 1619; in-8°.

Oratorum Græciæ præstantiorum, Antiphontis, Andocidis et Isæi Orationes XXX. *Hanoviæ*, 1619; in-8°.

Origenis opera omnia, gr. et lat., nova ed., curante de La Rue. *Parisiis*, 1733; 4 vol. in-fol.

Orphei opera, curante G. Chr. Hambergero. *Lipsiæ*, 1764; 1 vol. in-8°.

Ovidii Nasonis opera, ex recensione P. Burmanni. *Amstelod.*, 1727; 4 vol. in-4°.

Ouvaroff, Essai sur les mystères d'Eleusis. *Paris*, 1816; 1 vol. in-8°.

P.

Palladii Historia Lausiaca SS. Patrum qui vitam degebant in solitudine, græc., cum notis Meursii. *Lugd. Bat.*, 1614, in-4°.

Panelii de Cistophoris. *Lugd.* 1734; in-4°.

PASSERI Picturæ Etruscorum in vasculis, nunc primum in unum collectæ, explicationibus et dissertationibus illustratæ. *Romæ*, 1767, 1775; 3 vol. gr. in-fol.

PAULINÆO (Fr.) a Sancto Bartholimo, Systema Brahmanicum, liturgicum, mythologicum, civile. *Romæ*, 1791; in-4°.

PAUSANIÆ Græciæ descriptio, gr. et latinè. *Lipsiæ*, 1696; in-fol.

PEDRUSI, Museo Farnese. *Parma*, 1694, 1727; 10 vol. in-fol.

PELLERIN, Recueil des médailles. *Paris*, 1765; 7 vol. in-4°.

PENNANT (Th.), Tour in Scootland in the year 1769. *Chester*, 1774; in-4°.

— Tour in Scootland in the year 1772, and Voyage to the Hebrides. *Waringthon*, 1774, 1776; 2 vol. in-4°.

PERIZONII Origines Babylonicæ et Ægyptiacæ, ed. Duker. *Traj. ad Rhen.* 1736, 2 vol. in-8°.

PETAVII Uranologion, gr. et lat. *Parisiis*, 1630; in-fol.

PETIT (Samuel), Miscellaneorum libri IX. *Parisiis*, 1630; in-4°.

— Leges Atticæ. *Lugd. Bat.*, 1741; 3e volume de l'ouvrage ayant pour titre : *Jurisprudentia romana et attica.*

PETRONII (T.) Arbitri Satyricon quæ supersunt, curante P. Burmanno. *Traj. ad Rhen.* 1709; 1 vol. in-4°.

PHILIPS, Account of Malabar.

PHILONIS operum collectio integra, gr. et lat. *Paris.*, 1640; in-fol.

PHILOSTRATORUM quæ supersunt omnia, cum recensione Goth. Olearii. *Lipsiæ*, 1709; in-fol.

PHOTII Myriobiblon, sive Bibliotheca. *Rothomagi*, 1653; in-fol.

PIERII Valeriani hieroglyphica seu de sacris Ægyptiorum aliarumque Gentium litteris commentarii. *Lugd.*, 1602, in fol.

PIGHII Mythologia in quatuor partes anni. *Antuerp.*, 1568; in-8°.

PIGNORII Mensa Isiaca. *Amstelod.*, 1670; in-4°.

PINDARI carmina cum lectionis varietate et adnotationibus, iterum curavit Heyne. *Gotting.*, 1798, 3 vol. in-8°.

PLATONIS opera omnia, gr. et lat., ex J. Serrani interpretatione, cum H. Stephani annotationibus, 1578; 3 vol. in-fol.

PLATONIS Opera græc. et latinè, Marcilio Ficino interprete. *Francof.*, 1602; in-fol.

PLAUTI Comœdiæ, cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1769; 2 vol. in-8°.

PLINII Historiæ naturalis libri XXXVII, interpretatione et notis illustravit J. Harduinus. *Parisiis*, 1723; 2 vol. in-fol.

PLOTINI opera omnia, e gr. in latin. translata a Marcil. Ficino. *Florent.*, 1492; in-fol.

PLUTARCHI Chæronensis quæ supersunt omnia, ex castigatione J. J. Reiske. *Lipsiæ*, 1774; in-8°.

PLUTARQUE, OEuvres morales, traduites par Ricard. *Paris*, 1783; 17 vol. in-12.

POETÆ latini, rei Venaticæ scriptores, et Bucolici antiqui, videlicet G. Falisci atque M. A. O. Nemesiani cynegeticon, halieuticon, et de aucupio, etc., cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1727, in-4°.

POETRIARUM octo fragmenta et elogia, gr. et lat., curâ et stud. J. Chr. Wolfii. *Hamburgi*, 1734; in-4°.

POLYBII historiarum quidquid superest, ex curâ et recensione J. Schweighæuser. *Lipsiæ*, 1789, 9 vol. in-8°.

POLYÆNI Strategematum libri VIII. *Berolini*, 1756; in-12.

POLLUCIS (J.) Onomasticum, gr. et lat. *Amstel.*, 1706; 2 vol. in-fol.

POMPONIUS Mela, de situ orbis libri III. *Lipsiæ*, 1807; 7 vol. in-8°.

PORPHYRIUS, de Antro Nympharum. *Traj. ad Rhenum*, 1765, in-fol.

PORPHIRII philosophi de Vitâ Pythagoræ Liber, cum versione et notis L. Holstenii. *Amstel.*, 1707; in-4°.

PORPHYRII de Abstinentiâ ab esu animalium libri quatuor. *Traj. ad Rhenum*, 1767; in-4°.

POTTER, Archæologia græca, or the Antiquities of Greece. *London*, 1740, 2 vol. in-8°.

PRIAPEIA, sive diversorum poetarum in Priapum lusus, cum

commentariis Scioppii, etc. *Patavii* (*Amstelod.*), 1664, in-8°.

PROCLUS in Platonis theologiam gr. et lat. *Hamburgi*, 1618, 1 vol. in-fol.

PROCOPII Historiarum sui temporis libri VIII, gr. et latinè. *Parisiis*, 1662; 2 vol. in-fol.

PRUDENTII opera quæ exstant. *Coloniæ*, 1701; in-8°.

PTOLEMÆI (Cl.) Geographiæ libri VIII, gr. et lat., operâ P. Bertii. *Lugd. Bat.*, 1618; in-fol.

Q.

QUINTI CURTII Historia Alexandri Magni, cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1658; in-8°.

QUINTILIANI Institutionum oratoriarum libri XII. *Lugd. Bat.*, 1665; 4 vol. in-8°.

R.

RASCHE, Lexicon universæ rei nummariæ veterum et præcipue græcorum ac romanorum. *Lipsiæ*, 1785; 14 vol. in-8°.

RECHERCHES Asiatiques, ou Mémoires de la Société de Calcutta, traduits par La Baume. *Paris*, 1805; in 4°.

REI rusticæ scriptores veteres latini, curante J. Gott. Schneider. *Lipsiæ*, 1794; 4 vol. in-8°.

REI Venaticæ scriptores, poetæ latini et Bucolici antiqui. *Lugd. Bat.*, 1727, in-4°.

REINESII Syntagma inscriptionum antiquarum a Grutero omissarum, cum comment. *Lipsiæ*, 1682, in-fol.

RHODIGINI (L. C.) Lectionum antiquarum libri XVI. *Venetiis*, in ædibus Aldi, 1516; in-fol.

RUFFINI opera. *Parisiis*, 1680, in-fol.

S.

SAINT-NON, Voyage Pittoresque, ou description des royaumes de Naples et de Sicile. *Paris*, 1781, 5 vol. in-fol.

SAINTE-CROIX, Recherches sur les mystères du paganisme. *Paris*, 1817; 2 vol. in-8°.

SALLUSTII. (C. Crispi) opera quæ exstant omnia, cum selectis variorum observationibus ex accurat. recensione Ant. Thysii, edit. 2a. *Lugd. Bat.*, 1654.

SALLUSTE, Histoire de la République romaine, rétablie par le président Debrosses. *Dijon*, 1777; 3 vol. in-4°.

SALLUSTIUS Philosophus, de Diis et mundo, gr. et lat., edente L. Allatio. *Romæ*, 1638; in-12.

SALMASII Plinianæ exercitationes, in C. Solini Polyhistora, item C. J. Solini Polyhistor. *Traj. ad Rhenum*, 1689; in-fol.

SCALIGER, de emendatione temporum opus. *Colon. Allob.* 1629; in-fol.

SCHEFFERI (J.) Laponia. *Francofurti*; 1673; in-4°.

SELDEN (J.), de Diis Syris syntagmata II. *Amstel.*, 1680; in-12.

SENECÆ (L. A.) Tragœdiæ cum notis variorum. *Amstel.*, 1682, 1 vol. in-8°.

— Opera quæ exstant omnia. *Antuerp.*, 1652; in-fol.

SEXTI Empirici opera, græc. et lat., Pyrrhoniarum institutionum libri III. *Lipsiæ*, 1718; in-fol.

SHAW, Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant, trad. de l'anglois. *La Haye*, 1743; 2 vol. in-4°.

SIDONII (C.) Apollinaris opera, studio et curâ Sirmondi. *Parisiis*, 1652; in-4°.

SILII Italici (C.) Punicorum libri XVII, curante Drakenborch, *Traj. ad Rhen.*; 1717; in-4°.

SIMPLICII, commentarii in octo Aristotelis Physicæ auscultationis libros. *Venetiis*, in ædibus Aldi., 1526; in-fol.

SIMSON, Chronicon, ex exordio mundi ad annum a Christo nato LXXI. *Lugd. Bat.*, 1729; in-fol.

SOPHOCLIS tragœdiæ septem, *excud. P. Stephanus*, anno 1603; 1 vol. in-4°.

SPANHEIM (Ez.), Dissertationes de præstantiâ et usu numismatum antiquorum. *Londini*, 1706; 2 vol. in-fol.

SPON, Miscellanea eruditæ antiquitatis. *Lugduni*, 1683; in-fol.

— Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant. *Lyon*, 1678, 3 vol. in-12.

SPRENGEL, Histoire de la Médecine, depuis son origine jusqu'au 19e siècle, traduite par Jourdan, revue par Bosquillon. *Paris*, 1815; 7 vol. in-8°.

STATII opera. *Parisiis*, 1618; in-4°.

STEPHANUS Byzantinus, de urbibus, cum Thomæ de Pinedo versione et observationibus, et cum collationibus J. Gronovii. *Amstel.*, 1725; in-fol.

STOBÆI (J.) Sententiæ ex thesauris græcorum delectæ, huic editioni accesserunt Eclogarum physicarum et ethicarum, libri II. *Aurel. Allobr.*, 1609, in-fol.

STRABONIS Rerum geographicarum libri XVII, cum notis Is. Casauboni et aliorum. *Amstel.*, 1707, 2 vol. in-fol.

STRABON, Géographie, traduite du grec en français. *Paris*, 1813 *et suiv.*; in-4°.

STUART et Revett, Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées, traduites de l'anglais par Feuillet. *Paris*, 1808, 2 vol. in-fol.

STUCKII opera. *Lug. Bat.*, 1695; in-fol.

SUETONII Tranquilli de XII Cæsaribus libri VIII, cum notis variorum, ex recensione Casauboni. *Parisiis*, 1610; 1 vol. in-fol.

SUIDÆ Lexicon græcè et latinè, ex recensione et cum notis Lud. Kusteri. *Cantabrigiæ*, typ. Acad., 1705; 3 vol. in-fol.

SYNCELLI Chronographia ab Adamo usque ad Diocletianum. *Parisiis*, e typographia regia, 1652; in-fol.

SYNESII opera quæ exstant omnia. *Parisiis*, 1633; in-fol.

SONNERAT, Voyage aux Indes Orientales et à la Chine. *Paris*, 1782; 2 vol. 8°.

SWINTON (J.) Inscriptiones Atticæ; accedit de nummis quibusdam Samaritanis et Phœniciis dissertatio. *Oxonii*, 1750, in-4°.

T.

TACITI opera, ex recens. Gab. Brotier. *Parisiis*, 1771; 4 vol. in-4°.
TATIANI Oratio ad Græcos. *Oxonii*, 1700; 1 vol. in-8°.
TERENTII comœdiæ. *Parisiis*, 1753; 2 vol. in-12.
TERTULIANI opera omnia. *Parisiis*, 1672; 3 vol. in-fol.
THEMISTII Orationes XXXIII, græcè et latinè. *Parisiis*, 1684; in-fol.
THEOCRITI quæ supersunt, ed. Thom. Warton. *Oxoniæ*, 1770, 2 vol. in-4°.
THEODORET Episcopi Cyri opera omnia, curâ et studio J. Sirmondi. *Lutetiæ Par.*, 1642; 2 vol. in-fol.
THEONIS Smyrnæi, Platonici, eorum quæ in mathematicis lectionibus utilia sunt, expositio, gr. et lat. *Lutetiæ Paris.*, 1644, in-4°.
THEOPHILI Antiocheni lib. III, ad Autolychum, gr. et lat., studio J. Christ. Wolfii. *Hamb.*, 1724; in-8°.
THEOPHRASTI Historiæ plantarum libri X, gr. et lat. *Amstel.*, 1644, 1 vol. in-fol.
— Characteres, græcè, recensuit ac notis illustravit Fischer; accessit commentarius Casauboni. *Coburgi*, 1763, 1 vol. in-8°.
THEVENOT, Voyages. *Paris*, 1696; in-fol.
THOMÆ Aquinatis (S.) opera omnia. *Romæ*, 1570; 17 vol. in-fol.
THUCYDIDIS de Bello Peloponnesiaco, libri VIII, gr. et lat., ex curâ et cum animad. Dukeri. *Amstel.*, 1731, 1 vol. in-fol.
TIMÆI Sophistæ lexicon vocum Platonicarum, græcè, edidit David Runhkenius. *Lugd. Bat.*, 1789; in-8°.
TITI LIVII Patavini historiarum libri qui exstant, in usum Delphini. *Parisiis*, 1679; 6 vol. in-4°.
TOLAND's Miscellaneous Works. *London*, 1747; 2 vol. in-8°.
TRISTAN, Commentaires historiques, contenant l'histoire générale des empereurs, impératrices, césars et tyrans de l'empire romain. *Paris*, 1644; 3 vol. in-fol.
TURNEBII opera. *Argentorati*, 1600; in-fol.

Tietze Chiliades. *Basileæ*, 1546; in-fol.

V.

Vaillant, Nummi antiqui familiarum romanarum. *Amstel.*, 1703, 2 vol. in-fol.

— Numismata imperat. roman. præstantiora a J. Cæsare ad Postumum usque; (ad Constantinum perducta studio J. Fr. Baldini.) *Romæ*, 1743, 3 vol. in-4°.

— Numismata ærea Impp., Augustarum et Cæsarum in coloniis, municipiis et urbibus, etc., percussa. *Par.*, 1697; 1 vol.

— Numismata Impp., Augustarum et Cæsarum, à populis romanæ ditionis, græcè loquentibus, ex omni modulo percussa. *Amstel.*, 1700, in-fol.

Walckenaer, animadversionum ad Ammonium libri III. *Lugd. Bat.*, 1739; in-4°.

Valerii Flacci (C.) Argonauticon libri octo, cum notis variorum, ed. Theoph. Christ. Harles. *Altenburgi*, 1781; 3 vol. in-8°.

Valerius Maximus, cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1751, in-8°.

Vandale (A.), Dissertationes IX, antiquitatibus quin et marmoribus, cum romanis tum potissimum Græcis illustrandis intervenientes. *Amstel.*, 1702; in-4°.

Warburton, Dissertations, trad. par Silhouete. *Lond.*, 1742, 2 vol. in-12.

Varronis (M. T.) opera quæ supersunt. *Parisiis*, 1685; in-8°.

Vellei Paterculi (C.) Historiæ romanæ, cum selectis variorum notis. *Lugd. Bat.*; 1653; in-8°.

Wheler, Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant, traduit de l'anglois. *Amsterdam*, 1689; 2 vol. in-12.

Villoison (d'Ansse de), Anecdota græca e regia parisiensi et e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta. *Venetiis*, 1781, 2 vol. in-4°.

Winkelmann, Histoire de l'Art chez les Anciens, traduit de l'allemand. *Paris*, an 11; 3 vol. in-4°.

VINKELMANN, Description des Pierres gravées du cabinet de Stosch. *Florence*, 1760; in-4°.

— Monumenti antichi inediti. *Roma*, 1777; 3 vol. in-fol.

— Lettres familières, traduites en françois par Jansen. *Paris*, 1791, in-8°.

— De l'allégorie, par Vinckelmann, Addisson, Sulzer. *Paris*, an 7; 2 vol. in-8°.

VIRGILII opera, cum notis variorum. *Leovardiæ*, 1717; 2 vol. in-4°.

VISCONTI, Inscrizioni greche triopee, ora Borghesiane, con versioni ed osservaz. *Roma*, 1794; in-fol.

— Il Museo Pio Clementino. *Roma*, 1782, 1798; 6 vol in-fol. Max.

VITRUVII Pollionis de Architectura libri X. *Amstel.*, Elzevir., 1649; in-fol.

VOLFII (Io. Chr.) Anecdota græca, sacra et profana. *Hamburgi*, 1722, 1724; 4 vol. pet. in-8°.

VOSSII (G.J.) opera omnia. *Amstel.*, 1695, 1700; 5 vol. in-fol.

X.

XENOPHONTIS opera quæ exstant omnia, græcè et lat., curâ Edw. Wells. *Oxonii*, 1705; 5 vol. in-8°.

Z.

ZEND-AVESTA, traduit en françois par Anquetil Duperron. *Paris*, 1771; 3 vol. in-4°.

ZOEGA, de origine et usu obeliscorum. *Romæ*, 1797; 1 vol. in-fol.

ZOZIMI Historiæ novæ libri VI. *Oxonii*, 1679; in-8°.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE Ier VOLUME.

Question proposée, Introduction. . . . . Pag. 1

PREMIÈRE PARTIE.

Culte de Bacchus Eleusinien. 13

PREMIÈRE SECTION.

CULTE DE BACCHUS IACCHUS.

Chap. Ier. § I. Étymologie du mot Iacchus 16
§ II. Les Icades ou le sixième jour des mystères consacré à Iacchus 18
§ III. Procession d'Iacchus. — Rhétes de Cérès et Proserpine. — Purification dans le Rhéte de Proserpine. — Marche de la Procession. La Porte sacrée et la Voie sacrée. La Maison de Polytion. Le temple de Bacchus Cyamite. Le Figuier sacré. Le Pont du Céphyse. Les Géphyrimes . . . . . , ... 19
§ IV. Objets mystérieux qui étoient portés dans la procession d'Iacchus. Le Van mystique, symbole de la purification. Trois espèces de purification par l'air, par l'eau et par le feu. — Le Calathus. — Les Cistes. 28
Chap. II. Différence de Bacchus Eleusinien et de Bacchus Thébain. 54

SECTION DEUXIÈME.

BACCHUS ELEUSINIEN CONSIDÉRÉ COMME POUVOIR GÉNÉRATEUR.

Page

CHAP. 1er Bacchus Zagrée 60

§ I. Histoire de Bacchus Zagrée, fils de Proserpine et du serpent . . . . . *Id.*

§ II. Diverses interprétations de l'histoire de Bacchus Zagrée 63

§ III. Bacchus Zagrée, force reproductive de la nature. 65

§ IV. Identité de Bacchus et d'Apollon 66

§ V. Apollon soleil supérieur, Bacchus soleil inférieur. 74

§ V *bis*. Bacchus Zagrée, divinité des enfers.—Culte des divinités chthoniennes 77

CHAP. II. Bacchus Eubule, Isodétès, OEsymnétès, Hyès. 91

§ I. Bacchus Eubule . . . . . *Id*

§ II. Bacchus Isodétès. 94

§ III. Bacchus OEsymnétès 96

§ IV. Bacchus Hyès 100

§ V. Bacchus Sabazius. 111

CHAP. III. Bacchus, pouvoir générateur, adoré sous le symbole du serpent 113

§ I. Rôle important que joue le serpent, dans l'histoire et les mystères de Bacchus. Les Grecs tenoient cette croyance des Orientaux. Le premier Être adoré dans la Thébaïde et la Phénicie sous le symbole du serpent.—Cette doctrine a passé de l'Égypte chez tous les peuples de l'antiquité. 113

§ II. Le grand nombre de dieux qu'admettoit le polythéisme, n'étant que des attributs de la divinité suprême, ils avoient tous le serpent pour symbole 115

Page.

III. Le serpent étant le symbole de la divinité, il étoit aussi le symbole de toutes les éminentes qualités qui appartiennent à l'Être-Suprême; tous les genres de biens lui étoient attribués. —Il avoit le don de la divination.—Il réunissoit tous les caractères et remplissoit toutes les fonctions de la divinité. 122

§ IV. Il présidoit à la mort. Il avoit tous les caractères qui appartiennent aux divinités infernales 129

§ V. Le serpent étoit le symbole des élémens, du soleil, et de Bacchus comme soleil inférieur. —Culte de Bacchus serpent 132

§ VI. Il étoit le symbole de Bacchus dieu du vin . . 134

CHAP. IV. Bacchus, pouvoir générateur, adoré sous le symbole du taureau 137

§ I. Le taureau, symbole de Bacchus, dieu de l'agriculture, dieu des enfers et principe de la substance humide 138

§ II. Dans les mystères, le taureau est le symbole du *protogonos* (de l'Être premier-né), titre donné à Bacchus 140

§ III. Le taureau, animal symbolique du Demiourgos dans toutes les religions anciennes, génie générateur des anciennes cosmogonies de la Perse et de tout l'Orient 142

§ IV. Le bœuf Apis.—Symbole d'Osiris.—Principe de la fécondité.—Ses rapports avec le Nil.—Avoit le don de la divination. — Le taureau Dionysiaque chez les Grecs étoit le même que le bœuf Apis. Divers emblêmes du taureau sur les monumens anciens. 145

§ V. L'idée du taureau, emblême du principe fécondant, ne doit pas être séparé de l'idée du

Page

taureau emblême de l'agriculture. 152

§ VI. La doctrine du principe actif, du principe passif et du résultat des deux, se retrouve, avec d'autres formes, sous les noms d'Apis et de la vache Athyr. — Le principe passif prenoit le nom de toutes les déesses qui, ainsi que la vache Athyr, étoient honorées comme un des principes universels : c'étoit la nature mère de tout ce qui existe, quelque fût son nom. Toutes ces déesses portoient des cornes et avoient quelques autres attributs de la vache, ou elles étoient représentées par la vache elle-même 154

§ VII. La lune principe passif.—Les Anciens lui attribuoient une action féconde, propre au développement des germes.—Elle engendre Apis, par la lumière féconde qui va frapper la vache Athyr 160

§ VIII. Les Argiens donnoient à la lune le nom mystique d'Io.—Io étoit encore l'Isis égyptienne. — Ses aventures allégoriques établissent ses rapports avec la lune et avec Isis 166

§ IX. La nuit ou les ténèbres, berceau de la nature universelle, qui en contenoit les élémens, adorée comme divinité mère de tous les astres sous le nom de vache Athyr ou de Vénus *Scotia*, c'est-à-dire ténébreuse. . . 169

§ X. Apis, chez les Égyptiens, ou Épaphus, fils d'Io, chez les Grecs, considéré comme le symbole des productions. 175

§ XI. Le taureau emblême du dieu du vin 176

CHAP. V. Bacchus Cabire, le même que Bacchus des mystères d'Eleusis 180

Page

§ I. Bacchus Cabire. — Les Cabires furent les premiers prêtres et les premiers instituteurs des peuples. — Les services qu'ils rendirent leur firent donner dans la suite le nom des divinités dont ils avoient été les ministres. — Ils doivent être envisagés sous ces deux rapports. — Il en est de même des Dactyles, des Curètes, des Corybantes et des Telchines . . 181

§ II. Les Cabires considérés sous le premier rapport, étoient les grands dieux, les dieux de la génération universelle. — Triade Cabirique, les trois divinités Cabiriques étoient le principe actif, le principe passif, et le produit des deux. — Etymologie des noms qui leur étoient donnés dans l'île de Samothrace. 184

§ III. On trouve l'origine de leur culte en Egypte. — Ils étoient adorés en Phénicie. 188

§ IV. Fils de Phta ou Vulcain en Egypte; ils étoient les mêmes que les dieux Patœques. . . . 190

§ V. Culte des dieux Cabires à Béryte, en Mésopotamie, à Carthage, dans l'île de Samothrace, dans l'Attique.—Esculape, dieu Cabire. 192

§ VI. Affinité des mystères d'Eleusis et de ceux des Cabires. — Cependant le culte des dieux Cabires fut toujours à Athènes distinct de celui des divinités d'Eleusis. — Méthapus porta ce culte d'Athènes dans la Béotie. 199

§ VII. Culte des Cabires dans la Laconie. — Les Dioscures. 202

§ VIII. Culte des dieux Cabires dans l'Etrurie, l'Asie mineure, la Phrygie, et les bords du Pont-Euxin. 212

§ IX. Culte des Cabires chez les Romains. — Ils

Page

étoient leurs dieux Pénates, et leurs dieux Lares 216

§ x. Deuxième rapport sous lequel les Cabires doivent être envisagés. — Premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples. . . . 220

§ xi. Les Curètes ont civilisé la Crète, — y ont apporté les mystères de la religion, les mêmes que ceux de Samothrace. — Triade Curétique composée du principe actif, du principe passif, et de Jasion le même que Iacchus ou Horus.—Ont porté leur culte et leurs arts dans diverses contrées 226

§ xii. Les Telchines civilisèrent l'île de Rhodes.— Ils en furent les premiers prêtres. — Obscurité sur les idées religieuses qu'ils apportèrent dans l'île.—Traditions diverses.— Les noms des trois Telchines donnés par Nonnus sont les mêmes que ceux de la Triade Dactylique. 234

§ xiii. Triade Dactylique, Acmon le principe actif, Damnanea le principe passif, et Kelmis l'Iacchus d'Eleusis. — Les Dactyles ont civilisé la Phrygie Idéenne, — ont apporté le culte de Jupiter, la métallurgie et plusieurs arts en Elide et dans d'autres contrées de la Grèce. 239

§ xiv. Les Corybantes ministres de la mère des dieux dans la Phrygie Orientale. — Les honneurs divins leur furent appliqués. — Les Corybantiques, fêtes en l'honneur des Corybantes.— Triade Corybantique. 246

Chap. IV. Origine du culte de Bacchus Zagrée ou Sabazius. — Des religions phrygiennes. 252

§ i. Étymologie du mot *Sabazius*. — Origine étrangère du culte de Bacchus Zagrée ou Sabazius. — Il appartenoit à la Phrygie et à la Lydie.

Page

— Identité du culte de Cérès et de Bacchus, de Sabazius et de Rhéa 253

§ II. La même conformité de culte et de rites se trouve dans les fêtes particulières aux Thraces, peuples chez qui les mystères Orphiques ont pris naissance. 260

§ III. La Phrygie occidentale ou troyenne étoit le siége principal des mystères de Rhéa et de Sabazius. — Ces mystères ont été ensuite réunis à ceux d'Atys et de Cybèle, qui appartenoient à la Phrygie orientale. . . . 264

§ IV. Culte de la mère des dieux, à Rome, à Athènes et dans la Grèce. 270

§ V. Le culte de la Grande-Déesse passa de la Phrygie dans toute l'Asie. Son culte à Hiérapolis, sous le nom de *déesse de Syrie*, fut célèbre 274

§ VI. Tous ces cultes ont eu le même objet, l'union sacrée du principe actif et du principe passif de la nature, et le produit de cette union. — Les attributs généraux de la divinité étoient communs à tous les dieux. — Rites qui leur étoient particuliers en raison de leur caractère spécial. 281

§ VII. La Terre fut adorée d'abord comme divinité bienfaisante et souverainement intelligente, sous le nom de Grande-Mère; elle fut la première des divinités. — On reconnut et on divinisa ensuite le principe qui la féconde, et il fut donné à la mère des dieux comme dieu Parèdre ou assistant, tel fut Atys. Quoique, dans l'opinion de ces peuples, il n'occupât point le même rang que la mère des dieux, il avoit tous les attributs du dieu

Page
suprême.—Détail de ces attributs. . . . 285
§ VIII. Bacchus Sabazius, ou Atys, étoit le symbole du soleil, agent de la force reproductive de la nature. — Ce culte se retrouve chez les Perses, mais dans des temps postérieurs à Homère. 288
§ IX. Mélanges des religions Égyptiennes, Phrygiennes et Helléniques. 291

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE IIe VOLUME.

Ière PARTIE. — IIIe SECTION.

IDENTITÉ DES DIEUX D'ÉGYPTE, OSIRIS, ISIS, HORUS, ET DES DIVINITÉS D'ÉLEUSIS, BACCHUS, CÉRÈS ET IACCHUS.

Pag.

CHAP. Ier. RELIGION primitive des Egyptiens, des Grecs et de tous les peuples anciens et modernes. 1

§ I. Religion primitive des Grecs . . . . . *Id.*

§ II. Cette religion a été celle de tous les peuples anciens. Nos voyageurs modernes l'ont trouvée établie chez toutes les nations sauvages de l'Afrique et de l'Amérique. Elle tient à la nature de l'homme. 3

CHAP. II. Culte d'Osiris, d'Isis et d'Horus en Egypte. 14

§ I. Origine du culte d'Osiris, d'Isis et d'Horus en Égypte; ce culte est fondé sur les mêmes principes que les religions primitives. — Les Egyptiens ont adoré Osiris comme symbole du principe actif universel, dont on reconnoît la présence et les effets partout. — Isis, partie passive de la nature, mère commune de tous les êtres. — Horus, symbole du cosmos ou de tous les êtres qui composent l'univers, fruit de la jonction du principe actif, ou du principe mâle et producteur, Osiris, avec le principe passif ou la partie femelle et génératrice, Isis. 15

§ II. Les payens avoient divisé leurs divinités en dieux mâles et en dieux femelles, d'après

Pag.

cette division primitive du principe actif et du principe passif que présente la nature. Les divinités subalternes n'étant que des démembremens de ces substances universelles, on avoit établi entr'elles la même division. — Les détails et le développement de ce système général ont enfanté une foule d'allégories et de fictions, qui ont embarrassé les religions. Cette confusion a été encore augmentée chez les Égyptiens par leur écriture symbolique et leurs hiéroglyphes 18

§ III. Les religions anciennes n'étoient fondées que sur un fait d'observation, le principe de vie et d'intelligence répandu dans toutes les parties du monde. — La distinction de la nature en deux parties, l'une active, l'autre passive, se trouve au fond de tous les systèmes religieux, de tous les mystères de l'antiquité. — Système philosophique et religieux des Anciens contenu dans le *Traité de l'Ame du monde*, par Timée de Locres. . . 23

§ IV. Cette doctrine a pris naissance en Égypte, d'où elle a passé chez toutes les nations anciennes. 30

CHAP. III. Identité d'Osiris et de Bacchus. 32

§ I. Bacchus et Osiris étant l'un et l'autre le principe fécondant, le dieu bienfaisant, le symbole de la fécondité et de la force étoit commun à ces deux divinités. — Toutes les fêtes Phalliques tirent leur origine des Pamylies, qui étoient célébrées en l'honneur d'Osiris, principe fécondant. 33

§ II. Osiris et Bacchus étoient les symboles de la

Pag.

puissance active, universelle, conséquemment de l'Être-Suprême, d'après les idées religieuses des Anciens. Ils avoient les mêmes attributs : chacun de ces attributs avoit un culte particulier, mais les Anciens n'ont pas regardé chaque attribut comme la puissance universelle ; cette erreur grave n'appartient qu'à quelques modernes . . . 46

§ III. Osiris et Bacchus considérés comme maîtres de la substance humide, source de toutes productions : ce culte étoit le plus ancien, le plus solennel, et le plus important chez les Egyptiens, en raison des grands avantages qu'ils devoient au Nil. — Typhon, la cause de la sécheresse et de la stérilité, est l'ennemi d'Osiris 50

§ IV. Bacchus et Osiris symboles de la puissance du soleil. — L'adoration du soleil est entrée dans toutes les religions anciennes, comme celle de tous les autres agens ou de tous les autres attributs de la divinité ; mais le culte du soleil n'a jamais été la religion universelle et exclusive des Anciens, ainsi que l'ont prétendu quelques modernes : il en est de même de l'adoration des autres corps célestes. . . 59

§ V. Identité de Bacchus et d'Osiris comme divinités infernales (Troisième attribut) 94

§ VI. Autres rapports qui prouvent la vérité de l'assertion d'Hérodote, qu'Osiris étoit le même que Bacchus. Il faut distinguer entre ces faits ceux qui sont conformes à l'ancienne religion des Egyptiens, et ceux qui ont été introduits en Egypte depuis les Ptolémées. . 98

CHAP. IV. Identité d'Isis et de Cérès. — Le culte d'Isis a

Pag.

eu trois phases. — Ces changemens ont été amenés par les progrès de la civilisation : 1° elle a été adorée comme la terre d'Egypte, que le Nil, en la couvrant, rendoit fertile; 2° comme principe passif qui embrassoit toutes les générations et la nature entière; c'est l'Isis ou la Cérès des mystères; 3° postérieurement aux Ptolémées, Isis eut le caractère de divinité universelle . . . . . , 108

§ I. Isis adorée comme terre fertile. — Les étymologies données au nom d'Isis se rapportent toutes à cette idée simple et primitive. — Monumens de ce culte primitif chez les Egyptiens 110

§ II. Isis est la même divinité que Cérès. L'une et l'autre étoient la terre fertile. Elles avoient donné le bled et l'orge aux mortels. Elles étoient les déesses de l'agriculture. Rites et attributs qui leur étoient communs. Les voyages et les autres fables d'Isis ont rapport au défrichement des terres et à l'établissement de la civilisation. Il en est de même des fables de Cérès. — L'invention du labourage étoit due aux Egyptiens. 113

§ III. Les Eleusiniennes et les Thesmophories, deux fêtes les plus célèbres de Cérès. La première avoit pour objet l'invention de l'agriculture, la seconde l'établissement des lois, suite nécessaire de la culture des champs. Isis fut aussi législatrice. 118

§ IV. Isis, principe passif qui embrasse toutes les générations et la nature entière. C'est l'Isis ou la Cérès des mystères. — Ses différens noms 127

Pag.

§ v. Les Egyptiens attribuèrent cette force génératrice non-seulement à la terre, mais à plusieurs grands corps de la nature, et principalement à la lune. — Isis étoit la lune. — Noms qu'ils donnoient à la lune, comme déesse, génératrice. — Ils distinguoient ses phases. — Ils adoroient la nouvelle lune sous le nom de Bubastis, la pleine lune sous le nom de Buto. — Ils appliquoient à la lune, leur système de génération, l'enfance, la jeunesse et la vieillesse. — Ils adoroient Bubastis comme vierge, et ils donnoient à Buto la force et la puissance génératrices. — Buto étoit la nourrice d'Horus. — Elle étoit la même divinité qu'Athyr, Hécate ou Vénus Scotia. — Buto, emblême de la pleine lune, la même qu'Isis 130

§ vi. Les Anciens donnèrent encore à l'étoile Sothis la faculté génératrice. — Cette idée mystique tiroit son origine du lever héliaque de cette étoile, qui concouroit exactement avec les crues du Nil. Elle étoit l'annonce de l'inondation, c'est-à-dire de la fertilité de l'Egypte, et on la regarde comme une des causes de cette fertilité. — Elle fut consacrée à Isis, ou plutôt Isis, mère des générations, étoit l'ame de cette étoile. 136

§ vii. La lune, dans son déclin, parcourant les signes inférieurs, étoit une divinité infernale; c'étoit Isis vengeresse des crimes : on l'adoroit sous le nom de Tithrambo; c'étoit la même divinité que Proserpine, Hécate ou Némésis chez les Grecs. — Caractère général de ces divinités 140

Pag.

§ VIII. Les Egyptiens, postérieurement aux Ptolémées, donnèrent à Isis le caractère de divinité universelle. — Surnommée Pélasgique. — Elle étoit la déesse de la navigation.—Culte rendu au vaisseau d'Isis. — Malgré la prééminence qu'obtint son culte, elle ne fut jamais adorée seule; le système d'une divinité unique ne fut jamais introduit dans le culte des payens. Osiris et Horus n'ont jamais cessé d'en faire partie. 162

CHAP. V. Identité d'Horus et d'Iacchus 179

§ I. Horus, type de Bacchus Iacchus. — Il étoit, comme Bacchus Iacchus, l'emblême du monde, produit par l'action combinée du principe actif et du principe passif de la nature. — Il étoit en même temps le principe fécondant. Osiris devenoit son propre fils, sous le nom d'Horus, comme Bacchus Eleusinien devenoit son propre fils sous le nom d'Iacchus.—Horus considéré comme principe fécondant. 180

§ II. Horus considéré comme emblême de toutes les productions, comme symbole du monde produit par le principe actif et par le principe passif. Harpocrate, nouvelle divinité appartenant au règne des Ptolémées, le même qu'Horus. 195

CHAP. VI. Mercure, quatrième personnage des mystères, symbole de la raison et de l'intelligence et de l'activité. 201

§ I. Mercure considéré comme principe du mouvement répandu dans la nature. La fécondité tenant au mouvement universel, Mercure, comme dieu du mouvement, étoit le

Pag.

principe fécondant. — Il avoit pour attribut l'emblême de la force génératrice.— Il étoit mis au nombre des dieux qui dispensent les richesses.—Comme dieu producteur, il étoit l'amant de Proserpine. 203

§ II. Mercure considéré comme divinité infernale. — Conducteur des ames. — Ses attributs comme dieu des enfers. — Origine de cette mythologie. 208

§ III. Mercure étant le dieu présent partout, les Anciens en avoient fait le gardien des maisons, des portes, du Gymnase, du Forum, des temples, des sépulcres, des chemins, des voyageurs. 216

§ IV. Le chien lui étoit consacré comme dieu de la vigilance, de la sagacité, de l'activité et de la fidélité. — Du chien Anubis. 218

V. Mercure considéré comme dieu de l'intelligence active. — On place sous son nom ou sous celui de Thoth, toutes les sciences et toutes les inventions. — Son histoire se rattache aux premiers pas de la civilisation, et en marque les progrès. — L'Egypte ayant été civilisée par les prêtres et par le système des initiations, tous leurs travaux étoient mis en commun sous le nom de Thoth. — De là le nombre incroyable des livres hermétiques. —Signification du mot *thoth*. 222

§ VI. Mercure étant inventeur de tout ce qui tient à la civilisation, les bornes qu'on établit pour distinguer les terres, furent placées tout naturellement sous la protection de ce dieu.— Les bornes qui séparoient les peuples, celles placées sur les limites, sur les chemins ou

Pag.

devant les habitations, furent également mises sous la sauve-garde de Thoth, Mercure ou Hermès. — Forme de ces statues ou hermès 234

§ VII. Mercure étant le dieu de l'activité, de l'intelligence et de l'abondance, étoit le dieu du commerce.— Il établit les lois du commerce ainsi que les poids et mesures.—Comme dieu du commerce, il fut le dieu du vol, de l'usure et de l'imposture. — Cette extension est due au mépris que les Romains avoient pour le commerce et les commerçans. — Chez les Grecs, Mercure étoit le dieu du vol, mais seulement de ceux faits avec adresse. — Il présidoit à la recherche des effets perdus.— Il avoit sa part dans les trésors trouvés. — Il présidoit au tirage au sort.—Etant le dieu de tout ce qui est action et mouvement, Mercure présidoit aux jeux gymnastiques. . . 237

§ VIII. Mercure considéré comme dieu de la raison.— Comme tel il est réuni à toutes les divinités, cette éminente qualité devant appartenir à tous les dieux. 242

§ IX. Mercure avoit le caractère général de la divinité. — Attributs qui lui appartenoient sous ce rapport. 246

SECTION QUATRIÈME.

DES MYSTÈRES EN ÉGYPTE ET A ÉLEUSIS, ET DE LEUR PROPAGATION DANS LA GRÈCE.

CHAP. Ier. Identité des mystères en Egypte et à Eleusis. —De l'objet, de l'organisation et de la doctrine des mystères. 251

Pag.

§ I. Les mystères égyptiens et ceux d'Eleusis avoient une même origine, une même organisation et un même but. Leur premier objet fut la civilisation des peuples. Les premières fêtes furent simples, la partie mystique n'y fut introduite que postérieurement. 252

§ II. Les Egyptiens qui civilisèrent les Grecs, leur apportèrent leurs fables religieuses, qu'ils n'avoient créées que pour expliquer les principaux phénomènes de la nature. 256

§ III. Les phénomènes de la nature et les bienfaits que les hommes en reçoivent leur inspirant l'idée de la divinité, ce sentiment religieux, naturel à l'homme, donna aux législateurs la pensée de baser les institutions sociales sur la religion, et de contenir ainsi les sociétés par des liens plus forts que ceux qu'imposent les lois. 259

§ IV. Les récompenses de l'initiation étoient attachées à la pratique des vertus. 262

§ V. La croyance des peines et des récompenses de la vie future étoit l'objet principal des mystères d'Eleusis. La doctrine des mystères offroit aux hommes les moyens d'être heureux dès cette vie par l'aveu de leurs crimes, et le retour à la vertu. 265

§ VI. On peut ramener à trois points tout ce qui se passoit dans les mystères : 1° Les traditions sacrées et les cérémonies commémoratives du passage de la vie sauvage à la vie civilisée, de l'établissement de l'agriculture et des arts ; 2° la représentation et l'explication de la nature et de ses phénomènes ; 3° une doctrine et des cérémonies d'expiation, fon-

Pag.

dées sur le dogme de l'immortalité de l'ame et d'une vie future : de cette croyance des peines et des récompenses de la vie future découloit toute la partie morale des mystères. 271

§ VII. La préexistence et l'immortalité de l'ame étoient enseignées dans les mystères.— La doctrine et les idées mystiques des philosophes éclectiques sur l'ame, s'y introduisirent dans les temps postérieurs. 275

§ VIII. Le dogme de la métempsycose a été vraisemblablement introduit dans les mystères à l'époque où une partie de la philosophie éclectique y pénétra ; mais il n'appartient pas aux mystères avant cette époque. Alors on y enseignoit la doctrine du Tartare et de l'Elysée dont on donnoit des représentations. 280

§ IX. Le système du bon et du mauvais principe n'a jamais fait partie de la doctrine des mystères à aucune époque 284

§ X. La fausseté du polythéisme et le dogme de l'unité de Dieu n'étoient pas enseignés dans les mystères 310

§ XI. De la double doctrine, publique et secrète, trait distinctif de l'antiquité. 323

CHAP. II. Culte des divinités d'Eleusis dans les différentes parties de la Grèce. 330

§ 1. Dans l'Attique. . . . . *Id.*

§ 2. Dans le Péloponnèse. 336

§ 3. Dans les autres parties du continent de la Grèce. 367

§ 4. Dans les îles 375

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE IIIe VOLUME.

Ière PARTIE. — IVe SECTION.

DES MYSTÈRES EN ÉGYPTE ET A ELEUSIS, ET DE LEUR PROPAGATION DANS LA GRÈCE.

Pag.

CHAP. III. Causes de la propagation des mystères dans la Grèce. 1

§ I. Les Devins ou Mystagogues . . . . . *id.*

§ II. Orphée.—Eumolpe. — Fondation des Mystères. 4

§ III. Des Orphiques. 24

§ IV. Bacchus Phanès. 28

§ V. Principes des Orphiques adoptés dans la Grèce; mépris où est tombée cette secte 33

IIe PARTIE. — Ière SECTION.

DES DIONYSIAQUES.

CHAP. I. § I. Les Dionysiaques étoient de deux espèces. — Diverses étymologies du mot *Dionysius*. — Le nom de Nysa donné par les poètes aux divers lieux où les orgies de Bacchus étoient célébrées. 39

§ II. Bacchus ou Dionysius dans les Indes. . . . 51

§ III. Mythologie de Bacchus ou Dionysius, dans la Libye. 75

CHAP. II. § I. Les Dionysiaques étoient divisées en grandes et petites Dionysiaques.—Epoque de la célébration des petites Dionysiaques appelées Anthestéries ou Léncennes. — Le Lénæum, lieu clos où étoit bâti le temple de Bacchus Limnæus. — Etymologie du mot *Lenæum*. . 98

§ II. Les Anthestéries ou Lénéennes étoient célébrées en trois solennités : 1° les Pithégies ; 2° les Choès ; 3° les Chytres. Des Pithégies. 101
§ III. Des Choès.—Repas de cette fête.—Cérémonies du combat et prix décerné au meilleur buveur. Autres rites des Choès 113
§ IV. Le jour des Choès étoit consacré aux mystères de Bacchus. — Des personnages qui présidoient à ces mystères.—Du roi et de la reine des sacrifices.—Des Gérérae.—Des Parèdres ou assesseurs.—De l'Hiérocéryx.—Du Lampadifer. — Les mystères de Bacchus étoient nocturnes.—Bacchus Nyctélius.—Nyctélies . 120
§ V. Les Dionysiaques ont été formées du mélange du culte d'Eleusis et du culte de Bacchus dieu du vin.—Caractère particulier des Dionysiaques.—Omophagie.—Bacchus Omadios. 133
§ VI. Procession des Dionysiaques.—Avoit lieu le jour des Choès. 141
§ VII. La fête des Chytres, troisième jour des Anthestéries. — C'est le jour des Chytres que se livroient les combats dramatiques. . . . 158
§ VIII. Des chœurs.—Ils étoient de deux espèces, les chœurs isolés et les chœurs dramatiques. — De leur composition 172
§ IX. Des divers combats littéraires en l'honneur de Bacchus.—Prix de ces combats. 182
§ X. De la célébration des jeux scéniques le jour de la fête des Chytres ; les pièces dramatiques étoient particulièrement consacrées à Bacchus.—Du théâtre.—Les acteurs étoient aussi consacrés à Bacchus.—De l'Odeum. . . . 194
§ XI. Importance que les Athéniens attachoient à la fête des Dionysiaques ; lois et réglemens sur l'observation decette fête. Les distributions

Pag.

d'argent se faisoient au théâtre pendant les Dionysiaques. 203
§ XII. Bacchus Melpoménus. 211
CHAP. III. § I. Des grandes Dionysiaques, l'une des plus grandes solennités de la Grèce.—Epoque de leur célébration. 220
II. Il n'y avoit que deux Dionysiaques, les petites, qui étoient annuelles, et les grandes qui étoient triennales. 229
§ III. Des différentes fêtes de Bacchus dans la Grèce. 248
§ IV. Bacchus Eleuthère ou Liber. 280

IIe PARTIE. — IIe SECTION.

BACCHUS THÉBAIN.

CHAP. Ier. Histoire de Bacchus Thébain. 307
§ I. Théophanie de Bacchus. . . . . *id.*
§ II. Son histoire d'après les mythologues, comme demi-dieu. 311
§ III. Nourrices de Bacchus. 314
§ IV. Suite de l'histoire de Bacchus.—Ses voyages. —Histoire de Lycurgue. 319
§ V. Histoire de Penthée.—Etablissement du culte de Bacchus à Thèbes. 323
§ VI. Culte de Bacchus dans la Béotie. 331
§ VII. Culte de Bacchus dans l'Argolide. 335
§ VIII. Culte de Bacchus dans l'Attique et dans la Mégaride. 345
§ IX. Voyage de Bacchus d'Icarie à Naxos.—Corsaires tyrhéniens 351
§ X. L'histoire de Bacchus est l'expression poétique et allégorique du bonheur que l'agriculture et la civilisation ont donné au genre humain. 352

Pag.
CHAP. II. Compagnons de Bacchus. 354
§ I. Des Satyres.—Des Silènes ou de Silène. . . . *id.*
§ II. De Pan, des Pans, des Egipans, des Panisques. 374
§ III. Des Bacchantes.—Elles étoient considérées surtout comme danseuses.—De la danse comme partie principale du culte de Bacchus. . . 378
CHAP. III. Attributs de Bacchus. 387
I. Les Thyrses. . . . . *id.*
§ II. La Férule. 391
§ III. Les ânes consacrés à Bacchus. 393
§ IV. Le Lierre. 396
CHAP. IV. Bacchus Thébain adoré comme demi-dieu, ou comme symbole du vin 400
§ I. Des attributs de Bacchus, considéré comme divinité naturelle ou symbole du vin. . . . *id.*
§ II. Bacchus considéré comme demi-dieu. . . . 407
§ III. Noms divers de Bacchus. 411
CHAP. V. Culte de Bacchus dans les différentes parties de la Grèce. 426
§ I. Culte de Bacchus dans le Péloponnèse. . . *id.*
§ II. Culte de Bacchus dans les autres parties du continent de la Grèce. 441
§ III. Culte de Bacchus dans les îles de la Grèce. . 448

TABLE DES MATIÈRES.

Les volumes sont désignés, le premier par la lettre A, *le second par la lettre* B, *le troisième par la lettre* C, *et les notes par la lettre* N.

A.

Abeilles, type fréquent sur les médailles d'Ephèse, en l'honneur de Diane; elles étoient un des emblêmes d'Isis, B 159, 160. Symbole de la chasteté, B 436.

Abraham est béni par le roi de Salem, prêtre du dieu Très-Haut dont il adopta la religion, ce qui fut un des motifs de sa séparation d'avec ses frères. Il proclama avec zèle chez les Arabes et chez les Syriens l'existence d'un dieu unique. Son nom est toujours respecté chez les Arabes. Ils attribuent la fondation du temple de la Caaba à Abraham et à Ismaël, B 392, 393, 394.

Abstinences, leur but, leurs excès; théorie mystérieuse sur laquelle elles étoient fondées chez les Anciens, B 456, 457.

Accipiter ou épervier. Les Egyptiens peignent Dieu ou l'élévation par l'accipiter. Il devoit être empreint sur le dos d'Apis. L'accipiter et le scarabée étoient les deux caractères de l'écriture sacrée, que l'Egypte donnoit au taureau, A 148. Un épervier apporta aux prêtres de Thèbes, par l'ordre d'Isis, un livre contenant les lois et les cérémonies de la religion, B 230. L'accipiter étoit un des symboles d'Osiris. Raisons d'analogie entre la nature de cet oiseau et celle d'Osiris. Zoroastre et les Phéniciens donnoient à la divinité la tête de l'accipiter. Soin que les prêtres égyptiens prenoient de sa nourriture. Une ville lui étoit consacrée, B 429, 430.

Achaïe. Culte de Bacchus en Achaïe, à Egium, à Phellore, à Phénée, C 431.

Achargétès, surnom d'Esculape, A 196.

Acharnes, bourg de l'Attique. Ses habitans grossiers et agrestes. Le culte de Bacchus y étoit en grand honneur, C 350.

Ache, plante que les prêtres des Cabires défendoient qu'on posât sur la table, parce qu'ils croyoient que cette plante étoit née du sang cabirique, A 257.

Achéron, rivière qui se décharge dans l'Alphée. Etymologie de ce nom, B 367.

Achille, ses restes renfermés dans un vase d'or, dont Bacchus avoit fait présent à Thétis, c 321.

Acratus, l'un des génies de la suite de Bacchus, dont la tête étoit enchâssée dans le mur de la maison de Polytion, c 347, 348.

Acteurs, ils étoient consacrés à Bacchus. Eschyle leur donna des masques, les haussa sur le cothurne et leur donna des robes traînantes, la forme, la taille et le cortège des héros qu'ils représentoient; ils avoient une tête, des jambes et des bras postiches. Ils étoient appelés ouvriers de Bacchus, c 144, 163, 167. Lorsqu'ils quittoient le théâtre, ils consacroient leurs masques dans le temple de Bacchus. Ils formoient à Athènes un corps nombreux et important. Leur fierté et leur arrogance. Traits de Nicomachus, Aristion et Alcibiade, c 196, 200. Les acteurs d'Athènes qui manquoient aux engagemens qu'ils avoient souscrits envers les autres villes de la Grèce, payoient la somme stipulée dans le traité. Lorsqu'ils s'absentoient d'Athènes sans autorisation, on les condamnoit à une amende. Il y avoit trois acteurs pour les trois premiers rôles de chaque tragédie. Le principal archonte leur faisoit tirer au sort les pièces où ils devoient jouer. L'auteur n'avoit le privilége de les choisir que lorsqu'il avoit mérité la couronne dans une des fêtes précédentes, c 514.

Adonis, le même dieu que Horus. Son culte introduit dans la Judée sous le nom de Thammuz. Le même qu'Osiris. Tradition du coffre d'Osiris qui aborde sur le rivage de Byblos. Identité d'Adonis avec le Bacchus des mystères. Sa mort. Ses fêtes, B 190, 191, 192, 193, 194.

Adramytium, ville de la Mysie, colonie d'Athènes où Bacchus étoit adoré, c 467.

Adrastée enveloppe Jupiter dans des langes d'or après sa naissance, A 17.

Adultères. Les femmes adultères ne pouvoient participer à aucun sacrifice. L'entrée de tous les temples publics leur étoit interdite. Si elles y entroient, il étoit permis de leur faire souffrir toutes sortes de mauvais traitemens, excepté la mort, sans qu'elles en pussent tirer vengeance devant aucun tribunal, c 123, 124.

Acores, fêtes des Acores. (Voy. Oscilles, Erigone.)

Agavé, fille de Cadmus, épousa Echion, c 311. Etymologie du mot Agavé, 318.

Agdestis, nom de Rhéa, déesse phrygienne. Signification de ce mot, M 265.

Agonales, fêtes en l'honneur de Janus à Rome. Etymologies de ce nom, c 506, 507, 508.

Agonothètes. Ils présidoient aux jeux publics, et ils avoient pris la baguette à l'exemple de Mercure, B 242. (V. l'art. *Jeux publics.*)

Agraule et Pandrose accusés de sacrilège pour avoir ouvert les cistes des mystères d'Eleusis, A 51.

Agrioniennes, fêtes consacrées à Bacchus. Elles se célébroient la nuit. On s'y couronnoit de lierre. Elles avoient beaucoup de rapport avec les Nyctélies ou Dionysiaques. Etymologie du mot *agrioniennes.* Rites particuliers à cette fête, symboles de l'établissement de la civilisation. Célébration de ces fêtes à Orchomènes (V. l'art. *Mynias.*), C 251, 252.

Agrostis, herbe, principale nourriture des Egyptiens avant leur civilisation. Les Egyptiens la portoient en main lorsqu'ils alloient au temple, B 13. Le nom d'Agrostis ne peut présenter qu'une idée générale, et ne peut être appliqué à une plante en particulier. Il signifie une chose de la campagne. La plante dont les Egyptiens faisoient leur première nourriture, et que Diodore appelle agrostis, étoit probablement le lotos, B 389.

Agyæi. Tous les grands dieux étoient dieux Agyæi. On leur faisoit des sacrifices pour le départ et pour le retour d'un voyage. Les autels élevés dans l'intérieur des maisons en leur honneur s'appeloient agyatides. Ils étoient adorés comme dieux bienfaisans et repoussant le mal. On donnoit le nom d'agyæi aux colonnes élevées sur les chemins en l'honneur de ces dieux, B 216, 217. Les lieux destinés à la promenade s'appeloient *agyiæ*, et les domestiques femelles qui se tenoient dans les vestibules des maisons, prêtes à faire les courses, s'appeloient agyatides. Etymologie du mot *agyia*, B 450, 451. Agyæus, surnom de Bacchus, C 423, 424.

Ahriman, le même que Typhon, principe de sécheresse et d'aridité, A 105.

Alagonie, ville des Eleutherolacons. Temples de Bacchus et de Diane dans cette ville, C 438, 439.

Alcibiade conduit la procession d'Iacchus à Eleusis en présence des troupes lacédémoniennes, pendant la guerre du Péloponnèse, A 21, 22. Passage de Libanius sur la beauté d'Alcibiade. Il le compare à Bacchus. Les artistes de la Grèce faisoient les Mercures ressemblans à Alcibiade. Il est probable que les têtes de Mercure nous offrent la véritable figure d'Alcibiade, A 307, 308.

Alexandre. Fêtes solennelles qu'il donna à son retour d'Egypte en Phénicie. Des chœurs

y disputèrent le prix de la musique et de la danse, et on y combattit pour le prix de la tragédie. Magnificence de ces fêtes, surtout de celles dont Nicocréon, roi de Salamine, et Pasicratès, roi de Soli, firent les frais, *c* 178, 179. Sacrifice que fit Alexandre dans le temple de Bacchus au pied du mont Hémus, lorsqu'il eut passé cette montagne et pénétré dans la Thrace. Une flamme forte produite par le vin qui avoit été jeté dans le feu, fut regardée comme un présage de la gloire future d'Alexandre, *c* 448.

Alexandrie (V. l'art. *Dionysiaques*). Théâtre de Bacchus à Alexandrie, *c* 469.

Alexandrins. Rites mélangés de l'ancienne religion égyptienne et grecque sous les Ptolémées, *A* 171.

Alcyonée (le lac). Mystères nocturnes que l'on célébroit tous les ans sur les bords de ce lac en l'honneur de Bacchus. C'est par ce lac que Bacchus descendit aux enfers, *B* 339.

Alilat, déesse des Arabes, *A* 76.

Aloenne, fête des cultivateurs, célébrée en l'honneur de Cérès. Etymologie de ce nom, *B* 435. Etoit aussi consacrée à Bacchus. Rites de cette fête. Se célébroit dans le mois de posidéon. Elle se célébra ensuite dans l'intérieur même d'Athènes. Elle duroit plusieurs jours, *c* 253, 254.

Alpha, Cadmus lui donna le premier rang parmi les lettres, parce qu'*alpha*, en phénicien, signifie *bœuf*, la première des choses nécessaires à l'homme. Signification du mot chaldaïque *aluph*, dont les Grecs ont fait leur alpha. L'aleph samaritain présente une image grossière de la tête de bœuf avec ses deux cornes, *A* 153, 154.

Amalthée. Traditions sur Amalthée mère de Bacchus, *c* 78, 79. Dans l'île de Crète, Jupiter est nourri par Amalthée, comme Bacchus dans la Libye. La corne d'Amalthée étoit remplie des bienfaits de Pan. Statue d'Amalthée mère de Bacchus. Rites du culte de Bacchus observés dans les fêtes d'Amalthée. Chez les Romains le lever de l'étoile de la chèvre Amalthée donnoit le signal de la célébration des fêtes de la Bonne Déesse. L'idée du génie bienfaisant appliquée à la chèvre est consacrée dans les monumens des Indiens. Rapports entre la constellation de la chèvre Amalthée et la culture de la vigne. Sa statue élevée dans la place publique des Phliasiens, qui l'honoroient comme mère de Bacchus, *c* 91, 92, 93.

Ambrosies, fêtes de Bacchus célébrées par les Athéniens et les Béotiens dans le mois de lénéon. C'étoit la même

fête que les Lénéennes, c 252.

Ame. Les Juifs, au temps de Moïse, connoissoient le dogme de l'immortalité de l'ame. C'étoit une croyance générale et populaire. La pratique d'évoquer les ames des morts étoit ordinaire chez les Cananéens du temps de Moïse. La divination par les ames des morts étoit fréquente dans la Grèce. Elle n'y perdit son crédit peu à peu que par l'établissement des oracles parlans. L'histoire de Mélisse, femme de Périandre. Cérémonies propres aux évocations (V. l'art. *Serpent.*), A 130, 353, 354, 355. L'ame universelle du monde a été la croyance presque générale des Anciens. Dans ce système toutes les parties de l'univers dans lesquelles les Anciens découvroient des principes de vie et d'action, étoient autant de dieux différens, mais soumis tous à l'intelligence universelle (V. *Timée de Locres*) B 19, 20, 26, 27, 65, 404, 408. Le dogme de l'immortalité de l'ame a été de tout temps une opinion générale chez les Egyptiens et chez les Grecs. On retrouve cette croyance chez toutes les nations même les plus barbares, B 96, 97, (V. l'art. *Mystères*). Péché originel des ames dans le monde supérieur; leur incarnation ici-bas, suivant la doctrine platonicienne, B 457, 458. L'idée de l'ame universelle du monde est indiquée par la nature. On lui appliqua la théorie des nombres harmoniques dont Pythagore avoit fait la découverte, et les parties de l'ame universelle furent distribuées selon les lois harmoniques, c 214, 215. Cette doctrine fit partie de la religion des Grecs et des Orientaux, c 219.

Ammon, nom donné au principe d'action universelle en tant qu'il manifestoit au-dehors le germe caché dans son sein et sa force inconnue, par la production et par la génération des êtres, B 6. Etymologie du mot *ammon*. Fontaine près du temple de Jupiter Ammon dans la Libye. Statue de Jupiter Ammon le représentant avec une tête de belier. Temple d'Ammon bâti par Bacchus. Oracle qu'il y établit. La mythologie d'Ammon appartient à l'Egypte, la Libye a été le pays intermédiaire qui a servi à établir la communication du culte de Jupiter Ammon entre l'Egypte et la Grèce par la Crète. Ammon étoit le dieu particulier de Thèbes dans l'Egypte supérieure. Il y avoit un temple magnifique. Ancienneté de ce temple. Ce culte étoit commun à Thèbes, à l'Ethiopie et à la Libye. Etablissement de deux oracles de Jupiter Am-

mon dans la Libye et à Dodone. Origine de la fable du belier. Peuples de la Grèce qui sacrifioient aux divinités des Libyens, Jupiter Ammon, Junon Ammonienne, et Poramnon le Caducille Libyen, qui formoient la triade mystique et présentoient le système théologique des Egyptiens, *c* 76, 91.

Amour (V. l'art. *Nuit*), fils de l'œuf enfanté par la Nuit, produit le monde. Même fable que celle de Kneph et d'Athyr, d'Osiris et d'Isis, un principe d'activité donnant la vie à tout ce qui existe, *A* 171, 172, 173, 174.

Amphictyons. Les assemblées des Amphictyons se tenoient tous les ans à Anthela, bourg de la Trachine, dans un temple de Cérès Amphictyonide, à laquelle les Pylagores offroient des sacrifices, *B* 375.

Amphictès, surnom de Bacchus, comme représentant le soleil, *c* 423.

Amphion, disciple de Mercure, reçut de lui la lyre et plusieurs autres dons. Il lui éleva le premier un autel. Rapports entre Mercure et Amphion, *B* 226.

Anactes (dieux) étoient les grands dieux, les mêmes que les Dioscures, Cabires, Pénates, les *dii patrii, consentes*, etc. Le mot *anactes* signifie *bienfaisans*. Appelés *Sóters* ou Sauveurs. Ils étoient les dieux de la patrie et de la famille. Ils présidoient au mariage et à la naissance des enfans. L'épithète d'Anactes donnée comme une marque de supériorité et d'excellence aux rois, aux pères de famille et aux hommes supérieurs, *A* 91, 92, 93 (V. l'art. *Eubule*). Le temple des Dioscures Cabires à Athènes, portoit le nom d'Anacéum. Orphée appelle Anactes les dieux de Samothrace. Pausanias et Cicéron disent que les dieux Anactes étoient les Dioscures (V. l'art. *Dioscures*), *A* 202. Les initiés et les prêtres des Cabires appelés Anactotélétès, *A* 211.

Anactorum, temple d'Eleusis, *A* 19.

Anaximandre regardoit l'infini comme le principe de toutes choses, d'où tous les êtres sortoient et où ils retournoient. Explication de ce système par Plutarque et S. Epiphane, *B* 93, 94.

Andros. Culte de Bacchus dans cette île. Fontaine et temple de Bacchus à Andros, *c* 455, 456.

Anes. Les ânes jouoient un grand rôle dans le culte de Bacchus. Ceux d'Acharnes étoient célèbres. Ils passoient pour être de la plus haute taille, *c* 350. Les ânes étoient consacrés à Bacchus. Leur rôle dans la guerre de Bacchus contre les Géans, dans son

expédition des Indes, dans l'histoire des Silènes et des Satyres. Divers faits mythologiques relatifs à Bacchus, dans lesquels figurent les ânes. Ils étoient admis dans les mystères de Vesta à Rome, de Cérès, de Cybèle ou la Terre. Pratiques superstitieuses où figuroient les ânes. L'âne de Silène. L'âne étoit destiné à porter tout ce qui concernoit les mystères; ce rite étoit égyptien. L'âne de Typhon. Objet de la haine publique. Il avoit des mystères particuliers en Egypte sous le nom de Seth. Il étoit nécessaire dans les mystères d'Isis, c 393, 396.

Anigrus, fleuve de la Tryphilie très profond, et qui a peu de pente. Odeur forte qu'exhale son eau bourbeuse. Guérit les maladies de la peau. Antre des nymphes Anigrides, près l'embouchure de ce fleuve. Prières et offrandes que leur faisoient les malades avant de se baigner, c 341.

Animaux. Les Egyptiens adoroient les animaux comme signe de telle ou telle opération de la divinité. Ce sont les propriétés qui ont été observées dans les habitudes et le caractère des animaux, qui ont formé la base de leur signification hiéroglyphique, B 77. Embaumement des animaux chez les Egyptiens. Chaque maison nourrissoit l'animal sacré. A sa mort il partageoit les mêmes soins et le même tombeau, B 97. Les animaux n'étoient que le symbole matériel d'une idée intellectuelle, celle de la divinité ou de ses attributs, qu'on a voulu rendre sensible. Les objets matériels proposés à la vénération du peuple ne sont pas des dieux, mais des images représentant les objets réels de leur culte. Causes données par Plutarque au culte des animaux chez les Egyptiens; 1° la reconnaissance de l'homme pour les services qu'il en tiroit; 2° ils étoient les emblêmes des dieux dont ils retraçoient l'image par quelques-unes de leurs propriétés. Mais l'adoration se communiqua aux types. Epoque de cette superstition en Egypte. Plusieurs philosophes anciens ont attribué à cette invention de symboles et de simulacres des dieux, la dégradation de la religion, B 396, 400.

Anthestérion, mois qui, chez les Grecs, correspondoit au mois de mars ou au commencement du printemps. Epoque des Anthestéries ou petites Dionysiaques, c 101, 102, 103.

Anthémocrite, héraut tué par les Mégariens. Monument consacré à sa mémoire près les portes Thrasiennes ou la porte Sacrée, A 21. Inculpa-

tion de ce meurtre rejetée par les Mégariens. Plutarque, Pausanias, Aristophanes cités sur ce fait. L'empereur Adrien fit supporter la peine de ce meurtre aux Mégariens, en les excluant des grâces qu'il accordoit à tous les autres peuples de la Grèce, *A* 306, 307.

Antoine fit à Ephèse une entrée semblable à la solennité de Bacchus dans les Dionysiaques. Il se fit surnommer Bacchus Bienfaisant, *C* 142. Célébra les Dionysiaques à Athènes, où il joua le rôle du dieu et se fit proclamer Bacchus, *C* 155, 156, 405.

Antres de Bacchus. Leur intérieur étoit tapissé d'arbrisseaux, de vignes, de plantes et de fleurs de toute espèce. Comparaison que Plutarque en a fait avec l'Antre du Léthé, *C* 405.

Anubis (V. *Hécate*). Anubis, compagnon d'Osiris, *B* 100. Pourquoi il fut comparé à Hécate, *B* 152. Le chien étoit consacré à Mercure, comme symbole de l'activité et de la vigilance. Le culte d'Anubis chez les Egyptiens étoit général. Culte du chien en Sicile. Anubis présidoit à l'étoile Sirius ou à l'étoile de la Canicule, *B* 218, 219, 220, 221.

Apaturies, fêtes consacrées à Bacchus. Elles étoient les mêmes que les Dionysiaques. Elles se célébroient dans le mois de Pyanepsion, la nuit. Rites de ces fêtes. Elles duroient pendant trois jours, comme les Anthestéries. Le premier jour s'appeloit *dorpia* ou jour du repas nocturne. Rites de ce repas. Il se donnoit par tribu. Chaque tribu ou chaque Phrasie célébroit la fête des Apaturies en l'honneur de la divinité sous le patronage de laquelle elle s'étoit placée. Le deuxième jour des Apaturies s'appeloit *anarrhysis*. Etymologie de ce mot. Rites observés par les parens qui, ce jour-là, portoient leurs enfans nouveaux-nés au pied des autels. Le troisième jour s'appeloit *cureotis*. On inscrivoit les enfans dans la tribu. Rites observés lors de cette inscription. Festin où se rassembloient les pères des enfans et leurs plus proches parens. Les enfans disputoient le prix des rapsodies qui leur étoit décerné devant cette assemblée. Il y avoit une deuxième cérémonie où les jeunes gens de l'âge de dix-huit ans étoient admis au nombre des citoyens. Elle s'appeloit *curium*. Les jeunes filles y alloient pour se faire inscrire sur un second registre, conduites par ceux qui devoient les épouser; c'étoit la *gamélie*. Rites observés à cette occasion. La victime offerte aux dieux de la tribu

s'appeloit *phratrie*. Le sacrifice s'appeloit *curium*. Les tribunaux d'Athènès vaquoient pendant les trois jours des Apaturies, et les deux jours suivans. Epoque de l'institution des Apaturies, *c* 257, 266.

Aphyte, ville de Macédoine, avoit un temple célèbre de Bacchus, où Agésipolis, roi de Sparte, mourut, lors de ses expéditions contre Olynthe et Torona, *c* 444.

Apia, nom de la terre chez les Scythes royaux. Apia, c'est-à-dire la terre adorée sous la forme d'une vache, fut le premier nom donné au Péloponnèse, *a* 155.

Apis (le bœuf) symbole d'Osiris, dieu générateur. Apis, un des objets les plus sacrés du culte des Egyptiens. Ses marques caractéristiques se rapportoient au soleil et à la lune, les deux grands agens de la fécondité de la nature. Les Egyptiens le logeoient à Nilopolis, dans une maison qui devoit avoir son aspect à l'orient, *a* 142, 143. Ses rapports avec le Nil. Ils étoient consacrés par l'inauguration d'Apis dans le temple de Nilopolis, où il étoit nourri pendant quarante jours, jusqu'à sa consécration, après quoi on le ramenoit à Memphis. Il terminoit sa vie dans les eaux du Nil, ou dans des puits remplis de cette eau. Pronostics que l'on tiroit d'Apis pour l'abondance de l'Egypte et pour la crue des eaux, qui commençoient tous les ans sous le signe du taureau. Il étoit le symbole du Nil. On célébroit l'anniversaire de sa naissance, en même temps que l'accroissement du Nil commençoit à devenir sensible, *a* 145, 146. Emblême de la fécondité; pratiques des anciennes Egyptiennes et des femmes juives sous ce rapport. Il avoit le don de la divination, *a* 147, 148, 149.

Apis (V. l'art. *Sérapis*); principe actif, étoit considéré, ainsi que Bacchus, comme père ou producteur, et ensuite comme fils ou comme produit. Naissance d'Apis (V. l'art. *Lune*). Apis considéré comme symbole des productions, portoit en Grèce le nom d'Epaphus, *a* 154, 155, 160, 175, 176. Le bœuf Apis, image d'Osiris, étoit nourri à Memphis, où étoit le tombeau d'Osiris. Funérailles magnifiques faites au bœuf Apis, lorsqu'il mouroit avant l'âge prescrit. Les prêtres le faisoient mourir lorsqu'il étoit parvenu à vingt-cinq ans, âge fixé pour sa vie, parce que les prêtres croyoient que le soleil et la lune commençoient tous les vingt-cinq ans une révolution nouvelle, *a* 357, 358. Titus, après la prise de Jérusalem, consacra le bœuf

Apis, la tête ceinte du diadême. Soupçon de Vespasien qu'il vouloit se faire proclamer empereur, *A* 358, 359.
Apollon (V. *Zagrée*, *Pœan*), emblême de la force reproductive, portoit le calathus, *A* 46. Le principe universel appelé Apollon, pour exprimer son unité; appelé Phébus pour exprimer sa clarté, sa pureté, ainsi que celles du soleil son agent. La différence du culte d'Apollon et de Bacchus, l'un et l'autre principe universel du monde, due aux différens rapports sous lesquels on les envisageoit. Le même dieu qu'Horus, Pan, Adonis. Noms communs à Bacchus et à Apollon. Les poètes les réunissoient surtout sous le rapport de la beauté. Traditions sur l'identité d'Apollon et de Bacchus, *A* 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 341, 342, 343. Apollon soleil supérieur, *A* 74, 75. Cicéron compte quatre Apollons, le deuxième étoit fils de Corybante; c'est aussi le second parmi les six que donne S. Clément d'Alexandrie, *A* 246, 247. Apollon fut l'amant de la mère des dieux. La cithare signe distinctif d'Apollon, appartenoit aussi à Atys, *A* 287. Rapports entre Apollon et Horus, *B* 181, 182. Apollon Musagète. A Mégalopolis la statue d'Apollon étoit de forme carrée comme les Hermès, *B* 227. Nouvelles preuves de l'identité de Bacchus et d'Apollon, *B* 370, 371.
Apollonie. Culte de Bacchus dans cette ville de l'Ionie, *C* 467.
Apollonius l'Athénien, hiérophante d'Eleusis, avoit son tombeau sur la voie sacrée, dans le faubourg du Figuier sacré, *A* 25.
Apothéose. Le système de l'apothéose est le plus faux de tous les systèmes exclusifs chez les Grecs; l'apothéose n'a jamais fait que des demi-dieux. Ce système étranger à l'esprit des mystères, a été inventé par Evhémère, et soutenu par les écrivains ecclésiastiques, pour renverser la religion payenne, *B* 319, 320. Cette doctrine étoit particulière à la religion des Grecs. Explication de l'apothéose d'après Homère, *C* 308, 309, 310.
Arabes, ils n'avoient d'autres dieux que Bacchus et Uranie. Motifs de la conquête qu'Alexandre voulut faire de ce pays stérile, *C* 49, 50.
Arcadiens. Les législateurs arcadiens mêlèrent la musique et la danse à toutes leurs institutions politiques. Ils célébroient ainsi les héros et les dieux de leur pays. Cérémonies observées aux fêtes de Bacchus, *C* 426, 427.
Archontes, la plus importante des magistratures à Athènes.

Deux examens subis, l'un dans le sénat et l'autre dans le tribunal des héliastes, devoient précéder leur nomination, c 124.

Aréopage, étoit chargé de poursuivre les délits contre la sainteté des mystères de Bacchus, c 125.

Argolide. Culte de Bacchus dans l'Argolide, c 335 et suiv. Ce culte, d'abord repoussé par Persée, fut introduit, après la mort de ce prince, dans la partie de l'Argolide, gouvernée par Mégapenthès et ensuite par Anaxagore son fils. Folie des Argiennes. Leur maladie. Leur guérison par Mélampus, c 336, 343.

Ariadne, son tombeau à Argos dans le temple de Bacchus Crésius, c 344. L'île de Naxos a été le théâtre de l'histoire de Bacchus et d'Ariadne abandonnée par Thésée. Passage d'Hésiode sur Ariadne. Diverses traditions sur Ariadne. Couronne d'Ariadne, c 449, 450, 451.

Arion, né de Neptune et d'une furie. Diverses traditions sur la naissance d'Arion, B 353.

Aristée, gouverneur du jeune Bacchus, c 78, 79; sacrifia le premier à Bacchus comme à une nouvelle divinité, d'après les fables libyennes, c 80. La mythologie d'Aristée appartient à la théologie libyenne. Nonnus le présente comme un des principaux chefs de l'armée dans la guerre des Indes. Dans la Grèce son histoire se rattache à celle de Cadmus. Il vint de la Libye dans la Béotie, épousa Autonoé dont il eut Actéon. Son histoire présente le système des Anciens sur l'union des cultes religieux, l'établissement de l'agriculture et des arts, et les premiers bienfaits de la civilisation. Il quitte la Béotie et parcourt diverses contrées qu'il civilise. Jupiter eut le nom d'Aristée. Aristée étoit adoré à Syracuse dans le même temple que Bacchus. La fable d'Aristée et de Cyrène sa mère est une création des Grecs qui allèrent s'établir sur le mont Cyra en Libye, sous la conduite de Battus, qui lui-même s'appeloit Aristée, c 93, 94, 95, 96.

Aristide, chorège qui consacra des trépieds dans le temple de Bacchus comme un titre de sa victoire. Il n'est pas le fils de Lysimaque, c 180.

Aristocle, poète, auteur d'un hymne composé à l'occasion de la fête des Chthonies, A 90.

Aristomène. Victoire remportée par ce général des Messéniens. Pendant la bataille les hiérophantes des Grandes Déesses animoient les combattans, B 361, 362. Après la victoire de Leuctres, Epilétès, chargé par Epaminondas de présider au rétablissement de Messène, retrouve les feuilles d'étain

sur lesquelles étoient écrits les mystères des divinités éleusiniennes, dont la conservation devoit ramener un jour les Messéniens dans leur pays, et qui avoient été enterrées sur le mont Ithome par Aristomène. Cérémonies observées à l'occasion de cette découverte, alors qu'Epaminondas traça l'enceinte de la ville qu'il vouloit bâtir, B 362, 363. Tentative d'Aristomène et de ses compagnons pour enlever les Lacédémoniennes qui célébroient la fête de Cérès à Egila, B 366.

Aristophane. Epoque à laquelle onze pièces qui nous restent de ce poète ont été jouées, C 222, 236, 243, 244.

Arsaphès, surnom d'Osiris ou Bacchus dieu de la fécondité. B 34.

Ascolies, fêtes de Bacchus, étoient les mêmes que les Choès, sous un autre nom. Etymologie du mot *ascolies*. Les *Vinalia* des Romains étoient les Choès ou les Ascolies des Grecs. Passage de Virgile. Rites de ces fêtes. Repas en commun dans les Ascolies ou Lénéennes qui se célébroient à la ville. Les outres gonflées de vin et frottées d'huile étoient placées sur le théâtre, C 248, 251.

Asie. Toute l'Asie, jusqu'à l'Inde, étoit regardée comme un pays consacré à Bacchus. Du temps d'Homère, les Grecs ne connoissoient que peu ou point les peuples de l'intérieur de l'Asie, A 289 (V. l'art. *Phrygiens*).

Asphodèle, plante dont étoit semé le séjour des morts. Elle étoit consacrée à Bacchus, A 184.

Astrée. Le vieillard Astrée dévoile à Cérès sa destinée et celle de Proserpine, A 60, 61.

Astrologie. Les sages de l'antiquité ont admis les pronostics de l'astrologie naturelle, et ont traité avec mépris l'astrologie judiciaire. Le système de la fatalité étoit lié à la science de l'astrologie judiciaire, B 427, 428.

Astronoé, déesse de Phénicie, mère des dieux, amante d'Esman, A 193.

Astronomie. La science astronomique n'a pas pu être l'origine de tous les cultes, B 150, 151, 152. Il n'y avoit ni astronomes ni astronomie dans la Grèce avant Chiron. Epoque du premier calendrier grec. Ignorance des Grecs en astronomie, B 151, 152.

Astydromie, fête où on honoroit Bacchus et les nymphes. La même que la Théodésie. Elle étoit l'emblême de la manière de tempérer le vin par l'eau, C 266, 267.

Atarbechis, ville du nome Athyrbites en Egypte. Strabon a rendu le nom d'Atar-

bechis par celui de Ville de Vénus. La déesse y avoit un temple où la vache Athyr étoit le symbole vivant de Vénus, *A* 157.

Athènes, ne consistoit, dans les temps antérieurs à Thésée, que dans ce qui fait aujourd'hui la citadelle, et tout au plus dans les bâtimens qui en sont les plus voisins du côté du sud, *C* 98, 99.

Athyr (la vache), principe passif, mère des générations. Une des plus anciennes divinités d'Egypte. Nourrie à Numemphis, comme le bœuf Apis l'étoit à Memphis. Toutes les déesses représentant le principe passif, avoient les cornes ou quelques autres attributs de la vache, *A* 155, 156, 157, 158, 159, 160 (V. l'art. *Nuit*). Le mois athyr nom du troisième mois de l'année des Egyptiens. Ce mois étoit consacré aux fêtes de la nuit, on célébroit alors la grande fête d'Isis. C'étoit le mois où l'inondation du Nil finissoit, et où les productions terrestres paroissoient de toutes parts, *A* 174.

Attique. Culte de Bacchus dans l'Attique, *C* 345 et suiv.

Atys, jeune prêtre, fils de Calaüs, *A* 246 (V. l'art. *Cybèle, Sabazius.*) Atys bâtit en l'honneur de Rhéa le fameux temple d'Hiérapolis. Le premier il enseigna les orgies de Rhéa. Les premiers progrès de la civilisation se retrouvent dans ce culte comme dans tous les autres cultes des Anciens. D'autres traditions attribuoient ce temple à Bacchus. Atys étoit le même personnage que le Bacchus des mystères avec une autre légende. Les traditions sacrées sur Cybèle et sur Atys sont très variées. C'est le tableau allégorique de la nature déguisée sous le voile d'une histoire merveilleuse faite de cent façons différentes. C'est la même fiction que celles d'Adonis, d'Esmun, *A* 275, 276, 277. Atys eut tous les attributs de l'être-suprême. Détails de ces attributs. Il représentoit le soleil agent de la force reproductive de la nature. Sous ce rapport il étoit appelé Ménotyrannus, *A* 288. Les orgies d'Atys sont les mêmes que celles d'Osiris, de Bacchus, d'Adonis, de Jasion, de Cadmille, etc., *B* 191, 192.

Augustin (saint) fut longtemps Manichéen. L'éloquence de saint Ambroise lui fit adopter les opinions des orthodoxes, et embrasser la religion chrétienne, *B* 289, 290.

Averrunci (les dieux) détournoient les malheurs dont les hommes innocens étoient menacés. Isis Averrunca. Le caducée étoit un de ses attributs. Divinité céleste, terrestre et infer-

nale. La même qu'Hécate. Avoit les mêmes attributs. Symbole de la lune, B 144. Les petites figures de terre cuite que l'on trouve en si grand nombre dans les tombeaux des Anciens, représentent Cérès Averrunca, 439.

Autonoé, fille de Cadmus, épousa Aristée, C 311. Etymologie du mot *autonoé*, 318.

Axitès. Bacchus étoit adoré sous ce nom à Hérée, ville de l'Arcadie, C 430.

B.

Bacchantes, appelées *Ditis famulæ*, comme compagnes de Bacchus dieu des enfers, A 83. Les serpens des Bacchantes. Les Bacchantes de la Thrace appelées Clodones et Mimallones. Origine du mot *mimallones*. Leur exploit sous Argée, roi de Macédoine, A 135, 136. Les femmes de la nation des Namnètes, île près l'embouchure de la Loire, étoient des Bacchantes. Elles célébroient le culte de Bacchus comme en Grèce, A 200. Les Bacchantes n'étoient proprement que le nom donné aux femmes qui célébroient les fêtes de Bacchus. Antigone, Olympias, les sœurs de Penthée, étoient des Bacchantes. Du temps de Plutarque elles formoient un corps séparé. Erreur des modernes auxquels les Bacchantes ne présentent que l'idée de la fureur et de l'ivresse. Dans les monumens anciens, la plupart des Bacchantes ne présentent que l'expression simple et douce du plaisir. Description de Théocrite des cérémonies observées par les Bacchantes sur le mont Cithéron. Les Bacchantes étoient représentées comme danseuses. Surnommées Eleusiniennes, C 378, 381.

Bacchias et Antibacchias, îles situées dans le golfe Arabique, C 50.

Bacchus. Son culte présente l'esprit des premiers âges et le mélange du culte des Pélasges et des cultes étrangers. Bacchus et Cérès adorés comme symbole du bled et du vin. Leurs fêtes et leurs mystères présentent d'abord l'établissement de l'agriculture et le passage de la vie sauvage à la vie civilisée. Bacchus emblême de la force reproductive de la nature appartient à un siècle éclairé. Bacchus Eleusinien. Son culte n'est jamais séparé de celui de Cérès. Principe actif. Devient son propre fils sous le nom d'Iacchus, A 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 14, 15, 16. Fêtes de Bacchus dieu du vin, chez les Romains, A 38. Bacchus fut renfermé à sa naissance dans une ciste pour le dérober à la colère de Junon. Les nymphes formèrent des danses mystérieuses autour

du jeune dieu, et couvrirent ses cris par le bruit des tambours et des cymbales. Les premières orgies furent célébrées autour de cette ciste, *A* 33. Différence de Bacchus Eleusinien et de Bacchus Thébain, *A* 54, 55, 56, 57, 58, 59. Bacchus étoit représenté avec des membres délicats et arrondis qui tenoient de la femme, *A* 70, 71. Dieu de la médecine, *A* 71. (V. l'art. *Divination*). Dans la procession dionysiaque Bacchus étoit représenté avec tout l'appareil qui l'accompagnoit à son retour des Indes, *c* 148. Bacchus fuyant Lycurgue et se jetant dans la mer, étoit le symbole d'une ancienne manière de faire le vin, auquel on mêloit de l'eau de la mer, *c* 321. Bacchus Cadméen; cette tradition est la même que celle rapportée par Diodore de Sicile, *c* 330. L'histoire de Bacchus est l'expression poétique et allégorique du bonheur que l'agriculture et la civilisation ont donné au genre humain, *c* 352, 353. Bacchus Thébain. Passage de Diodore de Sicile sur la naissance de Bacchus. Son histoire d'après les mythologues, *c* 307 et suiv. Bacchus considéré comme dieu et comme symbole du vin, *c* 400 et suiv. Etymologies du mot Bacchus, *c* 411. Princes grecs d'Europe et d'Asie, et empereurs romains qui prirent le nom de Bacchus et se firent rendre les honneurs dus à ce dieu, *c* 469. Causes de cette folie, *c* 470.

Bactriane. La célébrité des peuples de la Bactriane remonte chez les Grecs à une époque très reculée. Leur valeur inspira aux poètes grecs l'idée de rehausser la gloire de leur Bacchus par la conquête de ces peuples. Passages d'Euripide et de Polyen. Après la conquête de l'Inde par Alexandre, la domination des Grecs se soutint pendant un certain espace de temps dans le nord de l'Inde, sous plusieurs rois de la Bactriane, ce qui a donné du crédit aux fables grecques de Bacchus, chez les nations indiennes subjuguées par Alexandre, *c* 62, 63.

Bassara ou Bassaris. La robe bassara étoit la même que la sérique, appelée *syrma*, *crocota* ou *bassara*, vêtement de tous ceux qui se consacroient au culte de Bacchus, *c* 403. Robe que portoient les femmes des Bactriens, et qui étoit un des vêtemens donnés à Bacchus. Elle étoit en usage à Bassara, ville de la Lydie. Bassara étoit une espèce de chaussure particulière aux Bacchantes de Thrace, *c* 421, 422.

Bassareus, surnom de Bacchus. Etymologie de ce nom. Les Bacchantes étoient appelées

Bassarides; une femme de mauvaise vie, *bassara;* les renards, *bassares*, *c* 421, 422.

Bassarica, ancien poëme sur l'expédition de Bacchus dans les Indes, dont la plupart des traits ont été recueillis par Nonnus dans les Dionysiaques, *c* 57.

Baubo, son histoire obscène ne se trouve chez aucun auteur ancien; inventée par les écrivains ecclésiastiques, *A* 24.

Bendis, divinité des Thraces, la même que Cybèle. Le mot *bendis* en usage chez les Siamois, où il désigne la terre. Rhéa appelée Bendis. Suivant Hésychius, on comprenoit sous le nom de Bendis la lune et la terre, c'est-à-dire, l'agent de la fécondité dans les parties supérieures et inférieures du monde, *A* 263. Bendis, mois des Phrygiens et des Bithyniens, *A* 98.

Béotie. Culte de Bacchus dans la Béotie, *c* 331.

Bérécynthe, pays de la Phrygie, où étoit le mont Cabire. C'étoit aussi le nom d'une tribu égyptienne; elle rendoit un culte à la mère des dieux qui reçut de cette tribu l'épithète de *Déesse de Bérécynthe*, *A* 214, 215.

Béroé, nourrice de Sémélé. Junon prit la forme de Béroé pour tromper Sémélé, *c* 312, 303.

Boédromion, mois où l'on célébroit les mystères d'Eleusis. Epoque remarquable dans les annales de la Grèce par plusieurs faits célèbres. Le gain de la bataille navale de Naxos par Chabrias et Phocion. La bataille de Salamine. La prise de la ville de Thèbes par Alexandre, après laquelle l'affliction des Athéniens les empêcha de célébrer les mystères, *A* 26.

Bombyces, espèce de cor que l'on employoit dans les orgies, *A* 263.

Brahma, ayant produit le monde, en abandonna le soin à Vichnou, *B* 176.

Brano, nom de Cérès, considérée comme divinité infernale. Ce nom étoit aussi donné à Proserpine et à Hécate, les mêmes que Cérès, divinité des enfers, *B* 142, 143.

Brasies, nommée anciennement Oréates, dernière ville des Eleuthérolacons. Tradition des habitans de Brasies sur la naissance et l'éducation de Bacchus; la mort de Sémélé, jetée dans les flots par Cadmus, *c* 437, 438.

Brauron, bourgade de l'Attique. Les Dionysiaques s'y célébroient tous les cinq ans. Erreur de Meursius qui avoit attribué cette fête à Diane. Le culte de Diane étoit en grand honneur à Brauron. Elle y avoit un temple fameux. Ses fêtes étoient annuelles. Rites de ces fêtes, *c* 270, 271, 516, 517.

Brisæus, surnom de Bacchus. Les Néphalies étoient célébrées en l'honneur de Bacchus Brisæus. Etymologie de ce surnom, c 390.
Bromius, surnom de Bacchus, né sur les bords de l'Ismène, c 326. Etymologies de ce nom, c 417, 418.
Brontès ou Brontinus, surnom de Bacchus. Etymologie de ce mot, c 418.
Bryges, peuples barbares de la Thrace, qui étoient passés dans la Phrygie, a 261.
Brysée, ville de la Laconie, située au pied du mont Taygète. Culte et mystère de Bacchus à Brysée, c 438.
Bubastis. La nouvelle lune divinisée sous le nom de Bubastis. Son culte et ses fêtes à Bubaste. Les Egyptiens l'adoroient comme vierge, B 132, 135, 141. (V. l'art. *Chatte*, *Diane*, *Isis*).
Buto. La pleine lune divinisée sous le nom de Buto. Son influence sur le développement des germes. La même déesse que l'Illythie des Grecs et la Lucine des Romains. Buto étoit au nombre des huit grands dieux. Ses fêtes et son culte à Buto. Nourrice d'Horus et de Bubastis. Elle étoit la même divinité qu'Athyr, Hécate ou Vénus Scotia, divinité des ténèbres et de la nuit, mère de tous les êtres. Elle étoit la même divinité que Latone. Buto étoit Isis, B 131, 132, 133, 134, 135.
Byzance. Temple de Bacchus à Byzance. Médailles de Byzance, emblême de l'abondance, c 447.

C.

Cabarnes ou Catarnes, prêtres de Cérès à Paros. Etymologie de ce mot, B 383, 384.
Cabire, nom de Bacchus. Les Cabires premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples. On leur donna dans la suite le nom des divinités dont ils avoient été les ministres. Etoient les grands dieux de la génération universelle. Triade cabirique; les trois divinités cabiriques étoient le principe actif, le principe passif et le résultat des deux. A Samothrace les dieux Cabires étoient Cérès ou Proserpine, Bacchus et Cadmille. Proserpine étant la même que Cérès, ne rompoit pas la triade cabirique. Explication des noms donnés aux Cabires de Samothrace, par Fréret, Bochart, Marsham, Jablonski. Les habitans de Samothrace les appeloient les dieux grands, puissans. Ont été les dieux de tous les peuples de l'antiquité. On trouve l'origine de leur culte en Egypte. Dans la théogonie phénicienne ils étoient les fils de Sydne, le même que Phta. En Egypte ils

étoient fils de Phta. Les mêmes que les dieux Patæques. Leur culte à Béryte, en Mésopotamie, à Carthage, dans l'île de Samothrace, dans l'Attique; fut porté dans l'île de Samothrace par les navigateurs phéniciens; renouvelé par Jasion. Les Pélasges de la Samothrace portèrent le culte des dieux Cabires dans l'Attique (V. les mots *Dioscure et Esculape*). Affinité entre les mystères d'Eleusis et ceux des Cabires. Le peuple d'Athènes met la tête de Diagoras à prix, pour avoir révélé les mystères des Cabires. Mystères des Cabires célébrés dans les Gaules, suivant Strabon. Métapus porta d'Athènes les mystères des Cabires à Thèbes. Culte des Cabires dans la Laconie. Culte des Cabires en grand honneur dans la Macédoine, dans les îles de Lemnos et d'Imbros. Culte des Cabires dans l'Etrurie, l'Asie Mineure, la Phrygie, les bords du Pont-Euxin (V. l'art. *Dardanus*). Culte des Cabires chez les Romains (V. l'art. *Pénates*). Les Cabires, inventeurs de tous les arts, ont commencé la civilisation. Vulcain, un des principaux Cabires, inventeur de la métallurgie. Cabires, nom des prêtres de Samothrace. Civilisèrent les habitans de cette île. Jasion et Dardanus qui contribuèrent le plus à la civiliser, étoient des Cabires. Variété des fables sur les Cabires, premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples. Passoient pour fils de Vulcain et de Cabeira, fille de Protée. Cabira étoit aussi mère de Cadmille, un des grands dieux de la Samothrace; ce qui lie le culte de la divinité avec les premiers progrès de la civilisation. Les nymphes cabirides prêtresses des dieux Cabires, *A* 180, 226. Les divinités d'Eleusis, adorées dans la Messénie sous le nom de divinités Cabiriques, *B* 363. Cabires. Culte de Cérès Cabira et des Cabires dans la Béotie, *B* 367, 368, 369. Temple des Cabires à Anthedon, *B* 370.

Cadmus passa dans l'île de Samothrace, où il épousa Harmonie: ses noms, *B* 380, 381. Séjour de Cadmus dans la Libye, où il fonda plusieurs colonies, *C* 86, 87. Sa maison à Thèbes. On montroit les restes des deux chambres nuptiales, l'une d'Harmonie, et l'autre de Sémélé, *C* 329.

Caducée, symbole de bonheur et de paix. Attribut d'Isis, *B* 228. Le caducée ne fut d'abord qu'une baguette simple, qu'on attribuoit à Mercure pour conduire les ames aux enfers. Autres vertus de cette baguette de Mercure. Les Egyptiens ni Homère n'ont jamais connu le mot ni

la fiction du caducée. Grand nombre d'attributs du caducée. Symbole de la fécondité, du temps, de la concorde, de l'harmonie céleste, de la paix, de l'éloquence, *B* 213, 214, 215.

Calathus, vase en terre, le même que le Kermos, employé dans les cérémonies religieuses, comme emblême de la fécondité. Détail des productions naturelles qu'il contenoit. Appartenoit à toutes les divinités mâles et femelles représentant le principe actif et le principe passif. l'accipiter portoit le calathus. Attribut de Minerve inventrice des arts et des métiers. Attribut des trois Parques comme fileuses. Cérémonies de la descente du calathus du temple d'Eleusis, le jour des Thesmophories. Partie historique du symbole du calathus, *A* 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49. Isis porte le calathus, *A* 166.

Caligula se fit appeler Nouveau Bacchus. Il prit les attributs de ce dieu. Non-seulement il sortoit, mais il jugeoit dans cet appareil, *C* 405, 406.

Calligénie, nourrice de Proserpine, *A* 61. Ce nom étoit aussi donné à Cérès. Etymologie de ce nom. Il convenoit non-seulement à Cérès, mais à toutes les déesses mères. Les Anciens ont donné ce nom à la terre, à Lucine, à la nymphe Egérie. Ceux qui n'en ont pas fait une déesse, l'ont donnée comme une nourrice, comme une mère de famille honorée, *A* 338, 339.

Calydonien. A Patras Bacchus étoit adoré sous ce nom, parce que la statue du dieu y avoit été apportée de Calydon, *C* 431.

Cambyse (V. l'art. *Phta*), entra dans le temple des Cabires, dont les lois interdisoient l'entrée à tout autre qu'aux prêtres, après mille insultes et railleries, il fit brûler leurs statues, il détruisit leur temple de Memphis de fond en comble, *A* 190.

Canéphores, nom donné aux jeunes filles qui portoient les cistes dans les processions religieuses, *A* 50, *C* 151, 152.

Capharée, promontoire où les Argiens firent naufrage à leur retour de la guerre de Troie. Antre de Bacchus où ils trouvèrent des chèvres sauvages qui servirent à leur nourriture et à leur vêtement. Statue en bois de Bacchus qu'ils emportèrent de cet antre, et qu'ils placèrent dans le temple de Bacchus qui étoit à droite du chemin creux près d'Argos, *C* 344.

Capricorne (le) étoit l'emblême du feu et de tous les arts qui en dépendent, *A* 224.

Caractères anciens de l'écriture grecque. Les caractères ioniens qui composoient les vingt-quatre lettres, n'ont été inventées que fort tard, *c* 99.

Carda, espèce de laurier, *c* 144.

Carpophores ou donneuses de fruits, nom donné par les Tégéens aux déesses d'Eleusis, *B* 359.

Castalie. La fontaine Castalie couloit du mont Parnasse, *c* 325, 226.

Castor et Pollux (V. l'art. *Dioscures*), ne furent mis au rang des dieux que quarante ans après leur mort, ou, suivant d'autres, quarante ans après leur combat contre Lyncée et Ida. Homère ne met pas Castor et Pollux au rang des dieux. Au temps de Pindare ils avoient des temples et des fêtes, ils présidoient aux courses et aux combats gymniques; mais ils n'étoient pas encore entièrement divinisés, et ils ne présidoient pas à la navigation. Au siècle de Théocrite ils étoient en pleine possession de la divinité, on ne les distinguoit plus des anciens Dioscures, Cabires de Samothrace, *A* 203, 204.

Catacécamnène, pays voisin de la Mysie et de la Méonie, dont les plaines étoient couvertes de cendres, et dont les pierres et les rochers étoient noircis; ce qui étoit dû à d'anciennes éruptions volcaniques. On appliquoit à ce pays la fable de Typhon. Il étoit dépourvu d'arbres, mais il produisoit un vin renommé, *c* 419.

Catane, ville de Sicile. Son territoire est couvert de cendres volcaniques. Il produit en grande abondance du vin remarquable par sa qualité, *c* 419.

Caucon, fils de Cælénus, apporta les Mystères d'Eleusis dans la Messénie, *c* 360.

Cause active et cause passive de la nature (V. les art. *Osiris*, *Bacchus*, *Phallus*, *Cérès*, *Isis*). La distinction de ces deux causes est un dogme dont la connoissance est nécessaire à l'intelligence des anciennes traditions religieuses de la Grèce et de l'Egypte. Passages de Synésius, de Cicéron, de Macrobe, de Proclus et de Philon, *B* 403, 404. Les Egyptiens et les stoïciens croyoient que dans le chaos même, le principe passif avoit été réuni au principe actif, *B* 471, 472.

Cécité. Les anciens croyoient qu'Isis privoit de la vue ceux qui se servoient de son nom pour appuyer de faux sermens. Cette tradition appartient à Isis vengeresse des crimes. Les Grecs adoptèrent ce genre de supplices, et ils l'ont appliqué à une

foule de personnages, *B* 151.
Céléus. On voit dans quelques monumens anciens, Céléus rapportant dans un panier du gland et des mûres de buisson, nourriture ordinaire des hommes avant l'invention de l'agriculture. La fille de Céléus et la reine Métanire accueillirent Cérès et reçurent des marques de sa bienveillance, *B* 115.
Centaures. Rapports des Satyres, des Silènes et des Centaures. On a mêlé le sang des Centaures, des Silènes et des Satyres, parce qu'ils étoient tous très avides de vin; on en a fait une famille de buveurs, *c* 358, 372. Médailles qui représentent Bacchus et Isis, ou Bacchus et Ariadne sur un char traîné par des Centaures. Centaure Sagittaire sous l'effigie de Bacchus. Sur les médailles de Pergame, les Centaures sont dadouques, ce qui est une interprétation du culte du dieu du vin dans le culte des mystères, *c* 406.
Céos; fête de Bacchus célébrée dans l'île de Céos, à Julis, patrie de Simonide, *c* 456.
Céphise, rivière qui traversoit la voie Sacrée. Pont du Céphise sur lequel s'engageoit le combat de plaisanteries entre les Géphyréens et les initiés d'Eleusis, lors du passage de la procession d'Iacchus, *A* 25.
Céramique. La pompe sacrée d'Eleusis, après être partie de l'Eleusinium, s'arrêtoit au Céramique, près de l'autel d'Eudanémus, *A* 19.
Céramus, héros de l'Attique, passoit pour être le fils de Bacchus et d'Ariadne. L'on croyoit qu'il avoit bâti le Céramique, *c* 350.
Cérès (V. *Bacchus*), principe passif. Symbole de la terre. Appelée mère ou Demeter. Mère d'Iacchus. Appelée Mammosa, *Kourotrophos*, nourrice d'enfant, *A* 14, 17, *B* 130. Cérès Achæa. Origine de ce surnom. Cérès Géphyréenne, adorée par les Géphyréens, *A* 26, 27. Cérès, divinité des enfers, *A* 83. Cérès Pharia, déesse de la navigation, *A* 27. (V. les art. *Proserpine*, *Chthonienne*, *Terre*). Cérès fut toujours la principale divinité des Athéniens, *A* 272. Les jeux de Cérès à Rome étoient la suite des jeux mégaliens, *A* 273, 274. Cérès, la même divinité qu'Isis. Chansons en son honneur. Appelée Jule, nom que l'on donnoit à quelques-unes de ces chansons. Fit connoître l'usage du bled. Attributs de Cérès, comme déesse de la terre fertile et déesse de l'agriculture. Son arrivée à Athènes. Fêtes en l'honneur de Cérès. Les plus célèbres furent les Eleusiniennes et les Thesmophories. Lois données par Cérès. Cé-

rès Kourotrophos, B 106, 107, 113, 127. Cérès, ainsi qu'Isis, étoit la lune, B 131. Déesse vengeresse des crimes, appelée Despoina et Deo, B 148. Mère souveraine de la nature, les Grecs lui donnoient le nom de très ancienne, ses attributs, B 161. Fêtes de Cérès dans l'Attique, B 333. Cérès la Noire, déesse des Phigaliens, la même que Cérès Erinnys. Description de sa statue. Elle étoit dans le style égyptien, et elle avoit tous les caractères d'une figure hiéroglyphique, B 353, 354. Sacrifices faits par les Phigaliens à Cérès, B 354, 355. Diverses étymologies du mot *Cérès*. Noms divers de cette déesse, B 434, 435. Offrandes faites à Cérès, B 436, 437.

Césones, enfans nés par un accouchement forcé. Ils passoient pour être consacrés à Bacchus, parce que Bacchus étoit né de la même manière, C 313.

Chabrias livre la bataille navale de Naxos le deuxième jour des fêtes d'Eleusis, où les initiés se rendoient à la mer pour se purifier, A 31.

Chaldéens. Ils représentoient le principe actif sous l'image d'un feu infiniment pur; c'étoit le feu principe, le feu intelligent. Ils croyoient que les astres possédoient la principale partie du principe actif et de son influence sur les choses terrestres. La magie chaldéenne est fondée sur cette opinion, B 75, 428, 429. Les Chaldéens étoient des familles sacerdotales qui furent établies par les rois de Babylone, dans une contrée voisine de cette ville. Il y avoit une autre Chaldée au nord de Babylone, dans laquelle étoit Ur, patrie d'Abraham, B 424, 425.

Chamyne, surnom de Cérès. Prérogatives de sa prêtresse chez les Eléens. Temple de Cérès Chamyne au bout de la lice, à Olympie. Ce nom étoit un des plus anciens de la déesse, B 366.

Chansons du pressoir. Goût et usage des chansons chez les Grecs, C 146.

Chaos, figuré par l'œuf brisé par le taureau, d'où est sorti le monde, A 141 (V. l'art. *Nuit*). Les Egyptiens et les Phéniciens font sortir le monde d'un limon imprégné du fluide du chaos, A 144 (V. l'art. *Cause active et passive*).

Charidotès, surnom de Bacchus, c'est-à-dire, qui inspire la joie, C 424.

Charrue, son invention est un événement important pour la multiplication et la civilisation de l'espèce humaine. On ne connoît pas le peuple à qui l'on doit ce bienfait. Présomption en faveur des Egyptiens, B 433, 434 (V. l'art. *Houe*).

Chatte, symbole de la déesse Bubastis, qui étoit adorée à Bubastis sous la figure de cet animal. Dans la guerre des dieux, Diane, la même divinité que Bubastis, prit la forme de la chatte, *B* 141, 142.

Chevelure. Bacchus et Sémélé sont toujours représentés avec une grande chevelure. Chevelure des Bacchantes, *c* 408, 409.

Chio. Les habitans de cette île ont les premiers, suivant Théopompe, planté et cultivé la vigne, et fait du vin noir. Ils l'apprirent de OEnopion, fils de Bacchus, qui peupla l'île. Un habitant de Chio, Dion, passoit pour avoir le premier joué sur la cithare les chants des libations qu'on faisoit aux fêtes de Bacchus, *c* 453.

Chiron fut le premier astronome dans la Grèce. Forma les constellations. On lui attribua le plus ancien calendrier rustique connu dans la Grèce. Vivoit vers l'an 1420 avant J. C. On fixe le plus ancien calendrier à l'an 1468, *B* 80, 81.

Chloé, étymologie de ce nom; il a quelque chose de mystérieux. Nom de Cérès. Des fêtes de Cérès appelées Chloennes, *B* 333, 435.

Choès, deuxième jour des Dionysiaques. Cette fête se célébroit le 12 du mois anthestérion. Dans le festin consacré à cette fête, les convives mangeoient séparément. Origine de cet usage. Autres rites observés dans les divers repas de cette fête. Bacchus recevoit le nom de Chooptès, du jour des Choès qui lui étoit consacré. Différens rites observés dans la fête des Choès. Cette fête fut instituée par Thémistocle à Magnésie. Le jour des Choès on faisoit des cérémonies sacrées en l'honneur des divinités Chthoniennes. Les peuples de la Grèce célébroient la fête générale en l'honneur des morts dans le mois anthestérion. Les cérémonies alors observées portoient le nom de Choès *inferiæ*. On y faisoit des libations semblables à celles de la fête des Choès. Détail des cérémonies et des libations, *annuæ inferiæ*, que les Grecs faisoient tous les ans en l'honneur des guerriers morts à Platée. Le jour des Choès étoit consacré aux mystères de Bacchus, *c* 113, 121.

Chœurs. On distinguoit à Athènes deux sortes de chœurs, les chœurs isolés et les chœurs dramatiques. Dans l'origine tous les chœurs étoient isolés. Organisation et division des chœurs dramatiques, *c* 172, 173, 174. Personnages principaux dans les chœurs. Chaque tribu avoit des chœurs qui disputoient le prix de la musique et de la

danse, c 177 (V. *Trépied*). Dans les chœurs isolés on distinguoit les chœurs des enfans, ceux des jeunes gens, et ceux des hommes faits. Cet usage étoit ancien à Sparte comme à Athènes. Il avoit un but différent dans l'un et l'autre pays, c 182, 183. Marche des chœurs. Sthésichore introduisit la cithare dans les chœurs. Les poëmes dramatiques restèrent toujours unis au chant et à la danse. La vieille comédie n'étoit pas partagée en actes, mais l'action étoit entrecoupée de temps en temps par le chœur. Retranchement des chœurs de musique pour la moyenne comédie. Suppression des chœurs de la tragédie par Ménandre. Les comédies latines n'avoient point de chœurs, c 499, 500.

Chorège. Il avoit le droit de forcer les citoyens de sa tribu de lui envoyer leurs enfans, et de prendre des gages qui lui répondoient de leur exactitude. Il devoit avoir quarante ans passés. Il s'engageoit à former à ses dépens une troupe de musiciens et de danseurs pour célébrer les fêtes de Bacchus. Ardeur que l'on mettoit à s'instruire pour briller dans ces solennités. Costume du chorège, c 170, 172.

Chouette, symbole des mauvais génies chez les Egyptiens. Compagne de Minerve chez les Grecs, A 132.

Chrysophores, nom donné à la femme qui remportoit le prix de la beauté dans les fêtes des divinités d'Eleusis, sur les bords de l'Alphée. Une fête semblable à Lesbos dans le temple de Junon s'appeloit *Callistéia*, B 366.

Chthoniennes ou infernales (divinités). Bacchus étoit une des divinités Chthoniennes. Proserpine étoit une de ces divinités. Elle étoit l'image de la substance matérielle et l'emblême des semences qui restent cachées sous la terre pendant l'hiver. Interprétation de son enlèvement. Bacchus Ithyphalle le même que Bacchus Chthonien. La pompe des phalles se rapportoit à la descente de Bacchus aux enfers. Les mystères de Lerne établis en mémoire de cet événement. Origine de cette fable. Le dieu des enfers étoit le dieu des richesses. Les initiés aux mystères de Bacchus étoient couronnés de feuilles de peuplier blanc, arbre de l'enfer. Culte des divinités Chthoniennes dans l'Argolide. Culte de Cérès Chthonia à Hermione. Pluton adoré sous le nom de Clymène à Hermione. Hymne de Lasus d'Hermione en l'honneur de Cérès. Fausse tradition des Argiens sur Chthonia. Fêtes Chthonies célébrées tous les

ans à Hermione. Vers du poète Aristocle. Fragment d'un traité entre les habitans d'Hermione et ceux d'Asine, où l'on stipule pour ces derniers le droit de prendre part au culte des divinités Chthoniennes, *A* 77, 90. Les déesses mères ont toutes eu l'attribut de divinités infernales, *A* 344, 345. Osiris et Isis, Bacchus et Cérès, divinités infernales, *B* 94, 98.

Chur, génie conducteur du soleil chez les Perses, *B* 70.

Chypre, île célèbre par ses mines de cuivre, que ses habitans furent les premiers à mettre en œuvre, *A* 237. (V. l'art. *Telchine*). Le vin de Chypre a été célèbre dans tous les temps. Oracle rendu à Cyniras, roi des Cypriotes, au sujet d'Adonis, *C* 456.

Chytres, c'étoit le troisième jour des petites Dionysiaques ou Anthestéries. Elles se célébroient le lendemain des Choès, le treizième du mois anthestérion; elle ne duroit qu'un jour. Signification du mot *chytres*. Cérémonies qui y étoient observées, *C* 158, 159.

Cimon, avant que de partir pour son expédition d'Egypte et de Chypre, offrit à Bacchus un sacrifice particulier, et les victimes lui donnèrent de funestes présages, *C* 247, 248. Trouva dans l'île de Scyros le tombeau de Thésée qu'il conduisit à Athènes. Joie du peuple. Bienveillance qu'il conserva toujours pour Cimon en raison de cette découverte. On établit un combat de poètes tragiques pour en conserver la mémoire, *C* 503, 504.

Cinésias, contemporain d'Aristophane, abolit les fêtes de Limnes, *C* 139.

Circé purifie Médée et Jason du meurtre d'Absyrthe. Mode de cette purification, *A* 42.

Cissura, fontaine située près d'Haliarte. Les nourrices de Bacchus lavèrent ce dieu dans cette fontaine, dès que sa mère en fut délivrée. Le combat où Lysandre fut tué fut donné près de cette fontaine, qui est la même que la fontaine Telphusa, *C* 335.

Cistes, corbeilles faites en osier ou en jonc. Cistes en bronze trouvées aux environs de Palestrine. Portées dans les cérémonies religieuses par de jeunes filles nobles. Contenoient tous les objets mystérieux, *mysteria*. Etoient entourées de bandelettes couleur de pourpre. Avoient souvent la forme d'un berceau. Monnoies appelées cistophores, parce que la cyste mystique en étoit le type. Les cistes remontoient à la plus haute antiquité. Faisoient partie du culte d'Isis, de Minerve et de Diane. Usage qu'en faisoient les Egyptiens dans les

fêtes d'Isis, *A* 49, 50, 51, 52, 53, 54. Cistes d'or. Objets mystérieux que contenoient les cistes dans la fête des Dionysiaques, *c* 153.

Cithéron, appelé la montagne des Ménades, la montagne de Sémélé. Passage d'Euripide. Formoit la limite de l'Attique et de la Béotie, *c* 349.

Citoyens. Les Athéniens accordoient avec peine la qualité et les privilèges de citoyens dont ils étoient très jaloux. Décret rendu en faveur des Platéens qui s'étoient réfugiés à Athènes lors du désastre de leur ville par les Lacédémoniens et les Thébains, *c* 118.

Cleobeia, jeune cistophore dont on voyoit le tableau dans le temple de Delphes, la première elle fit passer de Paros dans l'île de Thase la connoissance des mystères d'Eleusis, *B* 372.

Clodones, nom des femmes de la Thrace. Etymologie de ce nom, *A* 135.

Clymène, surnom de Pluton ou de Bacchus Chthonien. Fable des Hermionéens sur Clymène, *A* 86, 87, 88.

Colona, place de Sparte où il y avoit un temple de Bacchus Colonate, et vers ce temple une enceinte consacrée au héros qui servit de guide à Bacchus lorsqu'il vint à Sparte. Sacrifices faits à ce héros par les Leucippides et les Dionysiades. Onze autre femmes nommées aussi les Dionysiades, y disputoient le prix de la course, *c* 436.

Colone. Culte de Bacchus à Colone dans l'Attique, *c* 353.

Colonnes. Dans l'Antiquité, les premiers qui pénétroient dans les pays lointains élevoient sur les lieux les plus apparens, des tours ou des colonnes, pour désigner les bornes de leurs courses. Colonnes de Bacchus et d'Hercule dans les Indes, inventées par Alexandre et ses flatteurs, *c* 59. Forme de ces colonnes ou termes; elles étoient chez les Grecs les symboles de Bacchus et d'Apollon. Les Latins leur donnèrent le nom de *Metæ*, et les Grecs celui de *Nyssæ*, *c* 60, 61.

Combats littéraires en l'honneur de Bacchus. Epoque de leur établissement. Les combats littéraires avoient lieu dans la plupart des jeux de la Grèce, *c* 182, 183, 184, 85, 186, 188. Lois et juges de ces combats, *c* 188, 189, 190.

Comédie. Elle étoit consacrée à Apollon. Les comédiens avoient coutume de dresser un autel à Apollon au milieu du *Proscenium*. La comédie ne jouissoit pas chez les Athéniens de la même estime que la tragédie. Elle ne fut pas d'abord admise, comme la

tragédie, dans les fêtes publiques. Ceux qui jouoient la comédie étoient des acteurs libres et volontaires, qui donnoient ces représentations sans ordre du magistrat, *c* 195, 196.

Comosandalum, plante dont on portoit des couronnes dans les fêtes *Chthonies*, semblable à l'hyacinthe, *A* 88, 89.

Coq, étoit regardé comme le précurseur du soleil. Emblême de la vigilance et de l'activité. Etoit un des attributs de Mercure, *B* 238.

Corcyre. Traditions de cette île, relatives à Cérès et à Bacchus. Temple de Bacchus. Réputation du vin de Corcyre. Médailles de cette île, *c* 457, 458.

Corinthe. Il y avoit sur la place publique deux statues faites en bois, dorées en entier, à l'exception du visage qui étoit enluminé de vermillon, *c* 431, 432. Prise de Corinthe. Mépris des soldats vainqueurs pour les ouvrages de l'art. Le tableau de Bacchus peint par Aristide, ouvrage d'une rare beauté, a été sauvé de leurs mains et placé dans le temple de Cérès à Rome. Il a péri depuis dans l'incendie de ce temple. *c* 433.

Cornes. Les cornes de Bacchus étoient l'emblême des rayons solaires. Bacchus avoit des cornes parce qu'il étoit fils de Jupiter Ammon, ou le soleil, qui étoit représenté avec des cornes de belier. Les cornes de Bacchus soleil inférieur sont en forme de croissant, *A* 143. Les cornes étoient aussi un attribut de Bacchus dieu du vin. Elles étoient le symbole de l'impétuosité et de la violence qu'excite le vin, *c* 401, 402. Cornes de Bacchus. Passages d'Ovide et d'Horace. Les cornes de Bacchus n'étoient pas naturelles comme celles des Faunes et des Satyres. Il paroissoit sans cornes lorsqu'il vouloit être vu dans beauté virginale. Les artistes choisissoient cette forme qui s'accorde mieux avec le but de leur art. Ces cornes étoient souvent fixées à un diadême, parce que la corne étoit l'emblême de la royauté, de la puissance et de la splendeur, *A* 177, 178, 179. Le roi Philippe portoit la santé dans des cornes. Les grandes cornes des bœufs de Péonie servoient de vases à boire. Les Athéniens se servoient de cette sorte de cornes pour cet usage, *A* 365, 366. Les cornes et les rayons, chez les Orientaux, étoient synonymes. Moïse ayant la face rayonnante à sa descente du mont Sinaï est appelé *Cornutus*. Les cornes de Moïse sont d'invention modernes. Elles ne doivent

leur naissance qu'à l'homonyme du mot corne et splendeur dans les langues orientales. Le mot corne signifie souvent la bonne fortune, la protection et la faveur de la divinité. Elle étoit un insigne royal. On s'en servoit pour dire rois et royauté. L'huile destinée au sacre des rois étoit conservée dans un corne. Les héros portoient aussi des cornes pour ornemens. Ceux qui avoient de beaux cheveux s'appeloient cornus, ⊿ 366, 367, 368.

Coroné, autrefois Epéa, ville de Messénie où l'on adoroit Bacchus, c 430.

Corybantes, premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples. On leur donna dans la suite le nom des divinités dont ils avoient été les ministres, ⊿ 182, 183. Ministres de la Mère des dieux dans la Phrygie orientale. Les honneurs divins leur furent appliqués. Triade Corybantique. Considérés comme grands dieux. Hymne d'Orphée. Les Corybantes prêtres ont civilisé les Phrygiens. Ils ont été les nourriciers de Bacchus, comme les Curètes ont été les nourriciers de Jupiter. S'exercèrent aux travaux de la métallurgie. Ils tombèrent dans le mépris dans les derniers temps, et ils ne différèrent plus des Galles, ⊿ 246, 252; ⊿ 380, 381, 382.

Corybantisme, maladie où l'on a des spectres devant les yeux, et des tintemens continuels dans les oreilles, ⊿ 248.

Corycie. Les nymphes Coryciennes étoient les Bacchantes, c 325. La grotte Corycie étoit sous le mont Parnasse, c 326.

Cotys, Cotysto. Etoit particuliers à la Thrace. La déesse Cotis étoit la même que Cybèle, ⊿ 263.

Cottabe. Jeu du cottabe, c 110, 111.

Coupe. La coupe de Bacchus étoit de lierre, et s'appeloit Cyssibium. Cette coupe étoit si grande qu'elle lui tenoit lieu de bouclier. Marius, après sa victoire sur les Cimbres, but dans la coupe de Bacchus. Coupe que Virgile attribüe à Silène. Ces vases énormes étoient en général consacrés aux héros, c 398, 399.

Couronne de Cérès et de Bacchus, faite de l'herbe du bled, ⊿ 141. Dans les Pithégies on distribuoit aux convives des couronnes. Diverses espèces de couronnes admises pour les fêtes de Bacchus, c 110, 111. Dans l'Attique, les citoyens qui avoient bien mérité de la patrie, qui avoient fait une action courageuse, ou dont on vouloient récomponser la vertu, recevoient une couronne soit du sénat, soit du peuple, ou de leurs bourgs en particulier, c 192. Un peuple décernoit des

couronnes à un autre peuple par reconnoissance des services qu'il en recevoit. Le peuple d'Athènes récompensoit le sénat d'une couronne d'or, lorsqu'il l'en jugeoit digne. La proclamation de toutes ces couronnes se faisoit sur le théâtre par la voie du hérant, *c* 193. Couronnes de feuilles données au vainqueur des buveurs dans la fête des Choès; dans la suite elles furent d'un plus haut prix, *c* 117.

Cratère de Laconie. Contenoit quinze métrétès, mesure grecque d'un tiers plus grand que l'amphore romain, *c* 144. Idées mystiques que les Anciens ont attachés aux cratères et en général aux vases qu'ils avoient donnés pour attributs à toutes les divinités, *c* 325, 326.

Création. Les anciens n'avoient aucune notion de la création, *B* 17, 23. Les religions des Hébreux et des chrétiens sont les seules qui aient admis un dieu créateur. Tous les philosophes payens ont cru à la préexistence de la matière. Les anciens Juifs n'ont pas eu des idées bien fixes sur cet article. Philon parle comme s'il avoit cru que la matière avoit existé avant le créateur du monde. Explication du mot *bara* dans la Genèse, que les pères ont traduit par le mot *créer*. Les nombreuses difficultés de cette explication et les variantes de la Genèse ont forcé de recourir à l'autorité des concils généraux qui ont décidé que la préexistence de la matière à la cration du monde étoit une erreur, *B* 390, 391, 392.

Créonomie. Partage des viandes aux initiés. Il se faisoit sur le van mystique, *c* 140.

Crésius, surnom de Bacchus. Temple élevé à Argos en l'honneur de Bacchus Crésius, *c* 343.

Crétois (V. l'art. *Curètes*). Histoire de Bacchus dans l'île de Crète. Ils célébroient tous les trois ans l'anniversaire de Bacchus ou ses fêtes funéraires. Rites de ces fêtes. Médailles de la Crète appelées Cistophores. Médailles de Cydon. Les vins de Crète étoient renommés, *c* 458, 459.

Creusis, arsenal des Thespiens. Pausanias y remarqua un Bacchus en plâtre, peint de diverses couleurs, *c* 335.

Crocodile (le) étoit le symbole de Typhon. Adoré à Ombos comme symbole d'Osiris, *B* 420, 421.

Crocotum. Tunique d'un tissu transparent, sans autre ouverture que celle pour passer la tête, destinée aux cérémonies de Bacchus. Elle ressembloit aux chappes des premiers évêques chrétiens, *c* 144.

Cronos, mari d'Astarté; son ame avoit été transportée dans l'étoile de Saturne: Cronos fut pris pour le soleil, 165.

Curètes, premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples. On leur donna dans la suite le nom des divinités dont ils avoient été les ministres, ∠ 182, 183 184. (V. l'art. de *Jupiter*). Les Curètes civilisèrent la Crète. Crès, roi des Etéocrètes, le le plus ancien des peuples de la Crète, fut un des Curètes. Ils introduisirent dans l'île les mystères de la religion, les mêmes que ceux de Samothrace. Triade curétique, composée du principe actif, du principe passif et du petit Jasion, le même qu'Iacchus. Les Curètes ont fondé Gnosse et y ont établi un culte religieux, ce qui a fait dire qu'ils avoient élevé l'enfance de Jupiter. Ont établi les orgies telles qu'on les célébroit dans les fêtes de Bacchus. Remplissoient auprès de Jupiter les fonctions de Satyres auprès de Bacchus. Leurs danses militaires. Hymne d'Orphée aux Curètes où ils sont présentés comme prêtres et comme dieux. Leur haute réputation. On appeloit nouveau Curète tout homme recommandable par son habileté et son savoir. Epiménide nouveau Curète. Les Curètes de la Crète ont porté leur culte et leur art dans diverses contrées. Traditions diverses sur les Curètes. Ont été confondus avec les Dactyles et les Corybantes. Doivent être distingués des Curètes, peuples de l'Eubée, de l'Etolie et de l'Acarnanie. Il n'y a de rapport que la similitude du nom. Les Curètes (Κούροι) étoient de jeunes prêtres; Homère appelle Curètes les jeunes soldats. Les unes et les autres dansoient armés, ∠ 226, 234. Passage d'Euripide qui joint aux rites lydiens et phrygiens ceux de la Crète, 258, 259. Temple des Curètes dans la Messénie où l'on observoit les mêmes cérémonies qu'à Tithorée en l'honneur d'Isis, B 363, 364.

Cyamite, nom de Bacchus Iacchus. Temple du Cyamite. Signification du mot *cyames* ou fèves, employé par Pythagore. Symbole du libertinage. La défense faite par Pythagore de toucher des cyames, est le précepte d'éviter le libertinage, ∠ 23, 24. Dissertation sur la signification donnée au mot cyames par Pythagore. Les écrivains mêmes qui n'ont pas adopté cette signification, ont regardé la défense de manger des cyames ou fèves comme un symbole. Preuves tirées d'Origène, Lucien, Plutarque, Cicéron, Aristote et Marcel-

lus Vergelius. Absurdité des contes faits sur les pythagoriciens qui ont préféré mourir plutôt que de toucher ou manger des fèves. Interprétation donnée à ce symbole par Dacier. Diverses interprétations de ce symbole. Les fèves exclues de toute cérémonie religieuse. Le prêtre de Jupiter à Rome et les initiés d'Eleusis ne mangeoient pas de fèves pendant la célébration des mystères, ⊿ 308, 309, 310, 311, 312.

Cybèle (V. l'art. *Rhéa*, *Atys*), son culte apporté de la Phrygie à Rome pendant la seconde guerre punique, distinct de celui de la terre, que les Romains avoient reçu des Etrusques bien auparavant. Culte de Cybèle et d'Atys introduit à Athènes d'après l'ordre de l'oracle d'Apollon. Son temple appelé Métroum. Eut peu d'adorateurs à Athènes, et devint la plus grande divinité des Romains. Solennités célébrées en son honneur. Les jeux mégaliens étoient des plus remarquables. Temples de Cybèle dans la Grèce. Le culte de la Grande Déesse passa de la Phrygie dans toute l'Asie. Son culte à Hiérapolis sous le nom de la déesse de Syrie fut célèbre. Attributs généraux de cette divinité. Pan étoit son dieu paredre. Temple qui fut élevé par Pindare à la mère des dieux. Elle occupoit le premier rang dans les religions phrygiennes, ⊿ 270, 285. Les habitans de Pessinunte disoient que la statue de la mère des dieux étoit une pierre tombée du ciel. Les Romains enchassèrent cette pierre dans une statue. Description de cette pierre donnée par Arnobe. Elle rappelle celles que les naturalistes des derniers siècles ont appelées *hystérolites*, au milieu desquelles on voit un sillon bien marqué. St Irenée appelle *Hystera* le fabricateur du ciel par le ministère de la mère, ⊿ 371, 372. La mère des dieux étoit adorée par les Gaulois. Rites qu'ils observoient dans ce culte. Les mêmes que ceux observés par les Germains voisins de la mer Baltique, dans le culte de Herta, déesse de la terre, ⊿ 280, 281. Cybèle épouse Jasion et le premier Olympus, B 380.

Cycéon, espèce de breuvage qui fut offert à Cérès par Métanire. Les initiés d'Eleusis rompoient le jeûne le troisième jour des mystères d'Eleusis, en buvant le cycéon, ⊿ 52, 53.

Cynéthéum, ville d'Arcadie où il y avoit un temple de Bacchus. Epoque et rites des fêtes qu'on y célébroit, C 429, 430.

Cynocéphale, symbole de la puissance divine, il est aussi celui de la lune dont il porte le cercle sur la tête, B 445, 446.

Cyparissie; entre Pylos et Cyparissie il y avoit une fontaine que Bacchus avoit; dit-on, fait jaillir en frappant de son thyrse contre terre, et qu'on appeloit fontaine de Bacchus. Médailles de Cyparissie, où l'on voit Bacchus avec le thyrse et un vase à boire, C 435.

Cyzique, médailles de cette île représentant Bacchus, C 461.

D.

Dactyles. Apportèrent en Elide le culte de Jupiter. Originaires de la Phrygie occidentale. Apportèrent quelques arts dans la Grèce, et celui de la métallurgie, Δ 182, 183, 241, 242. Triade dactylique, Acmon ou le principe actif, Damnanéa le principe passif, et Kelmis l'Iacchus d'Eleusis. Découverte du fer attribuée aux Dactyles Idéens, sur le mont Ida en Phrygie; premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples en Phrygie. Il n'est plus parlé des Dactyles dans l'Elide depuis la conquête de ce pays par Endymion. On fixe le commencement des arts dans la Grèce au temps de ces Dactyles, du moins pour les contrées qu'ils ont habitées. Furent des artisans habiles dans l'art de donner aux métaux des formes diverses. Apportèrent aux Grecs la magie, la médecine et la musique. Avoient le caractère commun à toutes ces tribus religieuses, celui de ministres de la mère des dieux. Grande variété de traditions sur les Dactyles Idéens. Etymologie de leur nom. Dans des temps postérieurs, le nom de Dactyles fut donné aux prêtres de Jupiter dans la Crète, Δ 239, 246.

Dactylomancie, espèce de divination qui se faisoit par un anneau. Préservatif contre les frayeurs, Δ 244.

Dadouque, ministre d'Eleusis. Portoit la grande torche allumée, représentant Iacchus, Δ 33. Accompagnoit les Lampadophores à la chapelle d'Iacchus, qui étoit située sur la terrasse, derrière le temple d'Eleusis, Δ 34. Il étoit le deuxième personnage des mystères, B 79. Il purifioit les adeptes avant l'initiation. Il étoit l'image vivante du soleil. Il étoit décoré de tous les attributs sous lesquels cet astre est représenté. Ses ornemens étoient magnifiques. Son ministère étoit perpétuel. Il avoit le droit de ceindre le diadême, C 129.

Daeira, surnom de Proserpine

et d'Hécate. Ce nom fut donné dans les mystères d'Eleusis au ministre de Proserpine, *B* 149.

Damia et Auxésia, noms sous lesquels les divinités d'Eleusis étoient adorées à Epidaure et à Egine. Proserpine avoit à Cyzique le nom de Domna, et sur le mont Ida on adoroit la terre sous le nom de Damna. Culte de Damia et Auxésia chez les Trézéniens. Damia qui étoit à Rome la même divinité que la bonne déesse, y avoit ses mystères secrets, *B* 346, 347.

Danses armées attribuées aux Curètes, *A* 226. Danses furieuses qui faisoient partie du culte de Cybèle. Elles avoient deux objets principaux, on expioit les crimes et on admettoit aux initiations, *A* 250. La danse faisoit la principale partie du culte de Bacchus, et de la plupart des fêtes de l'antiquité. Elle paroît avoir eu une origine phrygienne. Rhéa passoit pour en être l'inventrice. Danses des Corybantes, des Curètes, des mystères d'Eleusis. Distinction des diverses sortes de danses faites par Platon. Trois genres principaux de danses consacrés à Bacchus, la cordace, la sicinnis et l'eumélie. La danse satyrique. Platon distingue deux espèces de danses nobles. Les danses bachiques étoient très recherchées en Ionie et dans le Pont. Les danses étoient différentes selon les divers cantons de la Grèce. La gymnopédie célèbre chez les Lacédémoniens. La pyrrhique. Tous ceux qui célébroient les fêtes de Bacchus prenoient part à ces danses. Les femmes en faisoient l'ornement. Les modes les plus parfaits des chants étoient ceux qui pouvoient être accompagnés de la danse. Danses consacrées à Bacchus, le nombre en est prodigieux. Danses pantomimes où on représentoit les aventures des dieux, *C* 380, 386.

Dardanus, né dans l'île de Samothrace, où il renouvelle les mystères des Cabires, *A* 194. Quitte la Samothrace et porte les mystères des Cabires dans la Phrygie (ad Hellespontum). Causes assignées à cette émigration. L'île de Samothrace étoit appelée Dardanie lorsque les Samiens, chassés par les Ephésiens, y abordèrent, *A* 213, 214; *B* 379, 380.

Dasyllius, surnom de Bacchus. Statue qui lui fut érigée sous ce nom par Euchenor, *C* 351.

Decani, dieux tutélaires qui président aux jours de l'année, il y en a trois dans chaque mois.

Délos. Légende de Délos, île flottante avant la naissance d'Apollon et de Diane; a sa

source en Egypte, où l'île de Chemnis étoit également flottante, B 133. Les habitans de Délos célébroient les Dionysiaques, C 459, 460.

Déluge. L'opinion d'un déluge fut répandue dans la Grèce dans les temps postérieurs à Pindare. Rites commémoratifs d'un déluge à Hiérapolis, à Athènes, dans l'île de Samothrace, C 159, 160, 497, 498, 499.

Démétriades, nom donné à la plupart des fêtes de Cérès ou Déméter. Plusieurs fêtes du nom de Démétriades furent instituées en l'honneur de Démétrius par les Athéniens, C 278. (V. *Démétrius.*)

Démétrien, le mois durant lequel on célébroit les mystères éleusiniens dans la Béotie, étoit appelé Démétrien. Il concouroit avec le temps des semences, B 368.

Démétrium, lieu consacré à Cérès. Il faisoit partie des possessions de Protésilas, B 375.

Démétrius Poliorcète. Honteuses flatteries des Athéniens envers ce prince, C 154, 155, 278, 279, 280.

Démosthène. Couronne décernée à Démosthènes. Accusation d'Eschine contre Ctésiphon, qui avoit proposé de proclamer cette couronne sur le théâtre pendant les grandes Bacchanales, C 192, 193.

Dendrites, nom d'Osiris et de Bacchus protecteurs des arbres et des plantes, comme étant les dieux de la substance humide, B 105, C 256, 257.

Dendrophories. Les mystes portoient tous des rameaux. Ces dendrophories ou gestations de rameaux appartenoient à la partie mystique du culte de Bacchus; elles étoient communes à tous les cultes dans lesquels entroit cette mysticité, C 151.

Deo, nom de Cérès et de Proserpine, B 148, 150.

Despoina, surnom de Cérès, considérée comme vengeresse des crimes. Ce nom appartenoit aussi à Hécate et à Vénus, B 147, 148 (V. *Cérès*). Les Phigaliens donnoient le nom de Despoina à Proserpine. Son temple à Hermée, B 353, 358.

Deucalion. Tombeau de ce prince à Athènes, où il avoit bâti un temple, C 160.

Diane, présidoit aux accouchemens, parce qu'elle étoit la même que la lune, à laquelle les Anciens attribuoient une action féconde propre au développement des germes, et donnoient la propriété d'ouvrir et de détendre les pores de la peau, A 162. Déesse du Tmolus, appelée Ops par les Latins. Ce nom lui fut donné par les Ephésiens, A 283. Suivant la doctrine égyptienne, Diane étoit

fille de Cérès, comme Bubastis étoit fille d'Isis, B 135, 357. Diane appelée *Vénus Hémérésia*, parce que la folie des Argiennes cessa dans son temple à Luses, C 338. Temple de Diane aux Marais, situé sur les frontières de la Laconie et de la Messénie, où les deux peuples célébroient en commun une fête solennelle. C'est là que les Messéniens furent accusés par les Spartiates d'avoir violé les vierges qui s'y étoient rendues pour sacrifier, C 492, 493. (V. l'art. *Limnæ*).

Dieux. Etymologie du mot dieu, B 162. Les noms des dieux chez les Grecs et chez les Romains, avoient une étymologie égyptienne, B 138. Le dogme de l'unité de dieu et la fausseté du polythéisme n'étoient pas enseignés dans les mystères, B 310, 323. L'ancienne religion des Hébreux et la religion chrétienne sont les seules qui aient admis l'idée complète d'un dieu unique. Cette croyance paroît avoir appartenu, dans les temps les plus reculés, à quelques peuples de la haute Asie, B 389, 390, 392. Suivant Platon, Chrysippe, etc., les noms des dieux sont ceux que l'on pourroit donner aux différentes parties de ce monde sensible, et chacun d'eux représente quelque principe ou quelque corps de la nature, B 402, 403 (V. l'art. *Ame*). *Theoi*, *dieux*, nom commun à la divinité ou l'ame de l'univers, au soleil et aux astres, B 426. Les Anciens abusoient du nom de dieu. Ils donnoient cette qualification non-seulement aux dieux mêmes, mais à leurs ministres et à leurs compagnons, C 358.

Diméter ou Dithyrambus, nom donné à Bacchus, parce qu'il naît deux fois, C 317. Passage des Bacchantes d'Euripide. Diverses étymologies du nom de Dithyrambus donné à Bacchus, C 413, 414, 415.

Dindyme. Suivant Ptolémée, toutes les montagnes qui s'étendent depuis la source du Sagaris jusqu'à la Propontide, s'appeloient mont Dindyme. Temple de la déesse Dindymène, surnom de Cybèle. Pessinunte est au pied de la partie orientale du mont Dindyme, A 274.

Dionysia, petite île près de Rhodes, dans laquelle Bacchus transporta Ariadne depuis Naxos, C 451.

Dionysiaques, fêtes de Bacchus, symbole de la force reproductive de la nature, appartenoient plus particulièrement à la culture de l'esprit et au génie des inventions, A 11. Il règne une grande obscurité sur les fêtes dionysiaques. Elles étoient de deux sortes, les grandes

et les petites Dionysiaques, les Dionysiaques annuelles et les triennales, c 39, 40, 98. Les petites Dionysiaques, appelées Lénéennes ou Anthestéries, se célébroient dans le mois anthestérion, qui correspondoit à notre mois de mars. Elles étoient divisées en trois solennités, les Pithégies, les Choès et les Chytres, c 98, 99, 100, 101. Ressemblance des Dionysiaques et des mystères d'Eleusis. Les Dionysiaques étoient plus récentes. Elles ont été apportées à Athènes par Pégase d'Eleuthère. Les Dionysiaques, qui n'appartinrent d'abord qu'au culte du dieu du vin, reçurent le mélange des rites d'Eleusis. Les rites et les cérémonies étoient les mêmes dans les deux espèces de dionysiaques. Dans les Dionysiaques on sacrifioit un porc. Autres cérémonies de ces fêtes, c 133, 141. Procession des Dionysiaques, c 141, 156. Frais qu'exigeoit la fête des Dionysiaques. Ils étoient déterminés par une loi. Ils étoient supportés par le plus riche citoyen de chaque tribu. Sous l'archonte Callias, on régla que les frais seroient supportés par deux chorèges au lieu d'un. Les hymnes et les chœurs avoient été établis par les lois relatives aux Dionysiaques et par l'ordre des oracles. Oracles de Delphes et de Dodone cités, c 179, 180, 181. Importance des Dionysiaques chez les Grecs; leur respect pour ces fêtes. Lois à cet égard, c 203, 204, 205, 206, 207. Abus et luxe des Dionysiaques et des spectacles à Athènes. Dépenses qu'elles occasionnoient. Passages de Démosthènes, Plutarque et Justin. Loi qui prononçoit la peine de mort contre quiconque proposeroit de rappeler les fonds de la république à une destination plus utile, c 209, 210, 211. Les grandes Dionysiaques avoient les mêmes rites que les Anthestéries. Elles étoient seulement célébrées avec plus de pompe. On les appeloit *urbana* et *majora*. On les appeloit souvent *Dionysia* par excellence. Les étrangers étoient admis aux grandes Dionysiaques, et ils ne l'étoient pas aux Anthestéries. Une des grandes solennités de la Grèce. On apportoit à cette époque les tributs des villes soumises. Elles se célébroient en automne, dans l'intervalle du 8 au 18 du mois de posidéon, qui correspondoit à nos mois d'octobre et de novembre. Preuves. Obscurité sur la durée des grandes Dionysiaques. C'est en automne que finis-

sent les travaux de la campagne, c'est alors que doivent être naturellement placées les solennités religieuses qui ont eu pour objet primitif de remercier la divinité de ses dons. C'est ce qui faisoit appeler cette saison *le temps des mystères*, *c* 220, 229. Il n'y avoit que deux Dionysiaques. Les petites qui étoient annuelles et les grandes qui étoient triennales. Réfutation de l'opinion de Rhunckénius, qui distingue trois dionysiaques. Les autres fêtes de Bacchus dans l'Attique n'étoient que des fêtes particulières, ou des répétitions de ces deux fêtes publiques hors de la ville d'Athènes. Dans la Grèce, où il n'y avoit pas de hiérarchie religieuse, chaque bourg, et même chaque individu, pouvoit, selon les circonstances, retrancher des rites du culte public ou y ajouter, *c* 230, 238.

Dionysius. Nom d'Osiris chez les Grecs, étymologie de ce mot, *b* 99, 138. Les Anciens distinguoient plusieurs Bacchus sous le nom de Dionysius. Ce nom a été également appliqué au Bacchus des mystères et au dieu du vin, *c* 40, 41, 42, 43, 44.

Dioscures. Les Athéniens appeloient les dieux Cabires *Dioscures*. Inscription et décret d'Athènes qui donnent aux dieux Cabires le nom de Dioscures, nom qui leur étoit donné dans tous les lieux où leur culte étoit établi, *A* 195, 196 (V. l'art. *Anactes*). Les Dioscures Anactes étoient nés à Athènes. Culte des Dioscures dans la Laconie. D'après le système de l'apothéose, les Lacédémoniens appliquèrent le culte des Dioscures à deux héros spartiates, Castor et Pollux. Ils furent confondus avec les anciens Dioscures, Cabires de Samothrace (V. l'art. *Œuf symbolique*). La plus grande partie des contrées de la Grèce restèrent fidèles à l'ancien culte des grands dieux Dioscures Cabires, et n'adorèrent sous le titre de Dioscures que les divinités du premier ordre. Ils furent les dieux tutélaires de la navigation. Dieux Sauveurs. Les Dioscures Anactes, appelés par Cicéron Tritopatræus, Eubule, Dionysius. Ils étoient fils de Jupiter et de Proserpine. Les Dioscures Cabires de Samothrace appelés *Tritopatores*, parce qu'ils présidoient à la génération. Bacchus dieu du mariage appartenoit aux anciennes religions des Cabires. Plutus dieu Dioscure. La fortune mise au nombre des Dioscures Cabires. Mystères des grands dieux Dioscures à Amphyssa.

Oracle de Dydime sous l'inspection des Dioscures. Apollon, Sérapis, Isis, Anubis, appelés Dioscures, *A* 202, 210. Le nom des Dioscures ne se trouve ni dans Homère ni dans Hésiode. Apollodore place le temps de l'apothéose de Castor et Pollux peu après la guerre de Troie. Cette opinion est conforme au sentiment d'Homère, *A* 203, 370. Enlèvement des filles de Leucippe par les Dioscures, *B* 363.

Dircé. Histoire de Dircé, femme de Lycas, roi de Thèbes. Sa mort vengée par Bacchus. Il fit naître du corps de Dircé une fontaine qui porta son nom, *C* 326.

Dithyrambes. Chantés en l'honneur de Bacchus principe universel, et en raison des transformations de ce principe et de ces diverses combinaisons, *A* 66. Etoient chantés dans des chœurs orbiculaires, *C* 176. Les poètes conservèrent le genre dithyrambique dans les pièces dramatiques qu'ils donnoient lors des fêtes de Bacchus. L'invocation à la muse Acharnienne, dans la comédie des Acharniennes, par Aristophane, est dans le genre dithyrambique, *C* 198. Caractère et origine de ce genre de poésie, *C* 414, 511, 512, 513 (V. l'art. *Diméter*).

Divination. Bacchus ainsi qu'Apollon avoit le don de la divination. Oracles de Bacchus dans la Thrace. Le trépied appartenoit à Bacchus comme ayant le don de la divination, *A* 72, 73, 74 (V. l'art. *Serpent*, *Apis*). Apis avoit le don de la divination. Il rendoit ses oracles par signes. Cette manière a été, dans l'origine, celle de tous les oracles anciens, *A* 149, 358. (V. l'art. *Chaldéens*). La divination qui n'est que ridicule dans les siècles éclairés, est une science importante dans les premiers temps de la civilisation. Les premiers sages de la Grèce antique ont été vénérés comme devins, ou comme envoyés des dieux. Puissance que cette utile erreur leur donna pour terminer la civilisation des Grecs. Tout étoit alors compris dans l'art de la magie. Ils étoient poètes, législateurs, fondateurs de la religion, médecins, capitaines, astrologues, ils gouvernoient les peuples, et après leur mort ils étoient admis au nombre des dieux. Ils ont beaucoup contribué à la propagation des mystères d'Eleusis dans la Grèce, *C* 2, 3. La divination étoit un des principaux fondemens de la religion des Anciens. Les philosophes grecs ont combattu ces superstitions et cherché à détruire l'autorité

des devins. Les oracles proprement dits sont moins anciens que les présages et les autres espèces de divinations. Ils n'étoient pas connus dans les siècles héroïques. Les oracles concernant Iphigénie et Philoctète sont d'une invention postérieure. Les inspirations n'étoient point un art comme les autres sortes de divinations. Elles étoient très en usage dans la haute antiquité. Honneurs rendus aux devins. Crédit dont ils jouissoient. Les oracles ont long-temps réglé les destins des empires. Leur discrédit. Les oracles faisoient partie du culte apporté de l'Egypte dans la Grèce, c 475, 478.

Divinité. L'idée de la divinité renferme nécessairement les attributs d'intelligence, de volonté, de force et d'action, B 136, 137. Les Anciens rendoient un culte particulier à chaque attribut de la divinité, mais ils n'ont pas regardé chaque attribut comme le premier principe. C'est une erreur grave qui n'appartient qu'à quelques écrivains modernes, B 142, 143. L'idée de la divinité seule, agissant comme cause libre, et produisant le monde par sa seule volonté, ne se trouve clairement exprimée que dans les principes du christianisme. La divinité et la matière conçues comme un, dans un seul être formoient la base de la croyance religieuse de l'antiquité, B 462, 463.

Divinités (Sévères) à Athènes. Leurs statues dans l'aréopage. On leur avoit élevé près de ce tribunal un temple qui fut dédié par Epiménide. Celui qui avoit offensé ces déesses étoit soumis à toutes les exécrations, et ceux qui échappoient à la peine de mort leur faisoient un sacrifice, B 210.

Doctrine. La double doctrine (la doctrine publique et la doctrine secrète) étoit un trait distinctif de l'antiquité. Il étoit inhérent à toutes les institutions civiles et religieuses. Origine de cette méthode. Elle a eu un but utile et nécessaire dans les commencemens de la civilisation. Après les progrès de la civilisation elle a été un système funeste à la religion et à la philosophie, que les philosophes ont fait la faute de perpétuer. La publicité eut épargné de grands crimes aux Grecs, B 323, 330. La distinction de la doctrine publique et de la doctrine secrète étoit essentielle au dogmatisme mystique. Fondement de ce dogme. Il prit naissance en Orient, son influence et ses effets, B 470, 471.

Dodone. Le culte des chênes

de Dodone se perd dans la nuit des temps. Ils étoient adorés par les Pelasges ou Grecs sauvages, qui n'avoient d'autre culte que celui des corps terrestres et inanimés qui leur étoient utiles ou salutaires, *A* 2. Oracle de Jupiter Ammon apporté de Thèbes en Egypte à Dodone, *C* 85, 86.

Dusarès. Nom de Bacchus chez les Arabes Nabatéens. Jeux publics qu'ils célébroient en son honneur. Simulacre du dieu. Sacrifices au dieu Dusarès. Il étoit adoré à Bostres. Les jeux actiaques qui y étoient célébrés, servirent de modèles aux jeux Dusariens. Ils furent célébrés dans la ville d'Adraa, *C* 48, 49.

Dysaulis, frère de Céléus, l'un de ceux à qui Cérès avoit enseigné les rites et expliqué les mystères. Les porta aux Phliasiens, *B* 348.

E.

Eau (V. *Hyès*, *Océan*, *Osiris*, *Vaisseau*, *Nil*). Suivant les anciens théologiens, tout étoit provenu de l'eau. Le plus ancien élément. Passage d'Isidore. Les Anciens le regardoient comme un agent universel. L'astre Taschter, chez les Perses, étoit le dispensateur de l'eau, le taureau y étoit le dépositaire du principe humide. L'eau est le principe de toutes choses dans la théologie Japonaise, *B*, 57, 58, 59 (V. l'art. *Indiens*), ainsi que chez les Chinois, *B* 424.

Echansons. De jeunes échansons prenoient le costume et les attributs de Bacchus pour servir le vin dans les repas, *A* 96.

Eclectique (philosophie). L'Eclectisme consiste à extraire des diverses doctrines ce que chacune d'elles peut avoir d'utile. Les philosophes d'Alexandrie ont pris le nom d'Eclectiques. Leur doctrine sur les ames. Caractère dominant de leur philosophie, la contemplation et l'illumination céleste, *B* 276, 277.

Eétion porta les mystères de la mère des dieux dans l'île de Samothrace, *A* 215.

Egine. Temple et statue de Bacchus dans l'île d'Egine, *C* 456.

Egobolus, surnom de Bacchus. Son temple à Potnies, *B* 369. Origine de ce surnom, *C* 332.

Egyptiens. Diverses révolutions du culte en Egypte désignées par la dénomination de dieux de première classe, dieux de seconde classe, dieux de troisième classe, *A* 188. Année égyptienne. Allégorie de Rhéa relative aux cinq jours épagomènes, *A* 281. (V. l'art. *Rhéa*). L'Egypte

étoit le plus ancien royaume de l'Orient, A 100 (V. l'art. *Sésostris*). L'écriture symbolique et les hiéroglyphes ont embarrassé les religions égyptiennes, et les ont surchargées d'allégories et de fictions extravagantes, B 20, 21. Les mystères d'Osiris et d'Isis en Egypte sont les plus anciens de l'antiquité profane. Les Egyptiens ont dû être le premier peuple qui ait passé de l'état sauvage à l'état social. Le pays réunit toutes les circonstances physiques qui ont dû hâter cette civilisation. C'est de l'Egypte que les mystères ont passé chez toutes les nations anciennes, B 30, 31. Le printemps est la saison fatale à l'Egypte, c'est l'époque de l'invasion des sables, des vents desséchans du midi, et des exhalaisons pernicieuses, B 53. Caractère des Egyptiens. Leurs croyances religieuses n'ont pas plus varié que leurs institutions avant les rois grecs. Leur horreur pour toutes les coutumes étrangères. Sous le long règne des Ptolémées, les Egyptiens adoptèrent la langue, les lettres et la mythologie de leurs vainqueurs, B 98, 99. A l'époque des Ptolémées, les prêtres Egyptiens tenoient à vanité de faire considérer l'Egypte comme la source de tout ce qu'il y avoit de recommandable dans la Grèce, B 103. L'invention du labourage est due aux Egyptiens; preuves de ce fait, B 116 et suiv. Les opinions religieuses des Egyptiens sur la mer ne les faisoient pas plus renoncer à la navigation, que leur respect pour les animaux sacrés ne les empêchoit de se nourrir de la chair de leurs animaux, B 420. La haute Egypte étoit mieux connue des Grecs que la Basse Egypte, C 88.

Eiraphiotes, surnom de Bacchus. Diverses Etymologies, C 417.

Eléléus, surnom de Bacchus. *Eléleu*, cri de guerre, étoit aussi le cri dont se servoient ceux qui se préparoient à célébrer les orgies, C 422.

Eleusinium. Temple d'Athènes dont partoit la procession d'Iacchus pour aller à Eleusis, A 19. Cette procession se rendoit à l'Eleusinium à son retour d'Eleusis. Ce temple paroît être le même que l'Iacchéum, A 28. Situation de ce temple, B 335. Eleusinium, nom d'un mois crétois, B 379.

Eleusis. Culte des divinités d'Eleusis dans l'Attique, B 330, 336. Temple d'Eleusis, un des quatre plus beaux temples de la Grèce. Sa situation. Fut dévasté par Cléomène, roi de Sparte, et brûlé par les Perses après la bataille de

Platée. L'architecte Ictinus traça le plan, et fit jeter les fondemens du nouveau temple, qui fut achevé sous l'administration de Périclès, d'après les conseils de Phidias. Changemens qu'on y fit du temps de Démétrius de Phalère. Il fut détruit en 396 par Alaric. Grandeur immense du temple d'Eleusis. Etat actuel de ce temple, B 331, 332. Culte des divinités d'Eleusis dans l'Asie mineure, à Olbia ou Borysthènes, sur le promontoire d'Hippolaus, à Mégare, B 335, 336, Dans le Péloponnèse, B 336, 367. Le temple d'Eleusis fut regardé comme le sanctuaire de la religion des Grecs. Vénération des Anciens pour Eleusis et son territoire, puissance qu'ils attribuoient à ces divinités, B 337. Culte des divinités d'Eleusis, dans la Béotie, B 367. Dans la Phocide, B 370, 371, 372. Dans la Thessalie, B 372, 375. Dans l'île de Crète, B 375, 379. Dans l'île de Samothrace, B 379. Dans l'île de Paros, B 382, 383, 384. Dans la Sicile, 385, 386, 387.

Eleuthère, surnom de Bacchus qui rendit la liberté à sa patrie, et qui fonda une ville du nom d'Eleuthère. Eleuthérie signifie la liberté, par opposition à la servitude. Eleuthérie des villes grecques; les esclaves qui avoient recouvré leur liberté célébroient des Eleuthéries particulières. Eleuthéries, fêtes de la liberté célébrées à Samos, à Smyrne, à Trézène, à Platée. Culte de Bacchus Eleuthère, porté à Athènes par Pégase d'Eleuthère. Temple de Jupiter Eleuthère à Athènes. Les boucliers des guerriers morts pour leur patrie étoient consacrés sous le portique de ce temple. Statue de Bacchus Eleuthère. Portée processionellement au Céramique, C 280, 281, 282, 283, 331, 348. Les Eleuthériennes, fêtes célébrées à Platée, C 332. Culte de Bacchus à Eleuthère. Eleuthère formoit autrefois la limite de la Béotie et de l'Attique du côté d'Eleusis. Les Eleuthériens s'étant réunis aux Athéniens, le pays de Platée devint limitrophe de l'Attique, dont les bornes furent reculées jusqu'au mont Cithéron, C 349.

Elis. Culte de Bacchus à Elis. Son temple avoit une statue, ouvrage de Praxitèle. Fête célébrée en son honneur, appelée Thyia. Rites de cette fête, C 435.

Eloquence. Compagne de la paix, des doux loisirs et d'un état bien constitué. Mercure dieu de l'éloquence. Ses surnoms, ses attributs et son culte, B 227, 228, 229 (V l'art. *Ibis*).

Empusa, spectre hideux re-

présentant Hécate, lorsqu'elle prenoit plusieurs formes, B 153. Ce spectre s'appeloit encore *Onocole*; il figuroit au nombre des spectres effrayans qui étoient exposés aux regards des initiés, B 441.

Enodii, nom donné aux grands dieux, comme dieux tutélaires des grands chemins, A 220, B 217.

Eon (Αἰών) (V. l'art. *Phanès*). Différens sens dans lesquels se prenoit ce mot chez les Grecs. Plus souvent il étoit pris pour l'éternité, et par analogie pour dieu ou un être immortel. Ce nom a été donné aux substances intelligentes qui émanent de lui. Les pythagoriciens et les platoniciens avoient personnifié l'éternité et en avoient fait une divinité; ils disoient que le temps est son image. L'Eon et les Eons furent aussi personnifiés par les hérétiques des premiers temps de l'Eglise, C 484, 485, 486.

Epachthès, fête célébrée par les Béotiens en l'honneur de Cérès, B 124.

Epaphus, symbole des productions des deux premiers principes, le même que Iacchus, A 155, 161, 175, 176.

Epées et casques. On fait honneur de leur invention aux Curètes, A 226.

Epeis, hiérophante des Phéniciens. Epeis a été regardé par les Egyptiens comme le plus grand des hiérophantes, et le premier des écrivains sacrés, A 114.

Ephaïste, mot qui dans la langue copte, signifie celui qui fait, qui dirige, qui ordonne, nom de Phta, le Vulcain des Grecs, A 172, 173.

Epibome, quatrième ministre des mystères à Eleusis. Il faisoit le service de l'autel. Il aidoit l'hiérophante dans ses fonctions. Il représentoit la lune, C 129, 130.

Epicléidies. Erreur de Dacier, qui croit que les Epicléidies étoient les mêmes fêtes que les Eleusiniennes. Les Epicléidies étoient des fêtes particulières de Cérès, B 333, 334.

Epicrénia, fête célébrée par les Lacédémoniens en l'honneur de Cérès, B 366.

Epidaurie, cinquième jour des mystères d'Eleusis, consacré à Esculape, considéré comme divinité universelle, A 119.

Epimélètes, magistrats d'Athènes. Ils connoissoient, sous la direction de l'archonte-roi, de tous les délits et de tous les crimes commis contre la sainteté des divinités d'Eleusis, C 9, 10. Des quatre Epimélètes, un devoit être de la famille des Eumolpides, l'autre de celle des Ceryces, les deux autres choisis par le

peuple parmi tous les citoyens d'Athènes, *c* 480, 481.

Epiménide (V. l'art. *Curètes*), fraya à Solon le chemin pour faire recevoir ses lois par les Athéniens, et les appuya sur la religion. Avoit écrit la génération des Curètes et des Corybantes, et fait une théogonie. Construisit à Athènes le temple des divinités infernales. Sa statue à l'entrée de l'Eleusinium, *A* 229, 230.

Epitrapézius, dénomination qui désignoit les divinités que les payens mettoient sur leurs tables, *A* 191.

Epoptée, ou la dernière initiation aux mystères d'Eleusis, se faisoit à l'issue de la procession d'Iacchus, dont elle empruntoit quelquefois le nom, *A* 33. Elle étoit appelée Autopsie, Epoptée ou contemplation, parce qu'on voyoit les dieux. Passage de Platon, *B* 317.

Erébinthius, surnom de Bacchus, comme dieu protecteur et comme inventeur de l'agriculture, *c* 416.

Erechthée, roi d'Athènes, famine arrivée sous son règne. Quelques auteurs le font Egyptien. Les mystères d'Eleusis et l'agriculture furent apportés dans l'Attique sous ce règne. Sa guerre contre Eumolpe, *B* 446, 447; *c* 8, 9.

Eribrémétès, surnom de Bacchus, *c* 417.

Erihromos, surnom de Bacchus, *c* 417.

Erigone, fille d'Icarius. La fête des Acores instituée en sa mémoire. Sa piété filiale. Sa mort. Hymne en son honneur, appelé Ἀλήτης, *Erratica*, avoit été composée par Théodore de Colophon, *A* 40; *c* 345, 346, 347.

Erinnys, surnom de Cérès. Son temple à Oncée. Etymologie de ce nom. Etrange histoire de Cérès Erinnys et de Neptune. Le mot *érinnys* signifie proprement *furie*. Ce nom fut donné à une des trois Furies. L'Arcadie a été le théâtre de la mythologie des Furies. C'est là qu'elles apparurent à Oreste, *B* 351, 352, 353.

Eschyle étoit un pythagoricien orphique. Il fut très attaché au culte de Bacchus. Fut accusé d'avoir révélé le secret des mystères d'Eleusis. Dangers qu'il courut. Il n'étoit pas initié, *c* 34.

Esculape, dieu de la santé. Le même dieu que Sérapis, *A* 119, 196, 198 (V. l'art. *Esmun*, *Epidaurie*). Esculape dieu Cabire. Etoit le même que le Bacchus des mystères, le principe fécondant. Il étoit, comme Bacchus, le soleil inférieur. Passage d'Aristide qui donne à Esculape le caractère de toute-puissance du premier Être. Jupiter Esculape. Outre

ce caractère général, il avoit pour caractère spécial d'être le dieu bienfaisant qui règle la température heureuse de l'air, et d'entretenir par là la vie et la santé. Il fut principalement honoré comme dieu de la santé. Il avoit le don de la divination. Le dernier jour des mystères d'Eleusis étoit consacré à Esculape, principalement comme divinité infernale, A 196, 197, 198.

Esmun, un des dieux Cabires en Egypte. Le huitième de la deuxième classe. Ce que signifie son nom. Etoit la même divinité que Phta ou Vulcain et Pan. Adoré à Chemnis, et à Hermopolis. Le même que Mercure, A 188, 189. Temple bâti à Esmun par les Carthaginois au milieu de leur ville. Portoit le nom d'Esculape. Sa légende étoit la même que celle d'Atys. Etoit le même que le Bacchus des mystères. Il étoit le père et le fils, A 193, 194 (V. *Esculape*). Comme Cabire premier prêtre et premier instituteur des peuples, il avoit trouvé l'usage des simples, les enchantemens et les guérisons par les paroles, l'art de bâtir des vaisseaux et de naviguer sur mer, A 221.

Esymnète, nom de Bacchus. Signifie *fort*, *vigoureux*. Tradition sur l'établissement du culte de Bacchus Esymnète en Achaïe, par Eurypile, fils d'Evemon, qui fit cesser dans ce pays les sacrifices humains. Cérémonies de ce culte, A 96, 97, 98, 99, 100.

Eternité du monde. Ce système n'a jamais été que l'opinion du plus petit nombre des philosophes. Aristote, et avant lui Ocellus Lucanus ont admis ce système; Pline et quelques autres philosophes postérieurs ont adopté cette doctrine, B 292, 293, 294 (V. l'art. *Création*, *Phanès*).

Ethiopien, surnom de Bacchus. Son Etymologie. Diane avoit aussi ce surnom, C 420.

Euan ou Evan, montagne de la Messénie où on avoit établi le culte de Bacchus. Les Messéniens faisoient dériver du nom de cette montagne, le mot *évoé*, cri des Bacchantes, C 435.

Euaster, Evaster ou Euan, surnom de Bacchus. Etymologie de ce nom. Les Bacchantes étoient appelées *Euantes*; le lierre *Euas*; les mystes *Evoi*; les vignes *Eviades*, et les nourrices de Bacchus *Euades*, C 421.

Eubule, surnom de Bacchus. Pouvoir générateur; A 14. Germe caché de Jupiter. Réunissoit les deux qualités de Zagrée ou du pouvoir générateur, et d'Iacchus symbole des produits de ce pouvoir. Mis par Cicéron au rang des dieux Anactes. Le nom

d'Eubule donné au dieu des richesses. Est un des noms des anciens Dioscures. La Fortune étoit née du sang d'Eubule. Bacchus Eubule avoit le titre de Thesmophore. Il étoit le dieu des enfers, A 15, 91, 93, 94, 208, 209.

Eudoxe, contemporain de Platon. Ouvrage d'Eudoxe, espèce de tableau du ciel et des constellations. Traduit par Cicéron et par Germanicus. Mis en vers par Aratus. Commenté par plusieurs astronomes. Grossièreté et inexactitude de cette sphère, B 82, 83, 84.

Euius ou Evius, surnom de Bacchus. Etymologies de ce nom, C 420, 421.

Eumolpe avoit son tombeau près du Rhète de Proserpine, A 25. Fut le premier hiérophante, et fut choisi par la déesse elle-même pour la célébration des mystères, B 116. Est regardé comme le fondateur des mystères d'Eleusis, C 6, 8. Longue succession de la famille d'Eumolpe dans les fonctions du sacerdoce. Honneur, puissance, respect, attachés à la famille des Eumolpides, C 9, 10. Passage de Lucien, C 18. Les Anciens ont reconnu plusieurs Eumolpes. Le nom d'Eumolpe signifie *qui chante bien*, C 481.

Eurypile, fils d'Evémon, apporta en Achaïe le culte de Bacchus Esymnète, y fit cesser les sacrifices humains, et y introduisit les premières lueurs de civilisation, A 98, 99.

Euyalius, surnom de Bacchus, étoit aussi le surnom de Mars. Identité de Mars et de Bacchus, C 440, 441.

Évhémère. Son Histoire des dieux n'avoit été faite que pour détruire tout culte et toute doctrine religieuse chez les payens, B 377.

F.

Fanatici, chez les Romains, étoient attachés au culte de Bacchus; origine de ce nom, A 74.

Fautistas, divinité des Romains, B 122.

Favonius, vent qui souffloit en Grèce et en Italie neuf jours. Il commençoit le deux mars et il finissoit le onze, pour la fête des Pithégies, époque du soutirage, où on offroit les prémices du vin à Bacchus, C 101, 102.

Fer (V. l'art. *Dactyles*). Epoque de cette importante découverte. Avis des différens chronologistes sur cette époque. Elle est postérieure à l'expédition de Sésostris dans l'Asie mineure et dans la Thrace, A 240, 241. La découverte du fer est due au hasard. Son époque donnée par l'auteur de la vie d'Homère, A 243.

Férule, un des attributs de Bacchus. C'est une espèce de roseau dont la moelle se consume peu à peu et conserve long-temps le feu qu'on y allume, sans brûler le bois qui l'entoure. Prométhée se servit de ce jonc pour dérober le feu du ciel. En Italie il servoit de canne aux vieillards, et de sceptre aux pédagogues. Diverses interprétations de ce symbole. Bacchus a reçu le nom de *Narthecaporus* de *Narthès*, férule, *c* 391, 392.

Feu. Le feu a été le symbole le plus universel de la divinité. Ce symbole a été en usage dans tout l'Orient, *B* 72, 73.

Figues. Les figues étoient consacrées à Bacchus. On lui en offroit les prémices. Les Canéphores portoient des figues dans les fêtes de Bacchus, *c* 152.

Figuier. Le figuier fut donné par Cérès à Phytalus, son fruit est le premier des alimens qu'on se soit procuré dans l'Attique par la culture. Faubourg du Figuier sacré, *A* 24, 25. Le bois de figuier étoit consacré à Osiris et à Bacchus, principe fécondant. Il étoit le symbole du mouvement générateur donné à tous les êtres. Il exprimoit aussi l'irrigation ou l'arrosement, *B* 104, 105.

Flûtes introduites dans les armées par les Curètes, *A* 227.

Folie. La folie des hommes grossiers des premiers âges, fut admise comme faisant partie de la religion des Grecs. Les fous étoient regardés par les Anciens comme des inspirés. Ils sont encore regardés comme des saints par les Turcs, *A* 4. Sentimens de Platon, d'Aristote et de Jamblique sur la disposition des fous à l'inspiration divine, *A* 301.

Fortune (V. les mots *Dioscures*, *Eubule*), mise au nombre des dieux Anactes, *A* 93. Idées de puissance et de suprématie que les Anciens attachoient à la Fortune comme divinité. La terre, Ops ou Rhéa, souvent réunie à la Fortune. Les navigateurs sacrifioient à Mercure Redux et à la Fortune Redux, *A* 209, 210. Les Anciens distinguoient deux Fortunes, l'une aveugle, l'autre très clairvoyante. C'est à cette dernière qu'étoient assimilées Isis et Cérès. Ses attributs, *B* 156, 157, 441, 442.

Foudre. Bacchus à sa naissance, mania la foudre, *A* 61. La foudre n'étoit pas l'attribut exclusif de Jupiter. Elle appartenoit à toutes les grandes divinités qui avoient le caractère général du premier principe. Preuves, *A* 339, 340, 341.

Fouet. Emblême de la puis-

sance souveraine. Le fouet de Jupiter, du soleil, de la divinité dans la sainte Ecriture, d'Atys, *A* 287.

Frénésie, compagne assez ordinaire de la lèpre. La voix des malades s'altère et devient semblable au cri des animaux. Certaines idées des frénétiques sont contagieuses, surtout chez les peuples non civilisés, *c* 339.

Funérailles. Détails sur les funérailles des Egyptiens. Elles ont été apportées dans la Grèce, et elles conviennent à tout ce que les Grecs ont dit des enfers, *B* 211, 212.

G.

Gamélie, nom donné à la cérémonie où les jeunes filles, conduites par ceux qui devoient les épouser, se faisoient inscrire sur le registre de sa tribu, le troisième jour des Apaturies. On appeloit aussi Gamélie le don du jeune fiancé qui précédoit les noces, et un souper qu'il donnoit à ceux de sa tribu. Etymologie de ce nom, *Gamos*, *Noces*, *Mariage*, *c* 263, 264.

Gaulois (V. l'art. *Bacchantes*). Un des principaux moyens employés par les Romains pour faire supporter aux Gaulois leur servitude, fut le changement de leur religion, *A* 201.

Géans. Cette fable grecque transportée en Egypte. Changemens qu'elle y a reçus, *B* 104 (V. l'art. *Titans*), 156. La fable des Géans est calquée sur celle des Titans, *B* 308. Guerre des Géans. Il étoit dans les lois du destin que jamais les Géans ne seroient vaincus sans le secours de deux demi-dieux, et les dieux appelèrent Hercule et Bacchus, *c* 319, 320. On ne trouve aucune trace de ce combat ni dans Homère ni dans Hésiode, *c* 320. Les troupes de Bacchus, et surtout les Silènes et les Satyres montés sur des ânes, contribuèrent beaucoup à la victoire contre les Géans, *c* 365.

Gégènes, enfans de la terre, nom donné aux Curètes, *A* 227.

Gélonus, ville des Budins, nation Scythe. Elle avoit des temples consacrés aux dieux de la Grèce. Tous les trois ans les Gélons célébroient les fêtes de Bacchus. Ils étoient Grecs d'origine, *c* 447, 448.

Généthyllis, déesse qui prodiguoit ses soins aux nouveaux-nés, et à qui Jupiter confia l'empire sur l'enfance, *B* 155.

Génie. L'idée des génies prise des actes particuliers de la puissance qui régit la nature, *A* 129. Les génies ministres de l'Être-Suprême, jouoient un grand rôle dans les mystères. Ces génies étoient de

deux sortes, les uns chargés de distribuer les peines et d'exercer la vengeance des dieux; les autres d'une nature plus pure, étoient les dispensateurs des dons de la divinité, *b* 309. Le jour des Pithégies on apportoit du vin pur à tous les convives, et on invoquoit le bon génie. Après qu'on avoit enlevé la table, on buvoit le coup du bon génie, *c* 107, 108, 109.

Géométrie. Importance de la géométrie chez les Egyptiens, *b* 225. On leur attribue l'invention de cette science. Les fonctions d'arpenteurs et d'écrivains étoient un des principaux privilèges de l'ordre sacerdotal. Après la conquête de l'Egypte, elles furent conservées dans les familles qui en étoient en possession. Les Arabes, les Mamelouks et les Turcs les laissèrent entre les mains des Coptes, qui les ont conservées jusqu'à présent, *b* 451, 452, 453.

Géphyra, nom du pont du Céphise. Théâtre des bouffonneries lors de la procession d'Iacchus, *a* 25, 26.

Géphyréens, habitans des bords du Céphise dans l'Attique. Phéniciens d'origine et compagnons de Cadmus. Chassés du territoire de Tanagre par les Béotiens. Ils furent admis par les Athéniens, *a* 25, 26.

Géphyrisme, nom donné aux bouffonneries du pont du Céphise, et dont le sens fut appliqué en général aux sarcasmes et aux mauvaises plaisanteries. Cet usage, conservé en Italie, lors des vendanges, *a* 16, 25, 26.

Gérérœ. Les Gérérœ étoient les quatorze femmes choisies par le roi des sacrifices pour exercer le ministère des prêtresses dans les Dionysiaques. Formule du serment qu'elles prêtoient auprès de l'autel, entre les mains de la reine du sacrifice, et en présence de l'hiérocéryx, avant qu'elles touchassent aux objets sacrés. Leurs fonctions, *c* 127, 128.

Gnide. Produisoit de bon vin. Il y avoit à Gnide deux belles statues de Bacchus, l'une de Bryaxis et l'autre de Scopas, *c* 466, 467.

Gnosse. Mystères de Gnosse. Les mêmes que ceux d'Eleusis. Fausseté de l'opinion d'Evhémère sur leur publicité, *b* 376, 377.

Grâces. Les Grâces accompagnoient Bacchus. On les disoit filles de Bacchus et de Vénus. Etéocle l'Orchoménien est le premier qui ait sacrifié aux Graces. Temple des Grâces à Orchomène. On y conservoit des pierres qu'on disoit être tombées du ciel, et avoir été ramassées par Etéocle, *c* 333, 334, 424.

Grenade, Grenadier. Né des gouttes du sang de Bacchus,

main des hommes, tout ce qu'il y a de grand dans la nature, a été attribué à Hercule. Il a été le type de l'héroïsme. Les Grecs ont appliqué ce symbole à un héros de leur histoire. Ils ont considéré cette puissance de la force jusque dans ses écarts. Son caractère de bienfaisance entroit aussi dans le système de l'apothéose. Traditions de l'Egypte applicables à Osiris, qui ont été appliquées à Hercule, B 186, 187, 188. Hercule ayant été blessé dans le premier combat qu'il livra à Hippocoon et ses fils, Esculape pansa sa blessure dans l'*Eleusinium*, temple près le mont Taygète, B 364. Hercule dans les Indes, fiction inventée par les flatteurs d'Alexandre pour flatter l'orgueil de ce prince. La peau de lion et la massue d'Hercule sont d'une époque bien postérieure à la guerre de Troie. Elles ont été imaginées par l'auteur de l'Héraclée. Les flatteurs d'Alexandre transférèrent la scène de Prométhée délivré par Hercule, du mont Caucase aux montagnes de l'Inde, C 58, 59, 60.

Hercule Idéen, un des Dactyles. Honoré à Olympie sous le nom de Parastatès ou Assistant. Son culte établi par Clyménus, A 242.

Hermès (V. *Mercure*), statues tronquées de Mercure, ou pierres carrées que l'on plaçoit sur les tombeaux, B 210.

Hermésianax. Poète élégiaque du siècle d'Alexandre, est le plus ancien poète qui ait parlé de la descente d'Orphée aux enfers, C 483.

Hérochies. C'étoit la même fête que les théodésies. C'étoit une fête des Crétois, C 269.

Hésiode. Sa théogonie, B 149, 150.

Hiérocéryx, troisième ministre des mystères d'Eleusis, représentoit Mercure, écartoit les profanes et accompagnoit les lampadophores, B 215, 216, C 128.

Hiérogrammate, membre de l'ordre sacerdotal en Egypte. Ses fonctions, B 226, 454.

Hiérophante, premier personnage des mystères, représentoit le Démiourgos, A 79. Respect qu'on lui portoit. On datoit les actes publics par l'année de son sacerdoce, C 132.

Hilarodes. Chœurs isolés. Leur costume. Leurs chants. Leur récompense, C 176.

Hipparque, fils de Pisistrate, éleva à Mercure des statues sur lesquelles il inscrivit des préceptes de sagesse écrits en vers élégiaques. Ces statues se multiplièrent dans l'Attique, B 245. Hipparque ayant chassé la jeune sœur d'Harmodius, qui s'étoit présentée pour porter la ciste mystique, Harmodius et Aris-

togiton se vengèrent de cet outrage par la mort d'Hipparque, c 152.

Hipparque. Fait la découverte de la précession des équinoxes. Est le fondateur de la science astronomique, B 83, 84, 85.

Hirondelle. On trouve dans quelques monumens anciens, le calathus avec des plumes d'hirondelles sur la tête d'Isis, c'étoit l'emblême des productions de la terre et de l'industrie de l'homme, B 114.

Homère. Il n'a pu entrer dans ses poëmes que ce qui faisoit partie de son sujet. Son silence n'est pas une preuve que les institutions dont il ne parle pas n'ont pas existé. On ne trouve dans les poëmes d'Homère aucune trace d'idées métaphysiques. Il n'a pas fait de théogonie, il ne parle des dieux que d'après des traditions généralement reçues, C 10, 11, 21, 482. Son voyage à Samos pendant la fête des Apaturies, c 259, 260.

Horus, fils d'Osiris et d'Isis. Emblême des productions du monde, A 15, 165, B 17, 135, 136 (V. l'art. *Hercule*). Il étoit le type de Bacchus Eleusinien. Le principe fécondant et l'emblême des productions. Il étoit le père et le fils. Horus considéré sous le premier rapport comme le principal auteur de la fécondité de l'Egypte et de la fécondité universelle. La même divinité que Priape. Il étoit la force divine du soleil, le même qu'Apollon. Etymologie du mot *horus*. Il est le roi de la nature. L'ancienne ville d'Edfou lui étoit consacrée. Divers monumens qui attestent le caractère d'Horus, emblême de la fécondité. Mort d'Horus, la même que celle d'Iacchus, d'Adonis, de Mithra, d'Atys, de Cadmille, de Jasion, de Sabazius, de Thelmis. Identité de toutes ces divinités. Horus, comme emblême du monde qui a été produit par le principe actif et par le principe passif, est peint enfant. Il est assis sur la fleur de lotos ou sur un cube. Ses autres attributs. Education d'Horus. Représentoit le soleil au solstice d'hiver, et le soleil levant, qui étoit encore représenté par la grenouille. Horus étoit le dieu du silence. Les Egyptiens représentoient le silence par l'état de l'enfance jusqu'à trois ans, B 180, 201.

Houe, instrument d'agriculture, employé dans toutes les scènes d'agricultures sculptées ou peintes en Egypte, représente, avec de légères modifications, la charrue égyptienne, B 183 (V. *Charrue*).

Huppe. La huppe étoit chez

les Egyptiens, le symbole des bienfaits reçus et de la reconnoissance. Elle étoit l'ornement des sceptres et des dieux. Revenoit avec les vents étésiens, manger les vers et les insectes, B 444, 445.

Hyades (V. l'art. *Hyès*). Les sept Hyades étoient des colombes qui avoient nourri Jupiter dans l'antre de l'Ida, avec l'ambroisie qu'elles alloient tous les jours chercher dans l'océan. Après sa victoire sur Saturne il les plaça dans le ciel. Passage d'Homère et de Myro, A 347. Nourrices de Bacchus. Nombreuses variétés des mythologues sur les Hyades. La fable des Hyades interpolée avec celle d'Atlas. Etymologie de leur nom. Allégories que présente cette fable, C 314, 315, 316, 317, 318.

Hyalicus, surnom de Bacchus, comme dieu des plaisirs de la table, C 423.

Hyès. Nom de Bacchus. Hymne de Martianus Capella. Bacchus Hyès est le maître de la substance humide, source de toutes productions, et principe de tous les êtres. Preuves de cette doctrine des Anciens. Jupiter Ombrios ou Pluvieux étoit le même que Bacchus Hyès. Les Hyades nourrices de Bacchus, constellation pluvieuse. L'Océan père des dieux. Le culte rendu à l'eau apporté dans la Grèce par les Orientaux. Ce culte établi chez les Phéniciens, les Syriens, les Babyloniens, les Scythes. Le Nil, grande divinité de l'Egypte. Osiris, père du Nil, dieu tutélaire de la végétation universelle, prototype de Bacchus. Fiction des sources de la fécondité qui restent ensevelis dans le Nil; la même que la mutilation de Chronos, qui donna naissance à Vénus. Dogme des prêtres égyptiens, suivant lequel toute portion du principe humide étoit regardée comme une émanation d'Osiris. Osiris étoit le bon principe ou l'humidité fécondante qui combattoit Typhon ou le mauvais principe, c'est-à-dire la sécheresse et l'aridité. Les Grecs divinisèrent chaque fleuve et chaque fontaine. Preuves. Ce culte étoit le même chez les Phrygiens, A 100, 109 (V. l'art. *Océan*), et chez tous les Anciens (V. l'art. *Osiris*), A 108, 109, 144, 349, 350, 351. Les descentes au lac dans les mystères de la déesse de Syrie étoient la même solennité que l'on célébroit dans les mystères de Bacchus, sur les bords de la mer, B 96.

Hypérion. Nom donné au soleil. Ce nom exprime la supériorité, B 425.

I.

Iacchagogue, un des ministres des mystères d'Eleusis. Chargé de la conduite des mystes. Il présidoit aux chants en l'honneur d'Iacchus, *A* 19.

Iacchus, fils de Jupiter et de Cérès ou de Proserpine. Symbole des productions du monde. Etymologie du mot *Iacchus*. Divers surnoms donnés à Iacchus. Procession d'Iacchus. Iacchéum, temple élevé à Athènes en l'honneur d'Iacchus, *A* 16 et suiv. (V. l'art. *Lampadophories*). Iacchus étoit le dieu célébré dans les Lampedestai. Il étoit représenté par une grande torche allumée, et portoit le nom de Lucifer, Phosphore, Phanstérius, Lamptéros, parce que ses mystères se célébroient à la lueur des lampes et des torches, *A* 33. Autres étymologies du mot Iacchus. Ce mot signifioit le jour des mystères d'Eleusis qui étoit consacré à Bacchus, l'hymne que chantoient les initiés, et le dieu lui-même, *A* 301, 302.

Iambes, nom donné aux chœurs isolés, appelés *autocabdales*, et à leurs pièces, *c* 175.

Iao, une des dénominations du dieu suprême. Erreur des savans qui ont attribué à la secte des Gnostiqnes et des Basilidiens le surnom de Iao donné au dieu suprême, et les pierres antiques sur lesquelles sont gravées des figures monstrueuses avec les noms d'*Iao*, *Adonaï*, *Sabaoth*, *Abraxas*. Ces Abraxas tiroient leur origine des Egyptiens, et ont toutes les formes des divinités égyptiennes. Etymologie du nom *Abraxas*. Iao est la divinité qui donne aux hommes leur subsistance, c'est Osiris ou Bacchus. Est le nom de la divinité chez les Anciens. L'Ancien testament donne au vrai dieu le nom d'Iao. Doctrine des Pythagoriciens sur Iao. Oracle d'Apollon qui déclare qu'Iao est le plus grand des dieux, *A* 302, 305.

Ibis. Étoit consacré à Mercure, comme dieu des arts, des sciences et de l'éloquence. Les Egyptiens regardoient cet oiseau comme immortel. Ils en avoient fait le symbole de la gloire qui immortalise les grands talens. L'ibis paroît avoir donné aux Egyptiens la première idée du nombre et de la mesure. Ils en firent le symbole de la première lettre. Le mois de thoth étoit désigné par l'Ibis. Mercure, dans le combat contre les Géans, avoit pris la forme de l'Ibis, *B* 227, 228. Il fut consacré à Isis. Les Egyptiens lui trouvoient un grand nombre de rapports avec la lune, *B* 444.

Icades, sixième jour des fêtes

Eleusiniennes, étoit consacré à Bacchus Iacchus. Etymologie du mot *icades*. Ce nom donné à toute la fête d'Eleusis. Les enfans illégitimes ni les étrangers ne pouvoient assister aux Icades, *A* 18.

Icarie, île fameuse par ses vins. Le vin Pramnium, la vigne qui donnoit ce vin étoit appelée Dionysiaque par les habitans de l'île. Voyage de Bacchus d'Icarie à Naxos, *C* 351, 352.

Icarie, bourgade de l'Attique, *C* 160. Montagne de l'Attique. Le bourg d'Icarie fut le lieu de la naissance de Thespis. Les habitans sacrifièrent les premiers à Bacchus un bouc, *C* 161.

Icarius. Histoire d'Icarius. Origine de cette fable, *C* 161, 345, 346, 347. L'histoire d'Icarius se retrouve chez les Tyriens et en Italie, *C* 514, 515.

Improvisation. Origine de cet art en Italie. La licence *fescennina* d'Horace, *A* 38.

Indiens. Le système de la triade divine existe chez les Indiens, *B* 394. L'élément de l'eau adoré chez les Indiens. Divinité du Gange, *B* 423. L'expédition de Bacchus dans les Indes est célèbre dans la mythologie grecque. Tradition des habitans de la Bactriane sur Bacchus. Autres traditions. Bacchus Indien, surnommé *Catapagon* ou *Barbu*. Les Grecs compagnons d'Alexandre firent de Bacchus une divinité indienne, parce qu'ils trouvèrent dans l'Inde des traditions et des usages qui avoient de l'analogie avec la fable de ce dieu, et les plantes qui lui étoient consacrées. On ne trouve le nom de Bacchus dans les Indes que depuis l'expédition d'Alexandre. Les fables débitées sur Bacchus Indien ont été inventées par les flatteurs d'Alexandre. Marche triomphale d'Alexandre dans la Caramanie, pour imiter le triomphe de Bacchus. On ne connoît aucun établissement étranger dans les Indes avant l'expédition d'Alexandre, et il n'existe aucun monument indien avant ce conquérant. Ceux que nous avons depuis cette époque ne peuvent donner aucune notion sur les opinions anciennes de ces peuples. Prétentions des Indous à une antiquité incalculable. Les fictions qui précèdent les temps historiques sont liées chez eux par une espèce de chronologie, dont le système est l'exposition allégorique de leurs idées sur la naissance de l'univers et sur les révolutions du monde qu'ils croyoient avoir précédé celui-ci. Les Indous ne sont pas encore parvenus à établir les bases d'une chronologie positive, ni à déterminer

l'époque de leur civilisation. Tous leurs livres sacrés appartiennent à des époques postérieures au deuxième siècle de l'ère vulgaire. Après les conquêtes d'Alexandre, le culte de Bacchus fut solennisé dans l'Inde avec les mêmes cérémonies que dans la Grèce. Traces de ce culte qu'on y retrouve encore à présent. Cette ressemblance ne se bornoit pas à la mythologie de Bacchus. Conformité du système religieux, de la doctrine philosophique et des fables des Grecs et des Indiens, *c* 51, 75, 491. Description de l'armée de Bacchus dans les Indes, par Lucien, *c* 362, 363, 364, 365.

Initiation. Les Enfans étoient reçus comme initiés, *A* 199. Les pères ou proches parens des enfans recevoient des présens à l'occasion de leur initiation, *A* 369, 370. Conditions exigées pour être initiés, *c* 132, 133. Initiation aux Dionysiaques. Elle étoit faite avant la procession. Les épreuves et les conditions étoient les mêmes que pour les mystères d'Eleusis, *c* 155.

Ino, une des filles de Cadmus, épousa Athamas, *c* 311. Malheurs d'Ino, nourrice de Bacchus. Reconnue déesse sous le nom de Leucothoé. Sortit de la mer près de Coroné, *c* 313, 314, 436, 438. Etymologie du mot *Ino*, *c* 318.

Io, nom mystique de la lune chez les Argiens. Ce nom a été porté en Egypte par les Grecs. Etoit l'Isis égyptienne. Ses aventures allégoriques établissent ses rapports avec la lune et avec Isis. Tradition qui fait mourir Io en Syrie, *A* 166, 167, 168, 175.

Iobacches, espèce de poëmes consacrés au culte de Bacchus. Ils tiroient leur nom du mot *Iobacche*, qui entroit à différentes reprises dans leur composition, *c* 198.

Isis, principe passif, *A* 15, 156, 160, *B* 106. Les Egyptiens lui attribuèrent les crues du Nil, *A* 166, 167 (V. l'art. *Athyr.*) Isis Pharia, déesse de la navigation, *A* 207. De sa jonction avec le principe productif est sorti le cosmos, c'est-à-dire, les êtres qui composent le monde divinisé, sous le nom d'Horus, *B* 16, 17. Le culte d'Isis a eu trois phases : 1° Adorée comme la terre d'Egypte, que le Nil en la couvrant rend fertile. Les étymologies du mot Isis se rapportent toutes à cette idée. Attributs d'Isis, déesse de l'agriculture. A donné les premières lois. Son identité avec Cérès, *B* 110, 127. 2° Isis principe passif qui embrasse toutes les générations et la nature entière. Comme mère des générations elle re-

présenta d'abord la terre. Ses noms et ses attributs. Les Egyptiens attribuèrent encore cette force génératrice à la lune. Sous ce rapport Isis étoit la lune, B 130, 136. Les Egyptiens donnèrent encore à l'étoile Sothis la faculté génératrice, et cette étoile ne fut autre chose qu'Isis, B 137 (V. *Sothis*). Isis déesse des enfers, B 141. Isis considérée comme la lune dans l'hémisphère inférieur, ou comme divinité infernale, avoit sur la tête le serpent Thermuthis, B 146, 147. Isis a conservé le même caractère de déesse de la fécondité dans tous les pays où son culte a été porté. Inscription trouvée en Hollande en 1624, B 157. Divinité Iatrique. Appelée *Salutaris*; inventa plusieurs remèdes, apprit à Horus l'art de la médecine. Emblême d'Isis mère de tous les êtres. Elle étoit la divinité de toute l'Egypte, comme mère de la nature. Son temple à Hermione. Epouse de Bacchus, B 158, 159, 160, 161 (V. les art. *Averrunca*, *Bubastis*, *Buto*, *Cécité*, *Lune*, *Thermuthis*, *Tithrambo*). Les Germains adoroient Isis sous la forme d'un vaisseau, B 449. 3° Isis considérée, depuis les Ptolémées, comme divinité universelle. Inscription de Saïs en l'honneur de Neith, la même qu'Isis, appartient au règne des Ptolémées. On en a fait une divinité masculo-féminine. Théologie qui s'introduisit dans la religion des Grecs après que les théories métaphysiques des pythagoriciens et des platoniciens se furent établies parmi eux. Isis divinité universelle, surnommée Pélasgique. Cette doctrine adoptée à Corinthe. Déesse de la navigation. Fête en son honneur à l'époque où la navigation s'ouvroit. Adorée dans un grand nombre de ports et de villes maritimes. Culte rendu au vaisseau d'Isis. La fête des bateaux en l'honneur d'Isis, étoit célèbre à Bubaste. Le vaisseau sacré de Minerve aux Panathénées, n'étoit qu'une représentation du vaisseau sacré d'Isis. Table Isiaque. Attributs d'Isis comme divinité universelle. Supériorité d'Isis sur Osiris et sur Horus dans les temps postérieurs. Opinion de Fréret, qui la regarde comme la divinité souveraine de l'univers sensible dont Osiris et Horus lui avoient abandonné le soin. Cependant le système d'une divinité unique n'a jamais été introduit dans le culte religieux. Osiris et Horus en ont toujours fait partie, B 162, 179, 423. Temple d'Isis à Phliunte, à Méthane, B 346. A Corinthe, deux enceintes étoient con-

sacrées, l'une à Isis Pélasgia, et l'autre à Isis Egyptienne, B 348. Statues d'Isis et de Sérapis à Egire, B 360. Temple d'Isis et de Sérapis à Messène, B 364. Leur temple dans le golfe Béatique, B 366.

Isodétès, nom de Bacchus. Symbole du principe universel, qui se distribue également dans tous les êtres. Etymologie de ce mot prouvée par les repas d'Homère, où les viandes se distribuoient aux convives par égales porportions. Isodétès dieu des enfers, A 66, 94, 95, 96.

Ithome, ville de Messénie. Temple des Curètes. Sacrifices que l'on y faisoit, A 230.

Ithyphalles, prêtres de Bacchus qui suivoient le phallus, revêtus d'habits de femmes. Hymne qu'on chantoit en dansant en l'honneur du phalle élevé. La pompe Ithyphallique étoit appelée *Periphallia*, C 154. Hymne ithyphallique, chanté en l'honneur de Démétrius Poliorcète. Le chant ithyphallique étoit consacré exclusivement à Bacchus, C 155. Les Ithyphalles formoient des chœurs isolés. Leur costume. Leur marche sur le théâtre, C 175.

J.

Janus. Origine de cette divinité. Ses rapports avec Mercure, B 235, 236, 237.

Jasion, troisième personnage de la triade mystique dans l'île de Crète. Ses aventures sont les mêmes que celles d'Iacchus, B 191, 192.

Jasion, né dans l'île de Samothrace, où il renouvela les anciens mystères des Cabires, auxquels il initia Cadmus, A 194, 195. Jasion et Dardanus nouveaux Cabires. Traditions sur Jasion. Ses aventures avec Cérès. Mariage de Cybèle et de Jasion. Etablit en Samothrace un culte religieux et y fit connoître l'agriculture, A 222, 223. Fut foudroyé pour avoir offensé Cérès, B 379. Epousa Cybèle, et en eut Corybas. Fut mis au rang des dieux, B 380.

Jeux publics. Il n'y avoit que les quatre grands jeux, où le prix ne fut qu'une simple couronne. Dans tous les autres Jeux ce prix avoit de la valeur. Les jeux publics étoient peu communs avant le siège de Troie. Établissement des jeux olympiques par Lycurgue et Iphitus. Les jeux dont parle Homère sont presque tous des jeux funèbres, qui remontoient chez les Grecs à la plus haute antiquité. Les jeux publics étoient le principal objet de la Gymnastique des anciens; aussi l'appeloit-on Agonistique. Les Agonothètes étoient les juges et les prési-

sont sortis du sein des ténèbres, comme des enfans sortent du sein de leur mère, B 134, 135.

Lébédos servoit d'habitation et de réunion à tous les artistes de Bacchus en Ionie. Ils y célébroient tous les ans des jeux en l'honneur de Bacchus, C 464. Médailles de Lébédos représentant Bacchus, C 465.

Lénæum, lieu clos de la ville d'Athènes près de la citadelle. Etymologie de ce nom. Bacchus Lénæus. Fêtes Lénéennes ou petites Dionysiaques. Le mois Lénéon ou Anthestérion, C 100, 101.

Lerne (les mystères de) étoient célébrés en l'honneur des divinités d'Eleusis. Lieu où on les célébroit, B 339. Identité de ces mystères et de ceux d'Osiris en Egypte. Les cérémonies étoient les mêmes qu'à Saïs, B 340, 341, 342, 343.

Lesbos. Cette île étoit célèbre par son vin, qui a été chanté par tous les poètes. Passage du poète Alexis. Loi de Pitthacus pour contenir les Lesbiens, laquelle avoit ordonné qu'on punît doublement une faute commise dans l'ivresse, C 453. Pallas et Bacchus divinités tutélaires de l'île de Lesbos. Médailles de cette île, C 454.

Leucade. Bacchus adoré dans cette île. Ses médailles, C 460.

Libations. Celles faites sur la table n'étoient pas d'un usage très ancien. Ceux qui versoient à boire, dans les fêtes publiques, étoient des jeunes gens fils des premiers citoyens de la ville. Cet usage étoit passé des Grecs aux Romains. Diverses espèces de libations, C 110. Les dernières libations se faisoient en l'honneur de Mercure, C 268. Libations faites en l'honneur des morts, C 496, 497.

Liber, nom de Bacchus chez les Romains. Le même dieu que Bacchus Eleuthère des Grecs. Le dieu Liber étoit surtout le dieu de la reproduction. Dans les *Liberalia* le phallus étoit porté sur des chars de parade. On le promenoit dans les champs, on le conduisoit dans la ville. A Lavinium, on l'exposoit un mois entier. La femme la plus respectable et la plus vertueuse de la ville le couronnoit publiquement. On exposoit les parties viriles de l'homme et les parties sexuelles de la femme dans les temples de Liber et de Libera. On joignoit les noms de *pater* à *Liber*, et de *mater* à *Libera*. Liber étoit adoré comme dieu *conjugalis*. Etymologie du nom *Liber* donné à Bacchus. Le dieu Liber étoit encore adoré comme le petit dieu symbole des productions, C 283, 290.

Libera, nom que les Romains

donnoient à Proserpine. Libera avoit des cornes comme Isis, Cérès et toutes les déesses mères, *c* 283, 288.

Liberalia. Les Liberalia à Rome étoient la même fête que les Dionysiaques à Athènes. Elle étoit appelée *Agonium Martiale* dans le chant des Saliens. On s'abstenoit de donner les *Liberalia*, lorsque la république étoit en deuil. La nouvelle de la bataille de Cannes fit cesser la célébration de ces jeux. Ils avoient lieu le 17 mars. Pendant ces fêtes, les jeunes gens quittoient la robe prétexte pour prendre la robe virile. Objet de ces fêtes décrit par Ovide, *c* 283, 290.

Libye. Un passage de Festus semble indiquer que l'agriculture a été apportée de la Libye dans l'Argolide, *B* 338, 339. Bacchus Libyen. Traditions diverses. Le recueil des traditions libyennes ou atlantiques, espèce de roman composé sur le modèle de celui d'Evhémère. La Libye a été le pays intermédiaire qui a servi à établir la communication des cultes de l'Egypte à la Grèce (V. *Ammon*). Les nombreux vestiges des lois et des coutumes égyptiennes observées dans la Libye confirment les anciennes traditions sur les établissemens égyptiens qui y ont été formés, *c* 75, 93.

Licnites. Etymologie du surnom de Licnites donné à Bacchus, *A* 17 (V. l'art. *Van mystique*). Son réveil du sommeil de la mort, *A* 62.

Licnophores. Nom donné à ceux qui, dans la procession d'Iacchus, portoient le licknos ou van mystique, *A* 45.

Licnos. Différentes significations du mot *licnos*. Van. Langes d'enfans. Est appelé *cunabulum* par un ancien glossaire. Est le van sur lequel les mères plaçoient leurs enfans, lorsqu'ils avoient cessé de teter, *A* 17, 18.

Lierre. La consécration du lierre à Osiris appartient aux Egyptiens modernes, après les Ptolémées, *B* 102. La tête de Bacchus étoit ceinte de lierre. Diverses interprétations de ce symbole. Les poètes étoient couronnés de lierre. Les Grecs appeloient *kittos* le lierre consacré à Bacchus, c'étoit celui à fruit doré, et *kittophountes* les jeunes débauchés, *c* 396, 399, 509.

Limnæ. Temple de Bacchus aux limnes (marais). C'étoit le plus ancien. Dans les temps postérieurs, ce temple ne s'ouvroit qu'une fois l'année, le 12 du mois d'anthestérion. Il étoit bâti dans le Lenæum, lieu clos près de la citadelle d'Athènes. On appeloit Limnæ la partie de la ville où il étoit situé, *c* 99, 100. Partie

de la ville de Sparte appelée *Limnæ*. Ces marais furent desséchés et on y bâtit un temple à Bacchus. La troisième des six tribus de Sparte établies par Lycurgue s'appeloit Limnates, *c* 438, 492. Temple de Diane aux Marais à Sparte, appelé Limnæum. Il étoit placé dans les marais où étoit le temple de Bacchus. Ce temple portoit aussi le nom de Diane Orthie aux Marais, *c* 492, 493.

Lion. Emblême de la puissance solaire. La table Isiaque présente Isis avec la tête du lion, *B* 445, 446.

Lotos. Étoit chez les Egyptiens le symbole de la divinité, l'ornement des rois, des reines, des héros et des magistrats, *B* 443.

Lune. Action de l'influence de la Lune sur la vache Athyr, au moment qu'elle conçoit Apis. Les Anciens attribuoient à la Lune une action féconde propre au développement des germes, et sous ce rapport elle étoit la même divinité qu'Isis. La Lune appelée l'épouse féconde d'Osiris. Le taureau ou Osiris, et la Lune, toujours unis dans leur action féconde. Rapports nombreux et traits de ressemblance entre la Lune et Apis, engendré par sa lumière féconde qui vient frapper la vache Athyr. Les Egyptiens donnoient à la Lune les deux sexes, le sexe féminin dans ses rapports avec Osiris, et le sexe masculin dans ses rapports avec la terre, *A* 160, 166. La statue symbolique d'Eléphantine représentoit la nouvelle lune du printemps qui imprimoit le premier mouvement de crue aux eaux du Nil, *A* 161, 165. Isis la même que la Lune, comme déesse génératrice. Ses noms et ses attributs. Les prêtres égyptiens distinguoient les phases de la lune, et leur attribuoient des effets de diverses sortes (V. *Buto*, *Bubastis*, *Tithrambo*), *B* 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136. L'ame d'Isis étoit allée résider dans le globe de la lune au sortir de cette vie. Vénus ou Astarté fut aussi prise pour la Lune. La Lune étoit considérée comme un des grands corps que l'Esprit infini pénètre et vivifie. Tous ses effets étant rapportés à cet esprit qui s'en sert pour mettre à exécution les décrets de sa volonté, la Lune, sous le nom d'Isis, fut considérée comme le symbole de la justice, qui punit les péchés des hommes, *B* 140, 141 et suiv. Rapports de la Lune avec Bacchus et avec Cérès. La même que Sémélé. On invoquoit ces trois divinités pour éloigner les fureurs et la folie, *c* 277, 278.

Lunus. On a fait du dieu Men

le dieu *Lunus*. Opinion erronée qui s'est répandue sur les deux sexes du dieu Lunus. Elle a sa source dans une règle grammaticale des langues orientales, où l'on met indifféremment le nom des divinités au genre masculin et au genre féminin, c 297, 300, 301, 305.

Lupercales. Explication des Lupercales par S. Augustin, c 159.

Lyæus, surnom de Bacchus, c 403.

Lycurgue, prince Édonien. Ses aventures avec Bacchus, A 92; c 321, 322, 323.

Lycurgue. Il étoit dans l'esprit de ses institutions de favoriser à Sparte l'art de la poésie, c 182.

Lycurgue, orateur d'Athènes, rétablit les fêtes des Limnes et les transporta au Pirée, c 139. Il rétablit les jeux scéniques. Fit achever le théâtre de Bacchus, et mit en honneur le talent dramatique, c 198, 199.

Lycus, fils de Pandion, apporta les mystères d'Eleusis dans la Messénie. Bois de Lycus où il purifioit les initiés, B 360, 361.

Lydie (V. les art. *Phrygie*, *Sésostris*). Commencement du royaume de Lydie fondé par Méon. La Lydie porta le nom de Phénicie, parce qu'elle avoit été civilisée par les Phéniciens. Ces colons y apportèrent les mystères de la Phénicie et de l'Egypte. Règne d'Alcime, père de Tmolus et aïeul de Tantale. Guerre de Tantale et de Pélops contre Ilus roi de Troie. Leur défaite força Pélops à passer en Grèce, où il apporta plusieurs usages civils et religieux de la Phrygie et de la Lydie; car les Attyadès régnoient sur ces deux pays, A 295, 296, 297.

Lyre. La lyre inventée par Mercure. Augmentée par Apollon. Diverses traditions sur l'invention de la lyre, B 226.

Lysiodes. Chœurs isolés, c 176.

Lysius. Surnom de Bacchus. Son temple à Thèbes. Origine de ce surnom. *Lysia sacra*, fête célébrée à Thèbes en l'honneur de Bacchus Lysius. Tradition rapportée par Héraclide de Pont, c 330, 331.

Lytiersès. Chanson des moissonneurs appelée le lithyersès. Son origine, B 113, 114.

Luses, ancienne ville du territoire de Clitore, où cessa la frénésie des Argiennes, c 338.

M.

Macédoine. Culte de Bacchus négligé en Macédoine par Alexandre, c 443, 444.

Macris, amie de Cérès. Fille d'Aristée. Reçut entre ses

bras le jeune Bacchus. Se retira dans une grotte de l'île des Phéaciens, qui, par ses bienfaits, furent comblés de richesses, *c* 457, 458.

Magodes, chœurs isolés. Leur costume, *c* 176.

Maïa ou *Ma*, nom de Rhéa. Jupiter confia Bacchus à Maïa pour le nourrir. Ce mot signifie *nutrix*. Appliqué à Rhéa il signifie *mater*, *A* 266.

Manicos, furieux. Surnom de Bacchus, *c* 417.

Maron, habile dans la culture de la vigne, civilisa les Thraces et bâtit la ville de Maronée. Compagnon d'Osiris et de Bacchus. Personnage grec, fils d'Evanthée, *B* 100, 103; *c* 445 (V. le mot *Thraces*).

Maronæus, surnom de Bacchus. C'est le même que *Oinos*, qui lui avoit été donné par les Grecs, et qui signifie *vin*, *c* 417.

Marsyas (V. l'art. *Musique*), ministre de Bacchus, dieu protecteur des villes qui jouissoient de leur liberté. Sa statue étoit placée dans la place publique de ces villes, comme signe de cette même liberté. Vénération qu'on avoit pour cette statue, *A* 264. Marsyas fut l'inventeur du chant appelé métroos, qui se chantoit dans les cérémonies de la mère des dieux, *A* 271. Dans la citadelle d'Athènes, Minerve étoit représentée frappant le Silène Marsyas, parce qu'il avoit ramassé les flûtes que la déesse avoit jetées, et dont elle ne vouloit pas qu'on se servît. Marsyas fut l'inventeur des flûtes phrygiennes. Etoit recommandable par son esprit et sa tempérance. Accompagna Cybèle partout. Son combat avec Apollon. Marsyas étoit le même personnage que Silène sous certains rapports, ce qui rappelle le mélange des rites phrygiens avec ceux de Bacchus, *c* 360, 361. La science des augures a été introduite en Italie par des Phrygiens envoyés de Marsyas, *c* 368.

Médecin. La Pythie ordonna aux Athéniens d'honorer Bacchus Médecin, *c* 255, 256. En qualité de médecin, Bacchus portoit le nom d'Hygiates, *c* 416.

Médecine, employée par Mélampus. N'étoit alors qu'une partie de l'art de la divination. Elle étoit très simple dans ces premiers temps. Pratiques mystérieuses employées pour la guérison des malades. Ancienneté de cette méthode chez toutes les nations du monde. Plusieurs maladies graves peuvent se guérir en donnant une direction plus convenable aux passions. Les moyens mystérieux employés par Mélampus, ont pu agir sur l'imagination déréglée des Argiennes. Néanmoins

ces pratiques avoient leur source dans la crédulité des peuples et l'impuissance des remèdes, c 341, 342, 343.
Méditrinalia, fêtes de Bacchus célébrées par les anciens Latins, qui rendoient grâces aux dieux en buvant du vin nouveau. Le jour où elle se célébroit portoit le même nom. Formule qu'ils prononçoient, c 255.
Méera, chienne qui avoit coutume de suivre Icarius, père d'Erigone, trouva son corps. Elle fut placée parmi les constellations, mais dans des temps récens. Elle n'y a pas été placée avant les poètes de l'époque d'Alexandrie, c 346.
Mégaliens (jeux) ou hilaries (V. l'art. *Térence*). Les édiles curules présidoient à ces jeux. Plusieurs médailles présentent des thyrses, des masques, et autres symboles des jeux scéniques. Les édiles décernoient des peines contre les acteurs ou leur décernoient des récompenses. Ils examinoient les pièces qui devoient être représentées. Ils payèrent à Térence, pour l'Eunuque, huit mille sesterces. La course des chars et les jeux du cirque se donnoient pendant les jeux mégaliens. Ils duroient depuis le 4 avril jusqu'au 10, A 273.
Mégalopolis. Culte de Bacchus à Mégalopolis, c 431.
Mégare en Sicile. Fertile en vins, adoroit Bacchus, c 463.
Mégaride. Culte de Bacchus dans la Mégaride, c 350, 351.
Mégyste, île grecque de la mer de Lycie, étoit fertile en vins; elle adoroit Bacchus. Médailles de cette île, c 460.
Mélampodium. Nom donné à l'ellébore, parce que Mélampus l'employa le premier pour la guérison des Argiennes, c 340.
Mélampus. Introduit dans la Grèce le culte du Phallus, B 416. Il est chargé par Mégapenthès et Anaxagore de guérir la folie des Argiennes. Moyens moraux et physiques qu'il employa, c 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343. Habileté de Mélampus, c 339, 340. Régularisa le culte du Bacchus et en régla les cérémonies. Il avoit appris ce qui concernoit ce culte des descendans de Cadmus, c 343.
Mélanchtus. Victoire remportée par Mélanchtus sur Xanthius de Béotie. Ce qui lui valut le trône d'Athènes et l'enleva à Thymètes. Rôle qu'on fait jouer dans cette victoire à Bacchus, qui en reçut le nom de Mélanégide, c 257, 258.
Mélanégide, surnom de Bacchus. Etymologie de ce nom, c 257. On avoit élevé à Athè-

nes un temple à Bacchus Mélanégide. Il y avoit en son honneur des combats annuels de poésie, de natation, et des combats nautiques, c 260. Culte de Bacchus Mélanégide dans la ville d'Eleuthère en Béotie. Origine de ce culte, c 331, 332.

Mélangée, bourg de l'Arcadie. Bacchus avoit un temple à sept stades de ce bourg, où les Arcadiens célébroient les orgies, c 429.

Méliastès, surnom de Bacchus, dont on célébroit les mystères près de la fontaine de Méliastes, en Arcadie, c 430.

Mélisses, prêtresses de Cérès. Leurs attributs, B 123, 436.

Mélones, c'est-à-dire furieux. Surnom de Bacchus, c 417.

Melpoménus, surnom de Bacchus, ⊿ 21. Ce surnom lui étoit donné : 1° comme dieu du chant, de la poésie et des beaux arts; 2° comme présidant à l'harmonie universelle, c 211, 220.

Men, dieu adoré dans la Phrygie et dans différens pays de l'Asie mineure. Il étoit surnommé *Pharnace*. Le temple du dieu Men étoit dédié à la lune, parce que chez les Phrygiens, comme chez les Grecs, le mot masculin *Men* signifioit le mois lunaire. Les Orientaux divinisèrent ce mois, comme ils ont fait du temps, de l'année, du jour, de la nuit, des heures. Ils rendoient à ces mesures du temps ou à ces effets les plus remarquables du soleil et de la lune, les mêmes honneurs qu'ils rendoient à la lune et au soleil eux-mêmes, c 297, 298, 299, 300.

Ménades. Leur combat contre Persée. Leur défaite. Tombeau qui leur avoit été élevé en commun devant le temple de Junon Anthéia. Tombeau particulier élevé à la ménade Choria, au-dessus du temple de Jupiter Néméen, c 335, 336.

Mercure (V. le mot *Fortune*), est enveloppé dans des langes d'or à sa naissance, ⊿ 17. L'île d'Imbros lui étoit consacrée, ⊿ 211. Etoit un des dieux Pénates et des dieux Cabires, ⊿ 218. Père de l'histoire, ⊿ 222. Thoth ou Mercure écrit, en présence d'Osiris, le résultat de la pesée des bonnes et des mauvaises actions des morts, ⊿ 153. Mercure, quatrième personnage des mystères. Symbole de la raison et de l'intelligence active du monde. Considéré comme principe du mouvement répandu dans toute la nature. Il est le principe fécondant. Il est représenté avec l'emblême de la force génératrice. Son culte à Cyllène. Il est uni à Vénus. Il est placé au nombre des dieux qui dispensent les richesses. Ses attributs sous ce rapport.

Comme dieu producteur ou principe fécondant, il étoit l'amant de Proserpine, symbole des semences confiées à la terre, B 195, 208. Mercure, divinité Ithyphallique, emblême du mouvement universel et du principe fécondant, étoit une divinité infernale. Hymne d'Orphée où il lui donne le nom de Bacchus. Il est le conducteur des ames. Il a une verge à la main. En Egypte il exerce ses fonctions sous la figure du cynocéphale. Il étoit au nombre des divinités sévères à Athènes. Autres preuves de son caractère de divinité des enfers. La mythologie de Mercure conducteur des ames chez les Grecs, étoit fondée sur les anciens usages observés par les Egyptiens dans leurs funérailles. Il avoit les mêmes fonctions chez les Etrusques, B 208, 213 (V. l'art. *Caducée*). Mercure gardien des maisons, des portes, du gymnase, du Forum, des temples, des sépulcres, des chemins, et protecteur des voyageurs. Il étoit au nombre des dieux *Agyœi*, *Enodii*, *Semitales* (V. l'art. *Agyœi*). Coutume de jeter des pierres au pied des statues de Mercure qui étoient placées sur les chemins. Ces monceaux de pierres étoient très communs dans la Palestine et la Phénicie. Le petase, attribut de Mercure, étoit le bonnet des voyageurs. Il portoit aussi la pænula, la casaque et le pedum, le bâton des voyageurs, B 216, 217, 218. Mercure dieu de l'intelligence active. Inventeur de toutes les sciences, de tous les arts, de tout ce qui tient à l'ordre, à la discipline et aux lois. Son histoire se rattache aux premiers pas de la civilisation et en marque les progrès. Il se trouve toujours avec les divinités des mystères, Osiris et Isis, Bacchus et Cérès. L'Egypte a été civilisée par les prêtres. Tous leurs travaux ont été mis en commun, sous le nom de Thoth. Le nombre incroyable des livres hermétiques. Ces travaux étoient inscrits sur des colonnes qui portoient le nom de Thoth. Mercure joue le même rôle dans la théologie phénicienne, B 222, 223. A la naissance de l'agriculture, les bornes établies pour distinguer les terres furent placées sous la protection de Mercure, inventeur de tout ce qui tient à la civilisation. Lorsqu'on convertit ces pierres en statues, on crut qu'elles devoient représenter Mercure. Les statues, dans l'enfance de l'art, n'exprimèrent que la ressemblance de la figure humaine, de la poitrine et des parties sexuelles, le reste du tronc

resta informe. On conserva cette forme pour les statues de Mercure. Elles furent appelées Hermès. Ressemblance de Mercure et de Janus. Alcibiade fut accusé d'avoir mutilé les Hermès qui étoient en grande vénération à Athènes. Allusion que Juvénal fait à ces statues, B 234, 237. Mercure dieu du commerce. Il établit les lois du commerce, ainsi que les poids et mesures. Le mépris que les Romains avoient pour le commerce et les commerçans, a fait imaginer que Mercure étoit le dieu du vol. Il étoit aussi le dieu de l'usure et de l'imposture. Chez les Grecs il n'étoit que le dieu des vols faits avec adresse. Il avoit sa part dans les trésors trouvés. Il présidoit à la recherche des effets perdus. Dans le tirage au sort, la première opération se faisoit sous le nom et les auspices de Mercure, B 237, 242. Mercure présidoit aux jeux gymnastiques, B 242. Mercure considéré comme dieu de la raison. Comme tel il étoit réuni à toutes les autres divinités qui avoient des statues communes avec Mercure, telles que les Hermathènes, les Hermhéraclés, les Hermérotès, les Hermarpocrates. Les dieux l'avoient toujours pour conseiller, B 242, 246. Mercure avoit le caractère général de la divinité. Sous ce rapport il avoit le don de la divination. Il étoit au nombre des dieux protecteurs de la navigation et conservateurs des rivages. Les promontoires lui étoient consacrés. Ses fêtes dans la Crète semblables aux Dionysiaques et aux Saturnales. Il étoit, comme Bacchus et Apollon, beau, jeune, etc. Ses statues réunissant les attributs divers du premier Être sont les plus multipliés. Ces statues étoient appelées *Panthées*, B 246, 250. Mercure étoit représenté à Tanagre en Béotie, et à Ithome en Messénie, portant un belier sur ses épaules, B 369. Cicéron distingue cinq Mercures, B 449, 450. Mercure échanson des dieux. Passage de Sapho, B 450. Toutes les villes d'Egypte appelées Hermopolis étoient consacrées à Mercure. Ainsi que la ville d'Hermonthis, B 451. Mercure *Malevolus* à Rome, B 454. Etymologie du mot Hermès. Des Hermathènes, B 455. Dans la procession dionysiaque, Mercure, revêtu de riches ornemens, étoit porté sur un char, B 455.

Méros, montagne des Indes célèbre dans le culte de Bacchus. Etymologie de ce mot, C 51, 52, 53, 70, 71. L'équivoque que présente la signification de ce mot, a pu donner naissance à la fable de

Bacchus enfermé dans la cuisse de Jupiter, fable qui n'est pas très ancienne, *c* 317.

Métempsycose, a été probablement enseignée dans les mystères à l'époque où une partie de la philosophie éclectique s'y introduisit. Les philosophes pythagoriciens et platoniciens n'ont pas tous cru à la métempsycose. Passage de Timée de Locres. Mais Platon en a fait un dogme positif. Avant les nouveaux platoniciens, on suivoit exclusivement dans les mystères la doctrine du Tartare et de l'Elysée, dont on donnoit des représentations théâtrales, *B* 280, 284.

Méthapus, Athénien de naissance, a fait quelques changemens au cérémonial des mystères d'Eleusis dans la Messénie, *B* 360. A apporté le culte de Cérès Cabiria et des divinités Eleusiniennes dans la Béotie. Il a répandu chez les Grecs le culte de Proserpine, *B* 367.

Méthy. On appeloit méthy le vin que l'on buvoit dans les Pithégies. Et on appeloit *Méthymnéus*, Bacchus en l'honneur duquel on le buvoit. Le vin pur en grec s'appeloit *méthy*, et l'ivresse *méthé*, *c* 106, 107. Méthé, déesse de l'ivrognerie, versoit du vin dans une coupe à Silène, dans le temple d'Elis, qui étoit particulier à Silène, sans que Bacchus en partageât les honneurs, *c* 360.

Méthymnéus, surnom de Bacchus (V. *Méthy*). Quelques-uns ont fait dériver ce surnom de Méthymne, ville de l'île de Lesbos. Ancienne tradition des Lesbiens sur les pêcheurs de Méthymne, et sur le culte de Bacchus *Cephallen*, *c* 453, 454.

Métis, ou la Prudence, épouse de Jupiter, qu'il rendit mère de Minerve. Jupiter renferma au-dedans de lui-même le fils que Métis mettroit ensuite au monde, les destinées ayant annoncé qu'il seroit le souverain des dieux et des hommes. Ces révolutions et ces successions à l'empire du monde étoient une idée reçue dans la religion des Grecs, *c* 28, 29.

Midas, injustement décrié, bâtit un temple en l'honneur de Rhéa, introduisit les mystères chez les Phrygiens, avoit été initié par Orphée, *c* 18. Réponse de Silène à Midas. Instructions que Silène donna à Midas, *c* 368, 369.

Miel, symbole de la mort, *B* 436. Les thyrses étoient environnés de bouquets de miel, emblême de l'abondance qui suivoit partout Bacchus. Les libations de miel étoient au nombre des offrandes faites à Bacchus, *c* 390, 391.

Milet. Les fêtes de Bacchus y étoient célébrées avec une grande solennité. Quelques oligarches, soutenus par Lysandre, saisirent l'occasion des fêtes de Bacchus pour anéantir le pouvoir populaire, c 467.

Milichius, nom de Bacchus, comme inventeur du figuier, *milicha*. Ce nom étoit donné aux dieux, lorsqu'on vouloit exprimer leur douceur et leur bonté, c 439. Bacchus adoré sous le nom de Milichius par les habitans de Naxos, c 449.

Miltiade. Son expédition dans l'île de Paros, c 383, 384.

Mimallones, femmes de la Thrace et de la Macédoine. Etymologie de ce nom. Suivant Hésychius et Suidas, elles étoient les prêtresses de Bacchus chez les Thraces, A 135, 136.

Minerve portoit le calathus, comme déesse de la génération, et comme inventrice des arts et des métiers, A 48. A été quelquefois confondue avec Vulcain ou Phta, comme étant l'une et l'autre divinités artistes, A 173. Son temple à Hermione, B 161. Minerve ou Neith (V. *Isis*). Grande divinité de Saïs. Adorée comme terre fertile, et ensuite comme divinité génératrice des êtres. Cécrops en apporta le culte à Athènes, bien auparavant celui d'Isis. Après l'établissement du culte d'Isis ou de Cérès, les Athéniens n'adorèrent plus Minerve comme terre fertile ou génératrice des êtres, mais comme symbole de la sagesse divine, et déesse des arts qui sont dus à la sagesse et au génie. Inscription de Saïs en l'honneur de Neith; postérieure aux Ptolémées, B 163, 164, 165.

Mithra. Grande image de Mithra. Dieu suprême chez les Perses, A 116, 117. Mithra, dieu Soleil chez les Perses, avoit le surnom de Sabazius. Inscription placée au bas de la figure de Mithra. Interprétation de cette inscription. A 288, 289. Nature de ce dieu. Etoit le feu animé et intelligent, dont l'action et la substance se répandoient dans tout l'univers, et dont le soleil étoit le siège principal et le centre. C'étoit le démiourgos, le principe actif, B 70, 71.

Mitre. La mitre de Bacchus étoit fort étroite. Les anciens disoient que c'étoit de cette mitre qu'étoit venu l'usage du diadême des rois. Bacchus appelé Mitrophore. Mitre des Bacchantes. Cet emblême a été appliqué au dieu des mystères. Sa forme ovalaire. Etoit celle des bonnets des Dioscures. L'œuf de la création partagé par la moitié, faisoit la forme des mitres données

aux Dioscures, c 403, 404.
Mnésithée, médecin. Avoit son tombeau près le pont du Céphise, A 27.
Monde, système de Timée de Locres et de Platon sur la composition du monde, B 469.
Moretum, mets composé d'herbes, de lait et de fromage que l'on servoit sur la table de la mère des Dieux, parce que les premiers hommes vivoient de lait pur et des herbes que la terre produisoit, A 276.
Morychus. Surnom de Bacchus. Etymologie de ce mot. Rites de la fête de Bacchus Morychus. Raisin moricho, o 462.
Musa, espèce d'arbre dont les feuilles formoient la couronne d'Isis, ses attributs mystiques, B 444.
Musaraigne (la), symbole des ténèbres, et image vivante de Buto parce qu'elle étoit aveugle, B 134.
Muses, elles présidoient à l'univers qui étoit divisé en trois régions, 1° celle des étoiles fixes, 2° celle des planètes, 3° celle des corps sublunaires. Elles ne furent d'abord qu'au nombre de trois; et chacune d'elles avoit sous sa garde l'une de ces trois régions. Les deux premières muses conservèrent entre les étoiles et les planètes une harmonie parfaite et un accord constant. La 3e imprima aux corps sublunaires l'harmonie que leur nature permettoit. Ces trois régions furent placées et distribuées entr'elles suivant les proportions harmoniques. Le soleil représenté par Apollon ou par Bacchus, fut placé au centre du monde planétaire, d'où il présidoit au mouvement des sphères. Chaque sphère étoit présidée par une muse au nom de laquelle on avoit uni un nom de Bacchus, emblême de la force qui donnoit l'impulsion à chacune de ces sphères. Passage de Platon qui fait de ces muses autant de Sirènes assises sur leur astre. Passage de Cicéron dans le songe de Scipion, sur le concert des astres. Les strophes et les antistrophes sur le théâtre peignoient les mouvemens et les retours des planètes, et on imitoit l'harmonie céleste par les hymnes et les chants religieux, c 215, 216, 217, 218, 219.
Musique sacrée, originaire de la Thrace et de la Phrygie; a été apportée dans la Grèce par Pélops. Appartenoit au culte de Cybèle et à celui de Bacchus. Orphée, Musée, Thamyris, Eumolpe et tous les plus anciens musiciens étoient de la Thrace. Silène, Marsyas, Olympe, auteurs de la flûte Phrygienne qui étoit propre au culte de la grande déesse, étoient assignés au ministère du culte de Bacchus, A 261, 262, 263, 264. La

musique étoit en Egypte, au nombre des sciences réservées aux prêtres; la qualité de chantre élevoit aux premières dignités sacerdotales, B 454. Effet de la musique et de la danse sur les hommes les plus grossiers et les plus sauvages qui peuvent être aisément réunis par ce genre de plaisir. Ce moyen a été employé par les anciens législateurs. Ils unirent les banquets sacrés, la musique et la danse aux actes de la religion, et les premiers qui cultivèrent la musique étoient les mêmes qui avoient établi les mystères. Les anciens ne séparoient pas la musique de la morale et de la philosophie dont elle portoit le nom. Passage de Timée de Locres, C 19, 20.

Mycale, victoire de Mycale remportée sur les Perses, près d'un temple de Cérès Eleusinienne, à l'embouchure du Géson et du Scolopéion, B 335.

Myllos, nom donné dans les thesmophories de Syracuse, aux figures de l'organe sexuel des femmes, faites de la pâte de sesame et du miel, que l'on portoit en grande cérémonie. Cette fête ne paroît pas différer des théogamies ou eugamies consacrées à Proserpine. Étymologie de ces noms. Les Théogamies s'appeloient aussi anacalypteries qui étoient aussi le nom des présens faits à la nouvelle mariée, A 345, 346. On ne voit aucun vestige de ce symbole en Egypte. Il se trouve avec le phallus dans tous les pays où les Phéniciens ont porté leurs mystères, B 193.

Mynias, les trois filles de Mynias devinrent furieuses pour avoir méprisé le culte de Bacchus. Elles eurent l'affreux désir de manger de la chair humaine, et tirèrent au sort leurs enfans. Il tomba sur Hippasus, fils de Leucippe l'une d'elles, qu'elles mangèrent, après l'avoir coupé par morceaux. Depuis ce forfait, les femmes issues de cette famille furent chassées par le prêtre de Bacchus qui, aux fêtes agrioniennes, s'armoit d'une lance contr'elles. Meurtre d'une de ces femmes par le prêtre Zoïle à Orchomène, C 250, 252.

Myrrhin, (vin). Les anciens faisoient infuser dans des vins trop violents des baies de myrte pour calmer cette violence, ce qu'on appeloit le vin myrrhin. Allégorie sous laquelle les Romains ont exprimé cette opération, C 404, 405.

Myrrhine, reine des Amazones d'Afrique; ses conquêtes. Établit les mystères à Samothrace, B 381, 382.

Myrte. Étoit consacré au Bacchus des mystères, A 99. Il

appartenoit au culte de Cérès, considérée comme déesse infernale. Il étoit le symbole de la mort. Il étoit en rapport avec la doctrine des mystères, sur l'état des ames après cette vie, B 315. Le myrte d'Eleusis. Le rameau d'or de Virgile désignoit l'automne ou la récolte; le myrte étoit aussi le symbole de la mort du dieu producteur, il étoit donc en même temps le symbole de la mort et de l'abondance. Il est l'attribut de Vénus orientale, la même qu'Isis.

Mysès, nom donné par les pythagoriciens, les platoniciens, les stoïciens, et les orphiques à Bacchus comme divinité mâle et femelle. Ces philosophes attribuoient à Bacchus les deux sexes, ainsi qu'à la plupart des divinités. Origine de cette opinion. Cette doctrine n'a reçu une grande extension parmi les philosophes que dans les temps voisins du christianisme. Elle a été adoptée à la même époque par les Valentiniens, par les Juifs cabalistes et par quelques auteurs ecclésiastiques. Dans aucun temps, elle n'a pénétré dans les mystères. Elle étoit opposée à cette religion, C 291, 305.

Mysiens. Leur irruption dans la Thrace et dans la Grèce jusqu'à la Thessalie et à l'Epire. Leur domination sur ce pays. Quels étoient ces Mysiens, A 297, 298.

Mystères. Ils ont eu une grande vogue, parce qu'on étoit persuadé que le bonheur présent et futur étoit attaché à la qualité d'initié. Différens degrés par où on devoit passer pour la participation des mystères, A 32, 33. Les homicides étoient exclus des mystères, A 41. La bataille de Naxos, la bataille de Salamine, la prise de Thèbes par Alexandre, eurent lieu dans le temps de la célébration des grands mystères, A 305, 306. Identité des mystères en Egypte et à Eleusis. Ils avoient trois objets principaux, les cérémonies commémoratives du passage de la vie sauvage à la vie civilisée; la représentation et l'explication des phénomènes de la nature, des cérémonies d'expiation fondées sur la croyance d'une vie future. Le premier objet des mystères a été de rapprocher les hommes sauvages, et de leur faire adopter la vie civilisée, l'agriculture et les arts. La partie mystique y fut introduite postérieurement. La contemplation des ouvrages de la nature étant la voie la plus propre pour établir et conserver la connoissance de la divinité, les chefs de colonies présentèrent d'abord les tableaux les plus simples de l'univers, ce

qui conduisit aux représentations mystiques, qui n'étoient que le symbole des principales opérations de la nature et de la force qui la meut. Ce sentiment de la divinité, naturel à l'homme, inspira aux législateurs l'idée toute simple d'étayer les institutions sociales par les opinions religieuses, et d'établir dans les mystères le dogme des peines et des récompenses à venir. Les récompenses de l'initiation étoient attachées à la pratique des vertus sociales. Tous ceux qui avoient manqué aux devoirs de l'honnête homme et du bon citoyen étoient exclus des mystères. Le dogme des peines et des récompenses étoit fondé sur l'immortalité de l'ame. La Doctrine mystique offroit aux hommes les moyens d'être heureux dans cette vie par l'aveu des crimes commis, et le retour à la vertu. Partie morale des mystères, simplicité des premiers préceptes qu'on y enseigna. Dans la suite les théologiens établirent des principes plus métaphysiques, qui enfantèrent les abus et les erreurs de la mysticité. Les philosophes éclectiques parvinrent, dans des temps postérieurs, à introduire leur théorie sur l'ame et leur spiritualisme dans l'enseignement des mystères, *B* 252, 280 (V. les art. *Métempsycose*, *Principe*, *Dieux*). Fondation des mystères d'Eleusis, et causes diverses de leur propagation dans la Grèce, *C* 1, 10. Ont été fondés dans les temps héroïques. Ont conservé l'empreinte des idées et des institutions des âges primitifs, *C* 11, 12. Chasteté des personnes qui célébroient les mystères. Respect qu'elles inspiroient, *C* 132, 133.

Myunte. Le temple en marbre blanc de Bacchus étoit le seul beau monument de cette ville, *C* 466.

N.

Narcée, fils de Bacchus et de Physcoa. Devint un puissant guerrier, et bâtit dans l'Elide un temple à Minerve Narcéa. Il institua le premier dans cette contrée des sacrifices et un chœur de musique en l'honneur de Bacchus. Les seize matrones qui présidoient aux jeux célébrés tous les cinq ans dans l'Elide en l'honneur de Junon, étoient chargées de l'entretien de ce chœur de musique, ainsi que de celui appelé le chœur d'Hippodamie, *C* 433, 434.

Naupacte. Ses habitans célébroient les Dionysiaques, *C* 442.

Naus, arrière-petit-fils d'Eumolpe, porta les mystères d'Eleusis aux Phénéates, *B* 350.

Naxos, île. Le culte qu'elle rendoit à Bacchus est célèbre. Diverses traditions des Naxiens, c 448, 449, 450, 451.
Nébride, peau de faon dont on couvroit ceux qui devoient être initiés. L'initiateur devoit en être revêtu, c 134. La Nébride, un des attributs du dieu du vin, a été appliquée à Bacchus dieu soleil, et étoit l'emblême de la variété des astres. Etoit portée par les Bacchantes, c 406.
Némésis, déesse vengeresse des crimes. Les Egyptiens l'avoient mise au rang de leurs divinités. Ils lui avoient consacré la planète de Saturne. Némésis, ministre de la justice divine, chez les Grecs comme chez les Egyptiens, B 143, 144. Némésis avoit le caractère général de la divinité, B 156.
Néonies, fêtes de Bacchus qui étoient célébrées dans le temps du vin nouveau, c 255. Bacchus étoit adoré sous le nom de Néos, c 256.
Nephtys, épouse de Typhon, resta toujours stérile; elle fut fécondée par Osiris. Elle est l'emblême des parties de l'Egypte que le Nil ne couvre pas, et qui, par cette raison, sont toujours arides et stériles. Lorsque le Nil, dans ses débordemens extraordinaires, couvroit ces parties éloignées, les Egyptiens disoient qu'Osiris s'unissoit avec Nephtys, B 52, 110.
Neptune, souverain de la substance humide et génitale, le même que Bacchus Hyès. Surnommé Phytalinus, A 102, 103, 104.
Nicias gagna la faveur populaire en donnant des spectacles et des jeux. Nombreuses offrandes qu'il offrit aux dieux. Il plaça dans le temple de Bacchus un petit temple (*mégara*), et tous les trépieds qu'il avoit gagnés comme vainqueur. Anecdote d'un de ses esclaves qui parut sur le théâtre, habillé en Bacchus, c 178.
Nil (V. les art. *Hyès*, *Apis*). Les Egyptiens qui lui devoient la fécondité et la richesse de leur pays, en avoient fait leur principale divinité. Passage d'Aristide, de S. Jean Chrysostôme, d'Héliodore. Noms qu'ils lui donnoient. Fêtes qu'ils avoient instituées en son honneur, A 104, 105, 106, 107, 108. Les Egyptiens lui donnoient le nom d'Agathodémon et de Cneph, ainsi qu'aux taureaux sacrés, symboles du Nil ascendant, A 123. Dans une médaille de Titus, il est représenté sous la figure d'un Jupiter couronné d'une cercle de rayons et tenant le lotos. Les Egyptiens révéroient le Nil sous le nom de Jupiter Pharius ou Egyptius. L'aigle étoit l'hiéroglyphe du

Nil. On le représentoit par trois urnes, *A* 348, 349. Premier objet du culte des Egyptiens, *B* 13. Les Egyptiens disoient que leurs dieux étoient nés du Nil, locution symbolique et allégorique, qui signifioit que le Nil avoit été leur premier et leur plus ancien dieu, et que les autres avoient succédé à celui-là. Le Nil fut un écoulement du dieu Osiris, après l'établissement du culte de ce dieu, *B* 50, 51. La colonne qui sert à mesurer les divers accroissemens du Nil est renfermée dans un édifice appelé mikias, qui fut d'abord consacré à Isis et ensuite à Sérapis. La fiction relative à cette colonne est essentielle à l'allégorie d'Osiris, *B* 54. Prêtres du Nil dans toutes les villes situées sur ce fleuve. Leurs fonctions. On adoroit le Nil en Ethiopie. Les Anciens voiloient la tête du dieu du Nil. On consacroit au Nil des statues de marbre noir. Fécondité due au Nil. Les Egyptiens lui donnoient le nom de *Sôter*, *B* 418, 419, 420, 421, 422, 423.

Nuit. La nuit ou les ténèbres divinité mère de tous les êtres, adorée sous les noms d'Athyr et de Vénus Scotia ou Ténébreuse. Culte de la nuit comme un des principes universels. L'œuf enfanté par la nuit, produit l'amour le premier né de l'univers. (V. les art. chaos, Athyr). La nuit principe des choses créées dans la théologie des Phéniciens et des Grecs. Son oracle à Delphes, *A* 169, 175. L'oracle de la nuit à Mégare. La théogonie d'Antiphanes qui est perdue, présentoit la nuit comme principe des choses créées. La divinité de la nuit présidoit à la nuit proprement dite. Son culte étoit le même que celui de la lune. Junon, comme Athyr, étoit la déesse de la nuit, *A* 364, 365. Toutes les religions ont eu leurs nuits saintes (V. l'art. obscurité), *C* 132.

Nyctélies, nom donné aux dionysiaques, *C* 131.

Nyctelius, surnom de Bacchus; à Athènes on lui avoit consacré un temple sous ce nom. Un bœuf noir étoit son symbole. Il étoit quelquefois représenté avec un manteau étoilé, *C* 131.

Nymphes, nourrices de Bacchus. Dans la Libye, on associoit les nymphes à Bacchus, *C* 267, 269.

Nysa, nom d'un grand nombre de villes et de montagnes. Il a été appliqué par les poètes aux lieux divers où l'on célébroit les orgies de Bacchus, *C* 44, 45, 46, 47, 48. En Arabie, comme dans l'Inde, la ville de Nysa étoit bâtie sur le penchant d'une montagne *A* 52. Nysa nourrice de Bacchus. Sa statue haute de huit

coudées, assise, étoit portée dans la fête dionysiaque célébrée à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe. Description de cette statue, c 145. Nysa nourrice de Bacchus, étoit, suivant Diodore, une fille d'Aristée. Apollonius de Rhodes l'appelle Macris; Orphée Hippa, c 314. Médaille de la ville de Nysa entre le Nil et la Phénicie, c 488. La fondation de la ville de Nysa dans l'Inde étoit attribuée à Bacchus. Elle s'appeloit aussi Dionysiopolis. Ptolémée en donne la position sous le nom de Nagara. Elle étoit située au pied du mont Méros, c 489, 490, 491, 492.

Nysus, nourricier de Bacchus, auquel il laisse son royaume de Béotie, pendant son voyage aux Indes. Manière dont Bacchus recouvra sa couronne, c 328, 329.

O.

Obélie, pain inventé par Bacchus pour pourvoir aux besoins de ses troupes. Ils étoient portés dans les fêtes publiques de Bacchus sur les épaules des Obéliophores, ainsi appelés du nom de ce pain, c 409.

Obscurité. Étoit ménagée dans les temples des anciens, à cause des cérémonies mystérieuses, et parce que cela est imposant, b 332; c 131.

Océan. (V. l'art. hyès). Étoit chez les anciens non-seulement la mer, mais le principe humide de la nature qui alimente et nourrit tout ce qui existe, a 103.

Ocellus Lucanus a adopté le système de l'éternité du monde avant Aristote. Le titre de son ouvrage annonce une explication du système de l'univers et de ses causes. Faussement accusé de matérialisme, b 293.

Odeum; sa situation; sa forme. Fut construit par Périclès. Origine de ce mot. Son usage. Le comble de cet édifice étoit construit des antennes et des mâts enlevés aux vaisseaux des Perses. Sa forme imitoit celle de la tente de Xerxès. Fut brûlé pendant le siège d'Athènes par Sylla. Rebâti par Ariobarzane. Fut un des plus magnifiques monumens d'Athènes, c 202, 203.

Œnée, roi de Calydon, reçut le premier de Bacchus le fruit de la vigne. Traditions sur le culte de Bacchus dans l'Etolie, c 441, 442.

Œuf symbolique consacré au Démiourgos qui le vomissoit de sa bouche, et qui en faisoit éclore le premier principe de la lumière et de la chaleur, le dieu Phta. Consacré aux Dioscures. Etoit exposé dans les mystères de Bacchus et placé aux pieds du dieu à cornes de taureau (V. l'art. *Chaos*). Castor et Pollux nés de cet œuf. Base de

la Cosmogonie d'Orphée. Phanès, l'Amour, Vénus, étoient nés de cet œuf. Grand œuf d'Oromaze, *A* 204. Dans la Théologie égyptienne le soleil est le fils du temps, il sort de l'œuf symbolique. On retrouve l'œuf symbolique dans toutes les religions de l'Inde et celles du Japon. L'Hercule d'Athénagore donne naissance à un œuf immense qu'il brise en deux parties, la partie supérieure forme le ciel, et la partie inférieure forme la terre, *A* 370, 371. Osiris étoit sorti de l'œuf symbolique, *B* 104.

Oinos, surnom de Bacchus. (V. Maronæus), *C* 417.

Olympe, disciple de Marsyas. Ministre de Bacchus. Auteur du nôme harmatios, air de flûte avec lequel les Phrygiens accompagnoient la marche de la mère des dieux, *A* 280.

Olympias, son horreur pour la fable du serpent père d'Alexandre. Livrée au fanatisme du culte de Bacchus, *A* 134, 135. Lettre de cette princesse à Alexandre qui lui avoit demandé un homme expert dans les sacrifices, *C* 443.

Olympie, culte de Bacchus à Olympie, *C* 434.

Om, emblême sacré de la divinité dans la religion Indienne. On l'écrit *aum* et on le prononce *om*. Il est formé de trois lettres qui désignent la triade divine. Om est l'être qui s'est manifesté sous l'emblême de *chiven*, *am* est la puissance nutritive : de leur union sont sorties toutes choses, *B* 394.

Omadius, ou Omestès, surnom de Bacchus, *C* 140. Eusèbe et Arnobe imputent aux habitans de Chio et de Ténédos d'offrir des sacrifices humains à Bacchus Omadius. Les anciens ne parlent pas de cette horrible coutume. Fausseté du fait rapporté par Phanias de Lesbos, que Thémistocle étant sur le point de livrer la bataille de Salamine, fut obligé de sacrifier à Bacchus Omadius trois jeunes Perses, *C* 140, 141.

Omophagie, rite des mystères d'après lequel les initiés étoient obligés de manger crues les parties de viande qui leur étoient distribuées, *C* 139.

Onomacrite. Passe pour l'auteur des hymnes d'Orphée. Suivant d'autres, il ne fit que rajeunir ces hymnes qui étoient écrits dans le vieux langage de la Grèce. Il mit en ordre les oracles de Musée, et les poëmes d'Homère, *C* 13, 21.

Onuphis, surnom d'Osiris, qui signifioit *bienfaisant*, *A* 48.

Ops (V. l'art. *Fortune*). La terre d'où viennent toutes les richesses, *A* 210. Les Romains reçoivent son culte des Etrusques, *A* 270. Son

nom donné à plusieurs déesses (V. l'art. *Diane*). On donnoit le nom d'Ops à Diane et à Junon. C'étoit le nom de Rhéa, *A* 283.

Oraios, surnom de Bacchus, *c* 424.

Oreste vint à Athènes après le meurtre de sa mère, lorsqu'on célébroit la fête de Bacchus Lénéen. Manière dont il fut reçu au repas des Choès, *c* 113, 114.

Orgas, canton de l'Attique consacré aux divinités d'Eleusis. Il étoit limitrophe du champ Rharion, *B* 335.

Orphée. La fable d'Orphée et d'Eurydice est une fiction assez nouvelle, *A* 354. Statue en bois d'Orphée, ouvrage des Pélasges, qu'on voyoit dans le temple des divinités d'Eleusis, près le mont Taygète, *B* 364. Fut le plus célèbre des mystagogues. Les uns ont nié son existence, les autres lui ont attribué ce qui appartenoit à plusieurs personnages. Les plus grandes probabilités ne se réunissent pas en faveur d'Orphée, comme fondateur des mystères d'Eleusis, quoique le témoignage unanime de l'antiquité lie l'existence d'un personnage de ce nom aux établissemens qui contribuèrent à tirer la Grèce de la barbarie, *c* 4, 5, 6, 7. Preuves de l'existence d'un Orphée fondateur des religions, soit qu'on admette un ou plusieurs Orphées, soit que ce nom ne soit regardé que comme la dénomination collective des fondateurs des religions et des réformateurs des mystères, *c* 12, 24. Une tradition lie l'histoire de Lycurgue avec celle d'Orphée, *c* 322, 323. Le nom d'Orphée se rattache à tous les arts. Le premier il enseigna l'astrologie. Il fonda la théologie payenne. Chaque peuple de la Grèce lui attribua sa civilisation, *c* 478, 479. Orphée a introduit dans les mystères des Grecs les expiations et toute la partie mystique appelée le Catharmos, *c* 479. Il est difficile de connoître la véritable doctrine et la véritable théogonie d'Orphée. Celle donnée par Proclus diffère de celle qu'Apollonius de Rhodes fait chanter à Orphée, et qui paroît être la théogonie de Phérécyde. Athénagore attribue une autre théogonie à Orphée, *c* 486, 487. Des ouvrages fabriqués par les nouveaux platoniciens ont été cités sous les noms d'Orphée, Musée, etc. Les chrétiens ont employé ces autorités dans leurs controverses avec les payens. On n'employa plus ces sortes de preuves, lorsque le christianisme fut devenu la religion dominante, *c* 487, 488.

Orphiques, secte qui se forma dans la Samothrace, *a* 200. Influence des orphiques sur la doctrine des mystères. Ils étoient dévoués au culte de Bacchus. Ils formoient une branche de la secte Pythagoricienne. Ils avoient adopté plusieurs pratiques des Egyptiens. Ils formoient une association unie par des pratiques religieuses et par la participation aux mêmes mystères. Ils se prétendoient dépositaires de l'ancienne doctrine d'Orphée. Ils faisoient profession d'un genre de vie conforme à celui des premiers hommes civilisés, et à celui ordonné aux prêtres d'Egypte. Ces disciples de Pythagore se répandirent dans la Grèce après la destruction de cette école à Crotone. Leur union aux platoniciens. Les poésies orphiques peuvent donner quelqu'idée du système religieux de cette secte. Plusieurs fragmens ont été interpolés par des juifs et des chrétiens, *c* 24, 25, 26, 27, 28. Les principes des orphiques se sont introduits dans tous les mystères du paganisme, et dans toutes les sectes de philosophie, *c* 33. Fondement de leur théologie. Leurs pratiques superstitieuses. Mépris dans lequel ils sont tombés, *c* 33, 34, 35, 36, 37. Leur doctrine présente une grande fluctuation d'idées. Obscurité de leur système, *c* 483.

Orsmud, intelligence suprême chez les Perses; il sortit de son être par la production du ciel et de la terre, *b* 472.

Orthos, surnom de Bacchus. Autel élevé à Bacchus Orthos dans le temple des Heures. Amphictyon éleva un autel aux Nymphes près de ce temple. Motifs de ces monumens, *c* 167.

Oscilles, emblême de la purification des ames. Appartenoit sous ce rapport au Bacchus des mystères. Rites des Oscilles appartenant au culte du dieu du vin, décrit par Virgile. Origine de ce rite. Les Oscilles ou Aeores étoient des figures faites d'écorce d'arbre, que l'on suspendoit à des arbres, et que le vent agitoit. Diverses interprétations données à ce rite. La fête des Oscilles appelée chez les Grecs Aeores. Instituée en mémoire d'Erigone, fille d'Icarius. Autre espèce d'Oscilles, machine suspendue à des arbres où se plaçoient des hommes, dont le mouvement les faisoit élever et baisser alternativement. Ce jeu en usage pendant les fêtes de Bacchus. Origine et but de ce rite. Les Oscilles étoient de petites figures de Bacchus, c'est-à-dire de petites statues faites à l'image du corps humain, *a* 37, 38, 39,

40. Réfutation de l'opinion que les Oscilles étoient des Phallus, *a* 312, 313. Autre tradition sur le rite des Oscilles chez les Athéniens, *c* 346, 347.

Oscophories, fêtes instituées par Thésée en l'honneur de Bacchus. Détails de cette fête donnée par Aristodême, *p* 271, 272, 273, 274, 275, 276.

Osiris, force reproductive de la nature. Le même que Bacchus, *a* 15; *b* 16, 410, 411, 412. 413 (V. l'art. *Hyès*). Osiris, symbole de tout ce qui est bon, utile, productif, *a* 165. Origine du culte d'Osiris, d'Isis et d'Horus, *b* 13, 14, 15, 16. D'après la division primitive du principe actif (Osiris) et du principe passif (Isis) que présente la nature, les payens avoient divisé toutes les divinités en dieux mâles et en dieux femelles. Les divinités subalternes n'étant que les démembremens de ces substances universelles, on avoit établi entr'elles la même division, *b* 18, 19 (V. *Timée de Locres*, *Egyptiens*). Bacchus et Osiris étoient le principe fécondant, le dieu bienfaisant, source du plaisir par lequel les êtres se perpétuent. Le phallus étoit leur emblême commun, *b* 33 (V. *Phallus*). Osiris étoit seul, chez les Egyptiens, l'Être suprême, d'après les idées que les Anciens avoient de la divinité. Inscription rapportée par Théon de Smyrne. Osiris et Bacchus avoient tous les caractères de la force et de la bienfaisance, qualités par lesquelles les hommes ont toujours défini la divinité. Chacun de leurs attributs avoit un culte particulier, mais cet attribut n'étoit pas adoré comme puissance universelle, *b* 46, 47, 48, 49, 50. Le culte d'Osiris, comme maître de la substance humide, étoit le plus solennel et le plus important chez les Egyptiens. Osiris étoit le grand Démiourgos agissant sur le principe humide qui compose la sève des plantes et la semence des animaux. C'est par cet agent que s'opère le grand ouvrage de la génération, *b* 50, 51. La fable des parties sexuelles d'Osiris jetées dans le Nil, est le symbole de la vertu productive du dieu, qui a pour matière première la substance humide, *b* 53, 55. La victoire de Typhon sur Osiris, et le corps d'Osiris renfermé dans un coffre, ne désigne rien autre chose que l'affoiblissement et la disparition des eaux du Nil, qui, obligé de se retirer dans son lit, est conduit à la mer par un canal presqu'insensible, *b* 53, 54. Osiris et Bacchus, peints avec les attributs du bœuf, étoient dé-

positaires du principe humide générateur, B 57. Les Egyptiens adoroient dans Osiris la force, la puissance, la beauté et les heureux effets du soleil. Etymologie du mot *Osiris*, B 60, 61, 62. Faits communs à Osiris et à Bacchus, B 98, 108. Son culte étoit général en Egypte, B 160. Tableau d'Osiris dans la Table isiaque, B 415. Son tombeau à Philé, B 420, 421. Osiris fait une expédition dans l'Inde, il y fonde Nysa, C 52.

Osius, ministres de Delphes, faisoient un sacrifice secret auprès du trépied de l'oracle d'Apollon, où étoit déposé le corps de Bacchus, pendant que les Hyades réveilloient le Licnite, A 62.

P.

Palmier. Arbre sacré et fameux par ses attributs mystiques chez les Egyptiens, B 443.

Pamylies, fêtes des Egyptiens en l'honneur d'Osiris, grand principe de la fécondité. Les mêmes que les Phallophories des Grecs en l'honneur de Bacchus, A 42; B 33, 34.

Pan (V. l'art. *Cybèle*). Perfectionna la flûte à six tuyaux. Un des emblêmes du pouvoir reproducteur chez les Egyptiens, C 69, 71. Son culte fut reçu dans la Grèce vers le temps de la guerre de Troie. Les Grecs dégradèrent Pan, qui ne fut plus que le dieu des bois et des forêts. Rapports qui existèrent entre Pan et Bacchus, en Egypte et en Grèce. Pan et ses compagnons ont été placés dans le cortège de Bacchus. Il fut un de ses généraux dans la guerre des Indes, et il le seconda dans le combat contre les Titans. Les Pans approchoient plus que les autres compagnons de Bacchus, de la nature animale, C 374, 378.

Panages, ministres subalternes attachés au culte mystérieux d'Eleusis, C 132.

Pandia, fêtes célébrées à Athènes le lendemain des Dionysiaques, en l'honneur de la lune, comme sœur de Bacchus, C 277, 278.

Panthéon. Statues qui réunissoient les attributs divers du premier Être. Ces statues retenoient le nom de la divinité à laquelle elles étoient consacrées. On disoit le *Panthéon de Jupiter*, le *Panthéon de Mercure*. On distinguoit dans ces statues les attributs généraux de ces divinités de leurs attributs particuliers, B 249, 250.

Panthères. Animal consacré à Bacchus. Passèrent pour les nourrices de ce dieu. Elles aiment le vin. Bacchus est souvent représenté couvert d'une peau de panthère, C 147, 402.

Pantodynaste, *omnium præfectus*, nom donné à Bacchus, *A* 141.

Parnasse. Les membres de Bacchus furent portés et ensevelis sur le mont Parnasse, où il fut rappelé à la vie par Cérès; ce fait mythologique étoit rappelé dans les mystères, *A* 62. Le culte d'Apollon et de Bacchus étoit également établi sur le mont Parnasse, *A* 67, 68.

Parques, portoient le calathus en qualité de fileuses, *A* 48. Souvent représentées sur les monumens anciens comme déesses mères. Sous ce rapport elles présidoient à la conception et à l'enfantement, et elles décidoient de la longueur et de la brièveté de la vie. Elles assistoient à l'enfantement pour se rendre les maîtresses de la destinée de l'enfant qui venoit de naître. Opinion de l'abbé Banier qui prétend qu'elles n'étoient pas les déesses mères. Passage d'Ocellus Lucanus. La plupart des philosophes anciens entendoient par les parques la providence divine. Pausanias nomme trois parques, dont la première et la plus ancienne étoit Vénus Uranie qui présidoit à la naissance de l'homme. Suivant Epigènes, les parques n'étoient que la vertu de la lune sur ce bas monde. Suivant Varron, elles faisoient allusion au pouvoir qu'a la lune sur les hommes *in maturando partu*, *A* 278, 373.

Pasiphaé, mère d'Ammon, avoit un temple et un oracle à Thalaines en Laconie, *C* 88.

Patæques, nom commun à toutes les divinités phéniciennes et syriennes. Étoient les mêmes dieux que les cabires. Forme orbiculaire des Patæques. Ils les plaçoient sur leurs tables comme dieux tutélaires et comme auteurs de tous les biens. Hercule dieu Patæque, sa statue par Lysippe. Bacchus dieu Patæque. Apollon et Horus dieux Patæques, *A* 190, 191, 192.

Patrous, surnom de Bacchus. On voyoit dans son temple à Mégare, sa statue accompagnée d'un satyre, ouvrage de Praxitèle, *C* 350, 351.

Pavot, symbole de l'abondance, attribut de Cérès et de Mercure, *B* 239.

Péan, chanté en l'honneur d'Apollon. Genre de poésie modeste et réglée, propre à peindre l'unité du premier principe, *A* 66.

Pédum, bâton des voyageurs, que portoit Mercure, *B* 218.

Pégase d'Eleuthère. Apporte le culte et les images de Bacchus à Athènes sous le règne d'Amphictyon. Railleries et mépris des Athéniens pour ce culte. Maladie épidémique dont ils furent frappés. Établissement de ce culte à Athènes. Statue de Pégase d'Eleu-

thère dans la maison de Polytion, c 348, 349.
Pélasges, premiers habitans de la Grèce dans l'état de barbarie. Leur culte religieux fondé sur leurs besoins physiques. Adoroient les objets qui les environnoient. Ne donnoient aucun nom à leurs dieux. N'avoient pas de prêtres. Ne faisoient ni vœux ni prières. Leur culte consistoit dans la danse, le chant, et les mouvemens d'une joie immodérée. Délire de ces peuples dans leurs cérémonies religieuses, augmenté par leurs grossiers instrumens. La folie des Pélasges a toujours fait partie de la religion chez les Grecs, a 1, 2, 3, 4, 5 (V. *Religion*).
Pénates. Les Cabires étoient les dieux Pénates des Romains, qui avoient reçu ce culte des Etrusques ou de Tarquin l'Ancien, fils de Démarate de Corinthe. Le transport des dieux Cabires de Troie, par Enée, en Italie, est un conte. Passage de Denys d'Halicarnasse sur les dieux Pénates, qui étoient les dieux de la patrie, de la génération, des propriétés, de l'intérieur, les dieux tutélaires. Les Pénates étoient les grands dieux. On distinguoit les Pénates publics et les Pénates privés. Diverses espèces de Pénates. Ils portoient comme les Cabires le titre de Dioscures, a 216, 217, 218, 219.
Penthée, fils d'Echion et d'Agavé. Successeur de Cadmus sur le trône de Thèbes. Effrayé des désordres que le culte du dieu du vin devoit entraîner après lui, voulut apporter de la résistance à l'introduction de ce culte à Thèbes. Il fut la victime de son zèle. Ses malheurs d'après la fable. La légende de Penthée, ainsi que celle de Lycurgue et de Persée et leurs combats contre Bacchus, ne sont que l'histoire défigurée de l'établissement de ce culte, et la peinture allégorique des obstacles que ses ministres éprouvèrent dans la Béotie, dans l'Edonie et dans l'Argolide, c 323, 324.
Pénula, casaque ou manteau de gros draps, ouvert par un des côtés. Vêtement des voyageurs porté par Mercure, b 218.
Péonies, fêtes célébrées à Athènes. Divergence d'opinions sur la divinité à laquelle ces fêtes appartenoient. On les a attribuées à Apollon, à Minerve, à Bacchus, c 277.
Péricionius, surnom de Bacchus. Son étymologie, c 423.
Perperne. Culte de Bacchus dans cette ville de l'Eolide, c 467.
Persans, ont admis l'unité du premier Être, et ont regardé Oromaze, principe du bien, et Ahriman, principe du

mal, comme deux êtres créés et dépendans, dont le dieu suprême se servoit ainsi que de deux instrumens, pour maintenir l'ordre et l'harmonie de l'univers. Preuves qui ont été données de ce systême par Hyde et M. Anquetil-Duperron, *B* 302, 303, 304.

Persée, plante consacrée à Isis, comme symbole du silence et de la vérité. On en couronnoit les vainqueurs aux Dionysiaques, *B* 159. On portoit une couronne de cette plante dans la procession dionysiaque ordonnée par Ptolémée Philadelphe, en l'honneur de Ptolémée Sôter, *C* 143.

Persée. Reçut de Mercure des encouragemens pour son expédition contre la Gorgone. Mercure lui donna une faux de diamant, et il l'accompagna, *B* 244. Persée reçut de Mercure les talonnières. Il étoit aussi coiffé du Pétase, et armé de la petite faux ou harpe. Le nom de *Harpadophore* lui étoit commun avec Mercure. Ses rapports avec ce dieu, à qui les Anciens donnoient le nom de Persée, *B* 249. L'histoire de la mort de Bacchus tué par Persée auprès de Lerne, qui appartenoit à l'établissement du culte de Bacchus dans l'Argolide, a été appliquée aux *mystères* de Lerne, *B* 340, 341; *C* 335, 336.

Pétase, bonnet de Mercure et des voyageurs, *B* 218.

Peuplier blanc. Arbre des enfers, appelé par Homère Achéroïda. Hercule descendant aux enfers fit une couronne de peuplier blanc, *A* 84, 85.

Phagésies ou Phagésiposies, festins des Pithégies ou premier jour des petites Dionysiaques. Ces festins étoient appelées Lagénophories à Alexandrie, *C* 105, 106.

Phallophores. Formoient des chœurs isolés. Leur costume et leurs fonctions, *C* 174, 175.

Phallus (V. *Bacchus Chthonien*), symbole de la fécondité, emblême commun à Osiris et à Bacchus. On portoit dans leurs pompes le triple phalle. Du phallus d'Osiris et des Pamylies ont découlé toutes les fêtes phalliques. Ce culte conserva sa pureté primitive chez les Grecs et chez les Egyptiens, mais les progrès de la corruption l'avilirent et le dégradèrent chez les Romains. Il étoit chez les Egyptiens le symbole de la vie à venir. Non-seulement on adora le phalle isolé, mais on l'ajouta à tout ce que les Egyptiens regardoient comme symbole de la divinité. Ce culte subsista en Egypte jusqu'à la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Pour bien juger du culte du phallus, il ne faut pas apporter

les idées des modernès. Le phallus est très multiplié parmi les bas-reliefs des temples Egyptiens, surtout à Thèbes. Voies diverses par lesquelles le culte du phallus passa de l'Egypte dans les différentes contrées de la Grèce, B 33, 46. On plaçoit des phalles dans les tombeaux, usage qui appartenoit à la croyance des Anciens, que la fécondité éteinte ou arrêtée un instant par la mort, reprenoit une nouvelle vie, B 342. Le phallus considéré comme une amulette, recevoit le nom de *Fascinum* chez les Romains. Ils ne connoissoient pas de préservatif plus puissant. Phalle qui existe encore en son entier dans la rue principale de Pompéi. Procession du phalle dans une fête célébrée au Congo. Phalles ailés des 94e et 97e tableaux d'Herculanum. Tableau généalogique d'une dynastie des rois de Thèbes. L'élévation du phallus étoit une des cérémonies d'Eleusis, B 413, 417. Dans la procession dionysiaque on portoit un phalle d'une grandeur démesurée, chargé de différentes figures, entouré de guirlandes et ayant un astre à son extrémité, C 149. Le phallus étoit l'objet principal renfermé dans les cistes. Il étoit fait d'un morceau oblong de bois de figuier, ayant à sa sommité un membre viril de cuir. Dans la suite il fut fait avec des peaux. Dans les Dionysiaques on le faisoit mouvoir et on le sautoit, C 153, 154.

Phanès, le Bacchus des orphiques, avoit la figure du serpent, A 134. Doctrine des orphiques sur Bacchus Phanès. Etoit la même divinité qu'Osiris. Le mot égyptien *Phanès*, est synonime d'αἰὼν, *Eternité*, que les Orientaux faisoient naître de l'Ether et de la Nuit, ainsi que Phanès. Figure mystique de l'Eternité, adorée à Alexandrie sous les noms d'Osiris et d'Adonis. Nonnus présente comme identiques Phanès et l'Eternité. Il représentoit non-seulement la nature, mais la durée de toutes les choses qui existent dans la nature, ou le temps. Il étoit le même que l'Amour de la théogonie d'Hésiode. Suivant Platon, il étoit la divinité que tout l'univers adoroit sous différentes formes et sous des noms différens. Hymne d'Orphée. Phanès présidoit à la faculté génératrice. Il portoit le phallus, C 28, 29, 30, 31, 32, 33, 486.

Phéniciens, habitèrent l'Égypte avant Moïse. Ils portèrent le culte des huit grands dieux d'Égypte, des huit Cabires, dans la partie de la Phénicie et de la Syrie où ils allèrent s'établir, A 189.

Phialée, ville de l'Argolide. Fêtes de Bacchus pendant lesquelles les Phialiens furent égorgés par les bannis de cette ville, *c* 344, 345.
Phigaliens, manière dont ils célébroient les dionysiaques. à Phigalie, Bacchus avoit un temple sous le nom d'Acrotophore, *c* 428, 429.
Philippe et Olympias se rencontrèrent enfans dans le sanctuaire de Samothrace, *A* 199.
Philiscus, un des sept auteurs de la Pleiade. Prêtre de Bacchus, *c* 143.
Philogelos, surnom de Bacchus, *c* 424.
Phleus, surnom de Bacchus. Etymologie de ce nom. Les habitans de la Laconie appeloient Proserpine ou Cérès mères de Bacchus, *Phléan*, donneuse de fruits, *c* 420.
Phliunte, ville du Péloponnèse dans les montagnes de la Sicyonie, d'abord appelée Arethyrée, et ensuite Phliunte de Phlyus qu'on fait fils de Bacchus et de Chthénophyles, *c* 420.
Phlyus, surnom de Bacchus. Etymologie de ce nom, *c* 420. Les habitans de la Laconie appeloient Phlyasus, le mois qui donnoit des fruits, *ibid.*
Phocée, ville maritime de l'Asie Mineure fondée par des Phocéens voisins du mont Parnasse, qui y furent conduits par les Athéniens Philogène et Damon, et qui y apportèrent le culte des Dioscures Cabires, *A* 215.
Photagogie, étoit l'apparition subite des lumières qui précédoit l'autopsie ou la présence subite des dieux, *B* 317.
Phratrie. Une tribu étoit divisée en trois parties, et chacune de ces trois parties s'appeloit Phratrie. Chaque tribu avoit ses dieux particuliers appelés Tribules, et chaque Phratrie avoit ses prêtres particuliers appelés Ἱεροσκόπους, *c* 260, 261. La phratrie dont le chef s'appeloit *Phratriarchos*, avoit un lieu sacré appelé *Phratrios* où se rassembloient les principaux de la Phratrie pour la cérémonie de la présentation des enfans, *c* 264, 265.
Phrygiens, ont été cilivisés long-temps avant les parties intérieures de l'Asie, et avant les Grecs. Les colonies grecques de l'Asie doivent à leurs liaisons avec ces peuples, l'avantage d'avoir eu les arts et les sciences long-temps avant les Grecs d'Europe. Hyagnis de Phrygie inventa des nômes pour les fêtes de la mère des dieux, de Bacchus, de Pan, etc., 1500 ans av. J. C., *A* 99. Mélange des religions égyptiennes, phrygiennes et helléniques. Commencement des royaumes de Phrygie et de Lydie (V. les art. Musique, Sabazius) *A* 290, 291, 295.
Phta, dieu des Egyptiens, le

Vulcain des Grecs, (V. les art. Vulcain, Minerve, Ephaiste) étoit nommé le père des dieux. C'est à lui que s'adressoit la fameuse inscription du temple de Saïs, A 172, 173. Son temple en Egypte. Outrages faits à la statue de ce dieu par Cambyse. Elle ressembloit aux Patæques, A 190 (V. l'art. *œuf symbolique*). Le mot Phta, dans la langue copte, signifie celui *qui fait*, *qui ordonne*, c'étoit le principe de l'ordre, la cause artiste de l'univers, B 16, 425, 472. Les Egyptiens donnèrent à Phta le nom de Thoth, lorsqu'ils le considérèrent sous le rapport des inventions qui lui appartenoient comme à l'esprit infini, B 232. Le culte de Phta fut restreint à la seule ville de Memphis, B 425, 426. Inscription d'un ancien obélisque d'Héliopolis en l'honneur de Phta. Son explication par Hermapion a été insérée dans l'histoire d'Ammien Marcellin. Allégorie de Manethon qui avoit réduit en dynasties le règne de ces dieux. Motif pour lequel il passe sous silence le règne de Phta, B 472, 473.

Phytalus. Donna l'hospitalité à Cérès, qui lui fit don du figuier. Inscription qu'on lisoit sur son tombeau, A 24, 25.

Pie, oiseau causeur et querelleur, consacré à Bacchus, C 403.

Pin. La flamme du pin étoit favorable aux purifications, A 31. Arbre consacré à Bacchus souverain du principe humide et générateur, et à Neptune, A 102. Célèbre dans le culte d'Atys et de Cybèle. Ceux qui le portoient dans les cérémonies de ce culte, s'appeloient Dendrophores. Rappeloit les dendrophories de Bacchus, A 287; B 444. La pomme de pin étoit toujours employée dans les mystères de Bacchus, on la plaçoit au sommet des Thyrses. On l'appeloit Konon; c'est pourquoi ceux qui portoient le Thyrse, s'appeloient *Konophores*, C 389.

Pirée, port à 40 stades de distance d'Athènes. Les dionysiaques les plus anciennes qui se célébroient dans le temple de Bacchus Limnæus, furent tranportées au pirée après la construction du temple de Bacchus dans cette partie de la ville, C 240, 241.

Pithægies, première solennité des Anthestéries ou petites dionysiaques. Se célébroient le onze du mois anthestérion. Cérémonies observées dans ce premier jour. Epoque de cette fête, C 101.

Pitho. Temple de Pitho ou la persuasion bâti sur la place publique de Sicyone, à l'endroit où les Argiennes avoient été guéries de leur démence, C 338.

Pivoine. Plante consacrée à Vénus, B 445.
Platée. La victoire de Platée fut remportée près du temple des divinités d'Eleusis. Le combat se donna vers le bocage consacré à Cérès, B 370.
Platon. La doctrine de Platon fondée sur le système de la triade Egyptienne. Son triangle, A 15. A adopté les principes de Pythagore et de Timée sur les deux premières causes, la force active et la force passive de la nature. Sa philosophie vacillante. Exposé des principes fondamentaux de sa doctrine par Plutarque. Objet du Timée et du Critias. Il voulut expliquer toute la nature par les convenances. Il vouloit connoître la première cause, et savoir ses desseins, B 408, 409, 410.
Platon. Le casque de Platon, emblème des principes de la génération cachée ou non développée dans le sein de la terre. Interprétation du mot *adès*, c'est-à-dire chose invisible et nullement soumise aux sens, A 78, 79. Clymène, nom du dieu des enfers, A 52. Platon n'étoit pas chez les Grecs le génie du mal, comme l'ont cru quelques modernes, mais il étoit l'Osiris dieu des enfers, le Sérapis, le premier être considéré sous les attributs qui appartiennent au dieu suprême des enfers, B 304, 305.
Plutus, dieu des richesses, fils de Cérès et de Jasion, étoit un Dioscure, A 209, 222.
Politès, nom sous lequel étoit adoré Bacchus à Hérée, ville d'Arcadie, C 430.
Polus, acteur qui vivoit du temps de Démosthène. A l'âge de 70 ans, il joua pendant les grandes dionysiaques, dans huit tragédies en quatre jours, C 228.
Polyidus, fils de Céramus, et arrière-petit-fils de Mélampus, étant venu à Mégare purifier Alcathus du meurtre de Callipolis son fils, y bâtit le temple célèbre de Bacchus. Il lui érigea aussi une statue en bois, C 350.
Polythéisme (V. l'art. *dieux et religion*.) Le Polythéisme tel qu'on le concevroit d'après les poètes et mythologues, n'a jamais fait partie de la religion nationale chez les Grecs. Elle admettoit le Polythéisme que présentent les grandes divisions de la nature, c'est-à-dire le principe actif, le principe passif, le produit des deux et leurs attributs, B 321, 322.
Polytion. Sa maison consacrée à Bacchus Melpoménus. Alcibiade fut accusé d'y avoir parodié les mystères d'Eleusis, A 21; C 213, 214.
Porc, fréquemment employé dans les lustrations et les initiations. Regardé par les Egyptiens comme un animal

immonde. Ils n'en immoloient qu'à Bacchus dans la pleine lune. Cet animal appelé Mystique par les Grecs, étoit immolé dans toutes les initiations. On le sacrifioit à Cérès et à Bacchus, parce qu'il souilloit les champs et les vignes. C'est par le porc qu'a commencé l'usage d'immoler des bestiaux. Traces de cet ancien usage reconnues par Varron, *A* 42, 43. Tous les ans avant la moisson, les Romains immoloient une truie à Cérès, appelée truie *Præcidanea*, et par les grecs προτέλεια. La truie étoit immolée pour purifier une famille qui étoit devenue impure, faute d'avoir rendu les derniers devoirs à un de ses membres après sa mort. Rôle que joue le porc dans l'antiquité religieuse, le sanglier d'Adonis, de Méléagre, etc. Sacrifice de la truie dans les *ambarvalia*, les *terminalia*. Immolée à Cérès à cause de sa fécondité, à Minerve, à Maïa. Trois porcs immolés dans les trois sacrifices ordonnés aux initiés d'Eleusis. Sacrifice du porc au soleil, à Mars, aux Dioscures, à Priape, à Bacchus, à Sylvain, à Jupiter, à Hercule, et à tous les dieux qui avoient quelque rapport à l'agriculture et qui présidoient à la fécondité. Le porc, emblême de la lubricité, immolé à Vénus le jour des Hystéries, à Argos. Différence de coutumes dans divers pays sur le sacrifice du porc. Animal employé dans les lustrations, les purifications et les expiations. Serment par le porc, celui d'Agamemnon, celui des Pugiles avant que de combattre, celui des juges du combat. Le sacrifice du porc appaisoit les insensés et les furieux, *A* 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320.

Porte sacrée (V. *Thriasia*).

Poules. La poule de Numidie étoit consacrée à Isis. Sa dépouille étoit une coiffure particulière aux reines d'Egypte. La poule pintade étoit le symbole de la variété des productions de la nature. La fécondité des déesses mères fut exprimée sous la forme d'une poule avec ses petits. Les poules étoient consacrées à Latone, *B* 445.

Pourpre. La couleur pourpre avoit rapport à la mort; elle désignoit aussi la virginité, *B* 313.

Priape, le même qu'Horus, emblême de la force et de la fécondité répandue dans la nature, *B* 181. Dans la fête dionysiaque, Priape étoit debout à côté de Bacchus, *C* 149. L'île de Lampsaque lui étoit consacrée. Il y étoit adoré comme fils de Bacchus et de Vénus. Culte que Priapeium, ville de l'Hellespont, rendoit à

Priape et à Bacchus. Médailles de cette ville représentant ces deux divinités. Les ministres de Bacchus étoient admis dans les fêtes de Priape, c 465, 466.

Principe. Le système du bon et du mauvais principe n'a jamais été enseigné dans les mystères. La question de l'origine du bien et du mal est insoluble par les lumières de la raison. Elle est étrangère à la religion, qui ne discute rien, mais qui prescrit. Elle a toujours embarrassé les philosophes qui s'en sont occupés. Ce fut pour éviter les conséquences impies que présente le principe que rien ne peut se faire sans la volonté de Dieu, que les philosophes payens, et après eux des philosophes chrétiens, ont supposé deux principes éternels, l'un du mal et l'autre du bien. Ce dogme a été admis par Pythagore, Timée de Locres, Platon, Aristide, Xénocrate, et par tous les anciens philosophes, à l'exception des épicuriens. Il fut adopté par un grand nombre de chrétiens, surtout dans les premiers temps. S. Augustin y fut long-temps attaché. Inutilité de cette question. Opinion de Socrate, de Maxime de Tyr, d'Arnobe et de Bayle. Ces questions abstruses auroient retardé la marche des premiers législateurs et des fondateurs des religions, et eussent été nuisibles à leur dessein. Ils n'admirent que l'unité du premier Être et ses perfections infinies, et ils profitèrent de l'existence du bien, et du mal physique et moral, pour affermir leur dogme des peines et des récompenses à venir. Jamais on ne s'est occupé de la doctrine des deux principes dans les mystères d'Eleusis, B 284, 306. Doctrine des anciens Perses sur les deux principes, B 429.

Problastus, surnom de Bacchus, c 416.

Proérésies, fête célébrée à Athènes en l'honneur de Cérès, B 124.

Proserpine (V. les mots *Chthoniennes*, *Zagrée*, *Thesmophores*, *Cabires*, *Vénus*, *Myllos*), symbole des semences cachées dans la terre. Interprétation de son enlèvement par Pluton, et de sa recherche par Cérès, A 36, 37, 343, 344. Surnoms de Proserpine. Inconnue aux Egyptiens. Son culte dans la Grèce étoit postérieur à celui de Cérès. Représentant tous les germes que la terre reçoit dans son sein, on lui donna l'empire des ombres. Isis étoit le prototype de Cérès et de Proserpine, qui étoient la même divinité sous des rapports divers. Les petits mystères appartenoient

au culte de Proserpine. Elle étoit la déesse des richesses, *A* 81, 82, 83. Proserpine étoit adorée dès la plus haute antiquité chez les Sabins. Elle étoit une des nymphes de la Campanie, pays célèbre par le culte des divinités d'Eleusis. Les affranchis la regardoient comme leur divinité tutélaire. Ils venoient prendre dans son temple le bonnet de la liberté. Proserpine portoit le nom de *Libera*, *A* 343. Proserpine, la même qu'Hécate, ses noms et ses attributs comme reine des enfers, *B* 148, 149, 150. Nouveauté de son culte. Surnommée *Soteira*. Elle étoit placée au rang des divinités Iatriques, *B* 158. Erreur des écrivains qui ont cru que Proserpine étoit le bon principe, l'Osiris des Egyptiens, *B* 305, 416. Lieux qui se sont disputé l'honneur de posséder l'ouverture par laquelle Pluton étoit descendu aux enfers avec Proserpine, *B* 349.

Prosymnus. Indiqua la route des enfers à Bacchus, *B* 339. Périt dans le lac de Lerne. L'épouvantable histoire de Bacchus et de Prosymnus n'appartient pas à l'antiquité. Diversité sur le nom de Prosymnus. Etymologie de ce mot. Il étoit le génie de la mort, *B* 341, 342, 343.

Prostatérius. Nom du mois anthestérion chez les Béotiens, *C* 101.

Protée, roi d'Egypte qui reçut Bacchus, *C* 320.

Protésilas, rendu à la lumière par Mercure, *B* 213.

Protogonos, l'Etre premier né. Titre donné à Bacchus. Avoit le taureau pour symbole. Son action pour faire sortir le monde matériel du chaos, *A* 140, 141.

Protrygies, fête commune à Bacchus et à Neptune. Bacchus avoit le surnom de Protrygès comme présidant à la production des fruits. Étymologie de ce nom, *C* 256. Bacchus Protrygès divinité tutélaire des Tyriens. Passage d'Achille Tatius. Étoiles protrygétères. Se lèvent peu avant le temps des vendanges, *A* 514, 515.

Psyché. Entre dans le temple de Cérès, dont elle implore l'assistance, *A* 51. Noces de Psyché décrites par Apulée, *A* 95.

Ptilas, nom donné à Bacchus par les Amycléens. Culte de Bacchus à Amycles, *C* 436, 437.

Purgation, le plus ancien exemple de la purgation, a été donnée par Mélampus pour la guérison des Argiennes, *C* 340.

Purifications; trois modes de purifications, par l'air, par l'eau et par le feu. Purification par la terre comprise dans celle du feu. Purifications pour

les homicides volontaires ou involontaires, *a* 30 et suiv. Deux espèces de purifications, l'expiation d'un crime, et la préparation aux choses sacrées. But utile des purifications. Passage du Phédon sur les purifications. Les grands coupables exclus du bienfait de l'initiation et des purifications. L'expiation des meurtriers remonte aux temps héroïques. Le pouvoir expiatoire résidoit alors dans la personne des rois chefs de la justice et de la religion. Les pratiques expiatoires ont été établies en même-temps que les mystères. S. Clément d'Alexandrie et Marsham disent qu'elles leur ont donné naissance. Nouveaux détails sur la purification par l'eau. Les expiations et les purifications par le feu. Les purifications s'appliquoient à tout ce qui devoit être offert aux dieux, ou employé au service divin, à tous les lieux que le crime avoit profanés ou qui avoient été souillés par le sang. On purifioit les villes et tous les lieux où la colère des dieux se déclaroit par la famine ou d'autres fléaux. On purifioit les armées, le peuple. Lustrations générales et pour certains cas particuliers. On purifioit les troupeaux, les vaisseaux, les tribunes aux haranguès, les théâtres et les lieux d'assemblées du peuple. Les rites de l'apothéose renferment l'idée que l'ame n'étoit complètement délivrée de ses liens mortels que par l'influence du feu. La vertu du bûcher funéraire étoit supposée bien plus grande lorsqu'un homme vivant s'y dévouoit. Cette superstition a été l'origine de l'usage des anciens gymnosophistes de l'Inde qui se brûloient eux-mêmes tout vivans, et qui exigent ce sacrifice de leurs femmes. Doctrine des Platoniciens et des Stoïciens sur la fin du monde actuel et sur la purification par le feu. Cette doctrine introduite dans la croyance des chrétiens. Purification par le feu de la souillure occasionnée par les morts, *a* 321, 337. On commençoit l'initiation par couvrir le sol du temple avec la peau des victimes immolées à Jupiter; on craignoit que sans cette purification le temple ne fût profané par le pas de quelque assistant souillé de crimes, *c* 129. Le van mystique étoit l'emblême de la purification par l'air, formules magiques qui accompagnoient ces purifications, *c* 130, 131.

Pygmées (V. *Pataeques* et *Cabires*). La fable des Pygmées ou hommes d'une coudée, tire son origine de ce que les prêtres égyptiens représentoient par seize enfans d'une coudée de haut les seize coudées de la crue que devoit

avoir le Nil pour la fertilité de l'Egypte. Interprétation du mot *Pygmées*, par Gutleberg, *A* 192, 368, 369.
Pyramides d'Egypte ; elles étoient regardées par les Sabéens comme le symbole du soleil, *A* 133.
Pyrigène ou Ignigène, surnom de Bacchus. Enfant du feu. Etymologie de ce nom, *C* 419, 420,
Pyrrichus, ville de la Laconie, avoit pris son nom de Pyrrichus, un des Curètes, *A* 230. Ses habitans prétendoient que Silène, qui portoit aussi le nom de Pyrrichus, quitta Malée pour venir demeurer dans leur ville, à laquelle il donna son nom, *C* 359.
Pythagore (V. *Cyamite*). Les nouveaux Pythagoriciens et les nouveaux Platoniciens créèrent de nouvelles idées métaphysiques, lorsque les chrétiens attaquèrent le paganisme, *B* 18. La philosophie de Pythagore avoit pour objet de dégager l'ame des sens, et ses idées approchoient de l'immatérialité. Sa monade est le dieu *Un* de Platon. Il subordonne toujours la multiplicité à l'unité qui est placée au-dessus de l'échelle graduée des êtres. Les principes de Pythagore, à quelques exceptions près, ont été adoptés par les pères de l'Eglise, *B* 407.

R.

Rapsodes, introduits sur le théâtre par Démétrius de Phalère. Ils disputoient le prix en récitant les tirades les plus intéressantes des grands poètes, *C* 176, 177.
Religion primitive des Grecs et des Egyptiens, commune à tous les peuples anciens et modernes. Nos voyageurs modernes ont trouvé ce culte établi chez toutes les nations sauvages de l'Afrique et de l'Amérique. Elle est inhérente à la nature de l'homme, qui est dans la dépendance de tous les objets qui conservent sa vie ou menacent son existence, ce qui explique les objets multipliés du culte des sauvages. Le polythéisme est la religion qui appartient à l'enfance de toutes les sociétés humaines. L'histoire de tous les peuples nous les présente s'élevant peu à peu d'une croyance grossière à un meilleur culte (V. l'art. *Pélasges*), *B* 4, 13. Il y avoit chez les Anciens la religion vulgaire ou poétique, qui étoit rejetée par les hommes raisonnables, et la vraie religion théologique qui étoit reconnue par les sages du paganisme, et qui faisoit partie des mystères, *B* 22, 23. Les religions anciennes n'étoient fondées que sur un fait d'observation, le principe de vie

et d'intelligence répandu dans toutes les parties du monde, et la distinction de la nature en partie active et en partie passive, *B* 23, 24, 25 (V. l'art. *Egyptiens*).

Repas. Les repas publics ont été abandonnés et repris à différentes époques. Cette coutume n'a été ni long-temps ni souvent en vigueur, et elle est enfin tombée en désuétude, *c* 115. Il y eut une époque où les repas publics se donnoient dans la salle des Thesmothètes, *c* 116. Il y eut aussi des époques où le premier archonte éponyme donnoit dans sa maison le repas consacré aux fêtes de Bacchus, *c* 116. Les premiers législateurs, pour tempérer les excès et la grossièreté des premiers habitans de la Grèce, admirent la présence des dieux à tous ces festins, *o* 268. Les Grecs, comme les Perses, traitoient leurs affaires à table. Les banquets publics étoient de véritables assemblées de sages, où l'on traitoit les affaires les plus importantes, *o* 269.

Rhamnus, bourg de l'Attique, où Némésis avoit un temple et une belle statue, ouvrage d'Agoracrite, élève de Phidias. Némésis étoit appelée Rhamnusia, *B* 156.

Rharos, le champ Rharos fut le premier ensemencé par Triptolème, *B* 116.

Rhéa, la terre adorée sous le nom de Rhéa dans la Phrygie par les Dactyles Idéens, *A* 183. Différence de Rhéa déesse Phrygienne, de Rhéa telle que la donne la théogonie d'Hésiode. Différens noms de Rhéa déesse Phrygienne. Étymologie du mot Rhéa. La fable de Rhéa qui porte dans son sein cinq enfans, ne peut avoir de sens qu'en supposant que Rhéa est l'état primitif des élémens d'où sortirent les principes auteurs de l'univers. Cette Rhéa est la même divinité que l'ancienne déesse des Egyptiens Athyr. Cette fable de Rhéa est une allégorie récente inventée par les prêtres Egyptiens depuis les Ptolémées (V. les art. *Égyptiens*, *Sabazius*). Identité de Cybèle et de Rhéa déesse de la terre, et mère des dieux (V. l'art. *Cybèle*), *A* 264[1], 271. Rhéa avoit pour attribut un cratère, comme distributrice des dons et des grâces. Rhéa Kernophore, *A* 284. Rhéa épouse de Jupiter Ammon dans les fables libyennes. Traditions, *c* 78, 79, 80. Donne à Bacchus la robe longue, *c* 321. Bacchus fut nourri par Rhéa. Ce qui explique la partie de la fête de Bacchus à Alexandrie où l'on voit ce dieu se réfugiant à l'ombre de l'autel de Rhéa pour éviter la poursuite de Junon, *c* 314. Bacchus, dans son voyage en Phrygie

fut purifié par Rhéa, *c* 320.
Rhésus, plaintes sur sa mort faites à Minerve par Terpsichore sa mère, *c* 6, 7.
Rhètes, ruisseaux consacrés à Cérès et à Proserpine. Servoient à la purification des initiés, les prêtres seuls pouvoient y pêcher. Ils formoient la limite entre le pays des Eleusiniens et le reste de l'Attique, *a* 20.
Rhodes, cette île fut d'abord appelée Ophiusa, ensuite Telchinis, *a* 236, (V. l'art. *Telchines*). Temple de Bacchus dans la ville de Rhodes. Inondations de cette ville pendant lesquelles le temple de Bacchus devint inabordable. On voyoit dans ce temple un grand nombre des monumens dont cette ville étoit décorée. Passage de Lucien sur les peintures qui décoroient les portiques de ce temple. Elles étoient de Protogène. Les Rhodiens célébroient les dionysiaques, *c* 451, 452, 453.
Roi des sacrifices. Lorsque Thésée eut réuni les habitans de l'Attique à Athènes, on choisit un roi des sacrifices, entre les personnes les plus recommandables. Son épouse étoit reine des sacrifices, conditions exigées, *c* 99. A Athènes il y eut à toutes les époques un roi des sacrifices, c'est-à-dire, un personnage chargé de présider à cette partie de la religion extérieure, qui avoit trois parties principales, les sacrifices, les pompes et les jeux. Jusqu'à Thésée les rois furent chargés des sacrifices, et la reine, à titre de reine, avoit les plus secrets et les plus respectables dans ses attributions. Sous le gouvernement républicain, le roi des sacrifices fut donné par le sort. Il présidoit aux mystères avec les Parèdres ou assesseurs, qu'il se choisissoit lui-même, et dont il étoit le maître de fixer le nombre. Erreur des écrivains modernes, qui tous ont cru que l'archonte-roi d'Athènes étoit le roi des sacrifices, et son épouse la reine des sacrifices. Fonctions du roi des sacrifices. Ses prérogatives. Mariage mystique de la reine des sacrifices, *c* 121, 128.
Rome. La différence des Dionysiaques et des Bacchanales étoit très marquée à Rome. Les premières y furent toujours en grande vénération. Les Bacchanales furent proscrites par un décret du sénat. Elles avoient passé de l'Etrurie à Rome, mais elles n'avoient jamais été introduites dans le culte public. Rites et procession des Dionysiaques à Rome, *c* 471, 472, 473.
Rose. La couronne de roses étoit la couronne des buveurs. Cette fleur, chantée par Anacréon, leur plaisoit par la

beauté de son aspect, par la suavité de son odeur, et par sa force refrigérante. Origine que lui donnoient les poètes. Elle étoit le symbole de la discrétion, *c* 111.

Routren, troisième membre de la triade indienne. Dispensateur des peines et des châtimens, auquel le premier Être donna le pouvoir sur toutes les choses qui peuvent causer la destruction des créatures vivantes. Anéantit les hommes du premier âge, *B* 301.

S.

Sabazius, surnom de Bacchus pouvoir générateur, *A* 14. Son histoire est la même que celle de Zagrée. Sabazius, principe actif de la nature. Le nom de Sabazius donné à Jupiter, comme principe générateur (V. l'art. *Serpent*). Etymologie du mot *Sabazius*. Origine étrangère du culte de Sabazius. Sa monstruosité s'accorde peu avec le goût pur des Grecs; mais ils avoient un goût décidé pour les modes étrangères, et ils ont adopté beaucoup de rites des Barbares. Identité du culte de Cérès et de Bacchus, de Sabazius et de Rhéa. Dithyrambe de Pindare. Passages d'Euripide. La même conformité de rites se trouve dans les fêtes particulières aux Thraces (V. les art. *Musique*, *Thraces*, *Rhéa*, *Crète*). Sabazius joue dans les mystères Idéens ou de la Phrygie occidentale, le même rôle qu'Iacchus dans les mystères d'Eleusis. Ces mystères ont été réunis à ceux d'Atys et de Cybèle, qui appartenoient à la Phrygie orientale, *A* 253, 269. On trouvoit dans le dieu qu'on adoroit à Hiérapolis plusieurs traces du Bacchus des mystères, *A* 276. Sabazius dieu soleil étoit appelé Ménotyrannus. Les Phrygiens et les Bithyniens qui donnoient à leurs mois des noms tirés de leurs dieux, avoient le mois Sabazius, *A* 288. Dieu Sabus des Arabes. Ils lui dédioient la dîme de l'encens. Nouvelles interprétations du mot *Sabazius*. Le dieu Sabus étoit le soleil. Le cinnamome lui étoit consacré. Le dieu Sabis, le même que Jupiter. Dieu Sabus des Sabins, étoit le Sabazius des Grecs (V. l'art. *Mithra*), *A* 355, 356, 357.

Sacerdotales (fonctions). Leur hérédité étoit une coutume égyptienne. Elles appartenoient à la première caste de l'Egypte. Moïse consacra la tribu de Lévi au ministère sacré. Chez les Grecs la succession au sacerdoce supposoit l'illustration très ancienne d'une famille. Tribunal des Eumolpides. Il s'as-

sembloit à Eleusis, c 479, 480, 481.

Saliens, prêtres à Rome. Leur danse étoit une imitation de celle des Curètes, ⊿ 234.

Samos. Le culte de Bacchus étoit en grand honneur dans cette île. Combat de Bacchus contre les Amazones qui s'enfuirent d'Ephèse à Samos. Bacchus adoré à Samos sous le nom d'Enorchos. Sacrifices, fêtes et combats des chœurs de poésie et de musique, ordonnés par Antoine dans l'île de Samos, c 456, 457.

Samothrace (l'île de) (V. les art. *Cabires*, *Dardanus*). Les habitans indigènes de Samothrace avoient une ancienne langue qui leur étoit propre, et dont plusieurs mots s'étoient conservés dans leurs mystères, ⊿ 187. Ils étoient autochthones. Les Pélasges qui vinrent demeurer avec les Athéniens, habitoient auparavant l'île de Samothrace, ⊿ 195. Personnages illustres qui se sont fait initier aux mystères des dieux de Samothrace, ⊿ 369.

Sanchoniaton (cité). Il a le mérite d'une haute antiquité. Il a eu sous les yeux des écrits antérieurs aux siens, qu'il dit avoir tirés, partie des annales particulières des villes de Phénicie, partie des archives conservées dans les temples. Il a recherché avec soin les écrits de Thoth l'Egyptien, c'est-à-dire, qu'il a recherché les plus anciens écrits des prêtres de l'Egypte, ⊿ 11.

Saturne, emblême du temps, ⊿ 58. Les Dactyles Idéens trouvèrent son culte établi à Olympie, ⊿ 242. Principe actif. Mari de Rhéa, terre mère, principe passif, ⊿ 265. Saturne est le temps qui fait éclore toutes choses, ⊿ 93. Saturne, un des Titans, époux de Rhéa. Fables libyennes, c 79, 80. Saturne enseigna l'usage du vin à Icarius, c 347. Nombreux rapports entre les Dionysiaques et les Saturnales, Saturne et Bacchus, c 418.

Satyres, personnages fabuleux qui étoient représentés allégoriquement dans les cérémonies du culte de Bacchus par ceux qui les célébroient. Ancienneté de cette fable chez les Grecs, c 354. Dieux de la classe subalterne, compagnons de Bacchus. Ils formoient les troupes légères de ses armées lorsqu'il combattoit, ou ils contribuoient à ses paisibles succès par leurs jeux, leurs chœurs, leurs plaisanteries, etc. La joie des habitans des campagnes dans les fêtes des premiers âges, paroît avoir donné l'idée de ces personnages mythologiques. Ils n'ont été d'abord que des divinités champêtres.

Ce n'est que postérieurement qu'ils ont été réunis au culte de Bacchus. C'est alors qu'ils ont été confondus avec les Silènes. Ils étoient de race mortelle. Leurs tombeaux. Les mythologues ont peuplé de Satyres toutes les parties du monde. Iles Satyrides situées dans l'Océan. Opinions des naturalistes sur ces êtres fabuleux. Satyre de Praxitèle. Genre de beauté des Satyres. Leur vêtement. Etymologie du mot *Satyre*, c 370, 371, 372, 373, 374.

Satyrique (drame), spectacle uniquement consacré à Bacchus, c 166. Objet et origine du drame satyrique, c 196, 197, 198, 511.

Scarabée, emblême de la vie nouvelle qui est donnée aux morts. Emblême d'Isis régénératrice (V. *Accipiter*), ∆ 44. Après la retraite du Nil, le limon en Egypte est couvert d'une multitude de scarabées. Un pareil phénomène a paru aux Egyptiens le plus propre à peindre une nouvelle existence; ils ont ensuite généralisé cette idée et appliqué cette image simple au changement d'existence des corps, au passage de l'ame dans un autre lieu, à la naissance et à la mort, B 95, 96. Les Egyptiens représentoient le soleil par un scarabée. Il étoit l'emblême de la divinité génératrice. Explication de cet hiéroglyphe par Horus Apollo. Il occupoit un des premiers rangs parmi les symboles égyptiens. Diverses manières de le représenter. Tradition sacerdotale sur le scarabée. Cette fable attribuée par Pline au grammairien Appion, mais elle est plus ancienne. Erreur de Plutarque, d'Elien, de Horus Apollo, qui prétendent que tous les scarabées sont mâles, et qu'ils se reproduisent sans femelles. Le scarabée roule sa boule et s'élève au-dessus d'Horus, lors de la naissance de ce symbole des productions terrestres, B 21, 394, 395, 396.

Scirades, fêtes particulières à Minerve. Cérémonies observées dans ces fêtes. Sont différentes des oscophories, fêtes particulières à Bacchus, c 274, 275, 276.

Scolies, sur Cérès mère de Bacchus Chthonien ou Pluton, ∆ 51. On chantoit des scolies dans les repas des Dionysiaques. Usages qui étoient observés pour ces chants. Etymologie du mot *scolies*, c 111, 112.

Semachus. Donna l'hospitalité à Bacchus lors de son arrivée dans l'Attique sous le règne d'Amphictyon, c 347.

Sémélé. Le lit de Sémélé étoit porté dans la procession dionysiaque, c 147. Son histoire d'après les mythologues

grecs, c 311, 312. Etymologie du mot *Sémélé*, c 317, 318, 413. Sa chambre nuptiale à Thèbes, c 329. Sa statue dans le temple de Bacchus Lysius à Thèbes. Près de là on montroit un tombeau de Sémélé, c 330. Bacchus la ramena des enfers, et monta au ciel avec elle, c 352.

Sérapis. A la souveraine puissance de toutes choses (V. *serpent*). Sa statue donnée par Montfaucon. Le même Dieu que Jupiter, Pluton, Esculape, Osiris, A 115, 116, 117. Les prêtres de l'Egypte vouloient que le nom de Sérapis fût composé de ceux d'Apis et d'Osiris, et que lorsqu'Apis étoit mort, on lui donnoit le nom de Sérapis. On enterroit le bœuf Apis dans le temple de Sérapis qui étoit dans l'île de Philé près Memphis, et qui ne s'ouvroit que dans cette seule occasion, A 357. Enceinte consacrée à Corinthe, à Sérapis de Canobe, B 348. Temple de Sérapis près le temple et la fontaine des divinités d'Eleusis à Patres, B 359. Temple de Sérapis en Egypte. Nouvelle divinité grecque, sur laquelle il existe un grand nombre de traditions. Son culte fut apporté de Sinope en Egypte par les Ptolémées. Aucun auteur antérieur à Alexandre n'a fait mention de cette divinité, B 422.

Serpent. Bacchus adoré sous le symbole du serpent. Rôle que joue le serpent dans l'histoire de Bacchus et dans ses mystères. Le premier Être adoré dans la Thébaïde et en Phénicie sous le symbole du serpent. Les Phéniciens l'appeloient Agatho-Dæmon, bon génie; et les Egyptiens Cneph, bon par excellence. Ophionée, c'est-à-dire, serpent, nom donné à la divinité par Phérécydes. Ophionides, adorateurs de la divinité sous le symbole du serpent. Cette doctrine des Egyptiens a passé chez tous les peuples. Le grand nombre de dieux qu'admettoit le polythéisme, n'étant que des attributs de la divinité suprême, avoient tous le serpent pour symbole. Symbole d'Osiris, Sérapis, Mithra, Apis, Saturne, Jupiter, Neptune, Pluton, Hercule, Apollon, Esculape, Mercure, Isis, Cybèle, Ops, Junon, Minerve, la bonne déesse, Cérès, Proserpine, Diane, la Fortune. Le serpent symbole de la fertilité et de la fécondité, de la souveraineté, de la santé, de la victoire, de l'héroïsme. Pronostic d'une grande renommée ou d'une grande fortune. Personnages qui ont tenu à honneur d'être nés du serpent. Avoit le don de la divination. Avoit des ailes. Étoit le génie tutélaire des lieux où on le rencontroit.

Serpent sorti du tombeau d'Anchise. Gardien des vierges, des trésors, de la toison d'or, de la grappe d'or. Le serpent divinité des enfers. Il servoit à évoquer les ombres. La nécromancie inconnue aux Egyptiens. Les Hébreux y restèrent attachés pendant longtemps. Hymne d'Orphée qui considère le serpent comme divinité bienfaisante qui répand les biens sur les mortels, et comme divinité infernale qui préside à la mort et qui charge leur vie de douleurs et de maux. Symbole des élémens, du soleil et de Baochus. Symbole de Bacchus dieu du vin. Serpents privés servant aux bacchantes, *A* 113, 137. Culte solennel rendu au serpent en un lieu de l'Egypte appelé Mélite. Passage d'Elien. Le serpent adoré par les Babyloniens. Le serpent symbole de Bacchus dans l'Inde. Médaille d'Adrien avec un serpent portant sur sa queue entrelacée un sistre et un Caducée. Emblême d'Osiris. Autre serpent portant sur sa queue un épi et un Caducée, (V. l'art. *Ame*), *A* 351, 352, 353.

Sésostris. Ses conquêtes dans l'Asie Mineure et dans la Thrace, rapprochent les peuples et mélangent leur culte et leurs mœurs, *A* 182. Elles rendent raison de la conformité frappante entre le langage, les usages civils et religieux des Egyptiens, des Thraces, des Phrygiens, de l'Asie Mineure et des Grecs. État de l'Egypte avant Sésostris. Les Arabes qui s'étoient emparés de l'Egypte et qui sont connus sous le nom de Pasteurs, sont vaincus et détruits par Sésostris. Le règne de Sésostris fut une époque heureuse pour l'Egypte, et ses conquêtes tirèrent de la barbarie une partie de l'Asie. Vers ce temps commencèrent les royaumes de Phrygie et de Lydie. L'époque de Sésostris est celle des grandes émigrations et des conquêtes qui changèrent la face de l'Asie Mineure, de la Grèce et des régions voisines, *A* 291, 292, 293, 294, 295. Cadmus et Danaus contemporains de Sésostris. Passage d'Hécatée d'Abdère conforme à l'opinion de Manethon, *A* 298, 299. Sésostris fit dresser des cartes de ses voyages, *A* 378, 379.

Sicile, barbarie des habitans de la Sicile dont ils ne furent tirés qu'un siècle ou deux avant Cyrus, *B* 387, 473, 474, (V. l'art. *Eleusis*). Culte de Bacchus en honneur dans la Sicile. Son temple à Syracuse, le Morychium. Sa fête à Arbelle étoit appelée Agrypnis. Son culte à Catane. Statue de Bacchus consacrée à Olympie par les habitans de Selinunte, *C* 461, 462, 463.

Sicinnis, danse des Phrygiens en l'honneur de Bacchus, *A* 90. C'étoit la danse particulière

des satyres. Étymologie de ce mot, *c* 196, 197 (V. l'art. *danse*).
Sicyone, culte de Bacchus à Sicyone, *c* 432.
Silène. Son histoire n'appartient pas aux anciennes fables de la Grèce. Hymne d'Orphée où l'on trouve la première mention qui en ait été faite. Incertitude de l'histoire de Silène. Les écrivains de l'antiquité en ont parlé, tantôt comme d'un personnage unique, tantôt comme d'une certaine espèce de dieux, de démons, de monstres et d'hommes. Le chef des Silènes nourricier, précepteur et compagnon de Bacchus. Etymologies de ce nom. Passage de Lucien. Diversité sur l'origine de Silène ou des Silènes. Culte de Silène. Monumens élevés en son honneur dans la Grèce. Forme et figure de Silène. Passage de Némésianus. Socrate comparé à Silène. Plaisanteries des Grecs assiégés par Antigonus, qu'ils comparoient à Silène. Silène, emblême de la sagesse et de l'éloquence. Commanda l'aile droite de l'armée de Bacchus dans la guerre des Indes, et il fut l'ame de son conseil. Passage de Lucien. On voit sur quelques monumens Silène conduit par les amours. Les Anciens pensoient avec raison que la véritable sagesse n'est pas l'ennemie des plaisirs modérés. Passages d'Eschyle, de Plutarque et d'Horace sur ce sujet. Un des principaux caractères de la haute sagesse chez les Anciens, étoit le don de la divination. Silène l'avoit. Hommage rendu par Virgile à la sagesse de Silène. Un caractère commun à Socrate et à Silène étoit celui de la raillerie. On donnoit à Xénocrate la figure et la monture de Silène. Caractère de Silène dans les statues et les bas-reliefs antiques, *c* 354, 370. Tombeau d'un Silène à Pergame et dans le pays des Hébreux. Erreur de Vossius, qui croyoit que ce monument, cité par Pausanias, étoit le monument de Moïse. Passage de Diodore de Sicile. Longue controverse qui s'est élevée pour savoir quel étoit ce monument, *c* 372. Vêtemens des Silènes, *c* 374. Caractère de Silène dans le Cyclope d'Euripide et dans les pièces de ce genre, *c* 319.
Sistre. Le sistre appartenoit à Isis. Il figuroit l'action imprimée aux eaux du Nil, dans ses divers mouvemens de crue ou de diminution. Cérémonies religieuses qui se faisoient au son du sistre en l'honneur d'Isis et d'Io, *a* 167, 286. Il étoit l'emblême de la fécondité. Sa description, *a* 442, 443.
Sito et Simalis, noms de Cé-

rès en Sicile, B 385. La cosmogonie phénicienne donne à Dagon, premier inventeur du bled, le nom de Sito, B 387. Etymologie de ce nom, B 435.

Skieria, nom d'une fête de Bacchus, qui étoit célébrée à Aléa, ville d'Arcadie. Etymologie de ce nom et rites de cette fête, C 430.

Smyrne. Culte de Bacchus à Smyrne. Récit de la manière dont les Eoliens perdirent Smyrne en célébrant la fête de Bacchus. Smyrne produisoit de très bon vin et en abondance. Médailles de Smyrne représentant Bacchus, C 466, 467.

Socrate. La morale n'a commencé à être cultivée chez les Grecs, comme science, que du temps de Socrate, A 9. Alla à la représentation de la comédie des Grenouilles, sachant bien qu'il en étoit le bouffon. Marques de mépris qu'il donna pour cette satyre et pour tous les Athéniens assemblés, C 224.

Soleil (V. les art. *Osiris*, *Apollon*, Osiris, Bacchus et Apollon, symboles de la force, de la puissance, de la beauté et des heureux effets du soleil. Distinction entre le corps visible du soleil et son intelligence invisible. Dans le soleil les anciens adoroient le génie ou la partie intelligente dont ils le supposoient animé. Le soleil fut regardé, dans la théologie des Anciens, comme le symbole le plus expressif de la divinité. Passages de Plutarque, de Julien, B 60, 62, 73. Dans toutes les religions anciennes on a adoré le soleil comme contenant une portion de l'ame universelle, ou comme agent du premier principe, ou comme symbole du premier Etre; les Anciens adoroient le soleil comme ils adoroient les autres attributs de la divinité. Le culte du soleil et des corps célestes n'a pas été la religion universelle et exclusive. Preuves, B 73, 94.

Sothis, étoile dont le lever héliaque concouroit exactement avec les crues du Nil. Elle étoit l'annonce de l'inondation, c'est-à-dire, de la fertilité en Egypte. Ce qui lui a fait donner la faculté génératrice. L'étoile Sothis fut consacrée à Isis, comme mère des générations. Elle fut appelée l'étoile d'Isis. Et on appela Sothis la déesse Isis, qui étoit l'ame de cette étoile. Le mot *sothis* signifie dans la langue égyptienne κυέω, id est, *gravida sum*; d'où, avec le temps est venu le mot κύων, *chien*. Le mot sothis signifioit proprement l'union d'Isis avec Osiris, union après laquelle elle devenoit enceinte; c'est le débordement du Nil qui couvre toute l'Egy-

pte. Autre étymologie du mot *sothis*, qui signifie *principe des choses*. Sothis étoit le commencement de l'année, du mois, du jour, du monde. Il étoit aussi appelé Thoth. Au lever de l'étoile Sothis, les Egyptiens tiroient des pronostics relatifs à la fécondité de l'année. L'ame d'Isis étoit entrée dans l'étoile Sothis après sa mort, *B* 136, 140. Pythagore de Samos observa le premier la double fonction de l'étoile Sothis. Passage de Pline, *B* 437, 438, 439.

Staphylus, fils de Bacchus et d'Erigone. Son nom signifie *uva*, grappe de raisin, *C* 347.

Sthénies, fêtes que les femmes célébroient entr'elles au commencement du printemps, dans le temps que les bleds donnoient de grandes espérances; c'est pourquoi on se livroit pendant cette fête à la joie et aux railleries, *C* 276, 277.

Sycités, nom donné à Bacchus pour avoir donné le figuier aux hommes, *C* 257. Bacchus étoit adoré sous ce nom par les Lacédémoniens. Le figuier étoit employé pour représenter les divinités comme symbolesde la force reproductive de la nature, *C* 439, 440.

Syduc, dieu phénicien, le même que Phta d'Egypte, *A* 189 (V. l'art. *Cabires*).

Sylvain, le même dieu chez les Romains que Priape chez les Grecs, le dieu de la fécondité, portoit le calathus, *A* 47.

Sypilus, ville des Magnètes, qui fut détruite sous le règne de Tantale. Adoroit Cybèle. Cette religion resta en vigueur chez les Magnètes après la destruction de Sypilus. Elle est conséquemment plus ancienne chez ces peuples que le règne de ce prince, *A* 275.

T.

Tanagre, ville de Béotie. Son territoire échu en partage aux Géphyréens, Phéniciens d'origine; qui avoient accompagné Cadmus, *A* 26, 27. Fable de Triton qui fondit sur les dames de Tanagre initiées aux mystères de Bacchus. Le dieu les secourut, *A* 31. Temple de Bacchus à Tanagre. Belle statue de ce dieu; elle étoit l'ouvrage de Calamis. Statue du Triton. Autre tradition plus vraisemblable sur le Triton et sa statue, *C* 332, 333.

Taureau, symbole de Bacchus (V. l'art. *Osiris*). Hymne chanté par les Eléennes en l'honneur de Bacchus Bougène. Emblême de l'agriculture. Evocation du sein des eaux par les Argiens, de Bacchus fils du Taureau, dieu des enfers et principe de la substance humide. Les fleuves

peints avec des cornes de taureau. Taureau symbole de Bacchus *Protogonos*. Le taureau Génie générateur des anciennes cosmogonies de l'Orient, et symbole du demiourgos dans toutes les anciennes religions (V. l'art. *Apis*). Symbole du Soleil. Le taureau remplit dans toutes les théologies les fonctions relatives à la génération des êtres. Passage du Zend Avesta. Le taureau dieu de la substance humide. Le bœuf Opime, symbole de tous les fruits, avoit une queue composée d'épis. Divers emblêmes du taureau sur les monumens anciens. Les rapports du taureau emblême du principe fécondant et du bœuf emblême de l'agriculture, sont inséparables. Le bœuf du labourage regardé comme sacré et inviolable, ∠ 64, 65, 66, 137. 154. Le taureau emblême du dieu du vin. Son culte à Cyzyque. Le sang du taureau étoit mystérieux. Les tauroboles, ∠ 176, 177, 178, 179, 180. L'empreinte du taureau marquée sur la monnoie de plusieurs peuples anciens. Sur celle des Crétois et des Athéniens. Incertitude de l'époque où les Grecs commencèrent à faire usage du monnoyage, ∠ 359. Taureau à face humaine, emblême fréquent sur les monumens de la Grande Grèce et de la Sicile. Opinions diverses des antiquaires sur ce monstre. Aucun auteur de l'antiquité ne parle du taureau à face humaine dans l'ancienne Grèce, qui ne l'a pas connu. Les Romains, du temps des empereurs, adoptèrent les superstitions égyptiennes, et particulièrement celle du taureau à face humaine. De Rome elle se répandit dans le reste de l'Italie. Cette forme appartient au dieu générateur, inventeur de l'agriculture, ∠ 360, 361, 362, 363. La fête Buphonia est une des plus anciennes des Athéniens. Rites de cette fête. Ils prouvent quelle importance les Anciens attachoient à la vie du bœuf agriculteur, ∠ 363. Taureau Dionysiaque, *c* 461.

Telchines, premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples. On leur donna dans la suite le nom des divinités dont ils avoient été les ministres, ∠ 182, 183, 184. *Telchines* étoit un nom appellatif qui signifioit *soulager, guérir*. Avoient la connoissance des enchantemens et de la médecine. Ce mot étoit devenu injurieux. Avoient inventé l'art de la métallurgie. Civilisèrent l'île de Rhodes et en furent les premiers prêtres. Ils avoient été chargés par Rhéa de l'éducation de Neptune. Ils habitèrent successivement les trois îles

principales de la mer Egée. Obscurité de l'histoire des idées religieuses qu'ils apportèrent dans l'île de Rhodes, et celles qu'a conservées cette île jusqu'au temps où Danaüs introduisit les mystères de Saïs. Les Telchines vaincus cherchèrent un asyle sur le continent. Leur mauvaise réputation due à cette défaite. Les noms des trois Telchines, Lycus, Damnanéa et Scelmis, sont les mêmes que ceux des Dactyles, qui forment la triade dactylique, *A* 234, 239.

Temples. On avoit égard, dans la construction des temples, à la nature et aux fonctions des dieux pour lesquels ils étoient élevés. On observoit cette même convenance dans les ordres d'architecture. Tous les ornemens d'architecture des temples faisoient aussi connoître la divinité qui y présidoit, *c* 440.

Ténos. Culte de Bacchus dans cette île, *c* 461.

Téos, ville d'Ionie rendoit un culte particulier à Bacchus. Médailles de Téos, représentant Bacchus. Décret qui déclare leur ville consacrée à Bacchus, sacrée et inviolable. Théâtre de Téos. Temple de Bacchus, *c* 463, 464.

Térence. Ses pièces ont été jouées pendant les jeux mégaliens ou les Hilaries, solennités consacrées à la mère des dieux, excepté les Adelphes qu'on a représentés aux jeux funèbres de Paul Emile, et le Phormion qui le fut aux jeux romains, *A* 273.

Terre (V. *Cybèle*, *Cérès*). La terre adorée sous le nom de Tellus dans les premiers temps de la fondation de Rome, *A* 270. Les premiers hommes, dans l'état de barbarie, adoroient la terre comme donnant les productions qui étoient nécessaires à leur existence. Elle fut la première divinité des Phrygiens, *A* 285. Ces idées pénétrèrent dans l'Attique. La vénération des Athéniens pour Cérès et les mystères d'Eleusis, leur fit adopter le dogme de l'immobilité de la terre, et leur fit conserver l'idée qu'ils s'étoient formée de l'univers, quand ils étoient encore barbares. Leurs philosophes furent forcés de respecter la croyance populaire, *A* 376, 377.

Tétralogies. Les poètes tragiques disputoient le prix, dans les dionysiaques, par quatre pièces dramatiques qui étoient comprises sous le nom général de tétralogies. Ces pièces étoient trois tragédies, et une quatrième qu'on appeloit satyre, telle que le cyclope d'Euripide, la seule de ce genre qui nous soit restée. Les tétralogies qui rouloient sur le même sujet, étoient les plus estimées. On donnoit à ces

tétralogies un seul nom, celui du héros qui en étoit le sujet, *c* 186, 187, 188. Il y avoit ordinairement plusieurs prix dans les combats entre les poètes tragiques et comiques. D'après les lois de l'Athénien Lycurgue, on inscrivoit sur le tableau des citoyens, ceux qui avoient remporté la victoire. On ne combattoit que pour la gloire dans les jeux publics de la Grèce. Les vainqueurs ne recevoient qu'une simple couronne, un vase plein d'huile ou du vin nouveau dans les panathénées ou les dionysiaques. Ces prix étoient recherchés avec ardeur et les vainqueurs donnoient un grand festin, *c* 190, 191.

Thalysies, fêtes célébrées après la récolte des fruits, en actions de grace de la fertilité de l'année, *B* 124; *c* 252, 253.

Thasos, le vin de cette île étoit un des plus renommés de la Grèce. Médailles des Thasiens représentant Bacchus, *c* 454, 455.

Théâtres, inventés par Bacchus, *c* 160. Les jeux scéniques qui avoient lieu le jour des chytres, se célébrèrent au léneum, d'abord sur de simples planches que l'on dressoit pour cet usage, et ensuite sur le théâtre que l'on construisit en pierres, à l'angle sud-est de la citadelle, *c* 194, 195. Le théâtre s'ouvroit de très bonne heure. On donnoit par jour beaucoup de pièces dont on ne peut évaluer le nombre d'une manière précise. Le prêtre de Bacchus occupoit, dans le théâtre, la place la plus distinguée, *c* 200, 201. Origine du mot théâtre, *c* 510.

Thèbes, capitale de la Béotie, fut le sanctuaire du culte de Bacchus dieu du vin, *c* 324, 325.

Théodésies, fêtes de Bacchus, les mêmes que les dionysiaques, elles étoient célébrées dans la Crète, *B* 378; *c* 266, (V. *astydromie*). Les théodésies se célébroient chez les Libyens. En Crète Bacchus s'appeloit Théodésius, *c* 269.

Théonies. Les fêtes que les habitans de la ville d'Athènes appeloient dionysies, les peuples de l'Attique les célébroient sous le nom de théonies, *c* 254, 255, 413.

Théophanie, apparition d'une ancienne divinité dans un corps humain. C'est une des manières dont les Grecs ont mis les hommes au rang des dieux, *c* 308. Théophanie de Bacchus faite par Cadmus, *c* 307, 311.

Théorica, nom donné aux distributions d'argent qui se faisoient au spectacle, pendant les fêtes de Bacchus à Athènes. On appeloit aussi Théoricon le drachme que payoit chaque citoyen pour sa place au spectacle. On étendit le nom de Théorica à l'argent

que l'on distribuoit au peuple pour les spectacles, pour les sacrifices et pour les jours de fêtes, *c* 208, 209.

Thériclée, vase dont se servoit Bacchus pour presser les panthères attelées à son char. Au lieu de les fouetter il leur versoit du vin sur le corps, *c* 412.

Thermuthis, serpent qu'Isis envoyoit contre les scélérats. Symbole de la justice et révéré comme un animal sacré. Les Egyptiens appelèrent Isis Thermuthis. Sous ce nom elle étoit la même qu'Hécate et Cérès Despoina, *B* 146.

Thésée. Institue les Oscophories à l'occasion du retour de son heureuse expéditon contre le Minotaure de Crète, *c* 272, 273, 275, 276.

Thesmophores. Temple de Cérès Thesmophore à Athènes, où l'on conduisoit le calathus après la descente d'Eleusis, *A* 49. Proserpine et Cérès portoient le nom de Thesmophores, *A* 50. Dans les Thesmophories de Syracuse, on portoit le *Myllos*, figure de l'organe sexuel des femmes, qui étoit fait avec de la pâte de sesame et du miel. Cette fête étoit la même que les Théogamies ou Eugamies. Etymologie de ces noms. Le troisième jour de ces fêtes, comme le troisième jour des noces, s'appeloit Anacalyptérie. C'étoit le jour où on faisoit à la nouvelle mariée des présens qui étoient appelés Anacalyptéries. Jupiter donna à Proserpine la Sicile comme présent d'Anacalyptérie, *A* 107 (V. l'art. *Cérès*). Surnom donné à Bacchus, *B* 119. Cérès étoit adorée sous le nom de Thesmophore en Sicile, *B* 386.

Thesmophories. Le jour de ces fêtes où les Athéniennes montoient à Eleusis pour aller chercher le calathus, s'appeloit ἀνόδος, jour de la montée; elles portoient sur leur tête les livres sacrés appelés *Thesmoi*, *A* 48. Objet et rites des Thesmophories, *B* 119, 121, 122. Les Thesmophories ont été portées dans le Péloponnèse par les Danaïdes. Après la conquête des Doriens, ces fêtes ne se conservèrent que chez les Arcadiens. Elles furent dans la suite rétablies dans tout le Péloponnèse, *B* 338.

Thesmophorion. Temple sur les bords de l'Illyssus, consacré à Cérès et à Proserpine, *A* 82.

Thesmothètes. Etoient les six derniers magistrats d'Athènes, *c* 116.

Thespies, ville de Béotie, avoit une statue de Bacchus, *c* 333.

Thessalie. Culte de Bacchus dans la Thessalie. Ses fêtes célébrées au pied du mont Drios. Le territoire de Lamia fertile en vins, étoit consa-

cré à Bacchus. Médailles de cette ville. Les fables des Titans appartenoient à la Thessalie. Le mont Olympe théâtre de leurs exploits, c 442, 443.

Thétis et Pélée. Leurs noces décrites par Catulle, *A* 51, 52.

Théurgie. Différence de la Théurgie et de la Théopée. Jamblique défenseur de la Théurgie, initia Julien à ses mystères, *B* 400, 401.

Thiases. Réunions où chacun contribuoit pour le repas. La troupe qui célébroit les fêtes de Bacchus portoit le nom de Thiase. En général les Thiases étoient, chez les Grecs, une assemblée instituée pour le culte des dieux. Etymologie de ce mot, *c* 106, 494.

Thoth (V. *Sothis et Mercure*).

Thraces (V. les art. *Sabazius*, *Musique*, *Lycurgue*). Le culte de Bacchus a été porté dans la Thrace par les Egyptiens. Il y portoit le nom de Sabazius. Détails sur ce culte, *A* 260, 261; *c* 445. Culte de Bacchus chez les Agathyrsi, peuple du mont Hémus. A Dionysiopolis. A Maronée. A Adrianopolis. A Périnthe. Fêtes célébrées sur les monts Hémus, Rhodope et Orbelos. Divinités des Thraces, Mars, Bacchus, Diane et Mercure. Bacchus appelé Edonius, à cause des Edoniens, peuple de Thrace. Les Bacchantes étoient appelées Edonides. Bacchus surnommé Gigon, du promontoire Gigonida et de la ville de Gigonne en Thrace, *c* 445, 446, 447.

Thriambus, nom de Bacchus, parce qu'en revenant des Indes, il est le premier qui ait reçu dans sa patrie les honneurs du triomphe. Etymologie de ce mot, *c* 415, 416.

Thriasia, porte d'Athènes, appelée sacrée, par laquelle la procession d'Iacchus sortoit pour se rendre à Eleusis; elle étoit encore appelée porte Dypile, ou porte du Céramique, *A* 20. Les initiés rentroient d'Eleusis à Athènes par cette même porte, *A* 27 28.

Thyades. Réveillent le Licnite à Delphes, *A* 62. Célébrent tous les ans sur le mont Parnasse les mystères sacrés de Bacchus, *A* 67.

Thymelé. Autel de Bacchus placé dans l'orchestre de l'Odéum. On appeloit aussi Thymelé la porte antérieure du Pulpitum, ou Logenm où étoient assis les musiciens et les choristes, qui prenoient le nom de *Thymelici*, *c* 203.

Thyoné, nom de Sémélé, *c* 313. Ce nom fut donné à la terre à cause des fréquens sacrifices qu'on lui faisoit, et des prémices des fruits qu'on lui offroit, *c* 317. Bacchus appelé Thyonéus à cause de sa

mère qui portoit ce nom. Quelques-uns ont fait Thyoné nourrice de Bacchus, et non pas sa mère. Autres étymologies donnés à ce surnom de Bacchus, c 412, 413.

Thyrse, lance dont la pointe étoit cachée par le lierre, B 106. Le thyrse étoit la verge de Bacchus. Il étoit aussi porté par les Bacchantes. Diverses interprétations données à ce symbole. Médailles des empereurs romains représentant Bacchus avec le thyrse. Vertu magique attribuée aux thyrses. Le thyrse est, dans les monumens relatifs au théâtre, le symbole de la tragédie, c 387, 391.

Thysiades, prêtresses de Proserpine, B 436.

Thytha, verge de Bacchus faite de branches et de feuilles de figuier. On a aussi donné ce nom à tout ce qui étoit posé sur les autels de Bacchus et à tout ce qui étoit fait en l'honneur de ce dieu, c 387.

Tigre. Bacchus étoit monté sur des tigres, parce que l'ivresse conduit à la férocité, c 402.

Timée de Locres, donne une idée claire et succincte du système philosophique et religieux des Anciens, dans l'ouvrage intitulé, *De l'Ame du monde*. Conformité de la doctrine de Timée avec la religion des Egyptiens, B 27.

Timothée, poète, fut puni avec sévérité, pour s'être permis quelqu'altération à l'histoire des divinités d'Eleusis, à l'occasion des jeux publics établis en leur l'honneur à l'Eleusinium de Laconie, B 364.

Titans. Leur combat contre Bacchus Zagrée, A 61, 62. Cette fable introduite dans le culte de Bacchus Thébain par Onomacrite, qui a emprunté d'Homère la fable des Titans, A 64. Cette fable appliquée à l'ancienne théologie des Egyptiens, B 101, 102. La fable des Titans est étrangère aux mystères d'Eleusis. Elle est relative à l'établissement des cultes étrangers dans la Grèce, et aux obstacles qu'avoient éprouvés les ministres de ces dieux. Les Titans étoient, comme les Cabires, non-seulement les ministres des anciens dieux, mais ces dieux eux-mêmes. Les philosophes éclectiques ont voulu faire regarder la guerre des Titans ou des Géans contre Jupiter, comme l'emblême du choc du bon principe contre le mauvais, mais cette idée appartenoit à leur philosophie, et nullement à la religion des mystères, B 306, 307, 308.

Tithrambo, nom d'Isis vengeresse des crimes, la même que Brimo, nom de Cérès, considérée comme divinité infernale. La même que Pro-

serpine, Hécate, ou Némésis. C'étoit la lune dans son déclin, en parcourant les signes inférieurs. Etymologie du mot Tithrambo, B 142, 146. Mystères et orgies de Tithrambo, B 147.

Tivaroum, livre des Indiens qui n'est qu'une liste des noms différens du souverain Etre, B 394.

Tortue, emblême de Cybèle. Attribut d'Atys, A 98.

Tragédie. Origine de la tragédie. Eschyle est l'inventeur de la tragédie et de l'art dramatique chez les Grecs. Les spectacles ne furent d'abord donnés à Athènes que dans les fêtes de Bacchus. La tragédie et la comédie restèrent toujours liées à la solennité de ces fêtes. Tous les théâtres et tous les jeux scéniques lui étoient consacrés, C 161, 167. Dans la suite on donna des représentations dramatiques aux Panathénées et aux Thargélies, C 168, 169, 170. La tragédie étoit uniquement consacrée à Bacchus, C 195. On avoit à Athènes, pour les auteurs de tragédies, une sorte de vénération qui tenoit du respect religieux, C 195, 196.

Trépied. Prix de la musique et de la danse disputé par les chœurs. Le chorège vainqueur consacroit ces trépieds à Bacchus. Nicias et ses frères avoient donné des trépieds qu'on voyoit rangés dans le temple de Bacchus, C 177, 178. Ce trépied étoit une espèce de cratère qu'on appeloit *Lébétas*. Il étoit le symbole de la vérité, et il étoit propre à Bacchus à cause de la vérité qui suit l'ivresse. Proverbe des Grecs, C 180. La Lanterne de Démosthène est un monument célèbre de ce genre de prix accordé aux vainqueurs des jeux bachiques. Grand nombre de monumens de cette espèce à Athènes. Il en existe encore un au-dessus de l'endroit où l'on croit que l'Odéon avoit été construit. Un autre monument choragique du même genre ferme encore l'entrée de la grotte que l'on trouve dans le rocher de l'Acropole, C 501, 502, 503.

Tribules. Dans l'Attique chaque tribu avoit ses dieux tribules, qui étoient adorés par chaque Phratrie, indépendamment du culte qui leur étoit rendu en public, C 260, 261.

Triétériques, fêtes propres à Bacchus fils de Sémélé, dieu du vin, A 11, 12. Leur célébrité dans la Grèce a été une des principales causes pour lesquelles les Grecs rapportoient au fils de Sémélé tout ce qui appartenoit au culte des autres Bacchus, C 324. Rites de ces fêtes. Elles se célébroient sur le mont Cithéron, C 326, 327,

328. Elles furent, dit-on, établies par Bacchus à son retour des Indes. Elles ont été supprimées dans des temps postérieurs à Thèbes même, c 328, 329.

Trinité. De la trinité Platonicienne. Des trois hypostases. Cette doctrine étoit celle de l'antiquité. C'est le ternaire de Parménide. Différence entre la doctrine des anciens philosophes sur les trois hypostases et la doctrine des chrétiens sur la trinité, B 458, 459, 460, 461, 462, 463.

Triptolême, qui apprit aux mortels à cultiver le bled, avoit le serpent pour symbole, A 123. Compagnon de Bacchus et d'Osiris, qui le chargea d'aller cultiver le territoire de l'Attique, B 100, 103, 104. Triptolême, dans le char que lui donna Cérès, alla, par l'ordre de la déesse, répandre ses bienfaits dans tout l'univers, ses attributs, B 115, 116. Lois établies par Triptolême, B 120, 121. Traditions sur Triptolême, et ses voyages, B 433.

Trophonius, son antre. On y voyoit le temple du bon génie, A 60. Il étoit peu éloigné de la ville de Lebadée dans la Béotie. Rapport entre le mythe de Cérès et celui de Trophonius, B 370. Rapports entre Mercure et Trophonius. Trophonius étoit regardé comme une divinité chthonienne, B 450.

Tutelina, divinité Romaine qui veilloit à la conservation des moissons et des fruits de la terre déjà recueillis, avoit le serpent pour attribut, A 123.

Tyrbé. Fête célébrée en l'honneur de Bacchus et de Pan vers l'endroit du mont Lyconé où Tyrban, où l'Erasinus prend sa source, c 345, 431.

Typhon (V. *Hyès.*). Emblême des vents du midi qui dessèchent les campagnes d'Egypte et s'opposent à la végétation, A 105, 106. Principe destructeur, génie du mal, A 165; c 300. Cause de la sécheresse et de la stérilité, ennemi de l'humidité. La mer étoit pour les Egyptiens Typhon, en ce que ses eaux rendent incultes les terres qu'elles avoisinent, B 13, 52, 53. La reine d'Ethiopie qui féconde les entreprises de Typhon est l'emblême des vents du midi qui soufflent de l'Ethiopie et qui desséchent l'Egypte, B 53, 54. Isis triomphe de Typhon, mais elle ne le fait pas périr, afin que la sécheresse dont il est le type serve de tempérament à l'humidité, B 128. Typhon est vaincu par Horus qui ne put pas le détruire, mais qui l'enchaîna et qui lui ôta seulement sa force et son activité, B 197.

Tyrrhéniens, peuple de l'Italie chez lequel le culte de Bacchus étoit en grand honneur, c 325. Histoire des corsaires

Tyrrhéniens. Vengeance que tira Bacchus de leur perfidie. Devenus furieux ils se précipitèrent dans la mer où ils furent changés en dauphins, c 351, 352. Les Tyrrhéniens apprirent, pendant leur séjour dans la Grèce, les religions des Egyptiens, des Phrygiens et des Grecs qu'ils importèrent en Italie, c 470, 471.

U.

Urotal, Bacchus des Arabes. Même dieu que Dusarès autre nom de Bacchus chez les Arabes. Interprétation du mot Urotal par Bochart. Principe actif et dieu Soleil, ∆ 76.

V.

Vaisseau. Les Egyptiens plaçoient tous les dieux sur des vaisseaux. Origine de cet usage religieux. Dans le temps de l'inondation du Nil, on promenoit les divinités sur des barques, et elles se rendoient réciproquement visite. Chose simple qu'on a dans la suite appliquée à des idées métaphysiques. Les théologiens philosophes l'ont rattachée à leur système suivant lequel le principe humide qu'ils faisoient le père de tous les êtres, étoit répandu dans l'espace céleste, B 55, 56, 57. Les vaisseaux portoient le nom des divinités auxquelles ils étoient consacrés, B 171, (V. *Isis*).

Van Mystique, appelé en Grec λικνὸς ou langes d'enfant, ∆ 17. En usage dans toutes les cérémonies religieuses. Symbole de l'établissement de l'agriculture, dans les mystères. Emblême de l'abondance des productions de la nature et de la nourriture qu'elles donnent aux hommes. Symbole de la purification des ames. Les anciens plaçoient les nouveaux-nés sur un van, pour attirer sur eux des augures favorables, ∆ 28, 29, 30. Le van Mystique appartenoit à la purification par l'air, qui se faisoit par la ventilation, ∆ 37.

Vénus (V. les art. *Nuit*, *Athyr*). Le nom de Vénus ne fut connu des Egyptiens qu'après la conquête des Grecs, ∆ 169. La ciste parure caractéristique de Vénus Uranie. Temple de Vénus Cybèle en Phrygie. La planète de Vénus fut souvent appelée astre de la mère des dieux, ∆ 279. Vénus étoit adorée à Rome sous le nom de Libitine nom qui convient à Proserpine comme déesse des enfers et présidant aux funérailles. Il y avoit à Delphes une statue de Vénus Epithymbia auprès de laquelle on appeloit les morts aux libations. Vénus étoit dans les enfers, comme force génératrice de la nature qui est ré-

pandue partout, *A* 345. Vénus née dans les eaux de l'Océan, du sang d'Uranus. Cette fable paroît postérieure à Homère. Suivant Varron, une semence ignée étant tombée du ciel dans la mer, Vénus naquit de l'écume par la combinaison du feu et de l'eau, emblême de l'union de ces deux élémens, qui selon plusieurs philosophes a tout produit. Leurs emblêmes étoient portés devant les maries, *A* 348. Astarté fut placée après sa mort dans la planète de Vénus, *A* 165, (V. l'art. *Lune*). Vénus étoit une divinité cabirique, l'antre de Zérinthe lui étoit consacré, *B* 156. Elle présidoit à la navigation, *B* 448, 449. Statue de Vénus à Chypre à laquelle on a attribué les deux sexes. Macrobe est le premier qui ait répandu cette opinion erronée. Sacrifices faits à cette déesse par les hommes avec des vêtemens de femme et par les femmes avec des vêtemens d'homme. Cet usage tiroit son origine de la coutume des Parthes qui donnoient à la lune un nom masculin, *C* 302, 304. L'allégorie de Vénus, compagne du dieu du vin, a été appliquée à la doctrine des mystères, *C* 406, 407. On sacrifioit à Vénus et à Bacchus en commun. Vénus déesse parèdre de Bacchus, *C* 465, 466.

Vérités primitives. Leur certitude, *B* 463, 469.

Vichnou, est représenté enfant comme Horus et Iacchus. Il est posé sur une fleur, comme Horus sur le lotos, *B* 198. Présidoit à l'élément de l'eau, *C* 423.

Vierge. Le signe de la Vierge étoit consacré à Cérès, *B* 126.

Vin. La religion des Egyptiens inspiroit l'horreur pour le vin. Ils ne commencèrent d'en boire que sous le règne de Psamméticus; auparavant ils ne l'employoient pas même dans les libations. Ces préceptes étoient communs à les prêtres et à tous les philosophes de l'Orient. Ils furent adoptés par les Manichéens et les Gnostiques, par les anciens Arabes, par Mahomet et par les Brachmanes de l'Inde. Ils furent adoptés sans restriction par Pythagore. Canton d'Egypte appelé Maréote, célèbre par ses vins. Le vin de palmier, boisson ordinaire des Orientaux, servoit aux embaumemens en Egypte, *B* 431, 432, 433.

Voie sacrée, chemin par lequel les initiés d'Eleusis se rendoient à Eleusis, *A* 20. Sur la voie sacrée il y avoit un temple des divinités d'Eleusis proche le figuier sacré, *B* 335.

Vulcain, le même que Phta, dieu des Egyptiens. Dieu du feu. Le même que l'Amour fils de la Nuit, *A* 172, 173. L'île de

Lemnos lui étoit consacrée, A 211. Etoit un des principaux Cabires, A 221, 222. Il avoit eu les faveurs de Cybèle. Le forceps qui appartenoit à Vulcain, appartenoit aussi à Atys. Vulcain se distinguoit aussi par le piléus, bonnet phrygien, A 287. Les Grecs avoient avili la divinité de Vulcain, comme ils l'avoient fait de la plupart des dieux d'Egypte, B 425.

X.

Xénocrate, de Chalcédoine, disciple de Leucippe et de Pyrrhon, ne s'occupoit de théologie que comme d'un objet secondaire et d'après les principes de sa secte, suivant laquelle il n'y avoit rien de certain, B 93. Xénocrate le plus célèbre et le plus ancien des disciples de Platon. Victoire qu'il remporta à la fête des conges. Comparé à Silène, C 369 (V. *Silène*).

Z.

Zacinthe. On mêloit du plâtre de Zacinthe cuit au four avec le vin, pour lui ôter sa rudesse, C 321. L'île de Zacinthe fertile en vins. Médailles de Zacinthe représentant Bacchus, C 458.

Zagrée, nom de Bacchus, pouvoir générateur, A 14, 57. Fils du serpent et de Proserpine. Son histoire. Variétés de cette fable. Ses diverses interprétations. Appliquée au dieu du vin. Appartenoit au Bacchus des mystères. Interprétation par Plutarque de la fable de Zagrée, considéré comme force reproductive de la nature. Identité de Bacchus et d'Apollon d'après l'interprétation de Plutarque. Le mont Parnasse consacré à Apollon et à Bacchus. Le culte de ces deux divinités y étoit établi. Les antres bachiques et l'oracle de Delphes leur étoient communs. Preuves de l'identité de Bacchus et d'Apollon. Apollon soleil supérieur, Bacchus soleil inférieur. Culte de Bacchus dieu soleil, à Sylmisse dans la Thrace. Le nom de Comaios commun à Apollon et à Bacchus, adorés sous ce nom par les habitans de Naucrate (V. *Apollon*, *Dithyrambes*), A 61 et suiv. Etymologie du mot *Zagrée*, considéré comme divinité infernale, A 83, 84.

Zérinthe, antre dans la Samothrace où se faisoient les cérémonies mystérieuses des Cabires. Consacré à Hécate et à Vénus comme divinités Cabiriques, A 200.

RECHERCHES

SUR

LE CULTE DE BACCHUS.

QUESTION

PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Rechercher quelles étoient dans les différentes villes de la Grèce, et particulièrement à Athènes, les différentes fêtes de Bacchus; fixer le nombre de ces fêtes, et indiquer les lieux situés, soit dans la ville, soit hors la ville, où elles étoient célébrées, et les diverses époques de l'année auxquelles elles appartenoient; distinguer les rites particuliers à chacune de ces fêtes, et déterminer spécialement ceux qui faisoient partie des cérémonies mystiques.

Les historiens de l'antiquité nous apprennent que les premiers habitans de la Grèce étoient des sauvages, occupés uniquement du besoin de pourvoir à leur subsistance, et ne s'élevant pas au-delà du petit nombre d'idées que ce besoin suppose. Errans, sans connoissances, sans habitations fixes, sans subsistances assurées, toujours dans la nécessité de s'en procurer, exclusivement occupés de ce soin, n'ayant dès lors aucune idée de beauté, d'ordre, d'harmonie, les peuples sauvages n'élèvent pas leurs regards

au-dessus des choses sensibles qui sont placées sous leurs yeux, et qui sont nécessaires à leur subsistance; leur culte religieux prend sa source principalement dans la joie, le plaisir et la reconnoissance que leur inspire l'objet avec lequel ils satisfont leurs besoins physiques.

« Une partie du genre humain, dit Sanchoniaton, « fut portée par un sentiment de reconnoissance, « à faire des plantes nutritives l'objet de son adora- « tion ; l'homme regarda les germes qu'il voyoit se « reproduire sans cesse, comme autant de divinités « bienfaisantes, desquelles il tiroit l'unique moyen « d'entretenir sa vie et de perpétuer son espèce [1]. »

C'est ainsi que les Pélasges n'avoient d'autres dieux que les grands arbres qui les nourrissoient, les fontaines, les fleuves, les montagnes et divers autres corps terrestres et inanimés qui leur étoient utiles ou salutaires. Les vieux chênes de Dodone dont le culte se perd dans la nuit des temps, confirment cette tradition. On retrouve le même culte dans l'histoire des premiers âges de toutes les nations de la terre.

Les premiers Grecs, ainsi que tous les peuples sauvages, adoroient donc les objets qui les environnoient, comme dépositaires des forces qui avoient une grande influence sur leur existence : ces dieux faisant, pour ainsi dire, partie de leur intérieur, ils pouvoient facilement les distinguer et ils ne leur donnoient aucun nom [2]. Ils n'avoient non plus

[1] Sanchon. *apud* Euseb., 1, 10. = [2] Herod. lib. 2, cap. 52.

construit en leur honneur, ni consacré à leur culte aucun édifice. Ils les adoroient en plein air, dans un lieu solennel et découvert, qu'ils appeloient temple. N'ayant aucune idée de l'être suprême, ils n'employoient pas de prêtres et ne faisoient ni vœux ni prières. Leur culte se bornoit à la danse, au chant, et aux mouvemens d'une joie immodérée.

Cette religion étoit conforme aux mœurs et aux sensations des hommes grossiers de ces temps. Les sentimens, les affections, les grands mouvemens de l'ame, se manifestent chez les peuples sauvages ou barbares, par certaines postures du corps, par son action, par leurs gestes, par les mouvemens de leurs têtes, par leurs sauts et leurs bonds ; et s'ils rompent le silence, ces mêmes sentimens se manifestent par des exclamations, par des sons discordans, par des éclats de voix qui se font entendre à différens intervalles ; il n'est donc pas étonnant que les sauts, la danse, et les hurlemens dont on a fait ensuite des invocations aux dieux, aient fait une partie essentielle de toutes les anciennes religions. A leurs danses et à leurs chants, les Pélasges joignirent les flûtes, les tambours, et d'autres instrumens, dont le son rauque, aigu, excitoit leurs sens, et portoit la joie dont ils étoient animés à un point d'exaltation qui les mettoit hors d'eux-mêmes. Tout contribuoit à ce délire, l'agitation continuelle et rapide du corps, la rotation de la tête, les cris immodérés.

Ce qui d'abord n'avoit été pratiqué que d'après l'impulsion de la nature et au milieu de la joie publique, acquit par son ancienneté même, de l'auto-

rité et de la sainteté, de manière que dans des temps plus modernes, et quoique la civilisation eût fait des progrès, on admit, comme faisant partie de la religion, la folie des hommes grossiers des premiers âges. A la vérité, les progrès naturels à l'esprit humain ennoblirent ce culte; on lui donna plus d'appareil et de splendeur; les cérémonies publiques et privées, les pompes, les fêtes présentèrent plus d'éclat, et eurent plus de décence. Cependant on conserva les anciens rites avec scrupule; car tout ce qui est ancien a une grande importance parmi les hommes. Les opinions religieuses différentes suivant les hommes, les temps, et les lieux, furent mises à l'ombre de ces rites; ces folies même concilièrent un grand respect aux religions et aux fêtes solennelles, puisqu'elles avoient la faculté de jeter, pour ainsi dire, l'homme hors de sa nature, et de lui aliéner l'esprit. [1]

Ce culte antique, et celui qui est né postérieurement d'une meilleure philosophie, ont fait le fonds commun de toutes les religions anciennes qui reçurent un grand nombre de changemens par la succession

[1] C'étoit une opinion des anciens, que les hommes, doués de la raison pour se conduire, n'en étoient écartés que par un pouvoir surnaturel. La raison s'annonce par la suite du discours, par la liaison des idées: dès que cette liaison étoit rompue, on croyoit que l'intelligence divine agissoit à la place de la raison; ainsi tous ceux qui ne savoient ce qu'ils disoient étoient inspirés; c'est par une suite du même principe que, chez les Turcs, les fous sont encore regardés comme des saints. (Bailly, *Essai sur les Fables*, l. 1, p. 161.)

des temps, et par l'introduction des cultes étrangers; mais ces interpolations, quoique dues à des causes diverses, n'ont pu changer entièrement la nature des religions du premier âge. Ç'a été sans doute une grande révolution dans l'histoire de l'esprit humain, que la religion ait été appelée des simples rites et des cérémonies extérieures aux contemplations spirituelles, à la doctrine religieuse et aux principes de piété; mais la religion, chez les Grecs, a conservé ses anciens rites et son premier esprit qui en ont fait, dans tous les temps, la principale partie, et le caractère qui leur étoit propre est toujours resté le même.

C'est plus particulièrement dans le mythe de Bacchus que l'on retrouve cet esprit des premiers âges. Il n'est aucune fable qui présente des rites plus reculés, et qui ait, pour ainsi dire, une physionomie plus antique; il n'en est aucune où le mélange des cérémonies et des divinités particulières aux Pélasges, avec les fables étrangères apportées dans la Grèce, soit plus palpable.

Pour bien connoître tout l'amas de fables qui composent le mythe de Bacchus, il faudroit pouvoir distinguer les parties de ce mythe qui appartiennent aux religions primitives des Grecs, celles qui ont été apportées des pays étrangers, les peuples divers où elles ont été puisées, les époques différentes de leur introduction dans la Grèce, les diverses modifications qu'elles ont reçues du caractère, des mœurs, de la position des colons, et des Grecs indigènes: il faudroit connoître les parties de ce mythe,

... que dans des
... la civilisation eut
... faisant partie ...
... grossiers des ...
... naturels à ...
... lui donna ...
... cérémonies ...
... présentent ...
... Cependant ...
... ...

« ...

di...
les ...
autr...
utiles ...
dont l...
firment ...
dans l'...
tions d...
Les ...
sauvages ...
noient ...
une ...

des temps, et par l'introduction des cultes étrangers; mais ces interpolations, quoique dues à des causes diverses, n'ont pu changer entièrement la nature des religions du premier âge. Ç'a été sans doute une grande révolution dans l'histoire de l'esprit humain, que la religion ait été appelée des simples rites et des cérémonies extérieures aux contemplations spirituelles, à la doctrine religieuse et aux principes de piété; mais la religion, chez les Grecs, a conservé ses anciens rites et son premier esprit qui en ont fait, dans tous les temps, la principale partie, et le caractère qui leur étoit propre est toujours resté le même.

C'est plus particulièrement dans le mythe de Bacchus que l'on retrouve cet esprit des premiers âges. Il n'est aucune fable qui présente des rites plus reculés, et qui ait, pour ainsi dire, une physionomie plus antique; il n'en est aucune où le mélange des cérémonies et des divinités particulières aux Pélasges, avec les fables étrangères apportées dans la Grèce, soit plus palpable.

Pour bien connoître tout l'amas de fables qui composent le mythe de Bacchus, il faudroit pouvoir distinguer les parties de ce mythe qui appartiennent aux religions primitives des Grecs, celles qui ont été apportées des pays étrangers, les peuples divers où elles ont été puisées, les époques différentes de leur introduction dans la Grèce, les diverses modifications qu'elles ont reçues du caractère, des mœurs, de la position des colons, et des Grecs indigènes: il faudroit connoître les parties de ce mythe,

choses sur lesquelles agit immédiatement cette force reproductive, la culture des champs, celle des esprits, le génie des inventions; de là, les rites relatifs aux fêtes, aux mystères, aux pompes qui distinguent ce mythe; de là, tout ce qui tient à l'instruction, aux arts, aux sciences qui en font également partie, tels que les chœurs, les drames, la danse, la musique et toutes les institutions bachiques : c'est ainsi que Cérès, inventrice de l'agriculture, et Mercure, génie de l'invention, dieu de l'éloquence et des lettres, font partie de ce mythe.

Mais si dans la fable de Bacchus, et dans les mystères qui l'accompagnent, on remarque le désir manifeste d'envelopper, sous le voile de la religion, les idées sur la nature; si évidemment on a voulu faire de ce mythe le symbole de la nature procréatrice et génératrice, ces idées métaphysiques ne peuvent appartenir aux hommes grossiers des premiers âges. Une règle de critique extrêmement importante dans les discussions mythologiques, c'est de n'admettre que les idées religieuses qui sont conformes au caractère et à l'état de civilisation des peuples; or, peut-on prêter des idées métaphysiques à des hommes grossiers, encore dans les ténèbres de la barbarie, qui n'obéissent à d'autre impulsion qu'à celle de leurs besoins physiques. Les religions des Grecs des premiers temps ne consistoient que dans des cérémonies extérieures, extrêmement simples. La création du symbole de la force reproductive de la nature, sous le nom de Bacchus, appartient donc à un siècle plus éclairé; il ne faut

pas croire cependant que pour l'établissement du symbole de la force reproductive sous le nom de Bacchus, il ait fallu que la civilisation et les lumières fussent parvenues à un haut point de perfection. Il seroit naturel de penser sans doute, que l'attention des premiers observateurs ne s'est pas portée d'abord sur ces idées métaphysiques, et qu'elle s'est fixée sur des sciences d'une utilité plus analogue aux besoins des états et au bonheur des individus. La médecine, la morale, l'économie publique et privée, l'éloquence, les sciences mathématiques et physiques, le perfectionnement des métiers, les progrès des arts, devroient, à ce qu'il semble, avoir fait l'objet des premières recherches, puisque ces sciences tendent à améliorer notre existence. Cependant l'histoire nous apprend que les premiers philosophes ont négligé toutes ces connoissances, et se sont appliqués aux recherches si difficiles, si abstruses, si inutiles sur l'origine des choses, sur la nature des dieux, sur leur classification, sur l'ame universelle du monde, sur les causes des grands phénomènes de la nature. La morale elle-même n'a commencé à être cultivée comme science chez les Grecs que du temps de Socrate. Quelque étrange que paroisse cette marche de l'esprit humain, elle est cependant naturelle, en ce qu'elle tient à notre caractère et à notre organisation morale; notre imagination nous porte toujours au-delà des bornes qui nous sont imposées par nos sens et nos facultés; notre amour-propre s'en irrite, notre curiosité veut en triompher; cette investigation est le fruit de l'inquiétude qui

ne nous permet jamais de consentir à ignorer ce qu'il ne nous est pas permis de connoître, passion qui ne peut être modifiée que par l'instruction et les lumières, compagnes inséparables du bon sens. Aussi voit-on que tous les peuples se sont d'abord occupés de ces recherches impénétrables auxquelles s'étoient livrés les premiers philosophes grecs ; et même après la destruction de l'empire romain, lorsque les arts et les sciences s'éteignoient entièrement, les connoissances les plus inutiles, les subtilités les plus vaines, surtout celles qui avoient occupé les premiers philosophes, survécurent à la destruction générale. Ces exemples démontrent combien il est dangereux d'abandonner le flambeau de l'histoire, et de se livrer à des conjectures, même à celles qui paroissent les plus raisonnables, lorsqu'elles ne reposent sur aucune base.

Quelle que soit l'époque où le symbole de la force reproductive fut créé sous le nom de Bacchus, il n'est pas moins vrai que dans l'état actuel, ce mythe présente le pouvoir générateur; c'est là son type commun, soit qu'on le considère dans sa généralité comme dans les mystères d'Eleusis, ou dans ses applications particulières comme dans les fables du dieu du vin, du dieu des fruits, etc.

Je m'étois d'abord proposé de présenter Bacchus sous chacun de ces aspects: en premier lieu, sous celui du pouvoir générateur embrassant la nature entière, et ensuite dans chacune de ses applications; mais une étude plus approfondie m'a convaincu que l'exécution de ce plan étoit impossible. Il y a dans toutes

ces fables une inextricable confusion. Toutes celles qui ont formé le mythe du pouvoir générateur, ont été étendues à chacune de ses applications particulières; c'est ainsi que le mythe de Bacchus Thébain a fini par embrasser toutes ces fables, de quelque nature qu'elles fussent, lors même qu'elles lui étoient le plus étrangères; d'ailleurs, ce plan n'eut pas répondu peut-être à la sagesse des vues de l'académie qui demande simplement la recherche des faits, et qui laisse à en tirer les conséquences.

J'ai divisé les fables et les fêtes de Bacchus en deux parties principales: 1° celles relatives au culte d'Eleusis, qui lui sont communes avec Cérès; 2° celles particulières à Bacchus. Ces dernières ont été divisées en deux sections, les Dionysiaques et les Triétériques.

Quoiqu'on retrouve dans chacune de ces trois parties les rites et les fables qui appartiennent aux deux autres, cependant chacune d'elles a un cachet qui lui est propre. La première, celle relative au mythe de Bacchus dans les mystères d'Eleusis, a principalement pour objet le symbole de l'établissement de l'agriculture, et du pouvoir générateur pris dans sa généralité; les Dionysiaques, tout en présentant les mêmes rites que les Eleusiniennes, sous le rapport de l'agriculture et du pouvoir générateur, et que les Triétériques dans les applications particulières de ce pouvoir aux productions terrestres, appartiennent plus particulièrement à la culture de l'esprit et au génie des inventions. Enfin, les Triétériques sont les fêtes de Bacchus, fils de Sémélé, c'est le mythe de Bacchus grec, du pouvoir géné-

rateur dans ses applications particulières au vin, aux fruits, etc. Je placerai dans chacune de ces parties les différens noms de Bacchus; chaque rite, chaque fête, chaque mystère, chaque fait, viendra naturellement se ranger sous chacun de ces noms, comme sous autant de bannières, qui serviront à le faire connoître. Les noms renferment nécessairement les attributs des choses, *qui rerum nomina norit, etiam ipsas res facile pernoscet*, dit Platon dans le Gorgias. Suivant Epictète, Socrate appeloit *nominum contemplationem eruditionis principium.*

J'ai cherché la vérité avec bonne foi, et sans m'être fait d'avance aucun système particulier; j'ai rencontré fréquemment des ténèbres; mais peut-on proposer autre chose que des doutes dans un sujet dont l'obscurité doit être impénétrable pour nous, puisque le secret étoit imposé aux Grecs, sous peine de mort?

PREMIÈRE PARTIE.

CULTE

DE BACCHUS ÉLEUSINIEN.

Le mythe de Bacchus est, en quelque sorte, le complément de celui de Cérès; jamais leurs mystères ne furent séparés. Pindare nomme Bacchus l'asseseur de Cérès, *le Parèdre de Déméter* [1]; Strabon l'appelle le conducteur des mystères, le génie de Cérès [2]. A Athènes et à Rome, Bacchus et Cérès étoient honorés dans le même temple [3]. C'est dans le temple de Cérès, à Rome, que le vainqueur de la Grèce, L. Mummius, déposa le tableau d'Aristide de Thèbes, contemporain d'Alexandre, représentant Bacchus [4]. Une ancienne inscription réunit leur culte [5]. Nonnus appelle ces divinités Eleusiniennes. Servius dit que Virgile leur a fait, au commencement de ses Géorgiques, une invocation com-

[1] Pind. *Isthm.* VII, v. 3, 4.=[2] Strab. lib. 10, p. 468.=[3] Tit. Liv. lib. 3, cap. 55.=[4] Plin. *Hist. nat.*, lib. 35, cap. 4. — Strab. lib. 8, cap. 7.

[5] *Cereri frugiferæ*
et Libero patri
consenti
sacrum.

mune, parce que leurs temples étoient communs, et que leurs fêtes étoient les mêmes [1]. Cérès étoit le principe passif. Elle représentoit la terre dans le sein de laquelle tout reçoit les premiers principes de la vie, et on lui donnoit le nom de mère, *demeter*. Bacchus étoit le principe actif, ou le pouvoir générateur. Il représentoit les influences célestes, et cette force motrice répandue dans toute la nature, qui vivifie les germes.

Dans celles des traditions d'Eleusis qui appartenoient plus particulièrement aux religions helléniques, Bacchus étoit fils de Jupiter et de Cérès; c'étoit comme fils de Cérès que ce Dieu étoit adoré par les Romains qui avoient conservé les anciennes traditions grecques [2] : ainsi Jupiter étoit, dans les religions helléniques, l'emblème du pouvoir générateur, tandis que Bacchus n'étoit que l'emblème du produit, du résultat des opérations de ce pouvoir; et sous ce rapport, il étoit adoré dans les mystères, sous le nom de Bacchus Iacchus. Mais la mythologie orientale, et particulièrement les religions phrygiennes, étant adoptées dans les mystères d'Eleusis, le même dieu Bacchus y fut adoré sous deux rapports, et comme produit du principe fécondant, et comme pouvoir générateur. Ce dernier caractère est celui de Bacchus Zagrée, de Bacchus Sabazius, de Bacchus Eubule, en un mot du fils du serpent

[1] Simul Cererem et Liberum posuit, quia eis templa simul posita sunt et ludi eduntur. (Servius *ad Georg.*, lib. 2, 7.)
= [2] Cicer. *de Nat. deor.*, lib. 2, cap. 4.

qui joue un si grand rôle dans les mystères d'Éleusis; ce Fils du serpent y étoit considéré d'abord comme la force reproductive de la nature ; en second lieu, comme Eubule ou germe caché du principe fécondant, il est son propre fils, sous le nom d'Iacchus.

C'est ainsi que dans la mythologie égyptienne, Osiris étoit le père d'Orus, et cependant l'un et l'autre étoient le Bacchus des mystères. Suivant cette doctrine des Egyptiens, qui avoit servi de base aux mystères d'Éleusis, Osiris ou Bacchus, étoit la force reproductive de la nature; Isis étoit la substance qui en recevoit les influences, et Orus, le même que Bacchus Iacchus, étoit cette force reproductive réalisée, ou si l'on veut, l'effet qui résultoit de l'opération de l'un et de l'autre [1]. La doctrine de Platon étoit fondée sur ce système. Suivant lui, la nature étoit composée de trois êtres; la substance intelligente, la matière et le produit de ces deux causes. C'est ce qui composoit son triangle; la perpendiculaire désignoit la nature mâle; la base, la substance femelle, et la sous-tendante le produit des deux. Bacchus pouvoit donc devenir son propre fils, en le considérant comme l'une des deux espèces d'êtres qui composent la nature entière. D'ailleurs les anciens employoient souvent cette manière de parler dans le langage allégorique, comme l'exprime ce passage de Julius Firmicus Maternus, où il dit à l'Etre suprême : *Tu es également le père et la mère de toutes choses, tu es à toi-même le père et le fils.*

[1] Plut. *de Isid. et Osir.*

PREMIÈRE SECTION.

CULTE DE BACCHUS IACCHUS.

CHAPITRE PREMIER.

§ 1. Étymologie du mot Iacchus.
§ 2. Les Icades ou le sixième jour des mystères consacré à Iacchus.
§ 3. Procession d'Iacchus. — Rhétes de Cérès et Proserpine. — Purification dans le Rhéte de Proserpine. — Marche de la Procession. La Porte sacrée et la Voie sacrée. La Maison de Polytion. Le temple de Bacchus Cyamite. Le Figuier sacré. Le Pont du Céphyse. Les Géphyrimes.
§ 4. Objets mystérieux qui étoient portés dans la procession d'Iacchus. Le Van mystique, symbole de la purification. Trois espèces de purification par l'air, par l'eau et par le feu. — Le Calathus. — Les Cistes.

§ I. *Étymologie du mot* Iacchus.

Le nom d'Iacchus prouve la vérité de cette théorie; car, suivant Bochart, il signifie proprement, dans les langues orientales, un enfant à la mamelle [1]. On trouve dans Suidas la même définition [2]. Sophocle nous représente le jeune dieu sur le sein de Cérès éleusinienne [3]. Lucrèce donne à Cérès l'épi-

[1] Bochart., *Geogr. sacr.*, lib. I, cap. 18. = [2] Suidas, v. Ἴακχος. = [3] Sophoc., *Antigon.*, v. 152.

thète de *Mammosa* [1]. Orphée cité par saint Clément d'Alexandrie [2], et Suidas appellent Iacchus, *infans mammis sive uberibus Cereris admotus* [3]. Suivant les traditions athéniennes, Cérès allaitoit Iacchus, lorsqu'elle aborda dans l'Attique, allant à la recherche de Proserpine. On trouve Cérès allaitant Iacchus, sur un grand nombre de monumens anciens [4]. Iacchus étoit appelé κούρος, nom que les Grecs donnoient aux dieux enfans [5] : Démétrius étoit aussi, par la même raison, un surnom de Bacchus [6]. Cérès étoit appelée κουρότροφος, *qui nourrit des enfans*. Elle a été représentée avec deux enfans qui tiennent une corne d'abondance, et qui sont placés chacun auprès d'une de ses mamelles.

Bochart donne le van mystique d'Iacchus, comme une preuve de la vérité de cette interprétation. Car ce van est appelé en grec Λίκνος; ce mot ne signifie pas seulement un van, mais des langes d'enfans. Suivant Hesychius [7], l'épithète de Lichnites donné à Bacchus, venoit de Λίκνος, langes d'enfans. Dans l'hymne à Jupiter [8] par Callimaque, Adrastée enveloppe Jupiter dans les langes (Λίκνος) d'or après sa naissance. Aratus en dit autant de Mercure [9]. Un

(1) Lucret., lib. IV, v. 1162. = (2) S. Clem. Alex., *Prorept.* = (3) Suidas, *Loc. cit.* = (4) Winckel., *Mon. ined.*, T. I, p. 28, 68, 71. = (5) Salm. *ad Inscr. her. attic. et Reg. de ann. climact.* p. 566, 567—Sainte-Croix, *Mystères du pagan.*, T. I, p. 199. = (6) Sainte-Croix, *ibid.*, p. 200. = (7) Hesychius, v. Λικνῖτης. = (8) Callim., *in Jov. hymn.*, ver. 48. = (9) Aratus, *Phænom.*, v. 268.

ancien glossaire rend le mot de Λίκνος par celui de *cunabulum*; Servius observe que le Λίκνος est le van sur lequel, chez les anciens, les mères avoient coutume de placer leurs enfans lorsqu'ils avoient cessé de teter [1]; mais le van mystique avoit bien d'autres significations dans les mystères d'Eleusis, comme nous le verrons dans la suite (*a*).

§ II. *Les Icades, ou le sixième jour des mystères, consacré à Iacchus.*

Le sixième jour des fêtes Eleusiniennes étoit le plus célèbre : il étoit spécialement consacré à Iacchus; c'étoit le vingt du mois boedromion [2], les mystères commençoient le 15 de ce mois (*b*).

On appeloit Icades, ce sixième jour des fêtes Eleusiniennes, auxquelles les enfans illégitimes, ni les étrangers, ne pouvoient assister : « Quelle honte, « dit le chœur dans la tragédie d'Ion [3], pour le « Dieu qu'Athènes honore par des hymnes saints, si « ce jeune inconnu (Ion) se mêle à ses mystères, « s'il voit briller le flambeau des Icades, près des « sources pures où l'on célèbre les danses sacrées, « à l'ombre de ces nuits solennelles, où l'Ether ra- « dieux, sorti du sein de Jupiter, conduit le chœur « brillant des astres lumineux ! »

Le mot Icades vient du terme grec εἴκοσι, vingt. Εἰκάδες étoit proprement la vingtième lune, ou le

(1) Varrius — *Etymol. magn.* = (2) *Schol.* Aristoph. *Ran.* ad = (3) Euripid. *Ion*, v. 1074.

vingtième jour du mois, d'où les Epicuriens ont été appelés Εἰκαδίζαι, parce que le vingtième jour de chaque mois étoit un jour solennel, où ils célébroient la naissance de leur maître.

Les Athéniens donnèrent le nom d'Icades à toute la fête d'Eleusis, en raison de la solennité d'Iacchus. [1]

§ III. *Procession d'Iacchus.*

Le jour des Icades, Cérès et Iacchus étoient placés sur des siéges magnifiques; on portoit en cérémonie, au bruit de l'airain sonnant [2], une statue d'Iacchus, couronné de myrte et tenant un flambeau à la main [3]. Cette pompe sacrée, après être partie de l'Eleusinium s'arrêtoit au Céramique [4], près l'autel d'Eudanemus, et près d'autres monumens, jusqu'à ce qu'elle arrivât à l'Anactorum, ou temple d'Eleusis, après avoir parcouru treize milles de chemin.

L'Iacchagogue, un des ministres intérieurs des mystères d'Eleusis, étoit chargé de la conduite des mystes, qui étoient couronnés de myrte, comme la statue du dieu, et il présidoit aux chants en l'honneur d'Iacchus. [5]

La multitude qui portoit Iacchus, faisoit des ablutions, et se purifioit dans les eaux du *Rhète* de

[1] Aristoph. *Nub.*, v. 16. = [2] Velleius Paterculus, lib. I, cap. 4. = [3] Aristoph., *Ran.*, v. 343. = [4] *Schol.* Aristoph. *Ran. ad*, v. 402. = [5] Pollux, lib. I, p. 35.

Proserpine. Il y avoit proche Eleusis deux ruisseaux, appelés Rhètes Ῥεῖτοι, l'un étoit consacré à Cérès, et l'autre à Proserpine : celui de Cérès couloit à la mer, celui de Proserpine couloit vers la ville. On trouvoit ces ruisseaux, dont les eaux étoient courantes, mais salées, avant de traverser le Céphise ; Pausanias croit que c'étoit de l'eau de la mer [1]. Les Rhètes étant consacrés aux divinités d'Eleusis, les prêtres seuls y pouvoient pêcher ; ils formoient anciennement la limite entre le pays des Eleusiniens et le reste de l'Attique.

La porte d'Athènes, par laquelle la procession des initiés sortoit pour se rendre au temple d'Eleusis, s'appeloit ἱερὰ, sacrée, ou, suivant l'usage des Athéniens, qui aimoient le pluriel, ἱεραὶ πύλαι, *pyles sacrées*.

Cette porte s'appela aussi Thriasia, et ensuite Dypile [2]. Elle étoit dans le voisinage du Céramique; c'est pourquoi on lui donnoit le nom de céramique.

Le chemin par lequel les initiés se rendoient à Eleusis, s'appeloit la voie sacrée. [3]

On trouvoit sur la voie sacrée un grand nombre de monumens qui, pour la plupart, avoient quelques rapports avec les mystères d'Eleusis. [4]

[1] Pausanias, lib. I, cap. 38. = [2] Plut. *Vit. Pèricl.* = [3] *Etymol. magn.*—Suidas, V. Ἱερὰ ὁδός.= [4] Polémon avoit fait un livre particulier pour décrire cette voie (Harpocr. *in Voc.* ἱερὰ ὁδὸς). Sans doute il faisoit connoître dans cet ouvrage l'état des lieux, avant le ravage de l'Attique par Sylla. (Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères*, T. I, p. 142.)

Près des portes thriasiennes on remarquoit le monument consacré à la mémoire du héraut Anthémocrite, qui fut tué par les Mégariens, auxquels les Athéniens avoient envoyé ce héraut, leur dire de ne plus cultiver à l'avenir le terrain consacré aux grandes déesses (*c*).

Depuis les portes d'Athènes jusqu'au Céramique, régnoient quelques portiques, dont l'un renfermoit la maison de Polytion [1], où Alcibiade et quelques Athéniens d'un rang distingué, furent accusés d'avoir parodié les mystères d'Eleusis. Elle fut dans la suite consacrée à Bacchus Melpoménus, lorsqu'Alcibiade eut la noble audace de rétablir la procession d'Iacchus, expédition brillante dont Plutarque nous a conservé ce récit:

Pendant la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens s'étant emparés de Décélie, qu'ils avoient fortifiée, et étant maîtres des chemins qui conduisoient à Eleusis, la procession solennelle qu'on avoit été obligé de conduire par mer, n'avoit pu être faite avec la pompe ordinaire; on fut forcé d'omettre les sacrifices, les danses, et les autres cérémonies jusqu'alors pratiquées. Alcibiade qui étoit revenu à Athènes la première année de la quatre-vingt-treizième Olympiade (407 ans avant J. C.), voulant dissiper les soupçons d'impiété qu'avoit laissés dans l'esprit du peuple l'accusation qu'on lui avoit intentée, d'avoir mutilé les statues de Mercure,

[1] Plut., *Vit. Alcib.*, cap. 23.

et profané les mystères d'Eleusis, entreprit de rendre aux mystères leur solennité accoutumée, en conduisant la procession par terre, et l'accompagnant avec ses troupes pour la défendre contre les ennemis. Il pensoit qu'Agis feroit un grand tort à sa réputation et à sa gloire, s'il la laissoit passer tranquillement, et que lui-même, en cas qu'il fût attaqué, trouveroit une occasion de signaler sa valeur, à la vue de sa patrie, en présence de tous ses concitoyens, à qui le motif d'un combat si noble et si saint seroit très agréable. Cette résolution prise, il en fit part aux Eumolpides et aux hérauts, plaça des sentinelles sur les hauteurs, et dès la pointe du jour envoya des coureurs à la découverte; ensuite il fit mettre la procession en marche, et la couvrant de ses troupes en armes, il la conduisit en bon ordre, et dans un grand silence. C'étoit le spectacle le plus auguste que cette expédition religieuse; tous ceux qui ne portoient pas envie à Alcibiade, ne purent s'empêcher de reconnoître qu'il remplissoit dignement, dans cette occasion, le ministère de grand-prêtre autant que celui de général. Aucun ennemi n'osa remuer, et il ramena toute la procession en sûreté dans la ville; ce succès donna tant de confiance à ses troupes, qu'elles se crurent invincibles tant qu'elles l'auroient pour chef. Il lui gagna tellement l'affection de peuple [1], que les plus puissans d'entre les citoyens crurent prudent de presser son

[1] Plut., *Vit. Alcibiad.*, § 42.

départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut pour son commandement, et en lui donnant les collégues qu'il désiroit (*d*).

Sur le bord de la route sacrée il y avoit un temple nommé le temple du Cyamite. C'étoit sous cette dénomination que Bacchus [a] étoit adoré dans ce temple. Pausanias pense que les Athéniens ont honoré sous ce nom l'inventeur de la culture des fèves, ou Cyames. Ce culte auroit pu être rendu à Bacchus comme emblême de la reproduction appliquée à cette plante; mais le culte du Cyamite appartient à Iacchus, l'emblême de la reproduction universelle, ou plutôt le Cyamite étoit le même qu'Iacchus. D'après les ouvrages d'Empedocle, ce fameux disciple de Pythagore, Cyame, dans cette occasion, ne signifioit pas fèves, mais *testiculi*, que les Pythagoriciens appeloient symboliquement, suivant leur usage, κυάμους, cyamos, parce qu'ils sont εἰς τὸ κυεῖν δεῖνοι καὶ αἴτιοι τὸ κυεῖν, *ad implendum uterum validi, atque adeò feturæ, et genituræ humanæ vim præbeant* [a]. Ainsi ce vers connu d'Empedocle:

> Δείλοι, παντδείλοι, κυαμῶν ἀπὸ χείρας ἔχεσθε
> *Oh miseri, miseri, tactum vitate cyamon.*

Ne contient pas, comme on l'a cru, la défense de manger des fèves, mais il ordonne d'éviter les excès du libertinage (*e*). Aristote, dans Diogène Laerce, dit que les parties sexuelles de la femme avoient la

[a] Hesych., V. Κυαμῖτης. = [a] Plut., *in Isocr.*

forme d'une cyame, *faba*, et qu'elles en portoient le nom chez les Grecs ; c'est pourquoi on disoit d'une jeune fille nubile, que les désirs tourmentoient, κυαμίζειν : aussi quelques auteurs, et entr'autres Hésychius, disent-ils qu'Iacchus s'appeloit cyamites, *a muliebris membri contrectatione*. Hésychius fait allusion à la fable obscène de Baubo, dont on ne trouve aucune trace chez les auteurs anciens. Saint Clément d'Alexandrie, Arnobe et quelques autres écrivains ecclésiastiques sont les seuls qui en parlent ; ils ont cité de prétendus vers d'Orphée, vers que l'on regarde avec raison comme controuvés par ces défenseurs du christianisme, qui croyoient ces fraudes pieuses permises, pour combattre les payens. Quoiqu'il en soit de l'histoire de Baubo, si les lexicographes grecs traduisent κυᾶμος par *faba*, *planta*, *fructus*, ils le traduisent aussi par *testiculus*, *papilla extumescens in pubescentibus*. Du reste, il est certain qu'il n'étoit pas permis de prononcer le nom de cyames dans les cérémonies sacrées d'Eleusis.

Les initiés, à leur retour, se reposoient à un lieu, appelé le figuier sacré. Ce lieu, où il y avoit un temple de Cérès et de Proserpine, avoit reçu le nom de figuier sacré, parce que, suivant la tradition, Phytalus y donna l'hospitalité à Cérès, qui pour le récompenser lui fit don du figuier. L'inscription suivante, qu'on lisoit sur le tombeau de Phytalus, attestoit cette tradition :

Le héros Phytalus reçut jadis ici sous son toit la vénérable Cérès ; la déesse fit alors connoître pour

la première fois le fruit divin, connu par les mortels sous le nom de figue; on rend à la race de Phytalus des honneurs éternels en mémoire de ce don. [1]

La culture du figuier, arbre si précieux dans l'Attique, devoit avoir son origine fabuleuse : ce lieu fut appelé figuier sacré, parce que, comme le dit Magnus dans Athénée [2], ce fut là qu'on trouva pour la première fois cet arbre; on en nomma le fruit hegeterie (ou qui devance), parce que dans l'Attique c'est le premier des alimens qu'on se soit procurés par la culture. Apollonius l'Athénien, qui fut hiérophante, avoit son tombeau sur la voie sacrée, dans le faubourg du figuier sacré [3]. Le tombeau d'Eumolpe étoit près le Rhète de Proserpine.

La marche des initiés recommençoit ensuite, les habitans du voisinage accouroient de toutes parts pour voir cette troupe sainte. Parvenue sur le pont du Céphise, on ne lui épargnoit pas les plaisanteries; les initiés répondoient, et celui des initiés qui étoit vainqueur, étoit aussitôt couronné de bandelettes. Le Céphise traversoit la voie sacrée, le pont du Céphise avoit été construit ou rétabli par Xénoclès [4]; cette rivière prend sa source au territoire des Trinemii, elle arrose la plaine où sont Gephyra et les Gephyrismes, dit Strabon [5]. Les critiques les plus célèbres ont entendu par ces mots de Strabon, le

[1] Pausan., lib. I, cap. 37. = [2] Athenée, *Banq. des Savans*, l. III, chap. 2. = [3] Philostr., *Vit. Sophist.*, lib. 2, § 20. = [4] Simonid., *Epigr. Anthol.*, lib. IV, cap. 28. = [5] Strab., lib. IX, cap. 1, § 8.

pont fameux par les bouffonneries dont il étoit le théâtre dans les mystères d'Eleusis, et c'est par cette périphrase que les traducteurs français de Strabon, ont rendu ces deux mots. Les Géphyréens de qui descendoient Harmodius et Aristogiton, meurtriers d'Hipparque [1] étoient un peuple de l'Attique; ils avoient été du nombre des Phéniciens qui avoient accompagné Cadmus. Le territoire de Tanagre leur étoit échu en partage; ayant été chassés par les Béotiens, ils se retirèrent chez les Athéniens qui les admirent au nombre de leurs concitoyens [2]. On leur permit de se fixer sur les bords du Céphise; le pont qui établissoit une libre communication des deux côtés, prit le nom de ces peuples, et fut appelé Géphyra. C'est sur ce pont que passoient les mystes d'Eleusis, c'est là que s'engageoient entr'eux et les Géphyréens qui les y attendoient, ce combat de sarcasmes, de grossières plaisanteries, de bons mots, de ris immodérés, combat si conforme aux mœurs du premier âge, de telle sorte que le nom de ce peuple avoit été appliqué à cette idée, et que l'on disoit γεφιρίζειν pour σκώπτειν, *convitiari*, se moquer, vilipender, γεφιρισταὶ ou γεφιρισμοὶ pour *convitiatiores*, moqueurs, etc.

Hérodote dit que les Géphyréens admis à Athènes, y bâtirent des temples, auxquels le reste de Athéniens ne participa en aucune manière, et qui n'avoient rien de commun avec les autres temples de la ville, par exemple celui de Cérès *Achaïa*.

[1] Herod., lib. V, § 55. = [2] Ib., lib. V, cap. 50.

L'auteur de l'*Etymologicum magnum* raconte que Cérès ayant apparu en songe aux Tanagriens qui sortoient de leur ville pour aller s'établir ailleurs, leur ordonna de suivre le bruit qu'ils entendroient, de ne s'arrêter que lorsque ce bruit cesseroit, et de bâtir une ville dans ce lieu même. Ils le firent, et ils élevèrent un temple à Cérès *Achaïa*.

Suivant le scholiaste d'Aristophane, ce surnom fut donné à Cérès, soit à cause de sa tristesse ἄχος, soit à cause du bruit que l'on faisoit avec des tambours et des cymbales pendant la recherche de Proserpine. Cet auteur, ainsi que Suidas [1], fait encore dériver le surnom d'Achaïa, donné à Cérès, du bruit que faisoient les femmes qui se plaçoient sur le pont du Céphise, pour attendre la procession d'Iacchus, des sarcasmes et des injures qu'elles prodiguoient aux initiés; et Suidas dit que c'est dans ce sens que l'on doit entendre ce vers des Acharniennes d'Aristophane : *Ne ipsam quidem Achaïam patienter tulisset.* Cérès avoit aussi le surnom de Géphyréenne, parce qu'elle étoit particulièrement honorée des Géphyréens. On disoit proverbialement, *Gephyræa voluptas*, en faisant allusion aux plaisanteries du pont de Géphyra.

En traversant le Céphise on trouvoit le tombeau de Mnésithée, excellent médecin, qui érigea aux Dieux, diverses statues parmi lesquelles on remarquoit celle d'Iacchus. [2]

Les initiés rentroient dans Athènes par la porte

[1] Suidas, V. Ἀχαία. = [2] Pausanias, lib. I, cap. 37.

sacrée par laquelle ils étoient sortis, et se rendoient à l'Eleusinium. C'est là que se terminoit la cérémonie.

Les Athéniens célébroient tous les ans les mystères d'Eleusis. [1]

§ IV. *Objets mystérieux qui étoient portés dans la procession d'Iacchus. — Le Van mystique. — Purifications. — Le Calathus. — Les Cistes.*

Dans la procession d'Iacchus, tous les objets nécessaires aux mystères devoient suivre la statue de ce Dieu. Les principaux étoient le van mystique, le calathus et les cistes.

1° Le van mystique étoit d'usage dans toutes les cérémonies religieuses [2]. On le trouve dans les fêtes de Minerve, d'Isis et d'une foule d'autres divinités, mais il étoit surtout consacré aux fêtes de Cérès et de Bacchus.

Mystica vannus Iacchi. [3]

On a diversement interprété ce symbole; nous avons dit que les mystères de Cérès eurent d'abord

[1] Il y avoit à Athènes un temple érigé en l'honneur d'Iacchus, qui portoit le nom d'Iaccheum; c'est près de ce temple que les devins exposoient leurs tableaux, et qu'ils expliquoient leurs songes pour deux drachmes. Plutarque nous apprend que Lysimaque, petit-fils d'Aristide, exerçoit publiquememt sous les portiques de l'Iaccheum, le vil métier de ces interprètes des songes. M. de Sainte-Croix pense que l'Iaccheum étoit le même temple que l'*Eleusinium*.

[2] Harpocrat. V. *Lichnophoros*. = [3] Virgil., *Georg.*, lib. I.

pour objet d'honorer l'établissement de l'agriculture et d'en consacrer le souvenir, c'est donc principalement à l'agriculture que se rapporte le van, instrument si nécessaire au labourage, et symbole également nécessaire dans les mystères. Il étoit fait en osier : c'est dans ce van que les cultivateurs avoient coutume de ramasser les prémices de leurs fruits, et d'en faire une offrande à Bacchus [1]. Les Athéniens avoient un usage particulier relatif à l'ancienne manière de vivre des Pélasges, et à l'origine de la civilisation : un enfant couronné d'épines et de branches de chêne ou de glands, portoit au festin des noces, un van rempli de grains, en prononçant ces paroles : J'ai fui le mal et j'ai trouvé le mieux. [2]

Ce symbole reçut dans la suite d'autres applications. Nous avons déjà rapporté l'interprétation du van donnée par Bochart : dans ce sens il étoit le licnos ou les langes de Iacchus, l'enfant de Cérès *mammosa*, emblême de l'abondance des productions de la nature et de la nourriture qu'elles fournissent aux hommes. On voit dans les monumens antiques [3] Bacchus enfant, porté sur un van par un jeune satyre et une bacchante : ce van a la forme d'une barque large et plate et a beaucoup de ressemblance avec le van actuel de nos laboureurs ; Bacchus est nud, entouré de raisins avec une couronne

[1] Philargius, *in Virg. Georg.*, I, v. 166. = [2] Hesych. et Suid. V. Εφύγοι. = [3] Winckel., *Mon. antich.*, n° 53, part. 1, cap. 21.

sur la tête, et son embonpoint annonce l'abondance et la bonne nourriture qu'il reçoit des fruits de Cérès [1]. Ceci rappelle un usage des anciens qui plaçoient les nouveaux nés sur un van, *licnos*, pour attirer sur eux des augures favorables, et surtout pour qu'ils devinssent riches et qu'ils eussent eux-mêmes des enfans. C'est ainsi que les hommes de guerre déposoient leurs enfans sur un bouclier votif, afin qu'ils fussent forts et courageux. [2]

Les initiations appelées télétès étant le commencement d'une vie meilleure et devant en être la perfection, ne pouvoient avoir lieu sans que l'ame fût purifiée; le van avoit été reçu comme symbole de cette purification, parce que les mystères purgeoient les ames de toute souillure, comme les vans purgent les grains.

Il y avoit trois sortes de purification de l'ame, la première par l'air, la deuxième par l'eau, et la troisième par le feu. Ces trois purifications faisoient partie des mystères de Bacchus.

Les dames Romaines, dans la célébration des fêtes de cette divinité, couroient vers le Tibre, les cheveux épars et avec des torches ardentes. D'après les rites de ces fêtes il falloit chercher ou les eaux d'un fleuve ou les eaux de la mer; on se purgeoit par des lustrations et on jetoit dans ces eaux les choses purgées [3]. Pausanias raconte que les femmes les plus

[1] Theon. schol., *in Arat. phænom.* = [2] Theocr., *Idyll.* 24. = [3] Olympiod. Comm. *in Phædr.*—Fabricius Proleg., *Vita Procl.*

distinguées de Tanagre qui étoient initiées aux mystères de Bacchus, étant descendues à la mer se laver pour cause de purifications, Triton fondit sur elles, tandis qu'elles nageoient; elles implorèrent Bacchus qui vint à leur secours, combattit Triton et le vainquit [1] : cette fable prouve l'usage des purifications dans les fêtes de Bacchus en Béotie. Le deuxième jour des fêtes d'Eleusis, le seizième du mois de boedromion, appelé ἅλαδε μύσαι, *ad mare mystæ*, les initiés se rendoient à la mer dont les eaux avoient une qualité lustrale [2]; cette course n'avoit lieu que la nuit [3]. Chabrias jugea ce jour favorable pour livrer la bataille navale de Naxos, parce qu'il regarda la procession des initiés vers la mer [4] comme étant d'un heureux augure. Nous avons déjà remarqué que lors de la procession d'Iacchus, les initiés traversoient les rheti, ruisseaux d'eau salée, qui servoient à les purifier.

Les purifications par le feu se faisoient avec le souffre et la flamme. [5]

La flamme du pin avoit éminemment la vertu convenable à ces purifications; le ministre des Dieux promenoit autour de celui qui devoit être purifié, une torche lustrale formée de souffre et d'un noir bitume, qui remplissoit le ciel d'une lumière odo-

[1] Pausan. *in Bœotic.* = [2] Schol. Hom., *Iliad.*, cant. I, *ad* v. 314. = [3] Jablonski, lib. III, § 2, *Miscel. Berol.* = [4] Polyœn., lib. III, cap. 2, § 2. = [5] Claud. VI° consul. *Honor.*, v. 324.

rante, et de vapeurs azurées ; une branche de laurier à la main, il faisoit pleuvoir sur son front une rosée céleste, et chassoit les divinités ennemies de son repos : d'une voix suppliante il imploroit Diane et Jupiter purificateur, et son bras lançoit par dessus sa tête la torche enflammée, elle voloit vers l'auster, emportant ce qu'il y avoit d'impur. Le cinquième jour des fêtes d'Eleusis étoit principalement consacré à cette sorte de purification, on pratiquoit la cérémonie des flambeaux, et ce jour en avoit reçu le nom de Λαμπαδευσαί. Les initiés tenoient une longue torche à la main et défiloient deux à deux [1]. Un silence profond régnoit pendant toute cette cérémonie. On entroit dans le temple de Cérès en courant, et on s'y passoit de main en main ces torches que l'on avoit grande attention de secouer, non-seulement parce que la flamme avoit la vertu de purifier, mais parce que l'odeur qui s'en exhaloit avoit quelque chose de divin [2]. Lorsque les prêtres de Cérès avoient jugé l'initié digne de porter la torche sacrée, il étoit considéré par cela même comme homme de bien. C'est ce qui donna une si grande vogue aux mystères d'Eleusis, car l'on étoit dans la persuasion que les initiés devoient passer leur vie dans une tranquillité parfaite, la terminer

[1] Spon, T. II, p. 283. — Wheler., T. II, p. 526.

[2] Tuque actæa Ceres, cursu cui semper anhelo
Votivam taciti quassamus lampada mystæ. (Stat. *Sylv.*, lib. IV, VIII, v. 49.

par le genre de mort qu'ils désiroient, et avoir l'espérance d'un meilleur avenir après leur mort.

Dans cette cérémonie, le dadouque ou l'hierocerux portoit une grande torche allumée, représentant Iacchus qui avoit le nom de Lucifer, Phosphore, Phansterius, Lampteros, parce que ses mystères se célébroient à la lueur des lampes et des torches : il est appelé par Aristophane, *festi noctivagi Lucifer* [1]. Le scholiaste remarque que non-seulement Iacchus étoit à la tête des mystères, dans ces fêtes, et qu'il les conduisoit, mais qu'il en étoit le héros; car, ajoute-t-il, le temple d'Eleusis étoit un temple de Bacchus.

Pour parvenir à la participation des mystères, on devoit passer par certains degrés : le premier étoit la purification, les expiations et les préparations aux choses divines; le deuxième étoit l'institution et la préparation aux grands mystères, alors les initiés étoient appelés mystes; le troisième degré étoit l'acceptation aux grands mystères, c'est l'Époptée [2] : on faisoit l'époptée ou la dernière initiation à l'issue de la procession d'Iacchus dont elle emprunta quelquefois le nom; Cicéron surtout, donne le nom d'Iacchus à l'Epoptée [3]; c'est pourquoi Aristophane appelle Iacchus l'astre qui éclaire le mystère nocturne. En sortant du temple, après l'Epoptée, les initiés montoient sur la terrasse qui

[1] Aristoph., *Ran.*, act. I, scen. VII, v. 746. = [2] Clem. Alex., *Strom.* IV, V. — Harpocrat., *in* Προτελεία. — Tertulian, *ad Valent.* = [3] Cicer., *de Legibus*, lib. II.

étoit derrière, d'où ils se rendoient à la chapelle ou petit temple qui étoit consacré à Iacchus, et qui étoit situé à l'extrémité de cette terrasse, au nord-ouest [1]. L'hieroceryx accompagnoit les lampadophores dans leur marche. [2]

La fête des *lampedestai*, en Grèce, étoit calquée sur la fameuse fête des lumières célébrée à Saïs, en l'honneur de Neith ou Isis. St.-Clément d'Alexandrie a très bien connu l'origine de toutes ces fêtes:

(1) *Schol.* Aristoph., *Ran. ad* v. 346.

(2) A Pallène on célébroit en l'honneur de Bacchus Lampteros une fête fameuse qui portoit le nom de *Lampteria*; mais il y avoit dans cette fête des interpolations du culte du dieu du vin. Les Palléniens allumoient pendant la nuit un grand nombre de flambeaux; ils les portoient dans le temple de Bacchus *Lampter*, où se faisoient les cérémonies religieuses. Ils plaçoient dans toute la ville des cratères de vin, pour que chacun pût mieux célébrer le dieu. (Pausan., lib., VII, cap. 27. — Gyrald, *Syntag.*, VIII.) — L'usage des flambeaux dans ces fêtes, tiroit son origine de la coutume très ancienne où étoient les Egyptiens et les Grecs de placer dans les salles de banquet, sur des autels que l'on y dressoit, des statues de jeunes adolescens portant des flambeaux pour éclairer les convives. Homère en a fait dans le VIIe livre de son Odyssée (v. 120.), une agréable description qui a été imitée par Lucrèce (lib. II.). Athénée (*Deipn.*, lib. IV.), dans le récit qu'il fait du banquet solennel donné par Caranus aux Macédoniens, le jour de ses noces, dit que le festin ayant duré jusqu'à la nuit, on vit paroître, par le moyen de quelques ressorts, des divinités portant des flambeaux pour éclairer les convives. Les anciens, Euripide, par exemple, dans ses *Bacchantes*, représentent Bacchus, le flambeau à la main, excitant ses Bacchantes du geste et de la voix.

« on les solennisoit la nuit, dit-il, et c'est de cette » circonstance qu'elles tiroient leur nom, parce que » l'usage des flambeaux y étoit nécessaire. [1] »

Dans la suite, on appliqua à cet usage simple des idées mystiques : les flambeaux allumés devinrent les marques de la divinité, de l'origine céleste et ignée de Bacchus, qui étoit le soleil même, père de la lumière, et roi des astres. Étant le même dieu qu'Apollon, on le voyoit à Delphes, agitant deux flambeaux en ses mains [2]. Dans Nonnus, le fleuve Hydaspes prie Bacchus de retirer ses flambeaux de ses eaux : La brillante lumière de tes flambeaux m'avoit assez annoncé, dit-il, que ton origine est céleste. Bacchus accède à sa prière, et le fleuve reconnoissant adore Bacchus, Jupiter et le soleil ensemble, comme la même divinité. On croyoit que les Lampadophories avoient été inventées d'abord en l'honneur de Vulcain qui étoit plus particulièrement le dieu du feu [3]. On avoit aussi institué les lampadophories, et on entretenoit un feu perpétuel en l'honneur de Pan que l'on regardoit comme la même divinité que Vulcain et le dieu des Perses [4]. En Arcadie, on tenoit, dans un des temples de Pan, une lampe continuellement allumée, devant la statue de ce dieu : il est probable que cela se pratiquoit à Athènes [5] ; de là vient cette inscription, *lucido Pani*. On trouve

[1] Clem. Alex., *Cohort. ad gent.* = [2] Euripid., *Bacch.*, v. 143, 306. = [3] Potter., *Comment. in Cassandr. Lycophr.* = [4] Huet, *dem. Ev. propos.* IV, p. 108. = [5] Pausan., lib. VIII, cap. 37.

aussi sur une médaille de Cerasunte, le dieu Pan tenant de la main droite un flambeau allumé, et de la gauche sa houlette. Alexandre célébra une fête pareille à Soles en Cilicie, en l'honneur d'Esculape[1]. On célébroit encore les lampadophories en l'honneur de Prométhée. Les flambeaux allumés faisoient partie du culte de Minerve[2], d'Hecate[3], de Diane et de Proserpine. Les dames romaines, dans les fêtes de Diane, portoient des flambeaux allumés depuis Rome jusqu'au bois Aricinium où le culte de Diane étoit en très grand honneur[4]. Tous les ans, les habitans d'Argos jetoient dans une fosse, à certains jours, des torches ardentes en l'honneur de Proserpine[5]. Les rites des payens étoient moitié historiques, moitié symboliques : la cérémonie des flambeaux, à Eleusis, étoit non-seulement le symbole de la purification des ames par le feu, mais elle avoit pour objet de rappeler l'histoire des courses de Cérès allant à la recherche de Proserpine[6]. Voici l'interprétation que donne Fulgence à cette cérémonie des flambeaux : Proserpine est le symbole des semences cachées dans la terre, qui sont représentées par son enlèvement, et elles y restent jusqu'à ce qu'elles en soient tirées par les flambeaux, c'est-à-dire, par l'ardeur du soleil

[1] Arrian., *de Exped. Alex.*, lib. II, cap. 5, § 10. = [2] *Schol.* Aristoph., *ad Ranas.* Dans les fêtes de Minerve les Lampadophores partoient du Pirée; dans les fêtes de Vulcain et Prométhée ils partoient du Céramique ou de l'Académie. = [3] *Trivia lumina ferre deæ.* (Ovid., *Eleg.* XXXIII.) = [4] Ovid., *Fast.* V. Les chasseurs faisoient les mêmes cérémonies. = [5] Pausan., lib. II, cap. 22. = [6] Aristoph., *Ran.*, v. 346.

qui les amène à maturité; c'est pourquoi on a dit que Cérès avoit cherché Proserpine avec des flambeaux, et que la fête des λαμπεδήςαι a été célébrée en son honneur [1]. Ce n'étoit pas seulement les hommes qui pratiquoient cette cérémonie, mais encore les femmes [2]; elle n'avoit lieu que la nuit [3]. Les initiés marchoient avec une figure menaçante.

La purification par l'air étoit la plus importante, et Servius remarque que Virgile les a classées selon le degré de leur importance, dans ce passage de l'Énéïde: [4]

aliæ penduntur inanes
Suspensæ ad ventos, aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus aut exuritur igni.

La purification par l'air se faisoit, ou par la ventilation ou par l'oscillation; le van mystique appartenoit à la première espèce.

Le rite des oscilles a donné lieu à diverses interprétations qui, toutes, peuvent être vraies, si on les applique aux temps et aux lieux auxquels elles appartiennent. Les uns ont regardé les oscilles comme le symbole de la purification des ames par l'air, et conséquemment comme appartenant au Bacchus des mystères dont l'objet principal étoit cette purifica-

[1] *Hanc Proserpinam cum lampadibus quærere dicitur unde et lampadarum dies Cereri dicatus est; illa videlicet ratione quod hoc tempore, cum lampadibus, id est, cum solis fervore seges ad metendum cum gaudio requiratur.* = [2] Senec. Hypol., *Trag.* = [3] Lucian., *Catap.* = [4] Virgil., *Æneid.* VI, v. 740.

tion des ames : d'autres ont attribué la fête des oscilles à Bacchus dieu des vendanges, et c'est dans ce sens que Virgile la présente. Après avoir donné des préceptes sur la culture de la vigne, il parle des fêtes et des honneurs qui doivent être rendus à Bacchus, il prescrit de le célébrer par des chants joyeux, et de suspendre les oscilles à un pin élevé.

Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex alto suspendunt mollia pinu. [1]

Ce rite des oscilles appartenoit surtout au culte de Bacchus, chez les Romains qui célébroient deux fêtes en l'honneur du Dieu des vendanges, l'une au mois de mars, et l'autre beaucoup plus célèbre après la récolte du vin. Dans cette fête comme dans celle après la moisson, qui a été décrite par Horace [2], on se livroit à la joie et aux jeux dans les campagnes ; les jeunes villageois se couvroient la figure de masques faits d'écorces d'arbres ; non-seulement ils lançoient des sarcasmes et de mauvaises plaisanteries aux passans, licence qui a encore lieu en Italie, au temps des vendanges, et qu'Ausone a décrite [3] ; mais ils faisoient sur le champ des vers sans art [4], ce que les Italiens appellent à présent improviser : c'est la licence *fescennina* d'Horace [5]. Ils chantoient des

[1] Virgil., *Georg.* lib. 2, v. 388. = [2] Horat., lib. II, *Ep.* I, v. 140. = [3] Auson., *in Mosella*, 161, 168. = [4] *Versibus incomptis ludunt.* (Virg., *Georg.*, lib. II, v. 386.)—*Id est Saturnio metro comptis : quod ad Rythmum solum vulgares componere consueverunt.* (Servius, *ad Georg.*, lib. II, v. 386.) = [5] Horat., lib. II, *Epist.* I, v. 145.

hymnes en l'honneur de Bacchus, et ils suspendoient aux arbres des figures faites d'écorces d'arbres, telles qu'on les voit encore maintenant dans divers monumens de l'antiquité. Spence donne plusieurs pierres gravées, où sont représentées des figures appelées *osciles ou αἰώρας*. On en trouve aussi dans Hippert, dans les peintures d'Herculanum, et dans Mercurialis [1]. Spence attribue l'origine de ce rite à la croyance où étoient les cultivateurs, que lorsque Bacchus avoit la face tournée vers leurs champs, la fécondité de ces champs étoit assurée. C'est pourquoi ils exposoient ces petites figures aux vents; ils vouloient qu'ils en reçussent toutes les impressions, et qu'elles tournassent dans tous les sens. Cette origine paroît indiquée par ces vers de Virgile :

Complentur vallesque cavæ, saltusque profundi,
Et quocumque deus circum caput egit honestum. [2]

Quelques interprètes de Virgile ont pensé que la statue de Bacchus étoit portée autour des vignes; mais ces beaux vers paroissent tenir à un ordre d'idées plus élevé. Il est probable que ce grand poète a voulu exprimer la présence de la divinité et ses heureux effets. L'on sait que la religion des anciens admettoit la présence des Dieux, surtout d'Apollon et de Bacchus, dans certains lieux et à certaines époques, et que toutes les fois qu'ils paroissoient, la nature prenoit un aspect riant, les fleurs s'épanouis-

[1] Pitt., *Ercol.*, T. IV. — *Mercurialis*, *art. Gymn.*, III, 8, p. 217. = [2] Virg., *Geor.*, lib. II, v. 392.

soient, toute la végétation étoit en mouvement, on avoit l'abondance.

Les Athéniens avoient leur fête des oscilles αἰώραι, qui appartenoit aussi au culte du Dieu des vendanges, car elle fut instituée en mémoire d'Erigone dont nous rapporterons l'histoire à l'article de Bacchus Dieu du vin. Nous remarquerons seulement que cette fête ne fut pas instituée, comme l'ont dit quelques écrivains, parce qu'on trouva Erigone pendue; à la vérité elle reçut le nom d'Aeores du genre de mort d'Erigone, mais elle paroît avoir eu pour cause sa piété filiale, et les courses fatigantes qu'elle fit à la recherche de son père [1]. On chantoit en l'honneur d'Erigone une hymne à laquelle on avoit donné le nom de ἀλήτες, *erratica*; ellé avoit été composée par Théodore de Colophon. [2]

Dans les fêtes de Bacchus à Rome, les oscilles n'étoient que de petites figures de ce dieu, telles que Virgile les a décrites. Il est très vraisemblable que les aeores des Athéniens n'étoient également que de petites figures suspendues; Turnebe lui-même

[1] *Aeora, festum Athenis institutum, erranti Erigonæ Icarii filiæ.* (Hesych., V. *Aeora.*)

[2] D'autres prétendoient que cette fête avoit été instituée en mémoire d'Erigone fille d'Egysthe et de Clytemnestre, qui, étant venue à Athènes, avec son aïeul Tyndare, accuser Oreste après le meurtre de Clytemnestre, se pendit lorsqu'Oreste fut absous par l'aréopage. (Etym. magn.) Sophocle appelle ἰώρας πλέκτας, la corde avec laquelle se pend Jocaste (Soph. *Œdip.*) — J. Pollux, lib. IV, cap. VII.)

dit positivement que c'étoit de petites statues faites à l'image du corps humain, et semblables à celles qui servent de jeux à l'enfance [1]. Il donne encore le nom d'oscilles à des machines suspendues à des arbres dans lesquelles se plaçoient par partie de plaisir des hommes qui, imprimant un mouvement à ces machines, s'élevoient et s'abaissoient alternativement. Cette espèce de jeu étoit en usage pendant les fêtes de Bacchus célébrées à Rome à l'imitation de celles des Grecs; on l'a représenté comme l'image de la vie humaine, pendant laquelle, tantôt on est porté au point le plus élevé, tantôt on descend au degré le plus bas; on l'a représenté aussi comme l'image des premiers jours de notre existence; ce mouvement étoit assimilé aux mouvemens de notre berceau (*f*).

Il y avoit encore la purification par la terre, mais elle étoit comprise dans celle par le feu [2]. Les purifications par la terre, n'étoient dues, suivant les opinions religieuses, qu'au feu que la terre contient. [3]

Les homicides étoient exclus des mystères, et soit que le meurtre eût été commis volontairement, soit qu'il l'eût été par mégarde, on ne pouvoit

[1] Turneb. *Advers.*, lib. III, cap. 20.= [2] Vossius, lib. II, cap. 12, T. 5, p. 141.

[3] In terra purgantur; et hæc igni dicuntur purgari : ignis enim ex terra est, quo exuruntur omnia. Nam cælestis nihil perurit. (Servius *ad Eneid.* VI, v. 741.—Thevenot, *Itin.*, T. I, liv. I, chap. 35.)

plus être initié sans se faire purifier ; cette purification consistoit à frotter tout le corps du coupable avec le sang d'un jeune porc. Circé voulant purifier Médée et Jason du meurtre d'Absyrthe, étendit d'abord sur l'autel un jeune pourceau qui tetoit encore sa mère, et l'ayant égorgé, elle teignit de son sang les mains des deux coupables. [1]

Le porc étoit fréquemment employé dans les lustrations et les expiations. Il n'étoit pas permis aux Egyptiens qui le regardoient comme un animal immonde, d'en immoler à d'autres Dieux qu'à Bacchus, à qui ils en sacrifioient dans la pleine lune ; ils en mangeoient alors. Le jour de la fête de Bacchus, chacun immoloit un pourceau devant sa porte, à l'heure du repas. Cette fête étoit les Pamylies dont nous parlerons dans la suite, les mêmes que les phallephories chez les Grecs, où Bacchus, l'Osiris des Egyptiens, étoit adoré comme le grand principe de la fécondité. Les cérémonies étoient à peu près semblables dans ces deux fêtes [2]. Les initiations étoient toujours accompagnées de sacrifices, et ces sacrifices étant expiatoires, on immoloit un jeune porc ; dans les fêtes d'Eleusis on immoloit une truie, et chacun sacrifioit pour soi. Prête-moi, dit Tyrgée, dans la comédie de la Paix [3], trois drachmes pour acheter un porc ; il est nécessaire que je sois initié avant de mourir. Aristophane donne l'épithète de mystique

[1] Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. IV, v. 705.=[2] Herod., lib. II, § 47, 48.—Plut., *Is. et Osir.*=[3] Aristoph., *Pax*, v. 373, 374.

à cet animal [1]. Chaque initié étoit obligé d'en sacrifier un à Cérès et de le laver auparavant dans la mer [2]; ce sacrifice, outre le motif de la purification ou de l'expiation, en avoit encore un autre qui tenoit à l'agriculture; on immoloit des porcs à Cérès et à Bacchus (*g*), parce qu'ils souilloient les dons de ces deux divinités, les moissons et les vignes. [3]

Les Grecs appeloient le porc ὗς, ils l'appeloient autrefois θὺς de leur mot θυεῖν qui signifie immoler, parce que c'est par les porcs que paroît avoir commencé l'usage d'immoler des bestiaux. Varron reconnoît les traces de cet ancien usage, dans les mystères de Cérès, dans le sacrifice d'un porc qui se faisoit en concluant un traité de paix [4], et dans les mariages des anciens rois et des personnages éminens où les futurs commençoient la cérémonie par immoler un porc. [5]

Enfin toutes les initiations commençoient par des purifications, c'est ce qui avoit donné lieu à la fable qui faisoit purifier Bacchus par la mère des dieux [6]. Et elles imprimèrent, jusqu'aux derniers momens, chez les payens, une terreur salutaire. (*h*)

Le calathus et les cistes qu'il faut bien se garder de confondre, faisoient partie des mystères

[1] *Acharn.*, v. 747, 764 = [2] Plut., V. *Phoc.*— *Schol.* Aristoph., *Acharn.*, v. 747. — Ælian., *Natur. animal.*, lib. X, cap. 16. = [3] Ovid., *Fast.*, lib. I, v. 349, 350. — Phurnutus, cap. 18. = [4] *Cæsa jungebat fœdera Porca.* (Virg.) = [5] Var., lib. II, cap. 4, *De re rusticâ.* = [6] Schol. Homer., *ad Iliad.*, lib. VI, v. 130.

d'Eleusis; ils étoient portés, lors de la procession d'Iacchus, devant la statue de cette divinité. Le calathus étoit un vase en terre que les Grecs appeloient de ce nom et les Latins *quasilli* [1]. Ce vase avoit eu pour première destination de recevoir le lait que les bergers exprimoient de leurs chèvres, de leurs brebis ou de leurs vaches [2], il servoit aussi à verser le vin pour boire. Le calathus ou le vase employé dans la procession d'Iacchus avoit une large ouverture; Pline le compare à la fleur de lis qui va toujours en s'élargissant [3]. Suivant Athénée l'étendue du Kernos que je crois être le même que le calathus, le faisoit employer dans les cérémonies religieuses, afin qu'on pût présenter à la divinité les productions naturelles dont Athénée donne le détail. Il prétend que le Kernos contenoit dans sa capacité plusieurs petits cotyles, espèce de vases particuliers à Bacchus, qui étoient agglutinés et dans lesquels il y avoit des jets de plantes, des pavots blancs, du froment, de l'orge, des pois, de la vesce, des cicerolles, des len-

(1) Festus *de verb. signif.* v. Calathi.

(2) Perfeci calathos cogendi lactis in usus (Nemesiani, *Bucol.* II, v. 34.)

— Quod jam tenebris et sole cadente
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor : (Virg. *Georg.*, lib. III, v. 402.)

— Quamvis siccus ager languentes excoquat herbas,
Sume tamen calathos natanti lacte coactos. (Calpurn., *Ec.* II, v. 76.)

(3) *Ab angustiis in latitudinem paulatim sese laxantis, effigie calathi.*

tilles, des fèves, de l'épautre, de l'avoine, des figues sèches, du miel, de l'huile, du vin, du lait, de la laine de brebis non lavée; à ces productions naturelles étoit joint le couteau propre aux sacrifices [1]. On donnoit à ceux qui portoient le Kernos le nom de Kernophores, comme on donnoit à ceux qui portoient le van ou Liknos, le nom de Liknophores; les uns et les autres avoient part aux productions qui étoient contenues dans le kerne, et dans le van mystique; mais l'analogie des choses qu'on portoit dans ces deux symboles sacrés, les fit bientôt confondre, quoiqu'ils eussent un but différent. « Salut, ô » Cérès, salut, ô déesse nourricière, oh! déesse des » moissons. Voici le retour du calathus. Profanes, » contemplez-le d'en bas; femmes, enfans, vous » qui portez des cheveux épars, craignez, en ce » jour de jeûne, de le regarder d'un lieu élevé. » Hesperus annonce son retour, Hesperus qui seul » sut persuader à Cérès d'étancher sa soif, lors- » qu'elle cherchoit les traces de Proserpine. [2]

Le calathus étoit donc, comme on le voit, un symbole relatif à l'agriculture et à la force toujours agissante de la nature dont il étaloit les productions. Aussi ce symbole étoit en usage dans les fêtes non-seulement d'Iacchus et de Cérès, mais encore de Bacchus Dieu du vin, dans les dionysiaques, dans les thesmophories, dans les solennités de Diane, de Minerve; en un mot le calathus, emblême de la fécondité, appartenoit à toutes les divi-

[1] Athen., lib. XI, cap. 8. = [2] Calim., *hymn. in Cerer.*

nités mâles et femelles; les premières représentant le principe actif, et les secondes le principe passif, dont le concours est nécessaire à toutes les productions de la nature. Il étoit un des attributs d'Osiris et de Sérapis. D'après les anciens monumens d'Egypte, Sérapis le portoit sur la tête; c'est avec ce symbole qu'il étoit adoré à Alexandrie où le culte d'Isis et de Sérapis étoit en très grand honneur. (1)

L'accipiter qui étoit l'emblême de la divinité, source de toutes productions, portoit le calathus. (2)

Apollon est souvent représenté avec le calathus sur la tête (3). Ce n'étoit pas alors seulement le dieu emblême du soleil du printemps, le blond Phœbus, c'étoit l'Apollon des Hieropolitains, avec la barbe emblême de la force reproductive et le calathus symbole des productions (4); c'étoit un autre Osiris.

(1) Lucien qui appelle ce vase ποτήριον, dit, que c'étoit une divinité égyptienne, dont il raille. Rufin et d'après lui Montfaucon appellent ce vase *copia rerum*.

(2) *Cujus vertex insignitus calatho et altitudinem sideris monstrat, et potentiam capacitatis ostendit.* (Macrob. *Saturn.* lib. I. cap. 20.) Eusèbe présente les mêmes idées. (*Præp. Ev.* lib. I. cap. ult.) *Deus accipitris habet caput, sapiens sacræ naturæ inventor.* Le P. Kirker dit à l'occasion du calathus que porte l'Accipiter: *Per calathum quidem regalis denotatur, supremi numinis omnia in sublime trahentis potestas, unde et capiti, veluti totius rationis potestatisque arci, origini et fonti imponetur.* (Obelisc. *Pamph.* l. V. cap. 3. p. 419.) = (3) Liebe *Gotha. num.*, p. 288.

(4) *Hujus facies prolixa, in acutum barba figurata est, eminente supra caput calatho.* (Macrob. *Saturn.* lib. I. cap. 17.)

Le calathus étoit encore l'attribut de Priape, et Muret, à l'occasion des monumens anciens qui représentoient Priape avec cet attribut, s'exprime ainsi :

Putabatur hic deus, quibus in agris statueretur, colereturque, fœcunditatem afferre. [1]

Sylvain étoit chez les Romains, le même dieu que Priape chez les Grecs, le dieu de la fécondité, surtout pour les productions des champs, et le calathus étoit un des attributs de Sylvain, comme il l'étoit de toutes les divinités champêtres. Il appartenoit même aux Satyres. [2]

Le calathus figure souvent dans les hiéroglyphes égyptiens, comme emblême de l'abondance. [3]

On voit sur plusieurs monumens anciens, Cybèle et Rhéa tenant en main le Kernos ; ce qui a fait surnommer ces divinités kernophores [4]. On voit aussi sur plusieurs monumens anciens, Isis et Cérès porter le calathus sur leur tête.

Dans certains monumens Cérès est assise sur le calathus, dans d'autres il est à ses pieds [5]; mais ce

[1] Ant. Mur., *in Ep. Catulli*, XVIII, v. 10. = [2] Beger. *Thes. Brand.*, T. III, p. 260.

[3] Voici comment s'exprime le P. Kirker sur ce sujet : *Quarum prior loti flore insignito sceptro denotat in omnia oriendi subjacentia potestatem, calathus ubertatem, quæ mundo ex eorum administratione resultat.* (Kirker. *Obelisc. Pamph.* lib. V. cap. 3. p. 412.)

[4] Schol. *in Nicandr. Alex.*, v. 217. — Pausan., lib. VII, cap. 30.—Winckel. *Mon. ined.*, T. I, p. 7.= [5] Wheler, *Voyag.* p. 403.

n'est pas seulement Cérès, Isis, Cybèle ou Rhéa que l'on trouve dans les anciens monumens avec le symbole du calathus, c'est encore Junon Samienne, Diane πολυμάμμος, Minerve, et toutes les déesses qui étoient, chez les anciens, les symboles de la nature et de la géération, *rerum procreatricis et altricis*.

Le calathus appartenoit à Minerve, non-seulement comme déesse des productions naturelles, mais comme inventrice des arts et des métiers, et surtout des ouvrages en laine; aussi contenoit-il, dans les solennités de Minerve, de la laine. (1)

C'est en qualité de fileuses que le calathus étoit un des attributs des trois Parques.

Dans les thesmophories, les arrangemens préparatoires de cette fête étant terminés, le onzième jour du mois pyanepsion, les femmes partoient pour aller chercher le calathus à Eleusis. Ce jour s'appeloit ἀνόδος, le jour de la montée, parce que les femmes montoient à Eleusis; dans leur marche elles portoient sur leur tête les livres sacrés, où étoient écrites les lois de Cérès appelées θεσμοί; elles couchoient à Eleusis où elles restoient trois jours, suivant Meursius et cinq suivant M. Laporte Dutheil; elles employoient ce temps à se purifier, rite commun à toutes les fêtes et à mettre en usage tous les moyens physiques qui pouvoient éloigner les moindres désirs, même les plus involontaires, contraires à la chasteté.

(1) *Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis*
Vellera. (Juvenal. lib. I. *Satyr.* 11. v. 54.)

Vers le soir du seizième jour de pyanepsion, la pompe sacrée se mettoit en marche, et on voyoit descendre d'Eleusis le calathus sur un char tiré par quatre chevaux blancs, emblême des saisons sur lesquelles le calathus devoit influer. Il étoit entouré de vierges qui portoient des vans tissus d'or [1]; on le conduisoit au temple de Cérès Thesmophore à Athènes. Cette cérémonie se terminoit par cette prière : « Salut, ô déesse, conserve cette ville dans » la concorde et l'abondance; fais tout mûrir dans » nos champs, engraisse nos troupeaux, fertilise » nos vergers, grossis nos épis et féconde nos mois- » sons; fais surtout régner la paix, afin que la main » qui sème puisse recueillir. [2] »

Le symbole du calathus avoit aussi sa partie historique; le fait mythologique d'Hesperus cité par Callimaque rappelle que la déesse ne but qu'au coucher du soleil. Le calathus étoit encore la représentation du vase où Proserpine avoit déposé les fleurs qu'elle avoit cueillies, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. [3]

Les cistes étoient des corbeilles faites en osier ou en bronze.

Il paroît par la gravure antique et la médaille des Périnthiens, que Spon a fait graver [4], que ces

[1] Callim., v. 127. = [2] Callim., *Hymn. in Cer.*, v. 135, 138. = [3] Claud., *de Rapt. Proserp.*, lib. II, v. 138. — Ovid., *Metam.*, lib. V, v. 393. — Columel., lib. X, v. 300. — Auth. latin., lib. III, *Ep.* CXCIII, v. 15. — Propert., lib. III, *Eleg.* XI, v. 30. — Virg. *Georg.* I. = [4] Spon, *Recher. d'antiq.*, p. 475.

cistes étoient de jonc ou d'osier croisé : elles étoient plus ordinairement d'osier. Winckelmann parle de deux cistes antiques de bronze, que l'on voyoit à Rome ; l'une qui étoit au cabinet des jésuites, a été décrite par Winckelmann ; l'autre a appartenu à M. Visconti. Toutes deux ont été trouvées aux environs de Palestrine : ce sont des vases cylindriques avec des couvercles. Sur le couvercle de la première, on voit Bacchus debout, appuyé sur deux faunes ; la draperie de Bacchus est parsemée d'étoiles. Ce dieu paroît aussi sur le couvercle de l'autre ciste, mais appuyé sur un seul faune : autour est gravée une bacchanale. Dans les monumens, on voit souvent la ciste entr'ouverte avec un serpent qui en sort. Quelquefois la statue de Bacchus est placée sur la ciste ; quelquefois aussi la ciste est aux pieds de Bacchus.

Les cistes étoient portées par de jeunes filles nobles, coutume qui, suivant Philochore [1], avoit été établie par Erichthonius, roi d'Athènes : les jeunes filles qui portoient les cistes étoient appelées canephores.

Dans la procession d'Iacchus, les cistes marchoient immédiatement après le calathus ; elles contenoient tous les objets mystérieux, *mysteria*, le sésame, les mûres, les pyramides (espèce de biscuit), la laine travaillée, les tartelettes, des grains de sel, un serpent, des grenades, du lierre, des férules, de la moelle d'arbres, des gâteaux faits de farine pétrie avec

[1] Harpocrat. V. Κανηφόροι.

du fromage, des pavots, le Phallus, des serpens. (1)

Ces objets étoient appelés *tacita secreta cistarum;* ils étoient en grande vénération dans la religion des payens : c'est eux qu'invoque Psyché, lorsque après avoir parcouru cent contrées différentes, occupée nuit et jour de chercher son époux, elle entre dans un temple de Cérès. Cette malheureuse victime de la fureur de Vénus, se prosterne aux pieds de la déesse, les baigne de ses larmes, et implore son assistance par les prières les plus touchantes ; elle l'invoque en énumérant tous ses attributs et les fêtes mystérieuses qu'on célèbre en son honneur, *per tacita secreta cistarum.* (2)

Les cistes avoient un couvercle afin d'y conserver les objets mystérieux, et de les cacher à la vue des profanes. Suivant une tradition des Athéniens, Agraule et Pandrose avoient été accusés de sacrilège pour avoir ouvert les cistes des mystères d'Eleusis. (3)

Les cistes contenoient non-seulement les objets mystérieux, mais tout ce qui appartenait aux sacrifices. (4)

Ce symbole n'appartenoit pas seulement aux mystères de Cérès et d'Iacchus, il faisoit aussi partie des dyonisiaques et du culte du dieu du vin. Catulle dé-

(1) *Et levis conscia cista sacris.* (Tibul. *Eleg.* VIII. lib. I. v. 48.

(2) Apulée dit ailleurs (*Metam.* lib. VI. XI.) *Ferebatur ab alio, cista secretorum capax, penitus celans operta magnifica religionis.*

(3) Athenagoras, *pro Christianis.* = (4) *Antiq. Herculan.*, T. IV. — Pitt., p. 214, note 5.

crivant, dans les noces de Thétis et de Pélée, le lit nuptial, parle des groupes divers et des faits immortels qui étoient gravés sur les riches draperies: l'histoire d'Ariane, les amours de Bacchus en faisoient partie. Il décrit les courses des bacchantes, leurs orgies et leurs cistes. [1]

Ces cistes étoient entourées de bandelettes sacrées de couleur de pourpre : Plutarque raconte que les jours où les Athéniens furent forcés de recevoir une garnison macédonienne dans Munychie, les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iacchus, ayant été mises dans l'eau pour les laver, rapportèrent une couleur pâle et jaunâtre semblable à celle d'un mort, au lieu de cette vive couleur de pourpre qu'elles avoient auparavant [2]. Les cistes avoient souvent la forme d'un berceau, comme le prouve ce passage de Pausanias dans les Phocides: *Cléobée avoit, sur ses genoux, un berceau semblable à ceux qu'on avoit coutume de faire pour Cerès.*

Il y avoit certaines monnoies qu'on appeloit cistophores, parce qu'on y avoit frappé la figure de la cistemystique qui en étoit le type.

Vers le soir du 3e jour des fêtes Eleusiniennes, on rompoit le jeûne, soit en buvant du cyceon, soit en mangeant des choses contenues dans la ciste mystique. [3] *Jejunavi, atque ebibi cyceonem, ex cistâ*

[1] *Cavis celebrabant orgia cistis.* = [2] Plut. *Vit. Phoc.* = [3] Athen., lib. XI, cap. 8.

sumpsi, et in calathum misi, etc. [1]. Le cyceon étoit une espèce de breuvage dans lequel il entroit de la farine d'orge [2], et qui fut offert à Cérès par Metamire ou par Baubo.

Ces cistes inspiroient une terreur secrète.

Et plenas tacita formidine cistas. [3]

L'usage des cistes, dans les fêtes de Cérès et de Bacchus, remontoit à la plus haute antiquité. Suivant quelques poètes, Bacchus fut renfermé à sa naissance dans une ciste, par les nymphes, pour le dérober à la colère de Junon. Elles déposèrent, dit Oppien [4], la ciste dans un antre, formèrent des danses mystérieuses autour du jeune dieu, et par le bruit des tambours et des cymbales qui résonnoient dans leurs mains, elles couvroient ses cris. Ce fut autour de cette ciste qu'elles célébrèrent les premières orgies.

Le 9e jour du mois où les Egyptiens célébroient les fêtes d'Isis, ils se rendoient à la mer avec la ciste sacrée dans laquelle étoit un petit coffre d'or où ils mettoient de l'eau potable; alors tous les assistans jetaient un cri, annonçant qu'Osiris étoit retrouvé; ensuite ils mêloient la terre végétale à

[1] Arnob., lib. V, p. 175.

[2] Didyme (in Odyss. *n.*) dit que cette potion étoit composée de vin, de miel, d'orge, d'eau, de fromage frais, c'est ainsi que Circé composoit ses breuvages, pour tempérer l'effet du poison ou éloigner les maléfices.

[3] Valer. Flac. *Argon.*, lib. II, v. 267. = [4] Oppian., *Cyneg.* IV, v. 241.

l'eau, dont ils faisoient une petite statue représentant la lune ; ils y ajoutoient des aromates et des parfums précieux ; ils lui donnoient de riches habits et de beaux ornemens, regardant ces deux divinités (la terre et l'eau) comme étant la nature productive. [1]

Les cistes appartenoient au culte de Minerve. Dans les panathénées, les Athéniens leur donnoient le nom de ισριανιδες [2] : elles appartenoient aussi au culte de Diane. [3]

CHAPITRE II.

Différence de Bacchus Éleusinien et de Bacchus Thébain.

Iacchus ou le Bacchus des mystères, fils de Jupiter et de Cérès, n'eut d'abord rien de commun avec Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, dieu du vin, dont le culte avoit été introduit dans la Grèce bien postérieurement. Euripide [4], Aristophane, Nonnus, Arrien, Cicéron, Diodore de Sicile, nous apprennent à le distinguer.

Bacchus, fils de Sémélé, est le principal personnage de la pièce d'Aristophane, ayant pour titre

[1] *Ægyptus de Bacchan*, p. 29. — Plut., *de Isid. Osir.* = [2] Hesychius. = [3] Panel. *de Cistophoris*, p. 14. = [4] Euripid., *Bacch.*, v. 219, 272.

les Grenouilles; il voit passer le chœur des initiés d'Eleusis, répétant le cri d'Iacchus; Xanthias avertit Bacchus que ce sont les jeux des initiés qui célèbrent Iacchus par leurs chants; Bacchus ordonne à Xanthias de se taire, parce qu'il veut connoître ces mystères, et il écoute les chants des initiés. Voici cet hymne dont les détails sont d'autant plus précieux qu'ils portent l'empreinte des fêtes du premier âge.

« Iacchus, vous qui habitez cette sainte retraite; Iacchus! ô Iacchus! venez au milieu de ceux qui vous honorent; venez conduire nos danses sur ce gazon; agitez la couronne de myrte couverte de fruits, qui brille sur votre tête; dansez d'un pied léger cette danse vive, joyeuse, pleine de grâce, décente, facile, si chère à vos sacrificateurs. Elevez les torches enflammées, en les agitant dans vos mains. O Iacchus! lumière éclatante des orgies nocturnes, la prairie brille de mille feux, les vieillards retrouvent leur vigueur, la douleur fuit loin d'eux, ils oublient leurs vieux ans pour prendre part à nos solennités. Vous qui portez le flambeau, placez-vous à la tête de la bondissante jeunesse, et conduisez-la dans cette fraîche prairie émaillée de fleurs.... : que le silence le plus rigoureux règne ici, que cette enceinte soit réservée à nos chœurs; loin de nous ceux qui sont étrangers à nos chants, qui n'ont pas le cœur pur, ceux qui n'ont pas appris les orgies des muses, et ne les ont jamais célébrées par leurs danses, ceux qui n'ont jamais été initiés aux mystères de la langue bachique; pour vous, faites entendre vos chants et

les hymnes qui conviennent à cette fête. Que chacun, en dansant, s'avance dans ces près fleuris, qu'il se livre aux jeux, aux ris, aux bons mots; nous avons assez montré notre zèle pour la célébration des mystères; vous, joyeuse jeunesse, faites le brillant éloge de notre déesse protectrice; célébrez par vos chants celle qui a hautement déclaré qu'elle veilleroit toujours à la conservation de notre ville... Honorez par une autre espèce d'hymnes, Cérès la grande déesse, la mère des fruits. O Cérès pudique! qui présidez aux orgies, soyez-nous propice, protégez votre chœur, daignez lui permettre de se livrer, en tout temps, à la danse, aux jeux et aux bons mots, et faites que lorsqu'il aura excité le rire d'une manière digne de votre fête, il soit ceint de la couronne victorieuse... Maintenant, invoquez par vos chants cette joyeuse divinité, compagnon illustre de vos danses... O vénérable Iacchus! ô joyeux inventeur des chants qui retentissent à cette fête, approchez, accompagnez-nous chez la déesse... Oh! Iacchus, amateur de la danse, suivez-moi, vous avez voulu qu'on déchirât ce vêtement de manière à nous faire rire et honnir, afin que nous puissions nous livrer à la danse et aux jeux sans crainte.... Vous qui êtes admis à cette sainte solennité, dansez dans ce riant bocage, et que cette danse religieuse soit en l'honneur de la déesse législatrice: pour moi, je me joindrai aux jeunes filles et aux femmes dans le lieu où elles se rassemblent pendant la nuit pour honorer la déesse, et j'y porterai le flambeau sacré...

Allons dans les prés fleuris, et livrons-nous à ces danses brillantes que les heures fortunées nous ramènent tous les ans ; car le soleil ne luit que pour nous, et sa clarté n'est agréable qu'à nous seuls qui sommes initiés aux mystères sacrés, qui menons une vie pieuse, et qui sommes bons envers les étrangers et envers nos concitoyens. »

Aristophane, en rapportant ce qui se pratiquoit aux mystères d'Eleusis, se livre entièrement à son génie satyrique, surtout lorsqu'il écarte les profanes; mais quelque ait été l'objet du poète, les détails qu'il donne sur les mystères ne sont pas moins vrais, et ne prouvent pas moins la différence que les Grecs ont faite de Bacchus Thébain et de Bacchus Eleusinien.

Nonnus, poète médiocre, mais très savant mythologue, ne laisse aucun doute à cet égard [1]. Junon, l'éternelle ennemie de Bacchus et de Sémélé, alla trouver Proserpine dans les enfers, et lui tint ce discours artificieux : « Que vous êtes heureuse d'habiter loin du séjour des dieux! ne savez-vous pas que Sémélé, simple mortelle, habite le ciel? Je crains de voir bientôt son fils Bacchus gouverner la foudre avec Zagrée [2], et la manier de ses

(1) Nonnus, *Dionys.*, chap. 31, v. 30.

(2) Dans le XXIXe livre des *Dionysiaques*, Deriades nie que le Bacchus qu'il a à combattre soit le fils de Jupiter : *Audivi quod olim sedem suam et sceptrum cœli dederit munus Zagræo antiquiori Baccho, fulgur Zagræo, et vitam viti colori Baccho.* On pourroit citer vingt passages de Nonnus où il parle de Zagrée, premier né, et de Bacchus né plus tard.

mains mortelles... Jupiter a délivré des flammes le germe de Sémélé ; il lui a conservé la vie sans qu'il ait rien souffert, tandis qu'il a délaissé Zagrée, le Bacchus céleste... armez vos Euménides contre Bacchus, afin que je ne voie pas, un jour, un mortel méprisable fruit de l'adultère, devenir le roi du ciel. Si vous respectez l'épouse du maître des cieux, et sa juste colère, si vous respectez Cérès et la pure Thémis si gravement offensées, servez ma vengeance en frappant Bacchus, et ne souffrez pas qu'Athènes adore ce nouveau dieu, qu'elle lui rende des hommages comme à Bacchus Eleusinien, qu'il s'empare des initiations de l'ancien Bacchus. Ne vous couvrez pas du deshonneur de laisser priver Cérès, votre mère, de ses anciens droits. »

Dans le 7e chant des Dionysiaques, Nonnus [1], après avoir raconté l'incendie de la terre et son inondation, vengeance terrible que Jupiter tira de la catastrophe de Zagrée mis à mort par les Titans, fils de la terre, remarque que Jupiter n'avoit pas fait naître Bacchus de sa cuisse, lorsqu'il voulut réparer ces maux.

Athènes, dit Arrien [2], invoque un Bacchus fils de Jupiter et de Proserpine, lequel différoit du Bacchus Thébain.

Cicéron rappelle, dans son Traité de la nature des dieux [3], que les hommes qui avoient rendu d'im-

[1] Nonnus. lib. VII, v. 6. = [2] Arrian., *Exp. Alx.*, lib. II, chap. 16. = [3] *De Nat. deor.*, lib. II, § 24.

portans services, étoient placés dans le ciel par la renommée et la reconnaissance : ainsi furent déifiés Hercule, Pollux, Esculape, Bacchus. « J'entends, » ajoute Cicéron, le Bacchus fils de Sémélé, et non » pas le fils de Cérès, auquel nos ancêtres ont dé- » féré les honneurs divins, en même temps qu'à » Cérès elle-même et à sa fille. »

Diodore de Sicile, après avoir parlé de Bacchus dieu du vin, fils de Sémélé, remarque [1] qu'il y a eu un Bacchus né de Jupiter et de Proserpine, beaucoup plus ancien que le fils de Jupiter et de Sémélé.

Après le malheur d'Ino, Mercure enlèva Bacchus pour le transporter sur le mont Cybèle ; il prit la forme de Bacchus Phanés, afin de tromper Junon : à la vue du premier des deux, Junon saisie de respect, le laissa passer.

[1] Diod. Sic., lib. IV, chap. 4.

SECTION DEUXIÈME.

BACCHUS ELEUSINIEN

CONSIDÉRÉ COMME POUVOIR GÉNÉRATEUR.

CHAPITRE PREMIER.

BACCHUS ZAGRÉE.

§ 1. Histoire de Bacchus Zagrée, fils de Proserpine et du serpent.
§ 2. Diverses interprétations de l'histoire de Bacchus Zagrée.
§ 3. Bacchus Zagrée, force reproductive de la nature.
§ 4. Identité de Bacchus et d'Apollon. — Apollon soleil supérieur, Bacchus soleil inférieur.
§ 5. Bacchus Zagrée, divinité des enfers. — Culte des divinités chthoniennes.

§ I. *Histoire de Zagrée.*

Voici l'étrange récit des mythologues sur Zagrée. « Tous les dieux furent épris des charmes de Proserpine, tous voulurent la ravir dans son printemps; Jupiter lui-même que ses foudres et ses éclairs ne mettoient pas à l'abri des traits de l'amour, quitta la couche de Junon, abandonna Cérès et Latone, et se livra à sa passion. Cérès alarmée des dangers que couroit sa fille, vint consulter le vieillard Astrée qui

lui dévoila sa destinée et celle de Proserpine. Après ces prédictions, Cérès se rendit en Sicile, séjour qu'elle jugea être le plus agréable à sa fille. Il y avoit dans cette île une grotte charmante, séjour ordinaire des nymphes de la contrée; la nature avoit pris soin de la former et de l'embellir, elle l'avoit environnée de rochers. Cérès crut que sa fille seroit en sûreté dans ce lieu, elle en confia la garde à deux dragons ailés qu'elle plaça l'un à la droite, l'autre à la gauche de l'entrée de la grotte; après avoir ainsi caché Proserpine à tous les yeux, et lui avoir laissé Calligéne (*a*) sa bonne nourrice, si habile dans les ouvrages d'aiguille, art de Pallas, Cérès abandonna son char aux nymphes de la Sicile et s'élança dans les airs. A peine eut-elle quitté l'île que Jupiter se métamorphosa en serpent, endormit les dragons, pénétra dans la demeure de la jeune déesse et obtint ses faveurs. Elle engendra Zagrée, la tête ornée de cornes, qui seul et sans aucune aide étrangère, s'éleva au trône de son père et mania la foudre de ses mains enfantines (*b*). Junon jalouse excita contre lui les Titans qui le mirent en pièces, mais ils ne purent détruire le principe de vie qui se reproduisit, avec mille formes différentes, sous lesquelles il combattit les Titans. Enfin Junon irritée de tant de résistance, saisit le moment où, sous la forme d'un taureau, Bacchus alloit frapper les Titans de ses cornes, en poussant un cri épouvantable. Junon y répondit par un cri plus horrible encore qui fit résonner les portes même de l'olympe, et

parvint à faire succomber l'audacieux taureau. Les Titans jettèrent çà et là ses membres dispersés; Jupiter irrité embrasa la terre, mère des Titans; toute la nature alloit périr, l'Océan apaisa la colère de Jupiter qui lâcha les cataractes du ciel [1]. Cérès ayant rassemblé les membres dispersés de Bacchus, les réunit et lui donna une nouvelle vie [2]. Suivant une autre tradition, Jupiter, après avoir foudroyé les Titans, recommanda les restes de son fils à Apollon qui les enterra sur le Parnasse.

Les Delphiens croyoient que le corps de Bacchus étoit déposé dans le temple même d'Apollon auprès du trépied de l'oracle où les Osius faisoient un sacrifice secret, pendant que les Hyades réveilloient le licnite. Suivant l'auteur de l'élymologicum magnum, les Titans, après avoir coupé par morceaux le corps de Bacchus, les portèrent dans un bassin au pied d'Apollon, qui les plaça lui-même au bas de son trépied et qui les ensevelit ensuite, sur le Mont Parnasse où il fut rappelé à la vie par Cérès. Ce fait mythologique étoit retracé dans les mystères qui représentoient toutes les actions de Bacchus et tout ce qu'il avoit souffert. Les initiés après avoir passé la nuit dans les cérémonies prescrites, poussoient, le matin, de grands cris qu'ils accompagnoient au son des instrumens, pour réveiller le licnite du sommeil de la mort, d'où Cérès le retiroit.

[1] Nonnus, *Dionys.*, lib. VI. = [2] Diod. Sic., lib. III, cap. fin.

§ II. *Diverses interprétations de l'histoire de Bacchus Zagrée.*

Ces variétés ne sont pas les seules que présente cette fable, il n'est aucun point de mythologie sur lequel les anciens nous en aient laissé un aussi grand nombre. Les interprétations que l'on en a faites ne sont pas moins nombreuses, mais toutes ces variétés et toutes ces interprétations ne sortent pas du symbole de la force reproductive de la nature, soit dans son universalité, soit dans ses applications particulières.

Voici un exemple des interprétations données sous ce dernier rapport; elle est appliquable au dieu du vin, et elle nous a été transmise par Diodore de Sicile [1] et par Phurnutus [2] : D'après cette interprétation, l'histoire de Bacchus mis à mort par les Titans, et devant la vie à Jupiter et à Cérès, ne signifieroit rien autre chose, si ce n'est que la vigne étant amenée à son point de maturité par la terre, qui est Cérès, et par la pluie qui est Jupiter, produit le raisin. Bacchus mis en pièces par des Titans, signifie que ce fruit a été vendangé par les cultivateurs ou enfans de la terre. Suivant une tradition rapportée par S. Clément d'Alexandrie, les Titans avoient mis les membres de Zagrée dans une chaudière pour les faire cuire [3]. Cette fable épouvantable des membres de Bacchus bouillis, indiqueroit seulement, d'a-

[1] Diod. Sic., lib. III, cap. 62. = [2] Phurnutus, *de Natura deorum*, cap. 30. = [3] S.-Clém. d'Alexandr., *Protrept.*, p. 15.

près la même interprétation, la coutume de faire bouillir le raisin dans une cuve pour augmenter sa force et sa saveur. Les membres de Bacchus dispersés, son retour à la vie et à son premier état par les soins de Cérès, indiquent qu'après qu'on a dépouillé la vigne de son fruit et qu'on l'a taillée, la terre la rend à son premier état de fertilité. Suivant Phurnutus, les Titans ne sont que les agriculteurs qui ont mêlé toutes les grappes de raisin, les ont rompues en les foulant aux pieds et ont ainsi mis en pièces les membres de Bacchus. La liqueur produit de cette opération ne forme bientôt plus qu'un seul corps; c'est ainsi que le corps de Bacchus est recomposé dans son entier.

Cette interprétation ne peut pas être admise, puisque Zagrée fils de Jupiter et de Proserpine est entièrement étranger à Bacchus dieu du vin, fils de Semelé. Hygin [1] ajoute même que Minerve ayant trouvé le moyen de soustraire le cœur de Bacchus aux Titans, le donna à Jupiter qui le réduisit en poudre, et le fit avaler à Semelé, ce qui la rendit mère du second Bacchus. Il est facile de voir que cette fable de Zagrée faisoit uniquement partie de l'histoire du Bacchus des mystères, et qu'elle est une interpolation qui a été faite postérieurement dans le culte de Bacchus Thébain, soit que cette interpolation ait eu lieu à l'époque où Onomacrite, après avoir emprunté d'Homère la fable des Titans, imagina, dans son poëme sur les Orgies de Bacchus, de l'in-

[1] Fab. 167.

troduire dans le culte de Bacchus Thébain [1], soit qu'elle n'ait été faite qu'à l'époque où on appliqua au Bacchus Thébain, le culte des autres Bacchus.

§ III. *Bacchus Zagrée, force reproductive de la nature.*

Plutarque nous a transmis une interprétation de la fable de Zagrée, considéré comme le Bacchus des mystères, ou comme la force reproductive de la nature. Cette interprétation confirme les idées que nous nous étions formées sur le mythe de Bacchus, et elle nous donne la clef de ce mythe qui se présentoit, au temps de Plutarque, sous le même aspect que nous le voyons de nos jours. Suivant cette doctrine, Dieu est éternel et incorruptible de sa nature. Le monde est constitué par lui de deux manières : 1°. Il a assimilé entre elles toutes les substances, et a ramené tous les êtres à la simplicité et à la pureté du premier principe, du principe universel, par un agent également universel, le feu ou le soleil. Ce premier principe et son agent ont été appelés Apollon pour exprimer leur unité ; dans cette hypothèse, il faut admettre qu'*Apollon* est un mot composé de A privatif, ou qui exprime une négation, et de πολλοὶ plusieurs, *non plusieurs*. Ils ont été appelés *Phœbus* pour exprimer leur clarté, leur pureté parfaite ; le mot grec φοῖβος signifie, pur, clair. 2°. Il a donné au principe universel toutes sortes de formes avec des affections contraires, et un assujettissement à

[1] Pausan., *Arcad.*, cap. 37.

des habitudes différentes. Les transformations de ce principe universel en air, en eau, en terre, ses changemens en astres, en plantes et en animaux, les affections, les vicissitudes, les modifications qu'il éprouve dans ses combinaisons avec ces formes différentes et qui le distribuent dans les différents êtres, en font comme autant de membres séparés; alors il est désigné sous les noms énigmatiques de Zagrée et d'Isodétès. Son altération, sa dissolution dans les corps, sa mort et son retour à la vie, sont présentés sous l'emblême de l'histoire de Zagrée, que nous venons de rapporter. Aussi les anciens théologiens chantoient en l'honneur de Bacchus des dithyrambes, pleins de mouvemens vifs, de changemens dans le nombre et dans la mesure, d'écarts et de digressions; ils chantoient pour Apollon le péan, genre de poésie modeste et réglée; ils peignoient ce dieu dans la fleur d'une jeunesse immortelle, et ils donnoient à Bacchus une multitude de formes et de figures différentes. En un mot, ils attribuoient à l'un l'égalité, l'ordre, et une activité paisible, à l'autre les jeux folâtres et pétulans, le désordre et la fureur : ils lui rendoient des honneurs insensés. Cette différence de culte pour ces deux divinités a un rapport naturel aux divers changemens du principe universel du monde.

§ IV. *Identité de Bacchus et d'Apollon.*

Bacchus et Apollon, d'après l'interprétation de

Plutarque, étoient donc la même divinité, avec des attributs et des caractères différents, selon les rapports divers sous lesquels on l'envisageoit. L'antiquité toute entière prouve cette identité de Bacchus et d'Apollon.

Sur le Mont Parnasse plus particulièrement consacré à Apollon, les Béotiens n'avoient consacré qu'à un seul dieu et les antres bachiques et l'oracle de Delphes; le culte de ces deux divinités y étoit également établi, et lorsque les rites appartenant aux différens cultes de Bacchus, furent tous réunis à celui de Bacchus Thébain, on y célébroit les bacchanales tous les deux ans: c'est là, disent les poètes, qu'il y avoit un grand nombre de satyres, et qu'on entendoit leurs voix; là un grand bruit de cymbales frappoit fortement les oreilles. Bacchus, dit Euripide, dans les deux vers de la tragédie d'Hypsypiles rappelés par Aristophane[1], Bacchus armé de thyrses, couvert de peaux de bouc et entouré de flambeaux, danse sur le Parnasse et y donne des fêtes. Le chœur, dans les Nuées, invoque Bacchus en ces termes: « Vous qui présidez sur le sacré Parnasse, » et qui, suivi d'une multitude de femmes de Del- » phes, célébrez de nuit vos fêtes, où toutes saisies » de fureur elles dansent autour de vous; enjoué » Bacchus, faites-nous sentir les effets de votre pro- » tection[2]. » Pausanias parle des Thyades qui

[1] Aristoph., *Ran.*, act. V, scen. 1. = [2] Aristoph., *Nubes*, v. 605.

venant au Parnasse tous les ans, célébroient les mystères sacrés en l'honneur de Bacchus. [1]

Au milieu du monde et à distance égale de l'orient et de l'occident, dit Lucain [2], s'élève le double sommet du Parnasse, mont consacré à Phœbus et à Bacchus, où, par un culte commun à ces deux divinités, les bacchantes de Thèbes célèbrent les triétériques de Delphes. [3]

Aristote, dans son traité de Théologie, disoit que Bacchus et le Soleil ne font qu'un même dieu, vérité qu'il établissoit par une foule de preuves.

Plutarque dit que Bacchus a autant de droits à Delphes qu'Apollon.

Si d'après ces autorités on pouvoit croire encore que le Parnasse fût dédié à deux divinités différentes, ce doute seroit bientôt levé par les traditions de toute espèce qui nous ont été transmises sur ce sujet.

Le Bacchus de Lysippe étoit placé sur l'Hélicon. [4]

(1) *Ad consecratum Baccho*
Parnasium cacumen. (Euripid. *Iphigen. in Taurid.* v. 1243.)

(2) Hesperio tantum, quantum semotus eoo
Cardine, Parnassus gemino petit æthera colle,
Mons Phœbo, Bromioque sacer; cui numine misto
Delphica thebanæ referunt trieterica Bacchæ. (Lucan., *Phars.* lib. V, v. 71.)

(3) *O domine lauriger, o Bacche pæan, Apollo portans lyram*, dit Euripide dans la tragédie de Lycimnius.

Ce vers d'Eschyle présente le même sens.

Ὁ κισσεὺς Ἀπόλλων, καθαῖος, ὁ Βάκχος.

(4) Pausanias.

Sur un grand nombre d'antiques, la tête de Bacchus et le cheval Pégase sont les attributs des grands poètes. [1]

Les Lacédémoniens, dans les fêtes qu'ils appeloient Hyacinthes et qui se célébroient en l'honneur d'Apollon, se couronnoient de lierres, suivant les rites bachiques. [2]

Dans les combats bachiques, le prix étoit un trépied. [3]

Les habitans d'Ægle sacrifioient à Apollon, comme on le faisoit à Bacchus, en se lançant des sarcasmes, et en faisant de mauvaises plaisanteries. [4]

Epaminondas et les Thébains unissoient Bacchus à Apollon Isménien dans leur culte. [5]

On trouvoit à Olympie l'autel d'Apollon Pythien avec celui de Bacchus. [6]

Diane et Bacchus se trouvent ensemble sur quelques monumens antiques. Les habitans de Phelloé et d'Egine leur rendoient un culte commun. [7]

A Phigalie, la statue d'Apollon étoit cachée en partie dans les feuilles de lierre et de laurier.

On voyoit dans un portique à Athènes le gymnase

[1] *Præsidium Heliconis in Pegaso, et capite Bacchi agnoscis.* (Beger. *Thes. Brand.* f. 2. p. 589.)

[2] Athen., lib. II, cap. 2. — Xenoph., *Hist. Græc.*, lib. IV. — Macrob., *Saturn.*, lib. IV, cap. 17. = [3] Ath. *Ibid.* = [4] *Con. hist.*, apud Photium. 49. = [5] Pausan., *Messen.* = [6] Pausan., *Achaic.* = [7] Pausan., lib. VII, cap. 26. — Lib. II, cap. 30.

de Mercure et une petite habitation consacrée à Bacchus, qui y figuroit avec les attributs d'Apollon Musagète. [1]

Ino célébroit les bacchanales sur le mont Parnasse, tandis qu'Athamas, son époux, roi de la Thessalie, la croyant morte, épousoit Thémisto. [2]

Chez les Romains, Apollon et Bacchus présidoient au mariage, *dii conjugales*. [3]

Les médailles, dans Goltzius, désignent Apollon et Bacchus, comme la divinité tutélaire de Tomes et de Dionysopolis, villes de la Scythie, dont l'une prit de Bacchus le nom de Dionysius. [4]

[1] *Apollo fuit in comitatu fratris una cum musis* (Pausanias. *Attic.* cap. 2.)

[2] Hygin., Fab. IV.

[3] C'est dans ce sens qu'il faut lire ces vers de l'Eneïde :

Mactant lectas de more Bidentes
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique lyæo :
Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ. (Virgil., *Æneid.* IV, 57.)

[4] Winckelmann remarque que, dans quelques statues d'Apollon, ce dieu a beaucoup de ressemblance avec Bacchus; tel est l'Apollon du Capitole qui paroît s'appuyer nonchalamment contre un arbre, avec un cygne à ses pieds; telles sont aussi les trois figures d'une grande beauté à la villa Médicis, et les deux autres de la galerie du grand duc de Florence. (Winckelmann, *Hist. de l'Art.*, lib. IV. cap. 2.)

Il y a, dit Winckelmann, dans le cabinet Clémentin, une belle statue que l'on pourroit prendre, pour l'une ou pour l'autre de ces divinités; mais on a cru que c'étoit un Bacchus, parce que le ventre tient beaucoup de celui de la femme. L'on sait que le jeune Bacchus étoit toujours représenté avec des membres délicats et arrondis, des hanches charnues et gonflées comme celles

Hérodote dit qu'Apollon est fils d'Osiris ; il est comme Bacchus, le même dieu qu'Orus.

Apollon étoit aussi confondu avec le dieu Pan, qui est appelé Apollon dans les hymnes d'Orphée. Les rochers, les cavernes, les montagnes sont soumis à sa puissance, on l'appelle *montivagus*; toutes choses qui conviennent bien à Pan et à Bacchus. Proclus[1] le fait le même qu'Adonis : il aimoit la musique et la danse comme Bacchus, c'est ce que remarque Homère dans son hymne à Apollon ; c'est pourquoi dans les hymnes d'Orphée il est appelé χορόποιος (*saltationibus gaudens*). Pindare l'appelle Orchestès (*a saltatione*). Il est encore appelé *gigantolétès*, *gigantum interfector*, comme Bacchus et Hercule. Enfin le plus grand nombre des surnoms de Bacchus étoient aussi ceux d'Apollon (*c*).

Il étoit, comme Bacchus, le dieu de la médecine, l'auteur de la bonne santé, que le soleil donne aux mortels, par sa chaleur tempérée et son heureuse influence.

Apollon, dieu soleil du printemps, n'empruntoit pas les formes du bouc comme Pan, ni celle du bœuf, comme Bacchus, Osiris ou Mithra ; néanmoins on marquoit les rapports qu'il avoit avec ces animaux par l'offrande qu'on lui faisoit du bœuf et de deux chèvres aux jeux apollinaires. On doroit

des femmes. Pline fait mention de la statue d'un satyre tenant une figure de Bacchus vêtue en Vénus, que Sénèque a décrite comme une vierge déguisée. (Plin. XXXVI. cap. 41.)

[1] Proclus, *Hymn.* in-fol.

les cornes de ces différentes victimes [1]; quelquefois même, on représentoit Apollon le pied appuyé sur un bœuf.

Les habitans de Myrine et d'Apollonie dédièrent à Apollon des épis d'or; Plutarque les loue d'avoir fait cette offrande au dieu qui fait naître les fruits, qui est le père des hommes, l'auteur et le bienfaiteur de l'humanité. [2]

On voit sur d'anciens monumens, la lyre d'Apollon, une tête de bœuf et une pomme de pin couronnée de laurier. [3]

Orphée, dans ses chants sacrés sur Bacchus, peint ce dieu sous des traits et sous un costume, qui ne peuvent convenir qu'au soleil.

« Il s'environne de rayons, et s'enveloppe du » manteau moucheté, qui imite la voûte azurée. Il » est le prémier dieu qui se montra avec la lumière, » s'avança sous le nom de Bacchus, dans la vaste » carrière de l'Olympe, changeant ses dénomina- » tions et ses formes avec le temps et les saisons. »

Bacchus, ainsi qu'Apollon, avoit le don de la divination.

Dans Euripide [4], Cassandre, prêtresse d'Apollon, devenue furieuse après la chute d'Ilion, saute à la manière des Ménades, elle prédit les malheurs d'Agamemnon, et sa mère Hécube s'écrie :

Oh filia, oh Bacchi socia Cassandra!

[1] Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 17. = [2] Plut. *de Orac. Defectu.* = [3] Montfaucon. = [4] Euripid., *Iphig. in Taurid.*, v. 1243.

Hécube dit, dans Euripide [1]: Ah malheureuse! Est-ce la tête bachique de la prophétique Cassandre que tu apportes en ces lieux? Dans cette même tragédie, Polymestor dévoile à Hécube et à Agamemnon, leurs malheureuses destinées; le devin des Thraces, Bacchus, l'a déclaré ainsi. [2]

Les uns plaçoient l'oracle de Bacchus dans la Thrace, vers le mont Paugée, les autres vers le mont Hœmus [3]. Chez les Ligyréens, peuple de la Thrace, il y avoit un lieu consacré à Bacchus, où il rendoit des oracles [4]. Les Satres, qui habitoient les plus hautes montagnes de la Thrace, avoient un oracle de Bacchus, sur le sommet le plus élevé de ces montagnes; une prêtresse rendoit ces oracles de même qu'à Delphes, et ses réponses n'étoient pas moins ambigues que celles de la Pythie. Les Besses étoient parmi ces peuples les interprètes des oracles du dieu, c'est-à-dire qu'ils avoient soin de rédiger et de publier ceux que la prêtresse avoit prononcés. [5]

[1] Euripid., *Hecub.*, v. 676.

[2] *Apud Thraces, vates dixit Dionysius hæc.* (Euripid. *Hecub.* v. 1267.)

[3] Euripid. Schol., *Hecub.*, v. 1267.—*Ibid.*, *Rhesus*, v. 970.

[4] Aristoph., *Theol.*—Macrob., lib. I, cap. 18.

[5] Le Chœur, dans la tragédie des Bacchantes, dit:

Vates vero deus hic est: etenim ipsa Bacchatio
Et ipsa insania magnam vaticinandi vim habent,
Quando enim hic deus in corpus venerit multus,
Dicere futura insanientes facit. (Euripid. *Bacch.* v. 298.)

Le trépied appartenoit à Bacchus, comme ayant le don de la divination. [1]

Les *fanatici* des Romains étoient attachés au culte de Bacchus; suivant Spon [2], ils étoient appelés *fanatici*, *quod circa fana baccharentur.* [3]

§ V. *Apollon soleil supérieur; Bacchus soleil inférieur.*

Apollon et Bacchus n'étoient donc que la même divinité chez les Grecs, mais considérée sous deux rapports. Dans Apollon on voyoit principalement l'action du soleil dans les cieux, et sous le nom de Bacchus on considéroit l'action du soleil dans les autres parties de la nature, et surtout sur la terre. Apollon est précisément l'astre lumineux qui brille dans l'Olympe, c'est le dieu du jour, le dispensateur de la lumière, tandis que le soleil considéré dans ses rapports avec la végétation est Bacchus ou Osiris, adoré comme astre bienfaisant. Le soleil est alors un des principaux agents du principe productif, pénétrant dans le monde sublunaire par sa chaleur active, fécondant la matière, développant tous les germes. Suivant cette doctrine, Bacchus est cette force qui,

(1) Mazoch., *in tab. Hercl.*, p. 147, 148.

(2) Spon, *Miscel. erud.*, p. 30.

(3) *At Phœbi nondum patiens immanis in antro*
Bacchatur vates. (Virg. *Æneid.* VI. v. 78.)

— *At bene Bacchatur*, porte la remarque de Servius sur ce vers: *Idem enim est Apollo, qui liber pater, qui sol.*

— Vossius s'exprime ainsi (*in Etym.*): *Quod ad fanaticorum appelationem, propriè dicitur de sacerdotibus*, et on lit dans Philoxène (*de Glossis*) *fanaticus*; ἱερατίκος, ἱεροδούλος.

émanée d'un principe simple, se divise, se multiplie, en s'éloignant de sa source, et se distribue dans la matière organisée, tandis qu'Apollon est la lumière pure et vierge, dont le siége est dans la partie supérieure affranchie de tous les chocs tumultueux de la matière, et dans laquelle règne une constante et éternelle harmonie. (1)

C'est pourquoi dans les cérémonies sacrées, le soleil étoit adoré sous le nom d'Apollon, comme dieu du jour, étant dans l'hémisphère supérieur, et il étoit adoré sous le nom de Bacchus, lorsqu'on le considéroit dans ses rapports avec l'hémisphère inférieur. (2)

Sur les médailles de Délos, l'on a représenté un triangle formé par trois croissans, dans la concavité desquels on a disposé trois astériques. Ces astériques sont le symbole d'Apollon soleil supérieur, de Bacchus, soleil inférieur, et de Diane, ou la lune.

Le culte de Bacchus, soleil inférieur, ne se bornoit pas à la Grèce; les Thraces adoroient le soleil sous le nom de Bacchus, son culte étoit magnifique; ils lui avoient bâti dans la vallée de Silmisse un temple, dont la forme ronde étoit l'emblême du soleil.

(1) Julian., *Orat.* IV, p. 269, 280.

(2) Ἥλιος ὃν διόνυσον ἐπίκλησιν καλέουσιν.
Εἷς Ζεὺς, εἷς Ἅδης, εἷς Ἥλιος εἷς Διόνυσιος.
Apud Macr. *Saturn.* lib. 1, cap. 18.

Vos, oh clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber et alma Ceres. (Virg., *Geor.*, lib. I, v. 5.)

la lumière venoit d'en haut. Hermias, cité par Athénée [1], décrit les fêtes célébrées par les habitans de Naucrate, qui soupoient au Prytanée, à l'anniversaire de la naissance de Vesta Prytanis, lors des fêtes de Bacchus, le jour de l'assemblée d'Apollon *comaios*. Le nom de comaios est une des épithètes de Bacchus dans l'anthologie. Hérodote nous apprend que les Arabes ne connoissoient d'autres dieux que Bacchus et Uranie. Ils appeloient Bacchus *Urotal*, et Uranie *Alilat* [2], noms qui, d'après Scaliger et Selden, signifioient le soleil et la lune.

On trouve dans divers écrivains d'autres dénominations des dieux des Arabes, mais tous s'accordent à dire que ce peuple n'avoit que deux divinités; c'étoient les deux premiers agens de la nature, le principe actif et le principe passif, quelques fussent leurs noms, Jupiter, le Soleil, Urotal Dusarès, Beelsamus, Kabar, Uranus, etc., pour le principe actif; Uranie, Vénus, Alilath, Kabar, la Lune, Beelsama pour le principe passif.

Les Arabes honoroient Bacchus, dit Strabon comme le dieu qui procuroit aux hommes les choses les plus nécessaires à la vie. [3]

L'Urotal d'Hérodote étoit le même dieu que le Dusarès dont nous parlerons dans la suite : l'un et l'autre furent autrefois le nom de Bacchus chez les Arabes. L'épithète d'Urotal ne fut pas long-temps en usage. Elle présentoit, suivant Bochart [4], le

[1] Athen., lib. IV, cap. 13. = [2] Herod., lib. I, cap. 13. = [3] Strab., lib. XVI, p. 741. = [4] Bochart, *Phaleg.*, lib. II, cap. 1

idées de jeunesse, de beauté, idées qui convenoient bien à la divinité de Bacchus [1], même chez les Arabes où il étoit le principe actif et le soleil son agent.

§ V. *Bacchus Zagrée, divinité des enfers.*

L'enfant de Proserpine et de Jupiter, Bacchus Zagrée, considéré dans les rapports de son action avec la terre, ou comme soleil inférieur, étoit mis au rang des divinités des enfers [2]. Il étoit désigné par l'épithète de Chthonien mot qui signifia d'abord, dans son acception propre, *terrestre*, et dans la suite, par métonymie, *infernale*.

Bacchus Chthonien est cette force qui pénètre les entrailles de la terre, laquelle, étant mise en mouvement par la chaleur vivifiante du soleil, donne les productions diverses, toutes utiles ou nécessaires à l'homme. [3]

(1) Tibi enim inconsumpta juventa est;
Tu puer æternus, tu formissimus alto
Conspiceris cœlo (Ovid. *Met.* 4.)

(2) *Bacchus inter vivos, inter mortuos*
Aidoneus, ignigena, bicornis, titanicida Dionysius. (Auson. *Epigr.* 29.)—Suidas.—Hesychius, v. *Zagrœus*.

(3) C'est ce qui a fait dire à Cicéron (lib. II. *Nat. Deor.*)
Terrena vis omnis atque natura Diti patri dedicata est. —
A Claudien, parlant du dieu des enfers :
Qui vitam lethumque regis, nam quidquid ubique,
Gignit materies, hoc te donante creatur
Debeturque tibi certis ambagibus œvi.
Et à Lactance: —*Cum constet Plutoni terram esse consecratam, et omnia membra resolvi et de terra cuncta procreari.*

C'est d'après ces idées mystiques qu'on a expliqué l'enlèvement de Proserpine, une des divinités chthoniennes. Cette déesse est l'image de la substance matérielle et l'emblême des semences [1] qui restent cachées sous la terre [2] pendant les mois d'hiver, c'est-à-dire, pendant les mois que le soleil est dans l'hémisphère inférieur [3]. Lorsque la force du soleil favorise le développement de ces germes, Proserpine quitte l'intérieur de la terre et va retrouver sa mère (*d*), c'est-à-dire, que les germes des plantes se développent et qu'elles donnent les diverses productions (*e*) [4]. Le casque de Pluton étoit l'emblême des

[1] *Tellurem Proserpinam nominarunt quod ex ea proserpant fruges.* (*Varr. in. Civ. dei*, l. 7. c. 24.)

[2] *Quam frugum semen esse volunt, absconditamque quæri a matre fingunt.* (Cicer. *de Nat. Deor.* lib. II. §. 26.)

[3] Proserpine reste sur la terre pendant six mois, depuis le commencement du printemps jusqu'à la récolte, époque du développement des germes et de la fécondité dans nos climats, et elle est dans les enfers les six autres mois, époque où la végétation est arrêtée, et où tout paroît mort sur la terre; l'histoire de Proserpine ne pouvoit donc pas avoir pris naissance en Egypte. On dit que Bacchus avoit dormi trois ans auprès de Proserpine, allusion à la vigne qui ne produit pas avant ce temps, et à qui il faut trois ans pour que ses racines croissent et donnent des productions. (*Nat. Com. p.* 507.— *Neandri Bach. p.* 148.)

[4] Arnobe lui-même a reconnu la vérité de cette explication. *Ille qui raptam a Dite Proserpinam dicit, non, ut reris, in turpissimi appetitus voraginem dicit raptam, sed quia glebis occulimus semina, isse sub terras deum, et cum orco significat fœdera genitalis conciliare feturæ.*

principes de la génération cachés ou non développés dans le sein de la terre. (1)

Tout ce qui contribuoit au développement de cette force intérieure dont la terre est impregnée, étoit divinisé sous le nom de Bacchus Chthonien : ainsi l'air considéré comme étant attaché à la terre et réuni à elle, étoit adoré par les anciens, comme divinité infernale. (2)

Ce qui confirme cette théorie, c'est que Bacchus

(1) La matière étoit éternelle, selon les anciens; rien ne s'étoit fait de rien, et rien ne pouvoit être anéanti; la naissance, suivant ce système, n'étoit pas le passage du non être à l'être; mais le passage de l'Adès, c'est-à-dire, d'un état invisible et nullement soumis aux sens, à un état visible et sensible; ἅδης est une contraction d'ἀΐδης et vient de l'alpha privatif et de εἴδω, je vois. *Pluto Galeatus occulta principia generationis indicat.* (Varro. lib. IV. p. 19. *ad Ciceronem.*) du sens physique, on avoit transporté cette idée au sens moral, — *Veteres cum consilia et cogitationes occultas esse debere, significare volebant; Plutonem pingebant galeatum.* Minerve qui guide Diomède contre Mars, ombrage sa tête du casque de Pluton, pour n'être pas aperçue du dieu des combats. (Homer. *Iliad.* ch. 5. p. 309. *trad. de Bitaubé.*)

(2) Cela est prouvé par une foule d'autorités. L'*air*, dit Plutarque, (de la cause du froid, trad. de Ricard. t. 12. p. 432.) *est la première substance ténébreuse;* et les poètes eux-mêmes ne l'ont pas ignoré, puisqu'ils donnent à l'air le nom d'Adès, d'Achéron et de ténèbres. On lit dans Varron : *Idem hic diespiter dicitur infimus aer, qui est conjunctus terræ, ubi omnia oriuntur ubi aboriuntur; quorum quod finis ortus, orcus dictus.* Et dans *Phurnutus : infimum aerem, qui morientium animas excipit, veteres aden nuncupant.* Cléanthe dit que Proserpine est l'air qui pénètre les fruits et qui s'y incorpore. (Plut. *de Is. et Osir.*)

Ilhyphalle étoit le même que Bacchus Chthonien. La pompe des Phalles, dans les mystères de Bacchus, se rapportoit à la descente de ce dieu aux enfers. Philammon établit les mystères de Lerne en mémoire de cet événement, et la fête se célébroit en l'honneur de *Dionysius, Ilhyphalle, Adès*. Il est probable que cette fable avoit déjà été répandue dans le siècle d'Héraclite, par les prêtres et les poètes des Grecs qui savoient que leur Bacchus avoit été fait sur le modèle d'Osiris, et qui le considéroient comme le souverain des enfers, ainsi que les Egyptiens considéroient Osiris. [1]

Fulgence appelle Pluton ou Bacchus Chthonien, *præsul terrarum*. Il avoit les clefs pour attributs. [2]

C'est parce que la terre contient toutes les richesses dans son sein, que les anciens adoroient le dieu des enfers comme dieu des richesses [3]. Dans Catulle, l'avare courtisanne adresse ses prières à Sérapis pour obtenir des richesses.

Artémidore [4] donne la nomenclature des dieux du ciel, de la terre et des enfers, et il comprend parmi

[1] Bellori donne une lampe antique sépulcrale où l'on voit Sérapis et Bacchus avec un phalle et une panthère.

[2] Pluto qui terræ claves et regna gubernas. (Orph.)

[3] Divitias humano generi largiens fructibus annuis. (Orph.) — Platon a dit dans le Cratyle : *Plutonis vero nomen ob divitiarum largitionem, qui divitiæ e terra in lucem emittantur, dictum fuit :* Et Cicéron dans le traité de la nature des dieux. (lib. II.) *Qui Dis ut apud Græcos Pluto dicitur, quia et recidant omnia in terra, et oriantur e terris.*

[4] Artémidore, *Oneiro critica*, T. II, cap. 35

ces derniers Cérès Proserpine (*f*) et Bacchus Eleusinien; Proserpine étoit à Cérès ce que l'effet est à sa cause, aussi cette déesse portoit-elle souvent le nom de κόρη [1], jeune fille, ἄῤῥητος κόρη, fille ineffable. [2]

Proserpine étoit inconnue aux Egyptiens; son culte ne fut imaginé par les Grecs qu'après celui de Cérès [3], mais cette déesse représentant tous les germes que la terre reçoit dans son sein, on lui donna l'empire des ombres. Elle en étoit en possession dès le temps d'Homère [4]. Cérès et Proserpine qui n'étoient originairement qu'une seule divinité et qui avoient Isis pour unique prototype, ne cessèrent

[1] Plutarque, prenant Proserpine pour la lune, explique κόρη par œil. Phurnutus l'explique par satiété, cette déesse étant la matière qui nous nourrit et nous rassasie (Phurn. cap. 28. p. 207. *ed. Gale.*). Porphyre ne distingue point κόρη de κόρος, le rejeton des jeunes plantes et des arbustes; c'est pour cela que Proserpine étoit couronnée d'épis et de pavots, symboles de la fécondité. Les Latins ont employé le mot *cora* pour désigner Proserpine : plus ordinairement ils traduisoient le premier de ces noms par *libera* qui exprimoit un enfant du sexe féminin. (Cicer. *de Nat. Deor.* lib. II. §. 24.) Denys d'Halicarnasse dit que le dictateur Posthumius fit élever un temple à Demeter, à Dionysius et à Coré, noms que Tacite rend, en rapportant le même fait, par Liber, Libera et Cérès. (Dionys. Halic. l. VI. *antiq.* — Tacit. *annal.* lib. II. cap. 49.) Cicéron se sert très souvent du mot *libera*, pour rendre dans sa langue le nom grec de Proserpine. S. Augustin applique le nom de libera à Vénus.

[2] Hesychius, V. Ἄῤῥητος κόρη. = [3] Diod. Sic., lib. V, § 67. = [4] Homer., *Odyss.*, lib. X, v. 491.

pas, quoiqu'elles aient été séparées par la suite dans le culte public chez les Grecs, d'être la même divinité adorée sous des rapports divers [1]; leurs fêtes ne présentent pas de différence marquée et sensible [2]; ces deux déesses portent souvent le même nom; à Syracuse (*g*), Proserpine, ainsi que Cérès, avoit le nom de Thesmophore; elles étoient également adorées dans le temple que les Athéniens avoient fondé sur les bords de l'Illyssus où ils avoient placé le théâtre des petits mystères, on sacrifioit à ces déesses sur le même autel; aussi Timée le grammairien appelle-t-il ce temple Thesmophorion [3]; toutefois les petits mystères

[1] Le scholiaste de Lycophron nous apprend que Proserpine portoit les noms d'Isis, de Rhœa, de Vesta, et d'une foule d'autres divinités (Tzetzès ad Lycophron. v. 707.). Elle étoit aussi appelée *Demeter* et *Maïa*. *Maïa autem est Proserpina quæ vere Maïa, sive nutrix. Terrestris enim dea est ac eadem quæ Ceres.* (Porphyr. *de Abstinentia ab esu anim.*, lib. 4.)—Lactance (*de falsâ relig.* § 21.). a très bien aperçu les rapports de l'histoire de Proserpine avec celle d'Osiris et d'Isis; les circonstances du voyage d'Isis en Phénicie diffèrent peu de celles de l'arrivée de Cérès dans l'Attique, et Plutarque assure que les fables grecques de Cérès et de Proserpine ne sont pas différentes de ce qu'on racontoit des aventures d'Osiris et d'Isis (Plut. *Is. et Osir.* § 25.).—Enfin tous les écrivains de l'antiquité se réunissent pour démontrer qu'Isis est absolument la même que Proserpine. (Plutarque. *Ibid.* §. 27.)

[2] Liebe est le seul antiquaire qui ait cherché à établir une différence entre les fêtes de Cérès et de Proserpine. (Liebe. *Goth. Num.*, p. 12, 13.) = [3] Tim., *Lexic.*

appartenoient plus essentiellement au culte de Proserpine, et c'étoit à cette divinité considérée sous les attributs d'Hécate, que les Athéniens venoient tous les ans rendre grâces de la mémorable victoire de Marathon le sixième jour du mois de boedromion, huit jours avant le commencement des grands mystères. [1]

Apollodore fait Proserpine fille de Jupiter et du Styx, ce qui est relatif à l'empire qu'elle exerçoit aux enfers [2]. Proserpine étoit regardée, ainsi que Pluton, comme la déesse des richesses; Hésychius a tiré même de cet attribut, l'étymologie du nom de Proserpine [3]. Dans la partie la plus reculée du temple de Junon à Olympie, il y avoit un tableau des jeux olympiques, dans lequel on remarquoit Pluton, Bacchus, Proserpine, et deux nymphes, dont l'une tenoit une boule et l'autre une clef, symbole du dieu des enfers [4]. Bacchus servit de guide à Cérès, pour descendre aux enfers; les anciens appeloient les bacchants et les bacchantes *Ditis famuli*, *Ditis famulæ* [5]. On a fait dériver le nom de Zagrée, du

[1] Plutarch., *de Malign. Herod.*

[2] Apollod. *Bib.* lib. I. cap. 3. sect. 1. — M. Clavier a eu tort de croire qu'il y avoit faute dans le texte d'Apollodore.

[3] *Persephonia*, *Cereris filia*, *divitias adferens*, *propter fructus*, *ex* φέρειν, *id est*, *ferre*, et ὄνησιν, *id est*, *utilitatem et fructum* (Hesychius v. περσεφόνεια.) = [4] Pausanias, lib. V.

[5] Horace dans le beau dithyrambe en l'honneur de Bacchus, dit à ce dieu : *Te vidit insons cerberus, aureo*

Cornu decorum, leniter adterens
Caudam et recedentis trilingui
Ore pedes tetigitque crura. (Horat. lib. I. *Od.* XI.)

mot grec, ἀγρεύειν, *venari*, *captare*, parce que le Bacchus des enfers, la même divinité que Pluton, s'empare de toutes les ames et les entraîne dans son royaume, *venatur et captat animas defunctorum;* c'est pourquoi Sénèque a dit de ce dieu *avari Ditis domum et avidi Ditis regna.* Enfin les auteurs même qui ont cru que tous les dieux avoient été des mortels, et particulièrement M. de Fourmont, qui présente Bacchus et Cérès comme les auteurs du dogme de la métempsycose, avouent néanmoins qu'ils étoient regardés comme les dieux qui régnoient dans les enfers. [1]

Athenée [2] rapporte plusieurs scholies attiques, genre de poésie dans lequel Anacréon et Alcée s'étoient surtout distingués, et dans lequel Praxilla de Sicyone fut aussi très admirée. Parmi ces scholies on remarque celle-ci : *Je chante Cérès (frugifère) mère de Pluton, dans la saison où l'on porte des couronnes. Proserpine, fille de Jupiter, salut! protégez, toutes deux, Athènes.*

Démosthènes, dans le discours pour Ctésiphon, appelle les initiés *coronatos marathro et populo albâ.* Les initiés aux mystères de Bacchus étoient couronnés de feuilles de peuplier blanc, parce que cet arbre étoit l'arbre de l'enfer. On disoit que le peuplier blanc étoit né d'abord sur les rives de l'Achéron, c'est pourquoi Homère l'appeloit *achéroïda* [3]. Suivant une tradition de l'ancienne mythologie,

(1) Acad. Inscr., T. III, p. 7. = (2) Athénée, lib. XV, cap. 31. = (3) Homer, *Iliad.* XI, v. 398. — Suidas, V. Ἀτύκη.

Hercule voulant descendre aux enfers, fit une couronne de feuilles de peuplier blanc ; ce qui touchoit la tête, conserva la couleur blanche, tandis que la partie de la feuille qui étoit en-dehors, fut noircie par la fumée dont ce triste séjour étoit rempli.

Cette doctrine suivant laquelle Bacchus étoit identifié avec Pluton, paroissoit contradictoire à la plupart des initiés, à qui on avoit de la peine à persuader que ce Bacchus qu'ils regardoient comme un dieu si grand, si pur, si bienfaisant, fût en même temps une divinité infernale. Aussi Plutarque dit-il que les prêtres ne communiquoient cette partie de leur doctrine qu'avec une extrême discrétion, et n'en parloient qu'avec une sorte d'horreur. Cette double tradition à l'égard de Bacchus étoit fondée sur le double rapport sous lequel on l'envisageoit ; on le considéroit tantôt comme le dieu du monde présent, faisant éprouver aux hommes ses bienfaits, tantôt comme la force intérieure de la terre, et comme le dieu de la vie future. L'allégorie prenoit toutes sortes de formes, et varioit autant que les fonctions qu'on vouloit faire remplir à la divinité, à qui on reconnoissoit devoir toutes les productions de la nature, tous les biens de cette vie, et de qui on attendoit sa destinée dans l'autre monde.

Le culte des divinités chthoniennes, ou plutôt des divinités d'Eleusis, adorées comme divinités des enfers, étoit en grand honneur, surtout dans l'Argolide. Sur l'emplacement de l'ancienne ville des Hermionéens, il existoit encore du temps de Pau-

sanias quelques temples, entr'autres un temple de Sérapis et d'Isis, et des enceintes entourées de pierres choisies, très grandes, où l'on célébroit les mystères d'Eleusis. A Trézène, dans le temple de Diane Soteira bâti, dit-on, par Thésée à son retour de l'isle de Crète, on voyoit les autels des divinités infernales. Ce fut par là, suivant les Trézéniens, que Bacchus fit sortir Sémélé des enfers [1]; mais Pausanias rejette cette tradition. Le culte de Cérès Chthonia étoit célèbre à Hermione, d'où il avoit passé dans la Laconie : le temple de cette divinité, sur le mont Prou, est ce qu'Hermione offroit de plus remarquable; il jouissoit du droit d'asile, d'où est venu le proverbe rapporté par Erasme : *Hermiones vice, id est, asili ad instar.* Les Hermionéens disoient qu'il avoit été bâti par Clyménus fils de Phoronée, et par Chthonia sa sœur. Cette tradition est une des nombreuses fables dues à l'orgueil des Grecs, qui vouloient diviniser toute leur histoire. Clymène n'est autre que Pluton, et Chthonia n'est autre que Cérès, noms communs à Hécate, à Proserpine et à Bacchus, divinités infernales. Pluton étoit adoré, sous le nom de Clymène, à Hermione même; vis-à-vis le temple de Chthonia, il y en avoit un autre entouré de statues, qui étoit consacré à Clymène : c'est là qu'on lui offroit des sacrifices. Lasus d'Hermione commence ainsi l'hymne qu'il a composé en l'honneur de Cérès : *Je chante un hymne à Cérès et à sa fille Mélibée*,

[1] Pausanias, lib. II, cap. 1.

femme de Climène, en le récitant sur le ton grave et bruyant de l'Eolie; et il répète : *Je chante la jeune Deméter, femme de Clymène.* Phurnutus, dans le 35e. chapitre de son ouvrage *De naturâ deorum*, où il traite de l'enfer, rapporte les différens noms donnés à Pluton, et non-seulement il cite celui de Clymène, mais il en donne l'étymologie. (1)

Pausanias lui-même ne croyoit pas qu'un Clyménus argien fût jamais venu à Hermione, et il ajoute que ce nom est un de ceux qu'on donne au dieu qui passe pour régner dans les enfers. (2)

Les Argiens avoient sur ce sujet une tradition toute aussi fausse que celle des Hermionéens. Suivant eux, lorsque Cérès vint dans l'Argolide, Atheras et Mysius lui donnèrent l'hospitalité, tandis que Colontas ne voulut ni la recevoir dans sa maison, ni même lui rendre aucun honneur. Sa fille Chthonia n'approuva pas cette conduite : aussi Colontas ayant été brûlé avec toute sa maison à cause de son impiété, Chthonia fut transportée à Hermione par Cérès, et et y bâtit ce temple. Mais c'est assez s'arrêter à ces

(1) On trouve dans l'anthologie une épigramme d'Antipater sur Orphée, qui se termine par ces deux vers :

Qui immittit gravem Clymeni mentem,
Et inexorabilem animum demulsit lyrâ.

Voici l'étymologie que donne le commentateur, du nom de Clymène que portoit Pluton, *vel quod accersat ad se omnes, vel quem audiunt omnes a* κλύω, *audio.* (Anthol. lib. III. cap. 25 *in Petas.*)

(2) Pausan., lib. II, cap. 35.

légendes; il est certain que tout ce qui concernoit Clymène et Chthonia à Hermione et dans toute l'Argolide, n'avoit rapport qu'au culte de Cérès, Proserpine, Bacchus, divinités chthoniennes ou infernales. Derrière le temple de Chthonia, on remarquoit trois places que les Hermionéens nommoient l'une, la place de Clymène, l'autre la place de Pluton, et la troisième le lac Achéron. Il y avoit dans celle de Clymène une ouverture par laquelle Hercule, suivant les Hermionéens, amena le chien Cerbère des enfers: « Est-il vrai, mon fils, dit Amphytrion à » Hercule[1], que tu aies pénétré dans le sombre em- » pire de Pluton?—*Herc.* Il est vrai, et j'ai traîné à la » clarté du jour le monstre aux trois têtes. *Amphit.* » Cerbère est-il dans le palais d'Eurysthée? *Herc.* » Le bois *de Chthonie* et la ville d'Hermione le pos- » sèdent. » On célébroit tous les ans à Hermione, au printemps, une fête nommée *Chthonies* : à la tête de la procession marchoient les prêtres des dieux et tous ceux qui étoient revêtus des magistratures annuelles. Les hommes et les femmes venoient ensuite; les enfans eux-mêmes étoient admis à honorer la déesse chthonienne ou terrestre, c'est-à-dire, présidant aux régions inférieures du monde. Ils figuroient dans cette pompe, vêtus de blanc et portant sur la tête des couronnes, faites avec la fleur appelée dans le pays *comosandalum*, dont la couleur et la forme semboloient être celles de l'hyacinthe, et où l'on voyoit

[1] Euripid., *Herc. fur.*, v. 615.

aussi les lettres qui exprimoient la plainte. La procession étoit terminée par des gens conduisant une génisse choisie qui, sauvage encore, et n'ayant pas subi le joug, s'agitoit dans les liens qui la retenoient [1]. Lorsqu'on étoit arrivé au temple, ils détachoient cette génisse, et la poussoient dans l'intérieur; d'autres qui avoient tenu, jusque-là, les portes ouvertes, les refermoient aussitôt qu'ils voyoient la génisse dans le temple; elle étoit tuée par quatre vieilles femmes restées dans l'intérieur, dont la première venue lui coupoit la gorge avec une faux : alors les portes s'ouvroient de nouveau, on introduisoit de la même manière une seconde génisse, puis une troisième, et enfin une quatrième; toutes étoient immolées pareillement par ces vieilles femmes. Devant le temple étoient des statues en assez petit nombre; elles représentoient les femmes qui avoient été prêtresses de Cérès. On voyoit dans l'intérieur, les sièges sur lesquels les vieilles femmes attendoient qu'on introduisît les victimes, ainsi que les statues de Cérès et de Minerve. [2]

Elien [3] cite une tradition conservée dans des

[1] Dans les processions égyptiennes, la vache, suivant l'explication d'Apulée, étoit le symbole de la terre. (Apul. *Met.* lib. II.)

[2] Pausanias, lib. II, cap. 35.

[3] O fœcunda Ceres, siculas veneranda per oras,
Cecropiosque agros! hoc ego præcipue
Miror, in Hermione quod magno robore taurum,
Quemque viri possent vix domuisse decem,

vers du poète Aristocle, qui paroissent avoir fait partie d'un hymne composé à l'occasion de la fête des Chthonies. Il y a quelque différence entre cette tradition et le récit de Pausanias ; néanmoins l'un et l'autre présentent, dans la déesse Chthonia, deux des principaux caractères de Cérès éleusinienne, la déesse de l'agriculture et la divinité des enfers.

Doni rapporte, dans son Traité des inscriptions anciennes [1], le fragment d'un traité d'alliance, conclu entre les habitans d'Hermione et ceux d'Asine, qui est mutilé, mais qui reçoit un grand jour des récits de Pausanias et d'Elien : on y voit que les Asiniens y stipulent l'avantage de prendre part au culte des divinités Chthoniennes. Leurs prêtres doivent faire le sacrifice simultanément avec ceux des Hermionéens. On doit élever dans le temple de la déesse Chthonia, une colonne sur laquelle sera inscrit ce traité, et qui deviendra un monument éternel de l'alliance des deux villes.

E grege deductum sola aure adducit ad aram
Sancta tibi mulier ; qui puer ut sequitur.
Hæc tua vis, Ceres, est ; tu nobis esto benigna,
Per teque Hermione læta beata fuat.— (Ælian., *Animal.*, lib. XI, cap. 4.)

[1] Doni., Cl. IV, n. 9.

CHAPITRE II.

Divers autres noms de Bacchus Éleusinien, considéré comme pouvoir générateur.

§ 1. Bacchus Eubule. § 2. Bacchus Isodétès. § 3. Bacchus Œsymnétès. § 4. Bacchus Hyès. § 5. Bacchus Sabazius.

§ I. *Bacchus Eubule.*

D'après la signification du mot eubule ou eubulée, Bacchus étoit, sous ce nom, la force reproductive de la nature, et, en même temps, le germe contenu dans son propre sein et mis au jour par lui. Ainsi Bacchus Eubule réunissoit les deux qualités de Zagrée ou du pouvoir générateur, considéré indépendamment de ses produits, et d'Iacchus qui n'étoit, comme nous l'avons dit, que cette force reproductive réalisée, ou, si l'on veut, l'effet résultant de l'opération du pouvoir générateur et du principe passif.

Cicéron [1] met Eubule au rang des dieux *Anactes, fils de Jupiter le plus ancien, et de Proserpine.* Les dieux anactes étoient les mêmes dieux que les Dioscures, les Cabires, les Pénates, etc.; c'étoient les grands dieux producteurs, les dieux bienfaisans, qui recevoient différentes dénominations suivant les rapports divers sous lesquels ils étoient envisagés. C'étoit ou Jupiter, ou Apollon, ou Bacchus, ou Neptune, ou Mercure, etc.; c'est-à-dire, le dieu

[1] Cicer., *de Naturâ deor.*, lib. III, § 21.

principe actif de la nature; c'étoit ou Cérès, ou Junon, ou Vénus, ou Vesta, etc.; c'est-à-dire, la déesse représentant la nature passive et génératrice des êtres; c'étoit enfin ou Iacchus, ou Cadmille, ou Atys, ou Adonis, ou Jasion, etc.; c'est-à-dire, le jeune dieu emblême du produit des deux autres principes. C'étoient les grands dieux de Samothrace, d'Eleusis et de tous les grands mystères de la Grèce. Cette croyance étoit le fonds de la religion des anciens, et la base sur laquelle elle reposoit toute entière. Le mot anacte signifie proprement bienfaisant [1], et sous ce titre les anciens adoroient la divinité, dans tous les rapports de bienfaisance qu'elle avoit avec les mortels; aussi étoient-ils appelés Σωτῆρες, sauveurs.

Et magni, servatores, Jovis optima proles. [2]

Ces dieux, quelque fût leur dénomination, Anactes, Dioscures, Cabires, Pénates, étoient les dieux grands, bons, puissans, parce qu'ils étoient les modérateurs universels de la vie. Non-seulement ils

[1] L'épithète Anacte étoit donnée comme une marque de supériorité et d'excellence aux rois et aux pères de famille. Les rois ont été appelés Anactes par les anciens *quod curam habeant subditorum.* Eustathe cite un commentaire sur les mots des payens ou le mot *anax* est traduit par *Filius terræ et cœli.* Le mot *anax*, ajoute Eustathe, signifie également *rex* et θιος, *divus*, et il a été appliqué aux hommes supérieurs qui sont au-dessus des autres à l'instar de διὸς, *Jupiter;* de là ils ont été appelés *dieu*, *divins.* Euripide dit qu'il y a dans le mot *anax*, *une force divine.*

[2] Artémid., lib., II. *Oneirocrit.*

présidoient à la génération [1]; mais dans la croyance des anciens, c'est par eux que les hommes respiroient, qu'ils vivoient, par eux ils possédoient une ame, ils tenoient d'eux la raison et l'intelligence [2]. Ces dieux maîtres de l'univers étoient aussi les dieux de la patrie, de la famille: ils présidoient aux cités, ils étoient les gardiens des maisons particulières; ce sont ces dieux que Rachel enleva à son père Laban [3], ce sont les mêmes dieux qu'Enée apporta avec lui en Italie [4]. Sous le nom de Dioscures ou de Cabires, ils étoient les grands dieux de Samothrace et les divinités tutélaires de la navigation; ils étoient les *dii consentes*, chez les Etrusques, les *dii patrii* et les *dii penetrales* chez les Romains. Chez les Grecs ils présidoient à la naissance des enfans sous le nom de *Tritopotares* [5], nom donné par Cicéron aux anciens Dioscures. Ils présidoient aussi au mariage [6], *dii conjugales*.

Le nom d'Eubule, donné à Bacchus dieu de la végétation et l'un des noms des anciens Dioscures, a été donné, par Hésychius, à Plutus dieu des richesses. La fortune elle-même étoit aussi au nombre des dieux Anactes: Orphée dit qu'elle étoit née du sang d'Eubule [7]. Cet Eubule que quelques mythologues ont dit être un des bergers qui habitoient Eleusis, lorsque Cérès y arriva, étoit généralement regardé dans

[1] Dionys. Halicarn., *Antiq. rom.*, lib. I. = [2] Macrob., *Nat. Com.* = [3] Moyse, *Gen.*, cap. 31, v. 34. = [4] Servius, *ad Æneid.*, lib. II, v. 325. = [5] Hesychius, *hac voce.* = [6] *Etymol. magn.* = [7] Orph., *Hymn.*, LXXI.

l'Attique, comme l'enfant de la terre [1], ou de Cérès; c'étoit le Bacchus Eubule des mystères auquel Orphée donne le titre de thesmophore. [2]

Bacchus Eubule étoit aussi le dieu des enfers; Phurnutus, les commentateurs de Nicander (in alexipharmaco) et Macrobe font dériver cette dénomination de εὐβουλέα, *id est*, *bonum consiliarium* ou *bonii consilii præstitem*, c'est-à-dire, celui qui veille le mieux au bonheur des hommes en les délivrant des peines, des soins et des misères de cette vie. [3]

§ II. *Bacchus Isodétès.*

Le nom d'Isodétès est composé de deux mots grecs, ἴσος égal, et δαίω, *je divise*, *je distribue*, c'est-à-dire, que le principe universel se distribue également dans tous les êtres. Cette interprétation a été donnée par Plutarque, comme nous l'avons dit, et cette étymologie du mot Isodétès est confirmée par le détail des repas d'Homère. Les tables dans ces repas étoient entièrement couvertes de toutes sortes de mêts, comme cela s'est pratiqué, de tous les temps, chez les peuples peu civilisés; on n'y servoit que des viandes rôties, et on faisoit de ces viandes autant de

[1] S. Clém. Alex., *adhortat. ad Gent.* — Tristan., *Com. hist.*, T. II, p. 227. = [2] Orph., *Hymn.* XLI

[3] Orphée dans son hymne à Proserpine l'appelle :

Μητὲρ ἐριβρεμέτου πολυμόρφου εὐβουλήος

Mater intonantis, multiformis Eubuli.

portions égales, qu'il y avoit de convives. Homère donne aux convives le nom de ἴσοι égaux et au repas le nom de δαῖται du mot δατεῖσθαι, diviser, partager. Le cuisinier qui faisoit ces repas étoit nommé δαιτρὸς, parce qu'après avoir fait rôtir les viandes, il les servoit par égales portions à chacun [1]. Les mythologues disoient que les premiers hommes manquant du nécessaire, couroient par bandes dans les lieux où il y avoit des vivres, qu'ils les ravissoient avec violence à ceux qui les avoient, en blessant tous les rapports d'égalité; ce qui avoit fait donner à ces actions, qui souvent devenoient meurtrières, le nom de Ἀτασθαλίαν *Atasthalies* ou proprement *injures faites dans les repas*, des mots grecs ἄτεει, injure, et θαλία, festin; mais Cérès leur ayant procuré une nourriture abondante, ils se la partagèrent également et le bon ordre régna dans leur repas. Ces repas s'appeloient donc δαῖται, parce que tout s'y distribuoit par égale portion, même le vin; les vases où il étoit versé s'appeloient ἄλεισα, parce qu'ils étoient de même mesure [2]; dans les noces de Psyché décrites par Apulée [3], le nectar est versé à Jupiter par son propre échanson, mais c'est Bacchus qui le verse aux autres dieux par égale portion, parce que c'est le dieu qui présidoit aux festins; Lucien fait dire à Saturne qui adresse des reproches aux riches sur les repas qu'ils donnent aux pauvres : *Ce qui peut*

[1] Athen., *Deipnos*, lib. I, cap. 10 = [2] Athen., *ibid.* = [3] Apul., *Metam.*, lib. VI.

rendre un festin agréable, c'est l'égalité. Le dieu qui y préside est appelé Isodétès, parce qu'il faut que tous les convives soient servis également. Dans la suite l'usage s'introduisit de faire servir le vin, par de jeunes échansons, qui prenoient le costume et les attributs de Bacchus, comme on le voit dans le repas de Trimalcion. [1]

Les explications du mot Isodétès par Plutarque et par Lucien, ne sont pas les seules qui aient été données à ce surnom de Bacchus : on l'a encore attribué au dieu des enfers. Les uns donnoient cette dénomination à Pluton lui-même, d'autres disoient que c'étoit le nom de son fils [2] ; quelques-uns prétendoient que c'étoit un génie ou un démon, et entr'autres l'orateur Hypérides. [3]

§ III. *Bacchus Œsymnétès.*

M. de Sainte-Croix a conclu l'identité de Bacchus Zagrée avec Bacchus Œsymnétès, de la signification de ce dernier surnom donné à Bacchus. Le mot œsymnétès signifie vigoureux [4] ; et M. de Sainte-Croix donne la même signification, par métaphore, au mot zagrée. Il dit que ces surnoms ont été donnés à Bacchus, à cause de toutes les métamorphoses, auxquelles il eut recours

[1] Pétron, cap. 41. — *Dum loquimur, puer speciosus, vitibus hederisque redimitus, modo Bromium, interdum lyæum, Evhiumque confessus, cathalisco uvas circumtulit.*

[2] Hesychius, *hac voce.* = [3] Hyperid., *in oratione pro Phryne.* — Harpocration, V. *Isodétès.* — [4] *Ethymolog. magn.*

dans son combat contre les Titans. Quoiqu'il en soit, le culte de Bacchus Œsymnétès étoit en grand honneur dans l'Achaïe [1]. Voici la tradition qui nous a été transmise sur la fondation de ce culte : Les Ioniens étoient encore les maîtres, dans cette partie de la Grèce, d'Aroé, d'Anthée et de Messates; ces trois villes possédoient en commun un temple consacré à Diane, surnommée par cette raison *triclaria*. Les barbares, habitans de ces contrées, faisoient à cette divinité des sacrifices humains : tous les ans un jeune homme et une jeune fille étoient immolés sur ses autels; on donnoit pour origine à cet affreux sacrifice, l'aventure de Comètho jeune prêtresse de Diane, et de Ménalippe, son amant, qui avoient satisfait leur passion dans le temple même de la déesse. La prêtresse de Diane étoit toujours une vierge; elle devoit garder sa virginité jusqu'à ce qu'elle se mariât; alors le sacerdoce passoit à une autre. Ménalippe n'avoit pu obtenir des parents de Comètho l'objet de ses vœux; Diane indignée de la profanation de son temple, donna des marques terribles de sa colère : la terre fut frappée de stérilité, les maladies contagieuses dévoroient les habitans de ces contrées. L'oracle de Delphes déclara qu'on ne pouvoit apaiser la déesse, qu'en lui sacrifiant, tous les ans, un jeune garçon et une jeune fille, remarquables par leur beauté. Le fleuve qui passe auprès du temple de Diane, fut nommé *Amilichus*, c'est-à-dire

[1] Pausan., lib. VII, cap. 19.

odieux, de ce sacrifice barbare. Après la prise de Troie, dans le partage qui fut fait du butin, il échut à Eurypyle, fils d'Evemon, un coffre où l'on avoit renfermé la statue de Bacchus; les vents ayant porté la flotte jusque dans la rade d'Aroé, Eurypyle y débarqua : en mettant pied à terre, il vit un jeune homme et une jeune fille que l'on conduisoit à l'autel de Diane. L'appareil lui fit juger que c'étoit deux victimes que l'on alloit immoler; à la vue d'Eurypyle, les habitans se souvinrent de l'oracle, qui leur avoit prédit qu'un prince étranger leur apporteroit un jour une divinité étrangère, et qu'aussitôt on cesseroit de répandre le sang sur l'autel de Diane : c'étoit en effet l'accomplissement de l'oracle. On cessa de faire ces barbares sacrifices, et le fleuve fut appelé Milichus, agréable, au lieu d'Amilichus, odieux. Une autre tradition attribuoit ce fait à Eurypyle, fils de Dexamène, qui fut roi d'Olène, et qui ayant accompagné Hercule dans son expédition contre Troie, reçut de lui ce coffre pour présent.

En écartant le merveilleux de cette tradition, elle prouve : 1° que des sacrifices humains eurent lieu dans l'Achaïe, jusqu'à l'expédition d'Hercule contre Troie, ou jusqu'au siège de cette ville par les Grecs; 2° qu'Eurypyle les fit cesser; 3° qu'il apporta dans cette contrée le culte de Bacchus Œsymnétès, le même qu'Iacchus et Zagrée.

Le peuple de Patres choisissoit, parmi les personnes les plus recommandables, neuf hommes et neuf femmes pour être les ministres du culte de Bacchus. Sa fête

se célébroit tous les ans : la nuit qui la précédoit, le prêtre du dieu apportoit le coffre d'Eurypyle, et en tiroit la statue. Voici la cérémonie qui se pratiqua d'abord : Tous les enfans se rendoient sur le bord du fleuve Milichus, couronnés d'épis de bled, et dans l'appareil des victimes que l'on immoloit à Diane ; cette couronne d'épis de bled, portée par les enfans, lors de la fête de Bacchus, est l'emblême de l'agriculture et de la civilisation qui, dans l'Achaïe, firent cesser les sacrifices humains, et tous les actes de barbarie d'un peuple grossier et ignorant ; cet emblême me semble établir l'identité d'Œsymnétès avec Iacchus et Zagrée, aussi bien que l'explication métaphorique du mot zagrée, et la conformité du sens de ce mot avec celui d'œsymnétès [1]. Dans les temps postérieurs, ces enfans déposoient seulement leurs couronnes aux pieds de la déesse, ils se lavoient dans l'eau du fleuve, reprenoient des couronnes de lierre, et alloient au temple de Bacchus Œsymnétès. Il est probable que cette coutume qui, comme on le voit, n'étoit pas très ancienne, appartient au temps où les Grecs confondoient Bacchus Œsymnétès ou Eleusinien, dont le symbole particulier étoit le myrthe, avec Bacchus fils de Sémélé, qui avoit pour symbole le lierre. Chacune des trois villes que nous avons nommées, rendoient un culte particulier à Bacchus, sous le nom de Bacchus Messateus, de Bacchus Anthœus, de Bacchus Aroéus ; les trois

[1] Ce nom a aussi été donné aux puissans, aux rois, aux chefs dans les combats et même dans les jeux publics.

différentes statues de Bacchus étoient conservées à Patres, dans un lieu sacré près du théâtre [1]. Le jour de la fête du dieu, on portoit ces statues dans le temple de Bacchus Œsymnétès, qui étoit à l'extrémité de la partie de Patres, qu'on appeloit la ville basse, sur le bord de la mer. Après la fête de Bacchus Œsymnétès, les habitans de Patres honoroient la mémoire d'Eurypile, fils d'Evemon.

§ IV. *Bacchus Hyès.*

L'hymne célèbre adressé au soleil, sous le nom de Bacchus, qui nous a été conservé par Martianus Capella, dans les noces de la Philologie et de Mercure, présente différens caractères de Bacchus.

« On vous appelle Hyès; le Nil vous adore sous le » nom de Sérapis, Memphis sous celui d'Osiris; » dans les fêtes d'hiver, vous êtes appelé Mithras, » Pluton, le barbare Typhon. Je vous salue, vé- » ritable face des dieux, image de votre père, » vous dont trois lettres forment le nom, le surnom » et le présage. Ce nom est ὑὴς. »

Bacchus est encore appelé, dans cet hymne, le fils chéri de la charrue; ce fils chéri est le Bacchus des mystères : ainsi dans cet hymne, comme dans tout ce qui tenoit aux mystères d'Eleusis, Bacchus est considéré d'abord, comme inventeur de l'agriculture, ensuite comme maître et modérateur de la substance humide, ou plutôt, comme la source de

[1] Pausanias, lib. VII, cap. 21.

toute production, la substance de tous les germes; car les anciens pensoient que l'eau est le principe de tous les êtres.

Les noms que les Grecs donnoient à l'émission des germes productifs, et à l'union des corps, supposoient le même principe. Le nom de *fils* en grec vient d'eau ou de pleuvoir : les fleuves étoient appelés κουροτρόφοι, *nourriciers des jeunes gens*. Achille avoit laissé croître ses cheveux, pour les offrir un jour au fleuve Sperchius, comme à son père nourricier [1]; dans un grand nombre d'inscriptions et de monumens de l'antiquité, les nymphes nourricières, *nymphæ nutrices*, ὀμπνίαι, sont rapprochées de Bacchus; on trouve dans Suidas et dans Hésychius ὄμπνιον, ὄμπικον, ὄμπνηρον ὕδωρ, *l'eau qui nourrit*. Aussi les stoïciens, qui croyoient que tout étoit allégorique dans la fable de Bacchus, disoient que Bacchus étoit l'esprit générateur qui nourrissoit toutes les substances [2]. Hyès est une épithète de Bacchus, dit Clidême, car nous lui faisons nous-mêmes des sacrifices lorsqu'il pleut; Phérécyde rapporte que Sémélé étoit appelée Hyès [3]. Suivant Hésychius le mot ὑὴς est le même que celui de Ζεὺς ou ὄμβριος, *Jupiter pluvieux*, il appelle la mère de ce dieu Hyès, et ses nourrices *hyades*. [4]

[1] Homer., *Iliad.*; XXIII, v. 142.=[2] Plut. *de Isid. et Osir.* =[3] Suidas, v. ὑὴς.

[4] Jupiter Ombrios avoit plusieurs temples et plusieurs autels dans la Grèce. Il avoit à Argos un de ces autels, sur lequel les chefs qui voulurent remettre Polynice sur le trône des Thébains

Le nom d'Hyès offroit, suivant l'hymne au soleil, l'idée de présage, parce qu'on tiroit les présages de la pluie et d'une année pluvieuse; on en a donné le nom aux hyades nourrices de Bacchus, dont on a fait une constellation pluvieuse. (*h*)

Les Dendrophores portoient des rameaux de l'arbre de pin en l'honneur de Bacchus Zagrée [1]. Le pin étoit aussi consacré à Neptune qui étoit le souverain du principe humide et générateur; aussi Plutarque dit-il [2] que Bacchus et Neptune présidoient

firent serment de périr tous ou de prendre la ville de Thèbes. (Pausan., lib. II, cap. 19.)

On donnoit aussi à Jupiter le nom de καταβάτης, *propter demissam pluviam*.

Sur la colonne Trajanne Jupiter pluvieux vient au secours des Romains contre les Daces, et sur la colonne d'Antonin le pieux, qui fut élevée après sa mort, on voit Jupiter pluvieux qui s'étend sur l'armée romaine. (Nardin., *Rom. vet.*, VI, 9.—*Thes. gronvii*, T. IV.)

On trouve, sur quelques monumens anciens, Jupiter Critagènes qui est représenté lançant la foudre, et qui est placé entre les Hyades. Il avoit un superbe temple à Gaza qui a été détruit par S. Porphyre, sous l'empire d'Honorius et d'Arcadius. Les payens de Gaza attribuèrent à saint Porphyre et aux chrétiens la sécheresse qu'ils éprouvèrent pendant deux mois; ils firent un grand nombre de sacrifices pour obtenir de la pluie de Jupiter Critagènes ou Marnas, qui étoit le même que Jupiter ὑέτιος ou ὄμβριος. Cette divinité étoit particulièrement invoquée par les Crétois, les Corinthiens, les Béotiens et les Athéniens; ces derniers lui avoient élevé un autel et un colosse sur le mont Hymette. (Pausan., lib. I.)

(1) Nonnus, *Dionys.*, lib. XLVII, p. 1204. = (2) *De Sympos.*, lib. V, Quest. III.

au principe humide et génital : de là l'épithète de *phytalimus* donnée à Neptune, et de *dendridos* donnée à Bacchus. En Béotie on lui donnoit le nom d'*Endrendos*, qui exprime ses rapports avec la végétation des plantes et des arbres [1]; c'étoit aussi celui que les Rhodiens donnoient à Jupiter.

Chez les Grecs, l'élément de l'eau fournit un grand nombre de dieux. L'océan, dit Orphée, étoit une source de génération pour tous les êtres [2]. Les anciens appeloient océan, non-seulement le vaste réservoir dans lequel vont se précipiter tous les fleuves, mais en général le principe humide de la nature, qui alimente et nourrit tout ce qui existe [3]. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers d'Homère et d'Hésiode [4], qui font l'océan père des dieux, et qui leur donnent pour mère Thétis, prise pour la terre. Virgile a la même doctrine [5] : le berger Aristée, avec Cyrène sa mère, fait des libations à l'océan, à qui ils donnent le titre de père de toutes choses. [6]

Les descendans de l'ancien Hellen, dit Nestor dans Plutarque, sacrifient à Neptune progéniteur,

[1] Hesychius. v. *Endendros*. — Plut., *Traité de l'amour.*, œuvr. mor., T. X, *p.* 61, trad. de Ricard. = [2] Orph., *Hymn.* XXI, XXII, XXIII. = [3] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 9. = [4] Hesiod., lib. I, v. 196, 197. = [5] Virg., *Georg.*, lib. IV, v. 23. *Oceanumque patrem rerum, etc.* = [6] *Georg.*, lib. IV, v. 382.

parce qu'ils croient, comme les Syriens, que l'homme est né de la substance humide. [1]

Ces idées religieuses avoient été apportées dans la Grèce par les orientaux. L'auteur du livre de la sagesse, présente le culte rendu à l'eau, comme un de ceux qui ont été le plus accrédités chez les payens. Les Phéniciens le révérèrent dans leur Dagon, les Syriens dans Derceto, les Babyloniens dans leur Oannès, les Scythes dans leur Thamysades. L'eau en général, et le Nil en particulier, étoient les grandes divinités auxquelles les Egyptiens attribuoient l'organisation de toutes choses [2]. Osiris, le prototype du Bacchus Eleusinien, étoit le dieu tutélaire de la végétation universelle, il étoit le père du Nil. Après sa mort, Isis rassembla les débris épars de son corps, à l'exception des sources de la fécondité, qui restèrent ensevelies dans les eaux du fleuve. Cette fiction passa dans la théologie des Grecs, qui supposent également que, lorsque Chronos ou Saturne eût mutilé Uranus, les parties sexuelles du dieu, sa semence et son sang mêlés ensemble, tombèrent dans les eaux de l'océan, et donnèrent naissance à Vénus, déesse de la génération (*j*). C'est l'opinion des anciens sur la force productive de l'eau, élément générateur de toutes choses, qui a donné lieu à cette fiction; et

(1) Plutar., *Sympos.*, lib. VIII, Quest. VIII.

(2) Ægyptii sacrificant aquæ; et aqua quidem
Communis omnibus est Deus. (Lucian., *in Jove*, trag.)
— Euripid., *Orest.*, v. 1005.

c'est par cette opinion que Plutarque [1] explique une pratique usitée dans le culte d'Osiris, où on portoit en pompe un vase destiné à contenir l'eau. Ce symbole rappeloit le dogme des prêtres Egyptiens suivant lequel, non-seulement l'eau du Nil, mais toute portion du principe humide en général, étoit une émanation d'Osiris.

Les anciens regardoient comme dieux les causes éternelles de ce qui se reproduit, quoiqu'elles fussent disséminées dans la nature, et à quelque partie du grand tout, qu'elles appartinssent, soit à la partie active, soit à la partie passive. Or, l'eau avoit ce caractère de cause perpétuelle et d'agent éternel des générations : l'eau génératrice, le principe humide, détruisoit les efforts du mauvais principe qui employoit la sécheresse comme agent de destruction, pour combattre les opérations du bon principe, de la nature bienfaisante et productive. Osiris, maître souverain de l'humidité fécondante, qui est répandue dans toute la nature, étoit le bon principe, bienfaiteur des hommes qu'il enrichit de ses dons, et source de tous les biens dont ils jouissent ici-bas. Typhon, son ennemi, étoit le mauvais principe ; c'étoit le principe aride, qui desséchoit les productions de la nature. Suivant la théologie des Perses, Ariman, dans la guerre qu'il fait à Orsmud, répand sur les arbres et sur les plantes une eau brûlante qui les dessèche [2]. Typhon est de même, dans la théologie

[1] Plutar., *de Isid. et Osir.* = [2] *Zend. avesta*, p. 236.

égyptienne, le principe d'aridité et de stérilité qui dessèche l'humidité féconde que verse Osiris ; c'est pourquoi Plutarque dit, que par la tyrannie de Typhon, et par les embûches qu'il dresse à Osiris, on doit entendre cette force dessicative, qui consume l'humidité : aussi Typhon étoit généralement regardé par les Egyptiens comme l'emblême des vents du midi, qui dessèchent les campagnes de l'Egypte, et s'opposent à la végétation.

Le Nil a été pour les Egyptiens une des parties les plus actives de la cause universelle, et une des sources les plus abondantes de la bienfaisance de la nature et de la divinité. Le fleuve auquel ils devoient la fécondité et la richesse de leur pays, étoit leur divinité principale : « Il n'y avoit rien en Egypte, » dit le rhéteur Aristide, qui fut plus révéré et qui » fut honoré d'un culte plus religieux que le Nil; » il étoit presque l'unique objet de toutes les fêtes, » et de toutes les solennités que l'on y trouve établies. [1]

On lui donnoit le nom de père, de conservateur de l'Egypte, d'émanation sacrée du grand dieu Osiris [2]; dans les hymnes que les Egyptiens lui adressoient, ils célébroient l'auteur de leurs moissons, le dieu couronné d'épis qui portoit avec lui l'abondance [3] : les poètes lui donnoient le titre de Jupiter Egyptien (*k*) [4] et les théologiens le fai-

[1] Arist., *Rhet. in Ægypt.* = [2] Plut., *Sympos.*, lib. VIII. = [3] Greg. Naz., *Orat.* XXXIX, T. I, p. 626. = [4] Athen. lib. V, cap. 8, p. 203.

soient père de plusieurs de leurs dieux [1]. Près des cataractes, au-dessus d'Éléphantine, un collège de prêtres étoit attaché à son culte [2]. On célébroit les fêtes les plus pompeuses en son honneur, au moment surtout où il alloit épancher dans les plaines les eaux qui, tous les ans, venoient les féconder. On y promenoit, dans les campagnes, sa statue en grande cérémonie, on se rendoit ensuite au théâtre où l'on donnoit des repas; on célébroit des danses, on chantoit des hymnes semblables à ceux qu'on adressoit à Jupiter, dont le Nil faisoit les fonctions sur la terre [3]. On invitoit le dieu lui-même à prendre part au festin et à descendre dans les champs, sans quoi on imaginoit qu'il ne seroit pas sorti de son lit [4]. Ce n'étoit pas seulement une fête de joie instituée tous les ans à l'époque du débordement du Nil, c'étoit un hommage religieux rendu à sa divinité.

» Les Egyptiens, dit S. Jean Chrysostôme, sa-
» crifient au Nil, ce n'est point un hommage qu'il
» rendent à la divinité par admiration pour son
» ouvrage; cet honneur se rapporte au Nil lui-
» même qu'ils regardent comme un dieu.

Héliodore nous a donné la description de cette fête, qu'il appelle la plus grande de l'Egypte, et dont il fixe l'époque aux approches du solstice d'été :
» Alors, dit-il, le Nil reçoit un plus grand accrois-
» sement, et ce fleuve est regardé comme un dieu et

[1] Cicer. *de Nat. deor.*, lib. III. — Diod. Sic. = [2] Heliod., lib. II. = [3] Nicet., *Ser. com. in Greg. Naz. Orat.* XXXIX. = [4] Libanius, *Orat. pro templis. Vit. Const.*

» même comme le plus grand des dieux des Egyp-
» tiens, il rivalise avec le ciel, dont il remplit pour
» eux les fonctions. [1]

Les Grecs, fidèles imitateurs des Egyptiens, divinisèrent non-seulement le principe humide en général sous le nom de Bacchus Hyès, mais d'après cette opinion sur la divinité de l'eau, ils firent une divinité particulière de la mer, et même de chaque fleuve et de chaque fontaine. Alcibiade, Nicias et Lamachus, partant du Pirée pour la Sicile, firent des libations de vin à la mer dans des coupes d'or et d'argent, et chantèrent des hymnes [2] (*l*). Alexandre-le-Grand sacrifie au Danube, pour obtenir de lui un heureux présage [3]; arrivé en Asie, ce conquérant sacrifie à l'Océan, à l'Hydaspe, à l'Acesine, et enfin à l'Indus sur les bords duquel il donne des fêtes gymniques et fait immoler des victimes [4]. Le Ladon en Arcadie, célèbre par la beauté et la clarté de ses eaux, fut un des fleuves les plus révérés des Grecs, ainsi que le Pénée, qui fit de la vallée de Tempé un lieu de délices. Sybotas, roi de la Messénie, ordonna que les rois ses successeurs offriroient des sacrifices tous les ans au fleuve Pamisus; l'Achéloüs, le Céphise et l'Alphée avoient leurs autels. L'oracle de Dodone ordonnoit souvent d'aller offrir des sacrifices au fleuve Achéloüs pour se le rendre favorable; l'Al-

[1] Héliodor, lib. IX. = [2] Thucyd., lib. VI. = [3] Arrian., lib. IV, cap. I. = [4] Arrian., *de Rebus indicis*.

phée étoit le plus chéri de Jupiter, il n'étoit pas permis de se servir d'une autre eau que de celle de ce fleuve pour délayer les cendres des victimes qu'on immoloit à Jupiter Olympien. Les Aruspices faisoient de ces cendres un mortier qu'ils employoient à enduire tous les ans, le 19 mars, l'autel de ce dieu et à réparer les degrés par lesquels on y montoit; la jeunesse de Phigalie dans l'Arcadie, alloit certains jours se couper les cheveux sur les bords du Néda, pour les lui consacrer [1]. Les Athéniens reconnoissoient l'Illyssus comme un de leurs dieux tutélaires, ils disoient qu'il étoit consacré aux Muses, elles avoient sur ses bords un autel appelé les Muses Illyssiades; les anciens ont donné souvent le nom de Muses aux Nymphes et Varron les confond presque toujours. Combien de fleuves ne voit-on pas au revers des médailles des villes grecques avec leurs autres dieux. Dans Homère, les Troyens immolent des taureaux au Scamandre, dieu tutélaire de Troie, et ils précipitent des chevaux tout vivans dans ses flots. Dans l'Enéide, Enée adresse sa prière au Tibre (*m*) comme à la divinité tutélaire du pays : le fleuve qui, comme Jupiter, étoit versé dans la connoissance de l'avenir, lui annonce la grandeur de ses destinées et l'instruit de ce qu'il doit faire pour s'en rendre digne [2]. Les Phrygiens sacrifioient aux fleuves Marsyas et Méandre (*n*), [3] : Hésiode dit qu'on ne doit

[1] Pausan., *Arcad.* = [2] Virg., lib. VIII, v. 64. = [3] Gyraldus, T. I, p. 732, *Max. tyr.*, XXXVIII *Ser.*

point passer les fleuves, sans les invoquer auparavant, en se lavant les mains dans leurs eaux. [1]

Les fleuves, qui servoient de limites aux nations, n'étoient pas seulement regardés comme autant de défenses naturelles contre des invasions, mais encore comme des bornes sacrées et inviolables qu'on ne pouvoit franchir sans commettre un sacrilège. On déféroit encore de grands honneurs aux fleuves qui traversoient les grandes villes, et surtout les capitales des états, ou qui baignoient leurs murs.

Quelle vénération les Grecs n'avoient-ils pas pour les fontaines et les nymphes ou génies qui y présidoient? quelles vertus ne leur attribuoient-ils pas? de quels effets miraculeux ne les croyoient-ils pas capables? quoi de plus célèbre que le temple élevé aux nymphes Ionides sur le bord de leur fontaine, à cinquante pas d'Olympie, que celle d'Hagno au pied du Mont Lycéen en Arcadie, que la fontaine de Castalie, que l'Hippocrène, l'Aréthuse, la fontaine de Cérès près de Patras dans le Péloponnèse, où la divination se pratiquoit par le moyen des miroirs, celle d'Apollon Thyrxéen à Cyanée en Lycie, celle du même dieu à Colophon, le lac Limera dans la Laconie! Quoi de plus accrédité dans la Grèce que la fontaine de Clepsydra, près Ithome, qui étoit consacrée à Jupiter. (*o*)

Enfin c'étoit un dogme admis parmi les Grecs et

[1] Hesiod., *Oper. et dies*, lib. II.

surtout parmi les sectateurs de Zénon, que Dieu existant avec lui-même dans le commencement, avoit converti en eau toute la substance matérielle et que de même que les germes sont contenus dans le fluide spermatique, de même la raison seminale et organisatrice du monde fut déposée dans la matière humide : aussi accordoient-ils à l'eau une action plus universelle et lui donnoient-ils la préférence sur tous les autres élémens. Cet élément, disoient-ils, commande à tous les autres, et l'air lui-même imprégné d'eau, fut invoqué sous le nom de Jupiter pluvieux. [1]

§ V. *Bacchus Sabazius.*

L'histoire mythologique de la naissance de Bacchus Sabazius est la même que celle de Bacchus Zagrée, et cela doit être puisque c'est le même personnage : « Il y avoit un autre Bacchus beaucoup » plus ancien que le fils de Sémélé, dit Diodore de » Sicile [2]. Il étoit fils de Jupiter et de Proserpine, » quelques uns l'appeloient Sabazius. » Diodore et les autres écrivains de l'antiquité lui donnent les mêmes attributs que ceux du Bacchus des mystères d'Eleusis : c'étoit le principe fécondant, le principe actif de la nature. C'est sous ce rapport et dans le même sens qu'on a donné le nom de Sabazius à Ju-

[1] Diogen. Laerc., *Vit. Zenon*, lib. VII. = [2] Diod. Sic., lib. IV, § 4.

piter lui-même : « Ecoute-moi, ô Sabazius, fils de
» Saturne, illustre dieu, toi qui as enfermé dans ta
» cuisse, Bacchus, Dionysius, Eribromius, Era-
» phiotès, ce dieu qui bientôt fut transporté sur les
« sommets du Tmolus qu'habitoit la belle Hippa.
» O dieu protecteur de la Phrygie, souverain tout-
» puissant, viens et sois favorable aux initiés. [1]

Cette dénomination donnée à Jupiter est confirmée par tous les écrivains de l'antiquité.

Il nous reste un grand nombre d'inscriptions en l'honneur de ce dieu [2] : les Crétois adoroient Jupiter Sabazius [3] ; c'est le culte de Jupiter Sabazius, qui fut proscrit par le préteur C. Cornelius Hispallus. [4]

Artémidore [5] met Jupiter Sabazius, aussi bien que Bacchus, au nombre des divinités auxquelles le serpent est consacré et dont il est le symbole, parce que l'un et l'autre étoient considérés comme le pouvoir générateur.

[1] Orph., *Hymn.* XLVII. = [2] Spon, *Miscel. erudit. antiq.* — Reincsius, *Inscrip.*, p. 231, cl. I, ins. CCLVI. = [3] Marsham, p. 244. = [4] Val. Max., lib. I, cap. 3, § 2, p. 141. = [5] Oneirocr.

CHAPITRE III.

Bacchus, pouvoir générateur, adoré sous le symbole du serpent.

§ 1. Rôle important que joue le serpent, dans l'histoire et les mystères de Bacchus. Les Grecs tenoient cette croyance des Orientaux. Le premier Être adoré dans la Thébaïde et la Phénicie sous le symbole du serpent.—Cette doctrine a passé de l'Égypte chez tous les peuples de l'antiquité.

§ 2. Le grand nombre de dieux qu'admettoit le polythéisme, n'étant que des attributs de la divinité suprême, ils avoient tous le serpent pour symbole.

§ 3. Le serpent étant le symbole de la divinité, il étoit aussi le symbole de toutes les éminentes qualités qui appartiennent à l'Être-Suprême; tous les genres de biens lui étoient attribués. — Il avoit le don de la divination. — Il réunissoit tous les caractères et remplissoit toutes fonctions de la divinité.

§ 4. Il présidoit à la mort. Il avoit tous les caractères qui appartiennent aux divinités infernales.

§ 5. Le serpent étoit le symbole des élémens, du soleil, et de Bacchus comme soleil inférieur.—Culte de Bacchus serpent.

§ 6. Il étoit le symbole de Bacchus dieu du vin.

§ 1. *Rôle important que joue le serpent dans l'histoire et les mystères de Bacchus. Les Grecs tenoient cette croyance des Orientaux. Le premier Être adoré dans la Thébaïde et la Phénicie sous le symbole du serpent.*

Le serpent symbole du pouvoir générateur, jouoit un très grand rôle, non-seulement dans l'histoire de Bacchus, mais dans ses mystères. Pour représenter la

naissance de Bacchus Zagrée ou Sabazius, on plaçoit dans le sein des initiés un serpent d'or, et on le retiroit par les parties inférieures du corps : les Grecs tenoient encore cette croyance religieuse des Orientaux. Les habitans de la Thébaïde, ainsi que les Phéniciens, représentoient le premier être sous le symbole du serpent, auquel les Phéniciens donnoient en leur langue un nom correspondant au mot grec *Agathodemon*, qui signifie le *bon esprit*, le *bon génie* : les Egyptiens l'appelèrent Cneph qui, dans la langue égyptienne, signifie *bon par excellence*[1]. Quand ils vouloient peindre le monde, l'hiéroglyphe dont ils se servoient étoit un cercle de couleur aérienne, environné de flammes, au milieu duquel ils mettoient un serpent, pour désigner l'être qui lui avoit donné la vie, et qui l'entretenoit : très souvent encore ils représentoient le monde par une figure, autour de laquelle un serpent en cercle étoit l'emblême de l'ame universelle.[2]

Les Phéniciens donnoient une tête d'épervier au serpent qu'ils regardoient comme symbole de la divinité : Epeis, un de leurs hiérophantes[3], disoit de

(1) Plutarq., *de Isid. et Osir.* — Euseb., *Præp. Ev.* I, X. =

(2) Euseb. *Ibid.* — Kircker, *Œdip. Ægypt.* part. II, p. 117. — *Hor. Apoll.*, lib. I, cap. 61.

(3) Epeis a été regardé, par les Egyptiens, comme le plus grand des Hiérophantes et le premier des écrivains sacrés : son livre avoit été traduit par Arius d'Hémacléopolis. Ce fait est rapporté par Philon de Byblos : Fourmont dit que le nom Epeis ne paroît pas égyptien, il le nomme *Ephei serpentarius*, et il ajoute qu'on a pris le livre pour l'auteur.

cet épervier que, lorsqu'il ouvroit les yeux, il remplissoit l'univers de sa lumière, et que lorsqu'il les fermoit, tout étoit aussitôt couvert d'épaisses ténèbres [1]. Phérécydes avoit composé, d'après ces idées, une dissertation théologique dans laquelle il avoit donné à la divinité le nom *d'ophionée*, c'est-à-dire, de serpent; il avoit aussi traité, dans cette même dissertation, des ophionides, c'est-à-dire, des adorateurs de la divinité sous ce symbole. Cette doctrine des Egyptiens (*p*) et des Phéniciens a passé non-seulement chez les Grecs, mais chez tous les peuples de l'antiquité; tous ont regardé les serpens comme sacrés, tous les ont employés dans leurs mystères, tous en ont fait des symboles de la divinité.

§ II. *Tous les dieux, étant des attributs de la divinité suprême, eurent le serpent pour symbole.*

D'après le génie des peuples anciens, le grand nombre de dieux qu'admettoit le polythéisme, n'étoient que des attributs de la divinité suprême, et ils avoient tous le serpent pour symbole. Il n'est point de divinités, soit qu'elles appartiennent au principe actif ou au principe passif, avec lesquelles on ne voie le serpent. [2]

Dans des temps plus modernes, les Egyptiens donnèrent à Sérapis, la souveraine puissance de toutes choses. On trouve ce dieu sur plusieurs

[1] Proclus, lib. III, *in Tim.*, p. 216. = [2] Montfaucon, *Ant. Expl.*, T. I, p. 153.

médailles anciennes, avec les mots ΖΕΥΣ, *deus*, et Ἡλίος, *sol*: sous ce dernier rapport, il étoit représenté avec la forme d'un serpent dressé sur un cheval [1]. Montfaucon [2] donne une belle statue antique du grand Sérapis : sa tête est surmontée du calathus, elle jette des rayons ; sa barbe et ses cheveux sont ceux de Jupiter ; le corps revêtu depuis la tête jusqu'aux pieds, est entortillé d'un serpent dont la tête est au-dessus des pieds du dieu ; le corps du serpent serre la statue du dieu, en remontant par plusieurs contours qui se terminent aux épaules ; ces contours laissent quatre espaces vuides, dans lesquels sont marqués les douze signes du zodiaque, trois dans chaque espace.

Chez les Egyptiens, il étoit le symbole d'Osiris : le caractère principal d'Osiris, comme celui de Cneph dont les attributs lui furent transférés, étoit la bienfaisance envers les mortels, puisqu'il étoit surtout le dieu de la fécondité. Sous ce rapport, le serpent lui appartenoit aussi bien qu'à Bacchus, l'Osiris des Grecs : aussitôt après sa naissance, Bacchus eut une couronne de serpent sur la tête. [3]

« Sérapis, dit Montfaucon, qui se prenoit pour » Jupiter, se prenoit aussi pour Pluton et pour Escu- » lape, et en tous ces sens le serpent lui convenoit. » La grande image de Mithra étoit de même entortillée du serpent depuis les pieds jusqu'à la tête,

(1) Eckel.. *Doctr. Numor. veterum*, T. IV, p. 30. = (2) Montfaucon, lib. II, *supl.*, p. 148. = (3) Euripid., *in Baccho*, v. 100.

et les tours que fait ce serpent sur le corps de Mithra, laissent de même quatre espaces pour marquer les quatre saisons et les douze signes du zodiaque, trois sur chacune. Mithra étoit la même divinité pour les Perses, que Sérapis pour les Egyptiens; le dieu suprême qui règle les saisons, et dont le soleil est un des principaux agens: « Plusieurs croient, dit Tacite, « que Sérapis est Esculape, parce qu'il guérit des « maladies; quelques-uns le prennent pour Osiris; « un grand nombre le disent Jupiter, comme ayant « la puissance sur toutes choses; d'autres le prennent « pour Pluton, se fondant non-seulement sur des « conjectures, mais sur des preuves certaines. » On voit sur plusieurs monumens une aigle étendant ses ailes, qui est placée sur le serpent, et au-dessus est la tête de Sérapis. [1]

Les Egyptiens ne se contentoient pas de représenter le serpent accompagnant leurs divinités, comme étant leur attribut; ils représentoient souvent ces dieux n'ayant que la tête qui leur étoit propre, avec la tête et la queue du serpent: tel est le Sérapis donné par Montfaucon, dans le second volume de l'Antiquité expliquée [p. 326). Isis ayant le corps d'une femme l'accompagne; elle tient la corne d'abondance, elle a un grand vase sous la main gauche, elle présente de la droite des feuilles de pêcher à Sérapis qu'on reconnoît à sa tête couronnée du calathus; son corps de serpent fait plusieurs

[1] Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. II, p. 326.

tours. Apis lui-même est quelquefois représenté avec la tête de taureau, le corps et la queue du serpent retroussés à l'extrémité. [1]

On trouve dans les monumens anciens des Grecs et des Romains, Saturne le père des dieux et l'emblême du temps, tenant à la main une grande torche allumée, entortillée d'un serpent qui est marqué dans ses contours de plusieurs étoiles; ces étoiles indiquent sans doute le zodiaque qui est la mesure du temps. [2]

Nous avons déjà remarqué, d'après Artémidore, que le serpent étoit consacré à Jupiter, et qu'il en étoit le symbole : on le voit quelquefois devant Jupiter, ou le suivant, ou bien il est sous lui, lorsque le dieu est assis. Le buste de Jupiter accompagné du foudre et de la corne d'abondance, est souvent placé dans un cercle décrit par un serpent qui se mord la queue, symbole de l'éternité. [3]

Il entoure quelquefois le trident de Neptune, le dieu qui préside à la substance humide, et il est à la proue des vaisseaux. [4]

Il est sur le char de Pluton enlevant Proserpine. [5]

Dans la théologie des Egyptiens adoptée par les Grecs, Hercule représentoit la divinité sous le rapport de la force; le serpent ayant à la bouche l'œuf symbolique, étoit un de ses attributs. Ses deux images dans la sphère, le serpentaire et l'ingéni-

[1] Montfaucon, *idem.* = [2] Montfaucon, T. I, *Suplem.*, p. 13. = [3] Caylus, *Recueil d'antiq.*, T. I, p. 117. = [4] Harduin. *Num.*, p. 365. = [5] D'Ennery, *Cat.*, p. 429.

culus, ont tous deux un serpent, l'un dans ses mains, l'autre sous ses pieds. [1]

Le serpent accompagnoit Apollon: sur plusieurs monumens il est placé derrière sa tête; des serpens étoient attachés à son trépied sous lequel, suivant Lucien [2], le serpent rendoit des oracles à Delphes. Le trépied consacré à Apollon, par les Grecs victorieux des Perses à Platée, étoit placé sur un serpent d'airain à trois têtes [3]. Celui placé par Constantin dans l'Hippodrome, avoit été fait sur le modèle du trépied donné par les Platéens, à Delphes [4]. Le serpent est représenté vivant, sur une grande quantité de trépieds qui sont empreints au revers des médailles grecques.

Le serpent étoit sous la tutelle d'Esculape, non-seulement comme dieu de la santé, mais comme étant le même dieu que le Sérapis des Egyptiens, et il étoit lié à la cérémonie des mystères d'Eleusis, sous le nom du dieu d'Epidaure; le cinquième jour lui étoit consacré, sous la dénomination d'Epidaurie. Esculape ayant le calathus sur la tête, tient le bâton entortillé par le serpent qui laisse quatre espaces, comme dans les figures de Sérapis et de Mithra; quelques-uns ont cru qu'Esculape étoit né d'un œuf de corneille, et qu'il en étoit sorti sous la figure d'un serpent: c'est sur cette croyance qu'Alexandre

[1] Dupuis, *Origine des cultes*, T. I, p. 310. = [2] Lucian., *de Astrol.*, p. 993. = [3] Herod. = [4] Zozim., lib. II, p. 107. = [5] Kircker, *Œd. Egypt.*, T. II, Part. II, p. 113.

l'imposteur fonda la fourberie qui est rapportée par Lucien. [1]

Il étoit un des attributs de Mercure qui le portoit sur son caducée.

Il étoit le compagnon d'Isis, dont la tête étoit couronnée d'un aspic [2]. On portoit un serpent dans ses pompes : le marbre déterré par les dominicains de la Minerve, à Rome, en 1719, a une première partie qui porte pour inscription *Isidi sacrum*, et qui est entortillée d'un serpent, au-dessus duquel on voit le croissant de la lune, contenant quelques épis. Isis est quelquefois entortillée du serpent qui l'enveloppe, la serre du côté des jambes où il ne fait qu'un tour, et qui remonte par plusieurs plis et replis jusqu'à la poitrine. [3]

Cybèle représentant la terre ou la nature productive, accompagnée d'Atys, ayant des fruits de toute espèce, et tous les symboles de la fécondité, tient un tympanum au-dessus duquel est un serpent qui entoure un tronc d'arbre [4] : Ops étoit aussi accompagnée de serpens.

Chez les Babyloniens, la statue de Junon tenoit

[1] Lucian., *Alex. sen. Pseud.*, § 13. = [2] Cuperi, *Harpocrates*, p. 59.

Et procul Io.
Spectat ab arce poli, jam divis addita, jamque
Aspide cincta comas, et ovanti persona listro. (Valerius Flaccus, lib. IV. Arg., v. 417.)

[3] Montfaucon, T. II, *Supl.*, p. 144. = [4] Montfaucon, T. I. p. 8.

un serpent dans sa main droite, et Rhéa assise avoit deux serpens à ses pieds [1]. Le bois sacré du serpent, près le temple de Junon l'argienne à Lanuvium, étoit célèbre ; le serpent précède souvent le char de Junon. [2]

La statue de Minerve avoit un dragon à ses pieds [3] ; un grand serpent étoit le gardien de la citadelle d'Athènes, il demeuroit dans le temple [4] : c'étoit celui de Minerve Poliade. Thémistocle voulant forcer les habitans d'Athènes à quitter leur ville, lors de l'invasion de Xerxès, et à monter sur leurs vaisseaux, ménagea un incident qui fixa l'irrésolution des Athéniens ; des prêtres annoncèrent que le serpent sacré que l'on nourrissoit dans le temple de Minerve, venoit de disparoître : la déesse abandonne ce séjour, s'écrièrent les Athéniens, que tardons-nous à la suivre ?

Les Romains nourrissoient des serpens dans le temple de la bonne déesse : aux pieds même de cette divinité on voyoit, comme aux pieds de plusieurs images de la mère des dieux, un serpent couché [5] ; comme Proserpine, elle fut aimée par son père, qui se métamorphosa en serpent pour la séduire. [6]

Les serpens de Cérès étoient célèbres dans la religion des anciens. Cet animal, comme enfant de la

[1] Cuperi, *Harpocrates*, p. 59. = [2] Vaillant, Fam., T. II, p. 317. = [3] Plutar., *de Isid. et Osir.* = [4] Herod., lib. VIII, § 41. = [5] Plutar., *Vit. Cæsar.* = [6] Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 12.

terre, devoit être agréable à Cérès, quand on ne le considéreroit pas sous ses rapports mystérieux avec cette divinité; aussi en est-elle environnée, son char en est quelquefois attelé, et, pour l'ordinaire, ils ont des ailes; sa chevelure en est quelquefois tressée: telle est la Cérès des Phigaliens [1]. Psyché conjure la déesse par ses serpens [2]: enfin un grand nombre de monumens placent Jupiter, Bacchus, Hercule, Apollon, l'Amour, Minerve, Pallas, Cérès, Diane, Proserpine et toutes les divinités entre deux serpens. [3]

§ III. *Le serpent étant le symbole de la divinité, il étoit le symbole de toutes les éminentes qualités qui appartiennent à l'Être-Suprême.*

Cet animal étant l'emblême de la divinité, étoit conséquemment le symbole de toutes les qualités qui lui appartiennent, de la bienfaisance, de la fécondité, de la puissance, de la sagesse, de la prudence, de la vigilance, de la concorde, de la félicité, de la victoire, de l'immortalité.

Les Egyptiens donnoient les noms d'Agathodemon

[1] Minutius Felix, p. 17. — Nonnus, *Diony.*, lib. VI. — *Cabinet de Stosch.*, n° 238. — Horat., lib. III, car. XI. = [2] Apul., *Met.*, lib. VI, p. 106. = [3] Gessner impp., Tabl. 153, fig. 33; Tabl. 163, fig. 8; Tab. 168. — Haym, *Th. Br.* I, Tab. 17, fig. 2.

et de Cneph, à tous les symboles qui représentoient la fertilité, et surtout au Nil. [1]

Ils donnoient encore le nom d'Agathodemon, Cneph ou Onnuphis, aux taureaux sacrés qu'ils adoroient comme les symboles du Nil ascendant, et de la fertilité de la terre [2]. Ils représentoient la nature féconde par un serpent s'élançant d'un globe.

Dans l'histoire de Cérès, le serpent appartenoit non-seulement à la déesse qui inventa l'agriculture, mais encore à Triptolème qui apprit aux mortels à cultiver le bled.

Une médaille du cabinet de Ste-Geneviève, présente, dans un ovale formé par un serpent qui mord sa queue, une table au-dessus de laquelle est un autre serpent à tête de lion, qui s'élève sur les replis de son corps; l'inscription grecque a ce sens: *Remettez la matrice de cette femme dans son lieu, vous qui réglez le cours du soleil.* Cette médaille est un emblême de la fécondité. [3]

La déesse Tutélina, chez les Romains, veilloit à la conservation des moissons et des fruits de la terre déjà recueillis; elle avoit le serpent pour attribut, et dans la plupart de ses statues, un serpent entortillé à un tronc d'arbre, tourne sa tête vers elle; dans

[1] *Magnum Della vocatur id, juxtà quod divertitur magnus fluvius, dictus Agathodæmon.*—Ptolem., *Geogr.*, lib. IV. cap. 5. = [2] *Per serpentes, et fœcunditatem, et in formarum productione varietatem, designabant Ægyptii.*—Ælian., lib. XII. cap. XI.—Kircker. lib. V. *Obel.* fol. 420. — La Chauss. *Mus. Rom.* sect. II. p. 57. = [3] Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. II, p. 372.

plusieurs monumens anciens deux serpens traînent une charrue [1]. Dans plusieurs autres, le serpent qui représente Isis, a un sein comme une nourrice [2]; car on employa les figures des deux sexes du serpent, pour représenter l'emblême de l'être générateur, comme on employa le bœuf et la vache; on le représenta aussi sous les formes humaines des deux sexes. L'objet de cet emblême étant l'être qui donne la vie, et qui préside à sa propagation, les anciens y employèrent les deux sexes, sans lesquels elle ne peut avoir lieu.

Lorsque Junon tient de la main droite un serpent replié en spirale, c'est l'emblême de la divinité conservatrice, *Juno conservatrix*. Lorsqu'elle le tient sans être replié, c'est l'emblême de la souveraineté de cette déesse: en général le serpent étoit l'emblême de la souveraineté, on représentoit sous ce symbole la puissance royale. Les Egyptiens ornoient les diadêmes de leurs rois, de figures de serpens, ils marquoient par là, suivant Elien, la force invincible de l'empire [3] : une aigle porte une couronne dans son bec, devant le serpent.

Le serpent étoit le symbole de la santé ; sous ce rapport, il étoit le dieu Esculape lui-même : c'est encore comme dieu de la santé et de la médecine qu'il étoit un des attributs d'Apollon et de Bacchus.

[1] Hunter, *Num.* Tab. 25, fig. 23.= [2] Tristan, *Com. hist.*, T. I, p. 744.—Spanheim., *de usu Num.*, T. I, p. 306.= [3] *De Nat. animal.*, lib. VI, cap. 38.

Hygiea déesse de la santé, étoit représentée avec un serpent : elle lui donne souvent elle-même des alimens dans une patère, ainsi que Pallas, dont il étoit aussi le symbole [1] ; quelquefois il combat pour les peuples qu'il protège, tel est le Sosipolis des Eléens [2]. Il étoit l'emblême de la victoire ; aussi étoit-il particulièrement consacré à Bacchus, vainqueur des Indes. On le voit sur les chevaux qui conduisent le char de la victoire [3] ; on le trouve comme insigne de la victoire, dans les médailles de César ; on le retrouve aussi comme insigne des phalanges, des cohortes, et même de certains peuples guerriers. [4]

Il étoit consacré aux héros, et il étoit l'emblême de l'héroïsme : on connoît le serpent d'Epaminondas, d'Ajax fils d'Oïlée [5], de Télèphes [6], celui du Cychrée, qui parut lorsqu'on se préparoit à livrer le combat de Salamine. Les serpents étoient regardés comme les génies tutélaires et conservateurs des héros et des monarques. Dans la grande agathe onyx de la sainte chapelle de Paris, ceux qui sont sur les cuisses de Tibère, représentent la profonde prudence et le grand bonheur de cet empereur, ainsi que les nombreuses victoires obtenues tant par lui que par

[1] Cimelius Vindob., II, tab. 13, fig. 2, p. 4.—Havercamp., *Num. Contorn.*, fig. 7, p. 65. = [2] Pausanias, lib. V, cap. 20. = [3] Gessner, *Num. Reg. Maced.*, Tab. 4, fig. 39. = [4] Arrian., *in Præf.* = [5] Philost., *Heroic.*, cap. 8, § 1. = [6] Hygin., Fab. 100.

ses lieutenans Drusus, Germanicus, etc.[1]. On le voit sur les monumens comme symbole de la prudence de ce personnage. [2]

Tous les genres de bien étoient attribués au serpent : il étoit aussi le pronostic d'une grande renommée ou d'une grande fortune. Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, Pomponia, mère de Scipion l'Africain, la mère de Spartacus, Aétia, mère d'Auguste, Mammæa, mère d'Alexandre Sévère, eurent en songe, par des serpens, l'annonce de la grandeur future des enfans qu'elles portoient dans leur sein. Plusieurs autres empereurs, tels qu'Aurélien, Maximien, etc., reçurent le même présage dans leur enfance. Cicéron raconte l'histoire de l'acteur Roscius, qui acquit une si grande gloire dans son art, Lorsqu'il étoit encore au berceau, un serpent lui enveloppa le corps pendant son sommeil : son père consulta les devins, qui répondirent qu'il étoit destiné à une grande renommée [3]. Beaucoup de personnages de l'antiquité tinrent à honneur d'être nés du serpent, c'est-à-dire de la divinité, et on le leur attribua par flatterie. Les Messéniens débitèrent qu'Aristomène naquit d'un serpent : les Sicyoniens en dirent autant d'Aristodamas, les Macédoniens d'Alexandre [4]. Les Romains furent bien aises que Scipion participât au même avantage qu'Alexandre : dans l'état où Annibal avoit réduit Rome, les po-

[1] Tristan, T. I, p. 100, 113. = [2] *Antiq. Herc. Pitt.*, T. III. p. 104, n. 4. = [3] Cicer., *de Divinat.*, lib. I. = [4] Quint. Curt. lib. I, cap 1, *Num.* 17.

litiques habiles souhaitoient que les erreurs populaires relevassent les espérances des Romains, et fissent regarder Scipion comme un homme destiné par les dieux à de grandes choses [1]. Une telle naissance sembloit si glorieuse, que l'empereur Galérius, fils d'un paysan, se l'attribua pour couvrir par le merveilleux l'origine de son extraction. [2]

Le serpent, comme symbole de la divinité, en avoit non-seulement toutes les qualités, mais il réunissoit tous ses caractères et il en remplissoit toutes les fonctions; aussi voyons-nous sur les monumens anciens un serpent entortillé autour d'un autel, recevant de la piété sa nourriture, dans une patère [3]. Les serpens avoient le don de la divination, qui se faisoit en considérant les différens mouvemens de cet animal: cette divination, qui s'appeloit ophiomantie, est très ancienne; elle étoit en usage chez les Égyptiens et les Phéniciens. Dans la Grèce les serpens étoient consacrés à Trophonius, à la grotte duquel on voyoit le temple du bon génie [4]. Les Grecs étant encore en Aulide, tirèrent le présage que la guerre de Troie dureroit dix ans, de l'apparition du serpent qui dévora une couvée de neuf petits oiseaux et leur mère. Le serpent sortant du tombeau d'Anchise et traînant sept plis tortueux, annonça à Enée que ses courses se termineroient

[1] Tit. Liv. lib. XXVI.—Aul.-Gel, lib. VII, cap. 1.— [2] Aurel. Victor., *in Epitom.* = [3] Pedrus, *Mus. Farnes.* III, Tab. 4, fig. 8, p. 56, 57. = [4] Pausan. *in Bœotic.*

après sept années [1]. L'oracle de Jupiter Ammon est représenté par des figures dans lesquelles on a réuni les rayons du soleil, le calathus et le serpent. Le pronostic augural d'un bonheur futur, se faisoit par les serpens venant manger ce qu'on leur préparoit sur les autels; cette divination fut pratiquée par les Argonautes. [2]

Ainsi les serpens étoient adorés, non-seulement comme dieux conservateurs et sauveurs, mais encore comme dieux de bonheur et de félicité; c'est pourquoi ils étoient l'emblême de la fortune : alors ils avoient des ailes, comme lorsqu'ils représentoient la victoire [3] ou Pallas. Ils étoient aussi les dieux domestiques : Montfaucon rapporte un monument [4] sur lequel on voit un palmier d'où pendent deux couronnes de laurier, et au bas un grand serpent avec l'inscription : *au génie, lare salutaire.* [5]

Ils étoient les génies tutélaires et bienfaisans des lieux où on les rencontroit, aussi dès qu'ils parois-

[1] Servius, *Æneid.*, lib. V, v. 85.

[2] Après les vœux faits par Idmon, le poète ajoute :

Dixerat, et summis frondentibus intulit aris
Libavitque dapes, placidi quas protinus angues
Umbrarum famuli, linguis rapuere coruscis. (Valerius Flaccus. *Argon.*)

[3] Beger, T. III, p. 298. = [4] Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. I, p 322.

[5] Apud Samogitios, Sarmatiæ populos, serpentes pro laribus tutelaribus in ædibus aliferuntur (Stuckius. Sacr. p. 38.)

soient, ils étoient universellement adorés, et la joie se répandoit partout. Cette idée des génies fut prise des actes particuliers de la puissance qui régit la nature, et l'emblême du serpent, qui étoit celui de Dieu, fut conservé pour les représenter. Virgile dit du serpent qui étoit sorti du tombeau d'Anchise, qu'Enée encouragé par cette apparition redouble ses sacrifices, sans savoir si c'est le génie tutélaire du lieu ou celui de son père [1] : il n'y a pas de lieu sans génie, dit à cette occasion Servius. [2]

La superstition se plaît à étendre les objets du culte; c'est ainsi que les serpens étoient aussi les gardiens des vierges [3]. Plutarque dit que le serpent avoit été placé au bas de la statue de Minerve au Parthénium à Athènes, pour marquer que la virginité avoit besoin d'un gardien. Ils gardoient aussi les trésors : tel est le serpent du jardin des Hespérides, celui de la toison d'or, et celui qui dans les mystères de Bacchus, sembloit garder une grappe d'or.

§ IV. *Le serpent, divinité des Enfers.*

Le serpent, étant l'emblême de la divinité, présidoit à la mort; aussi voit-on beaucoup d'inscriptions sépulcrales, gravées sur le corps d'un serpent. Il étoit alors le dieu des enfers, et il a chez les diverses nations tous les caractères qui appartiennent à cette divinité : il est, sous cet aspect, un dieu impi-

(1) Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 95. = (2) Servius, *in Æneid.*, lib. V, v. 85. = (3) Nonnus, *Dionys.*, cap. 13, p. 409.

toyable, il est l'attribut des Euménides, il est placé sur la tête d'Hécate. Le serpent étant révéré comme l'emblême de la divinité qui donne la vie et qui préside à la mort, on crut par son moyen pouvoir évoquer les ombres sur lesquelles il dominoit; de là vinrent tant d'oracles rendus au nom du serpent, les enchantemens dans lesquels on l'employa, et l'idée singulière qu'il avoit quelquefois communiqué le don de prophétiser. L'écriture sainte défend aux Hébreux de consulter les Pythons ou serpens, et par leurs moyens d'interroger les morts [1] : la Pythonisse d'Endor possédoit un de ces serpens, par le moyen duquel elle évoqua l'ombre de Samuel, qu'elle fit voir à Saül [2] (q). Les Grecs appeloient Nécromancie cette sorte de divination; elle fut toujours inconnue aux Egyptiens, qui avoient un trop grand respect pour les morts, pour admettre cette superstition. Les Hébreux furent très attachés à cette sorte de divination; car quoique Dieu [3] condamnât à la mort ceux qui l'exerçoient, elle subsista chez eux près de neuf siècles après Moïse. Josias, qui vécut plus de neuf cents ans après la mort de Moïse, abolit les Pythons dans la tribu de Juda, et le territoire de Jérusalem [4]. Le serpent d'airain, auquel on offrit de l'encens jusqu'au temps d'Ezéchias, fut brisé par ordre de ce prince, environ 724 ans avant J. C. [5]

[1] *Exod.*, cap. XXXII, v. 4.—*Deuteron.*, cap. XVIII, v. 11. = [2] *Reg.* I, cap. XXVIII; v. 7, 14. = [3] *Levit.*, cap. XX v. 27. = [4] *Reg.*, IV, cap. II. = [5] *Reg.* IV, cap. XVIII.

Un hymne d'Orphée, adressé au génie, qui est le même que l'Ophionée ou le serpent, présente d'une manière claire, les idées que les anciens attachoient au dieu qui préside à toute la nature, lorsqu'ils le considéroient sous les deux rapports de la divinité bienfaisante, qui donne la vie à tout, et qui répand des biens sur les mortels, et de la divinité qui préside à la mort, et qui charge leur vie de douleurs et de maux. Sous le dernier rapport, il le qualifie de *horrendus*, *multivagus*, *alastor*, ou *infestus*; tandis que, sous le premier rapport, il lui donne les épithètes de dieu bienfaisant, de grand Jupiter, de créateur du monde, de générateur des hommes, de dispensateur de la vie, de maître de tout. Voici cet hymne [1] :

« J'implore le génie, grand conducteur, effroyable, le dieu bienfaisant, qui a tout créé, qui a dispensé la vie aux mortels, le dieu redoutable et dangereux, qui erre partout, le souverain universel, qui fait pénétrer les richesses et la joie dans la demeure des mortels, ou qui charge leur vie de douleurs et de maux. C'est dans tes mains que résident leur bonheur ou leur malheur; chasse donc loin de nous le deuil et l'affliction qui empoisonnent le cours de la vie, et laisse-nous, sur la terre fertile, achever nos jours dans la paix et la tranquillité. »

Le titre de grand conducteur donné par Orphée

[1] Orph., *Hymn.* 72.

au serpent, rappelle qu'il servit aussi de symbole aux colonies dont il étoit le dieu protecteur, et qu'on représenta sous la figure emblématique du serpent quelques fondateurs des anciens peuples, tels que Cécrops, Cadmus, etc.

Lorsque les anciens représentoient le serpent comme le génie du bien, ils le plaçoient élevé, et ils lui donnoient certains signes, auxquels il étoit facile de le reconnoître; lorsqu'il paroissoit comme génie du mal, il étoit rampant, et il avoit les signes contraires: on peut voir ces détails dans Artémidore [1], et dans divers recueils de médailles. Chez les Egyptiens, qui regardoient la chouette comme le symbole des mauvais génies, elle accompagnoit le serpent qui étoit alors le principe du mal; chez les Grecs, lorsqu'on voit la chouette à côté du serpent, elle n'est le plus souvent que la compagne de Minerve. [2]

§ V. *Le serpent, symbole des élémens, du soleil, et de Bacchus soleil inférieur. Culte de Bacchus serpent.*

Le serpent étoit encore le symbole des élémens, mais on ne le représentoit pas de la même manière pour tous les élémens : la terre, et le mouvement productif dont elle est animée, étoient représentés par un serpent couché et à deux cornes; l'eau étoit

[1] Artémidor., *Oneirocr.*, lib. II, cap. 13.—Jobert, *Science des médailles*, T, I, p. 414. = [2] Caylus, *Recueil d'antiq.*, T. I, 97. — Haym., *Th. Br.*, II, Tab. 9, fig. 10, p. 97.

représentée par le corps tortueux du serpent, image de l'ondulation des ondes ; l'air, par le sifflement d'un serpent debout, ou par la langue à trois pointes d'un serpent qui siffle ; le feu étoit représenté par un serpent debout, qui étoit placé sur un autel, ou sur la tête des dieux, ayant un globe sur la tête. [1]

Il étoit l'emblême du soleil proprement dit, dont le culte n'étoit pas séparé de celui du serpent. C'est sous ce rapport que les Sabéens qui regardoient les pyramides d'Egypte, comme le symbole du soleil, disoient que les cendres d'Agathodemon, reposoient sous une de ces pyramides. On voit dans les Abraxas le soleil représenté par des hommes à tête de lion rayonnante, qui tiennent un serpent dont la tête a aussi des rayons [2]. On voit aussi dans plusieurs antiques une tête de lion rayonnante sur le corps du serpent : c'est comme représentant le soleil inférieur, c'est-à-dire la force pénétrant et fécondant l'univers, que le serpent étoit le symbole de Bacchus. On l'adoroit à Cyzique sous la forme du serpent, comme on l'y adoroit sous celle du taureau : il est représenté dans les médailles de cette ville, sous la figure de ce reptile qui s'entortille autour d'un flambeau [3]. Phanès, le Bacchus des Orphiques, avoit aussi la figure du

[1] Kircker, *Obel. Pamph.*, p. 350. = [2] Montfaucon, *Ant. Expl.*, T. II, p. 359. = [3] D'Hancarville, *Recher. sur les arts de la Grèce*, T. I, p. 463.

serpent [1]. L'asphodèle, plante dont Homère dit qu'étoit semé le séjour des morts, étoit consacré à Bacchus, ou au dieu qui présidoit à la vie et à la mort, représenté par l'emblême du serpent. Dans l'île de Ténos on le révéroit sous ce même emblême.

§ VI. *Il étoit le symbole de Bacchus, dieu du vin.*

Le serpent étoit consacré à Bacchus, même comme dieu du vin [2]; de là est née la fable que les serpens sont les amis des bacchantes, dont ils lèchent les joues. Dans les bacchantes d'Euripide, les nœuds de la peau de cerf tachetée, vêtement des bacchantes, étoient formés par des couleuvres qui se jouoient autour de leur cou, et les serpens enlevoient avec leur langue, le sang qui souilloit leur visage [3]. On voit dans Plutarque, jusqu'à quel point ces superstitions étoient répandues dans la Thrace et dans la Macédoine [4]. Quoiqu'Olympias eût horreur de la fable du serpent père d'Alexandre, et qu'elle écrivît à son fils, lorsqu'il se disoit fils de Jupiter : *Cesse de me calomnier auprès de Junon;* cependant elle fut plus livrée qu'aucun autre à ce fanatisme. Elle ajouta à ces superstitions, des rites plus barbares et un specta-

(1) Athenagor., *Leg. pro Christ.*

(2) *In nodo coerces Viperino*
Bistonidum sine fraude crines. (Horat. *Carm.* XI, lib. III.)

(3) Euripid., *Bacch.*, v. 695., 767. = (4) Plut. *Vit. Alex.*, § 3, 4.

cle plus affreux; elle traînoit après elle dans des chœurs de danse, des serpens privés qui, s'élançant hors des corbeilles et des vans mystiques, s'entortilloient autour des thyrses des bacchantes, et jetoient l'effroi parmi les assistans. De toute ancienneté, les femmes de ces contrées ont été possédées de la fureur divine qu'inspire Bacchus, d'où leur est venu le nom de Clodones et de Mimallones [1]. La Macédoine, et surtout le canton où étoit Pella, pro-

[1] L'auteur de l'Etymologicum magnum fait dériver le mot de clodones de l'espèce de sifflement que ces femmes avoient coutume de faire en parlant. Quant au mot de mimallones, voici l'étymologie qu'en donne Polyen (lib. IV. c. v.) : « Argée roi » de Macédoine, attaqué par Galaurus, roi des Taulantiens » peuple d'Illyrie, ordonna aux filles de Macédoine de se » porter au sommet du Mont Eribée, lorsqu'elles verroient l'en- » nemi. A son approche elles descendirent en grand nombre » des montagnes, portant dans leurs mains des thyrses, en » forme de piques, et le visage couvert avec des branches » d'arbres : elles inspirèrent la terreur aux Taulantiens qui, ne » les connoissant pas, jetèrent leurs armes, s'enfuirent préci- » pitamment et laissèrent leur bagage. Argée fit bâtir un temple » à Bacchus Pseudanor, et ces filles prirent le nom de Mimal- » lones. »

Hésychius et Suidas disent que les Mimallones étoient les Ménades, les Bacchantes, les prêtresses de Bacchus chez les Thraces : Suidas ajoute que ces prêtresses de Bacchus furent d'abord appelées Clodones et ensuite Mimallones. Il prétend que le nom de Mimallones vient de μίμημα, *imitation*, en ce que les femmes animées de la fureur de Bacchus imitoient les actions des hommes; d'autres l'ont fait dériver du Mimas montagne de Thrace où l'on célébroit les cérémonies mystérieuses de Bacchus. Nonnus met les Mimallones au nombre des compagnons

duisoit, ainsi que beaucoup d'autres contrées de l'orient, des serpens d'une grandeur considérable, mais en même temps si doux et si privés, que les femmes les nourrissoient dans leur sein ; ils dormoient avec les enfans, se laissoient presser dans les mains, et fouler aux pieds, sans témoigner la moindre colère. Telle est sans doute l'origine de la fable d'O-

de Bacchus dans son expédition de l'Inde. Perse (Satyr. I. v. 99.) cite ces quatre vers tirés d'une pièce sur la mort de Penthée, qui paroît être de Néron, d'après l'autorité de Dion et des anciennes Scholies :

Torva Mimallones implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, et lyncem mœnas flexura corymbis,
Evion ingeminat; reparabilis assonat echo.

Stace prétendoit que les Mimallones suivoient le char de Bacchus ; Ovide le leur fait précéder :

Ecce Mimallonides, sparsis in terga capillis.....
Dum sequitur Bacchus.

(Ovid. *Art. Amat.* lib. I. v. 541.)

On lit dans Sidonius (*Præf. Paneg.* Authemii.)

Tunc Faunis Dryades, Satyrisque Mimallones aptæ,
Tuderunt lepidum, rustica turba, melos.

Bochart fait dériver le nom de Mimallones, du mot hébreu *Memallelan*, *id est*, *Garrulæ* et *loquaculæ*; ou de *Mamal*, *Pressoir* (Geog. *Sacr.* lib. I. cap. XVIII.)

Elles avoient à peu près les mêmes pratiques que les femmes de l'Edonie et de la Thrace, qui habitoient les environs du mont Hœmus. C'est même delà qu'est dérivé le mot grec θρησκεύειν imiter les Thraces, ce qui signifie se livrer à un culte superstitieux.

lympias [1], et il est vraisemblable que les serpens de la Thrace ont donné naissance à la fable du serpent père de Bacchus Zagrée, ou Sabazius (*r*); car les phénomènes les plus simples ont enfanté les faits mythologiques les plus extraordinaires, et la plus grande partie des superstitions les plus absurdes doit son origine à des choses naturelles.

CHAPITRE IV.

Bacchus, pouvoir générateur, adoré sous le symbole du taureau.

§ 1. Le taureau, symbole de Bacchus, dieu de l'agriculture, dieu des enfers et principe de la substance humide.

§ 2. Dans les mystères, le taureau est le symbole du *protogonos* (de l'Être premier-né), titre donné à Bacchus.

§ 3. Le taureau, animal symbolique du Demiourgos dans toutes les religions anciennes, génie générateur des anciennes cosmogonies de la Perse et de tout l'Orient.

§ 4. Le bœuf Apis.—Symbole d'Osiris.—Principe de la fécondité.—Ses rapports avec le Nil.—Avoit le don de la divination.— Le taureau Dionysiaque chez les Grecs le même que le bœuf Apis. — Divers emblêmes du taureau sur les monumens anciens.

§ 5. L'idée du taureau, emblême du principe fécondant, ne doit pas être séparé de l'idée du taureau emblême de l'agriculture.

[1] Lucian, *Alex.*, § 7, 12.—Casaub., *ad Sueton.*, lib. III,

§ 6. La doctrine du principe actif, du principe passif et du résultat des deux, se retrouve, avec d'autres formes, sous les noms d'Apis et de la vache Athyr.—Le principe passif prenoit le nom de toutes les déesses qui, ainsi que la vache Athyr, étoient honorées comme un des principes universels, et qui en remplissoient les fonctions : c'étoit la nature mère de tout ce qui existe, quelque fût son nom. Toutes ces déesses portoient des cornes et avoient quelques autres attributs de la vache, ou elles étoient représentées par la vache elle-même.

§ 7. La lune principe passif.—Les Anciens lui attribuoient une action féconde, propre au développement des germes.—Elle engendre Apis, par la lumière féconde qui va frapper la vache Athyr.

§ 8. Les Argiens donnoient à la lune le nom mystique d'Io.—Io étoit encore l'Isis égyptienne.—Ses aventures allégoriques établissent ses rapports avec la lune et avec Isis.

§ 9. La nuit ou les ténèbres, berceau de la nature universelle, qui en contenoit les élémens, adorée comme divinité mère de tous les astres sous le nom de vache Athyr ou de Vénus *Scotia*, c'est-à-dire ténébreuse.

§ 10. Apis, chez les Égyptiens, ou Épaphus, fils d'Io, chez les Grecs, considéré comme le symbole des productions.

§ 11. Le taureau emblême du dieu du vin.

§ I. *Le taureau symbole de Bacchus, dieu de l'agriculture, dieu des enfers, et principe de la substance humide.*

Le serpent étoit, avec le taureau, le principal symbole de Bacchus; de là, cette formule des initiés: *le serpent engendra le taureau.* Aussi Bacchus fils de Jupiter et de Proserpine avoit-il les surnoms de *Tauromorphos*, *Taurocephalos* ou *Taurinoca-*

pite, *Tauroceros* [1] ou *Taurinis cornibus* : Orphée l'appelle *Taurometopos* [2], ou *Taurina fronte*. Lorsqu'il étoit représenté sous la forme d'un taureau, les Grecs lui donnoient le nom de *Bougènes*. Plutarque [3] nous a transmis l'hymne chanté par les femmes des Eléens en l'honneur de Bacchus : « Viens, » Bacchus, viens, illustre héros, dans ton temple » auguste, accompagné des grâces; viens dans ton » temple maritime, avec ton pied de bœuf. » Ensuite elles répètent deux fois, *ô digne taureau* ! Plutarque et Diodore de Sicile [4] expliquent l'attribut du pied de bœuf donné à Bacchus par l'invention de l'agriculture, dont le bœuf est le symbole le plus naturel. Les Egyptiens qui dans la suite abrégèrent ces symboles, peignirent seulement la corne : une corne de bœuf peinte, dit Horus Apollo [5], désigne les travaux. Le bœuf est le compagnon de l'homme dans les travaux rustiques et le ministre de Cérès, dit Varron [6]. On immoloit des taureaux et des bœufs à cette déesse, et nous avons vu qu'à Hermione on lui fit des sacrifices avec des génisses [7] ;

[1] Euripid., *Bacch.*, v. 100.

[2] Ovide a dit :

Accedant capiti cornua, Bacchus eris (Ovid. *Epist.* XV. 24.)

Et Lycophron : Arcana tauro offeret libamina. *Tauro*, id est *Baccho*, dit le Scholiaste (p. 42. et 43. — Orph., *Hymn.* 44.)

[3] Plut. *Quæst. græc.*, cap. 36. = [4] Plut. *Ibid.* — Diod. Sic., lib. III, § 64. = [5] Hor. Apollo, lib. II, cap. 17. = [6] Varr., *De re rustic.*, lib. II, cap. 5. = [7] Plut., *de Genio Socr.*

quelquefois elle étoit représentée avec des cornes de taureau, et debout sur la tête d'un bœuf [1]. Ce qui rattache plus particulièrement cet attribut de Bacchus aux mystères d'Eleusis, c'est que, devant l'Eleusinium à Athènes, dans l'endroit même où étoit la statue de Triptolème, on voyoit un bœuf de bronze que l'on conduisoit au sacrifice. [2]

Chez les Argiens, Bacchus avoit le surnom de fils du Taureau; on l'évoquoit du sein des eaux au son des trompettes [3]. On jetoit un agneau dans la mer pour le portier des enfers, et l'on cachoit des trompettes entre les thyrses, ainsi que Socrate, historien d'Argos, le rapporte dans son ouvrage sur les Osius ministres de Delphes; l'on reconnoît ici le double caractère de Bacchus dieu des enfers, et principe de toute substance humide, c'est dans ce dernier sens qu'Horace dit :

Tu flectis amnes, tu mare barbarum. [4]

C'est ainsi que les anciens peignoient tous les fleuves avec des cornes de taureau, et que dans l'hymne des Eléennes, le temple de Bacchus étoit placé près de la mer.

§ II. *Le taureau symbole de Bacchus Protogonos.*

Dans les mystères, le taureau est le symbole de

[1] Winck., *Cabinet de Stosch.*, n° 224. = [2] Plut., *de Isid. et Osir.* = [3] Pausanias, lib. I, cap. 14. = [4] Horat., lib. I, *Ode* 11.

l'être premier-né, le *Protogonos* des Grecs, titre donné à Bacchus. [1]

Par un effet de son action, le monde matériel sortoit de l'enveloppe du cahos : le cahos étoit figuré par l'œuf qui étoit consacré dans les mystères de Bacchus, comme le type ou l'image de ce qui produit et contient tout [2]. L'œuf du cahos partagé en deux est représenté sur une médaille de Syracuse [3], dont le revers porte l'empreinte d'un bœuf venant de heurter si violemment l'œuf, qu'il en a rompu l'enveloppe de laquelle le monde est sorti. Aussi les Grecs donnoient-ils à Bacchus la qualité de Pantodynaste, *Omnium præfectus*. [4]

Dans l'écriture sainte, Dieu est souvent appelé *Abbir*, mot qui, d'après Bochart, signifie également puissant et taureau : c'est ainsi que le mot égyptien qui a été celui du premier être, signifioit dieu, taureau, serpent. Le bœuf de la médaille Syracusaine est posé entre deux dauphins, qu'on sait être le symbole des eaux. Bacchus y est bien reconnoissable, par la couronne qu'il porte : c'est la même que l'on donne à Cérès, elle est faite de l'herbe du bled, et elle appartenoit à Bacchus comme dieu producteur et comme inventeur de l'agriculture.

(1) . . . . Διονύσιον.....
Πρωτογόνον.
. . . . Dionysium.....
Primigenitum. (Orph. *Hymn.*)

(2) Plut., *Sympos.* = (3) Goltzius, *Sicilia*, Tab. V, n° 3. = (4) Orph. *Hymn.* 44, v. 2.

§ III. *Le taureau, symbole du Demiourgos dans toutes les religions anciennes, génie générateur de toutes les cosmogonies.*

Le taureau fut, dans toutes les religions anciennes, l'animal symbolique du Demiourgos [1]. Il fut le génie générateur des anciennes cosmogonies de la Perse et de tout l'Orient; c'est le taureau que monte Mithra et qui donne la fécondité à la lune dans la théologie Persanne [2], c'est le dieu Urotal ou le Bacchus des Arabes qu'ils représentoient sous l'emblème du bœuf, c'est l'Apis des Egyptiens, le dieu de Memphis qui y étoit adoré avec toute la vénération due à la divinité [3]. C'est le bœuf Mnevis que les habitans d'Héliopolis adoroient sous le nom de Neton ou de dieu, c'est le taureau Baccis ou Onuphis adoré à Hermuntis dans le temple d'Apollon [4]. C'est le même dieu qu'Osiris ou Bacchus, le dieu générateur, le dieu de la fécondité; Apis et Osiris retracent la même idée théologique: l'ame d'Osiris, disoient les prêtres égyptiens, a passé dans Apis [5] (*s*). Le bœuf Apis étoit un des objets les plus sacrés du

(1) Apis, populorum omnium numen est. (Pomp. Mela. *de situ orbis*, lib. I. c. IX.)

(2) Porphyr., *de Antr. nymph.*—Hyd., *de Veter. Pers. relig.*, p. 113.—Zend Avesta, T. II, p. 117. = (3) Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 21.

(4) Jablonski croit le nom de Baccis altéré, et il lui substitue Onuphis qui signifie *esprit bon* ou dieu bon.

(5) Plut. *de Is. et Osir.*

culte des Egyptiens [1] ; comme dieu générateur, il devoit avoir des marques caractéristiques qui se rapportoient au soleil et à la lune, les deux grands astres qui influent si puissamment sur la fécondité de la nature. [2] Ainsi que Jupiter, Bacchus, Osiris et les autres dieux générateurs, le taureau étoit le symbole du soleil [3] ; il est représenté regardant le soleil levant [4]. D'après un ancien ordre de Mercure, les Egyptiens logeoient Apis, à Nicopolis, dans une maison qui devoit avoir son aspect à l'Orient [5] : dans le Zend Avesta on lui donne l'épithète de taureau pur et lumineux ; suivant Macrobe, les cornes de Bacchus étoient l'emblême des rayons solaires [6] d'où elles ont été appelées *Aureæ* par Sidonius Apollinaris [7]. Une ancienne épigramme appelle Bacchus χρυσοκεροῦν [8] : Bacchus, dans cette mythologie, étoit fils de Jupiter Ammon, et Ammon qui étoit le soleil, étoit représenté avec des cornes de bélier ; c'est pourquoi quelques écrivains ont dit que Bacchus avoit des cornes, parce qu'il étoit fils d'Ammon. Les cornes de toutes les figures de bœuf qui représente dans Bacchus le soleil inférieur, sont en forme de croissant ; on a donné

(1) Ægyptiis, Apis deorum maximus. (Lucian., *de Sacrificiis.*)

(2) *Zend avesta*, T. I, Part. II, p. 171.

(3) Ille suis Phœbi portat cum cornibus orbem (Man. lib. IV.). Manilius applique ce vers au bœuf comme emblême du soleil. = (4) Hygin, lib. I, cap. 22. = (5) Ælian, lib. XI, cap. X. = (6) Macrob. lib. I. cap. 21. = (7) Sidonius Apollinaris, *Carm.*, 22, v. 26.

(8) Aureo
Cornu decorum. (Horat. lib. II, od. XIX, v. 30.)

aussi au bœuf, symbole du soleil inférieur, les ailes recourbées. Chez les Grecs, dit Vinckelmann, les bœufs étoient consacrés au soleil, et ils traînoient le char de Diane [1] : dans toutes les théologies anciennes, le taureau remplit les fonctions relatives à la génération des êtres, et il figure comme un des premiers agens de la nature. Aussi avoit-il les caractères les mieux prononcés de la faculté génératrice.

« J'invoque, dit le Zend Avesta, le taureau qui » fait croître l'herbe en abondance, ce taureau pur » et qui a donné l'être à l'homme pur. [2]

» Adressez vos prières au taureau pur, excel- » lent, céleste, saint, à ce principe de tout bien, » qui n'a pas été engendré, au taureau qui a donné » la pluie. [3]

» Le taureau unique étant mort, dit le même livre » sacré, les grains vinrent de la moelle de son » corps; des cornes sortirent les fruits, et tout le » reste sortit du taureau. [4]

» J'adresse ma prière au taureau d'où sont sortis » les êtres qui peuplent la terre, de qui viennent » les troupeaux et les arbres en abondance, le » taureau principe des biens nombreux qui sont » dans ce monde. [5] »

On lit dans le Zend Avesta une foule d'autres prières qui contiennent les mêmes idées théologiques.

[1] Winckel., *Hist. de l'art.*, T. II, p. 7. = [2] Zend Avesta, T I, Part. II, p. 86, 87. = [3] *Ibid.*, p. 424. = [4] *Ibid.*, p. 371. = [5] *Ibid.*, p. 201, 233.

Ces idées théologiques se retrouvent dans les contrées les plus reculées de l'orient, chez les Japonais, chez les Indiens : elles ont même pénétré dans les contrées glacées du nord de l'Europe.

§ IV. *Le bœuf Apis. — Ses rapports avec le Nil, cause principale de la fertilité de l'Égypte.—Symbole d'Osiris principe de la fécondité. — Avoit le don de la divination. — Le taureau dionysiaque chez les Grecs, étoit le même que le bœuf Apis.— Divers emblêmes du taureau.*

Les rapports du bœuf Apis avec le Nil, principale cause de la fertilité de l'Egypte, étoient consacrés par l'inauguration de ce dieu dans le temple de Nilopolis, ville dédiée à la divinité du fleuve. C'étoit là qu'il étoit d'abord nourri par les prêtres, durant quarante jours, jusqu'à la cérémonie de sa consécration, après quoi on le ramenoit à Memphis : c'étoit aussi dans les eaux du Nil ou dans des puits remplis de cette eau qu'il terminoit sa vie. De là l'origine des pronostics que l'on tiroit du bœuf sacré pour l'abondance de l'Egypte et pour la crue des eaux, qui commençoient tous les ans sous le signe du taureau. Le bœuf Apis étoit même le symbole du Nil [1] : on célébroit l'anniversaire de la naissance d'Apis, en même temps que l'accroissement du Nil commençoit à devenir sensible [2]. Cette théophanie du bœuf Apis coïncidoit

[1] Jablonski, lib. I, p. 214. = [2] Ælian., lib. XI, cap. 10, *de Natur. animal.*

toujours avec l'époque où la crue du Nil donnoit l'espérance des premiers fruits, et avec la fête de ce fleuve.

Cette représentation des fleuves par le taureau, passa de l'Egypte dans la Grèce, qui le regarda aussi comme le dieu de la substance humide : Euripide appelle l'Océan ταυρόκρανος [1]; Hésiode appelle Neptune *Taurinus Neptunus* [2], et Hésychius, qui lui donne la même dénomination, dit qu'on célébroit en l'honneur de Neptune une fête appelée *Tauria*.

Suivant une des traditions sacerdotales sur Apis, si on le trouvoit avec tous les signes exigés, c'étoit un indice de l'abondance des fruits et des autres productions [3], il étoit alors regardé comme l'auteur de la fertilité de toute l'année; mais lorsque le Nil ne s'élevoit pas à la hauteur nécessaire pour donner l'abondance, les Egyptiens disoient qu'il avoit été arrêté, scellé par Apis.

Dans la table Bembina, on voit un bœuf ayant sur la tête deux aspics enfermés dans un cercle, pour indiquer la présence de la divinité, qui procède d'une manière occulte à la production de tous les êtres; ce symbole appartenoit aussi au soleil, principal agent de la divinité dans ces opérations. Le hiéroglyphe de cette fécondité de la terre, est dans la table Bembina, un bœuf gras; ce qui rappelle le songe de Pharaon. [4]

[1] Euripid., *Orest.*, v. 1380. = [2] Hesiod. *Scut. herc.*, v. 104. = [3] Amm. Marcel., p. 245. = [4] *Genes.*

Les Egyptiens avoient fait, des divers membres du corps du taureau, des hiéroglyphes qui indiquoient les actes particuliers de la divinité ou de ses agens. Ainsi ils représentoient, par la tête du taureau, l'écoulement du fluide solaire sur la terre, par les pieds, le mouvement et l'agitation qui se répandent dans les diverses parties de la terre, pour le développement des germes. [1]

Le bœuf, qui étoit le symbole de tous les fruits provenant de l'agriculture, étoit représenté sous la figure du bœuf Opime, dont la queue n'étoit pas composée de crins, mais d'épis.

Pendant les quarante premiers jours après l'installation du bœuf Apis, les femmes seules pouvoient en approcher : « Elles relevoient leur robe en sa » présence, dit Diodore de Sicile [2], et se présen- » toient à lui dans toute leur nudité, après avoir » enlevé le duvet qui la recouvre. » On prétend que par une superstition semblable, les femmes Juives se deshabillèrent et dansèrent nues devant le veau d'or : c'est par de semblables motifs, suivant Pline, que les femmes des anciens habitans des îles Britanniques se présentoient toutes nues à certaines fêtes [3]. Ces fêtes étoient consacrées à l'être générateur, qui étoit représenté partout sous l'emblême du bœuf et honoré par de pareilles cérémonies.

Les Egyptiens qui voyoient dans le bœuf Apis

[1] Abeneph. = [2] Diod. Sic., lib. I, p. 96. = [3] Plin., lib. XXII, cap. 1.

l'emblême vivant de la divinité suprême [1], du grand Osiris, du principe de la fécondité, étoient pénétrés de la plus vive douleur lorsqu'ils avoient perdu leur bœuf sacré, comme rien n'égaloit leur joie lorsqu'ils en avoient trouvé un qui fût digne de lui succéder. Leurs ennemis même ne croyoient pas pouvoir se venger d'eux d'une manière plus cruelle après la victoire, que de faire tuer le bœuf sacré, et les noms de Cambyse, d'Ochus sont devenus à jamais odieux à ces peuples, pour avoir mêlé le sang d'Apis à celui des milliers d'hommes qu'ils avoient massacrés. Mais on ne mettoit que peu de temps à retrouver le bœuf Apis; si nous en croyons Lucien, pour désigner le successeur d'Apis, il suffisoit aux prêtres de remarquer dans le troupeau, le bœuf le plus fort et le plus beau; dont l'aspect et le port le fissent distinguer des autres, et cela est vraisemblable, car ces marques distinctives dont les anciens ont tant parlé, lors même qu'elles n'existoient pas, les prêtres avoient bien l'adresse de les faire voir à une multitude prévenue, et avide de les rencontrer.

Apis, comme tous les autres symboles de la divinité, avoit le don de la divination. Pline parle de deux chambres contigues dans lesquelles il rendoit ses oracles; l'une étoit affectée aux pro-

[1] Toutes les fois, dit Horus Apollo (lib. I. cap. 6.) que les Egyptiens veulent désigner dieu ou l'élévation, ils peignent l'Accipiter ou l'Epervier. L'image de l'Accipiter devoit être empreint sur le dos d'Apis (Hérod. lib. III. cap. 28.); l'Accipiter et le Scarabée étoient les deux caractères de l'écriture sacrée que l'Egypte donnoit au taureau.

nostics heureux, l'autre aux pronostics sinistres [1]. Ceux qui le consultoient jugeoient encore de ses réponses, par la manière dont il prenoit de leur main, la nourriture qu'ils lui présentoient [2]. Il n'avoit voulu rien prendre de la main de Germanicus, et ce prince malheureux mourut quelque temps après [3]; mais cette indication n'étoit pas la seule : il lécha le manteau de l'astronome Eudoxe, et les prêtres en tirèrent l'augure de la célébrité que ce savant devoit acquérir un jour [4]. Il annonçoit aussi l'avenir par certains mouvemens du corps [5]. (*t*) Le bœuf Apis avoit le pouvoir, comme nous l'avons vu du serpent, de communiquer aux autres sa faculté prophétique, par exemple, aux enfans qui formoient son cortège lorsqu'il se mettoit en marche [6]. La jeune troupe chantoit des hymnes en son honneur, et aussitôt saisie de l'enthousiasme prophétique elle prédisoit l'avenir [7]. Elien décrit une autre manière d'exécuter cette divination : celui qui vouloit connoître l'avenir invoquoit Apis, des enfans qui jouoient et dansoient entre eux hors de l'enceinte du temple, étoient aussitôt saisis de l'esprit divin et faisoient des prédictions dont la certitude, dit-on, étoit reconnue [8]. Plutarque, parlant de cette faculté prophétique accordée

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. VIII, cap. 46. = [2] Solin., cap. 32. = [3] Amm. Marcel., lib. XXII p. 245. = [4] Diogen. Laert., lib. VIII. = [5] Lactatius *ad Statii. Thebaïd.*, lib. III. v. 478. = [6] Plin., lib. VIII, cap. 46. = [7] Solin., lib. II, cap. 32. = [8] Ælian., *Natur. animal.*, lib. IX, cap. 10.

aux enfans, dit qu'on tiroit surtout des augures des mots qui leur échappoient en jouant. Cette manière de prophétiser se retrouve dans la Grèce, à Phares ville d'Achaïe; Pausanias la compare à celle qui avoit lieu en Egypte au temple d'Apis [1]. La célébrité de l'oracle d'Apis attira dans son temple les princes et les héros les plus fameux, Alexandre-le-Grand, Germanicus, Auguste, Vespasien (*u*), Adrien, Septime Sévère. [2]

Sur les monumens anciens de la Grèce, on voit le taureau, avec divers emblêmes qui tous se rapportent à la divinité, à la fécondité, ou à l'agriculture: il étoit consacré à Jupiter, à Neptune, à Bacchus, à Apollon, il est un signe du Zodiaque, un signe monétaire (*v*), le conducteur des colonies, [3] l'emblême de leur établissement, surtout lorsqu'il est attaché au joug avec une vache, le symbole de la fertilité, de l'agriculture, des productions terrestres, de la terre même.

On le voit ayant au-dessous de lui, un ancre, ou une aigle avec ses ailes étendues, appuyée sur une

[1] Pausan., *Achaïe.* = [2] Arrian., *Exp. Alex.*, lib. III.—Tacit. *Ann.*, lib. II, cap. 49.—Sueton., *Vit. Augusti.*—Spart., *in adr.*, cap. 12.—*Id.*, *in* Sever.

[3] Le bœuf baissant la tête et fléchissant le genou, désigne l'établissement et la fondation d'une ville (Tristan. *Com. Hist.* lib. I. p. 27.) Nonnus (Dyonis. lib. IV.) dit en parlant du bœuf de Cadmus,

Et bovis vocalis in terram recumbentis flectebatur ungula,
Civitatis futuræ prænuntia.

couronne ou la portant dans son bec; sur d'autres monumens il est avec l'étoile de Vénus, avec une torche allumée, avec des guirlandes de feuillage, avec des grains de froment, avec un ou deux petits poissons entre lesquels est un trépied. Ailleurs une victoire lui offre une couronne, il est avec des feuilles de lierre, une corne d'abondance, une lyre, une couronne de laurier, une couronne de fleurs ou de chêne, souvent il est entre deux dauphins, il a au-dessous de lui un serpent, trois petits globes avec un épi au-dessus, il est couché avec une clef sous lui, il est gissant aux pieds d'Hercule ou sur un trépied, il est entre les cornes de la charrue, il a la lune sur la tête, ou sur le ventre, ou sur le flanc avec deux cornes, il nage dans un fleuve, sa tête est ornée du lotos, il a sous lui le bouclier, une cigale est placée sur son dos, il a une cuve à ses pieds, il est orné de vignes, il a au-dessus de lui ou avec lui le soleil et la lune, souvent le caducée, une massue, la foudre, un javelot, le joug placé à son col, le lion, le chien, la chouette, le cheval. Il est quelquefois monté par un soldat, il est aux pieds de Cybèle, il est sous un navire dans le port, il sert d'enseigne à certains peuples à la guerre [1]. Comme le serpent, il a une face humaine (x).

Chez les Grecs le taureau Dionysiaque étoit le même que le taureau des Egyptiens, Apis, Mnevis ou Baccis, que le taureau Mithriaque des Perses. Le taureau ravisseur d'Europe, qui avoit son culte en

[1] Rasche, *Lexic. univ. Rei num. veter.*, T. V, Part. I, p. 636.

Béotie où on l'appeloit le bœuf de Cadmus, avoit pour type le bœuf Apis; comme lui il avoit sur son corps l'effigie de la lune [1]. Le taureau de Marathon, celui de Pasiphaé avoient la même origine.

Lutatius interprète de Stace voit dans Mithra empoignant les cornes du taureau, l'emblême du pouvoir du soleil sur la lune et les astres; mais c'est bien plutôt l'emblême du pouvoir du premier être sur les astres et sur toute la nature, ce qui est confirmé par ce vers de Claudien :

Et vaga testatur volventem sidera mithram. [2]

§ V. *L'idée du taureau embléme du principe fécondant, ne doit pas être séparée de l'idée du taureau embléme de l'agriculture.*

Bacchus qui développe les germes de la terre par sa chaleur fécondante, n'est pas différent de Bacchus qui mit le premier deux bœufs sous le joug : ces deux rapports sont nécessairement liés l'un à l'autre, ils ont la même origine et le même but, la production. [3]

Chez toutes les nations, le bœuf du labourage a été regardé comme sacré et inviolable, et si les Egyptiens n'eussent adoré que le bœuf, on pourroit croire que ç'a été le motif et l'origine de ce culte; mais ils adoroient tous les autres animaux utiles ou nuisibles : ce culte étoit donc symbolique, comme

[1] Pausan., *Bœotic.* = [2] Claudian., lib. I, *de Laud.*, stil. = [3] Diod. Sic., p. 77, 79. — Palladius, *in hist. Lausiaca*, cap. 51. *Bovem in deos referebant Ægyptii, quoniam per ipsum exercentes agriculturam, victum sibi parabant.*

celui de toutes le sdivinités égyptiennes, qui se rapportoit aux causes des choses naturelles ou à leurs effets; les Egyptiens ont regardé ces animaux comme des images vivantes de la divinité, parce qu'ils voyoient en eux quelques unes de ses propriétés.

Ils immoloient des bœufs et des veaux mondes, mais il ne leur étoit pas permis de sacrifier des génisses [1]; la loi de Solon défendit de sacrifier un bœuf, mais cette loi n'étoit appliquable qu'au bœuf servant à l'agriculture [2] (γ). Les Romains ne souffroient pas qu'on immolât un bœuf à Cérès [3]: Columelle nous apprend qu'on avoit une telle vénération pour cet animal, qu'anciennement c'étoit un crime aussi grave d'attenter à la vie d'un bœuf, que d'attenter à celle d'un homme [4]. Chez les anciens Grecs, on attendoit que les bœufs eussent cinq ans pour en faire des sacrifices [5]; Diomus fut le premier qui osa violer cet usage à Athènes. [6]

Ammonius, dans Plutarque [7], « dit que Cadmus » donna à l'alpha le premier rang parmi les lettres, » parce que alpha, en Phénicien, signifioit bœuf, » animal qu'il comptoit non le second ou le troi- » sième, comme fait Hésiode, mais le premier des » ustensiles nécessaires à l'homme. » C'est ce qui a fait dire à Eusèbe que les Egyptiens adoroient avec

[1] Herod., lib. II, cap. 41. = [2] Alex., *ab Alex.*, T. I, p. 692. — Plut., *Vit. Sol.* = [3] Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 413. = [4] Columel, *in præm.* lib. VI, T. II, p. 290. = [5] Homer., *Iliad.*, lib. II, v. 403, lib. VII, v. 315. = [6] Porphyr., *de abstinentiâ*, lib. XI, § 10. = [7] Plut., *Sympos.*, lib. IX, *quæst.* 3.

la plus grande vénération, toutes les choses dont ils tiroient de grands avantages, et qu'ils plaçoient au premier rang, tout ce qui pouvoit leur procurer une heureuse vie par l'abondance. Or, la première et la principale source de l'abondance est l'agriculture, qui ne peut se faire sans le bœuf; c'est pourquoi l'antiquité primitive l'a choisi pour symbole de la divinité bienfaisante qui est le premier des êtres, comme dans l'agriculture le bœuf étoit le premier des animaux, aussi lui donna-t-on le nom de la première lettre de l'alphabet, qui lui étoit également appliquable sous l'un et l'autre rapport. Le dictionnaire Chaldaïque de Mœsius nous apprend que le mot Aluph, dont les Grecs ont fait leur alpha, ne signifioit pas seulement le commencement, le principe, mais qu'il signifioit encore le bœuf. [1]

§ VI. *La doctrine du principe actif et du principe passif se retrouve dans Apis et la vache Athyr.*

Suivant Vossius, le mot *ap* signifie père, dans la langue des Egyptiens; c'étoit leur manière de prononcer le mot *papæus*, qui a la même signification:

[1] Si on fait attention à l'Aleph samaritain, on y trouvera quelque image grossière d'une tête de bœuf avec ses deux cornes. On voit ici une trace du passage des Hiéroglyphes aux lettres courantes, et il n'est pas étonnant que les Chananéens, ou les Egyptiens leurs voisins, ayent donné à leur première lettre le nom et la figure de l'animal le plus utile, si révéré parmi eux, et si commun dans leur ancienne écriture Hiéroglyphique. (Debrosses, *Mechan.* du langage, t. I. p. 430.)

« Jupiter, dit Hérodote [1], étoit appelé par les » Scythes royaux, *papœus*, nom qui, à mon avis, » lui convient parfaitement, et la terre, *apia*.» Les mots papæus et apia exprimoient donc le père et la la mère, le mâle et la femelle : ce culte fut porté dans le Péloponnèse. Le premier nom de ce pays fut Apia, c'est-à-dire, la terre adorée sous la forme d'une vache : cette forme s'est conservée dans les médailles d'Apollonie et de Corcyre, colonies de Corinthe, qui faisoient partie du Péloponnèse.

Ici se retrouve, sous d'autres formes, la doctrine orientale du principe actif, du principe passif, et du résultat des deux [2]; c'est l'union d'Osiris avec la lune principe actif, représentée par la vache Athyr qui donne naissance à Apis, le même qu'Epaphus ou Iacchus, symbole des productions des deux premiers principes. Le bœuf Apis, ainsi que Bacchus Zagrée, Osiris, Mithra, Jupiter, étoit considéré d'abord comme l'auteur et le producteur de toutes choses, comme le maître souverain de la génération des corps, et il étoit en même temps considéré comme produit, sous le même nom d'Apis qu'il avoit conservé chez les Egyptiens, et sous celui d'Epaphus

[1] Herod., lib. IV, § 69.

[2] *Plutarchus, Osiridem et Isidem, quos æternos deos Ægyptio aiunt esse, eosdemque cum sole et lunâ faciunt, ob beneficium agriculturæ; alterum sub tauri, alterum sub vaccæ specie, sub quibus, primi hominibus comparuisse credebant, fuisse cultos copiose describit in libro de Iside et Osiride.* (Kircker, *Obelisc. Pamphyl.*, 258.)

que lui avoient donné les Grecs, lorsque ces peuples voyoient en lui l'emblême des productions. Apis étoit donc le père et le fils, comme l'étoit Bacchus Eubule ; quant à la vache Athyr, elle étoit comme Isis, Cérès, Vénus, etc., la mère des générations.

Cet animal mystique, au large ventre, ayant dans ses mamelles un lait abondant, nourriture toujours prête à être donnée aux mortels, présentant sur sa tête le croissant de la néoménie, figuroit bien la déesse mère de tous les êtres. La déesse Athyr étoit anciennement consacrée dans la religion des orientaux; elle fut une des plus anciennes divinités des Egyptiens ; elle avoit dans toute l'Egypte des temples célèbres, nombreux et très fréquentés ; son culte étoit en grand honneur, surtout à Chuses, village placé dans un beau site au nome Hermopolitain [1]. La vache Athyr étoit nourrie à Momemphis, comme le bœuf Apis l'étoit à Memphis, et le bœuf Mnévis à Héliopolis [2]. Le principe passif ainsi caractérisé sous l'emblême d'une vache, étoit honoré sous ce symbole, comme un des principes universels. On le chantoit dans les cantiques sacrés, on en répétoit trois fois le nom par acclamation religieuse. [3]

Chez les autres peuples, et particulièrement chez les Grecs, le principe passif prenoit le nom de toutes les déesses qui remplissoient ses fonctions. Ils le désignèrent, tantôt sous le nom de Junon, tantôt

[1] Ælian., lib. XI, cap. 27, *de animal.* = [2] Strab., lib. IX, p. 552. = [3] Damascius, apud Wolff, *Anecdot.*, T. III, p. 260. —Cudworth., *Syst. intel.*, p. 549.

sous celui de Cérès, de Proserpine, de Minerve, de Diane, ce fut aussi Vénus, mais la Vénus céleste [1] : ce fut la lune, divinité adorée par toutes les nations. Sous quelque dénomination qu'on la présente, c'étoit la nature; c'étoit la mère de tout ce qui existe : *Ea quæ incunabula et semina omnibus præbuit* [2]. C'étoit Isis, c'étoit le principe de tous les biens dont jouissent les mortels. [3]

« Déesse souveraine [4], Reine du ciel, soit que » vous soyez la bienfaisante Cérès mère des bleds, qui » avez ôté aux hommes l'ancien usage du gland dont

[1] Plut., *Vit. Crassi.*

[2] *Illa quidem totum dignissima temperat orbem*
Illa tenet nullo regna minora deo;
Juraque dat cœlo, terræ, natalibus undis.
Perque suos initus continet omne genus:
Illa deos omnes, (longum numerare,) creavit;
Illa satis causas arboribusque dedit. (Ovid. *Fast.* lib. IV. v. 91 et seq.)

[3] Il y avoit en Egypte le nome *Athyrbites*, et dans ce nome la ville d'Atarbechis dont Strabon a rendu le nom par celui de la ville de Vénus, la déesse y avoit un temple consacré, et les anciens nous disent que la vache Athyr étoit le symbole vivant de Vénus.—Hérodote (lib. II, cap. 41.) dit que cette ville étoit dans la préfecture Prosopitès, et Strabon dit que le nom *atarbechis* signifie Aphroditopolis.

[4] *Summates dea* (Apul.) Le commentateur d'Apulée dit sur cette expression : *omnia feminina numina continet, quemadmodum Osiris omnia masculina, unde eam summatem deam vocat.*

» ils vivoient à la manière des brutes [1], et qui avez
» adouci leurs mœurs en leur donnant une autre
» nourriture... Ou, Vénus céleste qui, dans la nais-
» sance du monde, avez uni les deux sexes et éter-
» nisé le genre humain, soit que vous soyez la sœur
» d'Apollon, qui avez mis au monde tant de
» peuples, et qui êtes révérée dans le temple ma-
» gnifique d'Ephèse; ... ou la redoutable Proser-
» pine, ... vous qui êtes le second flambeau de l'u-
» nivers, et qui, par vos humides rayons, nourrissez
» les plantes et développez les germes, vous qui ré-
» pandez diversement votre lumière, à proportion
» que vous vous approchez ou vous éloignez du so-
» leil. Grande déesse, sous quelque forme et par
» quelques cérémonies qu'on vous révère, secou-
» rez-moi dans mes extrêmes disgraces. [2] »

La déesse répond à cette invocation: « Je suis la
» nature mère de toutes choses, la maîtresse de
» tous les élémens, la production initiale des siécles
» (*sæculorum progenies initialis*), la souveraine
» des divinités, la reine des mânes, la face uniforme
» des dieux et des déesses (*deorum dearumque fa-
» cies uniformis*). Je gouverne à mon gré les bril-
» lantes voûtes célestes, les vents salutaires de la
» mer, et le triste silence des enfers. Je suis la di-

[1] Vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit Arista. (Virg. *Georg.*, lib I.)

[2] Apul., *Metam.*, lib. XI.

» vinité que toute la terre révère sous plusieurs
» formes, avec des cérémonies diverses, et sous des
» noms différens. Les Phrygiens m'appellent la mère
» des dieux, déesse de Pessinunte; les Athéniens,
» qui sont autochthones, me nomment Minerve Cé-
» cropienne; chez les habitans de l'île de Chypre,
» mon nom est Vénus de Paphos; chez les Crétois
» habiles à tirer de l'arc, Diane Dictynne; chez les
» Siciliens, Proserpine Stygienne. A Eleusis, on
» m'appelle l'ancienne Cérès, d'autres me nomment
» Junon, d'autres Bellone, d'autres Hécate, d'autres
» Némésis. Les Ethiopiens que le soleil, à son lever,
» éclaire de ses premiers rayons; les peuples de
» l'Ariane aussi bien que les Egyptiens qui sont les
» premiers savans du monde, m'appellent par mon
» véritable nom, la *reine Isis*, et ils m'honorent par
» les cérémonies qui me sont le plus convenables...»

Apulée donne ensuite la description de la procession d'Isis : après les dieux, dont il montre divers attributs, paroissoit une vache élevée sur ses pieds de derrière, figure de la déesse mère de toutes choses; un des prêtres la portoit sur ses épaules, avec une démarche majestueuse, un autre tenoit une corbeille où étoient enfermés les mystères de la religion. Toutes les déesses mères avoient souvent des cornes pour ornement, et elles portoient le surnom de *tauropolia*. Isis, leur prototype, avoit non-seulement des cornes, mais on la voit, sur des monumens anciens, avec toute la tête de vache sur un corps de femme; entre ses deux grandes cornes on voit

souvent l'œuf symbolique du monde [1]. Mercure donne à Isis un casque de tête de taureau ; Astarté, chez les Phéniciens, avoit la tête du taureau : Hécate étoit invoquée sous le nom du taureau. [2]

§ VII. *La Lune principe passif. — Les Anciens lui attribuoient une action féconde propre au développement des germes.*

Suivant Hérodote [3], Apis naissoit d'une vache qui l'avoit conçu par l'action du feu céleste dont elle avoit été frappée : Pomponius Méla raconte aussi cette naissance miraculeuse du bœuf Apis [4]. Suivant Plutarque, Apis naissoit d'une vache qui, au moment du coït, éprouvoit l'action de l'influence de la lune, lorsque cette planète répand une lumière féconde sur la terre [5]. Cette opinion étoit surtout accréditée chez les Egyptiens : c'étoit principalement à l'époque où ils célébroient leur fête des Pamylies, ou de la fécondité universelle, qu'ils célébroient aussi l'entrée d'Osiris dans la lune, suivant l'expression de Plutarque, c'est-à-dire, l'action d'Osiris sur la lune, à l'occasion d'Apis, image vivante d'Osiris.

Les anciens attribuoient à la lune une action féconde dans le développement des germes ; selon leur croyance, elle étoit l'agent immédiat du principe

[1] Montfaucon, *Ant. Exp.*, T. II, p. 143. = [2] Porphyr., lib. III, § 17. = [3] Herod., lib. III, cap. 38. — Ælian., *de anim.* lib. XI, cap. 10. — Suidas, v. Ἀπίδες et Ἄπις. = [4] Pompon. *Méla*, lib. I, cap. 9. = [5] Plut. *de Isid. et Osir.*

générateur, la dépositaire de la substance humide fécondante dont Osiris étoit le maître et le dispensateur. Sous ce rapport, elle étoit la même divinité qu'Isis; aussi Plutarque appelle-t-il la lune l'épouse féconde d'Osiris : les anciens l'appeloient la mère des générations, et c'est comme agent immédiat du principe producteur, qu'elle fut regardée comme l'agent de la génération d'Apis, le même qu'Epaphus ou Iacchus, symbole des productions.

Ces idées sur la puissance de la lune, regardée comme agent immédiat des générations, se retrouvent dans tous les naturalistes, les philosophes, les théologiens et les métaphysiciens de l'antiquité. (1)

L'auteur du Pœmander, ouvrage qui contient les principes de la théologie des Egyptiens, l'appelle le grand instrument dont se sert la nature pour métamorphoser la matière élémentaire sous toutes les formes. (2)

La saine physique a, de nos jours, réduit toutes les fonctions de la lune à la mesure des douze principales portions du temps, et aux marées dont on la croit la cause; mais les anciens lui firent honneur d'une foule d'opérations auxquelles elle est étrangère, et lui assignèrent des qualités qu'elle n'a pas : on attribua à la lune la fraîcheur et l'humidité de la nuit, on la regarda comme le principe humide qui, mêlé au principe ignée, développoit tous les corps dont la terre fournissoit la matière.

(1) Euseb., lib. III, cap. XI, p. 113. — Origen., *Com. in Math.*, p. 113.—Proclus, *in Tim.*, lib. IV. = (2) Pœmand., T. II.

Pline, après avoir fait l'énumération de tous les phénomènes produits par la lune, de ses apparences, de ses mouvemens, lui confie l'administration du principe humide végétal, qu'elle dispense par une action douce [1]. Cette idée s'accorde avec celle qu'en donne Plutarque [2]; Macrobe croit aussi à cette propriété de la lune et à son action sur les corps même inanimés [3]: il pense, comme Pline et Plutarque, que sa chaleur douce et tiède entretient l'humidité, la nourrit, la répand comme une douce rosée sur les corps qu'elle pénètre, et il cite le témoignage d'Alcman, poète lyrique qui appelle la rosée, la fille de l'air et de la lune. Macrobe lui donne aussi la propriété d'ouvrir et de détendre les pores du corps, et il prétend que c'est à ce titre que Diane préside aux accouchemens: on voit aussi, dans le même auteur, l'origine du préjugé sur le changement des temps qu'amènent les phases de la lune.[4]

Cicéron n'a pu se défendre de ces erreurs, et il reconnoît, dans son Traité de la nature des dieux, qu'il sort du corps de la lune des émanations qui servent à l'accroissement et à la nourriture, tant des animaux que des plantes, ainsi qu'à l'entretien de leur fraîcheur. [5]

La théologie a adopté les erreurs de la physique; elle a surtout fait de la lune le grand réservoir du principe humide favorable à la végétation. C'est dans la

[1] Plin., *Hist. Nat.*, lib. II, cap. 9. = [2] Plut., *de Is. et Osir.* = [3] Macrob., *Saturn.*, lib. VII, cap. 16. = [4] Macrob., *Somn. Scip.*, lib. I, cap. 6. = [5] Cicer., *de Nat. deor.*, lib. II, cap. 19.

lune que les Egyptiens plaçoient la force demiourgique d'Osiris, qui la remplit des principes de génération qu'elle répand ensuite et qu'elle dissémine dans l'air [1]; cette idée des Egyptiens se retrouve dans les livres des Perses [2], où la lune est fécondée par le taureau qui, dans la cosmogonie persanne, figure comme un des premiers agens de la nature, et dont l'action est toujours combinée avec celle de la lune dépositaire de l'activité féconde du taureau: cette expression se retrouve dans un grand nombre de passages du Zend Avesta. On y lit une foule de prières qui contiennent les mêmes idées théologiques sur le taureau et sur la lune, toujours unis dans leur action féconde. Nous nous contenterons de citer une de ces prières.

« Je prie la lune qu'elle me soit favorable, elle » qui garde la semence du taureau, qui a été créée » unique, et de laquelle sont venus les animaux de » toute espèce .... La lune est un esprit céleste qui » possède la lumière, qui accorde la lumière et l'éclat » à la terre. Lorsque la lumière de la lune répand » la chaleur, elle fait croître les arbres, elle multiplie la verdure sur la terre; avec la nouvelle » lune, avec la pleine lune viennent toutes les productions. J'invoque la lune qui est brillante, » éclatante de lumière et de gloire, qui paroît en » haut et échauffe, qui donne l'esprit élevé et la » paix, qui rend agissant, la lune bienfaisante qui » produit la verdure et l'abondance, brillante,

[1] Plut., *de Isid. et Osir.* = [2] *Zend Avesta*, T. I, Part. II, p. 86.

» principe de santé, Ized plein de lumière, germe » d'une génération abondante, germe grand. [1] »

Le bœuf Apis, image vivante d'Osiris, étant engendré par la lumière féconde, qui part de la lune et va frapper la génisse dont elle excite les désirs, devoit avoir plusieurs traits de ressemblance avec les formes de cet astre : ces rapports étoient si nombreux et si marqués, que quelques auteurs ont cru qu'il étoit exclusivement le symbole de la lune. Elien compte jusqu'à vingt-neuf marques distinctives, ou attributs caractéristiques d'Apis [2] ; l'une des principales étoit une tache blanche qu'il devoit avoir sur l'épaule, semblable pour la forme à celle de la lune dans son croissant [3]. On voit dans la table Bembina ou Isiaque la figure d'un bœuf moitié noir et moitié blanc, qu'on attribuoit à la lune, parce qu'elle représentoit les ténèbres et la lumière, que donne alternativement cet astre ; ses cornes forment un cercle, avec une petite flamme au milieu, emblême de la force ignée que les anciens supposoient dans la lune, et qu'ils disoient féconder les parties inférieures du globe, ce qu'indiquoient les testicules que cette figure avoit appendus au col, et qui, suivant Plutarque, étoient ceux d'Osiris, c'est-à-dire, du principe qui fécondoit Isis, soit qu'on la considérât comme la lune ou comme la terre.

[1] *Zend Avesta*, T. II, p. 16, 17. = [2] Ælian., *de Nat. anim.*, lib. XI, cap. 10. = [3] Plin., *Hist. Nat.*, lib. VIII, cap. 46. — Tobie, cap. XXXIII. — *Am.* Marc., lib. XXII, cap. 45.

L'on voit que, dans cette théologie, l'eau, le soleil, la terre ne sont pas exclusivement Osiris et Isis, et que le feu, la sécheresse, la mer, ne sont pas exclusivement Typhon. Ce qu'il y a de vrai dans ce système, c'est d'attribuer à Typhon, ce qui dans les différentes substances, pêche soit par excès, soit par défaut contre l'ordre, le bien, la reproduction, et de regarder au contraire tout ce qui est bien ordonné, tout ce qui est bon, utile, productif, comme l'ouvrage d'Isis, comme le symbole, l'image d'Osiris. Ainsi Osiris et Isis, dirigés par une seule et même raison, gouvernent l'empire du bien, et sont les auteurs de tout ce qu'il y a de beau, de parfait, d'utile dans la nature: Osiris en donne les principes actifs, Isis les reçoit de lui, et les distribue à tous les êtres [1]. Ils domptent, ils enchaînent Typhon, principe destructeur, génie du mal, qui souvent brise de nouveau ses fers et fait la guerre à Horus, dieu symbole des choses produites, qui n'est jamais sans principe de destruction.

Les Egyptiens donnoient à la lune les deux sexes, comme ils les attribuoient à plusieurs de leurs divinités [2]; mais elle n'avoit pas cette propriété aussi éminemment que les divinités dans lesquelles les Egyptiens voyoient les principes actifs de la nature, les causes efficientes de tous les êtres : la lune n'avoit cette duplicité de sexe que par rapport à la

[1] Plut., *Traité d'Isis et d'Osiris*, T. XVI, p. 150. = [2] Jablonski, lib. I, cap. 3, p. 64.

terre, sur laquelle elle versoit les principes de fécondité qu'elle avoit reçus d'Osiris. Elle avoit donc le sexe féminin dans ses rapports avec Osiris ou le soleil, et le sexe masculin dans ses rapports à la terre.

§ VIII. *Les Argiens donnoient à la lune le nom mystique d'Io. — Elle étoit encore l'Isis égyptienne. — Ses aventures allégoriques établissent ses rapports avec la lune et avec Isis.*

Les Argiens donnoient à la lune le nom mystique d'Io : Hérodote dit positivement qu'Io étoit l'Isis égyptienne [1] ; les Egyptiens représentoient leur Isis, comme les Grecs leur Io. Les mythologues grecs ont prêté à Io des aventures allégoriques qui établissent ses rapports avec la lune et avec l'Isis égyptienne ; elles avoient toutes les trois des propriétés communes, considérées surtout comme principe de l'humidité. C'est à Isis et à la lune que les Egyptiens attribuèrent la crue des eaux du Nil : ils pensoient que leur fleuve croissoit tous les ans des larmes d'Isis, et qu'on lui devoit ce débordement qui fécondoit les champs [2] ; on attribuoit la même vertu à Io. Dans la mythologie grecque, Jupiter ordonna à Mercure de tuer Argus, de conduire Io à travers la mer en Egypte, et d'en faire la déesse Isis : qu'elle soit chargée, lui dit-il, de faire monter les eaux du Nil, d'amener les vents et de sauver les

[1] Herod., lib. II, cap. 41. = [2] Pausanias, *Phocid.*, p. 250.

vaisseaux [1]. Lutatius, commentateur de Stace, nous dit qu'à Coptos, ville d'Egypte, on adoroit Io sous le nom d'Isis, et que les cérémonies religieuses qui se faisoient au son du sistre, en l'honneur de cette déesse, avoient pour objet le débordement du Nil, qu'elle provoque [2]. Isis, dit Servius, commentateur de Virgile [3], est un génie bienfaisant qui, par le sistre qu'elle tient à la main, nous figure l'action imprimée aux eaux du Nil, dans ses divers mouvemens de crue ou de diminution. La statue symbolique d'Eléphantine étoit destinée à représenter la nouvelle lune du printemps, qui imprimoit le premier mouvement de crue aux eaux du Nil [4]. A la nouvelle lune du solstice d'été commençoit l'année avec le débordement, qui s'opéroit d'abord lentement, et ensuite avec la plus grande impétuosité [5]. Plutarque a cru même apercevoir entre la graduation des diverses coudées de hauteur du Nil, une correspondance avec la progression graduée de la lumière de la lune, depuis le croissant jusqu'à la nouvelle lune [6]. Cette opinion, qui n'a aucune réalité, prouve l'influence que les Egyptiens donnoient à la lune ou à Isis sur le Nil.

[1] Lucian., T. I, p. 124.=[2] *Schol. Statii Theb.*, lib. I, cap. 65. Aucun monument ancien d'Egypte ne prouve que la lune y ait été adorée sous le nom d'Io. Ce nom a été porté en Egypte par les Grecs.

[3] Servius, *ad Æneid.* lib. VIII, v. 696. [4] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 12.=[5] Plin., *Hist. Nat.*, lib. XVIII, cap. 18.=[6] Plut., *de Isid. et Osirid.*

Ovide, décrivant une fête isiaque [1], dit qu'il y vit porter Io, dont le front étoit surmonté des cornes de la lune, et étoit couronnée d'épis : elle étoit accompagnée d'Apis.

Suivant une autre tradition, Io mourut en Syrie, près du mont Silphius, où Séleucus, dans la suite, bâtit la ville d'Antioche, et dans laquelle Vespasien fit élever, en l'honneur de la lune, une colonne de bronze, à la base de laquelle il plaça quatre taureaux. Là étoit l'ancienne ville d'Iopolis, bâtie dans l'endroit même où les fils d'Inachus se fixèrent, leur père les ayant envoyés à la suite de leur sœur, comme Agénor envoya Cadmus à la poursuite d'Europe; ils s'étoient arrêtés dans ce lieu, après une vision dans laquelle Io leur apparut sous la forme d'une vache qui articuloit des sons et qui leur disoit : *Je suis Io, qui habite ces lieux.* A leur réveil ils s'empressèrent de lui élever un temple; et ils jetèrent les fondemens d'Iopolis, qui devint leur séjour. Cadmus bâtit aussi la ville de Thèbes, dans le lieu où il vit s'arrêter un bœuf : aussi, dans les Dionysiaques de Nonnus, Cadmus raconte-t-il cette histoire d'Io, comme étant arrivée dans sa famille [2]. Eustathe dit que la figure de la vache qui servoit à peindre Io, n'étoit qu'une image de la lune. [3]

[1] Ovid., *Metam.*, lib. IV, Fab. 13. = [2] Nonnus, *Dionys.*, lib. III, v. 150. = [3] Eustath., *Com. in Dionys. Perieg.*, 94.

§ IX. *La nuit, adorée comme divinité mère de tous les êtres, sous les noms d'Athyr ou de Vénus ténébreuse.*

Le mot athyr signifie encore à présent la nuit chez les Coptes, et Vénus étoit adorée en Egypte sous le nom de *Scotia*, ténébreuse: Hésychius nous apprend qu'elle avoit un temple sous ce nom [1]. Le nom de Vénus ne fut connu des Egyptiens que lorsque les Grecs s'établirent parmi eux : cette divinité s'appeloit Athyr dans la langue de ce pays. Or, dans le système théologique des Egyptiens, la nuit ou les ténèbres étoient le principe de tout [2]; mais ce sont ces ténèbres qui avoient été le berceau de la nature universelle, qui en contenoient les principes et les élémens, et que toutes les cosmogonies ont connues sous les noms de cahos, d'érèbe, de matière confuse, d'espace informe, selon les différens langages des temps et des lieux. Les Egyptiens firent de cette notion un personnage symbolique, et même une divinité mère de tous les êtres, qui répondoit à-peu-près à la Vénus céleste, ou Uranie des Grecs, à leur Lucine ou Illythie, même à leur Junon, et à toutes les divinités femelles qui renfermoient dans leur vaste sein tous les corps dont l'assemblage et les rapports forment ce qu'on appelle la nature.

Ainsi les ténèbres divinisées sous le nom de Vénus ou d'Athyr, et caractérisées sous l'emblême d'une

[1] Hesychius, v. Σκοτία. = [2] Damascius, *de principiis in Anecdot. Wolf*, T. III, p. 260.

vache, étoient honorées en Egypte, comme un des principes originaires et universels, comme la matière et la mère des êtres. Dans les cantiques sacrés, on en répétoit trois fois le nom : O nuit! nuit sacrée! nuit mère de tout!

La nuit, comme divinité mère, eut des temples et des oracles [1]. On composa l'histoire de sa fécondité : « Au commencement, dit Aristophane [2], » étoient le cahos, la nuit, le noir érèbe et le » vaste tartare. Il n'y avoit ni terre, ni air, ni ciel » dans les profondeurs sans fin de l'érèbe ; la nuit » aux ailes noires enfanta un œuf sans germe, du- » quel, après une certaine révolution de temps, » sortit l'amour, s'élevant avec des ailes d'or, » comme un tourbillon violent. S'étant mêlé ensuite » avec le noir cahos ailé dans le vaste tartare, il » produisit notre espèce et nous amena à la lumière. » Les immortels n'étoient point, avant que l'amour » eût mêlé toutes choses ; de ce mélange furent faits » le ciel, l'océan, la terre..... Levez les yeux, con- » templez cette voûte immense et azurée, sur la- » quelle se promènent les astres ; croyez-vous que » ce soit un désert où régnent le vuide et le néant ? » c'est le berceau primordial de la nature ; c'est la » déesse même qui a produit le monde, qui le nour- » rit par ses bénignes influences ; c'est la nuit mère » de tout, qui s'est retirée à la circonférence pour » faire place à son premier-né, enfant unique

[1] Pausan., *Attic.*, p. 97. = [2] Aristoph., *Aves*, v. 694.

» qu'elle tient toujours entre ses bras humides, et
» sur lequel à la fin de chaque jour, elle abaisse son
» voile ténébreux, pour assurer son repos dans le
» silence de la nature. »

L'œuf enfanté par la nuit étoit sans germe, pour faire entendre que la nuit l'avoit conçu d'elle-même, sans autre agent qui eût concouru avec elle.

Suivant Orphée, l'amour, sòrti de cet œuf divin, étoit le premier-né de l'univers, dieu de double nature, céleste et terrestre. Il s'éleva dans l'espace obscur, avec des ailes de feu, pour répandre partout la lumière ; il tenoit en sa main les clefs du ciel, de la terre et des eaux, pour ouvrir à tous les animaux les portes de la vie. Sa voix mugissante qui les appelle, retentit d'un bout à l'autre de l'univers, dont il tient en main le gouvernail et le sceptre, régnant également sur les dieux et sur les hommes qu'il a tous également formés.

On reconnoît dans cette cosmogonie, la fable de Cneph et d'Athyr chez les Egyptiens, et toutes les autres cosmogonies dont le fonds des idées est partout le même, un principe universel d'activité donnant la vie à tout ce qui existe. Selon la théogonie d'Hésiode; le premier de tous les dieux est le cahos, le second la terre, le troisième l'amour : « ce dieu
» le plus beau de tous, qui soumet à ses lois les
» cœurs et les pensées des hommes et des immor-
» tels [1]. » L'amour, ce dieu, le maître et le sou-

[1] Hésiod., *Theogon.* v. 116.

verain des autres dieux, est le principe actif qui meut, qui règle tout dans le ciel, dans le tartare, et sur la terre; c'est le Jupiter universel, exprimé d'une manière plus gracieuse et plus poétique par Hésiode. Un fragment de Sanchoniaton, rapporté par Eusèbe, offre les mêmes traits: on y voit une substance ténébreuse, un amas informe, dans lequel agit sourdement une sorte d'ame ou d'esprit aveugle, qui se nomme *désir ou amour*; de l'action de cet esprit sort une lumière éclatante qui produit le soleil et la lune. La terre et la mer s'échauffent par l'air enflammé, l'éclair brille, le tonnerre éclate; à ce bruit terrible les animaux s'éveillent, comme d'un sommeil profond, et commencent à se mouvoir sur la terre et dans les eaux. L'idée d'amour appliquée au principe universel d'activité, se développa bientôt par celle de la cosmogonie. L'amour fut le dieu qui organise, qui anime, qui donne l'être, la forme, le mouvement, la vie, le sentiment à tout ce qui respire, à tout ce qui est: il fut l'ame, le nœud, le soutien du monde [1]. Ainsi le même amour qui fut fils de Vénus Cythérée, fut aussi fils de Vénus céleste, l'enfant de la nuit, le père du jour, le dieu du feu [2], l'auteur, le lien, l'ame de l'uni-

(1) Boet. de Cousol., lib. II, *Metr.* VIII.

(2) L'amour, dieu du feu, étoit le même que Phta, dieu des Egyptiens, dont les Grecs ont fait leur Vulcain (Euseb., *Præp. Ev.* III. XI. — Cicéron, *de nat.* 3. 22. — Jamblic., *de myster. Egypt.* l. 8. 8.) et qui étoit sorti de l'œuf symbolique. Il étoit aussi

vers. Vénus fut à son tour la nuit, elle fut la mère première des êtres : *Je te chanterai*, dit Orphée, *ô nuit, mère des dieux et des hommes, nuit sacrée, principe de tout, qu'on nomme encore Vénus* [1]. Chez les Egyptiens Athyr étoit Vénus, Isis présidoit aux amours, Olen de Lycie dit que Lucine ou Illithye étoit mère de l'amour [2]. Enfin, ce fut la nature productrice, décorée de cent titres que l'antiquité fabuleuse lui donne; mais ces idées, toujours à la disposition des poètes, ont pris chez les Grecs des couleurs et des nuances si différentes, que l'amour et sa mère ont perdu leur empire sur le monde universel, et ont été réduits aux emplois très

nommé Ephaiste, mot qui, dans la langue copte, signifie, *celui qui fait, qui dirige, qui ordonne* : il étoit nommé sur un obélisque d'Hiérapolis, *le père* des dieux; c'est à ce même Phta que s'adressoit, sous un autre nom, la fameuse inscription du temple de Saïs qui se terminoit par ces mots *le fruit que j'ai produit est le soleil* (Am. Marcel. 17. — Jablonski. 1. 3. p. 69.). Minerve a été quelquefois confondue avec Vulcain, comme étant l'une et l'autre divinités artistes (Jablonski, *ibid.* p. 78.) : l'amour comme Phta, portoit la lumière aux dieux et aux hommes; il étoit l'Ether, le soleil et tous les astres. Il forgeoit comme lui la foudre de Jupiter, et les traits qui blessent les amans. Ces idées sorties originairement d'une même tige, se multiplioient, selon qu'il plaisoit aux poètes et aux prêtres.

(1) Le nom de Maïa, donné à Cybèle, à Rhœa, etc., étoit aussi donné à la nuit.

Maïa suprema deum, dea nox, qui talia faris. (Proclus, *in Tim.*)

(2) Pausan., lib. IX, cap. 27.

subalternes, d'enflammer et de tourmenter les amans. [1]

Le mois Athyr étoit le nom du troisième mois de l'année des Egyptiens : il répondoit à notre mois de novembre, lorsque le soleil s'approchant du capricorne, rend les jours plus courts et les nuits plus longues; alors en Egypte, l'inondation du Nil finissoit, la terre sortoit de dessous les eaux, la verdure, les fleurs et la fécondité naissoient de toutes parts. Ce mois étoit consacré aux fêtes de la nuit; c'étoit celui dans lequel les Egyptiens célébroient la grande fête d'Isis, depuis le dix-septième jour jusqu'au vingtième. Dans les processions de cette fête, on portoit des vases remplis d'orge et de bled; on y promenoit et on montroit au peuple la statue dorée d'un Apis, symbole du jour ou du soleil, couvert d'un drap noir, symbole de la nuit. [2]

Dans la théologie des Phéniciens(*aa*), la nuit étoit également le principe des choses créées [3]. Eudême, ancien philosophe péripatéticien, disciple et auditeur d'Aristote, confirme à cet égard le témoignage de Sanchoniaton. [4]

[1] Batteux, *Hist. des Causes premières.* = [2] Plut., *de Isid. et Osir.*

[3] Sanchoniat., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. I, cap. 10. — Jablonski a rassemblé dans les Mélanges de Leipsic (vol. 6, p. 60, 61.), tous les passages des Anciens qui prouvent que les Grecs attribuèrent la divinité d'Athyr à Junon aussi bien qu'à Vénus, l'une et l'autre étant considérées comme mères génératrices des êtres. = [4] Damascius, *in Anecdotis græcis. Wolf.*

Les Grecs élevèrent un grand temple à la nuit, dans les temps les plus reculés. L'auteur de l'argument des Pythiques de Pindare, rappelle l'oracle de la nuit à Delphes, comme étant le plus ancien. Suivant Pausanias, on voyoit, dans le temple de Diane d'Ephèse, la chapelle de la nuit. Dans le dialogue de la nuit et de Jupiter [1], le maître des dieux s'adresse ainsi à la nuit :

Nutrix deorum summa, nox immortalis, etc.

Aussi les Grecs l'appeloient-ils la déesse antique. Tous les poètes Grecs [2], et tous les anciens théologiens regardoient la nuit comme la créatrice des choses. Aristote a dit *ut dicunt theologi, qui omnia ex nocte producunt.* [3]

§ X. Apis, ou Epaphus, chez les Grecs, considéré comme le symbole des productions, le même que Horus en Egypte et Iacchus dans la Grèce.

Apis, le symbole de ces productions, le même qu'Epaphus, fils d'Io [4], étoit un jeune bœuf dont la mère ne pouvoit plus en porter d'autres. Prométhée s'adressant à Io dans Eschyle [5], lui dit : « Arrivée à la bouche Canopique, Jupiter te rendra » la raison en te touchant la main, ἐπάφων χειρὶ : tu

[1] Orph., *Poemat.* = [2] Hésiod., *Theogon.* v. 127.— *Oper. et dies*, v. 17. — Aristoph., *in Av.* — Antiph., *ap.* S. Iren., *Contra hæres.*, lib. II, cap. 14. = [3] Arist., *Metaphys.*, lib. XII, cap. 6. = [4] Herod., lib. III, cap. 27, 28. = [5] Prometh., *Vinct.* v. 833.

» engendreras le noir Epaphus, qui tirera son nom » de l'attouchement du dieu. » Elien dit qu'on prenoit Apis pour Horus [1]. Dans une figure publiée par Fabretti et Montfaucon [2], Isis assise donne à teter au bœuf Apis; sur les médailles de Dyrrachium, de Corcyre et d'Apollonie, on voit sur la vache dans l'action d'allaiter son veau, la couronne ou la feuille de lierre qui appartient au dieu générateur.

Le taureau, soit qu'on le considérât comme principe producteur, ou comme symbole du produit, n'étoit donc autre que le Bacchus des mystères. Aussi Plutarque dit-il que les cérémonies observées par les prêtres aux funérailles d'Apis, dont le corps étoit apporté dans un bateau au lieu de sa sépulture, ne différoient point de celles qui étoient usitées aux fêtes de Bacchus [3] : il donne même cette identité de cérémonies, comme une preuve de l'identité de Bacchus et d'Osiris.

§ XI. *Le taureau embléme du dieu du vin.*

Lorsqu'on eut confondu l'ancien Bacchus avec le dieu du vin, l'emblême du taureau fut très bien appliqué à ce dernier. Sous ce rapport même, on a donné à cet emblême différentes origines.

Platon assure, au second livre des lois, qu'on a comparé Bacchus au taureau et à la panthère, à cause

(1) Ælian., *Hist. anim.*, lib. XI, cap. 10. = (2) Montfaucon, *Antiq. expl.*, T. II, p. 308. = (3) Plut., *Traité d'Isis et Osiris*, T. XVI, p. 90.

de l'état de fureur où jette l'ivresse; Euripide présente la même pensée en parlant des ivrognes : ce sont, dit-il, des taureaux qui s'élancent en menaçant des cornes. [1]

L'on donnoit un taureau pour prix aux poètes qui avoient composé des hymnes en l'honneur de Bacchus, et alors Bacchus étoit appelé Taurophage, Taurivore, Moscophage ou Vitulivore. [2]

D'autres ont attribué cette dénomination à l'usage où étoient les anciens de boire dans des cornes de bœuf [3] (*bb*).

Le grand nombre de médailles des différentes villes de la Grèce qui portent l'emblême du taureau, représentent le plus ordinairement Bacchus; aussi Plutarque dit-il : *Plerique Græcorum Bacchi simulacra faciunt tauri forma* [4]. On remarque quelques-unes de ces médailles avec un bœuf sur une lance ou sur le thyrse de Bacchus : dans les bacchantes d'Euripide, un taureau s'offre à la vue de Penthée, près du lieu où il avoit fait enfermer Bac-

[1] Cornu insignis Bacchus (Ovid., III. *de art. Am.* 348.) siquidem vinum petulantes facit et violentes atque truces : vel quia primus boves ad jugum junxit, ideo illum cum cornibus finxerunt. (Festus in cornua.)

Horace a dit (lib. III. Od. 21. v. 18.) :

Bacchus erat cornutus, quia vinum addit cornua pauperi; et (dans l'ode ad amph.) Et addis cornua pauperi. *Tu donnes des cornes au pauvre, c'est-à-dire, de l'audace.* Ut quas pampinea tetigisse bicorniger hasta creditur, huc illuc, quo furor egit..... (Ovid., *epith.* Laodam. *ad protes.*) = [2] Suidas, V. Ταυροφάγος.

[3] Athen., lib. XI, cap. 6. = [4] Plut., *de Isid. et Osir.*

chus [1], et lorsque Bacchus conduit Penthée pour être le témoin des orgies des bacchantes, ce prince voit un taureau qui marche devant lui. [2]

Au temps marqué par la destinée, dit Euripide, Jupiter mit au jour un dieu portant des cornes menaçantes, et le couronna de serpens. Dès lors on vit les Ménades, le thyrse en main, saisir leur proie venimeuse, et l'entrelacer à leurs cheveux. Dans les médailles de Mégare, en Sicile, et dans celle d'Agyre, on voit Bacchus avec une seule corne. [3]

Cependant les statues de Bacchus ont rarement des cornes. Lessing [4] a très judicieusement observé que les cornes de Bacchus n'étoient pas naturelles comme celles des Faunes et des Satyres, c'étoit un ornement qu'il pouvoit prendre ou déposer, comme le prouve l'invocation solennelle à ce dieu, qu'on trouve dans Ovide : [5]

Tu puer æternus, tu formosissimus alto
Conspiceris cœlo; tibi, cùm sine cornibus adstas,
Virgineum caput est.

Bacchus pouvoit donc se montrer sans cornes, et c'est ainsi qu'il paroissoit, lorsqu'il vouloit être vu dans sa beauté virginale. Il étoit naturel que les artistes choisissent cette forme qui s'accordoit le mieux avec le but de leur art, et qu'ils écartassent ce qui

[1] Euripid., *Bacch.* v. 618.= [2] Euripid., v. 918.= [3] Spanheim, *de Præst. et usu numismat. dissert.* V, v. 356.= [4] Lessing, *Laocoon*, lib. VIII.= [5] Ovid., *Met*, lib. IV, v. 18, 19.

pouvoit les empêcher de déployer les plus grandes beautés : de ce nombre sont les cornes, si souvent citées par les poètes, parce qu'elles leur fournissoient d'ingénieuses allusions aux actions et au caractère du dieu. Ces cornes étoient souvent fixées à un diadême [1], parce que, chez les Orientaux surtout, la corne étoit l'emblême de la royauté ; de la puissance et de la splendeur (*cc*). Le diadême étoit donné à Bacchus tout aussi souvent que les cornes ; cependant on le trouve rarement aux diverses statues de Bacchus, parce que cet accessoire eût nui aux beautés que vouloient rendre les artistes.

C'est surtout dans l'isle de Cyzique qu'étoit établi le culte de Bacchus Tauriforme ; le prêtre de Bacchus y étoit appelé Archibuculus, on y célébroit en l'honneur de Bacchus des fêtes appelées Taurocolies. [2]

Le sang étoit mystérieux dans la plupart des sacrifices, et surtout le sang du taureau : dans le sacrifice du taurobole qui appartenoit au culte de Cybèle chez les Romains, le prêtre s'en couvroit presque tout entier, il n'en laissoit pas perdre une seule goutte ; il en buvoit même, comme on l'apprend de la description que Prudence a faite de cette cérémonie. Aussi J. Firmicus dit-il [3] *que nous sommes rachetés par le sang précieux de J. C. ; mais que dans les sacrifices des gentils, le sang des bêtes*

[1] Beger, *Thes. Brand.*, T. III, p. 242. = [2] Gruter, 17, 4. — Hesychius, v. *Taurocolia.* — Athen., lib. XI. = [3] Firmicus, *de Error.*

trompoit ces misérables, et ne les rachetoit pas, comme ils le croyoient.

CHAPITRE V.

Bacchus Cabire, le même que Bacchus des mystères d'Éleusis.

§. 1. Bacchus Cabire — Les Cabires furent les premiers prêtres et les premiers instituteurs des peuples. — Les services qu'ils rendirent leur firent donner dans la suite le nom des divinités dont ils avoient été les ministres. — Ils doivent être envisagés sous ces deux rapports. — Il en est de même des Dactyles, des Curètes, des Corybantes et des Telchines.

§. 2. Les Cabires considérés sous le premier rapport étoient les grands dieux, les dieux de la génération universelle. — Triade Cabirique, les trois divinités Cabiriques étoient le principe actif, le principe passif, et le produit des deux. — Etymologie des noms qui leur étoient donnés dans l'île de Samothrace.

§. 3. On trouve l'origine de leur culte en Egypte. — Ils étoient adorés en Phénicie.

§. 4 Fils de Phta ou Vulcain en Egypte; ils étoient les mêmes que les dieux Patœques.

§. 5. Culte des dieux Cabires à Béryte, en Mésopotamie, à Carthage, dans l'île de Samothrace, dans l'Attique.—Esculape, dieu Cabire.

§. 6. Affinité des mystères d'Eleusis et de ceux des Cabires. — Cependant le culte des dieux Cabires fut toujours à Athènes distinct de celui des divinités d'Eleusis. — Méthapus porta ce culte d'Athènes dans la Béotie.

§. 7. Culte des Cabires dans la Laconie. — Les Dioscures.

§. 8. Culte des dieux Cabires dans l'Etrurie, l'Asie mineure, la Phrygie, et les bords du pont Euxin.

§. 9. Culte des Cabires chez les Romains. — Ils étoient leurs dieux Pénates, et leurs dieux Lares.

§. 10. Deuxième rapport sous lequel les Cabires doivent être envisagés. — Premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples.

§. 11. Les Curètes ont civilisé la Crète, — y ont apporté les mystères de la religion, les mêmes que ceux de Samothrace. — Triade Curétique composée du principe actif, du principe passif, et de Jasion le même que Iacchus ou Horus. — Ont porté leur culte et leurs arts dans diverses contrées.

§. 12. Les Telchines civilisèrent l'île de Rhodes. — Ils en furent les premiers prêtres. — Obscurité sur les idées religieuses qu'ils apportèrent dans l'île, — traditions diverses. — Les noms des trois Telchines donnés par Nonnus sont les mêmes que ceux de la Triade Dactylique.

§. 13. Triade Dactylique, Acmon le principe actif, Damnanea le principe passif, et Kelmis l'Iacchus d'Eleusis. — Les Dactyles ont civilisé la Phrygie Idéenne, — ont apporté le culte de Jupiter, la métallurgie et plusieurs arts en Elide et dans d'autres contrées de la Grèce.

§ 14. Les Corybantes ministres de la mère des dieux dans la Phrygie Orientale. — Les honneurs divins leur furent appliqués. — Les Corybantiques, fêtes en l'honneur des Corybantes. — Triade Corybantique.

§ 1. *Bacchus Cabire. — Les Cabires premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples. — On leur donna dans la suite, le nom des divinités dont ils avoient été les ministres. — Doivent être envisagés sous ces deux rapports.*

Cicéron nomme cinq Bacchus dont le troisième, fils de Caprius, est celui pour qui les fêtes Saba-

ziennes avoient été instituées [1]. Lucius Ampelius a lu dans le texte de Cicéron, *Cabiro* au lieu de *Caprio* : cette conjecture est très vraisemblable ; elle a paru telle à Gronovius.

Les auteurs de l'antiquité nous apprennent qu'il y eut dans les premiers temps deux Cabires, le plus ancien, Jupiter, et le plus jeune, Bacchus son fils [2]. St.-Clément d'Alexandrie et Arnobe racontent l'histoire de Bacchus Cabire, comme nous avons raconté celle de Bacchus Zagrée, d'après les auteurs profanes. Cette tradition ancienne du premier Cabire, Jupiter, et du second, Bacchus, se rattache à la vie sauvage des premiers Grecs, et à leur civilisation. Avant que les progrès des lumières eussent pénétré dans la Grèce, les Cabires, les Dactyles, les Curètes, les Corybantes, les Telchines, avoient fait connoître, dans quelques parties du continent et des îles, l'art beaucoup plus ancien dans l'Orient, de forger le fer, et de travailler les métaux, et avec cet art, ils avoient apporté les premières lueurs de la civilisation. L'expédition de Sésostris, dans l'Asie mineure et dans la Thrace, et surtout la découverte des métaux, avoient rapproché les peuples, et mélangé leur culte et leurs mœurs. Le culte de ces divinités étrangères avoit été adopté par les Cabires, Dactyles, Curètes, etc., qui le portèrent dans les contrées où ils s'établirent ; en

[1] Cicer., *de Nat. deor.*, lib. III, § 23. — [2] *Etymol. magn.* — Schol. Apoll., *Argon.*, lib. I, v. 917.

Elide par exemple, où les Dactyles trouvèrent le culte du ciel, de la terre, et même celui de Saturne établi à Olympie, ils l'y laissèrent subsister; mais ils y construisirent un autel en l'honneur de Jupiter: on reconnoît, dans la description que Pausanias nous a laissée du culte d'Olympie, et des cérémonies qui y étoient observées, le mélange des rites pélasgiques et de ceux du nouveau culte. Les Dactyles adaptèrent sans peine les uns aux autres, non-seulement par respect pour leur ancien culte (car dans la Phrygie, leur séjour ordinaire, ils adoroient la terre sous le nom de Rhéa [1]), mais encore pour ne pas choquer la piété des Pélasges, et ne pas exciter leur fanatisme.

[1] « Dans les mémoires sur la Crète et la Phrygie, dit Strabon, (Strab., lib. I. cap. 6. § 1.), on donnoit les Curètes » comme étant employés à des pratiques de religion, les unes » mystiques, les autres simples, mais toutes relatives soit à » l'éducation de Jupiter dans la Crète, soit aux orgies de la » mère des dieux dans la Phrygie et les lieux voisins du mont » Ida dans la Troade. Ce que les auteurs disent à cet égard » présente bien une sorte de discordance, car plusieurs établissent une identité complète entre les Curètes, les Corybantes, les Cabires, les Dactyles Idéens, les Telchines, et » plusieurs aussi, reconnoissant ces divers personnages pour » membres d'une seule et même famille, les distinguent par » quelques légères différences; mais, en résumé, les Curètes » ainsi que les autres noms sont toujours dépeints, comme » des enthousiastes saisis d'une fureur bachique, qui dans les » fêtes où ils font le rôle de desservans, effrayent les spectateurs » par des danses tumultueuses qu'ils exécutent tout armés, par » un fracas de cymbales, de tambours et d'armes accompa-

Les services que ces premiers prêtres, ces premiers instituteurs des peuples, avoient rendus aux nations sauvages, leur firent accorder des honneurs divins; ils prirent dans quelques lieux le nom des anciennes divinités dont ils n'avoient été que les ministres [1] : c'est ce qui rend raison du grand nombre de dieux qui portèrent le nom de Cabires, dont le culte fut plus répandu que celui des Curètes, des Dactyles et des Corybantes, et c'est ainsi que Jupiter fut adoré comme premier Cabire, et Bacchus comme second Cabire.

L'histoire des Cabires, des Curètes, des Dactyles, des Corybantes, des Telchines, doit donc être envisagée sous deux rapports; 1° sous celui de prêtres, d'instituteurs de peuples; 2° sous celui des divinités dont ils avoient été les ministres, et dont les honneurs divins leur furent attribués.

§ II. *Les Cabires étoient les grands dieux.—Triade Cabirique. — Les trois Cabires étoient le principe actif, le principe passif et le résultat des deux.*

Sous ce second rapport, les Cabires étoient, à proprement parler, les grands dieux, dénomination qui a été appliquée à toutes les divinités du premier

» gnés de cris et du son des flûtes; d'où il résulteroit que ces » fêtes ne différeroient pas de celles de Samothrace et de Lem- » nos, puisque les ministres des unes et des autres sont réputés » être les mêmes.

[1] Les prêtres égyptiens prenoient souvent le nom du dieu au culte duquel ils étoient consacrés. (Jablonsk., *Panth. ægypt.* lib. I, cap. 4, p. 101.

ordre. Le principe actif et le principe passif de la génération universelle, ou les deux parties de l'univers les plus apparentes qui contenoient ces deux principes, le ciel et la terre, et leurs productions, avoient reçu le nom de Cabires ou grands dieux : c'étoient Sérapis, Isis et Harpocrates chez les Egyptiens, et les mêmes dieux, sous d'autres dénominations, chez les autres peuples. Ce fait nous a été textuellement transmis par le plus savant des Romains, par Varron. (1)

(1) Voici cet important passage :

Principes dei cœlum et terra, hi dei iidem qui in Ægypto Serapis et Isis, et se Harpocrates digito significat, qui sunt Taautes et Astarte apud Phœnicas, ut iidem principes in Latio Saturnus et Ops; terra enim et cœlum, ut Samothracum initia docent, sunt dei magni, et hi quos dixi multeis nominibus, namque quas Ambraciæ antè portas statuit duas virileis species aheneas, dei magni, neque, ut vulgus putat, hi Samothraces dei, qui Castor et Pollux, sed hi mas et fœmina et hi quos augurium libri scriptos habent sic : divi potes, et sunt pro illeis qui in Samothrace ΑΥΝΑΤΟΙ ΘΕΟΙ. (Varro, *de lin. latin.*, lib. IV, p. 17.)

Jérôme Alcander, dans l'explication de la fable héliaque, présente les Cabires de Samothrace comme les dieux de la génération universelle :

Erant Cabiri Samothracii, sive dii magni.

— Pluto et Mercurius cœlestem vim indicabant. Ceres et Proserpina terrestrem, Pluto nimirum hiberni solis calor est, Mercurius aer, qui eundem calorem terræ videtur communicare : per Cererem significari terram sationibus aptam supra docuimus, per Proserpinam vim subterraneam.

Les deux divinités de Samothrace étoient mâle et femelle, et une troisième dut sa naissance aux deux premières; aussi Tertullien parle de trois autels élevés aux trois divinités Cabiriques [1]. Après avoir admis des traditions et des cérémonies étrangères, les habitans de cette île, tout en conservant le nom général de Cabires, qui appartenoient à leurs anciennes divinités, donnèrent à chacune d'elles les noms de celles de la Grèce: l'une devint Cérès et Proserpine, l'autre Bacchus ou Pluton, et la troisième Mercure, Cadmille ou Iacchus [2]. Il faut remarquer que Cérès et Proserpine ne sont que la même divinité, dans les mystères de Samothrace, comme dans les mystères d'Eleusis. Nous avons déjà vu que Proserpine, divinité inconnue aux Egyptiens, n'avoit été créée par les Grecs que dans des temps bien postérieurs à l'établissement du culte de Cérès; cette divinité ne rompt donc en aucune manière la triade Cabirique. Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes rapporte, d'après Mnaséas, les quatre noms de ces Cabires, dans l'île de Samothrace, *Axieres*, *Axiokerse*, *Axiokersos*, *Axieros*. Diodore de Sicile

[1] Tertul., *de Spectaculo*, lib. VIII: *Tres aræ trinis diis parent, magnis, potentibus, valentibus, eosdem Samothracas existimant.*

Fabretti prétend avoir trouvé ces trois autels dans un marbre antique des jeux du cirque, qu'il donne dans son Commentaire sur la colonne Trajanne.

[2] *Schol.* Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. I, v. 917.

remarque sur ces quatre noms des Cabires, que les habitans indigènes de l'île de Samothrace, avoient une ancienne langue qui leur étoit propre et dont plusieurs mots s'étoient conservés dans leurs mystères [1]. Fréret prétend que les mots *axiokersos*, *axiokerse*, signifient le digne époux, la digne épouse, et il rejette toutes les racines orientales du mot *kabir* : Qu'est-il besoin, dit-il, de recourir à la langue phénicienne pour expliquer des épithètes dont on trouve l'étymologie dans la langue grecque. Bochart soutient au contraire que ces quatre noms étoient phéniciens [2], et que le mot *axieres* signifie dans la langue phénicienne, *possessio mea terra*, comme le mot *achazias* signifie *possessio mea deus*. Les dieux Cabires peuvent avoir reçu cette dénomination du mot *kabar* que Castel [3] traduit par *fortis*, *potens*, *validus*, *superbus*, *altus*; Bochart et Marsham citent également un mot hébreu dont ils tirent l'étymologie du mot cabire, et qui signifie *magnus*, *potens*, *fortis*, *validus* [4]. Jablonski [5] prétend que le nom de cabire n'étoit pas égyptien, mais qu'il étoit d'origine phénicienne, et que les Phéniciens l'avoient apporté de la Grèce; il ajoute qu'Hérodote, en parlant des Cabires des Egyptiens, s'est servi d'un nom grec qu'il paroît avoir reçu des Grecs interprètes des choses sacrées que le roi d'Egypte Psam-

[1] Diod. Sic., lib. V.—Herod., lib. II, cap. 51.= [2] Bochart, lib. I, *Chanaan*, cap. 12. = [3] *Lexicon. heptag.*, p. 1672. Castel. = [4] Job., cap. 8, v. 2.—Cap. 31, v. 25.= [5] Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. I, cap. 11. p. 47.

méticus avoit établies : du reste, ajoute Jablonski, Cabires, c'est comme si vous disiez les dieux grands, les dieux forts, les dieux puissans ; et les habitans de Samothrace, les premiers des Grecs qui reçurent les mystères des Cabires, les appeloient θεους μεγαλους, et θεους δυνατους, les dieux grands, puissans.

Le nom de Cabires a donc été généralement donné à tous les grands dieux qui étoient liés, chez les Grecs, par un culte commun, parce qu'ils avoient le caractère général de la divinité suprême qui leur étoit commun à tous, présidant également à la vie et à la mort ; aussi les Cabires ont-ils été les dieux de tous les peuples de l'antiquité.

§ III. *On trouve en Égypte l'origine du culte des Cabires. — Ils étoient adorés en Phénicie.*

On trouve l'origine de ce culte en Egypte. Chez les Egyptiens, le culte religieux, jusqu'à ce qu'il ait été fixé par le culte d'Osiris, d'Isis et d'Horus, éprouva plusieurs révolutions ; chacune de ces révolutions religieuses fut désignée par la dénomination de dieux de première classe, dieux de seconde classe, dieux de troisième classe : c'est comme si on eût dit, dieux avant la première révolution du culte, dieux de la deuxième époque, dieux de la troisième époque. Les dieux de la deuxième classe étoient au nombre de huit : indépendamment des noms que le polythéisme donna à chacune de ces huit divinités, elles reçurent la dénomination générale de Cabires ;

le huitième dieu Esmun, signification propre du mot huitième, étoit la même divinité que Phta ou Vulcain [1]. La ville de Chemmis étoit consacrée à Esmun; il fut donc aussi regardé comme le dieu Pan, divinité de cette ville, et l'une des plus anciennes de l'Egypte, ou plutôt Esmun et Pan adorés à Chemmis étoient le même dieu, comme l'a prouvé Jablonski [2]. Hermopolis étoit encore consacrée à Esmun; c'est pourquoi Diodore de Sicile, qui le place au rang des huit grands dieux des Egyptiens, dit que c'étoit Mercure.

Les Phéniciens qui avoient autrefois habité l'Egypte [3], et qui ayant abandonné leur patrie, avant le temps de Moïse, étoient allés s'établir dans une partie de la Phénicie et de la Syrie, y portèrent le culte des huit grands dieux de l'Egypte, des huit Cabires. La théologie Phénicienne les faisoit fils de Syduc: c'est, dans le dialecte des Phéniciens, la même divinité que Phta chez les Egyptiens, c'est-à-dire le dieu juste qui, suivant l'expression de Sanchoniaton, fit briller la lumière au sein des ténèbres profondes [4], le dieu donnant l'ordre et l'arrangement à tout, le grand artisan de la nature; or, c'étoit un dogme de la théologie égyptienne, que Phta, le même que Syduc, avoit produit tous les dieux, et surtout les grands dieux dont nous avons vu qu'il faisoit partie, c'est-à-dire, que le polythéisme

[1] Jablonski, lib. V, cap. 6, p. 193. *Panth. ægypt.* = [2] Jablonski, *ibid.*, lib. II, cap. VII, § 11, 12. = [3] Jabl., *ibid.* [4] Sanchon., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. I, cap. 10.

admettoit d'abord le dieu suprême, et divinisoit ensuite chacun de ses attributs, ou chacune de ses propriétés, qu'il considéroit comme les fils de cette même divinité. [1]

§ IV. *Fils de Phta en Égypte; les Cabires étoient les mêmes que les dieux Patæques.*

Cambyse entra dans le temple de Phta, en Egypte, fit mille outrages à ce dieu, le Vulcain des Grecs: « La statue de Vulcain, dit Hérodote [2], ressemble » beaucoup aux patœques, que les Phéniciens « mettent à la proue de leurs vaisseaux; ces pa- » tœques ressemblent à des pygmées. Il entra aussi » dans le temple des Cabires dont les lois inter- » disent l'entrée à tout autre qu'au prêtre; après » plusieurs insultes et railleries, il en fit brûler » les statues: elles ressemblent à celles de Vulcain: » on dit en effet que les Cabires sont fils de ce » dieu. » Suivant Strabon [3], il détruisit leur temple de Memphis de fond en comble.

Il résulte du récit d'Hérodote, que les dieux Patœques sont les mêmes que les dieux Cabires; car d'une part, les Patœques et les Cabires étoient les

[1] *Opifex, in se rationes habuit rerum omnium, et totius naturæ tum quâ agit, tum quâ patitur, vel quod omnia fuit ab ejus decreto et voluntate. — Hinc est quod veteres Egyptii, eum non secus, atque Græci jovem suum, ut patrem non modo hominum verum et deorum celebraverint.* (Jablonski, *Panth.*, *Egypt.*, lib. II. cap. II. p. 47.)

[2] Herod., lib. III, § 37. = [3] Strab., lib. X.

fils de Vulcain ou de Phta; et d'autre part, Hérodote dit d'abord que la statue de Vulcain ressemble beaucoup aux dieux Patœques, et ensuite que les Cabires ressemblent à cette statue.

Le nom de Patœques étoit commun à toutes les divinités phéniciennes et syriennes : les Phéniciens donnoient ce nom à Baal, à Astarté et à tous leurs autres dieux. Les médailles phéniciennes et syriennes qui nous restent en donnent la preuve [1] : ils leur avoient donné la forme orbiculaire, comme à leur Bélus. Ils les plaçoient sur leurs vaisseaux, pour les distinguer des vaisseaux des autres nations, et comme dieux tutélaires de la navigation. Ces patœques à forme orbiculaire et à large ventre étoient placés non-seulement sur les vaisseaux comme dieux tutélaires, mais les anciens les plaçoient encore sur leurs tables, comme auteurs et distributeurs de tous les biens qui sustentent la vie et qui donnent la joie des festins [2]. Cet honneur, les payens le déféroient surtout à Hercule comme dieu Patœque : aussi Stace l'appelle-t-il *Epitrapezius* [3], dénomination qui désignoit constamment les divinités que les payens mettoient sur leurs tables. L'Hercule dont parle Stace étoit un ouvrage exquis de Lysippe, et représentoit un très petit homme, d'un pied de haut; cette petite stature paroît avoir été particulièrement affectée aux dieux tutélaires, sans qu'on puisse en rien

[1] Joan. Swinton, *Dissert. de numis Samarit. et Phœnic.* = [2] *Sacras facilis mensas, salinorum appositu et simulacris deorum.* (Arnob.) = [3] Stat. *Sylv.*

inférer contre les originaux. Les dieux ainsi représentés, n'étoient pas moins les dieux du premier ordre, les grands dieux du paganisme (*dd*): c'est ainsi que les petits christs que les Chrétiens portent sur eux, ou qu'ils placent dans leurs appartemens, ne sont pas moins l'image de l'Être suprême. Hercule fut mis au rang des dieux Patœques ou Cabires, comme dieu de la production [1]; aussi l'auteur du poème des Argonautes, donné sous le nom d'Orphée, comprend dans l'énumération de l'objet de ses chants, les dons splendides des Cabires [2]. Bacchus étoit aussi au nombre des dieux Patœques, comme le prouvent les médailles de Mytilène, qui représentent d'un côté le temple de Jupiter Ammon, et de l'autre un vaisseau sur lequel est un Hermès surmonté d'une tête barbue de laquelle pendoit le lierre, qu'Eckel juge être une tête de Bacchus : il en étoit de même d'Apollon [3]. Horus étoit mis au nombre des dieux Patœques. [4]

§ V. *Culte des dieux Cabires, à Béryte en Phénicie.*

Les dieux Cabires furent principalement adorés à Béryte, ville maritime de Phénicie, qui étoit située

[1] *Hercules atque Osiris aliquo modo pro uno eodemque deo habiti sunt.* — Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. I, p. 191. =

[2] Ἀγλοὰ δῶρα Καβείρων, *splendida Cabirorum dona.* Orph. *Argon.* v. 27.

[3] *Aurato fulgebat Apolline puppis.* (Virg.)
Jacet ipse in littore et una
Ingentes de puppe dei (Satyr. VI. *Pers.*)

[4] Selden, *de diis Syriis syntag.* XI. p. 284.

entre Byblos, au nord, et Sidon, au midi. Suivant la fable, Saturne donna cette ville à Neptune et aux Cabires, qui dès lors furent honorés par les habitans comme leurs dieux tutélaires. [1]

Les Cabires étoient adorés dans la Mésopotamie, et surtout à Carrhes, ville célèbre de cette contrée; il l'étoient aussi à Edesse. Il est probable que ces villes avoient reçu le culte des dieux Cabires de la Phénicie, dans le voisinage de laquelle elles se trouvent.

Les Carthaginois, originaires de Phénicie, portèrent le culte des Cabires dans leur nouvel établissement; ils bâtirent un temple à Esmun, au milieu de leur ville, et sur le sommet de la montagne où étoit leur citadelle [2]. Cet Esmun dont Marsham fait dériver le nom du mot hébreu *haschmini* qui signifie *huit*, portoit le nom d'Asclépius ou Esculape; Sanchoniaton le lui donne positivement [3]. Cet Esculape, dans la mythologie phénicienne, joue le rôle d'Atys, dans la mythologie des Phrygiens [4]. Esmun ou Esculape étoit d'une rare beauté: ses grâces et sa beauté inspirèrent de l'amour à Astronoé déesse de Phénicie, mère des dieux; la déesse le poursuivoit lorsqu'il étoit à la chasse. Ne pouvant l'éviter, il prit le parti de se dépouiller des organes de la génération; la déesse au désespoir, ayant fait

[1] Sanchon., *apud Euseb.*, lib. I, *Præp. Ev.*, cap. 10. = [2] Strab., lib. XVII. = [3] Sanchon., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, p. 39. = [4] Julian., *Orat.* V, p. 10.

circuler dans ses veines la chaleur vitale, le mit au rang des dieux, et les Phéniciens l'adorèrent sous le nom d'Esmun qui, suivant quelques-uns, rappelle l'idée de cette chaleur active renfermant les principes de la vie.

Esmun est le même personnage que le Bacchus des mystères : nous avons vu qu'en Égypte il étoit Phta, Pan, Mercure; en Phénicie, Syduc, Esculape, et nous voyons maintenant qu'il est le même que Horus, Atys, Adonis, Iacchus; il est donc en même temps le pouvoir générateur et le produit de ce pouvoir, il est en même temps le père et le fils : considéré sous ce dernier rapport, Esmun, ou Esculape avoit les traits d'un jeune homme sans barbe [1]. Cet Esculape imberbe, adoré à Sicyone, tenoit d'une main un sceptre, et de l'autre le fruit du pin; d'un côté étoit Pan, et de l'autre la lune, c'est-à-dire, le principe actif et le principe passif.

Sanchoniaton nous apprend que le culte des dieux Cabires descendans de Syduc fut porté dans les îles de la Grèce et d'abord à Samothrace par les navigateurs phéniciens [2]; mais il paroît que les mystères des Cabires tombèrent presqu'entièrement dans l'oubli à Samothrace, et qu'ils y furent renouvelés par Jasion [3] qui, ainsi que son frère Dardanus, étoit né dans l'île [4]. On dit même que Cad-

[1] Pausan., *Corinth.*, p. 53. = [2] Sanchon., *apud* Euseb., lib. X. = [3] Diod. Sic., lib. V. = [4] Callim., *Hymn.* — Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. 12.

mus y fut un des premiers initiés par Jasion qui y admit les étrangers, ce qui étoit interdit dans les anciens mystères.

Les premiers habitans de la Samothrace étoient autochthones, c'est-à-dire, établis depuis si long-temps dans cette île qu'on avoit perdu la trace de leur origine. Hérodote dit que les Pélasges qui vinrent demeurer avec les Athéniens, habitoient auparavant l'île de Samothrace [1]. L'on sait que le nom de Pélasges a été la dénomination générale des premiers habitans de la Grèce, jusqu'à ce qu'ils aient été civilisés et jusqu'à ce qu'ils aient pris le nom de Hellènes dans l'Attique.

Ces Pélasges ou ces habitans indigènes de la Samothrace, avoient reçu de l'Orient les mystères des Cabires avant leur émigration dans l'Attique, et ils y portèrent le culte de ces divinités, qui reçurent aussi à Athènes le nom de grands dieux [2]. A cette dénomination de grands dieux donnée par les Athéniens aux Cabires, ils joignoient celle de Dioscures, qui leur étoit aussi donnée dans tous les lieux où leur culte étoit établi [3]; on lit cette in-

[1] Herod., lib. II, §51. = [2] Herod.—Montfaucon, *Suppl.*, T. II, p. 109.= [3] Les médailles de Tripoli en Phénicie ne laissent aucun doute sur l'identité des Cabires et des Dioscures; ils ont absolument les mêmes formes (Fabretti, lib. II. p. 74. *de colon. Traj.*) On les trouve communément dans la Cosmogonie de Sanchoniaton, on lit dans cette Cosmogonie que le dieu du temps ayant jeté les fondemens de sa première ville, les descendans des Dioscures construisirent des radeaux. (Euseb., *Præp. Ev.* lib. I. cap. 10.)

scription sur le monument athénien qui, du temps de Montfaucon, étoit à Venise dans le palais Grimani, et qui avoit été apporté d'Aquilée. [1]

» Caïus fils de Caïus d'Acharnes, qui a été fait » prêtre des *grands dieux Dioscures Cabires*, a » posé ce monument en l'année où Dionysius fut » archonte après Lyciscus ».

Dans le décret d'Athènes rendu en faveur d'Eubule qui avoit été *prêtre des grands dieux Dioscures Cabires*, on a mis après les signatures, neuf couronnes dans l'une desquelles on avoit écrit, *prêtre de Bacchus*, et dans une autre *prêtre d'Esculape*.

Ce décret nous prouve qu'Esculape étoit à Athènes comme en Egypte et en Phénicie, un des dieux Cabires; aussi la statue d'Esculape à Epidaure avoit les mêmes attributs que celle de Sérapis en Egypte [2]. Le culte qu'on rendoit à Esculape près de Tithorée sous le nom d'Achargétès, s'unissoit à celui d'Isis: l'Isis de Tithorée, dit Pausanias, étoit d'origine égyptienne [3]; dans le temple de Cérès à Elis, on voyoit Esculape à côté de Proserpine. Esculape, comme Bacchus, étoit le soleil considéré dans l'hémisphère inférieur [4]: Tacite dit que les savans qui examinèrent les caractères distinctifs de la divinité de Sinope, crurent y reconnoître les uns Esculape, les autres

[1] Montfaucon, T. I, *Suppl.*, *Ant. expl.*, p. 189. = [2] Pausan., *Corinth.*, p. 68, 69. = [3] Pausan., *Phocid.*, p. 35. = [4] Jablonski, lib. II, cap. 5.

Osiris, plusieurs Jupiter, d'autres enfin Pluton [1]; le dieu de Sinope étoit tout cela, puisqu'il étoit le principe fécondant, considéré sous divers rapports. Le rhéteur Aristide ne manque pas de donner à Esculape ce caractère de toute-puissance : « Escu-
» lape, dit-il, réunit en lui de grandes et nombreuses
» qualités, ou plutôt il les concentre toutes en lui ;
» il est le dieu qui gouverne l'univers et qui en
» entretient l'harmonie, le conservateur de tout,
» celui qui tient le gouvernail du vaisseau du
» monde, et qui conserve tout ce qui est appelé
» à recevoir l'existence; aussi lui a-t-on bâti un
» temple sous le nom de Jupiter Esculape. [2] »

Il ne faut jamais perdre de vue que, indépendamment des qualités générales qu'avoit chaque divinité mâle, comme principe actif et comme dieu bienfaisant, ces divinités avoient encore des qualités particulières selon les divers rapports sous lesquels le principe actif étoit envisagé, en décomposant toutes ses propriétés. C'est ainsi que dans Hercule, on a vu principalement la force qui meut la nature, dans Osiris et dans Bacchus le dieu fécond qui préside à la végétation, dans Apollon le père de la lumière. Esculape est le dieu bienfaisant qui règle la température heureuse de l'air, et entretient par là la vie et la santé [3]. Esculape, dit Porphyre [4], est

[1] Tacit., *Hist.*, lib. IV, cap. 83, 84. = [2] Aristid., *Orat.*, VI, p. 67. = [3] Proclus, *in Tim.*, p. 49. = [4] Porphyr., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 11.

l'expression de la faculté de conserver ou de régénérer les corps : aussi est-ce sous les rapports du dieu de la santé qu'il fut principalement honoré ; ces rapports, il les partageoit avec Osiris, Bacchus, Apollon, et tous les dieux mâles : il avoit comme eux le don de la divination, et présidoit aux mêmes sciences. C'est dans le sanctuaire d'Œgium en Achaïe que Pausanias rencontra un Sidonien qui l'assura que les Phéniciens connoissoient infiniment mieux la nature des divinités grecques que les Grecs eux-mêmes, et entr'autres celle d'Esculape. Le Sidonien reconnoît que dans Esculape on adoroit la divinité bienfaisante qui entretient dans l'air cette heureuse température qui contribue à la santé. (1)

Dans les mystères d'Eleusis, le dernier jour étoit consacré à Esculape. Le culte de cette divinité étoit lié à celui des mystères, comme étant le même que Sérapis, divinité universelle, et surtout divinité infernale. (2)

Les dieux infernaux et les dieux Cabires étoient les mêmes, parce qu'ils étoient les souverains de tout ce qui existe dans la nature, et que la vie dont ils sont les protecteurs, ne peut pas être séparée de la mort dont ils sont également les maîtres. (3)

(1) Pausanias, *Achaïc.*, p. 230. = (2) Meursius, *Eleusin.*, cap. 19. — Philostr., lib. IV, cap. 6.—Pausanias, *Corinth.*

(3) *Quidquidest hoc, omnia animat, format, alit, auget, creat, sepelit, recipitque in sese omnia, omniumque idem est pater. Indidemque eademque oriuntur de integro, atque eodem occidunt.* (Cicer., *de divinatione*, lib. I. cap. 57.).

§ VI. *Affinité des mystères d'Eleusis et de ceux des Cabires.*

Il y avoit une grande affinité entre les mystères d'Eleusis et ceux des Cabires dans l'île de Samothrace. Le jugement sévère prononcé contre Diagoras en est la preuve : suivant Lysias, le peuple d'Athènes mit sa tête à prix, parce qu'il avoit révélé les mystères des Cabires [a] ; non-seulement la croyance et les rites étoient les mêmes, mais les mêmes idées y étoient attachées. A Samothrace comme à Eleusis, les initiés passoient pour plus religieux, plus justes, plus parfaits : ils n'avoient rien à craindre dans les dangers, les dieux eux-mêmes veilloient à leur conservation ; après leur mort ils jouissoient d'une félicité sans bornes (*ee*). Les purifications y étoient en usage, comme à Eleusis : le Koës ou l'auditeur, qui recevoit de l'initié l'aveu de ses fautes ou de ses crimes, l'en purifioit, hors certains cas. Les enfans étoient reçus comme initiés, usage qui étoit aussi adopté dans les mystères d'Eleusis ; il est même vraisemblable qu'il y avoit plus d'initiés dans l'enfance, puisqu'alors on n'avoit plus besoin ni du ministère du Koës, ni des cérémonies expiatoires. Philippe et Olympias se rencontrèrent enfans dans le sanctuaire de Samothrace (*ff*) : une partie de la doctrine des mystères de Samothrace, comme de

[a] Lysias, *de Impiet.*, lib. II, §. 51.

ceux d'Eleusis étoit relative à la vie sauvage des premiers Grecs et à leur civilisation ; on y enseignoit les mêmes dogmes. La plupart des cérémonies mystérieuses se faisoient la nuit dans l'antre de Zérinthe, et le secret le plus inviolable en déroboit la connoissance aux profanes : cet antre étoit consacré à Hécate et à Vénus, comme divinités Cabiriques ; c'est pourquoi Vénus fut appelée Zérinthia [1]. Enfin, à Samothrace, comme à Eleusis et en Egypte, Bacchus étoit un dieu du premier ordre, et ce fut dans cette île que se forma la secte des Orphiques.

On trouve dans Strabon [2] un passage très remarquable sur les mystères de Samothrace ; cet auteur, après avoir rapporté quelques histoires fabuleuses d'Artémidore, dit : « Il y a plus de probabilité dans » ce qu'il raconte de Cérès et de Proserpine, que » dans une ville voisine de la Bretagne on célèbre » les mystères de ces déesses de la même manière » dont ils sont célébrés en Samothrace. »

Peut-il, d'après ce passage, rester aucun doute que les divinités adorées dans les mystères de Samothrace, aient été les mêmes que celles des mystères d'Eleusis.

[1] *Schol.* Lycoph. = [2] Strab., lib. IV, p. 198. Cet auteur ajoute :

« Dans l'Océan en face de l'embouchure de la Loire, et » non loin de la côte, il existe une île habitée par des femmes de » la nation des Namnètes. Ces femmes sont des bacchantes : » leur culte consiste dans des initiations et des cérémonies

Cependant le culte des dieux Cabires proprement dit, fut toujours, à Athènes, distinct de celui des divinités d'Eleusis, dont nous avons déjà parlé. Les Cabires portoient à Athènes, le nom de Dioscures comme nous l'avons vu par les deux inscriptions athéniennes que nous venons de citer.

Le temple des Dioscures Cabires à Athènes por-

» étranges, par lesquelles elles cherchent à se rendre propice » le dieu Bacchus. Dans leurs cérémonies elles jettent le cri » de joie particulier aux Ménades ou bacchantes, *Evohé*.

Nous observerons à cette occasion, que l'ancienne religion des Gaulois n'avoit été imaginée que pour rendre ces peuples braves et invincibles. Après leur conquête par les Romains, il importoit à ceux-ci que les Gaulois adoptassent des principes absolument contraires qui adoucissent leurs mœurs, et contribuassent à leur faire supporter patiemment la servitude; l'un des principaux moyens fut le changement de leur religion et l'introduction du culte des Romains. Les Romains enseignoient hautement que tout l'univers adoroit les mêmes dieux immortels; c'est d'après ce principe que l'empereur Julien disoit que le dieu des Juifs étoit un dieu véritable, quoiqu'il ne fût pas honoré par les Juifs, comme il devoit l'être. Ce principe fut promptement adopté par les Gaulois qui, sans renoncer à leurs dieux, les joignirent sur les mêmes autels avec ceux des Romains: dès le règne de Tibère on avoit réuni le culte de Jupiter et de Vulcain à celui d'Hésus dans la ville de Paris. Ce changement arrivé dans la religion des Gaulois est d'autant moins surprenant, qu'avant la soumission des Gaules par les armes romaines, on avoit déjà adopté des divinités grecques, dans quelques lieux: le culte de Minerve y avoit été apporté par les Grecs de Marseille, Castor et Pollux étoient honorés par quelques peuples de la Celtique, voisins de l'Océan.

toit le nom d'Anacéum [1] et l'on célébroit dans cette ville les *Anaceia*, les fêtes des *Anaces*. Nous avons déjà prouvé que les dieux Anaces étoient les mêmes que les Cabires. Orphée appelle Anactes les dieux de la Samothrace [2] : Pausanias dit textuellement que les Anaces étoient les mêmes dieux que les Dioscures. Suivant Cicéron, les Anaces furent les premiers dieux qui portèrent le nom de Dioscures, et il ajoute que les Dioscures Anaces étoient nés à Athènes [3]. Le culte des Cabires Dioscures étoit établi non-seulement à Athènes, mais dans plusieurs lieux de l'Attique, par exemple à Céphalé, bourgade de l'Attique de la tribu Acamantide, où il étoit en grand honneur. [4]

Ce fut l'Athénien Méthapus qui porta les mystères des Cabires à Thèbes : il est indubitable qu'il les y a portés d'Athènes. Ces mystères étoient très révérés des Thébains et de tous les Béotiens, comme nous le verrons à l'article du culte des divinités d'Eleusis dans la Grèce, où nous donnerons les détails qui nous ont été laissés sur le culte des Cabires dans la Béotie.

§ VII. *Culte des Cabires dans la Laconie.—Les Dioscures.*

Le culte des Cabires se répandit ensuite dans

[1] Athénée, lib. XV. — Harpocr. — Suidas. — J. Pollux.— Demosth., *adv.* Steph.—Thucyd., lib. VIII, cap. 9.—Lucian., *in Tim.* = [2] Orph., *Hymn. in Curet.* = [3] Cicer., *de Nat. deor.*, lib. III.—Suivant Bochart, les Dioscures furent appelés *Anaces*, *quod staturâ et majestate antestarent.* (*Georg. Sacr.*, lib. I, cap. 1, p. 359.) = [4] Pausan., lib. I, cap. 31.

toute la Grèce ; c'est surtout dans la Laconie qu'il fut le plus en honneur. Du temps de Pausanias, on voyoit encore au bas de la ville de Brasies, sur un promontoire qui s'étend jusqu'à la mer, des petites figures de bronze de la hauteur d'un pied, qui avoient une espèce de chapeau sur la tête : « Je ne » sais pas bien, dit Pausanias, si ce sont les Dios- » cures ou les Corybantes que l'on a voulu repré- » senter ; mais ces statues sont au nombre de trois, » et il y en a une quatrième qui est Minerve. [1]

D'après le système de l'apothéose, si cher à la vanité des Grecs, les Lacédémoniens appliquèrent le culte des Dioscures à deux héros Spartiates, Castor et Pollux, comme les Grecs dans des temps plus anciens, avoient appliqué la divinité d'Hercule à un héros Thébain. Castor et Pollux, tous deux fils de Tyndare, ne furent mis au rang des dieux que quarante ans après leur mort [2], ou suivant d'autres, quarante ans après le combat où ils se signalèrent contre Lyncée et Ida. Apollodore place le temps de cette apothéose peu de temps après la prise de Troie [3] (*gg*). Homère ne met point Castor et Pollux au rang des dieux [4] : au temps de Pindare ils avoient déjà des temples et des fêtes [5], ils présidoient aux courses et aux combats gymniques [6] ; cependant ils n'étoient

[1] Pausanias, lib. III, cap. 22. = [2] Pausan., lib. II, p. 238. = [3] S.-Clém. Alexandr., *Strom.* I, 138. = [4] Homer., *Iliad.* 3. — *Odyss.* 16. = [5] Pind., *Isth.* 10.

[6] A l'entrée du Cirque, à Sparte, l'on voyoit les statues

pas encore entièrement divinisés, et ils ne présidoient point à la navigation, première puissance qui fut dévolue à Castor et Pollux, comme l'avoit prédit Glaucus, lorsqu'il apparut aux Argonautes [1]. Mais au siècle de Théocrite ils étoient en pleine possession de la divinité, on ne les distinguoit plus des anciens Dioscures Cabires de Samothrace, et ils furent d'autant plus facilement confondus avec eux, que les habitans de la Laconie, rigides observateurs des anciennes coutumes religieuses, avoient conservé les symboles des anciens Dioscures, en les transmettant à deux héros de leur pays, auxquels ils appliquèrent la mythologie, et donnèrent tous les attributs qui appartenoient aux grands dieux Cabires. On consacra dans leurs mystères [2] l'œuf symbolique, comme les Egyptiens l'avoient consacré à leur Demiourgos, qui le vomissoit de sa bouche, et qui en faisoit éclore le premier principe de la chaleur et de la lumière, le dieu du feu, Phta ou le Vulcain des Grecs [3]. Cet emblême du monde étoit exposé et conservé dans le temple de Castor et Pollux, comme il étoit exposé dans les mystères de Bacchus, et placé aux pieds du dieu à cornes de taureau. Castor et Pollux étoient nés de cet œuf, dont Orphée avoit fait la base de sa cosmogonie (*hh*), dont les nouveaux Orphiques firent naître leur Phanès, dont Aristo-

des Dioscures Aphtères, qui présidoient à l'immission dans la carrière. (Pausan., *Lacon.*, p. 95.)

[1] Diod. de Sic., lib. II. = [2] Pausanias, *Lacon.*, p. 95. = [3] Euseb., *Præp. Evang.*, lib. III, cap. 11, p. 115.

phane fait sortir l'amour, et dont étoit née Vénus Syrienne, sur les bords de l'Euphrate; cet œuf, qui fut appelé œuf orphique, parce qu'on suppose qu'Orphée l'avoit apporté d'Egypte dans la Grèce, le même que le grand œuf d'Oromaze [1], l'œuf symbolique enfin que l'on retrouve dans la théologie de Sanchoniaton [2], et dans tous les mystères de l'antiquité. Il étoit consacré à Castor et Pollux à Lacédémone, et suspendu à la voûte du temple d'Hilarie et de Phébé par des rubans [3]. Cet œuf étoit partagé en deux parties ou deux hémisphères, dont chacun servoit de bonnet aux Dioscures. Le nom d'Amboulies que Castor et Pollux prirent dans la Laconie, leur étoit commun avec Jupiter et Minerve qui avoient des autels avec eux [4]. Souvent, comme les grands dieux Cabires, ils accompagnoient Cérès et Proserpine: enfin, la qualification de grands dieux leur fut donnée sur une foule de monumens.

Toute la Messénie et la Laconie étoient consacrées aux Dioscures Castor et Pollux [5]; mais les autres parties de la Grèce n'adoptèrent pas également le culte de ces deux héros, et ne leur appliquèrent pas le nom de Dioscures, sous lequel elle adoroit d'autres divinités: par exemple les habitans de Clitore en Arcadie avoient un temple des Dioscures [6]. Ils

[1] Plutar., *de Isid. et Osir.*, p. 117.= [2] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. I, cap. 9 = [3] Pausan., *Lacon.*, p. 97.= [4] Pausan., *Lacon.*, p. 95.= [5] Les Lacédémoniens juroient par les Dioscures. — Stasinus, d'après Tzetzès (ad Lycophr.) avoit écrit leur histoire.

[6] Pausan., lib. VIII.

étoient en guerre perpétuelle avec les Lacédémoniens, ces Dioscures ne pouvoient pas être Castor et Pollux; les Clitoriens n'auroient pas élevé de temple à des héros Spartiates, ni adopté leur culte. Si les Dioscures étoient honorés dans toute la Grèce, si on voyoit partout leurs tombeaux et leurs statues, c'étoient d'autres personnages que Castor et Pollux: dans la Béotie, par exemple, c'étoit Amphion et Zéthus; dans l'Argolide, c'étoit Aleo, Mélampus et Eumelus, fils d'Atrée [1]. Dans la plus grande partie des contrées de la Grèce, on étoit resté fidèle à l'ancien système religieux des grands dieux Cabires, et on n'adoroit sous le nom de Dioscures que des divinités du premier ordre. Les fonctions de divinités tutélaires de la navigation, devoient appartenir aux grands dieux dans l'île de Samothrace, où l'on venoit faire des vœux pour une heureuse navigation, et où elle étoit en grand honneur; les Tyndarides furent regardés principalement comme les divinités chargées du soin d'apaiser les tempêtes, et cependant on voit que, postérieurement à leur apothéose, on invoquoit dans la Grèce tous les dieux du premier ordre, comme divinités tutélaires de la navigation. Au nombre de ces dieux étoient non-seulement les divinités de la mer, mais Apollon, Isis, Diane, Minerve, et tous les dieux que chaque navigateur invoquoit selon sa dévotion particulière [2]. On plaçoit sur les vaisseaux des figures de divinités de

(1) Cicer., *de Nat. deor.* = (2) Athen., *Deipnos.*, lib. XV.

toute espèce : dans Athénée, Hérostrate se trouvant en grand danger sur mer, eut recours à Vénus. Horace, dans l'ode adressée au vaisseau qui devoit conduire Virgile à Athènes, invoque Vénus aussi bien que les Tyndarides pour l'heureuse navigation de ce poète [1]; Hésiode fait présider la navigation par Neptune et par Hécate. Isis, qui étoit regardée comme la déesse de la navigation, s'appeloit *Isis Pharia* [2]; sur les médailles on voit cette déesse placée sur un phare; toujours favorable aux navigateurs, tantôt elle tient des voiles, tantôt un sistre: Cérès, la même qu'Isis, avoit aussi le surnom de *Pharia* [3]. La même puissance étoit attribuée à Sérapis, et il avoit ce pouvoir ainsi que tous les autres, comme divinité suprême. C'est aussi comme dieux suprêmes que les Dioscures étoient adorés en général comme sauveurs des hommes, ce qui n'étoit pas restreint à la

(1) *Sic te diva potens Cypri,*
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater. (Horat., lib. I. Od. 3. v. 1.)

Horace a imité ce passage de Solon.

Αὐτὰρ ἔμε ξὺν, κ.τ.λ.

Je prie Vénus qui est couronnée de myrthe, de me faire partir heureusement de cette île (Chypre), *de me faire aimer et respecter partout à cause de ce séjour, qui lui est cher, et de me ramener en bonne santé dans ma patrie.*

(2) *Isi! Phoroneis quondam stabulata sub antris,*
Nunc regina Phari, numenque orientis anheli,
Excipe multisono puppem mareotida sistro.
(Stat., *Silv.* III. 2, 101.)

(3) Tertulian., *Apologet.*, cap. 16.

navigation, mais ce qui s'étendoit à tout : aussi étoient-ils regardés comme sauveurs dans les combats sur terre [1], aussi bien que sur mer, et délivroient-ils les mortels de tous les maux qui les affligeoient. [2]

Sous ce rapport de puissance universelle, Cicéron distingue chez les Grecs plusieurs Dioscures. Les premiers étoient les Anactes, nés de l'ancien Jupiter et de Proserpine ; ils s'appeloient *Tritopatræus*, *Eubule et Dionysius* [3]. Les anciens ont donné aux Dioscures de Samothrace le titre de *Tritopatores*, parce qu'ils présidoient à la génération [4]. Ils étoient adorés comme dieux du mariage, et Virgile met Bacchus au nombre de ces dieux *conjugales*. Ces fonctions de Bacchus appartenoient aux anciennes

[1] Théocrite appelle les Dioscures, dieux tutélaires des mortels que menace un fer homicide, et des coursiers qui se cabrent au milieu des bataillons ensanglantés, et des vaisseaux qui vont, malgré les constellations sinistres, lutter contre les noires tempêtes.

[2] *His vero, qui in terra degunt, seditionem aut lites, aut bellum, aut magnum morbum tandem vero omnibus malis indemnem liberant; eosque qui jam in aliqua clade versantur, eripiunt; servatores enim hi dii sunt.* (Artemidor., *Oneirocrit.* lib. II. cap. XLII.)

Suivant Cassius l'Iatrosophiste, les Parotides qui surviennent à la suite des maladies graves, sont appelées *Dioscuroi, quod malorum solutia instet.* (Problem. XXX. Eustath., *ad Iliad.* lib. III.)

[3] Cicer., *de Naturâ deor.* = [4] Hemersthius, *ad Lucian Dialog. deorum.*

religions des Cabires [1] : sur les vases étrusques, Bacchus porte l'œuf, et le vase d'eau lustrale dans les cérémonies nuptiales. Le nom d'Eubule donné à Bacchus, étoit l'un des noms des anciens Dioscures. Il est donné par Hésychius à Plutus, dieu des richesses, fils de Cérès et de Jasion, qui étoit aussi un Dioscure. La Fortune étoit au nombre des Dioscures Cabires [2] : dans un marbre antique, rapporté par Gruter, elle est appelée *Cabir, omnipotens* [3]; ce monument est en parfaite harmonie avec les idées de puissance et de suprématie, que les anciens attachoient à la fortune comme divinité. Plusieurs monumens prouvent que la terre, Ops ou Rhéa, étoit souvent réunie à la Fortune. Servius Tullius, étant parvenu à la royauté, dédia un temple à la Fortune *primigenia, protogonos*. Elle fut ainsi surnommée par les Grecs, parce qu'ils la regardoient comme le principe de toutes choses, et que la nature et le sort dépendoient absolument d'elle. Ils l'adoroient comme la distributrice de tous les biens et de toutes les félicités temporelles, attribut qui l'assimiloit à Rhéa,

[1] On lit sur une pierre gravée rapportée par Gruter (p. 67. n°. 8.) :

Diis maximis
Baccho et somno
Humanæ vitæ
Suavissimis
Conservatoribus sacrum.

[2] Servius, *Æneid.*, lib. II, v. 325. = [3] Gruter, p. 73, n° 8.

Ops, ou la terre. Priscien dit que *opulentus* dérive de ops, déesse, parce que toutes les richesses du monde viennent de la terre ; aussi Pertinax, pour marquer sa reconnoissance de l'assistance divine, par laquelle il avoit été promu à l'empire, contre son attente, éleva une statue à Ops et à la Fortune *primigenia*, et fit frapper une médaille dans laquelle on voit Ops assise sur une mesure de bled, tenant deux épis de la main droite, avec cette inscription :

Opi divinæ et fortunæ
Primigeniæ sacrum, etc.

La Fortune, comme la déesse de la terre, étoit estimée donner les premières semences de tout ce que l'homme peut avoir en lui de bon, d'excellent, en richesses, santé, force, vertu, valeur, bonheur, gloire, grandeurs. Les navigateurs sacrifioient à la Fortune et à Mercure Vius, dieu tutélaire des voyageurs, comme aux autres Cabires : Gruter donne plusieurs inscriptions anciennes en l'honneur de Mercure *Redux* et de la Fortune *Redux*[1]. Les oracles de Didyme étoient sous l'inspection des Dioscures, et l'un d'eux s'appeloit Apollon. Une pierre trouvée dans l'île de Délos, appelle Sérapis, Isis, Anubis, *Dioscures*. Les grands dieux Cabires Dioscures, qui étoient adorés sous le nom d'Anactes à Amphyssa,

[1] Homère et Hésiode attribuent à Jupiter la distribution des biens et des maux, ces deux poètes n'ont point parlé de la Fortune : cette divinité est une invention des siècles postérieurs, elle étoit plus révérée des Romains que des Grecs ; ceux-ci la confondoient ordinairement avec le destin ou les Parques.

principale ville des Locriens Ozoles, avoient des mystères qui portoient le nom de ἀνάκτων παίδων, *anactorum puerorum*. On n'est pas d'accord sur ces divinités, dit Pausanias; les uns disent que ce sont les Dioscures, d'autres les Curètes, et ceux qui se disent plus éclairés, prétendent que ce sont les Cabires [1]. Saint-Clément d'Alexandrie appelle Anactotélètes, les initiés aux mystères des Cabires [2]; c'est le même nom que les prêtres des Cabires portoient dans la Macédoine, où ils étoient très honorés, surtout à Thessalonique [3]. Dans les isles de Lemnos et d'Imbros, le culte de ces dieux étoit en plus grande vénération encore: la première étoit consacrée à Vulcain, et la seconde à Mercure. A Lemnos, les temples des Cabires avoient été bâtis dans la profondeur des bois les plus épais, afin que les mystères fussent plus imposans [4]. Pythagore se fit

[1] Pausan., lib. X, cap. 38.= [2] S. Clem. Alexandr., *Protrept.* p. 12.= [3] S. Clem. Alex.—Arnob.

[4] *Qui Lemni aspera*
Testa fuere, et celsa Cabirum
Delubra tenes, mysteriaque
Pristina castis concepta sacris.

(Attius *in Philoct. apud* Varr., lib. VI, *de ling. lat. ex Emend.* Scaligeri.)

Strabon et Festus expliquent le mot *testa* par *loca alicui deo dicata difficili aditu.*

On lit dans Cicéron *de Nat. Deor.*, (lib. I, cap. 42) ces vers:

Lemni
Nocturno aditu occulta coluntur
Silvestribus sepibus densa.

initier aux mystères des Gabires à Imbros [1] : Mercure y étoit surnommé *Imbranus*, id est, *minister deorum Cabirorum*. Fréret avoue lui-même que les Cabires de Lemnos étoient originaires d'Egypte. [2]

§ VIII. *Dieux Cabires dans l'Étrurie.*

L'Etrurie avoit ses dieux Cabires comme l'Asie et la Grèce [3]. Il est probable que les colonies qui passèrent de l'Asie mineure sur la côte occidentale de l'Italie emportèrent ce culte avec elles : suivant une ancienne tradition, les Cabires après le massacre de leur jeune frère, dans l'île de Samothrace, s'étoient refugiés chez les Etrusques [4]. D'un autre côté, la tête de cet infortuné fut portée en Asie au pied du mont Olympe, fiction qui lie l'Asie mineure ou la Phrygie avec l'Etrurie ; car les Cabires étoient adorés dans toutes les villes de cette partie de l'Asie mineure : ce culte étoit établi à Pergame dès les temps les plus reculés. Tout le pays qu'habitoient les Pergaméniens étoit consacré aux dieux Cabires, c'est le même qu'on appeloit Teuthranie, et qui avoit pris son nom de Teuthras roi des Ciliciens et des Mysiens : Varron, Strabon, Servius [5] et Denys d'Halicarnasse prétendent que ce fut Dardanus qui

(1) Jamblic. *in vita* Pythagori, lib. I, cap. 28. = (2) Imbros insula Cabirorum. (Eustath., *in Dyonis.*) — Steph. Byzant. = (3) Apud Tuscos Cabiros esse deos Penates, eosque Cererem, Palem et Fortunam vocari ab illis. (Servius, *Æneid.*, lib. II, v. 325. = (4) S. Clem. Alex., *Protret.* = (5) Varr. — Strab., lib. 10. — Servius, *Æneid.*, lib. II, v. 325.

apporta ces mystères de la Samothrace dans la ville de Dardane qu'il fonda, et qu'ensuite ces mystères passèrent aux Troyens. Cette tradition du transport des dieux Cabires de la Samothrace dans la Phrygie a été combattue par les savans comme peu vraisemblable, et surtout par le savant commentateur de Tertullien suivant lequel cette erreur a pour origine l'équivoque des mots Samthraces et Samothraces, le mot Samthraces, dans les langues orientales, signifiant occulte, caché, mystérieux, nom qu'on donnoit aux Cabires et à leurs mystères. Il est probable que les dieux des Égyptiens et des Phéniciens, ont passé directement de l'Egypte et de la Phénicie dans la Phrygie comme dans toutes les autres parties de l'Asie qui fut civilisée avant les îles de la Grèce. Cependant la proximité de la Phrygie (*ad Hellespontem*) et de la Troade, des îles de Samothrace et des autres îles de cette partie de l'archipel grec, rend très vraisemblable la communication réciproque du culte des dieux Cabires entre ces deux peuples, et dans des temps postérieurs à leur premier établissement dans l'une et l'autre contrée. L'unanimité des historiens de l'antiquité sur le passage de Dardanus dans la Phrygie Hellespontienne, me paroît ne laisser aucun doute sur cette communication. Le scholiaste d'Homère dit que ce fut une inondation qui força Dardanus à quitter la Samothrace pour chercher un asile dans la Troade. Apollodore [1] assigne une

[1] Apollod., lib. III.

autre cause à cette fuite, la mort de Jasion son frère et la tristesse qu'elle lui causa. L'existence de Dardanus dans l'île de Samothrace n'est pas contestée, tous les écrivains sont d'accord sur ce point: l'île portoit même le nom de Dardania, lorsque les Samiens chassés par les Ephésiens, y abordèrent sous le commandement de Léogorus, et lui donnèrent le nom de Samothrace, *Samosthracum*. Il paroît également certain que Dardanus, après son émigration de l'île de Samothrace, bâtit dans la Phrygie Hellespontienne une ville qui porta son nom, *Dardane*, et qu'il y établit le culte de Samothrace sa patrie; les auteurs de l'antiquité disent que ce fut par l'ordre de l'oracle qu'il plaça les statues des dieux de Samothrace dans la ville qu'il bâtit, et que dans la suite ses descendans les transportèrent à Ilion où les habitans leur élevèrent un temple avec un sanctuaire dans la citadelle, persuadés que le salut de leur ville dépendoit de leur conservation [1]. D'un autre côté Stésimbrote de Thasos fait venir du canton de Cabire en Phrygie, pour s'établir dans l'île de Samothrace, des prêtres ou ministres des mystères, appelés Cabires, dont quelques écrivains font dériver le nom, du mont Cabire dans le pays de Bérécynthe en Phrygie [2]. Les Bérécynthes étoient une tribu de Phrygiens: comme tous les peuples de la Phrygie et de la Troade, ils rendoient un culte

[1] Dionys. Halicar., *Antiq. Rom.*, lib. I, § 67, p. 54. =
[2] Strab., lib. 10, p. 469, 472, 537. — *Schol.* Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. I, v. 917—*Etym. magn.*—Phavor.

à la mère des dieux qui reçut de cette tribu même l'épithète de déesse de Bérécynthe. Suivant certains auteurs, les mystères de la mère des dieux furent portés dans l'île de Samothrace par Eétion [1], d'autres disent par Midas le Phrygien. [2]

D'autres parties de l'Asie reçurent ce culte par des circonstances entièrement étrangères aux Egyptiens, aux Phéniciens, ou aux habitans de l'île de Samothrace. Par exemple le culte des Dioscures Cabires étoit célèbre à Phocée ville maritime de l'Asie mineure : avant l'arrivée des Ioniens, cette partie de l'Asie mineure n'avoit aucune ville, les Athéniens Philogène et Damon y conduisirent une colonie des Phocéens voisins du mont Parnasse [3], qui y apporta le culte des Dioscures Cabires, objet de leur vénération comme dieux tutélaires de la navigation ; car ils furent les premiers des Grecs qui entreprirent de longs voyages sur mer [4]. Du reste les grands dieux Cabires étoient les principales divinités de toutes ces contrées de l'Asie jusqu'aux bords du pont Euxin ; une ville, l'ancienne capitale du royaume de Pont, célèbre surtout dans l'histoire de Mithridate, où les rois prédécesseurs de Pharnace faisoient leur résidence, s'appeloit Cabire : elle étoit à 50 stades du mont Puryadris vers le midi. [5]

[1] S. Clem. Alex., *admon. ad Gentes*, p. 8. = [2] S. Clem. Alex., lib. II, cap. 49. = [3] Paus., lib. VII, cap. 3. = [4] Herod., lib. I, cap. 163. = [5] Plut., *Vit. Pomp.*

§ IX. *Les Romains reçurent les Cabires des Étrusques. — Ils étoient leurs dieux Pénates.*

Les Romains avoient probablement reçu des Etrusques le culte des dieux Cabires [1], comme ils avoient reçu de ce peuple, la plupart des autres parties de leur religion. D'autres écrivains prétendent que ce culte avoit été apporté à Rome par Tarquin l'ancien fils de Démarate de Corinthe, qui étoit très versé dans les mystères de Samothrace. Ces deux faits sont les seuls qui puissent présenter quelque vraisemblance; car le transport des dieux Cabires de Troie en Italie par Enée, est une de ces fables qui doivent leur naissance à l'orgueil des Romains, et qui ont été accréditées par le goût de Denys d'Halicarnasse pour ces sortes de contes, et surtout par la belle poésie de Virgile et des autres poètes latins.

» Ces dieux, dit Denys d'Halicarnasse [2], les » Romains les appellent Pénates; mais ceux qui » ont voulu rendre en grec la signification de » ce mot, les nomment πατρῷους, dieux de la patrie, » γενεθλίους, dieux de la génération, Κτησίους dieux » des possessions, μυχίους, dieux de l'intérieur, » ἑρκίους, dieux *tutélaires*. Il semble qu'ils ne leur » ont donné ces différents noms que pour marquer

[1] S. Clem. Alex., *admon. ad Gentes.* = [2] Dionys. Halicar., lib. I, § 67.

» leurs diverses propriétés ou leurs divers attributs, » on peut même dire qu'ils n'ont exprimé que la » même chose en différents termes. Je soutiens » d'après les historiens Callistrate, Satyrus et Ara- » nus, ajoute Denys d'Halicarnasse, que les statues » qu'Enée a apportées en Italie, sont celles des » grands dieux honorés parmi les Grecs, principa- » lement par ceux de Samothrace. »

Ces grands dieux étoient chez les Romains comme chez les Grecs, Jupiter, Pluton, Neptune, Bacchus, Apollon, Esculape, Mercure, Hercule, Junon, Cérès, Minerve, Diane, Vénus, Vesta, la Fortune et Palès. Pétrone dit qu'on les appeloit ainsi que les dieux de Samothrace, θεοὺς μεγάλους, dieux grands [1], Varron avoit dit avant Pétrone que les Pénates étoient les grands dieux [2]: Tristan donne une médaille où l'on voit Hercule et Junon se regardant; l'un tient sa massue basse, et l'autre a un paon devant ses pieds avec l'exergue, *di patrii* [3]. Julius Pollux nous apprend qu'Apollon étoit adoré sous le nom de πατρῷος dieu tutélaire, et Plutarque, Hygin, Macrobe, Martianus Capella font, comme nous venons de le voir dans Denys

(1) Dii majores sunt qui me instituerunt in integrum (Petron.). Virgile fait dire par l'ombre d'Hector :

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates,
Sic ait et manibus vittas Vestamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

(2) *Varro unum esse dicit Penates et magnos deos. Nam et in basi scribebatur, magnis deis.*

(3) Tristan, *Com. hist.*, T. II, p. 270.

d'Halicarnasse, des dieux Patrii, Genethlii ou Natales, et Pénates les mêmes dieux [1]. Denys d'Halicarnasse [2] raconte que les Pélasges qui passèrent de la Thessalie dans l'Italie, manquant de tout à cause de la stérilité de leurs terres, avoient fait vœu d'offrir à Jupiter, à Apollon et aux Cabires la dixme de tout ce qui leur naîtroit dans la suite. Suivant Nigidius cité par Macrobe [3], Apollon et Neptune qui avoient bâti les murs de Troie étoient les dieux Pénates de cette ville; il ajoute que ces divinités furent apportées par Énée en Italie: Cornelius Labéo avoit la même opinion sur les dieux Pénates, et elle a été suivie par Virgile [4]. Denys d'Halicarnasse, en donnant, d'après Timée, aux dieux Pénates un caducée de fer et d'airain, met Mercure au nombre de ces dieux qui sont bien, dit-il, les dieux de Samothrace: on distinguoit les Pénates publics et les Pénates privés. Il y avoit les Pénates du ciel, de la terre, des enfers, des villes et des maisons.

Dii patrii servate domum [5]. (Virg.)

[1] Plutar., *de Superstition.* = [2] Dionys. Halicar., *Antiq. Rom.*, lib. I, cap. 19. = [3] Macrob., lib. III, cap. 4, p. 421 = [4] *Sic fatus meritos aris mactabat honores:*
Taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo.

[5] On sacrifioit aux dieux Pénates, *penetralibus*, dans le lieu de la maison le plus reculé. Virgile décrit ces Pénates dans ces vers du XIe livre:

Ædibus in mediis nudoque sub ætheris axe
Ingens ara fuit juxtaque veterrima laurus
Incumbens aræ, atque umbram complexa Penates.

Dites-moi, Socrate, dit Dionysodore, n'avez-vous point un Jupiter domestique et paternel? J'ai, répond Socrate, des sacrifices domestiques et paternels, enfin rien en ce genre, ne me manque de tout ce que possèdent les autres Athéniens [1]. Arnobe dit que d'après la théologie des Etrusques il y avoit quatre espèces de Pénates: 1° Ceux de Jupiter; 2° Ceux de Neptune; 3° Ceux des enfers; 4° Ceux des mortels.

Les Pénates portoient, comme les Cabires, le titre de Dioscures dont le culte étoit en grand honneur à Tusculum [2]. La plupart des médailles de cette ville consacrées aux Dioscures, ont ces trois lettres D. P. P., *id est*, *dei Penates*.

Les dieux Lares, chez les Romains, étoient les mêmes dieux que les Pénates: Nigidius dans Arnobe atteste qu'ils sont les mêmes que les dieux de Samothrace [3]. Suivant Varron, les Lares sont les mânes qu'il fait fils de *Mania* appelée vulgairement *Larnuda*, *id est*, *dæmonum mater*. Apulée, dans son livre sur le démon de Socrate, dit que les

—Les Romains, dans leurs malheurs, adressoient des plaintes et des reproches à leurs dieux Pénates. Horace dit à Xanthias Phœnicus, en lui parlant de Philis, sa belle esclave : elle ne peut se plaindre que de ses dieux domestiques (qui avoient laissé tomber sa maison dans l'opprobre et la pauvreté) :

et Penates
mœret iniquos. (Horat., lib. II, ode IV, v. 15.)

[1] *Biblioth. des Philosophes*, *Eutydème*, T. V, p. 507.= [2] Cicer., *de Divinat.*, lib. I, cap. 43. = [3] Arnob., lib. III.

Lares sont appelés Manes; d'autres les ont faits fils de Mercure et de la nymphe *Lara*. Dans un marbre antique, Sylvain, le Priape des Romains, est joint aux Lares; si quelques auteurs latins ont distingué les Lares des Pénates, c'est qu'ils n'ont considéré qu'un des rapports sous lesquels les Lares étoient le plus ordinairement adorés, celui de dieux tutélaires des chemins. Plaute [1] et une ancienne inscription [2] les appellent *Viales*: Suétone [3] *Compitales* d'où viennent les *Compitalia*, fêtes dans les carrefours en l'honneur de ces dieux; mais les grands dieux étoient aussi, comme nous l'avons vu, les dieux tutélaires des grands chemins. Les Grecs les appeloient *Enodii*: Mercure, Hécate, Apollon, Bacchus, etc., étoient des dieux *Enodii*.

§ X. *Cabires, premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples.*

Le deuxième rapport sous lequel les Cabires doivent être envisagés, c'est celui de prêtres et de ministres des dieux, d'inventeurs des arts, des lois, des lettres, de l'écriture, des enchantemens, de la médecine, et de toutes les connoissances qui ont commencé la civilisation, ce qui les plaçoit aux yeux de peuples ignorans, au-dessus de l'humanité par leur esprit et par leurs forces phy-

[1] Plaut., *Mercat.*, 5, 2. = [2] Gruter, p. 78. = [3] Suéton., *Aug. vita.*

siques, et ce qui leur fit décerner les honneurs divins.

Dans tous les lieux où l'on trouve ces dieux Cabires, les fables dont leur histoire est enveloppée, le culte qu'on leur rend présentent toujours le caractère ou les traces des premiers pas de la civilisation, dont l'empreinte se remarque au surplus dans tous les mystères de la Grèce. Chez les Phéniciens, Esmun ou le huitième des Cabires ou Dioscures enfans de Syduc qu'ils appeloient Asclépius ou Esculape, avoit trouvé l'usage des simples, la manière de guérir les morsures des animaux, les enchantemens ou guérisons par des paroles [1]. Suivant le même Sanchoniaton, les Cabires Dioscures engendrés par Syduc, trouvèrent les premiers l'art de bâtir des vaisseaux et de naviguer sur mer; du temps de Cronos, leurs descendans naviguant sur des vaisseaux et des radeaux qu'ils avoient construits, échouèrent sur le mont Casius où ils consacrèrent un temple. Les Cabires qui déposèrent à Béryte le corps de Pontus dieu marin des Phéniciens, reçurent des honneurs divins après leur mort, à cause des services qu'ils avoient rendus à l'humanité. [2]

La Métallurgie étoit peut-être celui de tous les arts qui exigeoit le plus d'intelligence et de force de corps: aussi Vulcain étoit-il un des principaux

[1] Sanchoniat., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.* 1, 9. = [2] Sanchon., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. X, p. 30.

Cabires. Les Cabires Egyptiens fils de Vulcain, étoient toujours vêtus comme leur père avec un bonnet semblable : ceux que l'on voit sur les signes militaires de la colonne Trajanne ont ces mêmes bonnets. Dans les médailles antiques on voit un Cabire avec le nom Καβείρος écrit autour, qui non-seulement tient le marteau comme Vulcain, mais qui est habillé de même. Dans la mythologie égyptienne Thoth ou Mercure fils de Cronos, inventeur des premiers caractères, fut regardé comme le père de l'histoire, parce qu'il donna l'ordre aux Cabires de consigner sur des monumens durables tous les événemens dont ils avoient été les témoins. [1]

Les prêtres de Samothrace s'appeloient Cabires, et ils travaillèrent à civiliser les habitans de cette île, en y établissant un culte religieux, et en introduisant les arts parmi eux. Outre les anciens Cabires que l'on disoit être nés de Vulcain et de Cabira, la fable en distingue de plus récens, particulièrement Jasion et Dardanus qui contribuèrent le plus à la civilisation de cette île. Les traditions si connues sur Jasion auquel Jupiter enseigna les mystères sacrés, ses amours et ses aventures avec Cérès, le don que Cérès fit du bled à Harmonie fille de Jasion, en considération de l'amour qu'elle avoit pour son père, la naissance de Plutus dieu des richesses, fruit des amours de Jasion et de Cérès [2],

[1] *Ap.* Euseb., *Præp. Ev.* I, X.

[2] Le Scholiaste d'Hésiode interprète ainsi cette allégorie : Jasion se livra à l'agriculture, Cérès est la terre qui récom-

la célébration des noces d'Harmonie dans lesquelles on dansa pour la première fois les orgies au bruit des tambours et des cymbales, le mariage de Cybèle et de Jasion; toutes ces fables prouvent que Jasion établit parmi les Samothraces un culte religieux, et qu'il leur fit connoître l'agriculture. Dardanus, de son côté, passoit chez les Samothraces pour avoir enseigné aux hommes, avant qu'ils connussent des vaisseaux, l'usage des radeaux dont il avoit lui-même fait l'expérience pour passer en Asie. (1)

On a de nombreuses médailles des Cabires, et surtout des îles de Lemnos, d'Imbros et de la Macédoine. Toutes présentent les Cabires avec un habit court, un marteau d'une main, le scalpel ou un autre instrument de l'autre avec le mot KABEIPOC (2). A Thessalonique où le culte des Cabires fils de Vulcain, inventeurs du fer et de l'airain étoit en très grand honneur, et où on célébroit des fêtes publiques, des combats et des jeux pour ces divinités (3), les médailles présentent les Cabires seuls revêtus de plusieurs habits et d'un manteau, ils tiennent d'une main un marteau élevé, de l'autre

pense les travaux du cultivateur par de grandes richesses. — Ovid., *Eleg.* III.—*Met.* IX.

(1) Plin., lib. IV, cap. 23. — Diod. Sic., lib. V, § 48. — Conon, *Nar.* XXI.—Tzetzès, *ad Lycophr.* v. 73. — (2) Strab., lib. I, p. 472. — Pausanias, lib. I.

(3) On célébroit aussi ces jeux et ces fêtes dans les îles de Lemnos et d'Imbros — *cabiria, festum celebratum in Lemno.* (Hesych.)

main un capricorne. Le capricorne est le dixième signe du zodiaque, lorsque le soleil donne le solstice d'hiver au mois de décembre; ce signe dans les mains des Cabires, ne signifie, selon les uns, rien autre chose que le temps des jeux solennels et des fêtes que l'on célébroit dans ce mois en l'honneur de ces divinités [1]; suivant d'autres auteurs, le capricorne étoit l'emblême du feu et de tous les arts qui en dépendent, comme on le voit dans ces vers de Manetius.

Vesta tuos, capricorne, fovet penetralibus ignes, etc. [2]

Il y a une grande variété de fables sur le nombre, les noms et l'histoire de ces Cabires, considérés comme premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples, et cette variété de traditions doit nécessairement exister, puisque ces Cabires appartiennent à des nations diverses et à des époques différentes;

[1] J. Wild., *ap.* Beger., T. I, p. 484.

[2] Dans le recueil des médailles de Seguin (Seguin, p. 14.), il y a une monnoie de Thessalonique sur laquelle est représenté un homme debout tenant une clef de la main gauche et de la droite un marteau avec cette inscription ΚΑΒΕΙΡΟϹ. Les médailles de Corcyre représentent les Cabires entre deux grands marteaux; celles d'Hiérapolis les représentent à cheval avec une hache ou un marteau élevé, on voit sur plusieurs monumens anciens une tête de femme, avec un voile, une tour sur la tête, ayant au-dessous d'elle la lune dans son croissant et devant elle une colonne sur laquelle est posé un Cabire portant à la main droite un marteau. (Vaillant, *Imp. Num.* tom. 2. p. 154.)

cependant ils passoient en général pour être les fils de Vulcain et de Cabeira fille de Protée, personnages qui appartiennent à l'Egypte. Cette même Cabeira étoit la mère de Cadmille l'un des grands Cabires de Samothrace, et elle l'avoit eu de Vulcain [1]; ce qui lie encore le culte de la divinité avec les premières lueurs de la civilisation, deux choses toujours inséparables dans les traditions religieuses des anciens. Evidemment, Vulcain père de Cadmille ou du jeune Iacchus est le principe actif, Cabeira le principe passif, et l'un et l'autre, en même temps qu'ils ont donné naissance à Cadmille ou au petit dieu emblême de toutes les productions, ont encore pour fils les hommes qui ont donné à des peuplades sauvages les premières notions d'un culte régulier, et les premières connoissances des arts. De Vulcain et de Cabeira fille de Protée, étoient nés trois Cabires qui habitèrent particulièrement les îles de Lemnos et d'Imbros; Nonnus et Strabon en font des habitans de l'île de Samothrace [2]. Ces trois Cabires, d'après Acusilaüs d'Argos cité par Strabon [3], donnèrent naissance aux nymphes Cabirides qui, ainsi que leurs pères, furent adorées dans l'île d'Imbros et dans les îles voisines, dans la Macédoine, dans la Troade et dans le canton de Pergame. Ces nymphes Cabirides étoient les prêtresses

(1) Acusilaüs d'Argos, *apud Strab.*, lib. X. = (2) Nonnus, *Dionys.*, lib. XIV, v. 19.—Lib. IX, v. 193.= (3) Strab., lib. X, p. 472.

des dieux Cabires, qui ont été moins connues que les prêtres, et dont le culte étoit moins célèbre, puisqu'il ne paroît pas avoir été identifié avec celui de leurs dieux : une ancienne épigramme de Callimaque prouve l'existence de ces prêtresses et de leur culte. [1]

Il n'y a entre les Cabires, les Curètes, les Telchines, les Dactyles et les Corybantes, qu'une différence locale : les Curètes appartiennent à l'île de Crète, les Telchines à l'île de Rhodes, les Dactyles à la Troade, les Corybantes à la Phrygie.

Malgré la diversité des noms, ces tribus ou sectes religieuses ne diffèrent point entr'elles, et le fonds de leur théologie se trouve dans leur histoire. [2]

§ XI. *Curètes.*

Il paroît certain que les Curètes défrichèrent les premiers l'île de Crète, et qu'ils travaillèrent à en civiliser les habitans [3] ; ils assujettirent au service de l'homme les animaux sauvages ; ils formèrent des troupeaux, et apprirent à les élever, ils firent connoître l'éducation des abeilles, ils enseignèrent à travailler les métaux : on leur faisoit honneur de l'invention des épées et des casques [4]. On leur attribuoit les danses armées, et surtout l'Enoplie, la Pyrrhique et les cérémonies mystérieuses qui étoient

[1] Callim., T. I, p. 212. = [2] Strab., lib. X, p. 467. *Voy.* la note page 183. = [3] Servius, *ad Æneid.*, lib. III, v. 131. Ii Curetes primi cultores Cretæ esse dicuntur. = [4] Diod. Sic., lib. V, § 65.

figurées par cette danse [1] ; ils passoient aussi pour avoir introduit l'usage des flûtes dans les armées, surtout à l'instant du combat [2]. Enfin ils réunirent les hommes, les soumirent à des lois, et leur firent connoître les avantages de la vie sociale : on leur attribuoit même des connoissances en astronomie. [3]

On donnoit aux Curètes le titre de Gegènes ou enfans de la terre [4] : suivant une ancienne tradition, ils habitoient les montagnes et les vallons, n'ayant trouvé aucune maison bâtie, ils n'avoient d'autre toit ou d'autre asile que ceux que leur donnoit la nature ; cette dernière tradition fait remonter leur origine aux temps antérieurs à la civilisation. Crès [5] qui fut roi des Etéocrètes, le plus ancien des peuples de la Crète, et qui donna son nom à cette île, fut un des Curètes [6]. Il fut auteur, dit Diodore de Sicile, de plusieurs inventions,

[1] Plin., lib. VII, cap. 56. = [2] Natalis Comes, lib. VIII, p. 850. = [3] Theon, *ad Arat.*, lib. I, v. 35. = [4] Plut., *Vit. Solon.*—Diod. Sic., lib. V. § 65.

[5] *Apud Cretam regnavit primus Cres indigena, a quo Creta appellata : quem aiunt unum Curetarum fuisse, a quibus Jupiter absconditus est et nutritus, hi Gnosson civitatem in Creta condiderunt et Cybeles matris templum* (Euseb., ed. de Scaliger, liber Prior., p. 59.) On lit dans le même Eusèbe (ed. de Zohrab. p. 281.) : *Curetes et Corybantes Gnossi habitaverunt : iidem elegantem saltationem cum armis repererunt.* — Simson fixe l'époque des Curètes à l'an du monde 2043, 1960 avant J. C. et l'an 36 de la vocation d'Abraham. (Simson, *Chronic.* p. 89.)

[6] Marcianus, *in Periegesi.*—Isidor., *Originum*, lib. XIV, cap. VI. p. 193.

toutes utiles à l'île en particulier, et aux hommes en général. [1]

Les Curètes introduisirent dans l'île de Crète les mystères de la religion : ces mystères étoient les mêmes que ceux de Samothrace ; leur lieu principal étoit Gnosse où la triade Curétique étoit célèbre ; elle étoit composée, comme partout, du principe actif, du principe passif, et de Jasion qui y jouoit le même rôle qu'Iacchus ou Horus [2]. Les Curètes avoient fondé Gnosse où ils avoient élevé un temple, et consacré un bois à la mère des dieux [3] : « Ils établirent un culte religieux, dit » Salluste ; c'est ce qui, selon l'usage ordinaire » d'enchérir toujours sur le merveilleux de l'anti- » quité, a donné lieu de dire qu'ils avoient pris » soin d'élever l'enfance de Jupiter [4]. » Ils célébroient, dans l'île de Crète, les fêtes de Jupiter avec les orgies telles qu'on les employoit aux fêtes de Bacchus, et par des ministres du même genre que les Satyres : « Ils remplissent, dit Strabon, au- » près de Jupiter, les mêmes fonctions que les Sa- » tyres auprès de Bacchus : ces ministres sont des » jeunes gens, lesquels exécutent, en dansant tout

[1] Diod. Sic., lib. V. = [2] Servius, *ad Æneid.*, lib. III, v. 111. = [3] Diod. Sic., lib. V, § 66. — *Syncel. Chron.*, p. 123. = [4] Sallust., frag. 6.—Ce fragment de Salluste a fait conjecturer par M. le P. Debrosses que cet historien s'attachant à son ordinaire à décrire les antiquités de chaque nation, avoit parlé avec quelque étendue des Curètes et qu'il avoit sous les yeux les vieilles légendes dont Diodore nous a conservé un extrait.

» armés, des mouvemens militaires ; à raison de ce
» qu'ils étoient jeunes, (κούροι), ou de ce qu'ils éle-
» vèrent Jupiter jeune (κούρον), on les nomma Curètes. [1]

Ils finirent, de même que les Dactyles et les Cabires, par prêter leur nom aux divinités qui étoient l'objet des mystères de leur pays. Voici l'hymne d'Orphée aux Curètes [2] : « Curètes amis de la danse,
» qui faites retentir dans vos jeux l'airain bruyant,
» vous qui marquez la cadence, habitans des mon-
» tagnes, ministres de Bacchus, qui maniez la
» lyre, danseurs légers, qui formez des pas légers
» par la mesure, gardiens armés et vigilans, com-
» pagnons et ministres de la vénérable déesse qui
» habite les montagnes; vous, dieux puissans, forts,
» accourez à mes prières, et que toujours le berger
» soit comblé de vos dons et protégé de votre bien-
» veillance. »

La réputation des Curètes [3] fut telle, que dans la suite, lorsqu'un Crétois se rendoit recommandable par son habileté et par son savoir, on l'appeloit un Curète ou un nouveau Curète, comme on l'a fait d'Epiménide [4] qui fraya à Solon le chemin pour publier ses lois, et les faire recevoir des Athéniens,

[1] Strab., lib. X, p. 468. = [2] Orph., *hymn.* 30.

[3] Hécatée, de Milet, dans son ouvrage sur Phoronée, appeloit les Curètes, tantôt ὀρχηστὰς θεοὺς, *saltatores deos*, tantôt παιγήμονας, *Lusores sive Jocosos.* Ménodore, de Samos, dans son ouvrage sur *les faits mémorables de cette île*, *appelle les Curètes* θεοὺς χαλκάσπιδας, *æreis scutis armatos deos.*

[4] Plut., *Vit. Sol.*—Diogen. Laert., lib. I, § 114.

qui appuya les lois sur la religion, rendit la ville plus docile, et la disposa à se soumettre à ce qui étoit juste. Il avoit écrit la génération des Curètes et des Corybantes, et fait une longue théogonie [1], il construisit à Athènes le temple des divinités infernales vengeresses du crime [2] : on voyoit sa statue à l'entrée de l'Éleusinium.

Il n'est pas exact de dire, comme l'ont fait quelques écrivains, que les Crétois sont les premiers inventeurs des cultes et des cérémonies religieuses; il est constant néanmoins que les Curètes, leurs prêtres, ont porté leur culte et leurs arts dans diverses contrées. La ville de Pyrrichus, dans la Laconie, avoit, dit-on, pris son nom de Pyrrichus, un des Curètes [3]. A Ithome, dans la Messénie, il y avoit un temple de Curètes où l'on sacrifioit toutes sortes d'animaux; on commençoit par le bœuf et la chèvre, que l'on jetoit dans les flammes [4]. Il y avoit à Délos des Curètes qui passoient pour fils d'Apollon et de la nymphe Danaïde: ils étoient adorés à Lycoé, ville d'Arcadie située au pied du mont Ménale [5]. Les Curètes font partie du cortège de Bacchus pour la conquête des Indes : Nonnus [6] qui donne leurs noms, les attache à l'Attique ; il les fait fils de Socus qui dominoit l'Attique avant l'arrivée de Cécrops, et qui les avoit exilés; ils se retirèrent d'abord en Crète, d'où ils passèrent en Phrygie, et

[1] Diogen. Laer., lib. I, *Epimenid.* = [2] *Ibid.* = [3] Pausan., lib. III, cap. 25. = [4] Pausanias, lib. IV, cap. 31. = [5] Pausan., lib. VIII, cap. 37. = [6] Nonnus, lib. XIII.

de la Phrygie ils revinrent dans l'Attique; mais Socus ayant été tué par Cécrops, ils se retirèrent sur le sol sacré des Abantes, *demeure des premiers Curètes, Curetum priorum terrestre genus*. Nonnus fait ensuite la description des exercices auxquels ils se livrèrent dans le pays des Abantes, et des progrès qu'ils y firent faire à la civilisation, la musique, le chant, la danse armée, l'art de la guerre, la culture du sol, la fondation des villes, les arts, les métiers, etc. Cet amas de fables montre la liaison qui existoit, pour le culte, entre la Phrygie, la Crète et l'Attique, et la tradition qui présentoit toujours les Curètes comme premiers instituteurs des peuples sauvages. Suivant Apollodore [1], les Curètes, après la naissance d'Epaphus, sur les bords du Nil, le firent disparoître à la prière de Junon, et Jupiter irrité les tua. Strabon fait mention des Curètes sur la côte éphésienne; au-dessus du bois Ortygie où la fable place l'accouchement de Latone, est le mont Solmissus où les Curètes, par le bruit de leurs armes, étourdirent Junon qui épioit, par jalousie, les couches de Latone, et parvinrent à les lui cacher. On célébroit tous les ans, à Ortygie, une fête où la jeunesse donnoit des repas magnifiques; le collège des Curètes donnoit aussi des repas, et célébroit quelques sacrifices se-

[1] Apollodor., lib. II. §. 3.—Hygin attribue aux Titans ce qu'Apollodore attribue aux Curètes — du reste cette fable me paroît être une fable grecque transportée en Egypte.

les cérémonies religieuses ; ils portoient en main une demi-pique, avec laquelle ils frappoient sans cesse sur un petit bouclier d'airain dont le bruit accompagnoit leurs chants et leurs danses ; leur pique est appelée cure ou curis, dans la langue des Sabins où elle avoit le même usage [1]. Denys d'Halicarnasse prétend que la danse des prêtres Saliens, à Rome, étoit une imitation de celle des Curètes.

Les Curètes ont été dans l'île de Crète, ce que les Dactyles étoient dans la Troade, les Corybantes dans la Phrygie, les Cabires à Samothrace, les Druides chez les Gaulois, les Bardes dans la Calédonie, les gardiens des rites religieux et du culte des dieux, avec lesquels ils étoient en communication par la divination des augures et les opérations magiques. Quoique les Curètes fussent aussi des magiciens, ils n'étoient pas initiés dans la connoissance des enchantemens qu'on imputoit aux Telchines, ni même dans la connoissance de la médecine.

§ XII. *Telchines.*

Le nom de Telchines, comme celui des Curètes et des Corybantes, n'étoit qu'un nom appellatif qui servoit à désigner l'emploi et les occupations de ceux auxquels l'antiquité donnoit ce nom : il dérivoit de θέλγειν, soulager, guérir, adoucir la douleur. Cependant le terme de Telchines étoit devenu un mot injurieux, un synonyme des mots de sorcier,

[1] Note sur Salluste, par le P. Debrosses.

d'empoisonneur, de génie ou démon malfaisant; on les regardoit comme des prestigiateurs qui avoient à leurs ordres les nuées, la pluie, les vents, la neige, et qui changeoient même les formes des choses [1]. On les accusoit d'avoir inventé cette magie qui donnoit le pouvoir d'exciter des orages, d'amener la peste, la famine, et toutes les calamités humaines; de jeter des sorts sur les hommes, de faire périr les plantes et les animaux [2], d'avoir puisé l'eau du Styx de leurs propres mains, de l'avoir répandue sur les campagnes de Rhodes pour détruire la fécondité des terres [3], et d'envier aux hommes toutes les connoissances qu'ils avoient acquises [4]; mais les Telchines avoient leurs partisans qui regardoient toutes ces imputations comme la suite de la jalousie qu'avoit inspirée le mérite de leurs découvertes.

Ils avoient inventé l'art de la métallurgie, et surtout l'art de fabriquer le fer et l'airain. Ils avoient forgé la faux dont la terre arma Saturne, et le trident de Neptune. Ils firent les premiers des statues des dieux, que les anciens appelèrent telchinien-

(1) Natalis Comes, lib. V. p. 541.

(2) On citoit quelques noms de ces Telchines, Actæus, Megalesius, Ormenus, Lycus, Menon, Nicon.

Jalysios Telchinas,
Quorum oculos ipso vitiantes omnia visu
Jupiter exosus, fraternis subdidit undis. (Ovid., *Met.* VII. v. 365.)

(3) Nonnus, *Dionys.*, lib. XIV, p. 388.

(4) Diod. Sic., lib. V, § 55.

nes [1]. On leur attribuoit surtout les statues d'Apollon et de Junon, qu'on voyoit à Linde et à Camire, villes de l'île de Rhodes [2]. Ils paroissent avoir exercé les premiers la médecine vétérinaire. [3]

Les Telchines appartenoient à l'île de Rhodes, qui fut d'abord appelée *Ophiusa*, ensuite *Telchinis*, et dont les habitans portèrent même le nom de *Telchines*; ils civilisèrent l'île, et ils en furent les premiers prêtres. Ils étoient fils de la mer, c'est-à-dire qu'ils étoient étrangers: ils avoient été chargés de l'éducation de Neptune qui leur avoit été confié par Rhéa, dont ils étoient aussi les compagnons et les assesseurs [4]. Cette origine, et cet emploi, qui les supposent des navigateurs, s'accordent avec la tradition qui les faisoit habiter successivement les trois îles principales de la mer Egée [5]. On conjec-

[1] Les artistes de Rhodes exécutèrent en divers endroits de la Grèce des statues qui portoient toutes le nom de Telchiniques, parce que les anciens habitans de Rhodes s'appeloient Telchines. (Diod., lib. V.—Winckelmann, hist. de l'art. t. 2. p. 192.)

[2] Strab., lib. XIV, p. 654—Eustath., *ad Dionys.* v. 504.= [3] Strab. *ib.* —Diod., *ib.*—Ovid., *Metam.*, lib. V,—Hesychius, v. *Telchines.*= [4] Diod. Sic., lib. 5, p. 226—Strab., lib. XIV, p. 632, 654.—Clem. Alex., *Strom.*, lib. V, p. 415.

[5] Ces trois îles sont Chypre, Rhodes et la Crète: voici un passage de Strabon, tel qu'il a été rendu par les traducteurs françois. « On voit dans les mémoires sur la Crète que le nom » de Curètes désigne ceux des neuf Telchines qui, abandonnant » Rhodes où ils habitoient tous, pour suivre Rhéa en Crète,

ture même qu'ils apprirent l'art de la métallurgie dans l'île de Chypre, célèbre par ses mines de cuivre que les habitans de cette île furent les premiers à mettre en œuvre [1]. Il n'y a rien de si obscur que l'histoire des idées religieuses qu'ils apportèrent dans l'île de Rhodes, et de celles qu'a conservées cette île jusqu'au temps de Danaüs, où cet Egyptien introduisit à Linde les mystères de Saïs. La tradition suivant laquelle ils avoient accompagné Rhéa à Rhodes, semble annoncer qu'ils y apportèrent le culte de cette divinité. On a conservé la tradition d'une guerre qu'ils soutinrent pour l'introduction de quelques innovations religieuses: Diodore de Sicile raconte une autre guerre des géans contre les Telchines [2]. On donne une histoire des enfans de Neptune, nés du commerce de ce dieu avec une

» y élevèrent l'enfance de Jupiter (Strab. lib., X. p. 472.— Strab., lib. XIV, p. 654.) Suivant un autre témoignage de Strabon, les Telchines au contraire, habitoient originairement la Crète, d'où ils passèrent d'abord dans l'île de Chypre, puis dans celle de Rhodes qu'après eux occupèrent les Héliades. Il fut un temps reculé où les Rhodiens s'immiscèrent beaucoup dans les guerres intestines de la Crète : ne pourroit-on pas appliquer les anciennes traditions de ces passages d'un pays à l'autre, plutôt aux habitans de Rhodes appelés Telchines, qu'aux prêtres de cette nation? et ces incursions n'auroient-elles pas pour cause plutôt des dissensions civiles que des vues religieuses?

[1] Plin., *Hist. Nat.*, lib. XXXIV, cap. 2. — Hesiod., *Oper. et dies*, v. 151. — Theogon., v. 151. = [2] Diod. Sic., lib. V, § 55.

sœur des Telchines, qui repoussèrent Vénus de l'île, et qui combattirent les enfans de Jupiter. Ces récits allégoriques présentent la lutte entre les Telchines, partisans des divinités étrangères, et les anciens habitans de l'île de Rhodes, qui se refusèrent au culte de ces divinités. Les Telchines furent vaincus par leurs adversaires, et ils finirent par prendre le sage parti de chercher un asile sur le continent; c'est probablement au peu de succès de leurs tentatives et à cette fuite, qu'ils durent leur mauvaise réputation. On ignore si les Telchines ont été divinisés comme les Cabires et les Dactyles. Les mystères de l'île de Rhodes, qui sont les mêmes que ceux de l'Égypte, de la Samothrace et d'Eleusis, paroissent être dûs à Danaüs; cependant Nonnus nous apprend qu'il y eut trois Telchines, qu'il nomme Lycus, Damnanéus ou Damnanéa, et Scelmis. Ces noms sont les mêmes que ceux des Dactyles, desquels le poète ne distingue pas les Telchines: ils forment la triade Dactylique, qui est la même que celles des Cabires et d'Eleusis, le principe actif, le principe passif, et le produit des deux; ce qu'il y a de certain, c'est que, comme les Cabires et les Dactyles, les Telchines furent les premiers instituteurs des peuples; que pour affermir les fondemens de la société ils établirent un culte religieux et des mystères, et que les principales divinités de l'île de Rhodes furent appelées Telchiniennes. A Linde il y avoit Apollon Telchinius; chez les Jalysiens il y

avoit Junon et les nymphes Telchiniennes, chez les Camiréens, Junon Telchinia.[1]

§ XIII. *Dactyles.*

La culte des Dactyles ne fut pas aussi étendu que celui des Cabires. Ces dieux étoient au nombre de trois, Acmon, c'est-à-dire, le principe actif qu'Hésychius dit être le père d'Ouranos ou du ciel; *Damnanea, puissante*, étoit le principe passif, dont le nom subsiste en partie dans ceux de *damia*, que portoit Cérès à Epidaure, et de *damna* qu'avoit Proserpine à Cyzique[2]. Cette cité n'étoit pas éloignée du mont Ida, dans la Troade, résidence des Dactyles. Kelmis, mot qui suivant Hésychius signifioit *un enfant*, étoit l'Iacchus d'Eleusis, le Cadmille de Samothrace, l'Horus Egyptien. Le nom de Kelmis, qui signifie proprement la peau d'un faon[3], étoit relatif à la tendre jeunesse de ce personnage. Parmi les autres noms que Pausanias donne aux Dactyles, on trouve ceux de Jasion, l'Iacchus des Crétois, de Pœonius, le même qu'Iacchus, d'Hercule et d'Epimèdes, qui sont au nombre des Dactyles, comme

(1) Pausan., *Bœotic.*

(2) Herod., lib. IV. cap. 82.— Pellerin, *recueil de médailles* T. 3. Pl. 132. On trouve Damnaneus dans le fragment de la Phoronide; mais on sait que les poètes anciens mettoient quelquefois un genre pour l'autre (Theon, ad Arat. v. 19.)

(3) Bell's new. Pantheon, p. 211.

l'expression de la force et de la prudence, attribués à Acmon; Priape, principe actif, a été mis au nombre des Dactyles Idéens.

« Les Dactyles Idéens, dit Diodore de Sicile [1], « passent pour avoir découvert l'usage du feu, du « cuivre et du fer, et l'art de travailler ces métaux; « c'est par ce service important rendu aux hommes, « qu'ils ont mérité les honneurs divins. »

Les noms mêmes d'Acmon, de Damneneus et de Kelmis, donnés par l'auteur de la Phoronide aux trois Dactyles et comme divinités et comme ministres d'Adrastée [2] et de Cybèle, furent appliqués aux différentes pratiques de leur art. Les chronologistes ont cherché à fixer l'époque de cette importante découverte du fer, dont tous les anciens s'accordent à attribuer l'invention aux Dactyles Idéens, nés sur le mont Ida, en Phrygie [3]; car les anciens Dactyles Idéens ne furent jamais établis dans l'île de Crète. L'autorité de Sophocle, d'Ephore, de Strabon, de Diodore de Sicile, de Saint-Clément d'Alexandrie, ne laisse aucun doute à cet égard [4]. La chronique de Thrasylle place cette découverte soixante-treize ans après le déluge de Deucalion, 267 ans avant la

[1] Diod. Sic., lib. V.

[2] La montagne et la campagne d'Adrastée ne sont pas éloignées du mont Ida en Phrygie. (Strab., lib. XII. p. 660.)

[3] Sophoc.

[4] Sainte-Croix, *Recherches sur les mystères du paganisme*, p. 50.

prise de Troie, 1547 ans avant J. C. Eusèbe[1], dans sa chronologie, suppose cette découverte plus récente de trente ans que n'a fait Thrasylle : Simson la place à l'an 1428 avant J.C., la dix-huitième année de Josué. La date s'en trouve effacée dans les marbres de Paros, on voit seulement qu'elle étoit entre celle que donne le marbre à l'établissement des deux cultes de Cybèle et de Cérès, le premier dans la Phrygie, le second dans l'Attique. Les commentateurs des marbres d'Oxford qui en ont rétabli le texte, la placent à l'an 1432 avant J. C.[2], c'est l'époque du règne de Pandion, roi d'Athènes; dans tous les cas, elle étoit postérieure à l'expédition de Sésostris dans l'Asie mineure et dans la Thrace. Ce fait jette beaucoup de lumières sur l'origine du culte de ces Dactyles, et rend raison du système théologique des Egyptiens que l'on retrouve dans ce culte.

Les Dactyles furent non-seulement les premiers prêtres et les premiers instituteurs des peuples dans le pays de leur naissance, comme l'ont été les Cabires, les Curètes et les Telchines ; mais les Dactyles

[1] Chronic. Euseb., lib. poster., p. 81. — Eusèbe dit que les Dactyles Idéens qui ont trouvé le fer, vivoient du temps de Lyncée roi d'Argos, de Linus, de Zéthus, et d'Amphion de Thèbes. — Le même auteur, Eusèbe (Chronic. ed. Zohrab. p. 135.) dit qu'Erichthonius qui est appelé Erechthée par Homère, fut le quatrième roi d'Athènes, qu'il régna 50 ans et que les Dactyles Idéens vivoient de son temps.

[2] *Marmor. Oxon.*, *Epoch.* XI.

ont cela de particulier qu'ils ont établi dans la Grèce le nouveau culte de Jupiter. Suivant une tradition des Eléens, rapportée par Pausanias [1], les hommes du temps qu'on appelle l'âge d'or, érigèrent à Olympie un temple à Saturne. Jupiter étant venu au monde, Rhéa le donna en garde aux Dactyles, qui étoient venus du mont Ida. Hercule étoit l'aîné de ces Dactyles, il proposa à ses frères de s'exercer à la course, et de couronner le vainqueur avec une branche d'olivier sauvage : il y avoit en effet dans ce lieu une si grande quantité de ces oliviers, que les habitans amassoient les feuilles pour dormir dessus. Cet Hercule Idéen étoit honoré à Olympie sous le nom de *Parastatès* ou d'assistant, avec les Dactyles ses frères : son culte fut établi par Clyménus, un de ses descendans, dont le règne à Olympie, ayant précédé la guerre de Troie d'environ 260 ans, est de quarante ans moins ancien que la découverte du fer et l'établissement des forges par les Dactyles [2]. Il n'est plus parlé des Dactyles depuis la conquête de l'Elide par Endymion : ce prince, descendant de Deucalion, amena des Hellènes à Olympie, et partout où les Hellènes s'établissoient, le nom des anciens habitans disparoissoit [3]; non-seulement ils apportèrent le culte de Jupiter, mais on fixe le commencement des arts dans la Grèce, au temps de ces Dactyles, du moins pour les parties qu'ils parcouru-

[1] Pausanias, lib. VIII, cap. 7. = [2] Strab., lib. X, p. 465. = [3] Fréret, T. XVIII, p. 20.

rent. Ils donnèrent aux Grecs la science de la métallurgie. On leur attribue non-seulement la découverte du fer, mais encore celle de l'airain ; l'on croit généralement que la découverte du fer fut dûe au hasard [1]. Les Dactyles Idéens, que Strabon dit avoir été les premiers cultivateurs qui aient habité le pied du mont Ida [2], conçurent de l'incendie des bois qui couvroient cette montagne, la première idée de l'art de fondre et de fabriquer le fer. Non-seulement les Dactyles découvrirent les métaux, mais ils furent des artisans habiles à leur donner des formes diverses, comme le prouvent les vers de la Phoronide [3]. Ephore donne les Dactyles pour instituteurs des premiers mystères religieux dans la Grèce : ils apportèrent aux Grecs cette espèce de médecine et d'enchantemens qui joignoient certaines formules magiques à l'application des remèdes naturels. Orphée avoit été, suivant Ephore, profondément initié dans cette magie des Dactyles, qui causa aux Grecs la plus grande surprise lorsqu'ils virent l'effet de ces enchantemens, et la manière dont les Dactyles s'en servoient

[1] L'auteur de la vie d'Homère place la découverte du fer à l'époque où les Cyméens se préparoient à bâtir la ville de Cebrenides, où l'on trouva le fer en creusant la terre.

[2] Strab., lib. X, p. 538.

[3] Qui prius artem Vulcani reperere dei prudentis in altis montibus, et ferrum varias docuere figuras ignibus impositum.

dans les initiations et les mystères [1]. Suivant Plutarque, les Dactyles Idéens apprirent encore aux Grecs l'usage d'instrumens de musique, qu'il désigne par le mot de ἠουμάτα ; il faut entendre par là, non-seulement les instrumens à percussion, comme les cymbales, le sistre, etc., mais encore les instrumens à corde, tels que la cithare, la lyre, etc.

Les Dactyles avoient, comme les Curètes, les Telchines et les Corybantes, le caractère commun à ces tribus religieuses, celui de ministres de la mère des dieux. Ils sacrifioient à cette déesse sous le nom de Rhéa, couronnés de branches de chêne; c'est pourquoi ils passèrent pour ses Parèdres ou assistans. [2]

Il règne sur les Dactyles Idéens, considérés comme premiers instituteurs des peuples, une variété de traditions plus grande encore que sur les Curètes et les Corybantes. Suivant Sophocle, il y en eut dix, cinq mâles, premiers nés, qui eurent cinq sœurs : ce nombre de cinq leur fit donner le nom de Dactyles; suivant d'autres ils furent appelés Dactyles ou Digiti,

[1] Diod. Sic., lib. V. §. 64.

— Les Dactyles Idéens avoient une telle réputation de prestigiateurs qu'on appela *Dactyles Idæi* certaines pierres auxquelles on attribuoit une vertu souveraine, que l'on portoit dans ses doigts et dont on faisoit des amulettes. La Dactylomantie étoit une espèce de divination qui se faisoit par le moyen d'un anneau : ceux qui savoient les noms des Dactyles Idéens s'en servoient comme de préservatifs contre les frayeurs, en les nommant les uns après les autres. (Plut., *de profect. virt. sent.*)

[2] Apollon., *Argon.*, lib. I, v. 1123, 1125.

à cause de l'adresse de la main ou des doigts qui leur firent créer plusieurs ouvrages utiles, inconnus jusqu'alors. Les uns en comptent trois, les autres quatre, ceux-ci vingt-cinq : Phérécyde dit qu'ils ont été cinquante-deux, dont trente-deux, du côté gauche, étoient des enchanteurs, *fascinatores*, le reste du côté droit détruisoit leurs prestiges. Quelques-uns veulent qu'il y en ait eu cent : Ephore les réduit à dix, appelés Dactyles à cause des dix doigts de la main ; mais c'est dans Diodore de Sicile surtout, qu'il règne une étrange confusion des Dactyles avec les Cabires, les Curètes, les Corybantes et les Telchines. Il place le séjour des Dactyles dans la montagne de Bérécynthe, au pays des Antisaptères, en Crète ; il veut que ces Dactyles aient passé de la Crète dans l'île de Samothrace ; il veut qu'ils aient été les premiers habitans de la Crète sur le mont Ida ; il fait les Curètes fils de ces Dactyles ; ils prirent le nom d'Idéens du mont Ida, en Crète, où ils avoient trouvé le fer. Cependant l'historien Ephore, cité par Diodore de Sicile, avoue que les Dactyles Idéens sont nés sur le mont Ida de Phrygie ; mais il prétend qu'ils passèrent en Crète à la suite de Minos [1]. En rejetant tout cet amas de traditions contradictoires, on ne sauroit néanmoins s'empêcher de reconnoître que le nom de Dactyles ne fut pas donné seulement aux premiers Dactyles, mais que dans la suite et dans

[1] Diod., Sic., lib. V, § 39.

des temps bien postérieurs, il fut donné aux prêtres de Jupiter dans la Crète. [1]

§ XIV. *Corybantes.*

Les Corybantes appartenoient à la Phrygie proprement dite, comme les Dactyles à la Troade.

« Les peuples de la Phrygie, dit Strabon [2], » comme ceux de la Troade qui habitent autour du » mont Ida, rendent à la mère des dieux un culte où » entre aussi l'orgie. Les ministres de cette divinité » sont appelés Corybantes, les Grecs les nomment » également Curètes, non pas comme tenant à la » même mythologie que ceux de la Crète [3], mais » parce que ce sont des desservans analogues aux » Satyri et à ces mêmes Curètes. »

Atys, dans les mystères de la Phrygie, fut, ainsi que Cadmille et Jasion, regardé par les anciens comme un jeune prêtre. Il passoit pour le fils du Phrygien Calaüs; les Corybantes s'appliquèrent, comme les Cabires, les Curètes et les Dactyles, les honneurs divins. Cicéron [4] reconnoît quatre Apollons; le

[1] Cette opinion est fondée sur un grand nombre d'autorités, et particulièrement sur ce passage de Pythagore : « *Pythagoras* » *ubi Cretam attigit, Morgi unius ex Idæis Dactylis, sacerdotes* » *accessit.* » (Porphyr., *de vita* Pythag. p. 19.)

[2] Strab., lib. X, p. 469.

[3] Lucien (Saltat. 8.) dit textuellement que les Corybantes appartenoient à la Phrygie, et les Curètes à la Crète. « *Primum* » *autem dicunt, Rhœam delectatam arte, in Phrygia Cory-* » *bantes, Curetes autem in Creta, saltare jussisse.*

[4] Cicer., *de Natur. deor.*

second étoit fils de Corybante, cet Apollon est aussi le second parmi les six que donne Saint-Clément d'Alexandrie ; d'après Aristote et Didyme le grammairien, les Corybantiques étoient une fête célébrée en l'honneur des Corybantes. [1]

Par la même raison qui fixa la triade des Cabires, des Curètes et des Dactyles, on ne compte que trois Corybantes, lorsqu'on les considère comme grandes divinités. Les noms de ces Corybantes ne se trouvent plus que dans le poëme de Nonnus où ils sont vraisemblablement très altérés. [2]

Voici l'hymne d'Orphée à Corybante :

» J'implore le puissant souverain de cette terre » impérissable, ce dieu redoutable et intrépide, » ce Curète ami de la nuit, ce Corybante qui re- » cherche la solitude et le silence, calme les terreurs » des mortels, et dissipe les fantômes qui les » épouvantent; il a deux natures, il revêt mille » formes, mille figures différentes, il est souillé de » sang, son bras s'est plongé dans le sang de ses » deux frères. O toi, qui dépouillant les formes » aimables d'un mortel, as revêtu par le secours de » Cérès, l'horrible figure d'un serpent, écoute ma » prière, ne fais pas peser ton courroux sur nos » têtes et dissipe ces visions et ces vains fantômes » qui épouvantent les mortels ! [3] »

[1] Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. II, p. 213. = [2] Nonnus, *Dionys.*, lib. XIV, p. 388. Il les appelle Cyrbas, Pyrrichus et Idæus.

[3] Orph., *hymn.* 38. — Saumaise cite ce dernier vers dans

Corybas, magnus ille sol, deorum matris assessor. [1]

Les Prasiens disoient que les Corybantes étoient fils de Minerve et du soleil [2]; ailleurs les Corybantes passèrent pour enfans de Saturne et de Rhéa, à cause de leur attachement à ce culte [3]. Diodore de Sicile ne reconnoît que le seul Corybas fils de Jasion et de Cybèle : Corybas célébrant avec enthousiasme les mystères de sa mère, donna lui-même le titre de Corybantes à ceux qui l'imitèrent [4]. D'autres font naître les Corybantes de l'union de Jupiter avec Calliope, une tradition rapportoit leur origine à Apollon et à Thalie [5], fictions qui prouvent que dans la Phrygie, ils firent faire les premiers pas à la civilisation, et qu'ils commencèrent à dissiper les ténèbres de la vie sauvage par l'instruction. Lorsque les Phrygiens tendoient à se civiliser, les Corybantes ne furent pas assez maladroits pour vouloir comprimer cette

ses commentaires sur Solin (p. 764.), et il appelle Corybantisme la maladie où l'on a des spectres devant les yeux, et des tintemens continuels dans les oreilles. Les malades sont affligés d'une insomnie perpétuelle; si quelquefois ils prennent du repos, ils dorment les yeux ouverts. C'est pourquoi Pline appelle Corybantes, les lièvres et tous les animaux qui dorment les yeux ouverts. (Plin., lib. XI. cap. 37.)

(1) Julian., *in Orat. mat. deor.* = (2) Strab., lib. X, p. 472. = = (3) Strab., lib. X, p. 472. — Suidas, V. Κορύβας. = (4) Diod. Sic., lib. V, § 49. = (5) Apollodor., lib. I, cap. I, § 4. — Tzetzès, *ad Lycophr.*, p. 19.

tendance naturelle de l'esprit humain ; non-seulement ils ne cherchèrent pas à éteindre les nouvelles lumières, mais ils les favorisèrent, s'en rendirent maîtres et dirigèrent leur nation dans cette nouvelle carrière. Dans les mystères de la Phrygie, comme dans tous les autres, on entretenoit les adeptes du service qu'avoient rendu à la société les Corybantes, soit en encourageant l'agriculture, soit en exerçant des arts utiles, soit en fondant un culte religieux.

Nonnus dit que les Corybantes ont été les nourriciers de Bacchus, et il raconte l'éducation de Bacchus de la même manière que les Crétois racontoient celle de Jupiter : il ajoute que les Corybantes avoient trouvé le jeune Bacchus avec des cornes, au milieu des joncs, sur le bord de la mer, où Ino sa nourrice l'avoit déposé. [1]

Remarquables par leur force, ils s'exercèrent d'abord aux travaux de la métallurgie : Ovide les représente occupés à fabriquer des armes défensives [2]. Il y a eu un grand nombre de versions sur les Corybantes : les uns ont dit que, dans le principe, ils avoient été vingt-cinq, d'autres trente-trois, ceux-ci cinquante-deux.

Dans la suite ils ne furent plus que des hommes voués au culte de la mère des dieux : on choisissoit parmi eux, les plus jeunes pour danser tout armés

[1] Nonnus, *Dionys.*, lib. IX, p. 259.—Lib. XIII, p. 359.=
[2] Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 25.

» Curètes, Corybantes, Dactyles Idéens, Cabires,
» Telchines, Saliens, Sabaziens, Muses, Bac-
» chantes, Menades, Mimallonides, Nymphes,
» Naïades, n'étoient que des noms différents appli-
» qués au service des dieux, noms différents ou
» par la diversité de ses ministres, ou par la diffé-
» rence des langues des divers peuples qui avoient
» les mêmes ou à peu près les mêmes pratiques de
» religion. C'est pourquoi il est facile de conce-
» voir, comment on trouve les mêmes usages, non-
» seulement dans l'île de Crète, dans les îles de
» l'Archipel, dans la Phrygie, dans la Thrace,
» dans l'Asie mineure, mais encore dans la Col-
» chide, dans la Bactriane [1], jusqu'aux portes
» Caspiennes, et aux Indes qui étoient pour les
» anciens, les bornes les plus reculées du monde
» connu. »

CHAPITRE IV.

Origine du culte de Bacchus Zagrée ou *Sabazius. — Des religions phrygiennes.*

§ 1. Étymologie du mot *Sabazius*.—Origine étrangère du culte de Bacchus Zagrée ou Sabazius. — Il appartenoit à la Phrygie et à la Lydie. — Identité du culte de Cérès et de Bacchus, de Sabazius et de Rhéa.

§ 2. La même conformité de culte et de rites se trouve dans les

[1] Strabon dit que les Titans donnèrent à Rhéa les Corybantes, qui étoient des ministres armés, venus du pays des Bactriens.

fêtes particulières aux Thraces, peuples chez qui les mystères Orphiques ont pris naissance.

§ 3. La Phrygie occidentale ou troyenne étoit le siége principal des mystères de Rhéa et de Sabazius. — Ces mystères ont été ensuite réunis à ceux d'Atys et de Cybèle, qui appartenoient à la Phrygie orientale.

§ 4. Culte de la mère des dieux, à Rome, à Athènes et dans la Grèce.

§ 5. Le culte de la Grande-Déesse passa de la Phrygie dans toute l'Asie. Son culte à Hiérapolis, sous le nom de *déesse de Syrie*, fut célèbre.

§ 6. Tous ces cultes ont eu le même objet, l'union sacrée du principe actif et du principe passif de la nature, et le produit de cette union. — Les attributs généraux de la divinité étoient communs à tous les dieux. — Rites qui leur étoient particuliers en raison de leur caractère spécial.

§ 7. La Terre fut adorée d'abord comme divinité bienfaisante et souverainement intelligente, sous le nom de Grande-Mère; elle fut la première des divinités. — On reconnut et on divinisa ensuite le principe qui la féconde, et il fut donné à la mère des dieux comme dieu Parèdre ou assistant, tel fut Atys. Quoique, dans l'opinion de ces peuples, il n'occupât pas le même rang que la mère des dieux, il avoit tous les attributs du dieu suprême.—Détail de ces attributs.

§ 8. Bacchus Sabazius, ou Atys, étoit le symbole du soleil, agent de la force reproductive de la nature. — Ce culte se retrouve chez les Persans, mais dans des temps postérieurs à Homère.

§ 9. Mélange des religions Égyptiennes, Phrygiennes et Helléniques.

§ I. *Étymologie du mot* sabazius.

Eustathe veut que Bacchus ait été appelé Sabazius des *Sabi* peuple de Thrace [1]: c'est aussi l'avis

[1] Eustath., *ad Dionys. Perieg.* v. 1069.

du Scholiaste d'Aristophane [1]; Suidas prétend au contraire que c'est le culte rendu à Bacchus sous le nom de Sabazius qui faisoit appeler certains lieux ainsi que ses ministres *Sabi*. Le traducteur français de Strabon qui a adopté cette opinion, s'appuie sur l'autorité de Plutarque suivant lequel on donnoit encore de son temps, dans plusieurs endroits de la Grèce, le nom de *Sabbœ* aux initiés de Bacchus qui, dans leurs cérémonies mystérieuses, prononçoient le nom de Saboé [2]. Il n'y a rien de si incertain que ces étymologies, par exemple le nom de *Sabbi* appartenoit à un peuple de l'Arabie, à un autre peuple de la Perse, et enfin à une nation Thrace [3]: le culte de Bacchus étoit en honneur chez la première et la dernière de ces nations, et il n'étoit pas connu chez la seconde. Ce nom se retrouve dans les personnages qu'on supposoit former le cortège de Bacchus, dieu du vin, avec lequel Sabazius n'avoit rien de commun: les bacchantes s'appeloient *Sabæ*. Il est donc très douteux que les peuples appelés *Sabi* aient tiré leur nom de Sabazius, comme il n'est pas davantage prouvé que Bacchus ait reçu d'eux ce surnom. Fréret [4] prétend

[1] *Schol.* Aristoph., *ad Vespes.* v. 9. *Sabazium Bacchum Thraces appellant et Sabos sacerdotes ejus.*

[2] Suidas (v. Σαβάζιος.) et Harpocration disent aussi que ce surnom de Bacchus lui a été donné du cri de Saboé que jetoient les initiés lors de la célébration des orgies.

[3] *Dionys. Perieg.* v. 1069 = [4] Academ. Inser., *Hist.*. T. XXIII, p. 46.

que le mot *Sabi* n'étoit proprement qu'une épithète formée de la racine grecque *Sebas*, d'où le grec commun avoit dérivé *Sebastos*, *vénérable*, *adorable*, et il rappelle qu'il s'agit ici d'une formule thracienne, par conséquent dans un dialecte très ancien et très grossier [1]. Bochart fait dériver le mot *Sabæ* d'un terme hébreu qui signifie s'enivrer [2]; il prétend que Bacchus Sabazius est le même que Bacchus Methymeneus, dénomination qui appartient exclusivement au dieu du vin, comme nous le verrons dans la suite.

Ces explications, ainsi que toutes celles que l'on tire des langues sont fort hasardées; tout ce que l'on peut dire, c'est que la barbarie de ces formules qui étoient communes à tous les mystères de la Grèce, indiquent leur origine étrangère.

Ce qui indique davantage encore l'origine barbare de la mythologie de Sabazius, c'est sa monstruosité qui ne s'accorde guère avec le goût pur et la noble

[1] Le mot εὐοὶ, formé sur celui de εὖ, étoit, suivant un ancien auteur cité par Harpocration, une espèce de formule de bénédiction équivalente au mot εὖσοι, *benè sit tibi*, et de là venoit le verbe εὐάζειν, de même que le titre εὔας donné à Bacchus, et celui de εὐαλώσια donné à Cérès. Quant au mot *attès*, c'étoit un terme de respect que les jeunes gens employoient en parlant à des hommes plus âgés qu'eux. Ainsi la formule εὐοὶ *sabboi*, *hyès attès*, *attès hyès*, qui étoit sans doute le commencement d'un cantique, pouvoit, selon Fréret, se traduire ainsi : *Quod faustum sit mystis, Sabazie pater, pater Sabazie.*

[2] Bochart, *Geogr.*, T. III, p. 441.

simplicité des Grecs. Mais les Grecs et surtout les Athéniens avoient un goût décidé pour les modes étrangères: ils ont cédé à ce goût, même pour le culte des dieux, et ils ont adopté beaucoup de rites des barbares; du nombre de ces rites adoptifs étoient principalement ceux des Thraces et des Phrygiens; Aussi tous les témoignages des anciens attribuent la mythologie de Sabazius à la Thrace et à la Phrygie [1]: « Sabazius, dit Strabon, appartient » aux religions de la Phrygie, c'est en quelque » sorte l'enfant de la grande mère; de ces religions » il a passé dans celles où l'on célèbre Dionysius [2]. Les Phrygiens dansoient la Sicinnis en l'honneur de Sabazius [3]: aussi tout étoit identique dans le culte de Cérès et de Bacchus, de Rhéa et de Sabazius. Les Phrygiens, les Thraces et les Grecs se livroient au même enthousiasme: ils célébroient leurs fêtes de la même manière par des courses, des sauts, des danses, des vociférations, par une musique bruyante. Le Sabazius des mystères de Phrygie fut mis à mort de la même manière que l'Iacchus d'Eleusis, et que le Cadmille de Samothrace: ses prêtres enveloppèrent de pourpre sa tête,

[1] *Phryges Sabazium colunt*, dit le scholiaste d'Aristophane, sur ce vers de la comédie des *Oiseaux*, καὶ φρυγύλῳ Σαβαζίῳ, et à Sabazius le Phrygile (Schol. Aristoph., *ad Aves*. v. 874. — Virgile a dit: *Illa* (*Helena*) *chorum simulans*, *Evantes orgia circum ducebat Phrygias*.—Cicer., *de Nat. deor.*, T. III, § 23.

[2] Strab., lib. I, cap. 6.

[3] Eustath.—*Ex Arian. ad Homer. Iliad.* II.

la couronnèrent et l'ensevelirent dans un bouclier d'or au pied du Mont Olympe, comme Iacchus avoit été enseveli au pied du Mont Parnasse. Les prêtres des Cabires dans l'île de Samothrace défendoient qu'on posât sur la table l'ache avec toutes ses racines, parce qu'ils croyoient que cette plante étoit née du sang cabirique, de même que les femmes, en célébrant les mystères de Rhéa, s'abstenoient de manger la graine de grenade, parce qu'elles pensoient que les grenadiers étoient nés des gouttes du sang de Bacchus [1]. Strabon cite un dithyrambe de Pindare où le poète réunit et les rites admis chez les Grecs pour le culte du Bacchus des mystères, et ceux que les Phrygiens pratiquoient aux fêtes de la mère des dieux [2]. Euripide en fait à peu près de même dans ses Bacchantes, où il prête à Dionysius

[1] Suivant d'autres traditions mythologiques, cet arbre provenoit du sang qui avoit coulé de la plaie d'Agdestis. La grenade étoit un fruit mystique : Spanheim démontre qu'on s'abstenoit de ce fruit dans les cérémonies religieuses. Il étoit sévèrement interdit aux femmes qui étoient choisies pour y faire les fonctions de prêtresses; on croyoit que la grenade rendoit ceux qui en mangeoient plus disposés à la génération. Ce fruit par la multiplicité des graines qu'il renferme et par la couronne dont il est surmonté, étoit regardé comme un symbole très propre à représenter la fécondité ; c'est la raison qui le fit choisir par les Egyptiens du canton de Peluse, pour exprimer la même idée que ceux du Delta exprimoient sous le symbole du Phallus. (Spanh., *de usu et præst. numism. dissert.* VI.)

[2] Strab., lib. X. cap. 6.

ce discours : « J'ai quitté les riches vallons de la » Lydie et les champs Phrygiens. Vous qui renon- » çant au Tmolus, boulevard de la Lydie, for- » miez aujourd'hui ma cour, femmes qui êtes mon » Thiase et que j'ai tirées des pays barbares pour » me suivre et m'accompagner partout, prenez en » main ces tambours familiers aux villes des Phry- » giens, ces instrumens que la vénérable Rhéa et » moi-même avons inventés. »

Le chœur chante ensuite un hymne en l'honneur de Bacchus : « J'ai quitté les régions asiatiques, et les » sacrés vallons du Tmolus ; heureux le mortel res- » pectueux qui bien instruit des mystères divins, » leur consacre son cœur ; qui menant une vie pure, » la sanctifie par les purifications sacrées, et célé- » brant sur les montagnes escarpées les orgies de » l'auguste Cybèle, de la grande mère, secoue le » thyrse et rend hommage à Dionysius ! Allez, bac- » chantes, allez du haut des monts Phrygiens, » conduisez dans les états florissans de la Grèce, ce » divin enfant du maître des dieux, ce Dionysius, » ce Bromius. »

Un peu plus loin Euripide joint à ces rites Phrygiens et Lydiens ceux de la Crète.

« Oh ! saint asile des Curètes, divins antres de la » Crète, berceau de Jupiter, c'est dans vos retraites » agrestes que les Corybantes aux triples aigrettes, » imaginèrent de tendre sur cet orbe une peau ré- » sonnante, et mêlèrent à son bruit bachique le » doux accent de la flûte phrygienne. Ils déposèrent

» entre les mains de Rhéa, l'instrument dont les
» sons devoient accompagner les cris joyeux des bac-
» chantes, et les Satyres transportés l'obtinrent de
» la mère des dieux pour animer leur danse, au
» retour des Triétérides, si chères à Bacchus. »

Dans le Palamède le chœur s'exprime ainsi : « Aux
» fêtes de Dionysius, qui sur l'Ida se plaît, comme
» sa mère, au son bachique des tambours. [1]

» Oh! quel plaisir de s'égarer dans les montagnes,
» de quitter les danses rapides pour se précipiter sur
» la terre, de revêtir la peau du cerf, de poursuivre
» le bouc et de verser son sang, de manger sa chair
» palpitante, de parcourir les monts de la Phrygie
» et de la Lydie, et d'avoir pour chef Bromius!
» ..... Courage, courage, bacchantes, la gloire
» du Tmolus, dont l'or enrichit le Pactole; chan-
» tez Bacchus avec les tymbales bruyantes. Evohé!
» célébrez votre dieu Evius par des clameurs, par
» des chants Phrygiens! »

Penthée dit plus loin : « On parle aussi d'un
» étranger (Bacchus) nouvellement arrivé en ces
» lieux qui nous apporte de Lydie les prestiges
» et la magie. » Et il demande à Bacchus qu'elle est
son origine; Bacchus lui répond : « N'as-tu pas en-
» tendu décrire les vallons fleuris du Tmolus, c'est
» de ces lieux que je tire mon origine; tous les bar-
» bares célèbrent les saintes orgies, la nuit les cou-
» vre de ses ombres, l'obscurité les rend augustes. »

[1] Euripid., v. 55.

Après le meurtre horrible de Penthée, le messager dit au chœur : « Se peut-il que vous vous réjouissiez du malheur de mon maître ? » Le chœur répond : « Etranger en ces lieux, je célèbre Bacchus par des chants barbares. » Agavé arrive et appelle le chœur, *femmes asiatiques*.

Dans Apollodore [1] on assure que Bacchus fut instruit en Phrygie du rite des mystères qu'il vint établir dans la Grèce. Ainsi les anciens ne séparent pas le culte de Bacchus de celui de la déesse phrygienne ; c'est aux accens de la flûte, au bruit des crotales, des cymbales et des tambours, aux cris d'Evohé, aux trépignemens cadencés que se rapportent aussi quelques-unes des dénominations inventées pour désigner tant les ministres de ces cultes, que le dieu Bacchus lui-même. [2]

§ II. *La même conformité de culte et de rites se trouve dans les fêtes particulières aux Thraces.*

La même conformité de rites se trouve dans les fêtes particulières aux Thraces, peuples chez qui les mystères orphiques ont pris naissance. On ne peut douter que le culte d'Osiris ou de Bacchus n'ait été établi dans la Thrace proprement dite, où il portoit le nom de Sabazius [3] ; son culte à Sylmisse, et sur les monts Hœmus, Rhodope et Orbelos [4], ses ora-

[1] Apollod., lib. III, cap. 5. = [2] Strab., lib. 10. p. 470. = [3] *Mémoir. de l'Académ. des inscript.*, T. XXIII, p. 234. = [4] Pomponius Mela, lib. II, cap. 2.

cles répandus dans diverses parties de cette contrée, les mythes qui lient les aventures de Dionysius avec ceux de Lycurgue, prince Edonien, et par conséquent né en Thrace, les nombreuses médailles qui nous sont restées des villes de la Thrace, où sont gravés les objets mystérieux du culte de Bacchus, les noms des diverses parties de la Thrace donnés aux différens ministres du culte de ce Dieu [1]; tous ces faits indiquent assez que les rites du culte Dionysiaque dans la Grèce, ressemblent à ceux que l'on pratiquoit chez les Thraces. La musique sacrée que l'on avoue généralement être originaire de la Thrace et de la Phrygie, et en avoir été apportée dans la Grèce, donne une nouvelle preuve que les mystères auxquels on l'appliquoit, existoient antérieurement dans ces contrées; la Piérie, l'Olympe, Pimplæa, le mont Libethrus, sont autant de lieux qui appartenoient à la Thrace. Tous les plus anciens musiciens, Orphée, Musée, Thamyris, Eumolpe, passoient pour être Thraces; l'Hélicon n'a été dédié aux Muses que par des Thraces établis dans la Béotie, les mêmes qui consacrèrent aussi dans ce pays l'antre des nymphes Libéthriades. Toute la partie de l'Asie appelée la Phrygie, à laquelle les Grecs rapportoient l'invention de la musique sacrée, étoit possédée par des barbares de l'Europe, les Bryges qui y étoient passés de la Thrace: Strabon rapporte qu'ils étoient si sauvages, que dans leur pays natal, c'est-à-dire,

[1] Horat., lib. II, *Od.* VII, v. 26.—Lib. I, *Od.* XXVII.

la Thrace, ils habitoient dans des cavernes, que cependant ils étoient passionnés pour la musique, et qu'ils avoient des instrumens à vent et à corde, dont ils portèrent l'usage en orient [1]. Cette musique sacrée repassa de l'Asie dans la Grèce avec les Phrygiens qui émigrèrent dans le Péloponnèse, sous la conduite de Pélops; c'est pourquoi Téleste de Sélinunte a dit : « Les compagnons de Pélops firent » entendre les premiers aux repas des Grecs la mu- » sique phrygienne de Cybèle, avec des flûtes; ils y » fredonnèrent aussi, en frappant sur leurs pectides » aiguës, une chanson lydienne [2]. » Aussi voit-on les anciens tantôt qualifier la cithare d'asiatique, tantôt donner aux flûtes les noms de bérécynthiennes et de phrygiennes; le nom d'un grand nombre d'instrumens chez les Grecs, étoit tiré de langues barbares [3]. Ces instrumens appartenoient également au culte de Bacchus et à celui de Cybèle, et comment n'en eut-il pas été ainsi, puisque Pélops apporta cette musique sacrée dans la Grèce avec le culte de la mère des dieux [4], et que ces cultes étant les mêmes, ont été établis simultanément dans la Phrygie, comme le disent positivement les marbres d'Oxford qui en fixent l'époque au règne d'Erichthonius, roi d'Athènes? La même harmonie sacrée, la même conformité de rites et la même identité de culte, se

[1] Debrosses, *Hist. de la Rép. rom.*, P. Salluste, T. II, p. 225. = [2] Athen., lib. XIV, cap. 5. — S. Clem. d'Alex., *Strom.* I, p. 307. = [3] Strab., lib. X, p. 471. = [4] Marsham. *Can. Chron.*, 132, 187.

trouvent dans les fêtes Cotytiennes et Bendidiennes particulières aux Thraces (la déesse Cotys et la déesse Bendis étoient les mêmes divinités que Cybèle [1]), on le voit par un passage d'Eschyle, dans les *Edoni*, pièce aujourd'hui perdue. Après avoir invoqué la déesse Cotys, honorée des Edoniens, le poète introduit de suite sur la scène, les ministres de Bacchus, se servant d'instrumens montagnards : « L'un ma-
» niant les bombyces [2], appelle la fureur par des
» sons excitatifs; l'autre fait entendre le bruit des
» crotales de cuivre. » Le poète ajoute : « Le chant
» perce, et d'invisibles mimes, imitateurs effrayans
» des taureaux, l'accompagnent de leurs mugisse-
» mens; partout l'écho des tambours, pareil à celui
» d'un tonnerre souterrain, répand la terreur. »

Les rites bachiques des Grecs, les cérémonies sacrées des Thraces et celles des Phrygiens qui adoroient la grande déesse, étoient tellement identiques, que,

[1] Le mot Cotys signifie l'ancienne : il est dans tous les dialectes Celtiques, il étoit dans la langue des Sabins, et il est dans celle des Persans. Le nom d'ancienne étoit également l'attribut d'Isis qui a tant de rapport avec Rhéa. — Le mot Bendis est en usage chez les Siamois où il désigne la terre : Hésychius dit qu'on appeloit Rhéa, *Bendis*, et que sous ce nom on comprenoit la lune et la terre, c'est-à-dire, l'agent de la fécondité dans les parties supérieures et inférieures du monde.

[2] Les Bombyces étoient une espèce de cors que l'on employoit dans les Orgies, suivant l'explication qui en est donnée par les lexiques Grecs.

quoique dans le principe, on eût distingué par des noms différents les cérémonies et les ministres de ces cultes, on leur a donné dans la suite les mêmes noms. C'est ainsi que Silène, Marsyas et Olympe, auteurs de la flûte phrygienne, qui étoit propre au culte de la grande déesse, étoient assignés au ministère du culte de Bacchus; Marsyas étoit le ministre de Bacchus, Dieu protecteur des villes qui jouissoient de leur liberté : on posoit la statue de Marsyas dans la place publique de ces villes, comme signe de cette même liberté [1]; enfin, tous les écrivains de l'antiquité, accoutumés à réunir Silène, Marsyas, Olympus, ne séparent jamais le culte de Dionysius de celui de la déesse Phrygienne : « Et comme si » l'Olympe et l'Ida, dit Strabon, n'étoient qu'une » seule et même montagne, ils les ont supposés re- » tentissant du bruit des mêmes fêtes. »

§ III. *La Phrygie occidentale ou Troyenne, étoit le siége principal des mystères de Rhéa et de Sabazius.*

C'est en effet le mont Ida, c'est-à-dire, la Phrygie occidentale ou Troyenne, qui étoit le siège principal des mystères de Rhéa, proprement dite, et de Sabazius; mais il ne faut pas confondre le culte et les mystères de Rhéa, déesse Phrygienne, avec la

[1] On avoit une telle vénération pour cette statue chez les Romains, que les Triumvirs firent mettre en prison P. Munacius Plancus qui, dans un moment d'ivresse, avoit enlevé la couronne de dessus la tête du dieu pour la placer sur la sienne.

légende de Rhéa, fille du ciel et de la terre, sœur et femme de Saturne, qui le trompa sur la naissance de Jupiter, de Rhéa, telle que l'a donnée la théogonie d'Hésiode. Rien de ce qu'on en rapporte dans cette légende ne convient à la déesse Phrygienne Rhéa [1]. Agdestis étoit le véritable nom de Rhéa, déesse Phrygienne [2]; ce mot d'Agdestis signifie proprement *domina*, *regina* [3]. Les Cariens appe-

[1] Il faut observer néanmoins que les Grecs, tout en créant une légende sous le nom de Rhéa qui n'a rien de commun avec la mère des dieux, ont conservé à cette divinité le caractère qu'elle avoit dans toutes les autres religions, celui de la nature passive, et conséquemment d'agent de la fécondité, de même qu'ils représentoient par Saturne le principe actif de la nature :

Maritus Rheæ omnium
Supremam habentis sedem.

A dit Pindare en parlant de Saturne. (*Olymp.* 2, v. 140.)

Oh montana
Omnium altrix terra, mater ipsius Jovis.

A dit Sophocle. — Proclus dit que Rhéa toujours associée à Saturne dans les productions, est la terre mère des effets dont le ciel est le père, et qu'elle est le sein qui reçoit l'énergie féconde du dieu qui engendre les siècles. (Proclus, *Com. in Timæo*, lib. I. p. 13.)

[2] Strab., lib. X, p. 470.

[3] On lit dans une inscription publiée par Spon (Spon, *Miscel.* 97.) ces mots ΜΗΤΡΙ ΘΕΩΝ ΑΓΔΙΣΤΕΙ. Fréret croit trouver dans ces mots la dénomination Phrygienne de la mère des dieux, qui dans les anciens monumens et sur les médailles est représentée assise et dans une attitude de repos, et il traduit littéralement *agdistis*, par *quiescens regina*. (Fréret, T. XVIII, p. 48.

loient Rhéa *Ma* : c'est à *Ma* que Jupiter confia Bacchus pour être nourri. Les Lydiens sacrifioient un taureau à *Ma* : *Ma* ou Maïa signifie proprement τροφὸς, *nutrix*; appliqué à Rhéa, il signifie non-seulement *nutrix*, mais *mater*. Aussi Eustathe [1] dit-il, *Maïa genitrix, atque adeò avia.* On a fait dériver le nom de Rhéa, du verbe grec ῥεῖν, *id est, fluere*, parce qu'elle déverse sur les hommes, tous les bienfaits des productions de la terre : Phurnutus dit que c'est parce qu'elle est la cause de la pluie. [2]

La fable de Rhéa, qui porte dans son sein cinq enfans, Osiris, Isis, Horus, fruit de l'amour d'Osiris et d'Isis, qui avoit commencé avant leur naissance, Typhon et Nephtys; cette fable, rapportée par Plutarque, qui l'attribue aux Egyptiens, ne peut avoir de sens qu'en supposant que Rhéa est l'état primitif des élémens, d'où sortirent les principes auteurs de l'univers. La Rhéa de Plutarque est donc la même divinité que l'ancienne déesse des Egyptiens Athyr, qui avoit tous les attributs de Rhéa, et qui, comme elle, étoit la mère de tous les êtres et de tous

[1] Eustath., *Iliad.*, α'.

[2] Vossius, lib. II. cap. 54. *de Idol.* — Eustathe prouve (in lib. A. *Iliad.* p. 95.) par un grand nombre d'exemples que les mêmes mots qui s'écrivent par les mêmes lettres, ont entr'eux une grande similitude pour la signification des choses, et il fait remarquer que par un anagramme ou transposition de lettres le mot ἔρα, terra, est le même que Ῥέα, *Rea*, qui par l'anagramme est la même chose que la terre.

les dieux. Les epoux que Plutarque donne à Rhéa, ont des caractères qui s'accordent avec le sien : Rhéa étant la masse élémentaire de tous les êtres, son premier époux est Saturne, c'est-à-dire, le temps qui fait éclore toutes choses, et qui dégage les germes ou les principes ; le second est le soleil ou le feu, principe ou agent du principe universel d'activité, sans lequel la matière et le temps n'auroient rien produit ; le troisième est Mercure, dieu de l'ordre et de la sagesse, qui organise le monde, et fait naître l'harmonie à la douce voix. Diodore de Sicile fait un récit à peu près semblable : il y a cette différence, que Rhéa et Saturne mirent au monde Jupiter et Junon, qui donnèrent naissance aux cinq dieux, Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus ; mais Rhéa étoit aussi inconnue aux Egyptiens que Saturne, et leur légende, ainsi que celle de Junon, fille de Saturne, sœur et épouse de Jupiter, légendes qui appartiennent aux Grecs, étoient entièrement étrangères à l'Egypte [1]. D'ailleurs la généalogie donnée par Plutarque, et plus encore celle donnée par Diodore de Sicile, sont entièrement opposées à celle qui étoit admise chez les Egyptiens [2]. Ce que disent

[1] *Linquamus hanc Græcis, veris illius architectis. Numina hæc græcia mendax Ægyptiis obtrusit plane invitis.* (Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. II, p. 140.

[2] Maneth., apud Syncel. p. 19.

— Les Grecs ont donné les noms de leurs dieux aux divinités égyptiennes ; ainsi, lorsque parlant des dieux égyptiens, ils nomment Saturne, ils entendent nommer le dieu que les Egyp-

Plutarque et Diodore de Sicile de Rhéa, qui mit les cinq jours épagomènes à produire les cinq dieux que nous avons nommés, est une allégorie récente, inventée par les prêtres Egyptiens qui aimoient à couvrir ces sortes de faits sous le voile de fables souvent incroyables : elle n'a aucun rapport à la généalogie des dieux, elle est seulement relative à l'année égyptienne, qui n'étoit anciennement composée que de trois cent soixante jours, nombre conservé en Egypte pour les usages religieux, mais auquel on ajoutoit cinq jours pour les usages civils, ce qui eut lieu jusqu'au règne d'Auguste, où l'année égyptienne fut fixée à trois cent soixante-cinq jours un quart.

Le culte de Rhéa n'appartient donc pas à l'Egypte : il appartenoit exclusivement à la Phrygie occidentale. On n'a aucun détail sur le mythe de Rhéa et de Sabazius, ni sur les mystères Idéens ; on sait seulement d'une manière positive [1], que Sabazius y jouoit le même rôle que Bacchus Iacchus dans les mystères d'Eleusis, conséquemment qu'on y enseignoit la même doctrine, et qu'ils reposoient sur les mêmes fondemens [2]. Il est probable que ces mystères n'ont

tiens regardent comme le père, le créateur et le maître de l'univers. Lorsqu'ils nomment Rhéa, ils entendent la divinité que les Egyptiens regardoient, comme le principe passif de toutes choses, la masse élémentaire. C'est ce qui a fait dire à Jablonski : *si Saturnum interpretis Phtam, Rhæam vero athor, habebis geminam Ægyptiorum doctrinam.*

[1] Strab., lib. X, p. 470.

[2] Ces mystères commençoient par des purifications, ce qu'

bientôt plus été séparés de ceux de Cybèle et d'Atys qui appartenoient à la Phrygie orientale, et dont l'identité étoit entière avec ceux de Rhéa et de Sabazius ; ce qui confirme cette opinion, c'est que la grande déesse étoit appelée Idéenne, aussi bien que Dindymène, Sypilène, Pessinuntienne, d'après les lieux où elle étoit adorée dans l'une et l'autre Phrygie, et que les Phrygiens orientaux appeloient Atys, Sabazius. Dans une imprécation, Apulée invoque seulement Sabazius avec la déesse Syrienne et la mère Idéenne, et confond Atys et Sabazius sous le nom seul de cette dernière divinité. Lucien semble les distinguer [1] ; mais cette différence n'est que locale, puisque tous les mythologues anciens et modernes ont confondu Cybèle et Rhéa, et ont donné à ces deux divinités le nom de grande mère : ils ont reconnu dans Rhéa, comme dans Cybèle, non-seulement le caractère de la déesse de la terre, bornant son empire aux choses terrestres, mais la majesté et la puissance de la mère des dieux, telle que la concevoient les Phrygiens, chez lesquels Cybèle ou Rhéa étoit la première divinité. La fusion de ces divinités est d'autant plus certaine, que les peuples anciens, et surtout les Romains, reconnoissoient que le caractère de

probablement donna lieu à la fable suivant laquelle Bacchus fut purifié par la mère des dieux (Schol. Homer., *Iliad.* lib. VI. v. 130.)

[1] Lucian., *in Icar. Menipp.* — Ib., *in deor. concilio.*

la mère des dieux appartenoit plus particulièrement *à Cybèle Rhéa*, et que le second caractère, celui de déesse de la terre, appartenoit à Cybèle *Ops*.

§ VI. *Culte de la mère des dieux, à Rome, à Athènes.*

Le culte de la mère des dieux ne fut apporté de Phrygie à Rome que l'an 545 ou l'an 548, durant la seconde guerre punique (*j.j.*). Depuis long-temps les Romains avoient reçu des Etrusques le culte de la terre, que ces deux peuples adoroient sous le nom d'Ops. Ils avoient également reçu des Grecs la légende de Rhéa épouse de Saturne, dont le culte remontoit chez eux au temps de celui de Saturne [1] qui y étoit fort ancien : ils adoroient aussi la terre proprement dite, sous le nom de Tellus, et ce culte remontoit aux premiers temps de la fondation de Rome. Les Romains, au commencement de la république, faisant la guerre aux Picentins, Sempronius, leur général, s'aperçut d'un tremblement de terre pendant la bataille : il apaisa la déesse Tellus en lui vouant un temple. [2]

Les Athéniens eux-mêmes, qui avoient déjà le culte de Cérès et de Rhéa, femme de Saturne, furent obligés de recevoir le culte de la déesse Phrygienne et d'Atys [3]. D'après l'ordre de l'oracle d'Apollon, ils

[1] Servius, *ad Æneid.*, lib. IV. = [2] Florus, lib. I, cap. 19. = [3] Julian., *Orat.* V, p. 298. — J. Pollux, lib. III, cap. 11. — Plut., *in Lycurg. Rhetor.*, lib. X.

élevèrent un temple à la déesse sous le nom de Métroum[1], qui devint le dépôt des archives publiques; mais la déesse Phrygienne, soit sous le nom de Rhéa, soit sous celui de Cybèle, n'eut pas beaucoup d'adorateurs parmi les Grecs: on ne trouve aucune fête établie en son honneur, elle avoit peu de temples, et ces temples n'étoient pas fréquentés [2]. Cé-

[1] *Extructum vero et fanum erat matris deûm quam Phidias fecerat.* (Pausanias, lib. I. cap. 3.)

— Pollux, Plutarque, Suidas, racontent la cause de la construction de ce temple : un Métragyrthe étant venu à Athènes, initioit les femmes aux mystères de la mère des dieux; les Athéniens le tuèrent et après lui avoir coupé la tête, ils le jetèrent dans le Barathrum. Ils furent bientôt affligés de la peste, et l'oracle leur ordonna d'apaiser les mânes du Métragyrthe : ils bâtirent un temple dans le lieu où il avoit été tué, ils en consacrèrent l'enceinte à la mère des dieux, élevèrent une statue au Métragyrthe, et comblèrent le Barathrum. Ce temple avoit donc été consacré à la mère des dieux, et il n'avoit rien de commun avec la légende de Rhéa femme de Saturne, comme l'a cru Fréret, qui a commis une autre erreur en disant qu'il n'y avoit pas de statue, tandis que Pausanias dit textuellement qu'elle étoit l'ouvrage de Phidias. Les cérémonies religieuses célébrées en l'honneur de Rhéa ou de Cybèle, s'appeloient *Metroa*. On lit dans Pausanias (lib. X. cap. 30.) que Marsyas fut l'inventeur du chant appelé *Metroos*, parce qu'il se chantoit dans les cérémonies de la mère des dieux. Tous les temples qui lui étoient dédiés s'appeloient *Metroa*.

[2] Pausanias nous a donné le nom des temples de la mère des dieux dans la Grèce : à Dyme en Achaïe, sous le nom de Dindymène, un temple lui étoit commun avec Atys, ainsi qu'à Patras; elle avoit un temple au bourg d'Anagyrase dans l'At-

rès fut toujours la divinité principale des Grecs, et son culte resta le culte national, tandis que la déesse Phrygienne, transportée à Rome, devint la plus grande divinité des Romains [1] : ils lui donnèrent la même puissance qu'elle avoit en Phrygie. Ils pratiquèrent en son honneur à peu près les mêmes cérémonies que les Phrygiens pour Cybèle, et les Athéniens pour Cérès. Dans ces fêtes, des Phrygiens et des Phrygiennes remplissoient l'office de prêtres. Le souverain pontife de la déesse Phrygienne, étoit

tique. A Corinthe en montant à la citadelle, elle avoit un temple dans lequel on remarquoit une colonne et un trône, elle en avoit un dans la ville d'Acries, près des ruines d'Hélos non loin des bords de la mer. A Olympie, à Acacesium en Arcadie, on trouvoit réunis les autels de Cérès, de Despœna, et de la grande mère: elle avoit encore dans le même pays son temple près des sources de l'Alphée (Pausanias, *Arcad.*, p. 267. 274.); du temps de Pausanias ce temple n'avoit plus de toit; à Lacédémone néanmoins elle étoit honorée d'une manière toute spéciale (Pausan., *Lacon.*, lib. III. cap. 12.). A Thèbes on voyoit encore, du temps de Pausanias, les restes de la maison de Pindare, une chapelle et une statue qu'il avoit consacrées à Cybèle : on n'ouvroit ce sanctuaire qu'une fois tous les ans. Pausanias se trouva au temps où l'ouverture s'en faisoit; il vit la statue et le trône de la déesse qui étoient en marbre. (Paus., *Bœotic.*, p. 300.) : c'étoit l'ouvrage d'Aristodème et de Socrate, sculpteurs Thébains. On disoit que la pierre de la mère des dieux étoit tombée environnée de feu, sur une montagne aux pieds de Pindare. (Schol. Pindar., *in Pyth. od.* III. v. 137.) le feu accompagnoit de même la chute des Bétyles.

[1] Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 358.

vêtu de pourpre et portoit la thiare, comme le grand prêtre de la déesse de Syrie à Hiérapolis. L'une des solennités les plus remarquables de cette déesse à Rome, étoient les jeux Mégaliens, ou les Hilaries : dans ces fêtes, comme dans les Dionysiaques à Athènes, on représentoit les pièces dramatiques les plus estimées ; toutes celles de Térence ont été jouées pendant les fêtes de la mère des dieux, excepté les Adelphes, qu'on a représentés aux jeux funèbres de Paul Emile, et le Phormion, qui le fut aux jeux romains. Les édiles curules présidoient aux jeux Mégaliens, et plusieurs de leurs médailles [1] présentent des thyrses, des masques et autres symboles semblables qui indiquent les jeux scéniques. Comme les magistrats à Athènes, les édiles décernoient des peines contre les acteurs, ou leur accordoient des récompenses, selon qu'ils s'étoient bien ou mal acquittés de leurs rôles [2] : ils examinoient les pièces qui devoient être représentées ; Suétone nous apprend qu'ils payèrent à Térence pour l'Eunuque huit mille sesterces.

La course des chars et les jeux du cirque se donnoient aussi pendant les jeux Mégaliens, la plus grande solennité de l'année [3] qui duroit depuis le 4 avril jusqu'au 10. Le 12 du même mois d'avril, commençoient les jeux de Cérès qui se célébroient

[1] Spanheim, *de usu et præstant. numism.*, T. II, p. 146. = [2] Plaut., *Trim.*, act. IV, scen. 11, v. 147. = [3] Tit.-Liv., lib. XXII, cap. 9.

aussi avec la plus grande pompe, ils duroient jusqu'au 19; c'étoit la suite des jeux Mégaliens, le 12 on donnoit les jeux du cirque, et on les renouveloit le 19. Ce jour devoit être très brillant, puisque c'étoit le troisième jour des jeux annuels que donnoient les consuls: le préteur présidoit aux jeux, monté sur un char et revêtu des ornemens du triomphe. (1)

§ V. *Le culte de la Grande-Déesse passa de la Phrygie dans toute l'Asie.—Son culte à Hiérapolis.*

Le culte de la grande déesse si célèbre surtout à Pessinunte, où les rois étoient les prêtres et tiroient du sacerdoce de grandes richesses, passa de la Phrygie dans toute l'Asie. Elle étoit la patrone générale de l'Ionie et de toute l'Asie mineure; elle étoit adorée dans l'ancienne Smyrne, comme elle le fut dans la nouvelle; chez les Magnètes elle avoit, sur le Mont Sipyle, une statue la plus ancienne de toutes, que l'on attribuoit à Botréas fils de Tantale (2). Dans la ville de Magnésie, un temple dont Mnésiptolème, fille de Thémistocle, avoit été prêtresse (3), lui étoit dédié sous le nom de Dindymène (4). Dans le traité entre les habitans de Smyrne

(1) Juvénal, *Satyr.* X, v. 36. = (2) Pausan., *Lacon.*, p. 105. = (3) Plut., *Vit. Themistoc.*

(4) Suivant Ptolémée, toutes les montagnes qui s'étendent depuis la source du Sagaris jusqu'à la Propontide, s'appeloient aussi Dindyme (Ptolem., lib. V. c. 2.). Pessinunte est au pied de la partie orientale: à l'occident, sur une des deux collines

et les Magnètes que donnent les marbres d'Arundel, ces deux peuples jurent, *per Matrem Sipylenem*, d'observer les conditions de ce traité. L'ancienne ville de Sipylus fut détruite sous le règne de Tantale [1]; la religion de Sipylus resta dans toute sa vigueur chez les Magnètes où elle remonte conséquemment à une époque bien plus ancienne que celle de ce prince. Arrien appelle Cybèle, Phasienne, et Hésychius, Cimméris, à cause du culte que lui rendoient les Cimmériens et les habitans de la Colchide; mais c'est surtout dans la Syrie, à Hiérapolis, que le culte de la mère des dieux eut le plus grand éclat: là, comme ailleurs, la qualité de prêtre et celle de la divinité se trouvent confondues. C'est Atys qui bâtit en l'honneur de Rhéa, le temple fameux d'Hiérapolis, le plus considérable, le plus riche, le plus vénéré de l'antiquité [2], celui où abondoient de toutes parts d'immenses richesses: Atys, disoit-on, étoit Lydien, et le premier il enseigna les orgies de Rhéa; il passoit même pour avoir enseigné aux Phrygiens, aux Lydiens et aux Samothraces, les mystères qu'ils célébroient.

Les premiers progrès de la civilisation se retrou-

appelées Arctos et Lobrinos qui ne sont que des croupes du Dindyme près Cyzique, étoit un temple de la déesse bâti par les Argonautes. Dans le sein de la colline Arctos, il y avoit des antres où se célébroient les mystères de la déesse Phrygienne. (Nicand., *Init. Alexiph.*)

[1] Strab., lib. I, p. 58. = [2] Lucian., *de dea Syr.*, p. 885.

vent dans ce culte comme dans tous les autres. Ovide appelle les Muses, les filles de Cybèle : Erato apprend au poète que le char de Cybèle est traîné par des lions soumis au joug, parce que la férocité des premiers hommes fut amollie par elle ; c'est pourquoi à Hiérapolis il y avoit des lions et des ours apprivoisés qui ne blessoient personne. La tête de la déesse est chargée d'une couronne de tours, parce que la première elle fonda des villes et leur donna des murailles et des tours [1]. On servoit sur la table de la mère des dieux le moretum, mêts composé d'herbes, de lait et de fromage, parce que les premiers hommes vivoient de lait pur et des herbes que la terre produisoit spontanément. [2]

D'autres traditions attribuoient le temple d'Hiérapolis à Bacchus [3], on y trouvoit plusieurs traces du culte du Bacchus des mystères : le dieu qu'on y adoroit étoit monté sur un bœuf comme Bacchus ou Osiris ; on remarquoit dans le vestibule du temple deux grandes figures de Priape, avec une inscription qui annonçoit qu'ils avoient été consacrés par Bacchus. On y voyoit même des monumens du Bacchus Indien ; mais Bacchus est le même personnage qu'Atys avec une autre légende.

Les traditions sacrées sur Cybèle et sur Atys sont très variées ; tous les auteurs de l'antiquité en ont donné des récits divers : c'est une fable faite de

[1] Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 191, 217, 220. = [2] *Ibid.*, v. 372. = [3] Lucian., *de dea Syr.*, p. 888.

vingt façons différentes, mais qui se réduit en dernière analyse à un tableau allégorique de la nature, déguisée sous le voile d'une histoire merveilleuse, ce qui a été le caractère universel de toutes les fables sacrées chez les Orientaux, et surtout en Phrygie où l'apologue étoit en si grand honneur; c'est la fiction phénicienne d'Adonis exprimée en d'autres termes, sous d'autres formes et d'autres noms; c'est celle d'Esmun. La mutilation étoit le grand objet de toutes ces fables, de toutes ces représentations tragiques: Atys fut dépouillé de sa virilité, comme Iacchus d'Eleusis, Adonis, Cadmille de Samothrace, comme Osiris dont les parties sexuelles furent jetées dans le Nil et dévorées par les poissons, comme Uranus dont les parties sexuelles tombèrent dans la mer et donnèrent naissance à Vénus; celles d'Atys furent consacrées à Cybèle et cachées dans le sein de la terre à laquelle elles communiquèrent la fécondité. Cette histoire est partout celle d'un être qui donne, soit à la terre soit aux eaux, son principe génératif et qui s'en prive pour elle. [1]

La grande variété de symboles, que présentoit la déesse Syrienne, a donné lieu à beaucoup de controverses sur la nature de cette divinité; mais ces symboles, quelque multipliés qu'ils fussent, se rapportoient tous à la mère des dieux, à la procréatrice

[1] Pausan., lib. I, cap. 17. — *Virbius est numen conjunctum Dianæ, ut matri deûm Atys, Minervæ Erichthonius, Veneri Adonis.* (Servius, *in Æneid.* VII.)

des êtres, à la nature passive, à la déesse Phrygienne [1]. Les symboles Ithyphalliques qui étoient multipliés dans le temple de Hiérapolis, appartenoient à Atys comme à Bacchus; le retranchement du Phallus dans Atys, et l'érection du Phallus dans les Dionysiaques, tiennent au même principe de fécondité; les fêtes Sabaziennes et les fêtes de Cybèle étoient identiques, et ont fini par être réunies. La déesse de Syrie et la déesse Phrygienne avoient une foule de caractères qui leur étoient communs, les lions, le thyrse, le tympanum, les tours, le sistre, et particulièrement la castration et la fureur. Il est vrai que la déesse Syrienne avoit des symboles qui étoient les mêmes que ceux de Vénus, de Diane, de Minerve, d'Isis, de Némésis, de la lune, des Parques (*k. k.*); mais ces symboles n'étoient que ceux de la nature mère des êtres [2], et ils appartenoient à ces divinités, parce que cha-

[1] *Cantharum, quem deûm mater sorori suæ, deæ Syriæ, hospitale munus obtulit* (*Apulei* lib. IX.). Jablonski s'exprime ainsi sur ce passage : *Illa vero dea Syria fuit ipsa antiquissima mater deûm Phrygia, ut imprimis ex Apuleio et Luciano, aut quocumque demum auctore de dea Syria plane constat.* (Jablonski, *Opuscula*, tom. III. p. 49.)

[2] *Quam Venerem quidam, alii Junonem, nonnulli eam quæ incunabula et semina omnibus ex humido præbuit, causam et naturam arbitrantur esse, et quæ principium omnium bonorum, quæ in homines redundant, ipsis commonstravit* (Plutarch., *vit. Crassi.*) La déesse de Syrie étoit aussi appelée Atergatis; c'est pourquoi Simplicius (In Aristotel., lib. IV. *Auscul. physic.*) dit : *Atergatiden, Syrorum deam, vocant locum deorum, uti et*

cune d'elles avoit le caractère général du principe passif, de la déesse mère de la nature productive; c'étoit le sceptre, le fuseau qu'elle tenoit à la main, les rayons dont sa tête étoit ornée, les mamelles, la ceste parure caractéristique de Vénus Uranie. En Phrygie on avoit consacré un temple sous l'invocation de Vénus Cybèle [a], et l'on donna souvent à la planète de Vénus, le nom d'Astre de la mère des dieux [b]; une foule d'autres rites étoient communs à la déesse de Syrie et à la déesse Phrygienne: on chantoit en l'honneur de la déesse de Syrie des hymnes accompagnés du bruit des cymbales, des crotales, des flûtes, des hurlemens qui portoient le délire religieux au point le plus exalté [c]. Une des solennités les plus pompeuses étoit celle où l'on se rendoit sur le bord du lac qui étoit à peu de distance du temple, c'étoit la même solennité que l'on célébroit dans les mystères de Bacchus sur les bords de la mer; on appeloit à Hiérapolis ces solennités *les descentes au lac*, parce que toutes les statues des dieux descendoient sur les bords du lac

Ægyptii Isin suam, ea quoque plurimorum deorum proprietates in se comprehendent: Chez les anciens théologiens des Grecs, *leonis deorum*, τόκος θεῶν, signifie *Mater Deorum*.

[a] Nonnus, *Dionys.*, lib. XLVIII, v. 654. = [b] Plin.

[c] *Astarte, Europa, dea Syria, Rhea, nam et leones eam ferunt, et tympanum habet, et coronam turritam in capite gestat, qualem et Lydi Rheam effigiunt* (Lucian., *de dea Syria init.*) On voit, sur des médailles anciennes, la déesse de Syrie placée sur le dos d'un lion.

dont la profondeur étoit très considérable, et au milieu duquel s'élevoit un autel de marbre qui, au premier coup-d'œil, paroissoit flotter sur les eaux, la multitude le croyoit ainsi. En tout temps cet autel étoit couronné de guirlandes, l'encens y fumoit sans cesse, et plusieurs dévots s'y rendoient chaque jour à la nage pour y faire leur prière et le couronner de fleurs. [1] (*l. l.*)

L'époque de la célébration de la fête de la déesse Phrygienne et de la déesse de Syrie étoit la même, c'étoit l'équinoxe du printemps. Dans ces fêtes, à Hiérapolis, la solennité que les uns appeloient le bûcher, les autres la lampe, rappeloit celle qui à la même époque, se célébroit en Egypte [2] : on coupoit de grands arbres, on les dressoit dans la cour du temple, on amenoit ensuite des chèvres et d'autres animaux vivans que l'on suspendoit à ces arbres; l'intérieur du bûcher étoit rempli d'oiseaux, de vêtemens, de vases, d'ornemens d'or et

[1] A Rome on baignoit la mère des dieux une fois par an, le sixième jour des calendes d'avril dans la petite rivière Almon qui se jette dans le Tibre, et lorsqu'on croyoit que l'Almon ne suffisoit pas pour calmer la colère de la déesse, on la portoit à la mer. (Dió Cassius, lib. 48. — Plut., *in Mario*. — Photius, lib. XXXVI.) On voituroit en grande pompe, sur un grand char, la statue de Cybèle pour la laver dans l'Almon. En promenant la mère des dieux sur un char, les Phrygiens accompagnoient la marche d'un air de flûte qui delà tira le nom de Nome ou air *Harmatios* : l'ancien Olympe disciple de Marsyas, passoit pour en être l'auteur. (Plutarch., *Music.*— *Etymol. magn.*)

[2] Epiphan., *Contrà hæres.*

d'argent; on promenoit les statues des dieux autour des arbres, on mettoit ensuite le feu au bûcher qui ne tardoit pas à être consumé. Une nombreuse multitude accouroit à cette fête de la Syrie et des pays voisins : chaque peuple y apportoit ses dieux. Les Romains célébroient de la même manière et à la même époque la fête de la déesse de Phrygie, dans laquelle on exposoit tout ce qu'on avoit de plus précieux, les plus riches étoffes et les objets du travail des arts.

§ VI. *Tous ces cultes ont eu le même objet, l'union sacrée du principe actif et du principe passif. — Les attributs généraux de la divinité étoient communs à tous ces dieux. — Rites qui leur étoient particuliers en raison de leur caractère spécial ou de leur origine.*

Tous ces cultes, toutes ces orgies sacrées, tous ces mystères, sous le nom d'Osiris et d'Isis, de Cérès et d'Iacchus, des Cabires, d'Astarté ou Vénus, et d'Adonis, de Rhéa et de Sabazius, de Cybèle et d'Atys en Phrygie, dans la Syrie, dans toute l'Asie mineure et à Rome, ont eu le même objet, l'union sacrée du principe actif et du principe passif de la nature, et le produit de cette union. Ces divinités étoient les mêmes; cependant il y avoit, pour chacune d'elles, des rites particuliers non-seulement chez des peuples différents, mais chez le même peuple, en raison de la différence de l'origine de ces dieux: c'est ainsi qu'à Pessinunte même, Cérès avoit un

culte séparé de celui de Cybèle [1]. A Rome on célébroit les Opalia le 14 des calendes de janvier, les fêtes de la bonne déesse dans les calendes de mai, celles de la déesse Phrygienne la veille des ides d'avril, et les Cérélia le 12 du même mois; cependant Ops, la bonne déesse, la déesse Phrygienne et Cérès étoient la même divinité : c'est ainsi que les cultes d'Osiris, d'Adonis, d'Atys, de Bacchus, de Mithra, avoient pour chacun d'eux des rites qui leur étoient particuliers, mais ce qui appartenoit au caractère général de ces divinités, étoit toujours le même chez chacune d'elles et rappeloit l'identité de leur nature. La déesse Phrygienne, comme la déesse Syrienne, comme Isis et toutes les déesses femelles, avoit les attributs de suprématie et de bienfaisance qui appartiennent à la divinité. Comme déesse bienfaisante, la déesse Phrygienne présidoit à la santé : on trouve sur plusieurs inscriptions anciennes *mater deûm salutaris*, et Diogène le tragique l'appelle ἰατρὸν, *medicam* [2]. Ainsi qu'Isis elle présidoit à la navigation, on la voit dans plusieurs monumens anciens tenant son pied gauche sur une proue de navire, et son pied droit sur la terre; la Fortune est souvent debout devant cette déesse assise; elle portoit la corne d'abondance; le char de Cybèle étoit le même que celui de Cérès [3], le pavot étoit consacré à ces divinités,

[1] Julian., *Epist.* XXI, p. 388. = [2] Diod. Sic., lib. III, § 38. = [3] Servius, *in Virg. Georg.* 1. — Athen., *Deipnos*, lib. XIV, cap. 9. — Athénée cite ce passage de la Sémélé de Diogène le tra-

comme symbole de la fertilité et de l'abondance;

gique : « Nous avons appris que des femmes nées de riches » Phrygiens, portant la mithre de Cybèle, chantent des hymnes, » en l'honneur de la sage déesse, habile en médecine, en s'ac- » compagnant du tympanum et des cymbales; on raconte que des » vierges de la Lydie et de la Bactriane, qui habitent les bords » du fleuve Halys, révèrent Diane déesse du Tmolus, sous » l'ombre épaisse d'un bocage de laurier, faisant retentir des » triangles et des pectides en contre-partie, accompagnés des » fredons de la magadis, tandis qu'une flûte joue de concert » avec les chœurs, suivant l'usage de la Perse. »

Les Latins appeloient Rhéa, Ops, et les Grecs appeloient Diane du même nom, comme le prouvent les vers d'un ancien poète cité par Macrobe (lib. V. cap. XXII.) *Laudat velocem Opim jaculatricem sagittarum;* comme le prouvent encore les vers de Callimaque (Hymn. *in Dianam pulchri aspectus.*) *Opis regina, lucifera, etc.;* et le passage de Palæphate, in libr. ἀπίστων : *Dianam Lacedemonii vocant Opin.* — Servius remarque sur un vers de l'Eneide (v. 532. lib. III), que Ops est l'épouse de Saturne que les Grecs appellent Rhéa, et que le nom d'Ops fut donné à Diane par les Ephésiens dans le temple qu'ils lui consacrèrent; il cite pour autorité Alexandre l'Etolien dans le livre intitulé *Musæ*, il présente ce poète comme étant très versé dans les antiquités. On donnoit aussi le nom d'Ops à Junon comme déesse de la fécondité, (Festus, v. Ops.) : Lucien l'appeloit aussi Ops (S. August., *de civ. dei*, lib. IV. cap. XL.). — Nous avons dit que Rhéa étoit non-seulement la terre, mais la mère de tout ce qui existe tant dans les parties inférieures que dans les parties supérieures de l'univers; c'est pourquoi Vossius a dit qu'on l'appeloit Ops, lorsqu'on la considéroit comme la terre, c'est-à-dire, relativement aux parties inférieures de l'univers, et qu'on l'appeloit Diane, lorsqu'on la considéroit comme la lune, c'est-à-dire, relativement aux parties supérieures. (Vossius, *de Idol.*, l. lib. II. cap. 2.)

comme divinité suprême, elle portoit le sceptre, le diadème, la foudre [1], le flambeau, la clef. Nonnus lui donne le nom de πανδαματειρα, *omnium domitrix* [2]; elle eut le don de la divination, la terre fut la première qui rendit des oracles à Delphes. Comme unie au principe actif, elle est souvent accompagnée de Jupiter tenant la foudre d'une main et la pique de l'autre, et de Mercure portant son caducée. Pan étoit son dieu Parèdre [3], on les adoroit ensemble : « Pour ton salut, ô Hiéron, dit Pin-» dare [4], j'ose encore importuner de mes vœux » la déesse mère, dont chaque nuit devant ma » demeure, les vierges de Thèbes viennent célébrer » les louanges avec celles du dieu Pan. » La statue du dieu Pan étoit dans le petit temple de la mère des dieux que Pindare avoit fait construire lui-même.

[1] Servius, *ad Æneid.*, lib. X, v. 252. — Pausan., lib. VII. — Winckel., *Mon. antich. Ined.*, T. I, p. 4.

[2] Rhéa avoit pour attribut un cratère dans lequel on mettoit un mélange de vin et de miel dont on faisoit des libations en son honneur. Cet attribut représentoit la distributrice des dons et des grâces : aussi Athénée nomme-t-il Rhéa, Kernophore, et le Scholiaste de Nicandre (Scholiast. in Nicand. alexiph. v. 217.), Kratephore. — Aristide présente Kratephore comme le synonime de Krateris ou de Karités.

[3] Deus ancipitem lymphaverat urbem,
Mygdoniæ Pan jussa ferens sævissima matris. (Valer. Flac., *Argon.*, lib. III. v. 47.)

[4] Pind., *Pyth.* III, v. 137.

§ VII. *Cybèle, première divinité. Atys, son Parèdre, avoit tous les attributs de l'Être-Suprême.*

Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissoient des productions de la terre, et l'adoroient comme donnant ses productions, sans demander par quel mécanisme intérieur elle avoit accru et développé les germes abandonnés à sa fécondité; mais lorsque les idées se furent généralisées, et qu'on eût remarqué dans toutes les productions terrestres, un enchaînement de causes et d'effets, concourant à un même but, soumis à des lois constantes et invariables, et portant le caractère d'un plan sage et régulier, on reconnut que ces lois ne pouvoient appartenir qu'à une raison surnaturelle dont on doua la terre : on l'adora comme la divinité bienfaisante qui daignoit présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels, comme la divinité souverainement intelligente que l'on révéra sous le nom de grande mère, mère des dieux, et elle fut la première des divinités. Cependant les progrès de l'esprit humain firent bientôt admettre un principe indépendant de la matière, et la fécondant, sans lequel l'univers entier seroit soumis aux lois du hasard : tous les théologiens de l'antiquité reconnurent ce principe, et le divinisèrent, dans les lieux même où la terre conserva son ancienne suprématie, comme dans les mystères de la Phrygie

(*m. m.*), et dans tous ceux qui furent créés à leur imitation : on lui donna un compagnon, un dieu Parèdre qui remplit, dans ces mystères, toutes les fonctions du dieu producteur, et qui en eut tous les attributs; Sabazius et Atys étoient ce principe divinisé, chez les Thraces et chez les Phrygiens; les Bithyniens donnoient indifféremment le nom de *papas* à Jupiter et à Atys [1], et quoiqu'ils ne fussent que les Parèdres de Cybèle ou de Rhéa, et que, dans les idées de ces peuples, ils n'occupassent pas le même rang que la mère des dieux, cependant Sabazius ou Atys avoit tous les attributs du dieu suprême : 1° le serpent; 2° la tortue, emblême de Cybèle *terrigena* [2]; 3° le bonnet tel que celui que portoient les Dioscures, et qui étoit le signe distinctif des Cabires de Samothrace, des Curètes, des Corybantes et des Dactyles; 4° le sceptre surmonté d'une pomme de de pin [3]; 5° les flûtes, emblême de l'harmonie sacrée, née en Phrygie avec le culte de Cybèle; 6° le sistre [4] et les cymbales [5]. Le sistre appartenoit entièrement à Isis qui ne diffère en rien de la mère des dieux : Martianus Capella a placé dans le cercle lunaire, les sistres du Nil, les flambeaux d'Eleusis,

[1] Diod. Sic., lib. III, § 58. — Eustathe, *in Homer.*, p. 565. — [2] Une statue de Vénus céleste, ouvrage de Phidias, avoit une tortue sur un pied (Pausan., *in Eliac.*) — [3] Fulgent., *Myth.*, lib. III, sect. V. — [4] Pers., *Satyr.* V, *in Fine.*

[5] *Matris cymbala, quæ in ejus tutela sunt, ideo quod similia sunt hæmiclis cœli, quibus cingitur terra, quæ est mater deorum.* (Servius, *in Virg. Georg.* IV.)

l'arc de Diane et les tambours de Cybèle; 7° le Phallus; 8° la cithare, signe distinctif d'Apollon [1]: Diodore de Sicile dit qu'Apollon fut l'amant de la mère des dieux; 9° le forceps qui appartenoit particulièrement à Vulcain, que les anciens distinguoient aussi par le piléus, bonnet phrygien: Cicéron dit que Vulcain avoit eu les faveurs de Cybèle [2]; 10° la pomme de pin employée dans tous les mystères, et surtout l'arbre de pin qui étoit si célèbre dans le culte d'Atys, et qui rappeloit les dendrophories des mystères de Bacchus: ceux qui portoient l'arbre de pin, dans les cérémonies de Cybèle et d'Atys, s'appeloient Dendrophores [3]; 11° Le fouet, emblême de la puissance souveraine. Homère a dit [4]: *Les Grecs, frappés comme par le fouet terrible de Jupiter;* l'écriture arme de verges la divinité, on met le fouet à la main des simulacres du soleil: *Virga potestatem solis asserit qui cuncta moderatur* [5]. *Sol nomine Attidis colitur*; c'est pourquoi il étoit appelé *celsissimus*. [6]

[1] Virgil., *Æneid.*, lib. XII. = [2] Cicer., *de Natura deor.*. *Cybelem cognatione aliquâ videtur attigisse.*

[3] *Egregios proceres currum servare cybelæ,*
Quem traheret conducta manus Megalensibus actis,
Arboris excisæ truncum portare per urbem,
Attin castratum subito prædicere solem.

Saumaise rapporte ces quatre vers d'un ancien poète dont les ouvrages, dit-il, n'ont pas été imprimés. On les trouve dans l'anthologie latine. (Epigr. 58. p. 33.)

[4] Homer., *Iliad. cant.* XII. = [5] Macrob., lib. I. cap. 21, p. 326. — [6] Gruter, *Inscr.* 81, 1.

§ VIII. *Sabazius symbole de la force reproductive de la nature.*

Chez les Phrygiens comme chez les Grecs, Bacchus Sabazius ou Atys représentoit le soleil, agent de la force reproductive de la nature; c'est sous ce rapport qu'il étoit appelé Menotyrannus ou le roi des mois. (1)

Les Phrygiens et les Bithyniens qui parloient la même langue (2), donnoient à leurs mois des noms tirés de leurs dieux: on voit chez eux le mois de Bendis, la même divinité que Cybèle, et le mois de Sabazius, etc. Si l'on s'en rapporte à une inscription placée au bas de la figure de Mithra (3), cette divinité que l'on sait être le soleil, avoit aussi, chez les Perses, le surnom de Sabazius; on y lit ces mots: *Deo soli invicto Mythræ*; et auprès du couteau du sacrificateur NAMA *Sebezio*. Les premiers mots forment l'inscription ordinaire de Mithra, mais les

(1) Atys fut appelé *Menotyrannus*, *mensium dominus*, *seu anni moderator*, comme on le voit dans une ancienne inscription, rapportée par Reinesius, par Gruter et par Saumaise. (Salmas., ad lampr. Elagab. t. 180 — Reines., *el.* 39. — Gruter, XXVIII.)

MATRI DEUM. MAGNÆ
IDEÆ. SUMMÆ. PA
RENTI. HERMÆ ET ATTIDI
MENOTYRANNO. INVICTO

La 55e épigramme de l'anthologie latine qui nous est parvenue toute mutilée, a pour titre M. D. M. *Ideæ et Attidi Menotyranno.*

(2) Jablonski, *disquis. de lingua Lycaon.*, § 14. = (3) Gruter, p. 74.

deux derniers ont beaucoup exercé les antiquaires. Cependant, suivant l'opinion la plus générale, *Sebezio* est placé là pour *Sabazio*, et ces deux mots n'expriment que le nom du soleil [1]; quant au mot NAMA, on a un bas-relief, à Rome, sur lequel on trouve un Bacchus avec les lettres N. A. M. A. La figure de Mithra qui a donné lieu à tant d'explications, est une allégorie de la force du soleil représenté par Mithra, lorsque cet astre, après avoir parcouru les signes des poissons et du bélier, entre dans celui du taureau; car, en examinant tout ce morceau, on voit que c'est un planisphère sur lequel sont représentés les signes et les constellations. [2]

Il n'est pas étonnant que le culte de Sabazius se retrouve chez les Persans, puisque, comme l'atteste Strabon, la plupart des auteurs de l'antiquité regardoient toute l'Asie jusqu'à l'Inde, comme un pays consacré à Bacchus [3]; cependant, si cette opinion est vraie, elle ne peut être rapportée qu'à des temps bien postérieurs à Homère, puisqu'alors, suivant le témoignage de Strabon, les Grecs ne connoissoient que peu ou point du tout les peuples de l'intérieur de l'Asie, et Homère ne parle jamais des Assyriens ni des Babyloniens. Les nations intermédiaires, entre les Assyriens et les Phrygiens ou Lydiens, tels que les Cappadociens et les Armé-

[1] Macrobe dit que Bacchus s'appeloit *Sebadius*, le delta et le zeta Grecs avoient la même prononciation.

[2] Acad. des Inscript., T. XII, p. 231. = [3] Strab., lib. X, cap. 6, § 7.

niens étoient encore du temps de Darius Hystaspes, adonnés à la vie pastorale [1]. Les Mèdes eux-mêmes, malgré la longue période de cinq cents ans qu'ils passèrent sous la dépendance des Assyriens, étoient si peu cultivés, au temps où ils recouvrèrent leur liberté, qu'ils n'habitoient que des villages, n'avoient ni lois fixes, ni magistrats, et qu'ils décidoient leurs différends par les armes ou par des arbitres qu'ils choisissoient librement. Leur premier roi, Déjocès, fut un de ces arbitres qui, par sa sagesse et son impartialité, s'acquit leur confiance, d'abord dans son village, puis dans toutes les autres tribus des Mèdes. Les Perses, vainqueurs de l'Asie sous Cyrès, étoient aussi barbares que les Mèdes du temps de Déjocès; mais il n'en étoit pas de même des Lydiens et des Phrygiens: ils avoient atteint un certain degré de civilisation, long-temps avant les Grecs, et les colonies grecques de l'Asie doivent, en partie, à leur liaison avec ces peuples, l'avantage d'avoir connu les arts et les sciences, avant les Grecs d'Europe. [2]

[1] Herod., lib. V, § 49. — [2] L'existence des rites religieux de la Phrygie, et leur transmission dans la Grèce ne présentent aucun doute; il est prouvé par les marbres d'Arundel, que, mille cinq cents ans avant J.-C., Hyagnis de Phrygie inventa des nômes pour la fête de la mère des dieux, de Bacchus, de Pan, etc. (Acad. des Inscrip., T. XV, p. 259.)

§ IX. *Mélange des religions égyptiennes, phrygiennes et helléniques.*

Cette différence des progrès de la civilisation dans la Phrygie, la Lydie, l'Asie mineure avec ceux des parties intérieures de l'Asie s'expliquent très bien par les anciennes relations qui ont existé entre les Phéniciens et les peuples qui habitoient les bords de la Méditerranée, et même du pont Euxin. Les conquêtes de Sésostris, surtout, rendent raison de cette similitude de langage, d'usages civils et religieux qu'on remarquoit entre ces différens peuples, et qui, sous beaucoup de rapports, leur donnoient une même physionomie. La conformité si frappante [1] qui se trouve entre les religions des Egyptiens, des Thraces, des Phrygiens, de l'Asie mineure et des Grecs, n'est pas l'effet du hasard, on ne peut l'attribuer qu'au mélange de ces peuples. On ne peut pas douter que Sésostris ait conquis une partie de l'Asie, et qu'il ait même porté ses armes dans la Thrace [2] : ce prince érigea dans tous ces lieux des monumens de ses con-

[1] Herod., lib. II, cap. 81.

[2] Tacite (*de Mor. Germ.*) nous atteste que les Suèves peuples de la Germanie sacrifioient à Isis : *Pars Suevorum Isidi sacrificat.* Huet qui cite ce passage, remarque que ce culte est venu aux Germains depuis l'embouchure du Danube, Sésostris ayant porté ses conquêtes jusque chez les Thraces et chez les Scythes. (Huet, *dem. ev.* p. 101.)

quêtes [1]; il laissa une partie de son armée dans la Colchide, et probablement dans l'Asie mineure [2] (*n. n.*). Avant Sésostris, l'Egypte avoit été gouvernée par une longue suite de rois, tantôt partagée entre différens princes dont les dynasties collatérales avoient fait de chaque province un royaume, tantôt réunie toute entière sous une même domination. On voit par l'histoire d'Abraham [3] que, dès l'an 2140 avant J. C., l'Egypte faisoit un royaume séparé, qui avoit une forme constante de gouvernement, des lois sages, une police savante, un commerce florissant : un peuple immense habitoit ce pays, il cultivoit les arts, il connoissoit les sciences, il professoit une religion régulière. Au temps de Joseph, deux siècles après Abraham, en 1959, les pratiques du culte religieux étoient établies, l'ordre sacerdotal formoit une classe séparée et avoit ses priviléges, les cérémonies des embaumemens étoient réglées, les impôts fixés, enfin l'écriture sainte nous représente l'Egypte comme le plus ancien royaume de l'orient, et en cela elle est conforme à l'histoire profane [4]. Mais l'Egypte

[1] Herod., lib. II, cap. 103. = [2] Valer. Flác., *Argon.*, lib. V. v. 418. — Plin., *Hist. Nat.*, lib. XXIII, cap. 23, T. II. = [3] Genes., cap. 12.

[4] La comparaison faite par les membres de l'institut d'Egypte, des antiquités astronomiques de ce pays, montre que la sphère égyptienne, telle qu'elle est représentée dans tous les édifices subsistans, se rapporte au 25e siècle avant l'ère chrétienne. A cette époque, l'observation avoit déjà fait connoître les premiers élémens de l'astronomie : on les réunit alors, et

avoit essuyé de grandes révolutions : cinq siècles avant Sésostris, et dès l'an 2082 avant l'ère chrétienne, les Arabes avoient envahi cette fertile contrée : ce sont eux que l'histoire orientale connoît sous le nom de pasteurs, ils régnoient en Egypte lorsque Jacob vint y chercher un asile. Le prince, dont Joseph fut le ministre, fut un de ces rois pasteurs, qui ne furent entièrement chassés qu'au bout de cinq cent onze ans. La guerre de treize ans qui précéda leur chute, guerre cruelle et sanglante, où l'Egypte éprouva toutes les horreurs des discordes civiles et religieuses, la fit abandonner par une foule

l'on en forma une institution fixe, qui servit à régler l'ordre civil des temps, et devint une partie de la doctrine sacrée. L'époque de cette institution est celle de la splendeur de Thèbes : nous l'avons vue écrite, dit l'un des savans les plus distingués de cet institut, en caractères astronomiques, dans les plus beaux ouvrages d'architecture des Egyptiens. Ainsi l'origine de leurs lois et de leurs arts est plus ancienne. Cette époque de la sphère de Thèbes est donc intermédiaire ; elle ne fixe pas l'âge de la monarchie, mais celui des principales institutions égyptiennes. On la déduiroit aussi, ajoute M. Fourier, des traditions astronomiques qui se sont répandues dans l'Orient, de l'établissement des périodes cycliques et de la position de la sphère que les Grecs ont décrite et imitée ; elle s'accorde avec les mesures du progrès séculaire de l'exhaussement du sol. Elle est confirmée par la chronologie et les annales des Hébreux, qui nous font connoître l'état du gouvernement et des arts à Memphis au 21e siècle et au 16e siècle avant l'ère chrétienne. Enfin cette époque est une conséquence directe de l'histoire des Egyptiens. (Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Egypte par M. Fourier. Introduction, p. 804.)

d'habitans qui, sous la conduite de différens chefs, allèrent, loin de leur patrie, chercher des asiles et fonder des états [1]. Ces pasteurs furent vaincus et détruits sans ressource par Sésostris; ceux qu'épargna le fer du vainqueur furent réduits en esclavage [2]. Après avoir fondé la paix intérieure, Sésostris travailla à l'utilité et à l'embellissement de l'Égypte: tous les écrivains Grecs s'accordent à regarder ce prince comme l'auteur des ouvrages publics qui ont été construits dans l'Egypte inférieure, pour la rendre fertile, pour y répandre les eaux du Nil, pour faciliter la communication entre les villes, et pour les défendre des ravages de l'inondation. La plupart de ces ouvrages étoient ornés d'inscriptions, dans lesquelles ce prince se glorifioit d'être venu à bout de ses entreprises sans avoir employé le travail d'aucun Egyptien naturel: tout cela étoit, disoit-il, l'ouvrage des esclaves et des étrangers [3]. Le règne de Sésostris fut une époque heureuse et importante non-seulement pour l'Egypte, mais pour tous les

(1) *Acad. des Inscript.* — Fréret.

(2) Le peuple d'Israël, dont les pasteurs avoient reçu les ancêtres au temps de leur puissance, fut enveloppé dans cette servitude, ce qui, depuis, a fait confondre les Israélites avec les pasteurs, et Moïse avec Osasyrph.

(3) Diod. Sic., lib. I.

— Nous voyons dans l'écriture, que pendant le temps qui précéda l'exode, ce qui comprend le règne de Sésostris, suivant Manéthon, les Hébreux esclaves des Egyptiens avoient été employés continuellement à des travaux publics de ce genre. (Exod., lib. II. 14.)

peuples anciens de l'Asie citérieure : ses conquêtes imprimèrent un mouvement général aux nations voisines de son empire. La domination des Egyptiens sur cette partie de l'Asie, ne fut pas d'une longue durée, mais elle servit à tirer les peuples de la barbarie dans laquelle ils étoient plongés. Après cette conquête, ces peuples se réunirent, formèrent des sociétés qu'ils réglèrent par des lois, bâtirent des villes et reçurent des Egyptiens un culte religieux, avec les premières notions de la civilisation. Ce mélange de peuples policés avec d'autres peuples encore barbares ou sauvages, ce flux et reflux de différentes peuplades, changèrent la face de cette partie du monde, et furent les principes de toutes les révolutions qui, par la suite, donnèrent une face nouvelle à cette partie de notre hémisphère. Les successeurs de Sésostris ayant négligé ses conquêtes, surtout celles qui par leur éloignement, étoient difficiles à conserver, l'empire égyptien se démembra en moins d'un siècle, et de ce démembrement il se forma divers états indépendans de l'Egypte et de l'Assyrie. C'est vers ce temps-là que commencèrent les royaumes de Phrygie et de Lydie ou Méonie dans l'Asie mineure [1]. On fixe ordinairement la fin du règne de Sésostris à l'an 1510 avant J. C., et le temps de Méon, fondateur du royaume de Lydie à l'an 1580. Il est vraisemblable que ce Méon étoit le chef des Orientaux qui vinrent s'établir dans ces contrées. La Méonie ou la Lydie porta

[1] Fréret, T. I, p. 125.

pendant quelques siècles le nom de Phénicie, probablement parce que les Phéniciens y avoient des établissemens. Suivant le témoignage de Corinne et de Bacchylide, cités par Athénée [1], la Lydie avoit été civilisée par les Phéniciens. Quelques traditions vagues paroissent faire remonter les premiers établissemens phéniciens dans ce pays, au temps où ils pénétrèrent dans le pont Euxin; les conjectures qui reposent sur cette base seroient bien foibles, si le grand nombre des colonies des Phéniciens, l'état de prospérité où ils étoient alors, la proximité de la Phénicie, non-seulement de la Lydie, mais des lieux où ils avoient formé des établissemens, et enfin les avantages que cette partie de l'Asie leur offroit pour leur commerce, ne donnoient beaucoup de vraisemblance à l'établissement d'une colonie phénicienne dans la Lydie. Ces colons apportèrent dans la Lydie les mystères de la Phénicie et de l'Egypte, qui, modifiés par le caractère de ces peuples nouveaux et de leurs voisins, passèrent dans la Grèce par l'émigration de ces mêmes peuples, dont l'histoire nous a laissé quelques traces. Après une longue suite de rois qui succédèrent à Méon, et sur lesquels il règne une grande obscurité, Alcime monta sur le trône; il fit le bonheur de ses sujets, laissa parmi eux une mémoire vénérée, et fut le père de Tmolus, qui lui succéda, et qui fut lui-même père de Tantale [2],

[1] Athen., lib. I. = [2] *Schol.* Euripid., *trag. Orest.*—Tzetzès *Chiliad.* V, *Hist.* X.—*Apostol. Cent.* 18. *Prov.* 17.

que les Grecs ont fait fils de Jupiter. Pélops et Tantale eurent à soutenir contre Ilus, roi de Troie, une guerre sanglante, [1] qui entraîna leur ruine, et qui força Pélops à passer d'Asie dans la Grèce, où il apporta plusieurs usages civils et religieux de la Lydie et de la Phrygie; car les Attyades régnoient sur ces deux contrées. [2]

Postérieurement à Pélops, mais avant la guerre de Troie, les Mysiens et les Teucriens passèrent le Bosphore pour se jeter dans l'Europe, subjuguèrent tous les Thraces, et descendant vers la mer Ionienne, s'avancèrent jusqu'au Pénée et jusqu'à la mer de l'Ionie, c'est-à-dire, jusqu'à la Thessalie et à l'Epire [3]. Leur domination sur ces pays a dû subsister pendant quelques générations; on peut encore regarder cette espèce d'union en un même corps, comme une cause de la ressemblance qui se trouve entre les rites des Phrygiens et ceux des Grecs. Il ne

[1] Cette guerre à laquelle les Mythologues ont donné pour cause l'enlèvement de Ganymède, n'a eu d'autre motif que la jalousie naturelle entre deux puissances voisines et rivales, et pour prétexte la délimitation de leur territoire (Herodian., lib. I.). La bataille qui décida du sort de l'empire de la Lydie et de la Phrygie, se donna entre Ilus et Tantale dans le lieu même où la ville de Pessinunte, qui en a reçu son nom, a été bâtie depuis. Après cette victoire les Lydiens furent soumis aux rois de Troie qui faisoient gouverner ces provinces par les naturels du pays.

[2] Herodian., lib. I, *Vit. commod.* — Meziriac, *comment.* sur *Ovide*, t. 2. P. 334. = [3] Herod., lib. VII, cap. 20.

faut pas perdre de vue que les Mysiens d'Hérodote, sont les mêmes peuples que les Bithyniens, les Phrygiens, etc., tous descendus des Bryges.

Les Grecs avoient reçu la religion et les mystères des Egyptiens et des Phéniciens, bien auparavant l'arrivée des premières colonies de la Phrygie dans la Grèce; il est facile de reconnoître dans les mystères de Bacchus, ce que ces colonies Phrygiennes, moins civilisées que les colonies Egyptiennes, y ont ajouté, quoique, comme nous l'avons prouvé, toutes ces religions aient eu une origine commune, et qu'à quelques modifications près, elles fussent absolument les mêmes.

Photius [1] nous a conservé un fragment précieux d'Hécatée d'Abdère, contemporain d'Alexandre, sur le passage des colonies Egyptiennes et Phéniciennes dans la Grèce : il l'a tiré de Diodore de Sicile qui le citoit en s'exprimant ainsi :

« Hécatée d'Abdère rapportoit que les Egyptiens » ayant résolu de purifier leur pays, et d'en ban- » nir tous les impurs ou les étrangers qui n'obser- » voient pas la religion ancienne; ceux de ces étran- » gers qui étoient les plus considérables par leur » naissance et par leurs richesses, passèrent dans » l'Asie mineure, et de là dans la Grèce, sous la » conduite de Cadmus [2] et de Danaüs. »

Le passage d'Hécatée d'Abdère est conforme à

[1] Photius, *Cod.* 244.

[2] Cadmus, suivant Hérodote (lib. IV. §. 147.), étoit fils

l'opinion de Manéthon [1], qui assuroit que Danaüs étoit contemporain de Sésostris. Par la chronologie de Manéthon, le règne de Sésostris tombe sur les quatre-vingts premières années de la vie de Moïse, et l'écriture est extrêmement favorable à ce calcul : cette époque de Sésostris est donc celle des grandes émigrations et des conquêtes qui changèrent la face de l'Asie mineure, de la Grèce et des régions voisines pour lesquelles ces siècles vraiment historiques ne remontent guère au-delà; et ces contrées étrangères les unes aux autres, ont reçu à peu près à la même époque, mais par des voies et par des moyens différens, le bienfait de la civilisation et le culte des Phéniciens et des Egyptiens.

d'Agénor : il arriva en Béotie, suivant Larcher (*not. sur Hérod* t. IV. p. 537.), l'an 1549 avant J. C.

(1) Manéthon fait Danaüs frère de Sésostris (Joseph., *contrà Apionem.*, lib. I., § 15.). Perizonius (*Origin. Babyl.* cap. 16, p. 344.) l'a accusé d'avoir voulu flatter les Ptolémées qui remontoient par Hercule à Danaüs, en avançant un fait aussi peu vraisemblable; il est certain néanmoins que s'il n'étoit pas son frère, il étoit son contemporain.

NOTES.

PREMIÈRE SECTION.

Page 4.

Tout état d'aliénation d'esprit, est par lui-même singulièrement propre pour l'inspiration divine, suivant les principes de Platon (Plat., *Tim.*). Aristote tout déclaré qu'il étoit contre la divination des signes, croyoit que ceux que la mélancolie avoit rendus fous, avoient quelque chose de divin dans l'esprit et quelques vues sur l'avenir (Cicer., *de divin.* lib. 1.). Jamblique entreprend d'expliquer comment toutes aliénations disposent à l'inspiration.

(*a*) Pag. 18.

On a encore tiré l'étymologie du nom d'Iacchus du verbe grec ἰάχω, *clamor, vociferatio.* Suidas fait dériver ce mot de *Ia*, qui signifie *une, seule, voix, force* (Suid., v. ἰάχω.); Hérodote se sert du mot, ἰαχάζουσιν pour exprimer les cris de ceux qui célébroient la fête d'Eleusis. Suivant le même Suidas, on donnoit le nom de ἰαχήματα aux chants en l'honneur de Bacchus.

> Ἴακχον, Ἴακχον ᾠδαν
> Μέλπω πρὸς τὰν Ἀφροδίτην.
> *Iacchum, Iacchum carmen*
> *Cano ad Venerem.*

dit le chœur dans le drame satyrique des Cyclopes. [1]

Suivant l'ancien scholiaste d'Eschyle [2], Iacchus vient de *Iacchis*, cris de femmes. Hérodote [3] raconte que Dicæus

[1] Euripid., *Cycl.* v. 69. — [2] Scholiast., *ad Sept. Theb.* v. 141. — [3] Herodot., lib. VIII. § 65.

banni d'Athènes et jouissant d'une grande considération parmi les Mèdes, s'étant trouvé dans la plaine de Thria, avec Démarate de Lacédémone, après que l'Attique abandonnée par les Athéniens eut éprouvé les ravages de l'armée de Xerxès, vit s'élever d'Eleusis une grande poussière, qui sembloit excitée par la marche d'environ trente mille hommes; étonné et ne sachant à quoi attribuer ce phénomène, tout à coup une voix se fit entendre, et il lui sembla que les paroles que l'on proféroit étoit le mystique Iacchus, c'est-à-dire, l'hymne appelé le mystique Iacchus. Plutarque [1] raconte le fait à peu près de la même manière, et il ajoute que toute la plaine retentit d'un bruit de voix confuses, comme venant d'un grand nombre de personnes qui chantoient le dieu Iacchus, et conduisoient ses mystères. Le rhéteur Aristide, dans le discours où il déplore l'incendie du temple d'Eleusis et où il rappelle ses titres de gloire, ajoute de nouvelles circonstances à ce récit: suivant lui, Xerxès épouvanté, prit la fuite en entendant les chants mystiques d'Iacchus [2]. L'Iacchus mystique, dit Arrien, est chanté en l'honneur de Bacchus fils de Jupiter et de Proserpine, et non en l'honneur de Bacchus Thébain [3]. Enfin suivant Hésychius et Suidas, le mot Iacchus, signifioit également et le jour des mystères d'Eleusis qui étoit consacré à Bacchus, et l'hymne que chantoient les initiés, et le dieu même. [4]

D'autres auteurs ont fait dériver le mot Iacchus de Ἰαὼ une des dénominations du dieu suprême; mais les idées que les anciens attachoient au mot *Iao* n'ont pu appartenir à toutes les époques des mystères d'Eleusis; si elles sont vraies, elles doivent être rapportées au temps où la mysticité pénétra dans les cérémonies d'Eleusis, tandis que la dénomination d'Iacchus remonte aux premiers temps de leur établissement.

(1) Plut., *Vit. Them.*, § 19. — (2) Arist., T. I. — (3) Arrian., *Exped. Alex.*, lib. II, cap. 16. — (4) Hesychius. v. Ἰακχος. — Suidas, *ibid.*

J'avois ajouté dans le manuscrit de mon mémoire après les mots Ἰαω *une des dénominations du Dieu suprême*, cette phrase incidente *qu'on voit souvent sur les Amulètes des Gnostiques et des Basilidiens* : j'avois cédé à l'opinion générale des savans qui attribuent aux Gnostiques et aux Basilidiens, des *Amulètes* ou figures magiques accompagnées de certaines inscriptions ; mais un examen plus approfondi de cette matière m'a fait reconnoître mon erreur, et m'a fait adopter l'opinion de Beausobre. Il existe, dans les cabinets des curieux, un grand nombre de pierres, sur lesquelles sont gravées des figures monstrueuses, quelques-unes même très obscènes ; on lit sur plusieurs de ces pierres les noms de *Iao*, *Adonai*, *Sabaoth*, *Abraxas* ou *Abrasax*. Jean *Miscerius* ou *Jean l'Heureux*, Chanoine d'Aire, fit une dissertation sur ces pierres, et prétendit que c'étoient des Amulètes ou talismans Basilidiens. Jean Chifflet Chanoine de Tournay fit réimprimer cette dissertation, il y joignit un ample commentaire dans lequel il suppose qu'elles viennent toutes de cette malheureuse secte. Tous les savans des temps postérieurs ont adopté cette opinion qui n'a aucun fondement solide comme l'a démontré Beausobre dans son histoire des dogmes de Manichée [1]. D'abord tous les pères de l'église, qui ont combattu les Basilidiens, tels que Saint Irenée, Origène, Eusèbe, Cyrille de Jérusalem, Saint Jérôme, Théodoret, et Saint Clément d'Alexandrie lui-même qui a vécu à Alexandrie où étoit le centre de l'hérésie basilidienne, ont gardé le plus profond silence sur cette grossière et impure idolâtrie ; en deuxième lieu les Basilidiens ne donnoient point de noms au Dieu suprême [2]. Le prétendu Abraxas de Basilide, dans le livre même de Chifflet est déguisé sous toutes les formes des divinités égyptiennes. Il est tantôt Ibis, tantôt Anubis ou Cynocéphale, tantôt Serpent, Lion, Taureau, Sphinx, Jupiter, Osiris ou Bacchus, Isis avec les attributs que les Egyptiens

(1) Beausobre, *Hist. du Manich.*, T. II, p. 50. — (2) Iren.

donnoient à la divinité suprême, tels que la tête de coq, le fouet dans la main droite du dieu, un globe dans la main gauche, la couronne de laurier, les pieds et les jambes de serpent, la tête de lion, les rayons, les Priapes représentant le dieu de la génération, la férule, etc. Le savant auteur de l'histoire des Juifs, Basnage a fort bien dit : *Abraxas tire son origine des Egyptiens, puisque l'on voit un grand nombre d'Amulétes, sur lesquels est un Harpocrate assis sur le lotos, et le fouet à la main avec le mot d'Abraxas* (1); Beausobre tire l'étymologie du nom *Abraxas* ou *Abrasax* de deux mots grecs ἁβρὸς et σάω qui signifient le beau, le magnifique sauveur. Il dit que c'est une épithète du dieu appelé Iao et il appuie sa conjecture sur ces vers de l'oracle d'Apollon de Claros : (2)

Χείματι μὲν τ' Ἀΐδην, Δία δ' εἴαρος ἀρχομένοιο,
Ἠέλιον δὲ θέρεος, μετοπώρου δ' ἁβρὸν Ἰάω.

Pluton préside sur l'hiver, Jupiter sur le printemps, le soleil sur l'été, et le beau (ἁβρὸς) *Iao sur l'automne.*

Dans ces vers, le beau (ἁβρὸς) Iao est donc la divinité qui fournit aux hommes tous les délices de la vie et qui préside à l'automne, saison des vins et des fruits, c'est Osiris ou Bacchus. Ce sens est vraisemblable et convient parfaitement à la divinité qui est désignée par le nom d'Abraxas. Ce qui confirme cette conjecture, c'est la figure LXIX, donnée par Chifflet dont l'inscription commence par ces mots grecs : ΑΓΩ ΣΑ ΣΑΩ Α Α Ω. *C'est moi*, dit le Dieu, *qui vous conduis, vous et tout ce qui vous regarde. C'est moi qui vous conserve* ou *qui vous sauve. Je suis alpha et omega.* Iao étoit le nom de la divinité chez les anciens, Diodore de Sicile appelle *Iao* le dieu

(1) Basnage, *Hist. des Juifs*, T. III, Part. II, p. 701. — (2) Macrob., *Saturn.*, lib. I, 17.

de Moïse [1]. Macrobe rapporte un autre oracle d'Apollon qui est conçu en ces termes :

Φράζεο τὸν πάντων ὕπατον θεὸν ἔμμεν Ἰάω.

Je vous déclare que Iao est le plus grand des dieux.

Les noms d'Iao, de Sabaoth, d'Adonaï et d'Elohim sont, dans l'ancien testament, des noms du vrai Dieu.

Les Pythagoriciens voyoient dans le mot *Iao*, la première, la moyenne et la dernière des voyelles, et ils renfermoient dans cette courte formule, les idées qu'ils avoient conçues de l'univers et de l'être suprême. Ils s'exprimoient ainsi : « Tout dans l'univers se mesure et se détermine par » un commencement, un milieu et une fin, Dieu est le » commencement, le milieu et la fin de la justice. Dieu tient » dans sa main le commencement, le milieu et la fin de la » chaîne des êtres. [2]

Jablonski [3] traduit le mot ἁβρὸς par *tenerus, tenellus, puellus, infans* : Harpocrate avoit chez les Egyptiens le surnom de ἁβρὸς. Il étoit aussi donné à Osiris, comme on le voit dans ces vers d'Apollon de Didyme (Ap. Euseb., *Pr. Ev.* lib. V. c. VII.):

Ἴσιδι δ' αὖ Φαρίῃ γονίμοις παραχεύμασι Νείλου
Μαςεύειν οἴςροισιν ἑὸν πόσιν ἁβρὸν Ὄσιριν.

Isidi phariæ curæ est, ad fluentia fertilia Nili clangore sistrorum quærere tenerum suum maritum Osirin.

(*b*) Pag. 18.

Plutarque place le gain de la bataille navale de Naxos par Chabrias et Phocion, la première que les Athéniens gagnèrent avec leurs seules forces depuis la prise de leur ville [4], au

(1) Diod. Sic., lib. I. — (2) Arist., *de Cœlo*, lib. II, cap. 1. — Plat., *de Legibus*, lib. IV, p. 715. — *Acad. des Inscr.*, T. XLI, p. 521. — (3) Jablonski, *Panth. Ægypt.*, lib. II, cap. 6, p. 259. — (4) Plutar., *Vit. Phoc.*

second jour de la fête des grands mystères, au 16 de boédromion. Cette époque fut remarquable dans les annales de la Grèce par plusieurs faits célèbres, la bataille de Salamine [1] se donna le 20 boédromion, ce jour-là même les Athéniens furent obligés de recevoir une garnison macédonienne, c'est encore vers le temps de la célébration des mystères qu'Alexandre ruina la ville de Thèbes. L'affliction des Athéniens, célèbres dans tous les temps par leur piété compatissante, fut si vive, qu'ils ne voulurent pas célébrer les mystères; Himérius, auteur ancien, dont Photius a fait l'extrait, dit à cette occasion au nom des Athéniens : Lorsque Thèbes fut détruite, nous fîmes cesser notre fête, afin qu'on n'entendît pas retentir, le cantique d'Iacchus parmi les pleurs et les gémissemens des Thébains.

(c) Pag. 21.

Périclès qui avoit probablement contre les Mégariens quelque motif de haine personnelle, lui donna une cause publique, en les accusant d'avoir labouré les terres sacrées, c'est-à-dire, toutes les terres situées entre Mégare et l'Attique qui étoient consacrées aux divinités d'Eleusis; il fit ordonner par un décret qu'on enverroit un héraut à Mégare pour s'en plaindre, et de là à Lacédémone pour y accuser les Mégariens. Le héraut Anthémocrite qu'on avoit chargé de le porter, étant mort dans sa mission et à ce qu'on croit par le fait des Mégariens, Charinus fit un décret qui vouoit à ce peuple une haine implacable, prononçoit la peine de mort contre tout Mégarien qui entreroit sur les terres de l'Attique, ordonnoit que les généraux en prêtant le serment d'usage, y ajouteroient l'engagement d'aller deux fois par an ravager le territoire de Mégare, il portoit encore qu'Anthémocrite seroit enterré près les portes thrasiennes. Mais les Mégariens repoussoient fortement l'inculpation de la mort du héraut et rejetoient les

[1] Plutar., *Vit. Camil.*, § 24.

causes de cette guerre sur Périclès et sur Aspasie : tel est le récit de Plutarque. Pausanias donne comme un fait certain l'assassinat d'Anthémocrite par les Mégariens. Quoiqu'Aristophanes dans les vers piquans qu'il a faits sur les causes de la guerre du Péloponnèse [1] n'ait pas parlé du meurtre d'Anthémocrite, cependant les Mégariens en passèrent pour les auteurs, puisque plusieurs siècles après l'empereur Adrien leur en fit supporter la peine en les excluant des grâces qu'il accordoit à tous les autres peuples de la Grèce.

(*d*) Pag. 23.

« Ne croyez pas qu'Alcibiade soit un homme ni un Athé-
» nien, c'est un être tombé des régions célestes au milieu de
» nous; c'est la beauté elle-même qui s'est rendue visible;
» oui, les dieux visitent encore la terre, ils parcourent encore
» l'Attique. Un autre Bacchus nous est arrivé de Thèbes,
» menant tous les plaisirs à sa suite; en effet les rapports
» d'Alcibiade avec cette divinité sont frappans, les cheveux
» dont sont ombragées ses tempes, les couronnes et les fleurs
» dont sont ornés ses cheveux, les feux qui partent de ses
» beaux yeux, et qui semblent le disputer à ceux du soleil,
» le vif incarnat de ses joues, le sourire de sa bouche, tout
» nous retrace ce dieu charmant, ce dieu libertin; comme lui
» il mène des danses qu'anime le chalumeau du dieu Pan,
» comme lui il répand partout l'allégresse; la foule des cour-
» tisans et des belles femmes qui s'empressent de le suivre,
» figure très bien les satyres et les bacchantes, et le sage,
» le sage Socrate ressemble parfaitement à Silène. (Libanius,
» *declam.* » (IX. p. 351.)

Winckelman remarque d'après Saint-Clément d'Alexandrie (*Cohort. ad gentes*) que les sculpteurs des plus beaux temps de l'art faisoient les Mercures ressemblans à Alcibiade, et que

[1] Aristoph., *Acarn.*

les artistes qui leur succédèrent suivirent leur exemple, de sorte qu'il est vraisemblable que les plus belles têtes de Mercure nous offrent en même temps la véritable figure d'Alcibiade (Winckelmann, *Descr. des pierres gravées de Stosch.* p. 86.)

(*e*) Pag. 23.

Je crois que tel est le véritable sens du mot Κυάμων, et mon opinion est fondée sur l'autorité d'un grand nombre d'auteurs anciens et particulièrement sur celle d'Aristoxène rapportée par Aulu-Gelle; elle est confirmée par Saumaise [1] et par le savant auteur du voyage du jeune Anacharsis [2] qui adopte aussi l'opinion d'Aristoxène, et qui s'exprime ainsi : « Vous » entendrez dire et l'on dira encore plus dans la suite, que » Pythagore attachoit un mérite infini à l'abstinence des fèves. » Il est certain néanmoins qu'il faisoit un très grand usage » des fèves, ce que j'ai appris de Xénophile et de plusieurs » vieillards, presque contemporains de Pythagore. Ce passage » n'est que la traduction d'Aulu-Gelle : *Nullo sæpius legumento Pythagoram dicit (Aristoxenus) usum quam fabis : quoniam is cibus et subduceret sensim alvum et levigaret; quam rem videtur cognovisse ex Xenophilo Pythagorico familiari suo et ex quibusdam aliis natu majoribus, qui ab ætate Pythagoræ haud multum aberant* [3]. A ces autorités on pourroit en opposer d'autres tout aussi respectables, celle de Cicéron par exemple, et établir sur ce sujet une longue controverse qui seroit aussi fastidieuse qu'inutile. Il nous suffira de faire remarquer que les écrivains même qui ont cru que le mot grec *cyamos* signifie *fève* dans cette occasion, et que Pythagore a véritablement imposé la loi de s'abstenir de cette plante, ont regardé cette défense comme un symbole : ils ont pensé que le philosophe avoit proscrit les fèves parce qu'elles ont

(1) Salmas., Plin., *Exercit.*, p. 528, 688. — (2) Barthelemy, *Voy. du jeune Anacharsis*, chap. 75, vol. IV, p. 167, ed. de 1788. — (3) Aulu-Gel., *Noc. attic.*, lib. IV, cap. 11.

la forme des parties sexuelles de la femme dont elles étoient l'emblême, et parce que non-seulement elles donnoient des idées de libertinage, mais qu'elles y excitoient. On lit dans un ouvrage d'Origène ayant pour titre Φιλοσοφουμένων, ce qui suit sur les motifs donnés par Zarétas le Chaldéen à cette défense de Pythagore.

Conjecturamque hanc afferebat, quod si macerata faba ad solem per aliquod temporis spatium dimittatur, seminis humani odorem contrahere. Clarius etiam hoc profert exemplum quod, ea florente, una cum flore in ollâ circumlita si concludatur, humique obruatur, et post aliquot dies effodiatur, pudendi muliebris effigiem habere reperietur.

Lucien a dit, dans le dialogue βίων πράσις.

Quod si viridem fabam folliculo exuas, apparere
Virilibus genitalibus similem.

Plutarque, *in quæstionibus : Legumina inflare : ideo quæ Venerem stimulare et ea ratione Pythagoricos ab iis abstinere.*

Cicéron, *lib. de divinatione : Ex quo etiam Pythagoreis interdictum putatur, ne faba vescerentur, quæ res habet inflammationem magnam. Is enim cibus tranquillitatem mentis quærentibus constat esse contrarius.* (1)

Aristote, dans son livre *de fabis* cité par Diogène Laerce, donne cette cause à la défense qui avoit été faite de manger des fèves : *quod eæ pudendis sint similes ; unum enim hoc legumen est genituræ expers.*

Marcellus Vergelius donne cette interprétation du mot *Cyamos : Fœtura et conceptus animalis.*

Il paroît que les Egyptiens regardoient ce légume comme nuisible, et qu'ils l'ont proscrit. « Les Egyptiens ne sèment » jamais de fèves dans leurs terres, dit Hérodote (2), et s'il » y en vient, ils ne les mangent ni crues, ni cuites : les » prêtres n'en peuvent pas même supporter la vue, ils s'i-

(1) Cicer., *de Divin.*, lib. I, § XXX. — (2) Herodot., lib. II, § 38.

» maginent que ce légume est impur. » En admettant que Pythagore qui avoit été instruit par Ænuphis prêtre d'Héliopolis [1], ait pris de l'aversion pour les fèves, il n'auroit recommandé l'abstinence de ce légume que comme un précepte de santé; car les vaines superstitions des prêtres égyptiens eussent été indignes de ce grand homme. Il faut donc mettre au nombre des contes absurdes cette histoire de dix Pythagoriciens qui, poursuivis par les satellites de Denys tyran de Syracuse à qui il avoit pris fantaisie de pénétrer leurs mystères, s'arrêtèrent à la vue d'un champ de fèves qu'ils trouvèrent sur leur passage, se mirent en défense et se laissèrent égorger plutôt que de se souiller par l'attouchement de ce légume odieux: elle est encore une fable, cette autre histoire de Mullias de Crotone et de Timycha son épouse, que ni les menaces ni les promesses ne purent engager à s'expliquer sur cette défense; les conteurs ajoutent même que Timycha se coupa la langue avec les dents, de peur de succomber aux tourments qu'on offroit à sa vue [2]. En général on a chargé la mémoire de Pythagore d'une foule de contes ridicules bien incompatibles avec l'idée que présente naturellement cet homme extraordinaire qui a avancé la civilisation de son pays, et qui l'a enrichi des lumières des autres peuples et des dons de son propre génie. Si Pythagore a vraiment proscrit les fèves, c'est alors un symbole qui, comme tous ceux dûs au génie allégorique de ce philosophe, avoit un sens propre ou littéral sous lequel il cachoit un sens figuré; il est certain que sous cette ordonnance de s'abstenir de fèves, il y avoit l'ordre caché de renoncer à toute impureté. Aussi le savant traducteur des symboles de Pythagore, a donné cette interprétation du précepte κυάμων ἀπίχεσθαι. *Abstenez-vous des fèves*; pour dire, *abstenez-vous de tout ce qui peut nuire à votre santé, à votre*

(1) Hippob. et Neanth., *apud Jamblic.*, *Vit. Pyth.*, cap. 31. — (2) Sextus Empyricus, *Pyrrhon. hypoth.*, lib. III, cap. XXIV. — Plut., *de Isid. et Osirid.*, p. 354. — Diogen. Laert., lib. VIII, *seg.* XXIV.

repos, à votre réputation. Il ne fait aucune distinction entre ce symbole et les autres; Pythagore a dit : *abstenez-vous des fèves*, comme il a dit: *ne portez pas un anneau étroit*, pour dire, *menez une vie libre; ne mangez pas le rouget*, pour dire, *renoncez à toute vengeance, ne versez pas le sang* [1], etc. Il y a eu une foule d'autres interprétations de ce symbole de Pythagore: sans les rapporter en détail il nous suffira de dire que Plutarque a cru que Pythagore prescrivoit de ne point s'ingérer dans l'administration des affaires publiques, car anciennement, dit-il, c'étoit avec des fèves qu'on donnoit les suffrages pour l'élection des magistrats [2]; d'autres l'ont regardé comme une suite de l'opinion de ce philosophe sur la métempsycose: ils prétendent que Pythagore avoit enseigné que la fève étoit née en même temps que l'homme, et formée de la même corruption; car, disait-il, quand on renferme dans un vaisseau une fleur de fève ou une fève, et qu'on le bouche bien, si on l'ouvre quelques jours après, on la trouve convertie en chair et en sang: de là l'expression satyrique d'Horace, *Faba Pythagoræ cognata* [3]. D'autres prétendent que Pythagore a interdit l'usage des fèves, parce qu'il la regardoit comme le symbole de la mort. Tous enfin ont presenté cette défense comme un voile qui cache tout autre chose que ce qu'il présente, parce qu'ils savoient que Pythagore étoit dans l'usage d'envelopper sa doctrine sous des énigmes.

Suivant Porphire, les initiés aux mystères éleusiniens ne mangeoient ni fèves, ni grenades, ni pommes [4]; mais il est vraisemblable qu'ils n'observoient ce régime que pendant la célébration des mystères. Chez les Romains il n'étoit pas permis au prêtre de Jupiter (flamini) de toucher une fève

(1) *Biblioth. de Philosoph.*, T. I, p. 239. — (2) Plutar., *de Puer. Educ.* — (3) Horat., lib. II, cap. 6. — (4) Porphyr., *de Abstinentiâ.*, lib. IV, § 16.

ni même d'en prononcer le nom [1]. La fève dit Artémidore, est exclue de toute fête et de tout sacrifice. [2]

(*f*) Pag. 41.

Turnèbe rapporte ensuite l'opinion de ceux qui ont cru que ces oscilles étoient des Phallus; non-seulement il ne cite aucune autorité sur laquelle cette opinion puisse être appuyée, mais il n'y attache lui-même aucune importance et il ne la rapporte qu'en passant. Turnèbe avoit sans doute en vue ce passage de Servius [3] : *Alii dicunt oscilla membra esse virilia de floribus facta, qui suspendebantur per intercolumnia : ita ut in ea homines, acceptis clausis personis, impingerent, et ea ore cillerent, id est, moverent, ad risum populo commovendum.* Mais Servius lui-même n'attache pas à cette opinion plus d'importance que Turnèbe, il ne donne aucune autorité sur laquelle elle puisse être fondée : il dit seulement, non pas l'avoir lu, mais que cela a été lu dans Orphée, *et hoc in Orpheo lectum est.* Or, qu'est-ce que les ouvrages d'Orphée ? qu'est-ce qu'Orphée lui-même ? L'on sait que les hymnes et le poëme des Argonautiques que nous avons sous son nom, sont des ouvrages supposés dans lesquels on ne trouve même pas ce que rapporte Servius. Cependant ce fait si peu vraisemblable que Servius et Turnèbe ont cité avec toute l'expression du doute et le ton de l'indifférence, et qu'ils n'ont rappelé que parce que ces savans rapportoient tout, a été donné comme certain par M. de Sainte-Croix dans le passage que nous avons cité. Quelque respect qu'inspire la mémoire de ce savant accadémicien, on ne peut s'empêcher de reconnoître que dans cette occasion, il n'a pas été guidé par les règles d'une saine critique. Je crois avoir vu quelque part

[1] Aulù-Gel, lib. X, cap. 15. — [2] Artemid., *Oneirocr.*, lib. I, cap. 70. — [3] Serv., *ad Virg. Georg.* II, v. 389.

appuyer l'opinion que ces images, *Oscilla*, étoient celles du Phallus, sur l'autorité d'Aristophane dans les vers 7 et 26 de la scène première du second acte des Acharniennes. Dans cette scène, Dicæopolis fatigué d'une longue guerre, tandis que les autres en désirent la continuation, obtient des Lacédémoniens la paix pour lui seul, et il vole d'Athènes à son bourg d'Acharnes où il célèbre les fêtes Lennéennes avec sa famille, et il commence la cérémonie par placer la Canéphore plus en avant et par ordonner à Xanthias de tenir le Phallus élevé (vers. 7.): au vingt-septième vers il fait encore la même recommandation à Xanthias; mais dans l'un et l'autre passage, Aristophane se sert du mot *Phallus*. Il est vrai qu'au vers septième le traducteur latin a rendu le mot φαλλον par *Oscillum*: seroit-ce à cette mauvaise traduction qu'il faudroit attribuer cette erreur? Quoiqu'il en soit, ce passage d'Aristophane n'a pas le moindre rapport avec la fête des Oscilles, soit chez les Romains, soit chez les Athéniens, et ces figures n'étoient nullement des Phalles.

(*g*) Pag. 43.

Prima Ceres avidæ gavisa est sanguine porcæ,
Ulta suus merito cæde nocentis opes.
Nam sata, vere novo, teneris lactentia succis,
Eruta setigeræ comperit ore suis. (Ov., *fast.* lib 1. v. 349.)

Prima putatur
Hostia sus meruisse mori, quia semina rostro
Eruerit pando, spemque interceperit anni. (Ovid., *fast.* 3.)

A bove succincti cultros removete, ministri:
Bos aret, ignavam sacrificate suem. (Ovid., *fast.* 4.)

C'est pourquoi tous les ans avant la moisson, les Romains devoient immoler une truie à Cérès. « *Avant que de faire la moisson*, dit Caton [1], *il faut immoler la truie præcidanea.*

[1] Cato, *de re rusticâ*, cap. 134.

On appeloit en général de ce nom, toute victime qu'on immoloit avant les autres : on donnoit aussi le nom de victimes *præcidaneæ* à celles qui étoient immolées la veille des sacrifices solennels. C'est ce que les Grecs appeloient προτίλεια ; mais la truie *præcidanea* étoit en particulier celle qu'on offroit à Cérès avant que de couper le bled. On appeloit aussi de ce nom la truie qu'on offroit à Cérès dans la vue de purifier une famille qui étoit devenue impure, faute d'avoir rendu les derniers devoirs à quelqu'un de ses membres après sa mort : tout homme qui avoit négligé de faire des obsèques à un mort, ou seulement de couvrir de terre un cadavre, étoit obligé de sacrifier une truie à Cérès, en expiation de cette espèce de sacrilège. Suivant Victorinus [1], ce sacrifice devoit se renouveler tous les ans. Chez les Athéniens la loi ordonnoit à celui qui rencontreroit un cadavre non enseveli, de lui jeter au moins de la terre. [2]

Festus fait dériver le mot de *præcidanea de præcidere, ante cedere*, id est, *ante immolare*. Nonnius Marcellus a dit, *præcidanea est præcidendum*. L'annotateur de Festus fait remarquer que ce terme vient de *præcidere* et non de *præcedere*.

Aulu-Gelle [3] cite un passage d'Attéius Capito où il parle des fêtes *præcidaneæ* que les Grecs appeloient προτίλεια ἡμέρα on peut voir dans Caton [4], la description de ces fêtes et du sacrifice de la truie *præcidanea*.

Le porc joue un grand rôle dans l'antiquité religieuse : c'est un sanglier qui blesse Adonis, le fils de Cérès elle-même, le génie des productions de la terre; qui tue Atys, la même divinité qu'Adonis; qui ravage le pays des Calydoniens, etc. Sur la galerie phénicienne le tableau des Hydres abattues est suivi de l'offrande d'un sanglier, elle peignoit ces fêtes solen-

(1) Victorinus, *Art. Gram.*, lib. I. — (2). Ælian., *Var. hist.* cap. 4. — (3) Aulu-Gel., *Noct. att.*, lib. IV, cap. 6. — (4) Cato *loco cit.*

nelles du mois de septembre, après les moissons achevées, fêtes très florissantes chez tous les peuples de l'antiquité. [1]

Aux Céréales qui se célébroient à Rome on immoloit deux truies, l'une argentée et l'autre dorée, suivant Festus, c'est-à-dire, couvertes d'ornemens d'or et d'argent.

Dans les *ambarvalia* on sacrifioit une truie féconde et pleine: on conduisoit trois fois la victime autour des champs lorsque la moisson étoit mûre, tous ceux qui suivoient la pompe sacrée jetoient des cris; l'un d'eux étoit orné de feuillages de chêne et chantoit des hymnes en l'honneur de Cérès, en formant des danses religieuses; ensuite on faisoit des libations de vin, de lait et de miel. Le sacrifice tiroit son nom d'*Ambarvale* de ce que la victime faisoit le tour des champs, *quod arva ambiat*. La victime étoit immolée par deux frères. [2]

Les Terminales étoient chez les Romains un jour institué par Numa, pour célébrer par une fête et des festins la conservation des limites: on immoloit dans ce jour un agneau et une truie.

M. de Caylus donne un beau bas-relief représentant Cérès avec des formes simples et élégantes, ayant à ses pieds un cochon qui semble demander pardon à la déesse du dégât qu'il cause dans les bleds.

Cependant ce motif n'est pas le seul du choix que l'on a fait de cette victime en l'honneur de Cérès: on la lui immoloit aussi à cause de sa fécondité, et c'est bien comme symbole de la fécondité que l'on voit une laie aux pieds de Cérès sur un grand nombre de monumens anciens [3]. Fabretti rapporte un bas-relief trouvé à Rome sur lequel sont trois déesses assises qui ressemblent aux déesses mères, au bas de ce relief on voit des prêtres qui immolent un cochon à ces déesses [4]. A Potnie dans la Béotie, les deux déesses mères, Cérès et Proser-

(1) *Monde primitif, alleg. orient.*, p. 208. — (2) Alexander, *ab Alexandro*. lib. III, cap. 12. — (3) Beger., *Thes. Brand.*, p. 593. — (4) Fabretti, *de aquæ duct.*

pine, avoient un bois sacré où on leur faisoit l'offrande de l'animal sacré ou du porc. [1]

Accipient te. . . . . qui
Bonam teneræ placant abdomine porcæ. [2]

Juvénal parle dans ces vers des prêtres dont Domitien avoit fondé un collège en l'honneur de Minerve, à laquelle ils rendoient le même culte que les Matrones romaines rendoient à la bonne déesse, dans le costume qui est décrit par Juvénal et qui se rapprochoit de celui des femmes: ils se concilioient la bonne déesse, la même divinité que la terre ou Cérès, par le sacrifice d'une jeune truie.

Les Romains sacrifioient un porc à Maïa la même divinité que la grande mère, Ops, Cérès et Proserpine.

On n'immoloit que des truies à Cybèle ou à la mère des dieux: *Deorum quoque matri nullum sacrum, nisi de porca feri permissum.* [3]

M. de Caylus donne six figures de terre cuite qui ont été trouvées à Camarine ville de Sicile: cinq tiennent chacune un petit cochon, le maintien et la disposition de deux de ces figures qui représentent Cérès, indiquent l'origine de la mythologie des Grecs; car ces Siciliens qui avoient la plus grande vénération pour Cérès, la représentoient avec le double vêtement et les traits de l'Isis égyptienne. [4]

Aussi voit-on dans les médailles d'Eleusis Cérès la même divinité qu'Isis, sur un char traîné par des dragons et au revers un ou deux porcs [5] et même trois. M. de Sainte-Croix conjecture que ces trois porcs désignent les trois sacrifices qui étoient ordonnés aux initiés. Le premier avoit lieu aux petits mystères, le second au commencement des grands mys-

(1) Pausanias, *Bœot.* — (2) Juvénal, *Satyr.* II, lib. I, v. 86. — (3) Alexander, *ab Alexandro*, lib. III, cap. 12. — (4) Caylus, *Recueil d'antiq.*, T. VI, pl. 37, 47, p. 119, 165. — (5) Haym., *Tesor. Britan.* T. I, p. 219.

tères dans l'Eleusinium d'Athènes, et le troisième le plus solennel de tous, étoit offert dans l'Anactorium d'Eleusis. Epicharme cité par Athenée [1] fait dire dans son Ulysse à un de ses personnages : *Tu as malheureusement perdu le Delphax* (le porc mâle) que tu gardois pour les fêtes d'Eleusis.

Cérès n'étoit pas la seule divinité à laquelle on immolât le cochon, on faisoit cette offrande à Priape, à Bacchus, à Sylvain, à Hercule, à Jupiter, et à tous les dieux qui avoient quelque rapport à l'agriculture et qui présidoient à la fécondité. Winckelmann rapporte même aux sacrifices faits en l'honneur de Sylvain et d'Hercule, une Cornaline du cabinet de Stosch où l'on voit un porc au-dessus duquel est une massue d'Hercule, devant lui un coq qui tient un épi de bled à son bec, et derrière lui un caducée, type qui se retrouve sur un autel d'Hercule au Capitole et sur quelques médailles d'Eleusis. Les Romains faisoient le sacrifice d'une truie pleine à Hercule et à Cérès le 12 des calendes de janvier [2]. Dans l'Iliade on immole un cochon au Soleil et à Jupiter :

Mactandumque suem solique Jovique superno. [3]

Il en est de même dans Théocrite (*in parvo herc.*) :

Atque marem mactare Jovi decet egrege porcum.

Le porc étoit sacré chez les Crétois, et Athenée rapporte d'après Agathocle le Babylonien, sur le motif de cette consécration, une fable relative à la naissance et à l'allaitement du jeune Jupiter auquel une truie donnoit ses mamelles, et dont le grognement empêchoit d'entendre les cris de l'enfant. On sacrifioit à Mars le verrat ; les Athéniens remplacèrent les anciens sacrifices barbares qu'ils faisoient à Mars et qui ont été décrits par Diophante le Lacédémonien cité par Fulgence [4], par le sacrifice d'un porc châtré qu'ils appeloient *Nephrendis*, id est, *sine renibus*. Le cochon étoit immolé aux Dioscures,

(1) Athen., *Deipnos.*, lib. IX, cap. 4. — (2) Macrob., *Saturn.*, lib. III, cap. 11. — (3) *Iliad.*, lib. I. — (4) Fulgent., *ad Chalcidinia.*

comme on le voit sur plusieurs monumens anciens [1] : l'épouse du roi des sacrifices, dit Festus, immoloit à toutes les calendes une truie à Junon.

Le porc étoit regardé, en général, comme l'emblême de la lubricité.

Festus a dit : *Suillum genus invisum Veneri prodiderunt poetæ, ob interfectum ab apro Adonim, quem diligebat dea. Quidam autem quod immundissimi sint sues ex omni mansueto pecore, et ardentissimæ libidinis ; ita ut opprobrium mulieribus inde tractum sit, quum subare et surire dicuntur.* Aux Hystéries fêtes instituées à Argos, on immoloit un porc à Vénus. [2]

Dans ce genre de sacrifices, comme dans tous les autres, il y avoit une grande diversité de coutumes, non-seulement en différents pays, mais dans le même pays en temps différents. On ne sacrifie pas de truie à Vénus, dit Dicæopolis dans les Acharniennes d'Aristophane ; on ne lui en sacrifie point ! répond le Mégarien, mais c'est la seule de toutes les divinités qui s'honore de ces sacrifices. En Thessalie il y avoit un temple célèbre de Vénus où on immoloit des porcs, il en étoit de même dans celui de Sida dans la Pamphylie, dans celui d'Aspende, etc. Chez les Sicyoniens, au contraire, on pouvoit offrir à Vénus pour victimes toutes les espèces d'animaux, le porc seul étoit excepté. Les Mégariens avoient exclu le sacrifice du porc dans les Thesmophories, fêtes de Cérès [3]. Les prêtres d'Héliopolis exceptoient des sacrifices le porc, le seul de tous les animaux qu'ils n'immoloient ni ne mangeoient pas, parce qu'ils le regardoient comme abominable et impur [4]. Les Phéniciens, ainsi que les Juifs n'immoloient ni ne mangeoient de porc en aucun temps. Il y avoit dans la Mysie un temple de Jupiter Abretanus, dans lequel ceux qui avoient mangé

(1) Montfaucon, *Antiq. exp. Supplem.*, T. I, 195. — (2) Athen., *Deipnos.*, lib. III, cap. 15. — (3) Clem. Alex., *Protrept.*. — (4) Lucian., *de dea Syria*, § 14.

ou immolé un porc, devoient en faire des expiations comme d'un crime. [1]

Le porc étoit propre aux lustrations, aux purifications et aux expiations.

Dans Horace, le père de famille qui veut faire des lustrations dans sa maison, immole un porc aux dieux Lares. [2]

Les Athéniens appeloient καθάρσια les jeunes porcs qu'on égorgeoit en l'honneur de Cérès, et dont on répandoit le sang sur les sièges de la place publique, du théâtre, et dans tous les lieux où le peuple s'assembloit, afin de les purifier.

Les censeurs romains, lors des lustrations qu'ils faisoient tous les cinq ans, pour l'armée, et lors du recensement qui se faisoit à cette époque, offroient des sacrifices où ils immoloient un porc, une brebis et un taureau; c'est ce qu'ils appeloient *solitaurilia*, ou, suivant une leçon probablement meilleure, comme la donnent Tite-Live et d'autres écrivains, *suovetaurilia*. Ce sacrifice lustral se faisoit encore pour purifier une armée, après une bataille : les Grecs appeloient Trittya ce genre de sacrifice; à Rome, on les faisoit à Mars, mais les Grecs les offroient à d'autres dieux : dans Homère, c'est à Neptune [3]; les Corinthiens les offroient à Esculape [4]; dans d'autres lieux, ils se faisoient à Hercule.

Montfaucon [5] parle d'un marbre de Narbonne, qui représente un cochon vivant, sur une table ou sur un autel; à chaque côté de l'autel est un casque, et à l'une des extrémités du bas-relief, un tas d'armes. Il est probable que c'est un sacrifice du porc, préparé pour la lustration des armes.

Le jeune porc, comme nous l'avons dit, étoit employé dans l'expiation des crimes. Le scholiaste d'Apollonius nous apprend que les prêtres qui faisoient l'expiation, trempoient les mains du coupable dans le sang de la victime expia-

(1) Alexander, *ab Alexandro*, lib. III, cap. 12. — (2) Horat., lib. II, *Serm.* III. — (3) Homer., *Odys.* II, v. 130. — (4) Pausan., *in Corinth.* — (5) Montfaucon, *Antiq. expl.*, T. II, p. 187.

toire [1], comme Circé l'avoit fait pour Médée et Jason.

Dans Homère, Agamemnon jure par le porc. Pausanias rapporte que les pugiles, avant de livrer le combat, près la statue de Jupiter Horcien, en Elide, juroient sur le porc qu'ils venoient d'immoler, de combattre sans fraude; les juges du combat prêtoient le même serment, aussi en présence de la statue de Jupiter. Il n'étoit pas permis de manger du porc par lequel on avoit juré; c'est pourquoi Thalthybius, héraut d'Agamemnon, jette dans la mer le porc sur lequel ce prince avoit fait son serment.

On croyoit que le sacrifice du porc apaisoit les insensés et les furieux, *amica luto sus*; c'est pourquoi Plaute, dans ses Ménechmes, fait dire à un de ses personnages qui veut faire purifier, dans la ville d'Epidamnum, un homme qu'il regarde comme un insensé : *de quel prix sont ici les pourceaux sacrés*? Suivant Varron [2], les porcs que l'on regardoit comme purs, le dixième jour après leur naissance, étoient appelés sacrés, parce qu'ils commençoient dès ce moment à être employés aux sacrifices.

En récapitulant les motifs divers que les anciens ont eu d'offrir le porc en holocauste, aux dieux, on voit qu'ils avoient tous un but utile; la bonne foi dans les traités, et leur loyale exécution :

et cæsâ jungebant fœdera porcâ. (Virg.)

Le bonheur et une heureuse fécondité dans les unions conjugales, la guérison du délire et de la folie, l'expiation des crimes, la fécondité prise généralement, la scrupuleuse observation des sermens, les lustrations et les purifications, la conservation des récoltes et la purification des morts.

(1) Apollon. Rhod., *Argon.*, lib. IV, v. 705. *Schol.* — (2) Varr., *de re rustica*, lib. II, cap. 4.

(*h*) Pag. 43.

Les anciens distinguoient deux sortes de purifications, l'expiation d'un crime, *expiatio cædis*, et la préparation aux choses sacrées, *præparatio ad sacra* [1]. Ces purifications ont eu un but évidemment utile : les premières faisoient accorder aux coupables, le pardon de leurs fautes, et même de leurs crimes par les dieux, lorsque le repentir ou quelques circonstances particulières faisoient espérer leur retour à la vertu. Si l'homme naturellement foible, n'eut eu aucun moyen de réparer l'erreur d'un moment, si, une fois livré aux furies vengeresses, il n'eut pu leur échapper, le désespoir se seroit emparé de lui ; ou, n'ayant plus d'intérêt à éviter le crime, il auroit regardé le retour à la vertu comme inutile, et aucun motif n'auroit pu l'empêcher de se précipiter dans des crimes nouveaux. Platon fait parler ainsi Socrate, dans le Phedon : « Il y a bien de l'apparence que ceux qui ont établi les » purifications, que nous appelons *telètes*, c'est-à-dire, ex- » piations parfaites, étoient de grands génies qui, dès les » premiers temps, ont voulu nous faire comprendre, sous » ces énigmes, que celui qui arrivera dans les enfers, sans » être initié et purifié, sera précipité dans l'abyme, et que » celui qui y arrivera après avoir été expié et purifié, sera » reçu dans le royaume des dieux ; car, comme disent ceux » qui se mêlent de ces expiations : Il y a beaucoup de gens » qui portent le thyrse, mais il y en a peu qui soient pos- » sédés par l'esprit du dieu. »

Les purifications des anciens ne lavoient que des fautes ou des crimes excusables. Les grands coupables étoient exceptés du bienfait de l'initiation et des purifications ; ils étoient livrés aux remords et à la vengeance éternelle des dieux : c'est parce qu'il est initié, que Démétrius fils de Philippe, se justifie

(1) Marsham, *Can. Chronic.*, p. 253.

du reproche d'avoir attenté aux jours de son frère Persée [1]. Evandre, général de Persée, ne pût pas être purifié par le Koës, et les Romains représentèrent qu'il souilleroit par sa présence, le sanctuaire de Samothrace [2]. Les forfaits de Néron lui interdirent pour toujours, l'entrée du temple d'Eleusis, auquel il n'osa pas même se présenter [3]. Constantin, souillé de crimes, et teint du sang de son épouse, se présente pour se faire purifier, on lui répond qu'on ne connoît aucune expiation, qui puisse effacer de semblables forfaits [4] : on trouve chez les auteurs anciens une foule d'autres exemples de crimes irrémissibles, que rien ne pouvoit expier qu'une longue suite de vertus et d'actions louables.

Madame Dacier qui rejette toutes les traditions de l'antiquité, lorsqu'elles ne sont pas dans Homère, ne veut pas admettre que les expiations aient été connues dans les temps héroïques; car, dit-elle, Homère n'a jamais connu l'expiation des meurtriers : il n'a connu d'autre peine pour le meurtre, que l'amende ou l'exil [5]. Cette opinion est entièrement opposée à toutes les traditions ; les anciens ont fait remonter cet usage jusqu'aux temps les plus reculés. Suivant les marbres d'Arundel, les expiations ont été apportées de l'Orient dans la Grèce, sous le règne de Pandion [6] : on les trouve établies de très bonne heure dans l'île de Crète; ce fut là qu'Apollon se fit expier par Carmanor [7]. Bellérophon, chassé de Corinthe pour un meurtre, se réfugia chez Proetus, roi des Argiens, pour en être expié; Œdipe, dans ses imprécations contre le meurtrier de Laïus, défendit qu'on ait rien de commun avec lui, pas même la participation à l'eau lustrale [8]; Hercule, par son initiation aux petits mystères.

(1) Tite-Liv., lib. XL, cap. 10. — (2) Tite-Liv., lib. XLV, cap. 5. — (3) Suéton., *Vit. Neron.*, cap. 34. — (4) Zozim., *Hist.*, lib. VIII, II. — (5) Mad. Dacier, *Not. sur l'Iliad.*, lib. XI, T. III, p. 99. — (6) *Marm. Oxon. Epoch.* XV, XVI. — (7) Pausan., *Corinth.* — (8) Sophocl., *Œdip.*, act. II, scen. 1.

fut purifié du meurtre des Centaures; après le meurtre de ses enfans, il passa dans la ville de Macris, qui avoit été le berceau de Bacchus, et y fut lavé de son crime. Pausanias [1] rapporte que, devant le temple d'Apollon, à Trézène, il y avoit un vieil édifice que les anciens appeloient encore de son temps, le logement d'Oreste, où il demeura, privé de toute communication avec les autres hommes, jusqu'à ce qu'il eût expié le meurtre de sa mère; cependant on prenoit soin de le nourrir et de le purifier, jusqu'à ce que son crime fût entièrement expié. Encore à présent, ajoute Pausanias, les descendans de ceux qui furent commis à la purification, mangent tous les ans, à certains jours, en ce lieu; entre les différentes choses qu'on employa à purifier Oreste, les Trézéniens citent l'eau de la fontaine Hyppocrène; Circé donna les secours expiatoires à Jason et à Médée; le fils d'Actor fut purifié par Pélée, et Pélée lui-même fut lavé par Acaste du meurtre de Phocus [2]. Si, à une certaine époque, ce pouvoir expiatoire a ainsi résidé dans la personne des rois, qui étoient les chefs de la justice et de la religion, les criminels ne pouvoient plus trouver l'espérance de l'impunité, dans un usage qui étoit lié aux principes du gouvernement, qui rehaussoit la majesté des rois, la rendoit plus utile et plus sacrée, et lui imprimoit un caractère de bienfaisance et d'équité. L'expiation avoit lieu, dans les temps héroïques, pour les meurtres même les plus légitimes: ceux qui les avoient commis, ne pouvoient plus participer aux festins ni aux sacrifices; Thésée fut obligé de se purifier du sang qu'il avoit répandu, dans son expédition contre les pirates. Non-seulement les expiations, à cette époque, sont prouvées par des faits nombreux; mais elles étoient conformes à l'esprit des législateurs de ces temps, et au besoin de l'établissement d'une religion régulière; cette réflexion n'a pas échappé à la sagacité de M. de Ste-Croix: cet habile académicien fait remar-

(1) Pausan., lib. II, cap. 31. — (2) Ovid., *Fast.*, lib. II.

quer [1] que, pour que ces pratiques expiatoires obtinssent le succès désiré, et qu'elles ne dégénérassent pas en de simples formalités, qui n'auroient plus inspiré la crainte, ni rassuré les consciences et apaisé les remords, il fallut les attacher à des rites particuliers qui, par un appareil imposant, pussent captiver l'imagination, et imposer au vulgaire : les mystères étoient très propres à produire cet effet; aussi l'époque de leur établissement est-elle voisine de l'origine des lustrations, et Marsham [2] en conclut que cette dernière cérémonie étoit l'objet principal de l'initiation. St.-Clément d'Alexandrie avoit dit long-temps avant Marsham, que ces lustrations avoient donné naissance, chez les Grecs comme chez les Barbares, aux mystères [3], dont elles étoient inséparables.

L'eau, purifiant le corps, fut regardée comme un des principaux emblêmes de la purification de l'ame. Elle opéroit cet effet de deux manières, ou en disposant l'ame à ne pas contracter de souillures, ou en la délivrant de celles qu'elle avoit contractées. De là, deux sortes de purifications, les unes préparatoires, les autres expiatoires : ainsi, on purifioit les enfans nouveaux-nés, et on faisoit des lustrations le cinquième jour de leur naissance [4]. Les petits mystères ne consistoient qu'en cérémonies préparatoires, qui furent d'abord établies à Mélite, bourg de l'Attique [5]; ces purifications se faisoient sur les bords de l'Illissus qui couloit près d'Athènes. Les dévots se rassembloient en foule sur ses rives qui, par cette raison, s'appeloient *rives mystiques*, et la rivière elle-même reçut l'épithète de divine [6]; son onde sacrée étoit censée rendre au corps cette pureté et cette blancheur que

(1) Sainte-Croix, *Myst. Pag.*, p. T. I, p. 406. — (2) Marsham, *Can.-Chron.*, p. 253. — (3) S. Clem. Alex., *Strom.*, lib. V, p. 689. — (4) Suidas et Harpocr., *in* Αμφιδρ.—Plaut., *in Truc.* — (5) Clem. Alex. *Strom.*, lib. I, p. 324. — (6) Pausan., *Attic.*, cap. 19.—Himerius, *in Eclog.*—Dionys., *Perieg.*

l'initiation alloit donner à l'ame. Le ministre chargé de les purifier s'appeloit hydrane, nom dérivé de la fonction elle-même [1]; l'hydrane immoloit à Jupiter, une truie pleine, et après en avoir étendu la peau par terre, il faisoit marcher dessus celui qui devoit être purifié; les prières accompagnoient cette cérémonie qu'un jeûne austère devoit avoir précédée; on faisoit ensuite des ablutions, et on couronnoit d'un chapeau de fleurs, le purifié qui, après ces diverses épreuves, pouvoit aspirer à la qualité de myste : on recommandoit surtout aux initiés de ne se présenter devant les déesses qu'avec des mains pures, et un cœur pur. En entrant dans le temple d'Eleusis, on trouvoit un vase d'eau lustrale, dans lequel on se lavoit les mains [2]. La pureté des mains n'étoit qu'une image de celle qu'on exigeoit des ames, c'est pourquoi ces deux préceptes étoient réunis; mais les peuples toujours enclins à la superstition, ont pris souvent l'image pour la chose représentée, et lui ont attribué les mêmes effets.

Apulée, dans la cérémonie préparatoire à son initiation, est obligé de se rendre à la mer, et de s'y plonger sept fois, nombre mystique. Avant d'être admis dans le sanctuaire, il est encore conduit par le prêtre dans des bains voisins; après s'y être lavé, il reçoit l'aspersion d'une onde pure que le prêtre fait sur tout son corps. [3]

Cette coutume de se purifier avant que d'entrer dans les temples, ou avant que de faire des sacrifices, avoit lieu chez tous les peuples, et dans toutes les religions. Dans Homère [4], Ajax et Ulysse lavent leurs mains, avant que de faire des libations à Jupiter; Achille, sur le point de prier pour le salut de Patrocle, lave aussi ses mains; Télémaque se prépare par l'ablution des mains, à prier Minerve [5]; Pénélope

(1) Hesychius, v. Υδρ. — (2) Lysias, *Orat. in Andoc.* — (3) Apul., *Met.*, lib. II, p. 277. — (4) Homer., *Iliad.*, IX, v. 172. — (5) Homer., *Odys.* II, v. 260.

se lave et se revêt d'habits purs, pour faire ses prières à Pallas. [1]

Casta placent superis, purâ cum veste venite : a dit Tibulle.[2]

Dans le sixième chant de l'Iliade, Hécube dit à Hector revenant de combattre : « Je vais t'apporter la douce liqueur » du vin, tu feras des libations en l'honneur des immortels. » Je respecte trop Jupiter, répond Hector, pour lui faire » des libations, avant d'avoir versé sur mes mains une eau » pure. Il n'est pas permis, étant souillé de sang et de car- » nage, d'implorer ce dieu. » Enée, à l'imitation d'Hector, dit : [3]

Me, bello e tanto digressum et cœde recenti
Attrectare nefas, donec me flumine vivo
Abluero.

Dans le 31e chapitre des nombres, le prêtre Eléazar fait une allocution aux soldats qui avoient combattu contre les Madianites, pour se purifier.

Achille [4] se purifia à Milet, après avoir tué Strambelus, roi des Lelèges.

Après avoir nommé les députés qui doivent aller fléchir la colère d'Achille, dans sa tente, Hector dit : Qu'on apporte de l'eau ; purifions nos mains, et que nos prières apaisent le fils de Saturne, s'il daigne s'attendrir.... Des hérauts versent une eau pure sur les mains des rois ; des jeunes gens remplissent de vin les coupes, et les présentent à tous les assistans, après avoir commencé les libations.

Hérodote cite plusieurs exemples de ces libations, chez les Egyptiens et chez les Grecs.

Les initiés aux mystères de la déesse de Syrie, après avoir sacrifié la brebis sacrée, et en avoir mangé, s'appliquoient les pieds et la tête de l'animal sur la tête, et posoient le

(1) Homer., *Odys.* IV, v. 759. — (2) Tibul., *Eleg.* I, lib. II, v. 25. — (3) Virg., *Æneid.*, lib. II, v. 718. — (4) Athen., lib. II, cap. 6.

genou sur la toison étendue sur le parvis, après quoi ils prenoient des bains d'eau froide, buvoient et dormoient à terre. [1]

Les initiés aux mystères de Mithra, étoient régénérés par une espèce de baptême; ils avoient leurs aspersions lustrales: une fontaine d'eau pure couloit dans l'antre de Mithra. [2]

Les Egyptiens, et surtout leurs prêtres, étoient très attentifs à entretenir la pureté du corps; ils se baignoient deux fois le jour, et autant la nuit; ils défendoient même l'entrée de leurs temples à ceux qui, après l'acte du mariage, ne s'étoient pas purifiés par le bain.

Toutes les fois qu'un Babylonien avoit eu commerce avec sa femme, il brûloit des parfums, et s'asseyoit auprès pour se purifier; sa femme en faisoit de même, de son côté. Ils se lavoient ensuite l'un et l'autre, à la pointe du jour; car il ne leur étoit pas permis de toucher à aucun vase, avant qu'ils ne fussent lavés: les Arabes observoient le même usage [3]. Le Législateur avoit prescrit ces purifications, à cause du besoin de la propreté, dans ces contrées, et de la nécessité de donner une haute idée de la chasteté, dans un climat où il est si difficile de la pratiquer. Pythagore, disciple des prêtres égyptiens, vouloit qu'on ne s'approchât des dieux, et qu'on ne les louât qu'avec un corps pur et des vêtemens nets, et il ordonnoit de se préparer aux actes de religion par des lustrations et par des aspersions.

Le Lévitique et les traditions des Juifs présentent des exemples innombrables de ces purifications. Jacob, revenu dans le pays de Chanaan, et voulant dresser un autel pour y sacrifier au Seigneur, ordonne à toute sa maison de se laver, et de changer d'habits [4]. Job, en Arabie, étoit soigneux de se purifier, et il se plaint que, malgré son attention à se laver dans l'eau de neige, Dieu le réputoit toujours

(1) Lucian., *de dea Syriâ*. — (2) Tertul., *de Baptism.*, cap. 5. — (3) Herod., lib. I, § 98. — (4) *Genes.* XXXV, 2.

impur [1]. Dans le quatrième livre des Rois, le prophête Elisée commande à Naaman de se plonger sept fois dans le Jourdain.

Les livres sacrés des Indiens, leur ordonnent de se plonger fréquemment le corps dans les rivières; en entrant dans l'eau, ils doivent se couvrir de boue, comme un emblême de la souillure et de la corruption naturelle de l'homme; ensuite, s'avançant plus loin, ils se tournent vers le soleil, pendant que le brame fait cette prière : « *Cet homme est aussi sale et aussi souillé que la boue de cette rivière, mais l'eau qui coule peut le nétoyer de cette ordure; veuille de la même manière le purifier du péché.* Alors, celui qui se lave, se plonge trois fois dans le courant, pendant que le brame répète le nom de la rivière, et celui des autres rivières fameuses pour ces sortes de purifications; après s'être ainsi purifié, il se relève, secoue dans sa main quelques grains de riz, qu'il jette dans le fleuve, reçoit du prêtre l'absolution de ses péchés, et se retire. [2]

St-Clément d'Alexandrie observe que ces bains sacrés, en usage chez les Orientaux ou chez les barbares, répondoient aux purifications et aux lustrations qui, chez les Grecs, servoient toujours de préliminaires à l'initiation aux mystères. Le même auteur cite un passage de Ménandre, où ce poète parle d'une espèce de purification faite avec du sel et de l'eau, dont on aspergeoit trois fois celui qu'on vouloit purifier. [3]

Une foule d'autorités prouvent l'existence de ces purifications, chez les Romains [4]; mais elles ne font mention que de trois aspersions : Macrin se lave deux fois la tête dans le Tibre, afin que ses prières soient exaucées [5]; Servius, com-

(1) *Genes.* IX, 30. — (2) Bhaguat-Geta. — *Extrait du Shaster.*, p. 65.—Henry-Lord, *Hist. des Banians*, cap. 9, p. 83. — (3) S. Clem. Alex., lib. V, p. 582. — Lib. VII, p. 714. — (4) Pers., *Satir.* II, v. 15 — Juvenal. —Plaut., *Amphytr.*, act. V, scen. 1, v. 41.—Plaut., *Aulul.* act. III, scen. 6, v. 41. — (5) Pers., *Ibid.*

mentant ces paroles de Virgile, *purâque in veste sacerdos*, dit que l'habit pur étoit celui que l'on portoit les jours de fête, et lorsqu'on vouloit offrir un sacrifice; et il ajoute que les magistrats et ceux qui se disposoient à sacrifier, se lavoient les mains, et les essuyoient avec des serviettes de lin [1]. Lorsque le sabin qui, sous le règne de Servius, vouloit assurer à son pays la suprématie de l'Italie; se présenta pour faire le sacrifice de la génisse extraordinaire, auquel les devins attachoient cette suprématie, le sacrificateur romain dit à l'étranger: *quel est ton dessein? d'offrir à Diane un sacrifice, sans y être préparé par aucune ablution. Va te purifier dans une eau courante; le Tibre coule au bas de ce vallon.* Pendant que le sabin se rend au fleuve, le romain immole la victime. [2]

Les Mahométans, et d'autres nations de l'Orient font encore des ablutions, avant leurs cérémonies sacrées: Tertullien et d'autres pères de l'église nous apprennent que les chrétiens se lavoient les mains, avant que d'entrer dans les temples, usage dont nous avons conservé quelques traces, en mettant le doigt dans l'eau bénite. Chez les anciens, l'eau lustrale ne pouvoit être employée qu'aux purifications sacrées. [3]

Il y avoit des fontaines dont l'eau étoit sacrée; la plus célèbre de ces fontaines, chez les Grecs, étoit la fontaine de Callirhoë: ils avoient une telle vénération religieuse pour cette fontaine, que, dans les grandes solennités de piété, il n'étoit pas permis d'employer une autre eau. [4]

Aucune lustration n'étoit regardée comme légitime, si ceux qui la faisoient n'étoient tournés vers le soleil levant. [5]

Orphée et Musée avoient, dit-on, publié des rituels qui contenoient les règles des cérémonies religieuses. Hérodote, après avoir rapporté l'expiation faite par le roi Crésus lui-

[1] Servius, *in Æneid.* XII, v. 164. — [2] Tite-Liv., lib. I, § 45. — [3] Thucyd., lib. IV. — Dionys. Halicar., lib. VII. — [4] Callimach., *in Apollin.* — [5] Cratinus, *in Chiron.* — Natalis, *comes.*, p. 51.

même, du phrygien Adraste, qui eut ensuite le malheur de tuer involontairement Atys, fils de ce prince, Hérodote nous apprend que les expiations, chez les Lydiens, ressembloient beaucoup à celles qui étoient usitées chez les Grecs : on peut voir, sur ces expiations, le scholiaste d'Homère [1], Euripide, dans la tragédie d'Oreste [2]; mais personne n'a décrit avec plus d'étendue et plus d'exactitude, les cérémonies qui s'observoient dans les expiations, qu'Apollonius de Rhodes. [3]

Il n'étoit pas permis aux impurs, non-seulement d'approcher des autels des dieux, mais encore de leur adresser des prières; alors, ils excitoient leur courroux et leur indignation : Astérius fut frappé de la foudre, parce qu'il avoit touché les autels de Jupiter avec des mains impures. [4]

Le but des religions anciennes, étant de ramener toujours les hommes au respect et à la crainte des dieux, ce n'étoit pas seulement des hommes impurs qui ne pouvoient approcher de la divinité, ou lui être présentés, mais encore les animaux et les choses inanimées : ainsi les purifications s'appliquoient à tout ce qui devoit être offert aux dieux ou employé au service divin. Dans Homère [5], le vase qui doit servir aux sacrifices, est d'abord purgé par le souffre, et ensuite lavé dans les eaux du fleuve. Les cérémonies expiatoires s'appliquoient aux temples, aux autels, à tous les lieux que la divinité devoit honorer de sa présence, à tous ceux que le crime avoit profanés, ou sur lesquels ou vouloit attirer les faveurs du ciel. On purifioit tous les ans la ville d'Athènes, le six du mois thargélion. Solon, qui avoit supprimé à Athènes, des cérémonies barbares, jugea nécessaire de purifier cette ville, après l'avoir civilisée. On purifioit les lieux où la colère céleste se déclaroit par la flamme, ou par d'autres fléaux. Celles faites par Epiménides à Athènes, et par Apollonius de

(1) *Iliad. Schol.*, cap. 24, v. 480. — (2) Euripid., *Orest.*, trag., v. 511. — (3) Apollon. Rhod., lib. 4. — (4) Timarch., lib. *de Coronis*. — (5) Homer., *Iliad.*, lib. XVI.

Thyane, pour la peste d'Ephèse, sont célèbres : on peut voir les détails de ces sortes d'expiations, dans Pline, Juvénal, Ovide, Apulée, Lycophron, etc. Les Grecs appeloient *anathemata*, les hommes sacrés qui se vouoient aux dieux infernaux, pour purifier les villes [1] : les hommes se purifioient aussi, après de semblables calamités; Agamemnon, après le départ de Chryséis, ordonna aux peuples de se purifier; ils se purifièrent, et jetèrent l'eau lustrale dans la mer [2]. Cette espèce de purification est décrite par Hippocrate, qui dit aussi qu'on jetoit à la mer ce qui avoit servi aux purifications, ou qu'on l'enfouissoit en terre, ou qu'on le portoit sur quelque montagne déserte. [3]

Quoique l'eau de la mer fût la plus convenable aux purifications, on se servoit le plus souvent de celle qu'on appeloit lustrale : c'étoit une eau commune dans laquelle on avoit plongé un tison ardent, pris sur l'autel lorsqu'on y brûloit la victime. On en remplissoit les vases qui étoient dans les vestibules des temples, dans les lieux où se tenoient les assemblées générales, autour des cercueils où on exposoit les morts à la vue des passans. « La mort, dit Potter [4], étant abhorrée » par tout être doué de la vie, non-seulement les Juifs, mais » la plupart des payens, se sont crus eux-mêmes souillés par » le contact d'un corps mort : » Ainsi le corps étoit regardé comme impur après le départ de l'ame. Chez les Grecs tant qu'il y avoit un corps dans une maison, un vase d'eau étoit placé devant la porte pour que ceux qui avoient eu quelque communication avec le corps mort, pussent avant leur départ, se purifier eux-mêmes, en se lavant: c'est pourquoi Euripide fait révoquer en doute par le chœur la mort d'Alceste, parce qu'on ne voyoit pas cet indice ordinaire (Euripid., *Alcest.* v. 66.) Les Grecs croyoient même que la maison dans laquelle le

(1) *Optarem ego ipse anathema esse*, S. Paul, *ad Athen.* — (2) Homer., *Iliad.*, lib. I, v. 314. — (3) Hippocr., *de Morbo sacro*, sect. 3. — (4) Potter, *Archæol.* II, p. 188.

corps se trouvoit, n'étoit pas exempte de souillure; Hélène dit dans Euripide (*Helen.*, vers 1446.) : *Nos maisons sont pures, car elles n'ont pas été souillées par la mort de Ménélas.* C'est à cette idée qu'on attribue l'origine de l'usage des Romains, d'asperger trois fois avec de l'eau consacrée, tous les parents du mort et tous ceux qui avoient assisté aux funérailles. Cette cérémonie étoit faite par un prêtre, après que les os brûlés avoient été mis dans une urne :

Ossaque lecta cado texit Corynæus aheno :
Idem ter socios pura circumtulit unda,
Spargens rore levi, et ramo felicis olivæ,
Lustravitque viros, dixitque novissima verba. [1]

Ceux qui avoient suivi les obsèques des morts après avoir été aspergés avec de l'eau, traversoient le feu; cette purification s'appeloit Suffitus [2]. La maison étoit aussi purifiée et nétoyée avec une espèce de balai. On avoit institué dans ce dessein certaines cérémonies qu'on appeloit *Feriæ Denicales.* Le *Flamen* de Jupiter, ne pouvoit toucher les morts ni même approcher d'un tombeau [3]. Suivant Hérodote [4], les anciens Scythes, lorsqu'ils avoient approché des morts, se purifioient eux-mêmes d'abord en se lavant la tête, et ensuite en brûlant de la graine de chanvre sur des pierres rougies par le feu.

Dans le cinquième livre de la retraite des dix mille, Xénophon propose de purifier l'armée, et les devins l'ayant conseillé, l'on fit des ablutions [5] : Tite-Live décrit la manière dont les Macédoniens purifioient leurs armées [6]. Xerxès purifia son armée [7] ainsi que César [8]. Les Romains purifioient leur

(1) Virg. *Æneid.*, lib. VI. v. 228. (2) Festus. — (3) Aulu-Gel., *Noct. Attic.*, lib. X, cap. 15. — (4) Herod., *Melpom.*, cap. 73, 75. — (5) Xénophon, *Retraite des dix mille*, lib. V, § 35. — (6) Tite-Liv., lib. XI, cap. VI. — (7) Herod., lib. VII. — (8) Appian., lib. V, *Bell. civ.*

armée dans le champ de Mars : on appeloit cette purification *Armilustrium*. On purifioit aussi le peuple et les Curies [1]. Hérodote et Thucydide donnent les détails de la purification de l'île de Délos, le premier par Pisistrate et le second sous l'Archontat d'Euthydemus. [2]

Lorsque quelques prodiges alarmoient les superstitieux Romains, ils faisoient une lustration solennelle : Tite-Live en cite plusieurs exemples [3]. La lustration solennelle qui eut lieu l'an de Rome 579, se fit autour de l'ancienne ville : ils faisoient des lustrations pour certains cas particuliers, par exemple lorsque les Tarquins furent chassés de Rome, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnasse, on fit des lustrations qui purifièrent la ville.

Les initiés aux mystères de Mithra répandoient l'eau sur les maisons, sur les temples, les campagnes et les villes pour les purifier. La fête des Ambarvalia chez les Romains avoit pour objet la lustration des champs et des moissons. Parmi le grand nombre de cérémonies usitées dans ces fêtes, on remarque les libations de vin et de lait et les aspersions d'eau dans les champs. Les Romains célébroient tous les cinq ans les *sacra lustralia* dans le mois de février [4], ces lustrations se faisoient par les censeurs par toute la ville [5] : on appeloit cette cérémonie *februum* du nom du mois où elle étoit célébrée.

On purifioit aussi les vaisseaux. [6]

Chez les Athéniens on purifioit les tribunes aux harangues, les théâtres et les lieux où le peuple tenoit ses assemblées. [7]

Les temples surtout étoient purifiés avec soin. Numa Pompilius fit dédier aux muses le lieu où il s'entretenoit avec elles, et tous les prés d'alentour; la fontaine qui arrosoit cette

(1) Varr., *de ling. latin.*, cap. 25. — (2) Herod., lib. I, § 64. — Thucyd., lib. III, § 104. — (3) Tite-Liv., lib. XXXV, § 9.—Lib. XLII, § 20. — (4) *Thébaïd.*, lib. II, *in not. hymn.* — (5) Asconius-Pœdianus I. *in Verrem*, act. — Virg., *Æneid.*, lib. VI. — (6) Gyraldus, *de Navigiis*.—Tite-Liv., lib. III.—*Decad.*, lib. IX. — (7) Herod. lib. I.—Rhodigin., lib. VI, cap. 17.—Lib. XXVII, cap. 12.

campagne fut consacrée aux vestales, afin qu'elles y allassent puiser de l'eau tous les jours pour arroser et purifier le temple (Tit. Liv.)

Les anciens purifioient avec plus de soin encore, les lieux qui avoient été souillés par le sang. Après le meurtre des prétendans de Pénélope, Ulysse purifie son palais par des lustrations, et Homère le qualifie dans cette occasion de *expulsor malorum* [1] : dans Théocrite, Amphytrion purifie son palais qui avoit été souillé par le sang des serpents tués par Hercule encore enfant. [2]

La purification par le feu étoit aussi généralement répandue chez les anciens que la purification par l'eau. [3]

On lit dans le Deutéronome le passage suivant [4] : *Il ne sera trouvé parmi vous aucun homme qui ait purifié son fils et sa fille par le feu.*

Ce passage fait allusion à l'usage où étoient quelques-uns des anciens peuples de l'Orient, de purifier leurs enfans en les consacrant à leurs dieux. Maimonides nous apprend qu'on allumoit un grand feu qu'un prêtre étoit chargé d'entretenir, le père remettoit son fils à ce prêtre, qui le rendoit au père en reculant, ce qui indiquoit la permission de le faire passer par le feu : après cette cérémonie, le père conduisoit lui-même le fils à travers les flammes, d'un côté du feu à l'autre. [5]

Euripide dit que le corps de Clytemnestre fut purifié par le feu.

C'est par le feu et le souffre qu'Ulysse purifie sa maison après le massacre des amans de Pénélope. [6]

Jamblique dit que le feu détruit tout ce qui se trouve de matériel dans le sacrifice, qu'il le purifie et le délivre des liens de la matière, et qu'à raison de sa pureté il rend les choses propres à la société des dieux. [7]

(1) Homer., *Odys.*, lib. XXII. — (2) Théocr., *Idyll.* IV. — (3) Eustath., *in Iliad.* A. v. 52. — (4) Deuter. XVIII, 10. — (5) Maimon., *de Idol.*, cap. 6, sect. 3. — (6) Homer., *Odys.*, lib. XXII, v. 481. — (7) Jamblic., *de Myst.*, cap. *de Ratione sacrif.*

Suivant Lucain le pouvoir du feu porte l'ame dans le monde éternel :

Quos ignea virtus
Innocuos vitæ patientes ætheris imi
Fecit, et æternos animam collegit in orbes. [1]

Ovide dit de Jules César :

Nam patris augusti docui mortale fuisse
Corpus, in ætherias numen abisse domos. [2]

Suivant Servius, les Romains brûloient les corps des morts, *ut statim anima in generalitatem, id est, in suam rediret naturam.* [3]

Silius Italicus décrivant les funérailles de Paulus, dit :

crepitantibus undique flammis,
Æthereas anima exultans evasit in auras. [4]

Hercule, dit-on, se consacra lui-même en se brûlant, et en conséquence il fut admis au nombre des dieux immortels : le bûcher effectua une séparation entre la partie de son être qui descendoit des dieux, et la partie mortelle [5] ; la portion divine fut transportée dans le ciel.

Sénèque le tragique fait dire à Alcmène :

Quidquid in nobis tui
Mortale fuerat, ignis evectus tulit ;
Paterna cælo pars data est flammis tua. [6]

Les rites de l'apothéose [7] renferment l'idée que l'ame n'étoit complètement délivrée de ses liens mortels, que par l'influence du feu. Quintilien parlant de l'ame, s'exprime ainsi : *Quoties humani pectoris carcerem effugerit, et exonerata membris mortalibus levi se igne lustraverit, petere sedes inter astra.* (Quintil., *Declam.* 10.)

(1) Lucain, *Phars.*, lib. IX, v. 7. — (2) Ovid., *Pont.*, lib. IV, cap. 13 v. 25. — (3) Servius, *ad Æneid.*, lib. III. — (4) Silius Italicus, lib. X. — (5) Callim., *Hymn. in Dian.*, v. 159. — (6) Sénec., *Herc. Œt.*, trag., v. 1966. — (7) Herodian., *Hist.*, lib. IV.

La vertu du bûcher funéraire étoit supposée bien plus grande, lorsqu'un homme vivant s'y dévouoit lui-même [1]: c'est à cette idée qu'est dû l'usage des anciens Gymnosophistes de l'Inde qui se brûloient eux-mêmes tout vivans, et qui exigent ce sacrifice de leurs femmes. Cet Indien qui se jeta à Athènes sur un bûcher enflammé, cria aux spectateurs étonnés : *Je me rends moi-même immortel* [2] ! *Ils jettent leurs corps dans le feu*, dit Porphyre, *afin d'en séparer leur ame dans l'état de la plus grande pureté possible.* [3]

Les Platoniciens nommoient la fin du monde actuel, ἀναπύρωσις, croyant qu'il seroit purifié par le feu. Les Stoïciens avoient donné à ce changement le nom de ἐκπύρωσις. Un grand nombre de dogmes de la philosophie orientale, des Platoniciens et des Stoïciens s'étant introduits dans la croyance des chrétiens, plusieurs savans écrivains ont pensé que la doctrine de l'église romaine sur la purification des ames par le feu, étoit empruntée de celle de l'ἐκπύρωσις, et en effet la doctrine du purgatoire tient de bien près aux idées que les payens avoient sur l'efficacité du feu pour préparer l'ame à entrer aux Champs Élisées.

La purification par le feu avoit lieu chez les Gaulois : les Druïdes allumoient deux grands feux, entre lesquels ils faisoient passer, pour les purifier, les hommes et les animaux qui devoient être sacrifiés [4]. Cet usage s'est perpétué dans les temps modernes : j'ai vu dans ma jeunesse, le peuple de ma ville natale courant et sautant à travers les feux de la Saint Jean, usage dont il ignoroit totalement l'origine. On retrouve cet usage non-seulement en France, mais en Angleterre et en Irlande.

Les Goths et les Écossais attribuoient au feu la vertu de

(1) Origen., *contra Celsum*, lib. V. — (2) Nicol. Damascen. V. *Hydriotaph.*, p. 3. — (3) Porphyr., *de abstinentiâ*, lib. VI, sect. 18. — (4) Toland, *History of the Druids*, Lettr. II, § 4.

purifier. On peut voir dans Pennant [1] des détails sur certains usages des Ecossais qui prouvent ce fait.

Les anciens regardant le feu et l'eau, comme deux grands moyens de purification, les appliquoient simultanément à des objets de tous genres. Ovide décrivant les fêtes de Palès, dit :

Certe ego transilui positas ter in ordine flammas ;
Virgaque roratas laurea misit aquas. [2]

La purification par le feu s'appliquoit non-seulement aux troupeaux, mais encore à ceux qui les possédoient :

Per flammas saluisse pecus, saluisse colonos. [3]

L'usage du feu et de l'eau étoit nécessaire chez les Hébreux pour purifier de la souillure occasionnée par les morts. On devoit tuer une génisse rouge, et la brûler entièrement hors du camp; on en rassembloit les cendres avec soin. La loi qui enjoint la purification, porte ce qui suit : « On prendra les » cendres d'une génisse de purification, brûlée. Un prêtre, » suivant le Targum de Jonathan, prendra de l'hysope, et » l'ayant trempée dans l'eau, il en fera aspersion. Un homme » pur fera une aspersion sur la personne impure, le troisième » jour et le septième ; et il la purifiera le septième, puis il » lavera ses vêtemens, enfin il se lavera lui-même dans l'eau, » et le soir il sera pur. [4]

L'acte inhumain des Indiens, de brûler les vivans avec les morts, s'exécutoit invariablement dans le voisinage d'une rivière : toutes les cendres des morts étoient rassemblées et dispersées dans l'eau; ils croyoient que ces deux élémens, dont les autres nations se servoient pour la purification, étoient nécessaires pour effectuer cette horrible consécration.

(1) Pennant, *Tour in Scotland*, p. 46. — (2) Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 727. — (3) Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 805. — (4) *Nombre* XIX, 1, 119.

SECTION DEUXIÈME.

(a) Page 61.

On invoquoit Cérès sous le nom de Calligénie. Ménandre écrit à Glycère, qui étoit restée à la ville pour la fête de Cérès Haloenne, et Glycère lui répond : *J'en prends à témoin Calligénie, dans le temple de laquelle je suis aujourd'hui.* [1]

Hésychius dit aussi que c'étoit un surnom de Cérès : le mot calligénie signifie proprement mère de la beauté ; ainsi, les courtisanes devoient aimer à sacrifier à Cérès, sous ce nom, et fréquenter plus souvent le temple de Cérès Calligénie, que les autres.

Cependant, le récit tiré de Nonnus, prouve que les anciens en faisoient aussi un personnage différent de cette divinité : Aristophane [2] distingue entièrement Cérès de Calligénie, dans ces vers :

Vota facite Thesmopheris (Deabus.)
Cereri et Proserpinæ,
Et Pluto, et Calligeniæ,
Et juvenum altrici Terræ :
Et Mercurio et Gratiis.

Plutarque confirme cette opinion ; il dit que, dans les Thesmophories de l'Eubée, on n'invoquoit point Calligénie, parce que les prisonnières qu'Agamemnon amena de Troie, ayant été obligées de mettre à la voile, à cause du vent favorable le sacrifice resta imparfait. [3]

Aristophane a également distingué Calligénie de Proserpine ; et lorsque M. de Ste.-Croix dit, *quelle étoit cette Ca-*

(1) Alciph., *Mœurs de la Grèce*, Lettr. IV, V. — (2) Aristoph. *Thesmoph.*, v. 306. — (3) Plut., *Quæst. Græc.*, p. 331.

ligénie? c'est assurément *Proserpine, que sa mère abandonna dans une caverne, sous la garde des dragons ailés* [1], il avoit oublié le récit de Nonnus. *Calligénie étoit peut-être*, dit *ensuite* M. de Ste-Croix, *un nom mystérieux, usité dans les Thesmophories*; M. de Ste-Croix a eu tort de restreindre sa conjecture aux Thesmophories: le nom de Calligénie, *causa nascentium pulchra*, me paroît très bien convenir aux mystères de Cérès, et à la nature de cette divinité. D'après son étymologie, ce nom a pu être donné à Cérès, comme aux autres divinités mères: aussi Hésychius dit-il que non-seulement les anciens ont appelé Cérès, Calligénie, mais que d'autres, et en particulier, Apollodore, ont donné ce nom à la terre; il a été aussi donné à Lucine, et Festus qui appelle de ce nom *Egérie*, s'exprime d'une manière qui ne laisse aucun équivoque sur ce sujet: *Egeriæ sacrificabant prægnantes, quod eam putabant facile conceptam alvum egere*. Aussi Nonnus dit-il qu'elle étoit la nourrice de Proserpine, et en général, ceux qui n'en ont pas fait une déesse, l'ont donnée comme une nourrice, ou comme une mère de famille honorée, γεραιὰν, *honoratam matronam*. [2]

(*b*) Pag. 61.

Dans la description des pierres gravées du cabinet de Stosch, Winkelmann [3] parle d'une cornaline représentant Bacchus avec divers attributs, et un satyre aux pieds duquel on voit la foudre: Lucien et Nonnus, ainsi que plusieurs monumens antiques, donnent la foudre pour attribut à Bacchus.

La foudre n'étoit pas l'attribut exclusif de Jupiter; mais toutes les grandes divinités avoient deux caractères distincts, l'un général, celui du premier principe, doué de la force et de

(1) Sainte-Croix, *Myst.*, T. II, p. 12. — (2) Hesych., *Lexic.*, v. Καλλιγένεια. — (3) *Descrip. des pierres gravées du cabinet de Stosch*, par Winckelmann, p. 234. — (4) Plin., lib. II, cap. 52.

la puissance universelles, l'autre particulier, que chacune de ces divinités recevoit des fonctions auxquelles l'avoit réduite le système du polythéïsme; elles avoient, sous le premier rapport, la foudre pour attribut: c'est ce qui se retrouve chez toutes les nations anciennes. Suivant Pline [1], les livres des Toscans comptoient neuf divinités qui lançoient la foudre; les Romains attribuoient à Jupiter, la foudre du jour, et à Summanus (le Pluton des anciens Latins), celle de la nuit [2]: les Toscans attribuoient à Mars, les foudres qui produisent des embrasemens. Il y avoit à Milon, en Egypte, un temple dédié à Neptune foudroyant [3]; Apollinaris Sidonius appelle Neptune, Jupiter Tridentifer:

Sacra Tridentiferi Jovis hic armenta profundo
Pharnacis immergit genitor. [4]

Et Statius, dans son Achilléide (lib. 1), appelle Neptune, le second Jupiter.

Apollon étoit souvent représenté avec la foudre [5], particulièrement par les Assyriens, et par les habitans d'Héliopolis [6]. Goltzius a donné une médaille de l'Acarnanie, où il est représenté avec des ailes et la foudre [7]; on le voit sur plusieurs médailles romaines, ayant la tête couronnée de lauriers, et la foudre à la main: Sophocle [8] et Pline [9] nous parlent de Mars Fulminant, que l'on voit aussi sur plusieurs antiques.

Vulcain lançoit aussi la foudre, suivant Virgile et Nonnus [10]; quelques médailles de l'île de Samos le représentent ainsi: on voit Pan avec la foudre, sur deux petites figures romaines, en bronze. [11]

(1) Plin., lib. II. c. 52. — (2) Plin., *loc. citat.* — Festus, *in Frag.*, p. 37. — S. August., lib. IV, *de Civ. Dei*, cap. 23. — (3) Athen., lib. VIII. — (4) Apollin. Sidonius, *de Burgo Pontic.*, v. 58. — (5) Nonnus, *Dionys.*, lib. X, 5, 33, 20. — (6) Macrob., *Satur.*, lib. I, cap. 24. — (7) Goltzius, *Græc.*, Tab. 61. — (8) *Œdip. Tyr.*, v. 477. — (9) Plin., lib. X, cap. 2. — (10) Virg., *Æneid.* — Nonnus, lib. XL, 24. — (11) Athen., *Deipnos.*, lib. XI.

Cybèle est souvent représentée avec la foudre; Junon et Pallas portoient aussi la foudre; à Carthage, Junon étoit placée sur un lion, tenant la foudre de la main droite, et le sceptre de la main gauche.

Virgile a dit de Pallas :

Ipsa Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem.

L'Amour lui-même lançoit la foudre; l'Amour κεραυνοφόρος, lançant la foudre, étoit sculpté sur le bouclier d'Alcibiade. (1)

(c) Pag. 71.

Dans les hymnes d'Orphée, Apollon est appelé *Bacchios*; dans Callimaque et dans l'Etymologicum magnum, *Boedromios*: ce sont les mêmes noms que ceux de Bacchus. Il avoit encore, ainsi que Bacchus, les surnoms de ἐπιμήλιος, *custos ovium*; ποίμνιος, *qui greges curat*; ἀρνοκόμης, *agnorum curator*; ναπαῖος, *in saltibus degens*; νόμιος, *pastoralis et legum lator*. Apollon et Bacchus ont l'épithète de *pastoralis quia sol pascit omnia quæ terra progenerat;* c'est pourquoi, ils étoient les pasteurs non d'un seul genre de troupeaux, mais de tous: dans Homère, Apollon est non-seulement le pasteur des chevaux, mais des bœufs. Le scholiaste de Pindare dit qu'il s'appela *Nomios*, de νόμος, chant.

Ils avoient aussi l'un et l'autre les noms de ἄγιος, *agrestis*.

Nonnus appelle Bacchus Φοίβου ἀδελφεὸς (2); Καρνεῖος, *cornutus*; δίκερος, *bicornis*; ἀλεξίκακος, *propulsator malorum*; ἀκίσιος, *medicus et curator*; ἴηιος, *medicus*; πατρῷος, *patrius ut autor quod pro generandis omnibus præbuerit causam*; ce qu'indique ce vers d'Orphée:

Concilium prudens et mentem patris habentem.

L'épithète de ἀκερσεκόμης, *intonsus*, étoit encore commune à Apollon et à Bacchus.

(1) *Anthol. latin. Epigram.* CCXXVIII, *De puero amato.* — (2) Nonnus, lib. XVI.

On lit dans l'anthologie latine, ce vers :

O sacros vultus, Baccho vel Apolline dignos.

C'est une imitation d'Ovide :

Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines. (1)

On trouve souvent cette idée dans les poètes érotiques; c'est surtout sous le rapport de la beauté qu'ils réunissent ces deux divinités : ils étoient les plus beaux des dieux.

Cinge caput mitra, speciem furabor Iacchi,
Furabor Phœbi, si modo plectra dabis. (2)

Tibulle invoque ensemble Apollon et Bacchus :

Salve cura deûm, casto nam rite poetæ
Phœbusque et Bacchus, Pieridesque favent. (3)

On lit dans une ancienne épigramme : *Sic Apollo, deinde Liber, sic videtur ignifer, ambo sunt flammis creati, prosatique ex ignibus, ambo de comis calorem, et ambo radios conserunt; noctis hic rumpit tenebras, hic tenebras pectoris.*

Suivant Servius (*Æneid.*, lib. VII. v. 641, et lib. X. v. 163), le Parnasse, montagne de Thessalie, avoit deux sommets, le Cithéron qui étoit consacré à Bacchus, et l'Hélicon qui étoit consacré à Apollon. Sénèque (*Herc. fur.*, *act.* v. 1284) fait dire à Hercule :

arma nisi dantur mihi,
Aut omne Pindi Thracis exscindam nemus,
Bacchique lucos, et Cithæronis juga
Mecum cremabo.

Syncelle dit qu'on voyoit le tombeau de Bacchus, à Delphes, auprès de la statue d'or d'Apollon, et à l'endroit où étoient déposées les armes d'Auguste, et la cythare de Néron. (Syncel., *Chronogr.*, p. 162.)

(1) Ovid., *Met.* III, v. 420. — (2) Propert., lib. IV, El. 2, v. 31. — (3) Tibul., lib. II. *Eleg.* 4.

Il y avoit, dit Macrobe, un dogme secret des mystères, suivant lequel Apollon et Bacchus étoient le même dieu soleil, considéré dans ses rapports avec la partie supérieure du monde, et la partie inférieure. (Macrob., liv. 10.)

(*d*) Pag. 78.

Les anciens voyoient toujours avec joie, et accompagnoient de jeux l'herbe verdoyante; si, dans la semaille, ils voyoient l'enlèvement de Proserpine, dans la végétation des grains, ils la voyoient retrouvée. Proserpine étoit honorée dès la plus haute antiquité, chez les Sabins, sous le nom de Féronie, d'Anthesphore (ornée de guirlandes et de couronnes), de Philostéphanie, et de Perséphone. Les Latins et les Sabins lui rendoient le culte le plus religieux, vers les environs de Cumes; tous les peuples voisins y affluoient, à certains jours marqués, les uns pour déposer des offrandes dans son temple, les autres pour faire le commerce : c'étoit une des foires les plus brillantes de ce canton (Denys d'Halicar.—Tite-Live). Les Sabins disoient que le culte de la déesse Féronie ou Pharonie, leur avoit été apporté par une colonie de Macédoniens émigrés au temps de Lycurgue. La déesse Phéronie avoit un bois sacré et une fontaine : on l'appeloit aussi Junon vierge (Servius, *ad Æneid.*, lib. 7. v. 799); elle étoit une des nymphes de Campanie, pays fameux par le culte des divinités d'Eleusis. Les affranchis la regardoient comme leur divinité tutélaire, et ils venoient prendre dans son temple le bonnet de la liberté; l'on sait que Proserpine portoit le nom de *libera*.

(*e*) Pag. 78.

Montfaucon (*Antiq. Expl.*, t. 1. p. 80.) donne d'après Alcander, un monument qui prouve la vérité de cette théorie : c'est la ceinture d'une statue qu'on a trouvée à Rome et qui représente Jupiter assis sur des nuées, attentif à la marche de

Pluton enlevant Proserpine; son char à quatre chevaux est précédé par Hercule. Après le char est un panier renversé; Minerve fait avec Diane. Cérès, sur un char tiré par deux serpents, et tenant un flambeau de chaque main, termine la marche. Le bas de la ceinture est occupé par douze signes du zodiaque rangés par ordre dans de petits tableaux faits en forme d'écusson. Pluton, dit Alcander, est là pris pour le soleil ou pour la vertu solaire, cause de la production des fruits, et il rapporte les vers de Claudien que nous avons cités; cela se confirme, ajoute-t-il, par un passage de Porphyre dans Eusèbe : « Proserpine, dit Porphyre, est la vertu » des semences cachées dans la terre; Pluton est le soleil in- » férieur qui fait son cours au solstice d'hiver; c'est pour » cela que l'on dit qu'il enlève Proserpine, que Cérès va » chercher lorsqu'elle est cachée sous la terre : cette allégorie » est expliquée de même par plusieurs autres, dit Alcander. »

On lit dans Macrobe [1] « *Physici, terræ superius hemis-* » *pherium, cujus partem incolimus, Veneris appelatione* » *coluerunt: inferius vero hemispherium terræ Proserpinam* » *vocaverunt.* »

On invoquoit Proserpine comme le génie dépositaire de la force germinatrice qui se développe dans le sein de la terre. Ce rapport à la terre et à la végétation obscure qui s'opère dans son sein, lui fit donner le nom de Chthonien qui lui étoit commun avec Bacchus.

Genitabilem et alendo aptum spiritum Dionysium nominant.... Cererem vero et Proserpinam spiritum per terram et fruges permeantem, a dit Cicéron. [2]

Porphyre en donne une idée encore plus juste [3] : *Proserpina omnium ex semente nascentium præses.*

Saint Augustin dit de Varron: [4]

(1) Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 21. — (2) Cicer., *de Nat. deor.*, lib. IV, cap. 26. — (3) Porphyr., *de antr. Nympharum.* — (4) Saint August., *de Civ. Dei.*, lib. VI, VII.

De eleusiniis Varro nihil interpretatur, nisi quod attinet ad frumentum, quod Ceres invenit et Proserpinam quam rapiente orco prodidit, et hanc ipsam dicit significare fœcunditatem seminum...,. dicit deinde multa in ejus mysteriis tradi, quæ nisi ad frumenti inventionem non pertineant.

Il dit ailleurs : *Proserpinam deam existimatam frumentis germinantibus*, et dans un autre endroit *eam esse terræ inferiorem partem.*

Eusèbe [1] donne la même explication : *Proserpina seminum virtus est : Pluto vero sol, qui tempore hyemis remotiorem mundi partem perlustrat, idcirco raptam ab eo Proserpinam dicunt, quam Ceres sub terra latentem quæritat.*

(*f*) Pag. 81.

Les déesses mères ont toutes eu cet attribut. Vénus étoit adorée à Rome sous le nom de Libitine, nom qui convient proprement à Proserpine, comme déesse des enfers et présidant aux funérailles. On vendoit dans le temple de cette déesse tout ce qui concernoit les funérailles (Plut., *vit. Num.*—*Quæst. Rom.* — Dionys. Halic., *antiqu. Rom.* lib. IV. cap. 15). Il y avoit à Delphes une petite statue de Vénus *Epithymbia*, auprès de laquelle on appeloit les morts aux libations (Plut., *Quæst. rom.* p. 269.). Vénus étoit dans les enfers (Doni, *Inscrip. class.* 1 n°. 54.), et elle y étoit comme la force génératrice de la nature qui est répandue partout, dans les cieux, les eaux, la terre et les enfers.

(*g*) Pag. 82.

Dans les thesmophories de Syracuse, on portoit en grande cérémonie des figures de l'organe sexuel des femmes, faites avec de la pâte de sesame et du miel : ces figures s'appeloient

[1] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III.

dans toute la Sicile *Myllos* (Athen., lib. XIV). Il est probable que cette fête consacrée à Proserpine ne différoit pas des Théogamies connues encore sous le nom d'Eugamies (Pollux, *Onomast.*, lib. I, cap. 1 *ff.* 37.—Pellerin, *Recueil de médailles*, tom. III. p. 31. et 138). Outre les autres cérémonies, les Grecs avoient coutume de célébrer les noces par de grands festins, auxquels on donnoit ordinairement le nom de *Gamos*, qu'on a fait dériver de γανυτελεῖν ἅμα, *simul gaudere*, *se réjouir ensemble*, ou suivant d'autres, de γεννᾶν ἅμα, *simul generare*; le mot de *gamos* s'appliquoit ou au mariage lui-même ou à la cérémonie nuptiale en général, ou au festin des noces. Cette étymologie démontre assez clairement que les noms de ces fêtes désignoient le mariage de Pluton avec Proserpine. Les Théogamies s'appeloient aussi *Anacalypteries*, nom que l'on donnoit chez les anciens au troisième jour des noces où la nouvelle mariée sortoit de la maison paternelle, et se montroit à découvert et sans voile à ses parents (Schol. Pindar., *Olymp.* od. VI, vers 160). On faisoit en cette occasion des présens à la nouvelle mariée, et ces présens étoient aussi nommés *Anacalypteries*. Jupiter donna à Proserpine la Sicile comme présent d'Anacalypterie (Diod. Sic., lib. V. § 1).

(*h*) Pag. 102.

On voit sur plusieurs monumens antiques les sept Hyades accompagnant Jupiter dans sa première enfance : Euripide lui attribue le gouvernement des Hyades (Euripid., *Orest.*, v. 1005). Myro nous apprend que les sept Pleïades étoient des colombes qui avoient nourri Jupiter dans l'antre de l'Ida, de l'ambroisie qu'elles alloient tous les jours chercher dans l'Océan (*Poetriarium octo fragmenta et elogia*, p. 29). Lorsqu'après sa victoire sur Saturne, Jupiter fut le maître du ciel, il les plaça dans le ciel et leur donna l'immortalité.

Eadem munificentia (*immortalitate*)

Pavidas pleïadas honoravit
Quæ nunc æstatis et hyemis sunt nunciæ.

Homère (*Odyss.*, lib. XII, vers 62,) avoit dit avant Myro, que des colombes étoient allées chercher de l'ambroisie pour Jupiter, en passant par dessus les rochers qu'il appelle πλαγκτὰς. Myro, dit Athénée (lib. XI.), a la première compris qu'Homère avoit entendu parler des Pleïades par ces colombes. Le poète ajoute que lorsqu'elles passent par dessus ces rochers, il s'en perd toujours une d'entr'elles ; car, quoique les Pleïades soient sept, il y en a une qui se perd souvent à notre vue, à cause de sa petitesse.

Quæ septem dixi, sex tamen esse solent. (Ovid., *Fast.*, lib. V.)

Le *Thor* des Suédois étoit le même dieu que le Jupiter Critagènes de Gaza : Erictolaus (*Hist. Suev.*, lib. I.) remarque que ces peuples l'adoroient dans la posture d'un homme nud, tenant de la main droite un sceptre, et ayant la main gauche, environnée de sept étoiles. J. Magnus dit dans son histoire des Goths et des Suédois, qu'ils lui sacrifioient pour obtenir de lui la pluie, la fertilité et toutes sortes de biens, et qu'il étoit adoré par tous les peuples du Nord. Le passage de J. Magnus est remarquable :

Thor tanquam potentissimus et summus omnium rerum colebatur : cujus magnitudini nihil divinarum humanarumve digna æqualitate conferri posse existimatum est. Erat in capite ejus corona, et in manu sceptrum, atque in circuitu duodecim stellæ. Unde admonebantur cultores credere ipsum esse Jovem Anxurum, vel Jovi similem qui.... Agrorum fœcunditatem cum fructibus universis subministraret ; cujus patrocinio credebant se a perniciosis siderum influxibus et tempestatibus, atque a pestilentia et fame præservari, frugibus atque omnium bonorum affluentia beari. Quapropter omnes aquilonarium regionum reges, principes et populi, numen illud mira pietate venerantes, diem unum (quem Latini

diem Jovis appellant) per singulas hebdomadas ejus cultui et nomini dedicatum observabant.

(*j*) Pag. 104.

Varron dit qu'une semence ignée étoit tombée du ciel dans la mer, et que Vénus étoit née de l'écume par la combinaison du feu et de l'eau (Varro, *de Linguâ latinâ*, lib. IV.): le même auteur dit encore *causa nascendi duplex, ignis et aqua..... mas ignis, quod ibi semen; aqua fœmina, quod fœtus ab ejus humore et eorum vinctione sumit Venus* (Varr., *ibid.*). Les anciens ont donc représenté sous l'emblême de la naissance de Vénus l'union des deux élémens du feu et de l'eau, qui, selon plusieurs philosophes, a tout produit (Hippocr., *de Diæta*, lib. I. §. 4. — Phurnutus, *de nat. deor.* cap. 24).

Aqua et igni mariti uxores accipiebant: Servius qui nous a conservé ce passage de Varron, dit que de son temps on portoit encore des flambeaux allumés devant les mariés, et qu'un jeune garçon ou une jeune fille portoit aussi de l'eau puisée dans une fontaine d'une onde pure, dont on lavoit ensuite les pieds aux mariés (Servius, *in Æneid.*, lib IV. vers. 167.). C'est ainsi que se célébrèrent les noces de Jason et de Médée (Valer. Flaccus, *Argon.*, lib. VIII, vers 243.). Stace décrit les mêmes rites dans l'épithalame de Stella et de Violantille (Stat., *Sylv.*, lib. I. *Sylv.* II, vers 3.): les Romains avoient pris ces coutumes des Grecs. On représentoit Vénus tenant un flambeau (Thucyd., *Hist.*, lib. H, § 15. — Démosthèn. p. 1044. — Anthol. latin., lib. V, *Epig.* 75.). La fable qui fait naître Vénus de la mer, paroît être postérieure à Homère; dans l'Iliade (ch. 5.) Vénus est la fille de Dioné.

(*k*) Pag. 106.

Tristan (*Com. hist.*, T. I, p. 307.), donne une médaille de Titus au revers de laquelle on lit ΝΕΙΛΟΣ L., *Nilus tertio anno:* le Nil y est représenté sous la figure d'un Jupiter couronné d'un

cercle de rayons, et tenant le lotos. « Cette médaille, dit » Tristan, a été frappée en Egypte qui nous représente le » Nil, non comme une déité commune, mais en qualité de » Jupiter même. L'incroyable utilité que ce fleuve causoit à » toute l'Egypte, lui ayant fait rendre par ses peuples, les plus » superstitieux de tous, des honneurs divins, l'estimant des- » cendu de la propre substance de Jupiter, dont ils le croyoient » fils, étant honoré par Homère de l'épithète de Δηπετὴς, » c'est-à-dire, *a Jove fluentis sive delapsi*, comme Stra- » bon et Aristide le remarquent; voire même, ils le vé- » néroient sous le nom de Jupiter Pharius, comme Martial » le fait voir (lib. 9, *Epigr.* 36.):

Scis quoties Phario madeat Jove fusca Syene ;
Scis quota de lybico littore puppis eat.

» et sous l'épithète de Jupiter Ægyptius, par le byzantin Par- » menio, dans Athénée (lib. V, p. 203.) qui l'invoque ainsi : » Αἰγύπτιε Ζεὺ Νεῖλε, c'est-à-dire, ô Nil, Jupiter égyptien. » L'aigle étoit l'hiéroglyphe du Nil, chez les Egyptiens.

Les prêtres de l'Egypte représentoient le Nil par trois urnes, parce qu'au milieu du grand nombre de causes qu'ils assignoient à la crue du Nil, ils en distinguoient trois principales.

(*l*) Pag. 108.

Mithridate, pour se rendre la mer favorable, y fit précipiter des chariots à quatre chevaux (Appian., *in Mithridat.*). Scipion offrit des sacrifices à la mer, et fit en son honneur des libations de vin, à son départ de la Sicile pour l'Afrique (Tit. Liv., lib. 29.). Xerxès offrit des chevaux blancs au fleuve Strymon, avant que de le traverser pour entrer dans la Grèce (Hérod.). Jules César avant que de passer le Rubicon, voua à ce fleuve, un assez grand nombre de chevaux qu'il abandonna à eux-mêmes, dans les pâturages voisins de ses bords (Sueton., *Vit. J. Cæsar.*). Lucullus sacrifia un taureau à l'Eu-

phrate, avant que de le traverser, pour poursuivre Tigrane (Plutarch., *in Lucullo*). Les jeunes filles de la Troade faisoient l'offrande de leur virginité au fleuve Scamandre, en allant se baigner dans ses eaux, la veille de leurs noces; enfin tous les peuples avoient établi un culte, élevé des autels, et fait des sacrifices au principe humide, aux fleuves et aux fontaines, et ils observoient dans ce culte des cérémonies diverses.

(*m*) Pag. 109.

Jupiter avoit érigé l'Eridan en divinité céleste et l'avoit placé au rang des constellations pour consoler Apollon de la perte de Phaéton qui avoit été précipité dans ses eaux.

Sur les bords de la source du Clitumne, rivière à une lieue de Spolette dans l'Ombrie, étoit un ancien temple fort respecté, où on voyoit la statue du Clitumne, qui rendoit ses oracles par le moyen du sort. Autour du temple étoient plusieurs chapelles, dans chacune desquelles l'on avoit placé la représentation de cette divinité qui y étoit honorée sous différents titres. Toutes les colonnes et les murailles des chapelles et du temple étoient couvertes d'inscriptions à la louange du fleuve et de sa source (Plin., lib. III, *Epist.*). Vibius Sequester assure qu'on adoroit ce fleuve sous le nom de Jupiter Clitumnus.

(*n*) Pag. 109.

Maxime de Tyr remarque à cette occasion que les hommes rendirent les honneurs divins aux fleuves à cause de l'utilité et des avantages qu'ils en reçoivent, *ob utilitatem colunt*, à cause de la beauté et des agrémens de leurs eaux, agrémens qu'elles répandent dans les lieux où elles coulent, *ob pulchritudinem*, et il ajoute que les Scythes adorèrent le Danube, à cause de sa vaste étendue, *ob magnitudinem* (Max. Tyr., *Disser.* 38.).

Les Gaulois et les Germains avoient une vénération singulière pour les eaux du Rhin. Les Massagètes adoroient le Tanaïs et les Palus Méotides comme des divinités : ils leur dédioient des statues et juroient en leur nom.

(o) Pag. 110.

L'Italie avoit aussi des fontaines célèbres, celle de Pouzzoles ; la fontaine d'Apon près de Padoue, qui fut consultée par Tibère sur ses destinées avant qu'il parvînt à l'Empire, où on voyoit encore du temps de Claudien, les anciennes offrandes que des princes y avoient faites, et que Théodoric roi d'Italie, fit fermer de murailles, *ob loci celebritatem*, dit Cassiodore; le lac des dieux Palices en Sicile, dont l'autel fut nommé *ara pinguis*, à cause du grand nombre d'offrandes qu'on y faisoit; la fontaine d'Egérie, si fameuse dans l'histoire de Numa, près de laquelle ce prince avoit fait bâtir un temple avec un bois sacré : ce temple fut reconstruit magnifiquement par le consul Fulvius Nobilior qui y fit placer les statues des neuf Muses avec celle d'Hercule Musagète. Le soin de cette fontaine avoit été confié aux Vestales, comme celui du feu sacré, et les vestales devoient se servir tous les jours de cette eau, pour laver et purifier le temple de Vesta.

(p) Pag. 115.

Élien (*de Nat. anim.*, lib. XI, cap. 17.) parle d'un lieu de l'Egypte appelé Mélite, où l'on rendoit au serpent un culte solennel. Après avoir cité ce passage d'Homère :

Terribiles dii, cum apparent manifesti,

Élien ajoute :

Nam et draco sacer ac venerandus divinius in se aliquid habet, quodque præstet ignorari. Nempe in Melite ægyptiâ draco divinis honoribus adficitur in turri quadam; adeunt

ei sacerdotes et ministri, mensa et crater ponuntur; crateri quotidie immittunt libum ex farinâ subacta melicrato, et recedunt; postridie vero reversi craterem inveniunt vacuum. Et cum aliquando maximus natu summo videndi draconis desiderio teneretur, solus ingressus, et libo proposito, recessit; et mox dracone mensa conscensa epulante, ille subito magno cum strepitu fores, quas pro more clauserat, aperuit. Draco indignatus abiit : at ille, viso quem voluerat, suo quidem malo, mente captus, et suum confessus crimen, mox obmutuit, et paulò post collapsus interiit.

Les Babyloniens adoroient un serpent semblable, comme on le voit dans l'histoire de Daniel.

Maxime de Tyr (*Dissert.* 8. *ff.* 6.) raconte que Taxile, roi des Indes, rechercha la bienveillance d'Alexandre, et qu'il lui fit connoître toutes les merveilles de l'Inde. Entre autres choses prodigieuses, il lui montra un animal au-dessus de toutes les proportions naturelles, que les Indiens regardoient comme le symbole de Bacchus, et auquel ils offroient des sacrifices. C'étoit un serpent d'une longueur et d'une grosseur monstrueuses; on le nourrissoit dans un lieu creux, profond, et entouré de murailles qui dominoient toutes les hauteurs d'alentour : on lui amenoit des bœufs et des moutons à manger, plutôt comme à un tyran que comme à un dieu.

Tristan (*Com. hist.* tom. I, p. 499) nous a donné une médaille d'Adrien, sur le revers de laquelle il y a un serpent portant sur sa queue entrelacée un sistre et un caducée. Tristan pense que c'étoit le symbole d'Osiris; et, en effet, Plutarque (*in fluv.*) dit qu'Osiris étoit chargé de ramener les ames des enfers, et qu'Isis lui ordonna de ramener celle de Garmathone, reine d'Egypte. Erizzo donne un autre serpent qui porte sur la queue un épi et un caducée, emblêmes d'Osiris, considéré comme divinité des enfers, et comme principe de la fécondité. Le serpent de la médaille d'Adrien porte sur sa tête une petite lampe de forme ronde avec une flamme au milieu, symbole de

la nature ignée, vive, ardente, que les anciens attribuoient au serpent comme représentant la divinité. C'étoit la même lampe qui étoit portée aux fêtes d'Isis et d'Osiris.

(*q*) Pag. 130.

D'après le Deutéronome, la pratique d'évoquer les ames des morts étoit ordinaire chez les Chananéens du temps de Moïse[1]; Saül voulant évoquer l'ombre de Samuel, dit à la devineresse: *Consultez l'ob*, et faites-moi venir Samuel [2]. La signification du mot *ob* étoit restreinte à ceux qui évoquoient les ames des morts. On lit dans Isaïe [3]: *lorsqu'on vous dira: Consultez les oboth, répondez: le peuple abandonnera-t-il son Dieu pour interroger les morts sur la destinée des vivans?*

On voit avec surprise, que la plupart des commentateurs de l'Ecriture, ainsi que beaucoup d'écrivains modernes, ne trouvent dans l'Ecriture aucune preuve claire que les Juifs crussent l'immortalité de l'ame. Comment n'ont-ils pas vu que la pratique interdite aux Juifs et commune chez les Chananéens, suppose que l'existence des ames séparées du corps par la mort, étoit, du temps même de Moïse, une opinion générale et populaire? L'histoire de Saül et le passage d'Isaïe sont la meilleure preuve qu'on puisse donner de cette opinion chez les Hébreux [4]. Que signifieroient ces paroles de Tobie [5]: *Nous sommes les enfans des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui l'aiment*, s'ils n'exprimoient pas la croyance de l'immortalité de l'ame? L'auteur du livre de la Sagesse *n'enseigne-t-il pas que le juste espère au jour de sa mort* [6]? Isaïe, parlant des peines préparées aux méchans, ne dit-il pas, *que le ver qui les rongera ne mourra pas, que le feu qui les consumera ne s'éteindra pas* [7]? L'on

(1) *Deuteronom.* XVIII, 10, 11. — (2) *Reg.* 287. — (3) Isaïe, VIII, 19. — (4) Fréret, T. XVII, p. 189. — (5) Tob., II, 18. — (6) *Proverb.*, cap. 14, v. 32 — (7) Isaïe, cap. 66., 24.

pourroit citer une foule d'autres passages qui présentent les mêmes preuves.

Chez les Grecs, le dogme de l'immortalité de l'ame a été, de tout temps, une opinion populaire, comme le prouvent leurs plus anciennes fables, ainsi que les ouvrages d'Homère et d'Hésiode. Suivant Hésiode, les hommes de l'âge d'or devinrent, après leur mort, des génies conseillers du souverain des Dieux, qui observoient les actions des hommes, et qui veilloient d'une manière invisible à leur conservation; ceux de l'âge d'argent devinrent les génies terrestres; ceux de l'âge d'airain, ayant irrité les Dieux, descendirent sans gloire dans le séjour ténébreux; les héros du quatrième âge furent transportés, après leur mort, dans les îles Fortunées au milieu de l'Océan, où ils menoient une vie exempte de soins et de travail.

C'est à cette opinion qu'est due l'origine de la divination: puisque les Grecs croyoient à l'existence des ames séparées du corps, dès qu'ils pensoient que ces ames conservoient des sentimens, des goûts, des passions analogues à ce qu'elles avoient éprouvé pendant leur vie, ils devoient croire qu'elles s'intéressoient encore à ceux qu'elles avoient laissés sur la terre, et qu'elles ne se refuseroient pas à les aider de leurs conseils; aussi la divination par les ames des morts, très fréquente dans la Grèce, n'y perdit peu à peu son crédit que par l'établissement des oracles parlans. L'histoire de Périandre et de Mélisse, rapportée par Hérodote [1]; l'oracle des morts, établi dans la Thesprotie, sur les bords du fleuve Achéron [2]; le temple et l'oracle des morts au cap Ténare, dont les prêtres avoient pour fonctions d'évoquer et d'apaiser les mânes; le titre de ψυχοπομπὸς *conducteur des ames*, donné par Homère à Mercure; la caverne du cap Ténare par où les ames descendoient dans le séjour des morts; les

(1) Hérod., lib. V, § 93. — (2) Suivant Pausanias (lib. IX, p. 756) cet oracle subsistoit dès le temps d'Orphée: *ce fut là*, dit-il, *que le chantre de Thrace alla évoquer l'ombre d'Eurydice*. Mais la fable d'Eurydice étoit une fiction assez nouvelle.

nombreux exemples de consultations et d'évocations des ames des morts, surtout les exemples donnés par Plutarque, tels que ceux de Callondas et du poète Archiloque, de Pausanias et de Cléonice[1]; les cérémonies observées dans les sacrifices funèbres; le culte établi pour les héros, qui n'étoit d'abord, à proprement parler, qu'un renouvellement des honneurs funèbres, qui, l'un et l'autre, étoient désignés sous le nom de Ἐναγίσματα, *inferiæ* : tous ces faits prouvent incontestablement l'opinion populaire des Grecs sur l'existence de l'ame après la mort.

Les évocations avoient un rite et des cérémonies religieuses qui leur étoient propres; les anciens ne les ont pas décrites, mais il est probable qu'elles ressembloient à celles qu'Ulysse emploie dans la nécyomancie de l'Odyssée. Homère, si attentif à se conformer aux usages anciens, ne s'en sera pas écarté dans cette seule occasion.[2]

(*r*) Pag. 137.

Les Arabes avoient leur dieu Sabus, auquel ils dédioient la dîme de l'encens. « L'encens, dit Pline[3], vient dans l'Arabie » seule; la contrée des Atramites, qui fait partie de celle des » Sabéens, et qui est située au cœur de l'Arabie, est la seule » partie de l'Arabie qui le produise : la capitale des Atramites » est Sabota. L'encens est appelé par les Orientaux *saba*, c'est-» à-dire, *mystère*, selon l'interprétation des Grecs : *Saba*, » *quod significare Græci mysterium dicunt.*

» Un jour Alexandre-le-Grand, encore tout jeune, prodi-» guoit l'encens sur les autels des Dieux dans les sacrifices : » Léonides, son gouverneur, le réprimanda et lui dit d'at-» tendre qu'il eût *subjugué les pays qui produisent l'encens.*

» Quand la récolte de l'encens est achevée, on la transporte » sur des chameaux à Sabota, capitale du pays, où les prêtres

(1) Plutar., *de serâ numinis vindictâ.* — *Vit. Cimon.* — (2) Fréret, T. XVII, p. 179. — (3) Plin., *Hist. nat.*, lib. XII, cap. 14.

» prennent la dîme de l'encens, non par poids, mais par me-
» sure, pour le dieu qu'ils appellent Sabis; il n'est pas permis
» d'en vendre auparavant. L'une des dépenses affectées au
» produit de cette dîme, étoit l'hospitalité donnée aux étran-
» gers, qui étoient nourris aux dépens du dieu Sabis pendant
» leur séjour. »

D'après l'interprétation donnée au mot *saba* par les Grecs, Harpocration et d'autres écrivains ont fait dériver de saba le nom de *Sabasius* que prenoit Bacchus, et celui de Sabes, que prenoient les initiés à ses mystères. On a donné la même signification au mot hébreu *sabach*, célébrer, loüer, chanter, rendre un culte, etc. C'est ainsi que, selon quelques-uns, le mot *thus*, encens, vient du mot grec θύειν, sacrifier, célébrer des mystères.

Théophraste dit que le dieu Sabis est le soleil [1] : la plante du cinnamome lui étoit consacrée, et il n'étoit pas permis de la couper avant le lever du soleil ni après le coucher de cet astre. Le prêtre faisoit le partage avec une pique, et mettoit en réserve une part pour le dieu; du reste, on ne pouvoit pas le couper sans la permission du dieu auquel il étoit consacré.

Suivant Bochart, les Arabes se servent indistinctement des lettres b et m, et *samis* signifie proprement le soleil.

D'autres ont cru que le dieu Sabis étoit Jupiter, et ils lui donnent le nom d'Assabinus.

Ce Dieu Sabis est le dieu Sabus des Sabins :

Pars laudes ore ferebant,
Sabe, tuas, qui de patrio cognomine primus
Dixisti populos magna ditione Sabinos.
(S. Ital., lib. VIII.)

D'autres ont nommé ce dieu des Sabins Sangus, et ont dit qu'il étoit le même qu'Hercule.

Enfin, d'après le plus grand nombre d'autorités, le dieu

[1] Théophr., *Hist. Plantar.*, lib. IX, cap. 4.

Sabus étoit le Sabazius des Phrygiens et des Thraces : Hésychius le dit positivement. (Hésychius, V. Sabazios.)

On reconnoît ici, comme ailleurs, le principe fécondant qui se présente sous les noms de Soleil, Jupiter, Hercule et Bacchus Sabazius.

Nonnus fait mention du culte de Bacchus en Arabie, dans plusieurs passages de ses Dionysiaques, et particulièrement au livre XI, p. 1035 :

Arabiam ascendit denuò, ubi frequentans populum a Baccho alienorum Arabum docuit tollere mysticas ferulas, plantasve augentis luci Mysia vitea coronavit montes thyrso.

(s) Pag. 142.

L'ame d'Osiris continuoit de passer dans les bœufs qui remplaçoient ceux qui étoient morts : aussi Plutarque dit-il que le tombeau d'Osiris étoit à Memphis et il en donne pour preuve qu'on y entretenoit le bœuf Apis qui, étant l'image de ce dieu, devoit à ce titre, être au même endroit que son corps. [1]

Nymphiodore cité par Saint-Clément d'Alexandrie [2], disoit que lorsque le bœuf Apis étoit mort, on embaumoit son corps, qu'on le mettoit dans un cercueil et qu'on lui donnoit le nom de Sérapis. La plupart des prêtres, dit Plutarque [3], veulent que le nom de Sérapis soit composé de ceux d'Apis et d'Osiris, fondés sur ce point de doctrine qu'ils enseignent, qu'Apis est l'image la plus belle de l'ame d'Osiris.

Lorsque le bœuf Apis mouroit avant l'âge prescrit par les lois, on lui faisoit des funérailles magnifiques et on l'enterroit dans le temple de Sérapis qui étoit dans l'île de Philé près de Memphis, et qui, selon Pausanias, ne s'ouvroit que dans cette seule occasion. Lorsqu'il étoit parvenu à l'âge fixé pour sa vie

(1) Plut., *de Isid. et Osir.*, T. XVI, p. 64. — Diod. Sic., lib. I, cap. 85. — (2) S. Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, p. 383. — (3) Plut., *de Isid. et Osirid.*, T. XVI, p. 80.

qui, selon Plutarque, étoit bornée à vingt-cinq ans, parce que les Egyptiens croyoient que le soleil et la lune commençoient, tous les vingt-cinq ans, une révolution nouvelle, alors les prêtres le faisoient mourir, ils le noyoient ou l'enterroient secrètement. Ils faisoient croire au peuple qu'il étoit allé de lui-même se plonger dans le Nil ou dans une fontaine sacrée: Pline dit qu'on le noyoit dans la fontaine des prêtres, *in sacerdotum fonte.* Suivant Elien [1], il y avoit une fontaine dans l'intérieur du temple d'Apis: on peut conjecturer que c'est dans cette fontaine que les prêtres noyoient le bœuf Apis.

(*t*) Pag. 149.

Cette manière de rendre les Oracles par signes a été celle de tous les Oracles les plus anciens, même de celui de Delphes sur lequel Héraclite a dit ce mot célèbre : *Rex qui Delphis præsidet, non dicit, nec abscondit, sed signis innuit* (*Anonymus apud Stobæum, Sermon.* v. p. 69.) Tous les Oracles les plus anciens chez les Egyptiens rendoient leurs réponses par signes : il en étoit de même de l'Oracle de Jupiter Ammon dans la Libye : *Responsa dei hujus, de futuris rebus consulti non sicut ab oraculo delphico, aut branchidarum per verba reddi, sed ut plurimum nutibus quibusdam, ac symbolis sive signis* (Strab., lib. XVII, p. 560.). On trouve les mêmes preuves dans Eustathe (*in Dionysium periegetem*, v. 24.): *Narrant enim vaticinia in templo Ammonis edi per symbola, id est, per gestus corporis, quibus aliquid aut approbatur, aut vero repudiatur.*

(*u*) Pag. 150.

Titus, après la prise de Jérusalem, alla visiter l'Egypte; il se rendit d'Alexandrie à Memphis, où il consacra le bœuf Apis: ce prince avoit la tête ceinte d'un diadême, selon l'usage

[1] Ælian., *Hist. anim.*, lib. IX, cap. 10.

ancien; ce qui augmenta les soupçons qu'avoit déjà Vespasien, son père, qu'il vouloit se faire proclamer empereur : *Quam suspicionem auxit, postquam Alexandriam petens, in consecrando apud Memphim bove Apide, diadema gestans de more quidem rituque priscæ religionis, sed non deerant qui secius interpretarentur.* (Dio Cassius.)

(*v*) Pag. 150.

Quantité de médailles frappées en différens temps offrent le taureau. La monnoie des Crétois portoit l'empreinte du taureau d'Europe : celle d'Athènes que fit fabriquer Thésée portoit l'empreinte du taureau [1]; l'époque où les Grecs ont commencé à faire usage du monnoyage est un point d'antiquité très incertain. A l'autorité des traditions et des monumens sur lesquels se sont fondés les auteurs anciens, pour faire remonter l'époque du monnoyage bien avant la guerre de Troie, et pour assurer qu'Erichthonius et Ithonus en firent usage, il faut joindre l'autorité de Plutarque : cet écrivain dit que Thésée fit représenter l'empreinte d'un bœuf sur les monnoies d'Athènes, soit par rapport au taureau de Marathon qu'il avoit dompté, soit par rapport à l'agriculture qu'il cherchoit à mettre en crédit; la marque nouvelle employée par Thésée en suppose une précédente. Ce fut de la représentation du bœuf empreint sur celles d'Athènes, que vint ensuite le nom de cet animal donné à la monnoie même qui le porta. On en trouve à la fois la forme et la représentation sur une médaille de Pandosie ville de la grande Grèce aujourd'hui détruite [2] : cette forme est celle d'un parallélograme, pareil à celui qui se voit représenté sur un grand nombre de médailles antiques.

(1) Hygin. — Theon, *ad Arat. Phæn.*, p. 124. — (2) D'Hancarville, T. I, p. 423.

(x) Pag. 151.

Le taureau à face humaine ou ayant la moitié du corps du taureau, est un emblême fréquent sur les monumens de la Grande Grèce et de la Sicile; il y a eu plusieurs opinions sur le sens que présentoit ce monstre. Un grand nombre d'antiquaires l'ont pris pour le Minotaure de Crète, d'autres pour Hebon, dieu des Phéniciens, le même que Bacchus, ceux-ci pour Neptune, ceux-là pour le symbole des fleuves, et enfin pour le symbole de l'agriculture. [1]

On a vu, dans le taureau à face humaine, le fleuve Achéloüs, dont le combat contre Hercule est si célèbre dans la mythologie grecque : ce fut même une opinion généralement reçue, qui a été défendue avec chaleur par l'abbé Ignarra [2]; mais la forme du fleuve Achéloüs sur les monumens de l'ancienne Grèce est bien déterminée. Les médailles des peuples Œniades, qui habitoient le pays situé à l'embouchure de l'Achéloüs, ont pour type une tête de vieillard barbue attachée à un col et non à un corps entier de taureau, et ses cornes, qui paroissent à la naissance du front, sont presque horizontales : sur des médailles d'Acarnanie et sur celles de la ville de Thyræum, on voit une tête d'homme sans barbe, avec une seule corne.

Les premiers antiquaires qui ont expliqué les médailles anciennes, ont dit que c'étoit le Minotaure, ce qui est contraire à l'autorité de tous les anciens écrivains et de tous les monumens; car le Minotaure étoit d'une nature double, il avoit la tête et le haut du corps du taureau, et le reste du corps de l'homme : il étoit taureau dans la partie supérieure et homme dans la partie inférieure. [3]

Eckel remarque que le silence des anciens historiens, des anciens poètes et des anciens mythologues sur le taureau à face humaine, est une chose étonnante, eux qui ont si souvent

(1) Rasche, *Lexicon. univers. rei numariæ veterum*, T. V, Part. I, p. 689. — (2) *De Palæstr. Neapol.* — (3) Diod. Sic., lib. IV, cap. 77.

parlé des Hippo-Centaures, des Minotaures, des Tritons, des Géans, des Sphinx, des Pégases, des Chimères, et de plusieurs autres monstres semblables: « Et cependant, dit-il, le » taureau à face humaine étoit célèbre dans la Grande Grèce » et dans la Sicile; il se trouve sur les médailles très nom- » breuses de toutes les villes de ces contrées. »

Il me semble que les anciens auteurs grecs n'ont pas dû parler davantage du taureau à face humaine que du serpent à face humaine, ou de tel autre attribut qui appartenoit au serpent ou au taureau, comme symbole de la divinité. C'est le nombre considérable des médailles de la Grande Grèce qui a fixé davantage l'attention des antiquaires modernes sur le taureau à face humaine; mais ils n'ont pas remonté à l'origine de ce culte, ils n'en ont pas connu la nature. Les anciens écrivains grecs ont dû d'autant moins parler du taureau à face humaine, que, si les Grecs ont adopté toutes les idées théologiques des Egyptiens, leur bon goût leur a fait rejeter toutes les formes monstrueuses que l'Egypte donnoit à la divinité. Ils représentoient les fleuves eux-mêmes sous la figure humaine; mais les Romains adoptèrent avec fureur, surtout du temps des empereurs, toutes les superstitions égyptiennes avec leurs formes. Le P. Kircker confirme cette opinion; il dit à l'occasion même du taureau à face humaine: *Veteres Romani ab Ægyptiis docti Bovem senili humana facie decorum, etc., suis in numismatibus signabant.* (1)

C'est de Rome qu'elles se répandirent dans le reste de l'Italie: Eckel a tort de dire que les anciens Grecs cessèrent de se servir du taureau à l'époque où les arts commencèrent à s'introduire dans la Grèce. Avant que les Grecs pussent faire des statues de leurs divinités, ils les adoroient sous la forme grossière, mais simple de pierres, de bois, etc. La Vénus de Paphos étoit une borne ou pyramide blanche; la Junon d'Argos, l'Apollon de Delphes, le Bacchus de Thèbes, des espèces de cippes;

(1) Kircker, *Obelisc. ægypt.*, p. 269.

la Diane de l'île d'Eubée, un morceau de bois non travaillé; la Junon du Cythéron, un tronc d'arbre; celle de Samos, une simple planche, ainsi que la Latone de Délos; la Pallas d'Athènes et la Cérès, un pieu non dégrossi:

Sine effigie rudis palus et informe ligneum [1];

le Cupidon des Thespiens, une pierre brute: c'étoient les dieux fétiches des Grecs, auxquels ils avoient donné le nom des divinités nouvelles qui leur avoient été apportées par les colonies orientales [2]. Lorsque les arts commencèrent à paroître, on dégrossit ces objets grossiers, et on leur donna une sorte de forme humaine que les progrès des arts ont ensuite perfectionnée.

Eckel a soutenu l'opinion que le taureau à face humaine étoit Bacchus, que les Napolitains adoroient sous le nom de Hebon. Il faut observer que le taureau à face humaine représentoit Bacchus ou Hebon comme principe générateur, et ce symbole étoit dès-lors appliquable à Jupiter, à Neptune, et à tous les dieux mâles. Ainsi, sous ce rapport, l'opinion des savans qui ont vu le symbole de l'agriculture dans le taureau à face humaine, est vraie; il appartenoit à Bacchus, inventeur du labourage et des moissons [3]; à Bacchus qui, ayant mis le premier des bœufs sous le joug, avoit enseigné l'art de semer [4], cette idée ne devant pas être séparée de celle du dieu générateur. Les médailles des taureaux à face humaine se trouvent en grand nombre dans la Grande Grèce, parce que le sol de la Campanie et des pays voisins, si fécond par lui-même, l'étoit davantage encore par l'agriculture qui y étoit en grand honneur; et il est naturel de penser que les habitans de ces contrées aient choisi le taureau à face humaine, comme emblême de l'agriculture, pour faire connoître, sous le même type, la part que l'homme et le bœuf y avoient. Du reste, les bœufs à

(1) Tertul., *ad Gentes.* — Vossius, *de Idol.* IX, 5. — (2) Herod. — (3) Plut., *Quæst. Græc.*, p. 299. — (4) Diod. Sic., lib. IV, cap. 4. — Arrian., *Hist. Indic.*, cap. 7.

face humaine appartiennent tous à la Grande Grèce et n'ont rien de commun avec la Grèce ancienne.

(y) Pag. 153.

Aristophane (*in Nebulis*) met la fête du bœuf, *Buphonia*, au nombre des plus anciennes fêtes des Athéniens. Son scholiaste dit qu'on la célébroit après les mystères, lorsqu'on immoloit un bœuf en mémoire de celui qui avoit été tué le premier dans la citadelle, pour avoir mangé le gâteau des Mystères lors de la fête des Dionysiaques. Les rites observés dans cette fête et rapportés par Pausanias [1], montrent quelle importance les anciens attachoient à la vie du bœuf agriculteur. On mettoit sur l'autel l'orge et le blé mêlés ensemble, qu'on laissoit sans aucune garde; le bœuf destiné au sacrifice approchoit de l'autel et mangeoit ces grains; alors le prêtre, qu'on appeloit Buphonus, lui lançoit la hache et prenoit aussitôt la fuite; les assistans, comme s'ils n'avoient pas vu celui qui avoit commis cette action, faisoient faire le procès à la hache.

Pausanias dit dans un autre endroit [2] : « Le Prytanée est » un tribunal où l'on juge le fer et les autres instrumens qui » ont servi à commettre un meurtre; voici, je crois, quelle en » fut l'origine. Erechthée régnoit à Athènes, lorsque le Buphone » tua pour la première fois un bœuf sur l'autel de Jupiter » Poliæus, et laissant là sa hache, s'enfuit du pays; sur-le-» champ on fit le procès à la hache, qui fut déclarée inno-» cente: cette cérémonie se renouvelle encore tous les ans. »

Le prêtre Buphone tua le bœuf, parce qu'il avoit commis un sacrilége en mangeant le blé et l'orge sacrés, et il prit la fuite parce qu'il n'étoit pas permis de tuer un bœuf : *Bovem aratorem ne mactes, quoniam ille etiam agricola est, et humano generi laborum socius.* [3]

(1) Pausan., *Attic.*, lib. I, cap. 24. — (2) Pausanias, *Attic.*, lib. I, cap., 28.—Ælian., *Hist. Var.*, lib. VIII.—Plut., *de Solertia anim.* — (3) Ælian., lib. V.

(*aa*) Pag. 174.

Deinde scribit Sanchoniaton Phœnix, ex Kolpia vento, atque uxore ejus Baan, quod interpretantur noctem, iterum vel aeona, ac primo genitum, mortales utrumque procreatos. (Euseb., *Præp. Ev.*, lib. I, chap. 10.)

Pausanias fait mention de l'oracle de la nuit, à Mégare (*in Attic.* p. 97.)

Ex chao vero, Erebus et nigra nox editi sunt, ex nocte porro æther atque dies prodierunt. (Hesiod., *Theog.* v. 123.)

Et dans son poëme (*de Oper. et diebus*, v. 17.) Hésiode dit:

Alteram vero (contentionem) priorem genuit nox obscura.

Antiphanes avoit donné une théogonie qui est maintenant perdue: cette théogonie présentoit, d'après Irenée (*Contra Hæres.*, lib. II. cap. 14.), les mêmes idées sur la nuit:

Antiphanes, in theogonia, de nocte et silentio chaos emissum dicit, dehinc de chao et nocte cupidinem, et ex hoc lumen, dehinc reliquam, secundum eum, primam deorum genesin.

La divinité de la nuit étoit adorée chez les anciens non-seulement comme la mère de tous les êtres, mais encore comme présidant à la nuit proprement dite: son culte étoit le même que celui de la lune à cause de la puissance que celle-ci exerçoit sur la nuit même, *Luna nocturna, noctiluca.* Elle étoit surtout cette divinité par laquelle les anciens désignoient cet état de la nature où le soleil, après avoir quitté notre hémisphère dans les mois d'automne et d'hiver, parcourt l'hémisphère inférieur, et par là augmente les ténèbres et l'empire de la nuit. On lit dans Horapoll (*Hieroglyph.*, lib. I, c. 11.): *Videtur apud Ægyptios Minerva quidem superius cœli hemisphærium sorte accepisse, Juno vero inferius.* D'après cette doctrine des Egyptiens, l'empire des ténèbres appartenoit à Junon que nous avons vue être la même qu'Athyr et la déesse

de la nuit. Cette doctrine étoit ancienne chez les Egyptiens et Jablonski croit pouvoir en fixer l'époque au 4e siècle après la sortie des Israélites.

(*bb*) Pag. 177.

Le roi Philippe portoit la santé dans des cornes à ceux pour qui il avoit de l'amitié.

Les bœufs de Péonie ayant de grandes cornes capables de tenir trois ou quatre conges, les rois de cette contrée en faisoient faire des vases à boire dont on recouvroit les bords en or ou en argent. (1)

Chez les Athéniens les dénombremens des choses vendues publiquement par autorité de justice, et qui étoient indiqués sur une colonne élevée dans la citadelle, prouvent qu'ils se servoient de cette sorte de cornes, comme vase à boire.

Xénophon et ses compagnons arrivant chez Seuthès, l'on s'embrassa et l'on se présenta des cornes pleines de vin, selon l'usage des Thraces. (2)

L'ancien scholiaste d'Homère rappelle cet antique usage (3) :

Antequam poculorum usus sit inventus, in cornibus bibebant.

Aussi Nonnus dit-il dans ses Dionysiaques :

Leva autem manu cornu tenebat onustum dulci vino.

Différents monumens, et surtout celui qui fait partie des peintures d'Herculanum, nous montrent que les anciens laissent couler de loin la liqueur dans la bouche par un trou pratiqué à la pointe de la corne du bœuf, sans que la corne ou le vase touche aux lèvres. (4)

Trajan trouva dans les dépouilles de Décebale une corne de bœuf servant de vase à boire, il la consacra à Jupiter Césius, lorsqu'il traversa la Syrie pour aller combattre les Parthes.

(1) Lycurg., *Orat. in Demad.* — (2) Xénoph., *Anab.*, lib. VII. — (3) Scholiast. *ad Iliad.* V, v. 189. — (4) Pitt., *Herc.*, T. I, p. 14.

C'est la dernière fois que l'histoire ancienne nous parle de ce vase.

Le vase à boire de Bacchus étoit en corne de bœuf [a]. Nonnus dit qu'après l'invention de la vigne, Bacchus se servit pour boire d'une corne de bœuf:

Et poculum curvum habuit bovis cornu.

(cc) Pag. 179.

Le mot *cornuta facies*, disent quelques savans, vient du mot oriental *karan* qui signifie, *éclat* et *corne*. Euripide a dit de Bacchus qu'il a *le visage d'or* dans le même sens qu'Horace a dit *aureo cornu decorum*.

Les cornes et les rayons, chez les Orientaux, étoient synonymes : c'est pourquoi Moïse ayant la face rayonnante à sa descente du mont Sinaï, est appelé *Cornutus*; c'est ainsi que Jupiter Ammon avoit des cornes. Les cornes de Moïse sont d'invention moderne, elles ne doivent leur naissance qu'à l'homonymie du mot *corne* et *splendeur* dans les langues orientales ; l'Exode parle seulement de la face rayonnante et resplendissante de Moïse, mais les interprètes ont ainsi traduit cette phrase : *quod cornuta esset facies*; Saint-Jérôme et Grotius ont à la vérité prétendu que Moïse avoit eu des cornes véritables, mais tous les interprètes Grecs, Samaritains, Syriaques, Chaldéens, Arabes, rejettent ce sentiment; le paraphraste Chaldéen a ainsi expliqué ce passage : *Quod multiplicatus esset splendor gloriæ vultus sui.*

Dans les saintes Ecritures, corne qui signifie métaphoriquement gloire, splendeur, beauté, empire, puissance, avoit plusieurs autres significations : souvent pour exprimer la bonne fortune, elle dit *extolli et elevari cornu*. On lit dans Amos : *Numquid non in fortitudine nostra assumpsimus nobis cornua*. Dans le Psalmiste (lib. 17.), elle désigne la protection

[a] Nonnus, *Dionys.*, lib. XII.

et la faveur de la divinité, *Deus protector meus, et cornu salutis meæ.*

Non-seulement les Orientaux, mais encore les Grecs et les Romains prenoient les cornes pour symboles de la puissance; la corne étoit un insigne royal chez les Hébreux, chez les Egyptiens, et chez les Phéniciens, et on se servoit du mot *cornes* pour dire *rois* et *royauté*. Daniel parlant du royaume de Syrie dit *qu'il y avoit eu dix cornes*, c'est-à-dire, *dix rois* [1]; l'auteur de l'Apocalypse dit [2] : *et decem cornua quæ vides, decem sunt reges*, et ailleurs, *et video ex mari bestiam ascendentem, quæ habebat capita septem et cornua decem, et in cornibus suis decem diademata* [3]. L'huile destinée au sacre des rois étoit conservée dans une corne, Samuel sacra David en lui versant l'huile sur la tête avec une corne. Anne, mère de Samuel, voulant exprimer la puissance souveraine dont son fils jouiroit un jour, dit que Dieu lui donnera l'empire et qu'il relèvera sa corne (*Reg.* II, 10.). Cette métaphore a même passé chez les Latins : c'est dans ce sens qu'Horace, dans une ode adressée à sa bouteille, lui dit qu'elle donne des cornes au pauvre (Horat., *Od.* III, v. 21.). Dans la pompe de Ptolémée Philadelphe, décrite par Athénée, on portoit des cornes d'or: on voit dans les antiques des cornes sur la tête d'Alexandre, et de la plupart des rois de Macédoine ses successeurs, de Lysimaque, des Ptolémées, des Démétrius, des rois de Syrie, de Perse, de la Cyrénaïque, des rois de Pergame; Pyrrhus roi d'Epire portoit aussi ce symbole. [4]

Les héros portoient des cornes pour ornement, parce que autrefois les casques des guerriers avoient des cornes pour inspirer la terreur: c'est du moins ce qu'a dit Hérodote des Thraces, et Diodore des Gaulois.

Il paroit d'après Homère, que les anciens se frisoient et partageoient leurs cheveux sur le front, de manière qu'ils

(1) Daniel, cap. 8, v. 24. — (2) *Apocalyp.*, 17, 12. — (3) *Ibid.*, lib. XIII. — (4) Plutar., *Vit. Pyrrh.*

s'élevoient en pointes, et formoient des espèces de cornes: ils appeloient ceux qui avoient de beaux cheveux, *cerastæ*, c'est-à-dire, *cornus*. Callimaque donne à Isis le nom de *Cerasté* [1], et Diomède [2] reprochant à Pâris son trop grand soin de se friser, l'appelle l'homme aux belles cornes. Quelques voyageurs assurent que les Arabes, à l'âge de 40 ou 50 ans, dressent leurs cheveux et se font des espèces de cornes, ce qui les fait paroître semblables à de petits chevreaux. [3]

(*dd*) Pag. 192.

Gutberleth (*de Mysteriis Cabir.*, p. 43.) soutient que le passage d'Hérodote à l'occasion des Cabires, *pygmæi viri imaginem*, ne doit pas être entendu, comme l'ont fait tous les interprètes, que les Cabires ont la forme et la stature de ces petits hommes appelés pygmées, et il prétend que ce passage doit être ainsi traduit, *fortis viri imaginem*. Il dit que cette signification du mot grec πυγμαῖος n'est pas témérairement avancée par lui, et il en cite un exemple tiré d'Ezéchiel (Cap. 27, vers 11.). Aquila a traduit par *pygmæi* le mot hébreu qui se trouve dans ce verset, et que S. Jérôme a rendu par ces mots : *bellatores et ad bella promptissimi*, ἀπὸ τῆς πύγμης, *fortes enim et robusti viri ad bellum sunt idonei*. Je ne suis pas en état de juger si la preuve isolée que Gutberleth tire d'Ezéchiel, peut être admise : dans tous les cas, cette idée est séduisante au premier coup-d'œil; elle paroît plus conforme à celle que présentent les grands Dieux adorés sous le nom de Cabires, et elle semble exprimer bien mieux la notion que donne leur nom même, qui est celle de la force et de la puissance. Néanmoins, tous les faits historiques doivent faire rejeter cette opinion, car il est certain qu'en beaucoup d'occasions, les Dieux Cabires étoient représentés avec une petite stature;

(1) Callim., *Epigr.* XXXIX. — (2) Homer., *Iliad.* XI. — (3) Ludovic. Patr., *Rom. navig.*, lib. II, cap. 4.—D. Calmet, T. I, p. 608. *Bibl.*

et cette manière de les représenter ne pouvoit porter aucune atteinte à leur grandeur et à leur puissance, ni nuire au respect qu'ils inspiroient.

Jablonski croit que la fable des pygmées, ou hommes d'une coudée, tire son origine de ce que, dans la langue allégorique et dans les figures sacrées, les prêtres représentoient par seize enfans d'une coudée de haut, les seize coudées de la crue que devoit avoir le Nil pour la fertilité de l'Egypte. [1]

(*ee*) Pag. 199.

Diodore de Sicile dit que les personnages les plus illustres de l'antiquité, persuadés que les Dieux de Samothrace étoient des divinités tutélaires dans les dangers, et qu'ils rendoient plus justes et plus pieux, se firent initier à leurs mystères; il cite Castor et Pollux, Hercule et Orphée [2]. Le scholiaste d'Apollonius [3] cite Ulysse et Agamemnon. Plutarque [4] cite Philippe, père d'Alexandre.

En sortant de l'île de Lemnos, les Argonautes abordèrent, par les conseils d'Orphée, dans l'île de Samothrace, pour se faire initier dans ses mystères sacrés, et parcourir ensuite les mers avec moins de dangers. [5]

Germanicus César, après avoir visité quelques régions de l'Asie mineure, se rendit dans l'île de Samothrace, où il se fit initier aux mystères, afin d'avoir, à son retour, une navigation favorable. [6]

(*ff*) Pag. 199.

Les pères ou proches parens des enfans recevoient des présens à l'occasion de leurs initiations. Dans le Phormion de Té-

[1] Voir Jablonski, *Panthæon. ægypt.*, lib. IV, cap. 1, § 17. — Et les *Mém. de l'Academ. des Inscript.*, T. V, p. 101. — *Mémoire* de l'abbé Bannier *sur les Pygmées.*

[2] Diod. Sic., lib. V, § 47. — [3] Schol. Apollon., *Argon.* I, v. 915. — [4] Plutar., *in Alexand.* — [5] Apollon. Rhod., *Cant.* I, v. 915. — Diod. Sic., lib. IV, § 45. — [6] Tacit., *Annal.* II, cap. 54.

rence, Dave et Géta, tous deux esclaves, s'entretiennent d'un présent que ce dernier veut faire à la femme de son maître, et Dave lui représente que cela ne finira pas, qu'il faudra faire un nouveau présent à sa maîtresse quand elle accouchera, un autre encore un an après pour célébrer la naissance de l'enfant, un autre encore quand on l'initiera aux mystères; d'où l'on peut conclure que l'on initioit des enfans dès l'âge de deux ans. [1]

(*gg*) Pag. 203.

L'opinion d'Apollodore est conforme au sentiment d'Homère, qui fait dire à Ulysse [2], qu'il vit aux enfers Léda, mère de Castor et Pollux, et que ces deux héros jouissent, par la faveur de Jupiter, d'un sort pareil à celui des Dieux, passant alternativement l'un après l'autre de la mort à la vie. Néanmoins dans l'Iliade, la mort de Castor et Pollux est postérieure à l'enlèvement d'Hélène, car elle est étonnée de ne pas les voir au rang des capitaines grecs.

« Je ne peux découvrir deux chefs, Castor, qui dompte les » coursiers, Pollux, invincible à la lutte, mes propres frères, » sortis du même sein que moi..... » Mais déjà la terre les renfermoit dans son sein.

Du reste, le nom de Dioscures ne se trouve ni dans Homère ni dans Hésiode.

(*hh*) Pag. 204.

Orphée avoit posé sur l'emblême de l'œuf symbolique les bases de sa cosmogonie: il enseignoit qu'il existoit de toute éternité une matière immense, incréée, dont tout avoit été formé; que cette matière renfermoit en elle les principes de tous les êtres confondus entr'eux et formant une masse informe; qu'après une longue suite de siècles, cette matière s'étoit ar-

(1) Terent., *Phorm.*, act. I, scen. 1. — (2) Homer., *Odys.*, cant. II. v. 296.—Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, p. 138.

rondie sous la forme d'un œuf immense, d'où étoit sortie une substance androgyne, composée du mélange des qualités contraires de la première substance, et que ce fut là le principe de toutes choses, lequel résulta de la matière pure. Ensuite se fit la séparation des autres parties en quatre élémens, desquels sortirent toutes les autres productions. Homère nomme l'état primitif océan et non chaos, doctrine qu'il avoit empruntée, ainsi que Thalès, de la mythologie égyptienne, où l'on envisageoit les premiers élémens comme détrempés dans le principe humide.

Dans la théologie égyptienne, le soleil est le fils du temps, il sort du sein de l'œuf symbolique. On retrouve l'œuf symbolique dans toutes les religions de l'Inde et jusque dans celles du Japon.

Athénagore représente son Hercule ou le Temps donnant naissance à un œuf immense qu'il échauffe et qu'il brise ensuite en deux parties, de manière à ce que la partie supérieure devienne le ciel, et la partie inférieure, la terre. [1]

(*jj*) Pag. 270.

Les habitans de Pessinunte disoient avec orgueil que la statue de la mère des Dieux étoit une pierre qui étoit tombée du ciel [2]. Les Romains enchâssèrent cette pierre dans une statue: Arnobe a décrit cette pierre de manière à nous donner l'idée de sa figure aussi bien que de sa grandeur. C'étoit une petite pierre qui pouvoit être portée à la main sans faire sentir son poids : elle étoit noire, raboteuse, irrégulière par ses angles ; mais elle montroit une apparence de bouche, dont la ressemblance, quoique imparfaite, donna l'idée d'enchâsser la pierre

(1) Athenag., p. 18.—Euseb.

(2) Herodian., *in Commodo*, lib. I, § 35.—Appien, Herodien et Ammien Marcellin, sont les seuls écrivains qui parlent de ce simulacre tombé du ciel.

dans le visage d'une statue pour y tenir lieu de bouche; et par là cette statue devint celle de la divinité que l'on croyoit cachée sous la figure de la pierre,

Lapis nigellus evehendus essedo,
Muliebris oris clausus argento sedet.

(Prudent., *Hymn.* X. v. 156.)

Cette pierre rappelle celles que les naturalistes des derniers siècles ont appelées *hystérolithes*, au milieu desquelles on voit un sillon bien marqué qui a quelque ressemblance avec une bouche. La superstition devoit présenter cette pierre comme le symbole d'une Déesse qui étoit la mère des Dieux et des hommes, et que l'on regardoit comme la nature même, source unique de toutes les productions. C'est dans le même sens que St. Irénée appelle *hystera* le fabricateur du ciel et de la terre (lib. I, *Contra hæres.*, cap. 35.). St. Irénée avoit déjà dit que les Marcosiens, disciples de Marcus le Valentinien, enseignoient que le fabricateur avoit opéré la création, sans le savoir lui-même, par le ministère de la mère; c'est pourquoi on a pensé que ces hérétiques avoient emprunté du paganisme l'idée que l'on y avoit de la mère des dieux; comme elle avoit chez les payens plusieurs noms, chez les Marcosiens elle étoit appelée Ghé, Sophia, Ogdoas; cette Ogdoas étoit regardée par les Pythagoriciens comme Rhéa, Cybèle, etc.

L'auteur du traité des fleuves, que nous avons sous le nom de Plutarque, dit qu'il naît dans le Sangarius, une pierre sculptée naturellement, qui a la ressemblance de la mère des dieux.

Les prêtres de Cybèle portoient sur l'estomac cette pierre, à laquelle ils attachoient les plus grandes vertus.

Arnobe, sur l'autorité de Timothée, s'exprime ainsi :

In Phrygiæ finibus inauditæ per omnia vastitatis petra est quædam, cui nomen agdus.

(*kk*) Pag. 278.

Gruter, D. Martin et le P. Menestrier [1] ont soutenu que les trois Parques étoient les déesses mères et qu'elles sont souvent représentées comme telles sur les monumens anciens; ils ajoutent qu'alors elles n'étoient pas considérées comme ces divinités implacables; qui exécutoient les ordres du destin et que rien ne pouvoit fléchir: c'étoient trois sœurs qui présidoient à la conception et à l'enfantement, et qui décidoient de la longueur et de la brièveté de la vie. M. l'abbé Banier nie au contraire que les déesses mères fussent les Parques, et qu'elles aient été représentées comme telles. [2]

Il me semble que ces savans n'ont pas envisagé cette question sous son véritable point de vue; il leur étoit cependant indiqué par Ocellus Lucanus qui s'exprime ainsi :

« Les Parques séparent elles-mêmes du reste du monde sa » partie impassible et exempte de mutation; l'espace supérieur » est le pays où les dieux gouvernent, l'espace inférieur est le » pays de la discorde et de la nature; car c'est là que s'opèrent » les mutations par lesquelles la nature détruit les choses » qu'elle avoit faites, et refait celles qu'elle avoit dé- » truites. [3] »

Ocellus Lucanus reconnoissoit donc dans les Parques le caractère général de la divinité qui étoit inhérent à tous les dieux mâles et femelles du paganisme, et comme tous les philosophes anciens, il entendoit par les Parques la providence divine. *Sois tranquille et content, quoique la Parque ordonne*, dit Pythagore [4] : Aristote dit positivement que Dieu est la Parque et toutes les Parques ensemble [5]. Virgile

[1] Gruter, p. 31, n° 3.—D. Martin, *Hist. de la Religion gauloise*. T. II, p. 643.—Menestrier, *Hist. de Lyon*.—Id., *Hist. consulaire de Lyon*, p. 128, 129. — [2] *Academ. des Inscript.*, T. VII, p. 38. — [3] Ocellus Lucanus, *de Universo*. — [4] Pythagor., *Vers dorés*, 18. — [5] Aristot., *de Mundo*.

a dit : *Si dant ea mœnia Parcæ* [1]. Tout ce qui arrivoit dans le monde étoit soumis à leur empire : le mouvement même des sphères célestes et l'union des principes qui forment le monde, étoient sous leur juridiction. Cette opinion est le fondement de la doctrine subtile que Platon développe dans le livre des lois [2], de celle non moins subtile de Plutarque dans son traité de la face de la lune et dans celui du démon de Socrate. La puissance des Parques s'étendoit jusque sur les enfers : ce sont elles qui ramenoient Proserpine, lorsque, selon la convention faite par Jupiter avec Pluton, elle devoit revenir sur la terre [3]. Proserpine leur disputoit souvent l'emploi de couper le fil de nos destinées : en un mot elles étoient la providence divine, et sous ce rapport général elles étoient nécessairement déesses productrices. Aussi Pausanias nomme trois parques dont la première et la plus ancienne étoit Vénus Uranie qui présidoit à la naissance de l'homme, la seconde étoit la Fortune, selon l'autorité de Pindare, dit Pausanias, et la troisième étoit Illythie, selon Olen de Lycie qui lui donne l'épithète de *fileuse* εὐλίνος. L'on se rappelle les principes des anciens sur la force productrice de la lune : d'après ces principes, le philosophe Epigène qui est cité par Saint-Clément d'Alexandrie [4] enseignoit que les Parques n'étant que la vertu de la lune sur sur ce bas monde, n'étoient communément au nombre de trois que comme symbole des trois faces de cette planète qui est nouvelle, ou pleine ou sans lumière; c'est pourquoi Orphée les appelle λευκοστόλους, *candidatas*. Suivant Varron, elles faisoient allusion au pouvoir qu'a la lune sur les hommes, *in maturando partu*. La première nuit des jeux séculaires à Rome, on immoloit aux Parques des agneaux et des chèvres; l'Oracle de la Sybille l'avoit ainsi ordonné : *Souviens-toi d'immoler alors des agneaux et des chèvres aux Parques qui donnent la vie à toutes choses.*

(1) Virg., *Æneid.*, lib. V. — (2) Plat., lib. X, *de leg.* — (3) Orph. — (4) Clem. Alex., *Strom.*, lib. V.

Parca est vis cœlestis, vitæ productrix et conservatrix, ad certum usque spatium quod excedi possit a nemine. [1]

Outre ce caractère général, les Parques avoient un caractère spécial : elles étoient les ministres de la volonté irrévocable de la providence, volonté que les anciens ont personnifiée sous le nom de destin, nécessité. Elles étoient sous d'autres rapports, les mêmes divinités que Némésis et Adrastée, aussi ministres du premier être [2] : aussi disoit-on qu'elles étoient filles du Destin [3]. Martianus Capella regarde les Parques comme les ministres du destin : elles étoient, dit-il, ses secrétaires, les gardes de ses archives, *librariæ archivique custodes*. Suivant Phurnutus, elles étoient les ministres de Jupiter que Pausanias [4] appelle μοιραγέτης, *conducteur des Parques*. Il y avoit dans la ville d'Olympie un autel consacré à Jupiter conducteur des Parques.

Sous ce rapport même elles assistoient, comme Lucine, aux accouchemens, mais avec des fonctions différentes. Lucine venoit assister les femmes en travail et leur procurer une heureuse délivrance ; les Parques y assistoient pour se rendre les maîtresses de la destinée de l'enfant qui alloit naître. Elles sont présentes aux couches d'Evadné, pour régler les destinées d'Hyamus qui devoit être un jour le chef des Hyamides, prêtres du temple de Jupiter à Pise. Ovide les fait trouver dans la chambre d'Althée, pour allumer le tison fatal auquel étoient attachées les destinées de Méléagre : Catulle les fait aussi paroître lors de la naissance d'Achille.

(*ll*) Pag. 280.

Les anciens Gaulois, comme on le voit dans les actes de S. Symphorien martyr du deuxième siècle, publiés par D.

(1) Vossius, *de Idolatr.*, T. V, pag. 202. — (2) Vossius, *ibid.*, p. 202.—Aristot., *Epist. ad Alexandrum.*— Stob., *in Eclog. physic.* — (3) Paulinus, *Epist.* XXXVI. — (4) Pausanias, *in Eliac.*, lib. I.

Ruinart, portoient dans un char traîné par des bœufs, la statue de la mère des dieux comme le faisoient les Romains : *Statuam Berecynthiæ quæ carpento ducebatur.* Grégoire de Tours ajoute qu'on la portoit autour des champs et des vignes, lorsque la récolte étoit en danger.

Les Germains voisins de la mer Baltique qui adoroient la déesse de la terre sous le nom d'*Herta*, la baignoient dans un lac le jour de sa fête [1]. Tacite raconte à cette occasion qu'il y a dans une île de l'Océan, un bois religieux, dans ce bois un chariot consacré à la déesse, couvert d'un voile, auquel le prêtre seul a le droit de toucher. Celui-ci sait le moment où la déesse se rend à son sanctuaire, aussitôt des génisses promènent le chariot que le prêtre suit dans un respect profond. C'est alors un temps de réjouissance, ce sont des fêtes dans tous les lieux que la déesse honore de sa présence. Ils ne vont point à la guerre, ils ne prennent pas les armes, toutes les lances sont renfermées : c'est le seul moment où ils connoissent la paix et le repos, c'est le seul où ils l'aiment. Enfin lorsque la déesse est rassasiée de la compagnie des mortels, le même prêtre la ramène dans son temple, et aussitôt on lave dans les eaux d'un lac écarté, le chariot, le voile et la déesse elle-même. Les esclaves qui servent à cet office sont noyés aussitôt dans le lac, ce qui entretient, ajoute Tacite, une terreur religieuse et réprime toute profane curiosité sur un mystère qu'on ne pénètre pas.

(*mm*) Pag. 285.

Les idées religieuses des Phrygiens avoient pénétré dans l'Attique. Cérès ou la terre étoit leur principale divinité, les mystères d'Eleusis où elle jouoit le premier rôle, et où Bacchus lui-même n'étoit considéré que comme son Dieu Parèdre ou son assistant, ces mystères, dis-je, étoient la première solennité

[1] Tacit., *de Mor. German.*, cap. 40.

des Athéniens ; c'est ce qui rend raison de l'attachement qu'ils professoient pour le dogme de l'immobilité de la terre. Ils avoient conservé l'idée qu'ils s'étoient formée de l'univers dans le temps qu'ils étoient encore demi-barbares. Incapables de concevoir que la terre pût se soutenir à la même place sans un point d'appui, ils se l'étoient représentée comme une montagne dont le pied ou les racines s'étendent à l'infini dans l'immensité de l'espace. Le sommet de cette montagne arrondi en forme de borne, étoit le lieu de la demeure des hommes, les astres faisoient leur révolution au-dessus et autour de ce sommet. Cette erreur du peuple d'Athènes se retrouve chez les Indiens, qui ont cru de tout temps que le soleil et les autres astres font leur révolution autour du mont Méros. Il étoit nuit lorsque la partie la plus élevée nous cachoit le soleil : Xénophane, Anaximène et plusieurs autres philosophes qui feignoient d'être scrupuleusement attachés à l'opinion populaire, avoient grand soin de faire observer que dans leur système, les astres tournoient autour, mais non au-dessous de la terre. Nos voyageurs [1] ont trouvé parmi les Talapoins de Siam un système astronomique absolument semblable à celui des Athéniens. Empédocle qui écrivoit hors d'Athènes, osa se moquer dans ses ouvrages d'une montagne terminée en sommet, tandis qu'elle est infinie dans sa base ; mais dans la Grèce, les philosophes étoient forcés de respecter cette croyance populaire, et de ne la combattre qu'avec de très grands ménagemens. Les anciens avoient imaginé trois systèmes astronomiques : deux de ces systèmes plaçoient la terre au centre de notre univers, le troisième étoit le même dans tous ses points que celui de Copernic, c'étoit celui de la plus grande partie des Pythagoriciens, comme Aristote l'assure en termes précis. Dans ce système le soleil placé au centre de tous les mouvements célestes en étoit la cause et le principe, la terre emportée autour de lui dans le plan de l'écliptique, tournoit en même temps

(1) Laloubère, *Relat. de Siam.*

sur elle-même dans un plan incliné au premier. Il est certain par un passage précis de Plutarque qu'Aristarque qui suivoit ce système, donnoit ces deux différents mouvements à la terre: ce système demeuroit renfermé dans les écoles des Pythagoriciens d'Italie; à la vérité, il s'est trouvé dans tous les temps des hommes célèbres qui l'ont adopté sans être Pythagoriciens, mais il étoit dangereux de s'en expliquer ouvertement. Aristarque fut accusé d'impiété par Cléanthe disciple et successeur de Zénon, pour avoir violé le respect dû à Vesta et pour avoir troublé son repos, c'est-à-dire, comme l'explique Plutarque lui-même, pour avoir ôté la terre du centre de l'univers, et pour l'avoir fait tourner autour du soleil. Platon qui avoit embrassé l'opinion du mouvement de la terre sur son axe, auroit suivi entièrement le sentiment des Pythagoriciens d'Italie, s'il eût osé; car il disoit dans sa vieillesse, au rapport de Théophraste, qu'il se repentoit d'avoir donné à la terre une place qui ne lui convenoit pas, de l'avoir mise au centre de l'univers, et d'en avoir fait le principe et la mesure des mouvemens célestes. L'exemple d'Anaxagore et celui de Socrate avoient retenu Platon, il trembla devant le fanatisme des Athéniens qui avoient fait un dogme religieux de l'immobilité de la terre au centre du monde. (Fréret.)

(*nn*) Pag. 292.

Dans son commentaire sur Denys le géographe, Eustathe dit que Sésostris fit dresser les cartes de ses voyages, et fit présent de ces itinéraires aux Egyptiens et aux Scythes. Voici le passage d'Eustathe: « On rapporte que Sésostris l'égyptien » ayant parcouru une grande partie du globe, inscrivit son » voyage sur des tables, ouvrage digne d'admiration, et dont » il fit présent non-seulement aux Egyptiens, mais aux » Scythes. »

Apollonius de Rhodes s'exprime ainsi dans ses Argonautiques: « On raconte que Sésostris parti de l'Egypte, à la

» tête d'une armée forte et courageuse, fit un grand nombre
» de conquêtes..... Les descendans des hommes qu'il établit
» dans la Colchide, y existent encore et la colonie est floris-
» sante; ils conservent de leurs ancêtres des tables gravées,
» où sont tracées les bornes de la terre et de la mer, les routes
» et les chemins, de manière à servir de guide à tous les
» voyageurs. (Apoll. Rhod., *Argon.* lib. IV. vers 272.)

Zoëga fait voir, d'après Plutarque et Suidas, que le mot κύρβις employé par le poète grec, a toujours signifié des tables en bois. Sans le secours des itinéraires et des projections géographiques, même bien antérieures à Sésostris, il lui eut été difficile d'exécuter tant de voyages.

FIN DU TOME PREMIER.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

1917	6/14/22	
DEC 8 1926		
6-1 22		
6 JUN		
JUN 13 1922		

Form 530